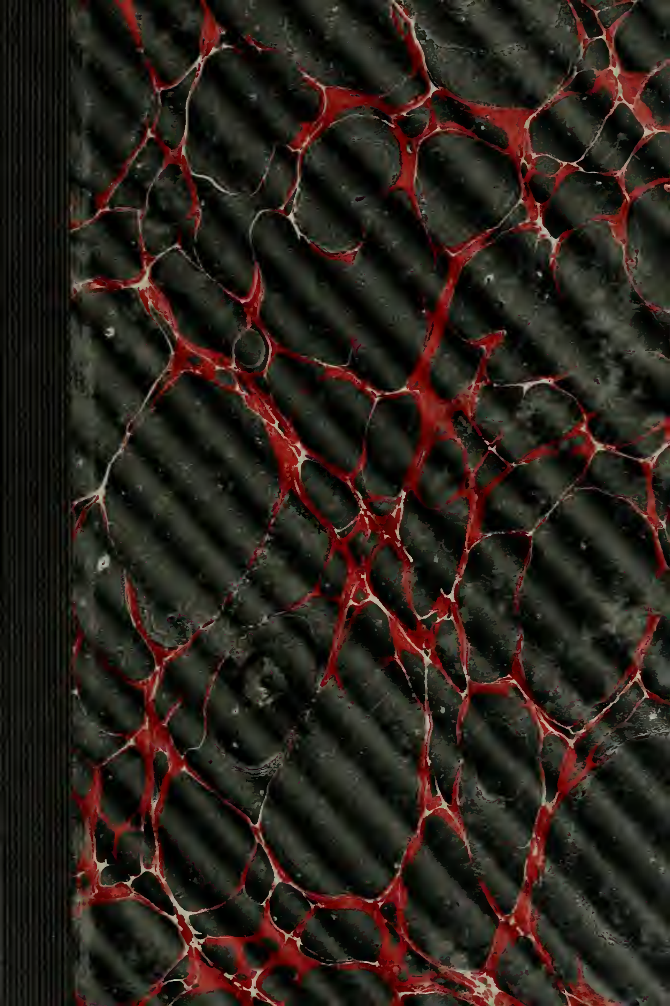


ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES.

ANNALES

DES

MISSIONS FRANCISCAINES

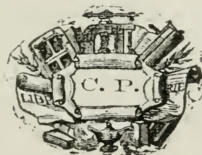
PAR LE PÈRE

F. MARCELLIN DE CIVEZZA.

TRADUITES DE L'ITALIEN.



DEUXIÈME ANNÉE. — 1862-1863.



LOUVAIN,

IMPRIMERIE DE CH. PEETERS ET Cie,

RUE DE NAMUR, 22.

A MONSEIGNEUR

LOUIS CÉLESTIN SPELTA,

DES MINEURS OBSERVANTINS RÉFORMÉS

DE LA PROVINCE DE PIÉMONT,

VICAIRE APOSTOLIQUE DE HU-PÉ ET VISITEUR DÉLÉGUÉ DU SAINT-SIÉGE
POUR TOUTES LES MISSIONS CATHOLIQUES DE LA CHINE,

FRÈRE MARCELLIN DE CIVEZZA,

MINEUR OBSERVANTIN,

DÉDIE CE SECOND VOLUME

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES,

en témoignage de sa profonde estime

ET DE SA VÉNÉRATION.

Rome, ce 20 *novembre* 1861.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.



PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TARTARIE.

Première légation des Frères-Mineurs chez les Tartares, remplie par le Fr. Jean de Pian-Carpino, et début des missions catholiques commencées chez eux par son confrère Laurent du Portugal.

1245.

S'il est un événement frappant dont les annales du monde conserveront l'éternel souvenir, c'est assurément l'apparition soudaine que fit à la fin du XIIe siècle, avec des caractères nouveaux et gigantesques, la puissance des Mongols, ou si l'on veut des Tartares. Elle s'était annoncée de loin par des exploits du Vung-Khan[1] des Karaïtes, établis près du mont Inscian et dans le Tenduc, tout au fond de l'Asie, c'est-à-dire au nord-ouest de la grande muraille de la Chine, au delà du désert de Cobi, lorsqu'il eut en 1046 conquis le territoire de plusieurs tribus voisines de ses Etats. Ce prince, en portant ses armes victorieuses jusqu'à Khakhgor, répandit tout-à-coup une profonde épouvante chez tous les peuples asiatiques, comme on le voit par l'avis suivant que l'évêque nestorien de Samarcande[2] s'empressa d'envoyer à son Catholicos ou Patriarche, résidant à Bagdad. " Un peuple, disait ce prélat, innombrable comme les sauterelles, s'est ouvert un chemin à travers les montagnes[3], qui séparent le Thibet du Chontan, où, selon les anciens historiens, se trouvent les portes qu'a fait construire Alexandre-le-Grand, et a ensuite

[1]) *Roitelet*, en latin *regulus*.

[2]) Sur l'établissement du Christianisme dans ces régions au commencement du XIe siècle et sur la conversion d'un prince Tartare avec plus de deux cent mille de ses sujets, voir Maris, dans la *Vie de Bar-Tobi;* Assemani, *Bibl. Orient.* tom. III, part. 11; Huc, le *Christianisme en Chine*, etc., tom. 1, chap. III.

[3]) Probablement l'Hymalaya.

pénétré jusqu'à Khaschgar. Il est conduit par sept rois, ayant chacun une armée de sept cent mille cavaliers, et dont le premier prend le titre de *Nasarath*, comme on dirait *celui qui commande au nom de Dieu*. Ces hommes ont le teint brun comme les Indiens; ils ne se lavent jamais le visage, ils ne se coupent jamais les cheveux, mais ils les tressent et les attachent au haut de la tête, en forme de tiare, qui leur tient lieu de casque. Excellents archers, ils se contentent d'une frugale et simple nourriture, et se montrent avant tout justes et humains. Quant à leurs chevaux, ils les nourrissent de viande[1]. » Cependant on n'ajouta point foi à ces nouvelles; mais les progrès chaque jour plus rapides des Karaïtes dissipèrent tous les doutes; bientôt ils envahirent la Perse et la Médie, et prirent d'assaut Ecbatane, capitale de ces deux empires, de sorte que, vers le milieu du XIIe siècle, ils s'étaient déjà répandus, comme un torrent dévastateur, jusque sur les bords du Tigre. Là toutefois ils arrêtèrent leur course devant on ne sait quel mystérieux obstacle, et retournèrent dans les steppes arides et sablonneux de la Tartarie, sous le commandement de leur Khan. Mais ce Khan fut le dernier; car un nouveau chef, du nom de Timoutchin, s'éleva en ce temps là parmi ces tribus, rompit par la guerre la plus sanglante l'alliance qu'il avait d'abord contractée avec lui, le défit entièrement, lui trancha la tête et s'empara de tous ses Etats. Ainsi finit en l'an 1203 la puissance des Karaïtes et commença celle des Tartares, qui menacèrent de conquérir le monde entier, sous la conduite de leur indomptable chef, plus connu sous le nom de Tchinguiz-Khan ou Khan des Forts.

En effet, après avoir subjugué les peuples de la Tartarie, il les disperse avec leurs empires, dit Toung-Kien-Kan-mou[2], comme qui déracinerait les herbes du sol, et ne souffrant pas que ses sujets continuassent à reconnaître la suzeraineté de l'Empereur de la Chine septentrionale, il envahit cet empire à la tête d'un nombreux corps de cavalerie et le dévaste tout entier jusqu'aux rives du Fleuve jaune. Puis il revient, chargé de butin, sur ses pas, se jette dans l'Asie centrale, où il ravage et s'assujettit également la Transoxiane, le Korassan et la Perse, et poursuivant sa course effrayante, il pénètre en Géorgie, en Crimée et en Russie, attaque les Bulgares sur les rives du haut Volga, et remplit d'une telle épouvante l'empereur de Con-

[1]) Abulfarage, *Chron. Syr.* dans Assemani, tom. III, part. 1.
[2]) *Annales de la Chine*, part. 11.

stantinople Jean Ducas, que ce prince ordonne qu'on munisse sans délai toutes les forteresses d'armes et de provisions, afin de s'y mettre, autant que possible, à l'abri des coups de ces terribles Tartares, qui, disait-on, n'avaient rien moins que la tête en forme de chien et ne se nourrissaient que de chair humaine[1]. Tant était grande la terreur qu'inspirait au monde entier la réputation de ces hordes sauvages, qui s'avançaient vers l'occident comme des fléaux de la colère du ciel!

Et ce n'était point sans raison; car il n'y avait point d'excès qu'elles ne commissent, surtout contre les villes qui leur opposaient quelque résistance. Tel fut, entre elles, le sort de Nischabour, autrefois capitale du Korassan, dans la monarchie de Chosroës, où, dans une boucherie qui dura quatre jours, les Tartares massacrèrent tous les êtres vivants, jusqu'aux chiens et aux chats qui s'y trouvaient! Au sac de la ville de Mesrou, un des fils de Tchinguiz-Khan, apprenant que quelques habitants s'étaient cachés parmi les morts, ordonna qu'on tranchât aussitôt la tête à toutes ces victimes qui avaient échappé à sa fureur[2]. Mais il faut ajouter, à l'honneur de la vérité, qu'ils ne montrèrent pas autant de férocité à l'égard des villes qui, comme Bokara entre beaucoup d'autres, se rendaient à discrétion; ce qui le prouve, c'est le récit de ce fait que nous ont laissé les historiens arabes et qui mérite que nous le reproduisions *in extenso*. Tchinguiz-Khan pressait déjà le siége de cette place, lorsqu'une députation d'Imans et d'autres principaux magistrats se présenta devant lui, déclarant que tous les habitants se soumettaient à son autorité. Sur ce, il entra aussitôt dans la ville, et se mit à la visiter. Quand il passa près de la Mosquée, il y entra à cheval et demanda si c'était là le palais du souverain. « Non, lui répondit-on, c'est la maison de Dieu. » A ces mots il met immédiatement pied à terre devant l'autel, et franchissant trois marches qui conduisaient à la chaire, il crie à haute voix : « la campagne est entièrement dépouillée de fourrages; il faut qu'on nous en fournisse pour la nourriture de nos chevaux. » Ces paroles suffirent pour que tous les habitants se hâtassent de faire sortir les grains de leurs magasins, tandis que les Tartares enlevaient les caisses où l'on conservait le Coran, et les plaçaient autour du temple pour servir de mangeoires aux chevaux, après en avoir jeté à terre les livres qu'ils foulaient aux pieds. Ils déposèrent ensuite leurs outres

[1]) Pachim, t. 1. p. 87; Stritter, *Annales* ou *mémoires des peuples*, etc. tom. III pag., 1028.

[2]) Tarikh Djihankuschai, tom. 1.

pleines de vin au milieu de la mosquée, et y appelant les danseurs et les chanteuses de la ville, ils se livrèrent avec eux à mille réjouissances, au chant de leurs airs nationaux, pendant que les premiers chefs et docteurs de la loi Musulmane venaient comme des esclaves rendre hommage à leurs vainqueurs et recevaient l'ordre d'étriller leurs chevaux. Quelques heures après ces réjouissances, Tchinguiz-Khan sortit de Bokara pour aller au champ dit de l'Oratoire, où le peuple avait coutume de se rassembler en certains jours solennels pour la prière commune, et où ce jour là le conquérant avait ordonné que toute la population se réunit. Arrivé sur le lieux, il monta dans une chaire et demanda quelles étaient les personnes les plus riches de cette multitude. Quand on les lui eut indiquées au nombre de deux cent quatre vingts, il les fit approcher et leur adressa la parole en ces termes : « Sachez que vous avez commis de grandes fautes, car ce sont toujours les chefs des peuples qui en sont le plus coupables. Que s'il vous prenait envie de demander raison de ce que j'affirme, je vous répondrais que je suis le fléau de Dieu, qui, si vous n'étiez pas criminels, comme je l'ai dit, ne m'aurait pas lancé sur votre tête[1] »!

Ce terrible fléau de Dieu, comme il s'appelait justement, finit ses jours le 18 août 1227, à l'âge de soixante-six ans, après en avoir régné vingt-deux, au moment où il se disposait à envahir et à ravager le royaume de Tangut. Il laissait trois fils, Ogotai, Tchegatai et Touloui, et les Tartares élirent pour lui succéder le premier, auquel ils jurèrent soumission et obéissance[2]. Mais le cours des dévastations et des conquêtes des armées immenses qu'avait levées Tchinguiz-Khan ne finit point avec lui; car les trois princes, ainsi que les généraux qui en avaient le commandement, poursuivant l'œuvre entreprise par leur père, et que celui-ci leur avait recommandée en mourant comme sa volonté sacrée, suivent ses traces, inondent la Russie, la Pologne et la Hongrie, qu'ils changent en un désert, et menacent avec l'Allemagne tout le monde occidental. Ne pouvant nous arrêter ici à décrire ces horreurs, qui font vraiment frémir[3], il nous suffira de citer quelques phrases d'une lettre du roi Venceslas de Bohême au duc de Brabant, lettre par laquelle, saisi d'effroi à l'approche des hordes tartares, il cherchait à trouver des alliés qui lui permissent de leur opposer quelque résistance. « Voilà, disait-il, qu'un peuple féroce, sauvage et innombrable, couvre

[1]) D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, tom. 1. pag. 231.
[2]) Idem, tom. X1. pag. 11.
[3]) Voir le *Miserabile carmen* de Roger, chanoine de Varadino.

déjà nos frontières. Les malheurs dont les Saintes Ecritures menacent l'iniquité grossissent et débordent de toutes parts!... Les peuples du Nord et du Midi sont accablés de telles calamités que jamais peut-être depuis le commencement du monde ils n'ont été aussi cruellement frappés[1]!

Mais, dira ici le lecteur, que faisaient donc les princes de l'Occident au milieu de cet horrible ébranlement de nations entières, et de dangers si imminents pour la foi chrétienne, et pour les peuples soumis à leur empire? Nous avons à lui répondre que ceux de Russie, de Bohême, de Pologne, et particulièrement Béla IV, roi de Hongrie, firent, à la vérité, tous leurs efforts, pour conjurer et dissiper cet orage; mais n'ayant pas de de forces en rapport avec une pareille tâche, ils y succombèrent. Quant aux autres, leurs querelles entre eux et avec le Pape ne leur laissaient pas le temps d'y penser; le plus coupable de tous était l'empereur Frédéric II, qu'on allait jusqu'à accuser de cultiver des relations secrètes avec les Tartares, en les excitant contre les catholiques[2]; car il eût suffi qu'il cessât seulement de résister iniquement au Saint Siége, ou, comme le disait Grégoire IX à Béla de Hongrie, „ qu'il rentrât avec un cœur contrit et pénitent dans l'obéissance due à l'Eglise, qui, sans rien exiger de plus, l'eût admis à la réconciliation, pour que le monde chrétien eût recouvré la tranquillité, et que l'Eglise elle-même eût pu porter à Béla des secours prompts et efficaces[3]. „ Dans cette triste situation de la chrétienté, si l'Europe ne devint pas la proie des Tartares, on le doit probablement attribuer à la mort de leur empereur Ogotai, que permit la Providence divine, et qui força tous leurs princes et généraux à retourner en Tartarie, afin d'y élire un nouveau chef dans une assemblée générale de toute la nation[4].

Mais Innocent IV, successeur de Grégoire, prévit avec raison qu'ils ne tarderaient pas à revenir pour reprendre le cours de leurs terribles exploits. Ayant en 1245 convoqué le Concile général de Lyon, il déclara que l'un des principaux motifs qui l'y avaient engagé, était la nécessité de pourvoir promptement et efficacement à la défense de l'Europe contre les Tartares. Les Pères approuvèrent pleinement ses idées, d'abord en prescrivant des prières solennelles et des jeûnes pour apaiser la colère céleste; puis en décidant qu'on exhorterait les peuples les plus exposés à

[1]) Dans Rainaldi, an 1241.
[2]) Voir Mathieu. Paris, *His. Ang.*
[3]) Dans Rainaldi, an 1241.
[4]) Huc, *Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, tom 1, chap. IV.

une prochaine attaque à se fortifier dans leurs villes et à fermer les passages qui pourraient faciliter l'accès des ennemis, et enfin qu'on enverrait des missionnaires aux chefs de ces barbares avec des lettres du Vicaire de Jésus Christ, par lesquelles on les presserait de ne plus verser le sang humain et de se convertir à la foi chrétienne. Sublime mission de l'Eglise de Jésus-Christ, de veiller sans cesse avec une sollicitude maternelle à la garde de ses enfants, et de travailler en même temps dans la ferveur de son zèle apostolique à la conversion des infidèles et à la diffusion de la civilisation parmi les barbares! En conséquence, quatre Dominicains et deux Franciscains (c'étaient Jean de Pian-Carpino et Laurent du Portugal) furent désignés comme nonces pour une légation si difficile et si périlleuse[1].

Jean de Pian-Carpino, petit village voisin d'Assise dans le district de Pérouse, avait été compagnon du Patriarche saint François, puis gardien en Saxe et Provincial d'Allemagne. Plein de zèle pour la propagation de son Ordre, ce religieux l'avait solidement établi en Bohême, en Hongrie, en Norwège, dans les principautés Danubiennes, en Lorraine et en Espagne, et diverses circonstances permettent même de croire qu'il a été envoyé par Grégoire IX au roi de Tunis en Afrique[2]. Il partit pour sa destination en 1245, avec un compagnon nommé Etienne de Bohême, avec lequel il traversa cette région et la Silésie jusqu'à Breslau, où il rencontra le Fr. Benoit de Pologne, qui lui était adjoint comme second compagnon en qualité d'interprète. Mais arrivés à Lencisca, ils apprirent qu'ils ne pourraient être admis auprès du chef des Mongols qu'à la condition de lui porter de riches présents, de sorte que n'ayant, pauvres religieux qu'ils étaient, absolument rien à offrir, ils ne purent se défendre d'une grande tristesse. Mais le duc Conrad et sa femme, l'Evêque de la ville et d'autres seigneurs leur donnèrent des fourrures, afin qu'ils pussent payer l'espèce de tribut réclamé par les Tartares. Ils parvinrent ainsi jusqu'à Cracovie, où ils s'abouchèrent avec le prince russe Vasiliko, duc de Vlodimir, qui les retint quelque temps dans ses Etats. Ils en profitèrent pour l'exhorter ainsi que les évêques du pays à rentrer dans l'unité de l'Eglise dont ils s'étaient séparés. Conrad répondit qu'ils en confèreraient à leur retour de Tartarie, et en attendant, il voulut les faire accompagner par un de ses serviteurs jusqu'à Kiew, capitale de la Russie, alors soumise aux Tartares; car pour y arriver il fallait franchir une grande étendue de pays entièrement infesté

[1]) Rainaldi, an 1245; et Wadding, *Annales des Frères mineurs.*
[2]) Voir notre *Histoire des missions Franciscaines*, liv. 1, chap. IX et X.

par les Lithuaniens. Mais dans le trajet le Fr. Jean tomba gravement malade à Danilow, où il dut se faire transporter en voiture par un froid intolérable à travers des neiges perpétuelles, pour ne point trop retarder l'accomplissement de sa mission apostolique. Quant au Fr. Etienne de Bohême, sentant ses forces faiblir, il n'eut point le courage d'aller plus loin et il se sépara de ses deux compagnons.

Ceux-ci, continuant courageusement leur route, trouvèrent les premiers avant-postes des Mongols sur les bords du Dnieper; mais, comme il n'y avait auprès du commandant, auquel ils se présentèrent, personne qui sût traduire les lettres latines du Pape dont ils étaient porteurs, il les envoya à la cour de Batù, neveu de Tchinguiz-Khan, sur les rives du Volga, où ils arrivèrent en changeant sept fois par jour de chevaux, ayant pour toute nourriture un peu de millet et pour boisson de la neige fondue. Accueillis avec honneur au quartier général, on leur demanda aussitôt ce qu'ils avaient apporté à offrir à Batù, quand ils devraient lui être présentés. Ils répondirent qu'ils n'avaient à la vérité rien reçu du Pape leur maître, qui ne savait pas s'ils auraient le bonheur d'arriver au terme de leur voyage dans des pays étrangers si éloignés; mais qu'ils se priveraient volontiers de tout ce qu'on leur avait donné. Cela dit, ils exposèrent le but de leur ambassade et obtinrent audience; mais afin d'écarter tout soupçon de maléfice et de les purifier de toutes influences malignes, capables de nuire à Batù, on leur fit préalablement subir l'épreuve du feu; puis, on leur recommanda de ployer trois fois le genou jusqu'à terre devant la tente du prince, et de prendre bien garde, en y entrant, de toucher le seuil de la porte. Usage, dit M. Huc, encore sacré parmi les Mongols, qu'il serait impossible de décider à mettre le pied sur le seuil de la porte, lorsqu'ils pénètrent dans leurs tentes[1].

Introduits dans la tente, ils trouvèrent Batù assis sur un trône élevé, ayant à ses côtés une de ses femmes, et sur un banc au milieu, tous les membres de sa famille, avec les principaux personnages de sa cour, et derrière eux les chefs d'un grade inférieur, les hommes à droite et les femmes à gauche. Après s'être inclinés devant le prince, les deux Missionnaires lui dirent l'objet de leur voyage et lui remirent les lettres du Pape, en le priant de vouloir bien les faire traduire dans sa langue par quelque interprète. Ces lettres, datées de Lyon le 5 mars 1245, étaient adressées au Roi et à toute la nation des Tartares. Dans la première, le Pape Innocent, après avoir exposé les principaux

[1]) *Le christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet*, tom 1, chap. V.

dogmes de la religion chrétienne, fait observer au prince, qu'établi Vicaire de Dieu qui nous a tous rachetés pour la vie éternelle, il se trouve obligé de travailler avec sollicitude au salut de tous les peuples et de tous les rois de la terre; que ne pouvant le faire en personne, il envoie ses messagers partout où la chose est nécessaire, que c'est en cette qualité que les religieux Franciscains se présentent à lui, et qu'il le prie en conséquence de les accueillir avec bienveillance et d'écouter ce qu'ils lui apprendront de la foi catholique[1]. Dans l'autre lettre, le Souverain Pontife, après s'être plaint amèrement qu'ils (les Tartares) aient envahi et horriblement dévasté tant de pays chrétiens, en passant au fil de l'épée tout ce qu'ils rencontraient, sans égard ni au sexe ni à l'âge, au mépris de tous les droits de la nature humaine, les adjure, au nom du Dieu de paix, de mettre enfin un terme à une si cruelle persécution contre les disciples du Christ et de se repentir du mal qu'ils ont déjà commis. « C'est pourquoi, ajoutait Innocent, si le Dieu tout-puissant a permis jusqu'à présent que les nations pâlissent d'effroi à votre seul aspect et tombent sous vos coups, ce ne vous doit pas être un motif pour vous endurcir; car si parfois il néglige de châtier les superbes, il n'oublie jamais de punir leurs iniquités en ce monde, et plus sévèrement encore dans l'autre, à moins qu'ils ne reconnaissent leur faute et n'en fassent pénitence[2].

En quelques jours ces lettres furent traduites en mongol, en russe et en arabe; après quoi Batù fit partir les deux Franciscains, Jean et Benoit, le jour de Pâques, sous l'escorte de deux Tartares qui eurent ordre de les conduire en grande diligence jusqu'à *Syra-Ordu*, territoire de la Horde d'or. Ce voyage leur fut extrêmement pénible; car ils étaient si faibles qu'ils avaient grand' peine à se tenir à cheval, et devaient même se faire lier les membres avec de forts bandages pour pouvoir supporter cette fatigue. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la résidence impériale le 22 juin, cinq mois après avoir touché le sol tartare au delà du Dnieper. Mais là ils eurent à attendre l'élection du nouvel empereur, successeur d'Ogotai, qui venait de mourir, élection qu'on célébra par une grande fête avec une pompe tout à fait extraordinaire. A cet effet le Kouriltai ou l'assemblée générale fut convoquée dans un lieu à peu de distance d'un beau lac et appelé *Dalan-Daba* (ou les *Soixante collines*), et presque toute l'Asie se mit en mouvement pour s'y rendre. C'étaient d'abord

[1]) Rainaldi, an 1245; et Wadding, ibid. — Voir aussi notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*, liv. 1, chap. IX.

[2]) Rainaldi et Wadding, *loc. cit.*

les princes du sang, Utjucken avec soixante-quatre fils, la veuve de Touloui avec les siens, les descendants d'Ogotai, de Djeutchi et de Tchagatai, suivis des chefs de leurs troupes particulières; puis les gouverneurs militaires des provinces conquises par les Mongols en Chine; ceux de la Perse, du Turkestan, de la Transoxiane, Argun et Mussad, accompagnés de tous les princes et seigneurs de ces contrées; le sultan de Roum, Roc-ud-din; Yaroslaw, grand-duc de Russie; les deux David, qui se disputaient la couronne de Géorgie; le frère du souverain d'Alep; les ambassadeurs du Calife de Bagdad, d'Ismail, de Mossoul, de Kars, du Kerman : tous vêtus avec un luxe et dans un apparat sans exemple, et chargés des dons magnifiques qu'ils voulaient offrir au nouvel empereur. Mais au milieu d'une si grande foule de hauts personnages, dans ce déploiement de tout le luxe asiatique, deux pauvres frères de St-François, qui y présentaient par leur simplicité un frappant contraste, attiraient l'attention universelle : c'étaient le Fr. Jean de Pian-Carpino, et Benoit de Pologne, envoyés par le Pape pour prêcher l'Evangile à ces barbares, en leur enseignant qu'il faut avant tout chercher le royaume de Dieu et sa justice, et que tout le reste ne doit venir qu'en dernière ligne et tendre encore à l'acquisition du salut éternel[1].

On s'occupa enfin de l'élection, et tous les votes tombèrent sur le prince Cuyuk; elle fut suivie de la reconnaissance solennelle de toute la nation, et de fêtes et réjouissances extraordidaires que nous omettrons de rapporter, pour ne pas trop alonger notre récit. Après quoi tous les ambassadeurs étrangers, parmi lesquels les deux Missionnaires Franciscains, obtinrent une première audience, qui fut suivie d'autres réceptions dans une autre résidence, où se transporta la cour, en quittant la Horde d'or. Elles eurent lieu dans une magnifique tente rouge, faite en Chine, où se trouvait un grand trône d'ivoire, admirablement sculpté et garni d'or et de pierres précieuses par un artiste russe, nommé Côme. Mais dans le temps que les religieux durent y passer, ils s'y virent comme abandonnés, et pendant près d'un mois on leur donna si peu de nourriture qu'ils étaient réduits à se contenter pour quatre jours de ce qui eût été à peine suffisant pour un seul, de sorte qu'ils seraient morts de faim, si Côme, l'artiste dont nous avons parlé, ne les eut généreusement secourus. Ce fut encore lui qui leur fournit sur le Khan et ses sujets des renseignements particuliers, que confirmèrent plusieurs Russes et plusieurs Hongrois, tant prêtres que laïques,

[1]) Huc, *Le christianisme*, etc., loc. cit.

lesquels parlaient parfaitement le latin et le français, bien qu'ils vécussent depuis nombre d'années parmi les Tartares.

Enfin le grand Khan fit annoncer qu'il accordait une audience solennelle à tous les ambassadeurs étrangers; lorsque les deux nonces du Pape furent admis en sa présence, ils remplirent avec foi et avec une noble fermeté la mission dont ils étaient chargés. Jean de Pian-Carpino ayant demandé pourquoi les armées Tartares s'étaient mises à ravager le monde, Cuyuk répondit que c'était Dieu qui avait chargé ses ancêtres et lui d'exterminer les nations coupables de la terre! Et quand on le pria de déclarer, pour satisfaire au désir du Pape, s'il était chrétien, comme le bruit en courait dans l'Occident, il dit simplement que cela n'était connu que de Dieu; que si le Pape aimait à s'en assurer, il pouvait venir lui-même en Tartarie! Cuyuk refusa de s'expliquer plus nettement. Mais à certains signes manifestes, le Fr. Jean devina qu'il roulait dans son esprit le dessein de poursuivre la conquête de tout l'Occident. Il chercha donc avec son compagnon le Fr. Benoit à l'en détourner par les meilleurs arguments qu'ils jugèrent possibles, et finit par le prier de vouloir bien donner une réponse aux lettres qu'ils lui avaient apportées de la part du Pape, attendu qu'il était temps qu'ils s'en retournassent. Alors Cuyuk leur demanda si le Pape avait près de sa personne quelqu'un qui connût le russe, le tartare et l'arabe : ils lui dirent que non; mais que cela n'empêchait pas que la réponse ne fût écrite en tartare, pourvu qu'ils en fissent avec le secours de l'interprète une fidèle traduction latine. A force de diligence tout fut prêt le 11 novembre; cette pièce est restée longtemps inédite, ou plutôt tout à fait inconnue, jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée dans le manuscrit de Colbert, en même temps que le résumé qu'en avait laissé le Fr. Benoit de Pologne. Depuis, elle a été publiée dans le Recueil des voyages et mémoires de la Société de géographie[1], telle que nous la transcrivons ci-après.

« Cuyuk, par la puissance de Dieu Khan et empereur de tous les hommes, au grand Pape! Vous, et tous les peuples chrétiens qui habitent l'Occident, vous m'avez, au moyen d'un ambassadeur, fait parvenir des lettres certaines et authentiques, dans l'intention de conclure avec nous un traité de paix. Les paroles de votre susdit envoyé, non moins que la teneur de ces lettres, l'ont clairement exprimé. Mais s'il en est vraiment ainsi, vous, ô Pape, et vous, ô empereurs, rois et chefs de cités ou gouverneurs de province, tous tant que vous êtres, ne différer

[1]) *Recueil des voyages et mémoires de la Société de géographie*, tom. IV, pag. 594.

pas un instant de vous rendre près de moi pour définir et décréter cette paix; car c'est ici que vous apprendrez notre réponse et notre volonté! Votre susdite lettre portait d'abord que nous devrions nous faire baptiser et embrasser le christianisme. Mais à cela nous vous répondons que nous ne comprenons en vérité pas pourquoi nous devrions agir ainsi! En second lieu, vous vous montrez profondément étonné et ému de la mort de tant d'hommes, et surtout de chrétiens, et notamment de Hongrois, de Polonais et de Moraves!... Eh bien, de tout cela nous vous avouons encore ne rien comprendre! Mais pour ne pas avoir l'air de vouloir passer sous silence un pareil sujet, nous croyons convenable de vous donner la réponse suivante : c'est qu'un tel châtiment leur est arrivé, parce qu'ils n'ont pas obéi aux ordres de Dieu et de Tchinguiz-Khan, et que prêtant l'oreille à de mauvais conseils, ils ont mis à mort nos ambassadeurs[1]. C'est pour cela que Dieu a ordonné de les anéantir, en les livrant entre nos mains!... Car en vérité si Dieu ne s'en mêlait, qu'est-ce qu'un homme pourrait faire contre un autre homme; Mais vous, habitants de l'Occident, parce que vous dites que vous adorez Dieu et que vous vous croyez seuls chrétiens, vous avez en mépris tous les autres hommes. Et cependant, comment savez-vous à qui Dieu a réellement daigné accorder une pareille grâce? Nous aussi nous adorons Dieu, et ce n'est que par sa puissance que nous détruisons toutes les nations de l'orient à l'occident. Car sans la force de Dieu que pourraient faire les hommes? »

Telle fut la réponse faite par le grand Khan Cuyuk au Pape Innocent IV; il se proposait même de la faire porter par ses propres ambassadeurs qui auraient accompagné les deux Franciscains Jean de Pian-Carpino et Benoit de Pologne; mais ceux-ci l'en dissuadèrent pour les raisons suivantes. Premièrement, parce que nous craignions, dit Jean de Pian-Carpino, que les Tartares, voyant nos guerres et nos discordes intestines, n'en profitassent pour nous attaquer plus hardiment et nous écraser; secondement, parce que ces ambassadeurs auraient dans tous les cas fait parmi nous l'office d'espions; troisièmement, parce que nous redoutions que les nôtres, parfois assez emportés et arrogants, ne les maltraitassent ou ne les tuassent, ce qui nous aurait exposés à une entière ruine : car les Tartares ont pour coutume de ne jamais faire la paix ou consentir une trêve avec qui a insulté leurs ambassadeurs, sans en avoir tiré vengeance;

[1]) Cuyuk fait allusion aux ambassadeurs tartares mis à mort par les Russes avant la bataille de Kalka. Voir l'*Histoire de l'empire de Russie, par Karamzine*, tom. III, pag. 286.

quatrièmement, parce que nous soupçonnions qu'on aurait pu en chemin nous enlever de force; cinquièmement enfin, parce que leur voyage ne nous paraissait pas devoir produire de grands avantages, puisque leur mission se bornait à remettre au Pape et aux autres princes les lettres dont nous étions porteurs.

Ayant pris congé de l'empereur, les deux Franciscains partirent donc seuls le 13 novembre avec la lettre ci-dessus, munie du sceau impérial autour duquel se trouvait l'inscription suivante, traduite par Côme l'artiste : „ Dieu au ciel et Cuyuk-Khan sur la terre! Puissance de Dieu! Sceau de l'empereur de tous les hommes! „ L'impératrice mère, en leur donnant congé, leur avait fait cadeau d'une fourrure de renard et d'un habit d'étoffe. Le chemin qu'ils prirent fut le même qu'ils avaient suivi en allant; mais comme c'était en hiver, ils eurent à marcher presque constamment à travers des campagnes entièrement nues et désertes, sur une couche épaisse de neige qu'ils creusaient avec les pieds jusqu'à ce qu'ils eussent découvert le sol pour pouvoir s'y reposer la nuit; mais souvent sur la terre où ils dormaient, le vent venait les recouvrir de cette même neige qu'ils avaient le soir précédent écartée avec grand' peine! Ils arrivèrent ainsi à Kiew le 9 juin 1247, et ils eurent la consolation d'y trouver les princes et les évêques russes, qu'ils avaient, lors de leur premier passage, décidés à se réunir à l'Eglise Romaine, prêts à exécuter leur promesse. En conséquence, ils partirent de Kiew avec leurs ambassadeurs, traversèrent la Russie, la Pologne, la Bohême, l'Allemagne, passèrent le Rhin à Cologne et atteignirent Lyon par Liége et la Champagne.

On ne saurait dire avec quelle effusion de tendresse Innocent IV accueillit le généreux apôtre Franciscain de Pian-Carpino, qu'il voulut retenir près de lui à la cour pontificale pendant plus de trois mois. C'est là que le Fr. Salinbene, notre célèbre chroniqueur de Parme, eut occasion de voir le P. Jean et de tracer le portrait de „ ce religieux aimable, pieux, instruit, fort éloquent, né pour traiter toutes sortes d'affaires difficiles. Il a écrit un gros volume sur tout ce qu'il a vu de remarquable chez les Tartares et ailleurs, et il le donnait à lire à ceux qui le pressaient de trop de questions concernant sa mission, comme il l'a fait plusieurs fois avec moi, „ ajoute le Fr. Salinbene[1]. C'est justement de ce livre précieux que nous avons extrait la présente relation, presque toujours en nous servant des paroles mêmes de l'auteur. Mais nous voudrions que quelqu'un de nos confrères, s'appliquant à en faire, ainsi que de l'ouvrage du

[1]) Voir les Mélanges dit *Sbaraglia*, etc. pag. 452.

Fr. Guillaume Rubriquis, une bonne traduction italienne, enrichie des découvertes de la géographie moderne et de l'histoire, en fit don à notre beau pays, à la grande satisfaction et au grand avantage des hommes studieux et à la gloire de notre Institut; car il suffira de dire que l'illustre César Cantu déclare que ces deux voyages renferment beaucoup de choses intéressantes, et que ce sont les deux sources auxquelles il faut encore recourir pour se mettre bien au courant de l'histoire des Tartares[1]. Nous devons aussi signaler une pensée utile de Vincent Lazari de Venise, savant professeur qui est très-versé dans les études de ce genre et qui a traduit et commenté avec tant de talent et d'érudition les voyages de Marco Polo, écrits par Rusticano de Pise[2] : c'est qu'il serait de l'honneur de l'Italie, non moins que de l'Ordre des Franciscains, de faire mieux connaître ces célèbres voyageurs, que tous les peuples seraient heureux et fiers de compter parmi leurs enfants, et de montrer qu'elle apprécie leur mérite.

Mais pour en revenir au Fr. Jean de Pian-Carpino, ajoutons qu'en récompense de ses travaux apostoliques, le Pape Innocent le nomma évêque d'Antivari en Dalmatie, où il mourut bientôt, ayant pour successeur son digne émule le Fr. Laurent du Portugal. Ce dernier fut également un illustre voyageur; parti la même année avec plusieurs compagnons, mais par un chemin différent et comme simple missionnaire[3], il arriva en Tartarie après le Fr. Jean qui lui avait, pour ainsi dire, préparé le terrain par sa légation apostolique. Il eut le bonheur d'y opérer, même à la cour, des conversions éclatantes, d'obtenir de l'empereur la faculté de prêcher librement l'Evangile à tous ses peuples, et même de le voir, si l'on s'en rapporte à des nombreux témoignages, embrasser le christianisme[4]. A partir de cette époque, la Tartarie se présente à nous comme le plus vaste et le plus beau champ évangélique qu'il y a jamais eu; les Mineurs s'y élancent par troupes innombrables pour y annoncer Jésus-Christ, de toutes parts des chrétientés se forment, des églises florissantes s'élèvent, et nous fourniront une ample et riche matière pour d'autres articles, que nous communiquerons à nos lecteurs dans les numéros suivants de notre chronique des Missions Franciscaines.

[1]) *Hist. Univers*, tom. XII.

[2]) *Les Voyages du Vénitien Marco Polo*, traduits pour la première fois de l'original français de Rusticano de Pise, et accompagnés d'éclaircissements et de pièces justificatives par Vincent Lazari. Venise, 1848.

[3]) Voir notre *Histoire Universelle des Missions Francisc.*, liv. 1, chap. IX.

[4]) Voir notre *Histoire Universelle*, ibid.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

AFRIQUE CENTRALE.

Grande Mission Franciscaine de l'Afrique centrale, et départ pour cette mission du P. Jean Reinthaler de Ducla, de l'Observance réformée de la Province de Tyrol, avec trente-trois compagnons.

1861.

On sait assez que la partie de la terre qui est restée jusqu'ici la plus cachée aux investigations des voyageurs et des savants, est l'Afrique, et surtout celle qu'on appelle l'Afrique centrale. Mais grâce au zèle infatigable d'hommes généreux qui, les uns par amour de la science, les autres pour conquérir des âmes à Jésus-Christ, n'hésitent pas à y aller sacrifier non-seulement leurs aises, mais jusqu'au bien suprême de la vie, ces régions commencent à s'ouvrir aussi à la curiosité de l'Europe. C'est ce que nous aimons à signaler en passant par les paroles de Mgr François Nardi, cet illustre auditeur de rote à Rome, qui l'année dernière (1860) a lu à l'ACADÉMIE DES NOUVEAUX LINCEI, et publié dans les *Annales* de cette Académie un beau MÉMOIRE SUR LES PROGRÈS LES PLUS RÉCENTS DE LA GÉOGRAPHIE; d'autant plus qu'elles se rapportent précisément aux lieux, théâtre de notre mission, qui sont la Nubie, la Nigritie et le Soudan.

« Cette grande terre d'Afrique, dit-il, toute renfermée en elle-même, dont les côtes ne sont nulle part échancrées par des golfes profonds, et dont quelques contrées seulement sont traversées par de grands fleuves, nous cache encore les plus grands secrets de notre globe. Avec l'infortuné Mungo-Park a commencé une série de généreux explorateurs qui ne manquèrent certes pas de hardiesse et de persévérance, bien que le succès n'ait guère couronné leurs efforts. Trois régions de l'immense continent attirèrent surtout les regards et les pas des courageux voyageurs : ce sont 1° les régions du Niger et du lac Ciad;

2° celles du haut Nil; 3° celles du Zambèse et du Loango. En ces dernières années il faut sans contredit attribuer le mérite des résultats les plus importants obtenus dans l'exploration des premières, c'est-à-dire du Soudan occidental, à l'expédition du docteur Barth, qui s'est accomplie de 1849 à 1855, mais qu'on n'a fait entièrement connaître au monde scientifique que depuis peu de mois. Il serait impossible de renfermer en quelques lignes l'exposé des services rendus par ce voyageur. Le royaume d'Air et de Sokoto, le Bornou, le Gando, Sourhay, Tombouctou, le Bambara et le Vangara; puis les pays tout à fait inconnus de Fumbina et d'Adamanou au sud du lac Ciad, les pays également inconnus de Masena et de Baghirmi à l'est de ce lac, la description complète de ce même lac, l'hypsométrie des terrains, la climatologie de tout ce grand voyage, plusieurs branches ou inconnues ou peu certaines du Niger (Quorra ou Joliba), là où dans son cours il s'enfonce le plus dans les terres, le cours du Binué ou Ciadda, son confluent, tout cela, grâce aux voyages répétés et aux longs séjours du docteur Barth, se trouve complètement et fidèlement décrit. Ce fut lui aussi qui recueillit le triste héritage de ses compagnons Richardson et Overwey, tués par le climat, et en partie celui de l'infortuné astronome Vogel, qui a succombé victime de son amour pour la science, sous la main du cupide et cruel roi du Vadai. Les régions directement ou indirectement explorées par Barth occupent l'immense espace qui s'étend entre le 4e degré de longitude occidentale et le 18e degré de longitude orientale de Greenwich, et du 60e au 28e degré de latitude septentrionale. Mais la découverte la plus importante, ou, comme on aime à le dire, la plus pratique des voyages de l'illustre docteur, fut sans contredit celle du cours du Binué. En effet, le Binué, est la seule voie par laquelle on puisse pénétrer jusqu'au centre de l'Afrique, sans essuyer les privations terribles et les dangers d'un voyage de trois mois dans un désert infesté par des peuplades barbares et rapaces. Ce grand fleuve, qui se jette dans le Niger (Quorra ou Joliba) à peu de distance de l'embouchure de celui-ci dans la baie de Benin, a des eaux abondantes, un cours facile, des rives très-fertiles et habitées, et, ce qui est plus important, il descend presque directement de l'est. Ainsi un bâteau à vapeur peut en deux mois se transporter des côtes anglaises au centre de l'Afrique sous la longitude du lac Ciad, et même au dela, vers le midi. Les missionnaires et les commerçants Anglais ont très-bien remonté le fleuve, et Baikie en 1854 et 1856 y a

navigué facilement soit en amont, soit en aval, jusqu'à des longitudes auxquelles on n'avait pas encore atteint. Par contre, malheureusement les plus récentes expéditions sur le Niger ont complètement échoué.

« La seconde région d'Afrique dans laquelle ont été faites de récentes découvertes est le Soudan oriental, ou les contrées que traverse le Fleuve Blanc. Les expéditions de Méhémet-Ali et de Russegger avaient posé les bases de la géographie de ces pays ; mais nos intrépides Missionnaires l'ont perfectionné en la rectifiant par une foule de données nouvelles. Parmi eux il faut citer avec éloge le vicaire apostolique Mgr Knoblecher, qui s'est approché de l'Equateur plus qu'aucun autre Européen. Ce fut lui qui fonda non seulement la station principale de Chartum, au 16e degré de latitude, là où se réunissaient les deux Nils, mais encore celles de Santa-Croce, et de Gondoroko au 4e degré de latitude, et qui poussa même en 1854 avec la *Stella matutina* jusqu'à l'île de Lumutut au 3e degré 41 min. Brunn-Rollet, vice-consul Sarde à Chartum, est le seul qui, du moins à l'en croire, ait pénétré, plus avant, jusqu'au 3e degré : mais la science n'a pu tirer que peu on point d'utilité de son travail (*Le Nil Blanc et le Soudan*), auquel manquent toute base de calculs mathématiques, et toute notion positive sur les sciences naturelles. On ne connaît point d'une manière certaine le cours ultérieur du Nil, et l'ancienne et fameuse question de la source du Nil (*quærere caput Nili*) est encore entière. Le Comte d'Escayrac, qui en 1856 s'était proposé de la résoudre par son expédition, à laquelle il avait associé des savants de diverses nations, dut, par suite de mésintelligences et d'autres raisons, renoncer à son entreprise, qui n'eut d'autre résultat que de procurer la possibilité de franchir même en amont les premières cataractes avec des bâteaux à vapeur. Une série de conjectures fondées sur la direction des montagnes et sur les relations des Nègres semble autoriser à placer avec quelque vraisemblance la fameuse source entre la 2e et le 3e degré de latitude méridionale, et dans son journal M. Petermann en a tenté la détermination précise. Du reste, l'œuvre de nos missionnaires n'est pas finie, et j'en trouve la preuve dans deux lettres qu'ils m'ont dernièrement adressées, et où ils indiquent avec beaucoup de soin le parcours d'une partie considérable du Fleuve-Blanc et du Sobat (ou *Sebat*), son affluent, dont le cours était auparavant assez mal précisé, même sur la carte de Russegger et de Werne, qui est la dernière. D'après ce que m'écrivent les missionnaires Kirchner et Beltrame, il

semble qu'un lieu situé près du Fleuve-Blanc à 32 degrés 16 m. de longitude orientale de Greenwich, et à 11 degrés 12 m. de latitude, se prête merveilleusement à l'établissement de la mission qu'ils ont l'intention d'y fonder, pourvu que les ressources ne leur manquent pas. De là ils se proposent de répandre le christianisme et la civilisation parmi les tribus voisines des Dinka, des Gien et des Kic, tribus puissantes qui ne sont point entièrement dépourvues de toute idée religieuse, comme on le voit par deux dialogues que nos prêtres ont eus avec les Kic, à la station de Santa-Croce[1]. On a essayé de découvrir d'un autre côté la première source du grand fleuve, en partant de la côte de Zanguebar et de Melinda; mais jusqu'ici la science n'y a recueilli que de faibles résultats. Dans l'Afrique Centrale, comparativement encore moins connue que l'Afrique septentrionale, il reste à résoudre divers problèmes difficiles, parmi lesquels le plus grand est l'existence d'un ou de plusieurs grands lacs, entre le 5e et le 20e degré. Les cartes d'il y a quelques années, même celles de Berghauss et de Ritter, en indiquaient deux, sous le nom de N'Yasi et d'Avilunga. Du premier elles faisaient sortir le Tubiri, qui devient ensuite le Fleuve-Blanc et est le véritable Nil; du second un affluent du Coango. Chaque carte d'ailleurs donnait aux lacs une configuration et une grandeur différentes, avec des détails plus ou moins imaginaires. L'illustre Petermann admit longtemps un lac immense, comme une mer Caspienne intérieure, appelé Ukerewe, et trois autres lacs moins grands, communiquant peut-être avec le premier. Pour ne point s'étonner de ces contradictions, il suffit de réfléchir à la nature sauvage de ces lieux, où il est extrêmement difficile et périlleux de pénétrer, et de considérer qu'on n'y trouve point de grandes montagnes, ni même, à ce qu'il paraît, de grandes différences de niveau du sol, de sorte que dans la saison des pluies les cours d'eau se confondent, se multiplient et forment des mares stagnantes et de vastes marais qui plus tard se dessèchent au temps des chaleurs. De là les contradictions qu'on remarque dans les relations, même véridiques des Nègres, qui tantôt signalent et tantôt ne signalent pas de vastes lacs, que parfois ils relient entre eux et parfois ils séparent. Mais ce problème sera bientôt résolu par l'expédition de Burton et de Speke, qui ont parcouru

[1]) L'auteur rapporte ces dialogues à la fin de son mémoire, et nous les donnerons dans la quatrième partie du présent numéro, parce qu'ils servent grandement à relever l'importance de la Mission Franciscaine dont nous nous occupons.

ces contrées en 1857, 1858 et 1859, et les parcourent encore aujourd'hui. Nous avons reçu de leurs nouvelles le 14 Mai de cette année. Il y a deux lacs, l'un à l'ouest, nommé Tangangika, ou Ujijé, qui ne s'étend rien moins que du 3e au 8e degré de latitude méridionale, et du 29 au 30e degré de longitude orientale de Greenwich. Il a donc cinq degrés de longueur et un de largeur : forme étrange, qui n'a peut-être point son égale sur le globe. On dirait un lac fermé, et cependant il reçoit deux fleuves à ses deux extrémités. La moitié septentrionale est enceinte de médiocres hauteurs ; le niveau du lac est calculé être à 1800 pieds anglais au dessus de celui de la mer. C'est un lac d'eau douce, qui a de nombreux et excellents poissons, des crocodiles, beaucoup d'hippopotames, et des rives très-populeuses où de véritables nègres font le commerce d'ivoire et cultivent assez bien le riz, la canne à sucre et le coton. La saison des pluies correspond à l'été des terres australes, qui a lieu du 15 Novembre au 15 Mai. Burton et Speke ont visité les deux rives du lac au mois de Mars 1858. L'autre grand lac (N'Yasi ou Nyanza) est au nord-est, et s'étend sur la carte, avec une configuration incertaine, du 3e degré de latitude méridionale au 2e de latitude septentrionale, et du 32e degré 2 minutes au 33e degré 4 minutes de longitude orientale de Greenwich. Burton pense que le Tubiri et par conséquent le Fleuve-Blanc proviennent de ce second lac : et en effet, si l'on prend la position marquée par Werner en 1841, au point extrême où il était arrivé et au 4e degré de latitude septentrionale, on voit le Tubiri couler sous le 32 d. 3 min. de longitude orientale de Greenwich, longitude fort voisine de celle de la limite septentrionale du lac. Mais suivant l'indication, qui nous semble très précise, de Mgr Knoblecher, le point extrême visité par lui en 1854 sur le Tubiri, c'est-à-dire l'île de Limutut à environ 3 degrés 4 minutes, se trouverait à 4 degrés de longitude plus à l'ouest, c'est-à-dire sous le 28e degré 3 min. de Greenwich. Peut-être la pleine connaissance de cette partie si importante de l'Afrique nous sera-t-elle donnée au retour des deux célèbres voyageurs. » Ainsi finit l'illustre prélat.

Après ces savantes explications ajoutons que c'est précisément dans ces contrées de la Nubie, de la Nigritie et du Soudan, que quelques prêtres séculiers et quelques réguliers de l'Empire d'Autriche ont fondé, il y a déjà douze ans, une belle mission avec l'autorisation de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et avec les secours que leur a fournis une Société instituée à

cette fin dans l'Empire, sous la protection de *l'Immaculée Conception de Marie*, et actuellement présidée, il est doux de le remarquer, par Fréderic Hurter, l'immortel auteur de la vie d'Innocent III. Or, grâce à Dieu, cette mission prospère à un tel point qu'il est permis de concevoir les plus belles espérances pour l'avenir de ces peuplades africaines. Malheureusement le climat de ces régions et les fatigues excessives qu'il faut y endurer déciment chaque jour les généreux Missionnaires, de sorte que le Pro-Vicaire apostolique de la mission, Dom Matthieu Kirchner, a jugé à propos de se rendre à Rome avec le P. Franciscain Jean Reinthaler de Ducla, au mois de Juillet de l'année courante (1861), afin d'obtenir de la Sacrée Congrégation de la Propagande de nouveaux auxiliaires à emmener en ce pays, pour prévenir la ruine de la mission. En conséquence, la Sacrée Congrégation s'empressa de s'adresser, par une lettre du 19 Août, au Père Bernardin de Montefranco, Révérendissime général de tout l'Ordre Franciscain, pour l'engager à accueillir avec faveur les projets que lui présentait le Pro-Vicaire, et à lui prêter le concours de ses religieux dans une si sainte entreprise[1]. La demande du Pro-Vicaire était conçue en ces termes :

Révérendissime Père !

La Mission de l'Afrique centrale, à raison des conditions spéciales où elle se trouve, réclame un grand nombre d'ouvriers évangéliques, pour produire un fruit réel parmi ces peuplades à demi nues, nomades, et sans ordre civil ni religieux, bien que facilement amenées à se soumettre à l'Evangile, pourvu qu'on trouve le moyen de les assujettir d'une manière constante à un genre de vie réglée et chrétienne. D'un autre côté, une expérience de douze années m'a convaincu qu'il n'est pas possible d'obtenir toujours du clergé séculier un nombre suffisant de missionnaires, mais seulement à peine d'une famille religieuse. Or, il m'a paru qu'aucun ordre ne pourrait fournir un pareil secours mieux que le vôtre, qui de diverses manières nous est déjà venu en aide avec tant de bienveillance, soit parce que c'est de lui que dépend le célèbre Institut-Franciscain de Naples, dit *la Palma,* où sont élevés dans l'esprit du Saint Patriarche d'Assise les jeunes nègres d'Afrique, destinés à aller concourir à l'œuvre de la Mission ; soit parce qu'il cultive lui-même le champ apostolique de l'Egypte, qui est l'unique route

[1]) Documents du généralat du couvent d'*Ara Cœli*.

conduisant au pays que nous évangélisons; soit encore parce que j'ai déjà près de moi un Père de votre ordre, qui, avec le zèle le plus digne d'éloges, travaille comme moi, en qualité de Missionnaire apostolique, à cette vigne du Père céleste; soit enfin à cause de la sincère affection que je porte à l'Institut des fils de St François, en qui je place toute ma confiance. Et vous ne devez pas craindre, Révérendissime Père, que les Provinces Séraphiques ne puissent pas fournir les ouvriers nécessaires à une pareille entreprise; car, à vrai dire, cette Mission réclame moins de Prêtres qu'un bon nombre de frères lais, qui, indépendamment de leur travaux manuels, seront encore chargés d'instruire sur la religion les enfants et les ignorants. C'est pourquoi je supplie, autant que je le sais et le puis, votre Révérendissime Paternité de vouloir bien venir au secours de cette vigne du Seigneur, laquelle sans cela deviendrait bientôt la proie facile soit du brutal Islamisme, soit du Protestantisme qui a aussi tourné ses regards vers ces régions lointaines, de sorte que cette mission tomberait inévitablement dans un abîme de maux tant corporels que spirituels. Mais comme les Missionnaires de votre ordre soit prêtres soit laïques devront porter une si lourde charge, non-seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir, je prie humblement Votre Paternité, pour assurer la perpétuité de leur ministère, de vouloir bien d'abord ériger en couvents de l'Institut, soumis à une même custodie, les stations suivantes de l'Afrique Centrale : Scellal dans la Nubie supérieure, Chartum dans la Nigritie orientale, Santa-Croce dans le pays de Kic, Dingola dans celui de Cir, et Gondokoro dans celui de Bari : d'accorder ensuite au Père Missionnaire Jean Reinthaler, de la province du Tyrol, venu avec moi de la Mission à Rome, ou à moi-même, ou à tout autre qu'il vous plairait de désigner, la faculté d'enrôler dans les provinces d'Autriche et d'Allemagne tous les religieux Franciscains qui seront disposés à le suivre dans cette nouvelle destination. En outre, comme tout retard pourrait causer de graves préjudices, parce qu'il serait à craindre que les pays dont il s'agit, surtout ceux habités par les nègres, ne soient envahis par les Mahométans ou par les ravisseurs de créatures humaines; comme d'ailleurs il faut pour y arriver un voyage de trois mois, que les pluies et les vents du Tropique ne permettent d'entreprendre que dans une seule saison, je prie Votre Révérendissime Paternité de munir le plus tôt possible de l'obédience nécessaire les religieux qui se destineront à cette Mission. J'ajoute enfin que je suis tout disposé à accepter

toutes les conditions que vous jugerez à propos de me proposer, soit au nom de l'ordre, soit au nom des individus, ainsi qu'à les aider, autant qu'il sera en mon pouvoir, d'autant plus que la Société, établie à Vienne pour venir au secours de cette Mission, se montre toute prête à fournir non seulement en suffisance, mais en abondance, tout ce qui pourra être nécessaire.

Rome, ce 20 août 1861.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MATTHIEU KIRCHNER,

Pro-Vicaire apostolique de l'Afrique Centrale.

Certes, c'étaient là des offres généreuses, et il était impossible, surtout après l'invitation de la Sacrée Congrégation de la Propagande, que l'Ordre Franciscain, non moins généreux, généreux jusqu'à sacrifier la vie de ses fils pour le salut des nations, ne les accueillit pas avec faveur, quoiqu'il ne soit que trop pauvre en ouvriers, à cause de la nécessité de pourvoir constamment aux besoins de ses autres missions dans presque toutes les parties du monde. Aussi à peine le ministre général eut-il fait à ce sujet son rapport à son Révérendissime Chapitre que les Pères déclarèrent unanimement dans une séance solennelle " que l'ordre pouvait se charger de cette mission, pourvu seulement que la Sacrée Congrégation de la Propagande la déclarât expressément SÉRAPHIQUE; d'autant plus surtout que l'Ordre Franciscain avait déjà fondé à Naples, au couvent de *la Palma*, un collége spécialement destiné à l'instruction religieuse et profane des jeunes Maures, et qui brille chaque jour d'un plus grand éclat[1]. " Cette résolution fut communiquée à la Sacrée Congrégation, qui par une lettre du 12 septembre daigna répondre dans les termes suivants : " la proposition doit être acceptée avec l'agrément même du Saint Père, et le Pro-Vicariat apostolique sera maintenu, ainsi que la Mission, en prenant le nom de Séraphique, en étant commis aux soins des Fils de St-François[2]. "

Après cela la mission restait donc définitivement acceptée par l'Ordre, et en conséquence, le Révérendissime Père général, d'accord avec son chapitre, décidait que le Père Jean Reinthaler de Ducla aurait la faculté de prendre dans les Pro-

[1]) Documents du généralat du couvent d'*Ara Cœli*.
[2]) Ibid.

vinces Séraphiques jusqu'à 60 compagnons disposés à le suivre dans le nouveau champ apostolique qui était confié au zèle de la famille Séraphique. C'est ce qui était mis à exécution par une lettre que le P. Jean recevait dans le même mois de septembre, et que nous aimons à reproduire :

" Le Fr. Bernardin de Montefranco, ministre général de tout l'Ordre des Mineurs, etc. En vertu des présentes lettres et conformément au vœu du Révérendissime Chapitre général dûment assemblé, nous accordons au très-Révérend Père Frère Jean Reinthaler de Ducla, religieux de l'observance réformée de la Province Franciscaine du Tyrol, la faculté de pouvoir choisir et enrôler dans les provinces de l'Ordre, spécialement en Allemagne et dans l'empire d'Autriche, les religieux, soit prêtres, soit laïques, qu'il jugera propres à le suivre dans l'Afrique centrale, comme doués d'une science, d'une piété et d'un zèle pour le salut des âmes prouvés et reconnus, à quelque branche de l'Ordre qu'ils appartiennent, observantins, réformés ou récollets, en gardant toutefois la proportion convenable, et de les emmener immédiatement avec lui pour leur destination. Nous recommandons ensuite au même Père enrôleur et conducteur, à qui nous confions 33 obédiences, de ne les remettre qu'à des religieux d'une vertu éprouvée, sur le témoignage de leurs Provinces, et après en avoir parlé aux supérieurs de ces Provinces, et avoir même, s'il est possible, obtenu leur consentement. Mais nous recommandons également à ceux-ci de vouloir bien de leur côté concourir par tous les moyens à développer cette nouvelle mission Séraphique, se souvenant qu'ils auraient à rendre un compte terrible à Dieu, s'il leur arrivait jamais d'empêcher par leur opposition le départ de religieux reconnus aptes à l'œuvre de cette mission : ce qu'en vérité on ne pourrait supposer de la part d'hommes que distingue leur zèle pour la gloire de Dieu. Que le Père enrôleur s'attache en même temps à préparer tout ce qu'il jugera nécessaire, soit pour le voyage, soit pour l'établissement le plus convenable des stations, en nous en transmettant, avant de partir, une relation exacte et complète. Quant à nous, nous donnons du fond du cœur à lui et à tous ses futurs compagnons, nos très-chers fils, la sainte bénédiction que le Patriarche St-François avait coutume de donner au Fr. Léon son compagnon[1]. "

[1]) Signé : Fr. Alexandre de Crecchio, délégué général. — Documents du généralat du couvent d'*Ara Cœli*.

Muni de ce pouvoir, le P. Jean Reinthaler de Ducla partit pour remplir son mandat, laissant, à la demande des Pères du Révérendissime Chapitre général, concernant la dite mission de l'Afrique centrale, la relation suivante, qu'il importe de transcrire ici intégralement. « La Mission de l'Afrique centrale a, dit-il, maintenant cinq stations, savoir Schellal, Chartum, Santa Croce, Dingola (Cir) et Gondocoro. Jusqu'ici il n'y a, pour servir de couvent, de constructions européennes que dans la première, la seconde et la cinquième station; ainsi à Santa Croce et à Dingola, nous aurons la première année à habiter chacun notre hutte, faite de bois et de roseaux, avec un toit de paille, et appelée Tokul par les indigènes... Les religieux ne commenceront à élever les bâtiments qui doivent y servir de couvent qu'en octobre 1862, sans pouvoir y travailler plus tôt, à cause des pluies continuelles qui tombent en ce pays à partir d'avril jusqu'à la fin de septembre; de sorte qu'en arrivant en février ou mars de la même année, nous aurons à peine le temps d'y construire quelques *Tokul*, afin de nous y mettre à l'abri pendant tous ces mois là.

« Schellal, village situé aux frontières de la haute Egypte, au-dessus d'Assuan, et justement à la chute de la première cataracte du Nil, est à 15 journées de distance du Caire, et à 16 d'Alexandrie; comme l'air y est très-sain, et qu'il n'y a que peu ou rien à y faire pour la mission, c'est là qu'on fera une infirmerie où pourront se soigner et s'accoutumer au climat d'Afrique ceux à qui il serait nuisible. On n'y installera donc quant à présent que peu de Frères, en nombre suffisant pour qu'ils puissent garder la maison et mettre en culture le vaste et fertile terrain qui dépend de la propriété des missionnaires.

« Pour aller de Schellal à Chartum il faut 40 jours de marche, dont 16 dans le désert. Dans son *Voyage en Egypte, dans le Soudan, etc.*[1] M. Emile Dandolo, qui a traversé ce désert, en a récemment donné une description, qui fait, certes, frémir d'effroi, quand il raconte qu'il s'y élève tout-à-coup des vents qui effacent toutes traces de chemin, et changent tellement l'aspect et la position des sables, qu'il devient impossible d'en sortir. « Il est facile de se former une idée, dit-il, de la terrible signification qu'ont dans le désert ces mots *perdre sa route*, quand on va manquer d'eau, et qu'on est entouré de toutes parts d'un horizon infini. A cette effroyable révélation nos conducteurs furent tellement épouvantés, que nous eûmes besoin de toute notre énergie et de tout notre sangfroid pour leur rendre un peu

[1]) Chap. II et VII.

de courage. La caravane s'arrête et les chanceliers se dispersent dans des directions opposées, pour tâcher de reconnaître à peu près la route à suivre. Après plusieurs heures d'attente anxieuse au milieu de la plaine où nous restions immobiles, tandis que les cris lointains des chameliers qui s'appelaient à une grande distance, interrompaient lugubrement le silence de la nuit, nous voyons les guides reparaître avec quelque espoir d'échapper au malheur dont nous étions menacés; douze heures de marche forcée nous remettent enfin dans la route que nous avions perdue; et le jour suivant, quand nos outres étaient presque épuisées, nous nous trouvions, à la grande joie de toute la caravane, à peu de distance du passage après lequel nous avions tant soupiré, et nous nous y reposâmes une journée entière[1]. "

" Chartum, situé à la pointe extrême de la grande péninsule formée par le Fleuve-Blanc dans sa jonction avec le Fleuve Bleu, possède une maison à l'européenne, qui sert de couvent; mais l'air y est tout à fait malsain. Quand nos confrères Nègres de notre Institut de *la Palma* à Naples arriveront ici, quelques indigènes se joindront à la conversion des Cophtes Schismatiques ou hérétiques qui y demeurent. Nous pourrons en même temps y établir un lieu d'étude ou collége pour l'éducation des jeunes Nègres, auxquels le grand et fertile jardin que nous y avons fournit d'amples subsistances. " " La ville de Chartum, dit encore M. Emile Dandolo, qui l'a visitée, est construite sans ordre comme les autres bourgades Nubiennes. Elle occupe, eu égard à sa population, un territoire étendu, le long de la rive du Fleuve-Bleu, d'où elle se développe du côté de la péninsule. La position de cette ville, quoique très-favorable au commerce, n'est point agréable; car elle est entourée, du côté de la terre, de sables qui s'étendent indéfiniment au midi. Les maisons y ressemblent en général aux cabanes ordinaires de la Nubie, à l'exception de quelques édifices plus remarquables, tels que le palais du Pacha, la caserne, l'hôpital militaire et le bazar. Le bazar est spacieux et présente un aspect fort intéressant. A côté des inévitables cotonnades anglaises, des allumettes de Vienne, des bougies, des miroirs, et des autres marchandises d'Europe ou du Caire, on voit les denrées tropicales, que fournit l'intérieur du pays, telles que les plumes d'Autruche, l'ivoire, les gommes, et une infinité d'objets des plus bizarres, servant à l'ornement ou à l'habillement des tribus voisines. La foule qu'on voit se presser incessamment dans le bazar est

[1]) Addition faite par le compilateur des Annales.

aussi singulière que variée; mais c'est surtout le Vendredi, jour de fête et de marché, qu'il offre un spectacle vraiment étrange. Le Turc, richement vêtu et à l'air superbe, coudoie l'arabe Abadi fièrement appuyé sur sa lance, avec son bouclier attaché au bras, sa longue chevelure flottante, à demi-nu, agile, hardi, vrai type du fils du désert; c'est ici un peloton de soldats qui se fraient un passage à coups de baguette à travers une troupe d'esclaves nègres et de mendiants Nubiens; là un *Fakir* ou *Santon*, d'une nudité révoltante, feint l'extase, tandis que plus loin un chasseur indigène mène en laisse un jeune lion qu'il a dérobé à sa mère, et qu'il offre de vendre pour trente piastres à un marchand grec. Mais ce qui excite le plus l'étonnement de l'Européen, c'est la vente des esclaves. De même qu'on vend chez nous à certains jours aux enchères publiques les chevaux vieux ou qui ont des défauts, de même on expose là les esclaves devenus infirmes ou onéreux pour leurs maîtres. Des courtiers d'hommes, à la voix nasillarde, parcourent le bazar, en traînant derrière eux leur marchandise, dont ils crient à toute minute le prix, comme ferait un marchand de fruits sur un de nos marchés. L'un offre pour 800 piastres deux enfants enlevés à leurs parents, parce que leur maître n'est pas assez riche pour nourrir la famille croissante ; l'autre demande 1000 piastres pour toute une famille de nègres, composée du vieux père et de la mère qui serre dans ses bras un enfant à demi-nu et conduit par la main une petite fille; un troisième courtier traîne derrière lui une belle jeune abyssinienne, au teint brun et élégamment vêtue, qui, toute honteuse, s'enveloppe dans un manteau blanc : c'est l'esclave favorite d'un turc, mort débiteur du gouvernement, que l'on vend avec les autres meubles, en vertu d'une sentence du tribunal; cette jeune, timide et belle victime tombera dans les bras du premier homme qui voudra en donner 1600 piastres (400 francs). La foule entoure avec curiosité tous ces malheureux en les fixant d'un œil attentif et en les palpant, comme nous le faisons avec les chevaux ; j'ai vu un curieux entr'ouvrir le manteau de l'abyssinienne, pour l'observer plus minutieusement, tandis qu'un autre, lui introduisant ses doigts tout sales dans la bouche, se mettait à observer ses dents!.. Mais n'insistons pas davantage sur de pareilles descriptions, d'autant plus que si elles n'étaient pas consignées sur mon journal à une page datée de Chartum, on pourrait croire qu'elles ont été copiées du célèbre roman de Mistress Stowe, que personne ne saurait trouver aussi sublime de vérité et de chaleur que celui qui a été à même de

toucher du doigt les plaies terribles qu'amène l'esclavage[1]. »

« De Chartum, continue le P. Jean, on ne peut aller à la station suivante de Santa-Croce en moins de 30 à 40 jours, par bâteau sur le Fleuve-Blanc, qui est le plus grand bras du Nil. Il y a là 12 Tokul, entourés de haies d'épines, pour les mettre à l'abri des attaques des bêtes féroces et pour empêcher les indigènes d'y pénétrer librement. L'air y est moins malsain qu'à Chartum, et il y a même des personnes qui le considèrent comme tout à fait pur. La campagne s'y étend en une vaste et fertile plaine, dans laquelle on a déjà fait un grand jardin, garni d'arbres fruitiers de toutes les espèces. Mais le peuple y est extrêmement grossier et stupide, sans être néanmoins ni porté à la malice ni méchant. Il désire, au contraire, ardemment la présence des missionnaires, parce que, quand nous sommes là, les marchands n'osent pas les molester, en enlevant leurs troupeaux ou même leurs propres personnes. Il est déjà, du reste, assez instruit des vérités de la religion chrétienne, et tout disposé à en accepter la morale et les mystères. C'est pourquoi je pense qu'il faudra bientôt y placer une dizaine de religieux prêtres, afin que, si quelques-uns viennent à mourir ou tombent malades, on ne doive pas renoncer à une œuvre qui promet les fruits les plus abondants. Quant à des Frères lais, il faudrait qu'il y en eût 20, dont douze s'occuperaient à cultiver le jardin et les champs et à enseigner l'agriculture aux Nègres, de manière à avoir toujours assez de blé pour vivre, car maintenant nous sommes obligés de le faire venir de Chartum, sans que nous puissions jamais en obtenir une quantité suffisante; leur travail nous pourvoirait aussi de légumes, qui sont absolument nécessaires dans ce climat et dont néanmoins on manque tout à fait. Deux ou quatre autres Frères se livreraient à la chasse et à la pêche (car il est rare qu'on puisse se procurer de la viande) et en échangeraient les produits contre du blé, dont l'on a besoin pour faire face à d'autres dépenses, comme pour payer les mercenaires qui vont faucher la paille nécessaire à la construction des Tokul, etc. Ainsi, de ces vingt Frères il en resterait quatre ou six, qui auraient à moudre les grains, à faire les vêtements, à préserver les uns et les autres des fourmis blanches, et à s'occuper d'autres soins non moins nécessaires. Ajoutez que, si quelques-uns d'entre eux venaient à mourir ou à tomber

[1]) *Voyage* de M. E. Dandolo, chap. V. — Addition du compilateur des *Annales*.

malades dans le cours de la première année, il en manquerait pour des travaux absolument indispensables.

« Après Sancta-Croce vient la station de Dingola (Cir), à laquelle on arrive en quatre jours, soit qu'on fasse le trajet en barque sur le fleuve, soit qu'on choisisse la voie de terre. Située sur une belle colline dans un air excellent, Dingola est la meilleure de toutes nos Stations; nous la devons à la charité généreuse du baron Harnier, qui, venu dans le pays pour s'y livrer à des recherches, y restera jusqu'à la fin de l'année courante (1861); après son départ, il faudra que nous nous hâtions d'occuper ce lieu; car un retard de quelques jours suffirait pour que nous dussions craindre de voir les Mahométans s'en emparer, et de profiter de la grande distance de cette station à celle de Santa-Croce pour nous susciter toute sorte de difficultés et de vexations. Les conditions de cette Station ne diffèrent guère de celles de Santa-Croce; il faudra donc y placer un nombre égal de religieux.

« Enfin on ne parvient de cette Station à celle de Gondokoro, qui est la dernière, qu'en dix jours de navigation sur le Fleuve-Blanc, et quoique nous y eussions déjà une maison et un jardin, force nous fut de finir par l'abandonner, à cause des voleurs nègres, qui nous firent la plus rude guerre, sans qu'il nous ait été donné d'en convertir un seul. C'est pourquoi, tant que durera l'état actuel des choses, il sera impossible aux Missionnaires de résider dans cette Station, à moins qu'ils ne soient à même de fournir des aliments à toute la population, ou disposés à se défendre les armes à la main contre ces voleurs affamés et contre les Mahométans, qui épient sans cesse l'occasion de nous molester et même de nous tuer.

« Ce court exposé suffira pour que chacun voie que le nombre des religieux à conduire dans cette Mission ne saurait dépasser le besoin qu'elle en a. Car il est certain que plusieurs mourront par suite de l'insalubrité du climat, ou seront atteints, pour le moins, de graves maladies : plusieurs devront s'occuper des affaires de la Mission, d'autres à cultiver la terre, et à instruire les indigènes, afin qu'ils se plient à l'ordre social dans des lieux fixes, en se procurant par le travail les choses nécessaires à la vie, tout cela, indépendamment des explorations qu'il faudra entreprendre dans les pays voisins, afin de connaître ces tribus et de chercher le moyen de répandre de plus en plus parmi elles le bienfait de la foi et de la civilisation chrétienne. »

Tel est l'important exposé sur la Mission Séraphique de

l'Afrique Centrale que présentait au Révérendissime chapitre général de l'ordre notre digne confrère le P. Jean Reinthaler de Ducla, qui, après avoir parcouru l'Allemagne pour choisir les compagnons qui le suivraient, écrivait de Trieste le 27 octobre, qu'il se disposait à partir le lendemain pour Alexandrie avec les Pères Samuel, observantin réformé de la Province de Venise, Michel Ange, observantin, et Fabien, observantin réformé du Tyrol, et les frères lais Gaëtan, Laurent, André, Léonard, Quirin, Antonin, Marcel, Alexis, Guido, Joseph, Osmar, Côme, Ercard et Roch, outre huit Tertiaires séculiers. Il y avait parmi eux tous 9 Italiens, 3 Slaves et 12 Allemands. Mais ils furent bientôt rejoints par quatre autres Pères de l'ordre, Germain, Basile, Thomas Zunic et Benjamin Kager, et par un prêtre séculier du Tiers-Ordre. Le P. Jean devait encore envoyer au Révérendissime Père général, pour obtenir de lui les obédiences nécessaires, les noms d'autres Pères et Frères lais des Provinces de Venise, du Tyrol et de Göritz. Il faut y ajouter un Père de l'Ordre de St Pierre d'Alcantara de la province de Naples et cinq Frères du Tiers-Ordre de l'Institut Franciscain de *la Palma* dans la même ville, qui sont allés rejoindre le P. Jean au Caire, pour se rendre avec lui de là dans l'Afrique centrale. C'est ce que le P. Louis de Casoria, Supérieur du dit Institut de Palma, annonçait au Révérendissime Père général de l'ordre par la lettre suivante du 26 octobre.

Révérendissime Père,

Je suis bien aise de vous faire savoir que le 14 de ce mois sont partis pour la ville du Caire les cinq frères gris, destinés à la Mission de l'Afrique centrale, ainsi que le Père Térence de Marie Immaculée, religieux de St Pierre d'Alcantara de cette province de Naples.

Voici leurs noms : Fr. Joseph Marie des chœurs des anges; Fr. Pierre de la Passion du Seigneur; Fr. Eléazar des cinq Plaies; Fr. Bonaventure du Sacré Cœur de Marie, et Fr. Romuald de Ste Marie des Anges : un cordonnier, un agriculteur et trois menuisiers, tous d'excellent caractère. Pendant le temps qu'ils ont passé dans les hôpitaux de Naples, ils ont appris à saigner et à panser les plaies. Daigne le Seigneur les bénir pour la gloire de son saint nom et le salut des âmes!

Cet établissement de *la Palma* vient, avec la divine grâce, admirablement au secours de la pauvre Afrique et de cette ville même de Naples. Bénissez-moi et croyez-moi,

Votre très-humble et très-obéissant fils,

Fr. Louis de Casoria, *Min. Obs. réf.*

Naples, ce 28 octobre 1861.

Et ici nous nous félicitons encore de pouvoir ajouter que le 9 novembre le P. Jean avait déjà heureusement abordé à Alexandrie, d'où il se proposait de partir le 11 pour le Caire, en se dirigeant de là vers l'Afrique centrale; nous espérons recevoir prochainement de lui d'amples et édifiantes nouvelles, que nous offrirons à la pieuse curiosité de nos chers lecteurs.

II.

ÉGYPTE.

Lettre que nous a écrite notre digne confrère le Père Alexandre Bassi, *Mineur Observantin, sur nos missions en Égypte.*

Jérusalem, ce 12 *septembre* 1861.

Très-cher et très-estimé Père Marcellin,

Vous savez que c'est au Vieux Caire (l'ancienne Babylone d'Egypte) qu'on vénère la *Santa casa*, qui servit de demeure à Joseph, Marie et Jésus, durant leur séjour dans le pays des Lagides. Ce sanctuaire se trouve dans l'antique église de Saint Serge, au monastère Cophte de *Deer-en-Nassâra*. Jouissant depuis cinq siècles et demi du droit d'y célébrer quand et autant que nous voulons, nous avons en 1689 ouvert un hospice à côté de ce lieu vénérable, afin de réparer par un culte assidu le mépris avec lequel ce précieux monument est considéré par les schismatiques qui le possèdent. Par suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter, l'hospice Franciscain est resté fermé de 1765 jusqu'à l'année dernière, où l'excellent missionnaire Italien le P. Bernardin Persico, premier curé actuel de la nouvelle petite paroisse du Vieux Caire, a obtenu l'autorisation d'aller le rouvrir. Etant là tout seul, il célébrait et prêchait aux jours de fête dans son église paroissiale; aux jours fériés il allait, suivant l'ancien usage, dire la messe dans le sanctuaire presque toujours accompagné de nos bonnes sœurs du Tiers-Ordre, qui, à peine arrivées en Egypte depuis un an, avaient déjà fondé une deuxième maison au Vieux Caire. Et ici, mon cher Marcellin, laissez-moi vous faire admirer le spectacle émouvant de piété que présentait chaque jour cette vieille grotte. La demeure sanctifiée par Marie, témoin de ses inquiétudes virginales et de ses soucis maternels, après avoir été négligée et oubliée pendant tant de siècles, était enfin dignement honorée, comme aux premiers temps du christianisme, par d'autres vierges chrétiennes, pauvres et errantes, elles aussi protégées dans leur prière solitaire par un fils de ce pauvre d'Assise

qui, malgré sa pauvreté, fut l'ami du vainqueur des croisés, Melech-El-Camel, et le premier Européen qui ait pu se faire aimer et estimer des Sarrasins. Il est rare que de si beaux spectacles de piété catholique ne touchent et ne convertissent pas quelques infidèles. Deux mois ne s'étaient pas écoulés, que déjà le P. Bernardin avait accru son petit troupeau de plusieurs ouailles qu'il avait arrachées au schisme de Dioscore. Le Patriarche Cophte en frémit, et pour s'en venger il prescrivit à ses moines de St-Serge de fermer à ce dangereux voisin la porte du sanctuaire. Nous recourûmes alors au consulat général de France, pour qu'il fit rétablir le *statu quo;* et ce consulat obtint du gouvernement local tout ce que nous désirions. Mais les Cophtes se moquèrent et de la France et du gouvernement, et se refusèrent opiniâtrement à rouvrir cette porte. Il faut reconnaître que le gouvernement Egyptien et le consulat Français d'Alexandrie ont donné en cette circonstance l'exemple d'une modération et d'une patience qui touchent à l'héroisme; car ils ont subi tranquillement cet affront, en renonçant, sans aucun motif connu, à faire triompher la cause de la justice, et leur propre cause. Il y a un an que l'on fait des démarches à Alexandrie et à Paris; mais jusqu'ici elles n'ont abouti à rien.

Cependant le curé du Vieux-Caire ne se laisse pas décourager par tous ces obstacles. Après cette première excursion dans le champ du schisme, il en a fait depuis peu une autre dans celui de la réforme. Lisez, mon cher Marcellin, la lettre qu'il m'a envoyée par le dernier vapeur, et si, comme je l'espère, vous la trouvez digne de paraître dans votre *Cronaca*, veuillez la publier pour la gloire de Dieu et la défense de cette œuvre de la Terre-Sainte trop persécutée, c'est-à-dire, de ces admirables Pères de Terre-Sainte qui répondent aux calomnies opiniâtres de leurs ennemis, en montrant à Damas le sang tiède encore de huit de leurs martyrs, et dans presque tous leurs couvents de laborieux Apôtres qui cherchent à gagner de nouvelles âmes à Jésus-Christ ; vous savez que parmi eux il ne faut certes pas placer en dernière ligne mon excellent ami, le P. Bernardin Persico, curé du Vieux-Caire en Egypte.

Je termine ici, mon cher Marcellin, en restant plein de respect pour votre Paternité, et pénétré à la fois d'admiration et de reconnaissance pour le travail incessant que vous exécutez à la gloire de notre ordre.

Votre frère très-affectionné,
Alexandre Bassi.

Le Vieux-Caire, 19 *août* 1861.

Très-Cher Alexandre,

Persuadé comme je le suis de vous faire plaisir pour bien des raisons, quand je vous écris, je m'empresse de vous annoncer que j'ai eu, ces jours derniers, la consolation de baptiser dans notre petite église toute une famille protestante.

J'avais appris, il y a quatre mois, qu'un protestant indien habitait le Vieux-Caire depuis environ quatorze ans, avec six enfants dont aucun n'avait été baptisé, Après m'être bien recommandé à Dieu par la médiation de la Sainte-Famille, je visitai Hatchataore Naory (ainsi s'appelle l'indien) qui m'accueillit poliment. Ce que voyant je n'hésitai pas à lui dire sans tant de préambules, que j'étais le curé du lieu, et qu'ayant su que ses enfants n'avaient pas encore reçu le baptême, j'étais venu m'offrir à le leur administrer. A cette proposition inattendue le protestant souleva quelques difficultés, mais ne se montra pas offensé. Je lui répondis doucement, et peu à peu je parvins, Dieu aidant, à le faire consentir à tout ce que je voulais. Et pour que vous ne pensiez pas, mon cher ami, que je me sois fait illusion sur ses sentiments, je vous cite les paroles mêmes par lesquelles il me les a manifestés : *Maintenant*, me dit-il, *je suis pleinement persuadé de la vérité de votre religion catholique. Voilà mes enfants : je les mets tous sous votre direction : instruisez-les et baptisez-les ensuite quand vous voudrez.* Je ne cherche point, mon cher Alexandre, à vous exprimer ma joie. Je conduisis sur-le-champ les trois filles aînées à l'école de nos bonnes sœurs, où j'allais tous les jours pour leur enseigner le catéchisme en arabe ; j'allais également l'enseigner chez eux aux trois plus jeunes frères. Après trois mois passés ainsi, j'annonçai au père que ses enfants étaient suffisamment préparés ; et alors il déclara non-seulement de vive voix, main encore par écrit, en présence de deux témoins et du parrain désigné, que c'était par sa volonté libre et formelle que tous ses enfants seraient baptisés suivant le rite latin de l'Eglise catholique, et que hormis cette même Eglise, aucune autre autorité religieuse n'aurait sur eux le moindre droit, etc.

Le 15 du présent mois, jour consacré à la glorieuse Assomption de la vierge Marie, j'accomplis la touchante cérémonie dans notre église, en présence d'une foule nombreuse, émue comme moi jusqu'aux larmes. Les six nouveaux enfants, que la jeune église du Vieux-Caire donna ce jour là à Jésus-Christ, se nomment Marie, Sophie, Sara, Jean, Seth et Jacques, âgés respectivement de 12, de 11, de 9, de 8 de 5 et de 3 ans. Je dois encore vous désigner le parrain, mais j'ai voulu réserver son nom jusqu'à la fin comme régal, afin de compléter par une agréable surprise le plaisir que ne peut manquer de vous procurer cette lettre. Eh bien ! celui qui avec sa digne compagne a suivi les Néophytes est votre illustre ami, qui honore

tant en Egypte la religion, les sciences naturelles et l'Italie, sa patrie... Mais ici vous me prévenez, en prononçant plus vite que je ne saurais l'écrire le nom, cher à tous les gens de bien et à tous les savants, de Figari Bey.

Adieu, Alexandre : priez pour moi et aimez toujours

VOTRE FR. BERNARDIN.

Lettre du P. ERASME DE SASSO, *sur un voyage apostolique qu'il a fait dans le désert de Suez, au* P. LOUIS DE FABRIANO, *Min. Obs. de la Province des Marches, prédicateur à Alexandrie d'Egypte.*

Damiette, 5 *novembre* 1861.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« *Non è grandezza d'impresa d'umanità,*
ove non vedi il Francescano! » A. F.

Il n'y a point de grande entreprise humaine,
où vous ne voyiez un Franciscain.

Me voici tout prêt à satisfaire au désir que vous m'avez manifesté dans votre lettre du 29 octobre dernier, de connaître les détails du voyage que j'ai fait au mois de septembre dans le désert de Suez.

Vous savez qu'on parle dans toute l'Europe de la gigantesque et vraiment merveilleuse entreprise que mène à fin entre Suez et Porto-Saïd (d'un côté sur les bords de la Mer-Rouge, de l'autre sur ceux de la Méditerranée) la Compagnie universelle des travaux de l'isthme de Suez.

A cet effet des chrétiens de toutes les nations, la plupart français, sont épars par centaines dans ces déserts arides, et depuis plus de trois ans ils se trouvent sans prêtres, et privés par là des secours de notre religion.

L'excellent catholique M. Louis de Montaut, ingénieur en chef de cette division, a voulu remédier, du moins en partie, au mal. En conséquence, il a écrit, dans les premiers jours du mois de septembre dernier, au P. Supérieur de Damiette, l'illustre P. Rémi de Pietra-Santa, en le priant de m'envoyer visiter tous les campements établis entre Porto-Saïd et le *Ghisr* ou ce que d'autres appellent *Seuile*, pour voir si personne n'avait besoin de mon ministère, et en dernier lieu pour m'arrêter à Ghisr où Mr de Montaut réside, afin d'y inaugurer la célébration des divins mystères.

Le 16 septembre je m'embarquai donc sur le lac de Manzele et j'arrivai le lendemain au premier campement, situé au delà d'une petite île du même lac, appelée Dahabie. Là m'étant présenté à Mr E. René Caillié, chef des travaux, j'en fus accueilli avec toute la bienveillance possible. Il me fallut peu de temps pour visiter tout ce campement; car il est petit, et l'on n'y compte pas plus de 15 chrétiens.

J'en partis le même jour sur un canot, que cet excellent homme me fit préparer, et j'entrai, deux heures après, dans le nouveau canal creusé entre un immense lac de sel à droite et des sables à gauche. Chemin faisant, je visitai le peu de chrétiens qui se trouvaient à la tête des travaux, dans les trois campements qui précèdent le grand campement de Kantara, où j'arrivai après 10 heures d'un voyage extrêmement pénible à cause de l'ardeur des rayons du soleil.

Kantara est un campement construit, partie en briques crues ou cuites, et partie en bois, sur la route que suivent les caravanes qui se rendent d'Egypte en Syrie. A peu de distance de là on voit les ruines d'une antique cité païenne, dont le cimetière renferme beaucoup de momies, outre d'anciennes briques excellentes et des pierres toutes taillées. On y a fait des fouilles pour prendre les pierres sépulcrales, qu'on y trouve en quantité.

Là encore j'ai été accueilli de la manière la plus gracieuse; je m'y suis arrêté deux jours, pendant lesquels j'ai visité l'hôpital, où étaient deux malades à qui ma visite a procuré une singulière consolation; mais je n'ai pas eu le bonheur d'y célébrer la Sainte Messe, comme beaucoup le désiraient autant que moi, car un coup de soleil que j'essuyai dans le voyage me causa un mal de tête si violent que le premier jour je crus en mourir. Quand je me sentis un peu mieux, je songeai à continuer mon voyage, dont la fin devait être encore plus pénible que le commencement; car le nouveau canal n'étant pas encore navigable jusqu'à Ghisr, on ne peut s'y rendre que sur des dromadaires.

Je me mis donc en route le 20 au matin de très-bonne heure, de sorte que j'arrivai vers 9 heures au Fardan, qui est un autre campement qu'on est occupé à construire. Le directeur des travaux me conseilla de m'arrêter pour ne pas m'exposer de nouveau à un de ces coups de soleil qui en ce pays et à cette heure sont homicides. Je me reposai volontiers jusqu'à 3 heures après-midi; puis je remontai sur ma jument et je marchai jusqu'au Ghisr, qui n'est qu'à une distance de deux lieues.

Ici M. de Montaut avec sa femme et plusieurs autres des principaux employés vinrent à ma rencontre jusqu'à environ une demi lieue de distance, et il me serait impossible d'exprimer par des paroles le bon accueil et les témoignages d'affection que je reçus d'eux tous.

Le lendemain samedi, j'allai visiter leurs familles chez elles, ainsi que presque tous les ouvriers dans les chantiers respectifs, qui y sont en grand nombre et très-vastes. Je visitai aussi l'hôpital, où je trouvai plusieurs malades qui s'écrièrent, les larmes aux yeux : béni soit Dieu, béni soit celui qui vous a fait venir; il y a si longtemps que nous sommes privés de prêtres, et en danger de mourir sans sacrements, comme c'est arrivé à tant d'autres!

De sorte que ce jour là même tous les ouvriers chrétiens se mirent à l'œuvre, qui à terminer un très-bel autel destiné à la nouvelle église, qui à

tourner six grands chandeliers, qui à dresser la tente devant servir de chapelle, qui enfin à disposer et à orner les bannières, et principalement celle de Terre-Sainte.

En conséquence, le 22 dimanche, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs et de St Maurice martyr, je célébrai la messe à 10 heures; et après la messe j'adressai aux assistants, au nombre de plus de 200, quelques paroles en français, pour leur faire comprendre l'obligation où ils étaient de remercier Dieu du bienfait spécial qu'il leur accordait d'être les premiers qui dans ce désert auraient le bonheur d'assister à un si grand mystère de notre religion, et pour les engager par suite à entonner avec moi un hymne de louange et d'actions de grâces au Seigneur. On chanta donc le *Te Deum;* puis, précédés d'une musique, qu'on avait fait venir du Grand-Caire et d'Alexandrie, nous nous dirigeâmes processionnellement vers l'emplacement de la nouvelle église et de l'hospice, afin d'en bénir et d'en poser la première pierre. Cette église aura 25 mètres de longueur sur une largeur proportionnelle, et sera dédiée à St Maurice martyr. La cérémonie terminée, j'adressai de nouveau quelques mots à la foule assemblée, en rappelant que cette pierre resterait comme un monument durable en l'honneur de la religion, de la France et de M. de Montaut. On me répondit par un cri spontané et répété de *vive la religion catholique, vive la France, vive M. de Montaut.* Le reste de la journée se passa en divertissements honnêtes, tels que des courses de chevaux et de dromadaires, d'autant plus curieuses et plus intéressantes que l'on y voyait les cavaliers bédouins debout sur le dos de ces animaux. Le soir il y eut un grand banquet auquel, malgré toutes mes répugnances, je dus présider.

Le lendemain lundi l'ingénieur en chef me dit qu'on était décidé à ne point me laisser partir, parce qu'on voulait me garder en qualité de curé. Je refusai ces offres, en alléguant que je ne pourrais les accepter qu'en vertu des ordres de l'Evêque et de mon Supérieur de Jérusalem. J'ajoutai qu'on devait commencer par achever l'église et l'hospice, et demander ensuite un prêtre à Monseigneur et au susdit supérieur, qui sans doute feraient droit à cette demande. En conséquence je repartis le mardi matin pour Kantara, et laissant à droite le Fardan, je visitai de nouveau les sept campements dont j'ai parlé plus haut.

A 6 heures après-midi j'arrivai à Kantara, que je quittai le jour suivant; à 11 heures du soir j'étais à Dahabie, et le lendemain je me mis en route pour Porto-Saïd; mais, à cause du vent contraire, soit par suite de la mauvaise volonté du Reis (capitaine) de la barque, nous eûmes grand' peine à arriver à Mattarie, village au dessus d'une petite île du lac de Manzale, où je fus forcé de passer la nuit au milieu de mille espèces d'insectes. Neuf jours après nous atteignîmes enfin Damiette, où il y a plus de 200 européens, la plupart français, qui, joints aux 900 qui se trouvent à Porto-Saïd, et aux

300 autres qui sont épars dans le désert, forment un chiffre de 1400 chrétiens. Quant aux ouvriers turcs et bédouins qui sont occupés aux travaux du canal, ils s'élèvent à près de 3000, et ce nombre, m'a-t-on dit, s'élèvera bientôt à 4000.

Notons que Ghisr fait partie du pays de Gessen, donné par Pharaon à l'hébreu Joseph pour son père et ses frères. On y exécute actuellement des travaux près de l'ancien canal d'eau douce, abandonné depuis tant de siècles, et que l'on doit diriger sur Bir-Bubalah, centre du pays de Gessen.

Voilà ce que j'avais à vous dire de ma petite mission dans le désert de Suez, qui, j'espère, sera le fondement d'une belle et stable résidence des fils de Saint François dans une région si importante.

Et en vous saluant, je vous assure de nouveau

de la vive affection de votre confrère,

Fr. Erasme de Sasso,

Franciscain.

Lettre du Père Joseph de S. Remi, *Min. Obs., sur les religieuses Franciscaines du Tiers-Ordre du Caire.*

Mon très-révérend Père Marcellin,

Je suis heureux de satisfaire par ma présente lettre au désir que vous avez plusieurs fois exprimé d'avoir des nouvelles de nos sœurs Franciscaines du Tiers-Ordre du Caire. Or, sans vous parler de l'activité et du zèle vraiment généreux avec lesquels, s'oubliant tout à fait elles-mêmes, elles ont cherché un endroit convenable pour ouvrir leur école, je vous dirai qu'au mois de novembre 1859 elles avaient déjà pleinement atteint leur but, en ouvrant une classe d'internes pour les jeunes filles qui aiment à recevoir une éducation soignée, et qui, en conséquence, paient au monastère une légère rétribution, et une classe publique pour toutes les autres jeunes filles indistinctement. Dans la première elles eurent aussitôt trois élèves, et dans la seconde vingt, tant schismatiques que catholiques, et ce nombre s'est accru dans l'année courante, pour les premières jusqu'à 8, et pour les secondes, jusqu'à 52.

Mais non contentes de cela, les religieuses se sont mises, à force de privations et de sacrifices, en état de recueillir encore bon nombre d'orphelines, auxquelles elles fournissent le logement et la nourriture; il y en a 18, douze noires et six blanches, parmi lesquelles une pauvre petite fille aveugle, qui, n'ayant pas trouvé un asile dans les institutions d'Alexandrie ou du Caire, a été reçue par nos religieuses avec un joyeux empressement.

Puis, quand le nombre des maîtresses s'éleva jusqu'à quatorze, elles se rendirent volontiers aux instances réitérées qu'on leur faisait d'ouvrir une autre maison d'éducation au Vieux-Caire, près de la demeure qu'a

habitée la Sainte Famille, lors de la fuite en Egypte : la chose n'eut lieu, du reste, qu'avec l'agrément du pro-délégué apostolique. Il s'agissait d'une œuvre éminemment utile ; car comme cette ville n'avait point une seule école catholique, tandis que les écoles turques et schismatiques y abondaient, une pareille mesure venait merveilleusement à propos pour sauver bon nombre de jeunes filles, qui déjà commençaient à recevoir et à goûter des leçons soit Mahométanes, soit hétérodoxes. Aussi est-il doux de dire qu'en moins de deux ans nos religieuses eurent le bonheur de voir baptiser dans leur petite église du Caire onze jeunes filles et administrer la sainte communion à quatre d'entre elles ; et au Vieux-Caire, elles en ont fait rentrer dans le sein de l'Eglise quatre autres qui étaient déjà protestantes, et qu'elles accueillirent avec le consentement des parents parmi les orphelines, de peur qu'elles ne fussent de nouveau séduites et réengagées dans le protestantisme.

Tout cela vous permet de juger, mon très-Révérend Père, les grands résultats qu'on peut attendre de cette institution, si la providence divine soutient ces héroïques religieuses, qui, devant tenir ouverte une maison de refuge pour toutes les jeunes orphelines, afin de les soustraire à l'influence des Turcs et des schismatiques, et les pourvoir de toutes les choses nécessaires à la vie, ont tant besoin des secours que peut leur procurer la piété des fidèles d'Europe.

J'ajoute, en terminant, que nos sœurs sont singulièrement heureuses de voir, même hors les jours de fête, accourir les catholiques pour entendre la sainte messe dans leur petite chapelle, qui est si étroite qu'elles doivent en sortir pour faire place aux assistants.

Je vous adresse ci-joint le programme de l'enseignement qu'elles donnent à leurs élèves, et je suis avec de vrais sentiments d'estime,

Votre très-affectionné confrère,

FR. JOSEPH DE SAINT REMI,

Min. Obs.

Le Caire, 11 *septembre* 1861.

Programme de l'enseignement que donnent aux jeunes filles au Caire d'Egypte les Sœurs du Tiers-Ordre de St-François.

ENSEIGNEMENT LITTÉRAIRE.

1o Lecture italienne et française.

2o Langues italienne et française avec exercice épistolaire dans chacune de ces langues.

3o Calligraphie de plusieurs genres.

4o Doctrine chrétienne et principes religieux.

5o Education morale et civile.

6o Arithmétique, histoire sainte, histoire universelle et cours élémentaire de géographie.

ENSEIGNEMENT D'OUVRAGES DE FEMME.

1o Couture de toute sorte de linge pour quelque usage que ce soit, des robes comme des corsages, et de tout ce qui regarde les vêtements de femmes; de plus, le raccommodage, le repassage des robes, des chemises, etc., et les diverses manières de marquer tous les effets qu'on blanchit.

2o Broderie sur toute espèce de tissus, et mailles fixes de toutes les couleurs. Broderie de toutes les sortes de tapisseries, en laine, soie, or, argent, perles de couleur, etc., y compris la broderie en relief pour tableaux. De même les jupons à mailles fixes et en laine de couleur à divers dessins.

3o Ouvrages de fleurs sur batiste, sur jaconas glacé, sur papier glacé, à plusieurs couleurs, sur trame de soie, argent et or, sur tablettes en écaille, même avec des paillettes de diverses couleurs.

4o Dentelles de différentes qualités, matières et mesures, et bérets brodés pour les enfants. Enfin tous les ouvrages de tricot pour tous usages, en laine, coton, fil, etc.

CONDITIONS D'ADMISSION.

1o L'année scolaire commence la première semaine d'octobre et finit vers le 20 août.

2o Les élèves se divisent en 4 classes; internes, en demi-pension, en tiers de pension, et simples externes. Pour chaque trimestre les premières paieront 105 fr.; les secondes, 52 fr. et demi; les troisièmes, 15 fr.; et toutes d'avance. Les simples externes, comme pauvres, seront admises gratuitement, et recevront l'instruction jugée utile et nécessaire à leur condition; il suffira, pour qu'elles soient admises, qu'elles se munissent du permis du R. P. Gardien des Mineurs Observantins de St-François et du Procureur du monastère.

3o Les internes seront séparées des autres, et le monastère leur fournira, moyennant 8 fr. par semestre, un lit complet et le linge de table.

4o Aucune élève ne sera admise, si on peut craindre qu'elle soit atteinte de quelque mal contagieux. Dans le cas où elle éprouverait quelque infirmité accidentelle, les dépenses nécessaires causées par la maladie seraient personnelles.

5o Les livres, le papier, l'encre et les objets de travail sont à la charge des enfants; mais les ouvrages qu'elles feront leur appartiendront.

6o Quand les familles respectives des élèves ne pourront ou ne voudront pas s'occuper du blanchissage, le monastère s'en chargera moyennant le paiement anticipé de 15 fr. par trimestre.

7o Les élèves qui dans le cours du mois auront satisfait par leur applica-

tion et leur bonne conduite pourront sortir le dernier jeudi du mois avec leurs parents à huit heures du matin, pour rentrer au monastère à cinq heures du soir; et de plus elles auront l'honneur de voir leurs noms inscrits au tableau exposé dans la salle de réception.

8o Il ne sera permis aux pensionnaires d'aller au parloir, si quelqu'un les appelle, que pendant la récréation qui suit le dîner. Pour les cas extraordinaires, le tout est d'ailleurs remis à la prudence de la mère supérieure.

9o Enfin la maîtresse directrice des classes prendra tous les huit jours auprès des maîtresses des informations exactes sur les élèves qui feront ou ne feront pas leur devoir, afin de pouvoir ainsi se conduire envers elles suivant les circonstances.

Au Caire, du monastère des Clarisses de l'Esbekie, ce 17 *octobre* 1859.

Sœur M. Louise de Jésus,
Visiteuse générale.

Ajoutons que le Père Joseph susnommé, venu à Rome au mois d'octobre dernier dans l'intérêt de cette institution, en est promptement reparti avec Sœur Marie Candide de St-Pierre d'Alcantara et Sœur Marie Céleste de St-Antoine, du monastère de Ferentino (Campagne de Rome), qui aspiraient à rejoindre leurs consœurs du Caire.

III.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Deux lettres du P. Pamphile de Magliano, *Min. Obs. réf., l'une au Révérendissime Père général, sur l'établissement d'une Custodie de Mineurs indigènes dans ces contrées, l'autre au compilateur de la* Cronaca, *sur l'histoire des Franciscains dans les États-Unis.*

Allegany Cattaraugus, couvent de New-York, ce 9 *octobre* 1861.

Révérendissime Père,

J'ai reçu en son temps le Rescrit apostolique que vous m'avez envoyé pour l'établissement définitif de la Custodie Franciscaine de l'Immaculée Conception, ainsi que celui qui confirme la nomination du Custode et des membres du chapitre. En conséquence, le 2 août, jour sanctifié par la mémorable indulgence de la Portioncule, nous avons tenu la première Congrégation intermédiaire, et admis dans l'Ordre dix novices, dont six clercs et quatre laïques, auxquels nous avons donné le saint habit. Jusqu'ici nous en sommes tous tellement satisfaits, que nous avons lieu de concevoir les plus belles espérances possibles pour l'heureux succès de notre mission dans ces contrées, et nous leur donnons une éducation absolument

semblable à celle que nous avons nous-mêmes reçue dans nos noviciats d'Italie.

Mais tant que ces faibles plantes indigènes n'auront pas pris assez de croissance pour nous être de quelque secours dans le gouvernement des Missions, il faudra que le vieux-monde continue à nous envoyer de ses fils, soit pour maintenir avec avantage et honneur les stations qui nous ont déjà été confiées, soit pour en accepter d'autres, qu'on nous offre tous les jours. Je me recommande donc vivement à vous, Révérendissime Père, pour que vous vouliez bien nous envoyer tous les sujets que nous vous avons demandés. Je vous ai promis dans ma dernière lettre de transmettre au T. R. Père Marcellin de Civezza quelques détails historiques sur les Missions Franciscaines de l'Amérique Septentrionale, et je remplis aujourd'hui ma promesse, quoique moins amplement que je l'aurais désiré, à cause de toute la besogne dont je suis accablé comme missionnaire et comme supérieur. Mais si cet essai paraît satisfaisant, je tâcherai de prendre sur mes occupations le temps nécessaire pour le continuer.

En attendant, bénissez-nous, mon Révérendissime Père, moi et tous vos fils, qui se joignent à moi pour vous baiser les mains.

Votre très-humble et très-obéissant fils en J.-C.,

FR. PAMPHILE DE MAGLIANO,

Observ. de St-François,

Custode de l'Immaculée Conception dans l'Amérique Septentrionale.



Allegany Cattaraugus, couvent de New-York, ce 9 *octobre* 1861.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Quoique jusqu'ici je n'aie pas écrit directement à votre très-Révérende Paternité pour la féliciter de ses travaux ainsi que de la publication de son Histoire universelle et de sa Chronique des Missions Franciscaines, je n'ai pas manqué, lorsque j'ai écrit au Révérendissime Père général de m'en réjouir avec lui ; car c'est sous ses favorables auspices que vous avez mis la main à une œuvre qui comble enfin les vœux manifestés depuis si longtemps par l'Ordre, sur la reconnaissance duquel vous pouvez compter.

Or tenant à satisfaire, autant que je le sais et le puis, au désir que vous avez exprimé d'avoir des détails sur nos missions, j'ai pensé qu'il fallait avant tout vous donner une notice historique sur leur origine et sur leur développement, à partir de la découverte de l'Amérique Septentrionale jusqu'à nos jours. Vous y trouverez, si je ne me trompe, des choses presque tout à fait inconnues, quoiqu'elles aient une haute importance. J'ai moi-même puisé bien des renseignements dans l'*Histoire des Missions*

catholiques aux États-Unis du savant J. G. Shea, écrivain qui s'est livré avec zèle à beaucoup de recherches sur ce qu'ont fait les Franciscains en ce pays, et qui a eu la bonne fortune de trouver plusieurs documents rares et inédits, sans ceux qu'il se promet de découvrir encore. A l'avenir la chose sera d'autant plus facile que nous nous communiquerons mutuellement, à sa demande, nos diverses données. Voici toujours le commencement de mon travail.

AMÉRIQUE DU NORD.

On appelle communément Amérique Septentrionale tout le continent situé au nord du golfe du Mexique, du Mexique et de la vieille Californie. Je ne m'occuperai ici que des entreprises faites par les Franciscains dans les limites de ce territoire.

Or les premiers missionnaires qui mirent le pied dans ce pays ainsi limité furent les nôtres, la divine Providence voulant que, de même qu'un Franciscain, c'est-à-dire le Père Jean Perez de Marchena, qui avait tant contribué par son génie et par son actif concours à la découverte du Nouveau-Monde[1], fut le premier qui célébra dans la partie méridionale du Nouveau-Monde le saint sacrifice d'actions de grâces et de propitiation, de même ses confrères s'établissent les premiers dans la partie septentrionale, qui devait un jour s'élever à une si grande puissance.

FLORIDE.

Le P. Jean Suarez (qui avait fondé une mission au Mexique dès 1524), accompagné de beaucoup d'autres Franciscains, suivit l'expédition de Pamphile Narvaez en Floride. Ils y abordèrent le 16 avril 1628, et se mirent solennellement en possession de la baie de Santa-Croce, actuellement nommée Pensacola. Le P. Suarez était revêtu non-seulement du titre de Supérieur de la Mission, mais encore de celui d'Evêque de la Floride, qui fut le premier de l'Amérique Septentrionale.

L'histoire des prémices de l'apostolat dans la Floride est douloureuse, car les sauvages y sont d'un caractère plus féroce qu'ailleurs. Aussi tous ceux qui prirent part à cette première expédition périrent-ils, à l'exception de quatre hommes. L'Ordre des Dominicains, toujours émule du nôtre, vint ensuite se mettre à l'œuvre, sans plus de succès. Les fils de St-Ignace parurent à leur tour : mais eux aussi, après plusieurs années d'efforts et de sacrifices, n'aboutirent point à de meilleurs résultats. Il ne restait donc plus aux Franciscains qu'à tenter de nouveau l'entreprise, et ils la menèrent effectivement à bonne fin en 1573. De sorte qu'en 1592 douze Franciscains accouraient au secours des premiers ouvriers évangéliques, dont la moisson s'était singulièrement accrue.

[1]) Voir Roselly de Lorgues, *Hist. de la vie et des voyages de Colomb*, etc.

Sur ces entrefaites le P. François Pereja, Mexicain, composait un abrégé de Doctrine chrétienne dans la langue des Yamassi, et ce fut le premier ouvrage en langue indienne qui ait paru dans l'Amérique Septentrionale. La parole de Dieu commençait donc à fructifier parmi ces tribus sauvages, et l'on vit en peu d'années s'élever des villages réguliers de néophytes, qui cessèrent de plier le genou devant le Soleil et le Feu, presque semblables aux bêtes errantes dans les forêts, et guidés comme elles par le seul instinct de la nature corrompue. Mais l'ennemi de tout bien ne souffrit pas longtemps que les ministres du Seigneur gagnassent si tranquillement pour le ciel tant de fils des forêts. En 1597, le P. Missionnaire de Corpa dut publiquement réprimander le fils du Cacique, qui avait été un des premiers à se convertir, et qui, déchu de son ancienne ferveur, était ensuite retombé dans tous les excès d'une vie désordonnée; cette sévérité était nécessaire afin d'arrêter le scandale, qui menaçait d'entraîner à leur perte tous les autres néophytes. Le coupable irrité court sur-le-champ à un village voisin, y réunit un grand nombre de sicaires, se jette pendant la nuit sur Zolemato, et envahit la chapelle où le saint Missionnaire priait à genoux devant l'autel, et où les brigands l'abattent d'un coup de tomahawk. Puis, décidés à continuer le massacre avant que les autorités espagnoles de Sant'Agostino en soient informées, ils fondent à l'improviste sur la Mission des Zopoqui, gouvernée par le P. Rodriguez, et après lui avoir appris la fin tragique de son confrère, ils lui enjoignent de se préparer, lui aussi, à mourir. Stupéfait à cette nouvelle, il ne laissa pas de les détourner de leur horrible dessein, leur promettant de leur obtenir pardon de leur crime, pourvu qu'ils s'arrêtassent. Mais il en fut pour ses frais d'éloquence; alors il demanda en grâce qu'on lui permît de célébrer la messe avant de mourir, et chose étonnante quoique vraie, il l'obtint, de sorte que, malgré leur animosité, les sicaires attendirent patiemment qu'il eût achevé le saint sacrifice; puis, ils l'égorgèrent à l'instant même. De là ils passent dans l'île de Fuale, où le Cacique, ami des Pères Aunon et Badajoz, n'ayant point réussi à les sauver, leur rendit le pieux office de les ensevelir comme martyrs. Courant ensuite à Asao, et furieux de ne pas y trouver le P. Velascola, qui plus que tout autre s'était concilié l'esprit des Indiens, ils lui dressent une embuscade, le surprennent à son retour et l'immolent à leur rage avec la dernière cruauté. C'est pourquoi aussitôt que le P. Avila, qui était à Ospa, eut connaissance de l'approche de ces forcenés, il prit la fuite; mais poursuivi et accablé d'une grêle de traits, il fut saisi et vendu comme esclave à quelques sauvages païens. Maintenant vous pouvez vous imaginer quelles furent la terreur et la consternation des autres missionnaires à l'annonce de ces funestes nouvelles. Heureusement, avant que les perfides pussent exécuter leurs projets d'extermination générale, ils furent attaqués et défaits par la garnison de San-Pietro, de sorte qu'ils durent mettre un terme à leur sanguinaire fureur.

Toutefois il était impossible que les effets les plus funestes d'une pareille catastrophe ne se fissent pas ressentir, et pendant trois ans les Missions parurent comme abandonnées. Mais 1601 vit arriver neuf Franciscains, et dès cette époque leur nombre s'accrut si rapidement que, douze ans après, ils avaient déjà une résidence sur tous les principaux points du pays, et jusqu'à vingt couvents qui formèrent la Province de Ste-Hélène, du nom du premier couvent fondé à Sant'Agostino. Aussi parvinrent-ils en peu de temps à convertir et à civiliser la plupart de ces cruels sauvages de tant de tribus diverses, qu'ils avaient retrouvés en Floride et en Géorgie, et ils les gouvernèrent de la manière la plus heureuse, avec l'autorité de pères sur leurs fils.

Telle fut la prospérité de nos Missions jusqu'à 1703 ; à cette époque, les anglais, trop fameux dans l'histoire par leurs persécutions contre les catholiques et par le pillage de nos biens, firent la guerre aux naturels, que malheureusement ils vainquirent, et massacrèrent ou vendirent comme esclaves tous les indiens qui avaient embrassé le catholicisme. Ainsi, de la tribu des Alamacchi, qui en comptait sept mille, il n'en resta que quatre cents; et les autres n'eurent pas un moins triste sort, les pasteurs comme le troupeau. Après diverses vicissitudes de guerre, la Floride fut définitivement occupée par les Anglais en 1765, et leur triomphe mit le comble au malheur des Missions catholiques : tous les Franciscains, avec la plupart des Espagnols qui y étaient établis, furent forcés de se retirer; et les quelques indiens qui avaient survécu furent chassés des savanes qu'ils avaient défrichées et cultivées avec tant de soins et de fatigues, et repoussés jusque dans les forêts inhospitalières où ils devaient vivre au milieu des bêtes féroces. De là vient que de tant de tribus nombreuses il ne resta que quelques milliers de sauvages, désignés seulement sous le nom de *Séminoles*, c'est-à-dire nomades, et réservés peut-être par la justice divine, comme des instruments de sa vengeance ; car, malgré leur petit nombre, ils n'ont pas cessé d'être le plus terrible fléau de la puissance Anglo-Saxonne.

Après cela il est facile de comprendre que la Floride, qui de fait comme de nom, était vraiment un pays *fleuri* au temps des Missions Franciscaines, se changea presque en un désert, et même après qu'en 1820 elle eut commencé à faire partie des Etats-Unis, on ne la vit plus prospérer. Aujourd'hui la Floride est un des Etats qui se sont révoltés contre le gouvernement de Washington, et nous verrons à la fin de la guerre ce qui en adviendra. En 1857 le Souverain Pontife régnant Pie IX y a érigé un vicariat apostolique, dont il a chargé Mgr F. de Farland, qui, ayant donné sa démission, fut remplacé par Mgr Augustin Vérot, sacré évêque *in partibus* le 20 avril 1858 ; mais quand ce dernier fut transféré au siége de Savannah, le vicariat de la Floride resta vacant.

Pour les Franciscains, la Floride est encore comptée sous le nom de

Sainte-Hélène au nombre des provinces de leur Institut ; mais en fait il ne s'y trouve actuellement aucun religieux de notre ordre. Seulement il y a encore dans l'île de Cuba environ dix Franciscains, qui y sont restés après la suppression des couvents prononcée par le gouvernement Espagnol, et peut-être représentent-ils cette antique province, bien qu'ils n'aient pas de Mission dans la Floride. Il est bon d'avertir ici que dans les Annales de l'ordre la Floride est considérée comme une île, tandis qu'elle n'est qu'une partie du continent Américain. Si ce pays n'est plus aussi florissant que dans le passé, s'il ne se montre pas à la hauteur des autres Etats, il n'en conserve pas moins une grande importance, il n'en a pas moins été le premier berceau de la civilisation chrétienne dans l'Amérique septentrionale, principalement grâce au zèle des Missionnaires Franciscains. *(A continuer).*

IV.

BERMEO EN BISCAYE.

COLLÉGE FRANCISCAIN OUVERT A BERMEO (ESPAGNE) POUR VENIR EN AIDE AUX MISSIONS DE LA HAVANE.

Nous avons parlé plusieurs fois dans notre Histoire universelle des missions Franciscaines, et aussi dans cette Chronique, du grave préjudice que les gouvernements ennemis des instituts réguliers causent, en en décrétant la suppression, non-seulement aux peuples soumis à leur autorité, qu'ils privent ainsi des secours spirituels que les religieux leur procurent par leur parole, par leurs exemples et par l'exercice de leur saint ministère, pour les fortifier dans les épreuves si rudes et si nombreuses de cette vie, et pour faciliter leur marche dans les voies du progrès moral et social ; mais surtout à l'œuvre des saintes Missions chez les peuplades du monde encore barbares ou sauvages. Or personne assurément ne voudrait nier que ce ne soit là l'œuvre la plus humanitaire, comme on dit aujourd'hui, la plus utile et la plus glorieuse même aux pays d'où partent les Missionnaires, qu'ait jamais pu mentionner l'histoire de la civilisation. Malheureusement, il est rare que les nations, séduites par de fausses doctrines, une fois qu'elles ont mis le pied dans l'erreur, sachent vaincre leur orgueil et *incliner la tête* à la voix de la sagesse, qu'on s'efforce de leur faire entendre,

« Pour qu'elles découvrent le mauvais sentier où elles sont engagées. »
Si che *veggiano il loro* mal sentiero[1].

Et voilà pourquoi, semblables à des moutons stupides, qui marchent à la queue l'un de l'autre, toutes aspirent à la triste gloire de se préci-

[1]) DANTE. *Divine Comédie.* Purgatoire. Chant XII.

piter dans l'abîme, malgré les expériences douloureuses qu'ont déjà faites leurs devancières.

Or tout le monde sait qu'un de ces gouvernements a été celui d'Espagne, qui inaugurait sa régénération constitutionnelle en chassant à main armée les religieux des couvents, dont une loi des Cortès décrétait ensuite l'entière abolition, et parfois en égorgeant un grand nombre. Comme partout ailleurs, la plupart étaient des religieux mendiants, spécialement des Franciscains, qui, vivant au jour le jour des dons spontanés de la charité du peuple, étaient loin de lui être à charge, et occupaient de nombreuses Missions, à la grande gloire de l'Espagne, en Chine, en Cochinchine, en Palestine, en Egypte, en Afrique, aux Philippines, et principalement dans toute l'étendue des immenses provinces des deux Amériques.

L'Espagne, on le sait, revendique d'anciens priviléges sur le royaume latin de Terre-Sainte. Or la suppression de l'ordre Franciscain devait nécessairement menacer d'une prochaine exstinction les religieux de cet Institut, qui de tout temps avaient été en Palestine comme les représentants de l'Espagne; le gouvernement espagnol comprit que si les premiers disparaissaient, il perdrait probablement par là même les seconds, et mieux éclairé dès lors sur ses intérêts, il consentit volontiers à ce qu'on fondât à Priego pour les fils de St François un collége destiné à pourvoir aux Missions de Palestine et ensuite à celles de l'Afrique. Durant la dernière guerre faite au Maroc, il a vu combien, pour l'accomplissement de ses desseins sur ces contrées, il tire et pourrait tirer d'avantages de plus en plus grands de l'œuvre des missionnaires Franciscains, qui, après avoir accompagné ses soldats et leur avoir fourni tous les secours spirituels, fixèrent leur demeure au milieu de ces barbares, pour y exercer leur ministère apostolique[1].

Après tant d'antiques colonies, couronne si riche et si belle dont la nation Espagnole se ceignait le front, on sait qu'elle possède encore les îles Philippines : là nous voyons fleurir une grande province de Franciscains, qui y remplissent les fonctions de curé dans les parties du territoire qu'ils ont déjà amenées par leurs travaux à la vie chrétienne et sociale, et de Missionnaire apostolique dans celles qui sont jusqu'ici restées sauvages[2]. Eh bien ! cette province aurait dû aussi être frappée de mort par le décret des Cortès; mais le gouverneur des Philippines écrivit aux ministres à Madrid qu'il ne pourrait le mettre à exécution avant qu'on lui eût envoyé une bonne armée de soixante mille hommes, à moins de perdre à l'instant même les Philippines, où l'influence des fils de St François était seule capable de détourner les peuples d'une insurrection générale. De sorte que le gouver-

1) *Annales des Missions Franc.*, 1re année, no 2, p. 101 et suiv.
2) *Ibid.*, num. 3, p. 179.

nement justement alarmé décida que la loi ne devait point y avoir son effet; puis, afin de maintenir des ouvriers si nécessaires à ses intérêts, il permit qu'on ouvrit pour eux un collège à Pastrana, où l'ordre recevrait des novices qu'on enverrait ensuite dans ces contrées.

Rendu bientôt de plus en plus sage, le gouvernement se persuada qu'un autre collége du même genre pourrait lui servir beaucoup à reconquérir une partie de son ancienne influence en Amérique, et il ne s'opposa donc point à ce que le P. Marien d'Estarta, de l'observance Franciscaine, fondât celui de Bermeo en Biscaye, pour venir en aide aux Missions de la Havane; nous nons ne voulons, du reste, pas nier qu'il ne faille attribuer en grande partie ces dispositions à l'insigne piété de la reine Catholique, Isabelle II.

Bermeo est un gros bourg d'environ 4500 habitants, sur la baie de ce nom au nord-est de Bilbao, avec un port profond défendu par trois petits forts ; c'est la patrie du poëte D. Alonzo de Ercilla y Cunygan, auteur de *l'Araucana,* et les Franciscains y avaient anciennement une résidence. Maintenant nous laisserons le Père de Estarta susnommé nous raconter comment s'effectua cette fondation, dans des lettres qu'a réunies une à une notre illustre confrère le P. Vincent Albignana, commissaire apostolique qui représente à Rome, cette capitale de l'univers, les maisons de notre ordre existantes en Espagne; il me les a communiquées avec la plus grande obligeance pour que je pusse m'en servir à étendre le présent article.

« Mon révéré et très-Révérend Père, depuis que je vous ai écrit le 13 septembre 1859, je n'ai plus voulu vous écrire, avant d'être sûr de l'heureux et important résultat de mes démarches. Il y a fallu beaucoup de temps, mais aujourd'hui l'affaire est définitivement arrangée, puisque sa Majesté la Reine, par un décret royal du 4 de ce mois, déjà transmis aux Ministres et aux autorités compétentes, ordonne que je sois mis en possession du couvent de notre Père St François, à Bermeo (province de Biscaye), afin d'y ouvrir avec mes religieux un collége de missionnaires pour Cuba, et d'exercer en même temps le ministère apostolique dans la Péninsule. J'espère donc que le jour de la fête de notre Saint Patron (le 4 octobre) nous y célébrerons pour la première fois l'office divin en nombre suffisant, et que vers la fin du mois nous y serons complètement installés comme une communauté en règle conforme à notre Institut. Béni soit le Seigneur qui a bien voulu nous consoler! »

L'espoir du digne Missionnaire ne fut point trompé : car le 9 du même mois il m'écrivait, le cœur plein de joie : « Mon vénéré Père, c'est en effet le jour de notre Patriarche que nous avons inauguré notre collége, au nombre de vingt-cinq religieux, par une fête très-solennelle, à laquelle assistaient en cérémonie une députation de toute la Seigneurie de Biscaye et plus de 150 prêtres séculiers, outre des milliers de personnes de tout âge et de toute condition. Quand, *inter Missarum solemnia*, je parus en chaire avec le

saint habit que j'avais été contraint de quitter il y a vingt ans, une émotion extraordinaire s'empara de toute l'assemblée. Je prêchai, et j'eus lieu d'être assez content de mon sermon. Béni soit le Seigneur qui m'assiste si puissamment de sa grâce et continue à m'en faire don! La messe terminée, on fit avec le Très-Saint Sacrement une procession solennelle, au retour de laquelle on chanta le *Te Deum*. En vérité, il serait difficile de décrire l'allégresse du peuple qui n'avait jamais vu une pareille solennité. » Qu'on vienne dire ensuite que les peuples ne veulent pas des ordres réguliers! Après tant de blasphêmes et tant de calomnies qu'on a vomis contre les religieux, à peine relèvent-ils quelque part un couvent, que les peuples accourent, en versant des larmes d'attendrissement, pour les voir, pour baiser leur saint habit et pour recevoir leur bénédiction!

Par une lettre du 7 Décembre, le P. Marien rendait ensuite compte, dans les termes suivants, du réglement intérieur du collége. « Le matin, de 5 à 6 heures oraison mentale, suivie de la récitation des heures canoniales Prime et Tierce; à 10 heures un quart, récitation de Sexte et None, suivie d'une conférence morale et mystique jusqu'à 11 heures $^1/_2$. A 2 heures les Vêpres et le chapelet, et à 5 h. $^3/_4$, complies et prière jusqu'à 7 heures. Quant aux messes, elles se célèbrent dans l'ordre suivant : la 1re à 4 h.; la 2e à 5 h.; la 3e à 6 h.; et la messe conventuelle à 8 h. aux jours fériés, et à 9 h. aux jours de fête. Inutile de vous dire que nous menons une vie tout à fait commune et que nous observons dans le couvent la discipline la plus rigoureuse, suivant les prescriptions des statuts de l'Ordre. »

Et il ajoutait dans une autre lettre du 16 Janvier 1860 : « Nous avons jusqu'ici un novice laïque, un autre novice de chœur, deux prêtres étudiants en théologie, trois prêtres aspirant à vêtir l'habit, et plusieurs choristes. Prions Dieu, mon Révérend Père, qu'il daigne nous donner sa sainte bénédiction. »

Il est bon et juste de remarquer ici que, si ces faits ne suffisent pas pour convaincre le monde que rien n'est plus doux aux religieux que de rester dans le silence sacré de leurs cloîtres à louer le Seigneur et à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus, afin de pouvoir les prêcher aux peuples par la parole et par l'exemple, on ne sait en vérité quels arguments il demanderait pour en être convaincu.

Oh! fasse le Seigneur que les nations plus éclairées comprennent enfin les moyens d'arriver à leur véritable bonheur; et en attendant, qu'il daigne bénir ce nouveau collége Franciscain d'Espagne pour l'avantage de cette Péninsule et des Missions Américaines.

V.

CHINE.

Lettre de Mgr Michel Navarro, *Min. Obs., Vicaire apostolique de Hu-Nam, au Révérendissime Père Général de l'Ordre, sur la situation de la foi et des chrétiens dans ces contrées.*

Han-Kou, province de Hu-pé, ce 7 août 1861.

Révérendissime Père,

En fait de nouvelles concernant les intérêts de la foi et la situation des chrétiens dans mon Vicariat apostolique de Hu-Nam, je vous dirai que depuis le 5 mars de l'année courante, jour où le traité de paix a été publié dans la ville de Heng-Cheu-fu, près de laquelle se trouve notre Eglise avec le Séminaire, chaque jour y accourent en foule les païens, désireux de voir les Européens et de s'enquérir de leur religion; il n'en manque point pourtant parmi eux qui ne viennent que pour monter des cabales et pour exhaler la haine qu'ils ont contre le christianisme. Quant aux premiers, ceux qui voulaient seulement nous voir, ils ne purent point satisfaire leur désir; car, étant tous dépourvus d'une carte de sûreté, nous jugeâmes prudents de ne point nous montrer en public; les autres furent satisfaits, car nous consentîmes à entamer avec eux des discussions comme ils le demandaient, et il en résulta que plusieurs se firent catéchumènes, notamment un capitaine de milice avec toute sa famille.

Mais quelques lettrés, venus dans l'intention plutôt de nous nuire que de connaître la vérité, et voyant qu'au lieu de remporter la victoire qu'ils se promettaient, ils étaient honteusement battus par ceux que dans leur orgueil ils appelaient des ignorants, et par de tout jeunes gens de notre Séminaire, en conçurent un violent dépit et en jurèrent vengeance. Ils tinrent parole; car, lorsque le 30 avril nous eûmes baptisé plusieurs de ces catéchumènes, et parmi eux ce capitaine de milice, qui, jouissant d'un grand crédit et ayant beaucoup d'amis, eût déterminé un grand nombre de ses compatriotes à suivre son exemple, ils le dénoncèrent aussitôt au gouverneur de la ville de Chin-Chiuen-Shien, ennemi déclaré de la foi catholique. Comme les fêtes de Pâques étaient proches, ce capitaine resta trois jours dans notre résidence afin d'en voir les cérémonies, puis d'assister au baptême de sa femme, qui reçut ce Sacrement le 31 mai. Mais à peine était-il rentré chez lui et avait-il quitté ses vêtements, qu'une foule de satellites s'empara de lui, le garrotta et le traîna comme un malfaiteur au tribunal. Le juge lui demanda ce qu'il avait fait pendant les trois jours qu'il avait passés près des Missionnaires; il répondit qu'il les avait passés dans l'église parce qu'il était chrétien, et le juge furieux ordonna qu'on lui donnât 40 soufflets, auxquels dans une seconde séance il fit ajouter 400 coups de canne de bambou.

Mais c'était peu pour apaiser les lettrés : c'est pourquoi ils réunirent en conseil tous leurs collègues, pour se concerter avec eux sur le moyen d'abolir entièrement la religion chrétienne, ou du moins d'empêcher qu'à l'avenir personne l'embrassât ; à cette fin ils convoquèrent par des écrits affichés sur les murs de la ville toute la milice urbaine, qu'ils voulaient rendre complice de leurs desseins pervers. Voyant un pareil orage s'amasser sur la tête des pauvres chrétiens, je cherchai le moyen de le détourner, si c'était possible. Je me présentai donc le 5 juin à la porte de tous les magistrats, mais il n'y en eut pas un seul qui daigna seulement me recevoir. L'émotion du peuple était d'ailleurs si vive que je crus ma vie en danger, et je me décidai à m'embarquer, afin d'aller demander justice au vice-roi à Hu-quam, et voilà comment je me trouve dans la province de Hu-pé.

Cependant, après mon départ, les lettrés, poursuivant leurs desseins impies, destituèrent nos chrétiens soit dans la milice, soit dans les emplois civils, et placèrent une croix sur la voie publique devant le tribunal pour les forcer de la fouler aux pieds ; ils envoyèrent ensuite dans tous les villages des messagers chargés de notifier à toutes les familles païennes qu'elles eussent, si un de leurs membres se faisait catholique, à le contraindre d'apostasier, et en cas de refus à le tuer. Puis ils répandirent à foison des écrits anonymes pleins de toutes sortes d'injures contre notre sainte religion, suivant la pratique déjà adoptée par les premiers persécuteurs de l'Eglise ; ils se rendirent plusieurs fois tout armés dans notre maison et dans notre chapelle pour rechercher les Européens, et enfin par une proclamation, lancée au nom de leur Idole, ils appelèrent le peuple aux armes pour la destruction du Christianisme.

Il y a déjà deux mois, Révérendissime Père, que ces graves événements se sont passés, et loin de se calmer, la fureur des bourreaux n'a fait que s'accroître. En effet, les lettrés de Heng-Cheu-fu ont pressé ceux de Chang-Xa, chef-lieu de la Province, à se joindre à eux pour l'extermination de nos fidèles. J'ai donc écrit à l'ambassadeur français à Pékin, au Vice-roi à Hu-quam, et au gouverneur à Hu-nam, quoique jusqu'ici je n'en aie obtenu aucun résultat. Vous voyez par là qu'on a bien crié la paix, la paix ; mais *Pax nondùm est nobis.*

Quant à la province de Hu-pé, il est vrai qu'on jouit de la paix dans les lieux où les marchands européens ont déja paru ; mais ailleurs le peuple montre toujours le même fanatisme contre les chrétiens. Ainsi, à Mei-Kin-Ho, on a saccagé, puis brûlé leurs maisons, et il y en a un qu'on a égorgé. Dans un autre village, on a essayé de les chasser tous sans exception. Et cela, parce que le traité conclu avec les puissances occidentales ne plaît point aux Mandarins ; de là vient qu'ils ne cessent de pousser le peuple au désordre, ou que, s'il se soulève de lui-même contre les chrétiens, ils font semblant de ne pas s'en apercevoir. Daigne le Seigneur nous donner vraiment sa sainte paix !

A la première occasion qui se présentera, j'écrirai aux religieux de mon Vicariat, pour leur transmettre suivant vos ordres votre bénédiction Séraphique. Et moi aussi, qui suis fils de St François et de votre Paternité Révérendissime, je la sollicite, Révérendissime Père, en me recommandant à vos saintes prières.

Votre très-humble et très-obéissant fils,

Fr. Michel Navarro, M. O.

Evêque de Cucusi, Vicaire apostolique de Hu-nam.

VI.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. Octave Barsanti, *Min. Obs. de la Province Séraphique, Préfet des Missions Franciscaines de la Nouvelle Zélande, au Très-Rév. Père* Ugolin de Macerata, *Commissaire général de Terre-Sainte à Rome, sur l'ordre de leurs travaux apostoliques en ces contrées.*

Auckland, 7 *avril* 1861.

Très-estimé et très-aimé Père,

Ne me croyez pas en défaut, parce que je ne vous ai pas encore donné de mes nouvelles. Dès notre arrivée j'ai écrit au Révérendissime Père général; et en lui écrivant, j'ai entendu écrire à tous ceux qui, comme votre très-Révérende Paternité, communiquent avec lui d'une manière spéciale. Mon cœur se sentait néanmoins pressé de remplir envers vous un devoir particulier de reconnaissance et d'amitié, et pour m'acquitter de ce devoir, je veux aujourd'hui profiter d'une occasion extrêmement favorable qui se présente. Toujours je me souviendrai du cher, doux et aimable P. Ugolin de Macerata, et je verserai volontiers une larme d'attendrissement et d'affection toutes les fois que son image vénérable apparaîtra à mon esprit, espérant qu'en échange vous voudrez bien aussi vous souvenir de moi, surtout dans vos prières. Vraiment mes besoins et ceux de mes compagnons sont si grands et si multipliés que pour y subvenir il ne nous reste d'autre moyen que de lever les yeux au ciel et d'implorer l'assistance spéciale d'en haut. Nous ne pouvons pas nous plaindre du voyage, mais je dois dire de notre position actuelle que *patientia nobis necessaria est, ut reportemus promissionem.* Oui, *la patience nous est nécessaire pour que nous méritions la récompense promise.* Douces et toutes puissantes paroles qui, au milieu des bois, parmi des peuples cruels et sauvages, remplissent nos cœurs d'une joie telle que j'ai cru parfois savourer une goutte des délices qui inondent le Paradis! J'ai dit que nous ne pouvions pas nous plaindre du voyage, parce que notre navigation a été heureuse. Une fois seulement nous avons

vu s'élever près des îles du cap Vert un tourbillon impétueux qui pendant une demi-heure nous a inspiré quelques craintes, mais ensuite le vent tomba. Nous avons eu deux autres fois une mer un peu grosse en face du cap de Bonne-Espérance, mais sans danger. Partis du Hâvre le 4 septembre, et arrivés sains et saufs à Auckland le 30 décembre, après avoir souffert, qui plus qui moins, du mal de mer, surtout dans les quatre premières semaines, nous avons donc fait la traversée en quatre mois. Nous débarquâmes à Auckland un jour de dimanche à 5 heures du soir, au fort de l'été, pour être assourdis par le chant des cigales. Nous fûmes reçus au port, non-seulement avec pompe et solennité, mais avec des démonstrations de sincère affection, et de là conduits par une foule de peuple à la cathédrale, où nous rendîmes de justes actions de grâces au Très-Haut. Nous nous sommes reposés deux mois, et maintenant nous allons bientôt nous mettre en route pour les Missions. Aujourd'hui même nous envoyons par mer nos effets à Purakau. Dans le courant de cette semaine tous les Missionnaires partiront, excepté moi, qui resterai encore quelque temps en cette ville pour régler toutes choses avec l'Evêque, avec les magistrats et avec la Propagande. La partie que l'Evêque a assignée à la Mission Franciscaine est tout le nord de la Nouvelle Zélande. Je suis allé déjà visiter cette grande mission. Tant par terre que par mer, en courant des dangers évidents de mort, en souffrant de la faim, de la soif, de la chaleur, etc. J'y ai employé 45 jours, et je n'ai vu que d'immenses forêts, des terres incultes, réduites à l'état de nature primitive, et couvertes de fougères et d'une autre espèce d'arbres du genre des cyprès, mais ressemblants à nos bouleaux et appelés *tïtri*. Les Européens, hors d'Auckland, sont rares et tous pauvres; les Maori seraient assez nombreux, mais ils vivent tous dispersés dans les bois ou sur les bords de quelque langue de mer qui s'avance dans la terre. Nous avons résolu de fonder trois missions, chacune avec deux prêtres et un frère laïque. La première sera à Keroraneka, c'est-à-dire au lieu dit la baie des îles, à quatre journées de distance d'Auckland par mer; la seconde, à Vagaroa, à deux journées de distance de Keroraneka par terre, et à l'est de l'île; la troisième, dans l'Okionga, à Purakau, aussi à deux journées de distance de Keroraneka, l'une par terre, l'autre par mer, au dessus d'une anse étroite à l'ouest de la Zélande. Il faudrait une quatrième station à Vangori, au centre du pays entre Auckland et Keroraneka; mais nous ne l'établirons que plus tard, si le Révérendissime général nous accorde encore deux autres prêtres et un frère laïque. Nous avons à évangéliser une région aussi grande que toute l'Italie; les habitants, soit Maori, soit Européens sont pour la plupart protestants. Dans le grand trajet que j'ai parcouru, en visitant tant de tribus, j'ai pu trouver environ deux cents catholiques, mais rien que catholiques; car il y a quinze ou vingt ans qu'ils ont été baptisés. Sans doute dans les commencements, réduits à habiter des forêts et des broussail-

les, sans maison, sans autre nourriture que des pommes de terre, au milieu de peuplades tellement sauvages qu'elles n'ont presque rien de l'homme, nous aurons à souffrir; mais nous ne nous en effrayons pas, nous aurons toujours présente à l'esprit la sentence de l'apôtre : *non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis; les souffrances passagères de la vie actuelle ne sont rien en comparaison de la gloire future qui se manifestera en nous.* Dans la suite, si Dieu et Saint François nous bénissent, nous nous promettons les plus heureux succès. La Nouvelle Zélande est naturellement fertile; mais elle attend une main qui la fasse sortir de son état d'abjection et de misère. La plupart des émigrés sont des Irlandais; ils tiennent des vaches, des cochons, de la volaille, mais seulement autant qu'il en faut pour leur propre usage : ils ont, mais quelques-uns seulement (et c'est le petit nombre), une petite hutte en bois, sans aucun ornement à l'intérieur. Les indigènes ne comprennent rien et ne savent rien, tant ils sont stupides. Ils ont le visage tatoué, surtout les chefs, se nourrissent de pommes de terre généralement douces et habitent des huttes; ils vont nus, ou se couvrent soit d'une natte soit d'une couverture de laine; ils n'ont aucune tradition; ils mangent, dorment, vivent, se multiplient comme les animaux, dont ils n'ont ni la timidité ni le courage, mais bien la force et la brutalité. Maintenant ils sont en guerre avec le gouvernement, parce qu'il prend leurs terres et les vend à qui il veut. C'est pour cela qu'en 1845 ils ont déjà brûlé Keroraneka; aujourd'hui on craint qu'ils ne brûlent aussi Auckland. Mais une voix influente promet la paix. Notre évêque a fait tout ce qu'il a pu pour l'assurer, et il paraît que les Maori l'ont écouté de sorte que le gouverneur suspend tout préparatif de guerre. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à craindre, car c'est au sud de l'île qu'on se bat, et la guerre est toute civile. — Néanmoins priez le Seigneur afin que tout nous réussisse et que nous atteignions le but de notre mission; autant dire afin qu'après avoir abandonné notre belle Europe et notre chère Italie, avoir choisi d'habiter parmi des peuples encore barbares et infidèles, dans les forêts et dans les déserts, pour éclairer les nations encore plongées dans les ténèbres de la mort, nous n'ayons point le malheur de nous perdre nous-même. Priez le grand Patriarche St François, pour que, ayant été parmi de si grands fondateurs d'ordres le premier à envoyer ses fils *au bout du monde*, il obtienne en notre faveur l'accomplissement des fidèles promesses que lui a faites le Seigneur, quand il lui a assuré que sa postérité serait comme celle d'Abraham et de Jacob, et que ses descendants se multiplieraient comme les étoiles du ciel et se répandraient dans toutes les parties du monde, sans jamais s'éteindre. Communiquez ma présente lettre à tous mes amis de là bas, à qui je n'ai pas le temps d'écrire, faites-en part aussi à l'abbesse de San-Lorenzo et à toutes ses religieuses, afin qu'elles prient pour moi. Veuillez saluer pour moi d'une manière particulière le Très-Révérend François de Lucques,

8

le Père Basile, Dom Pompilio, le digne professeur d'éloquence et de linguistique le P. Laurent Dantini, etc. Recevez ensuite vous-même mes salutations et celles de tous mes collègues, principalement des Pères Dominique et Joseph, et du Fr. Sante, lesquels se portent tous bien. Cependant le P. Dominique, que j'établis supérieur à Purakau, a beaucoup souffert du mal de mer. J'ai fait quelques additions au réglement de l'Evêque; si la Propagande les approuve, j'espère que la Mission opérera d'excellents fruits.

Adieu, je vous embrasse, je vous salue et reste

Votre très-affectionné confrère,

Fr. Octave Barsanti, M. O.

Préfet des Missions Franciscaines dans la Nouvelle-Zélande.

TROISIÈME PARTIE.

—

Nouvelles diverses concernant les Missions franciscaines.

ALEP EN SYRIE.

1861. — Nous empruntons au *Portafoglio* de Malte les correspondances suivantes qui font connaître l'enseignement public donné par les Franciscains dans le collége qu'ils ont fondé en cette ville l'année dernière (1860).

(*Du* 11 *juin* 1861).

On ne saurait passer sous silence le grand bien que les Révérends Pères de Terre-Sainte font en cette ville d'Alep, pour l'instruction et l'éducation morale de la jeunesse studieuse. Ils ont établi sur une hauteur un collége où ils enseignent plusieurs langues et tiennent une école gratuite pour les pauvres; et cette école a atteint en peu de temps un tel degré de perfectionnement, grâce au dévouement et aux efforts de ces habiles religieux, que, malgré les inquiétudes et les vexations que leur font souffrir les leurs, même pendant les heures de classe, elle peut rivaliser avec les établissements européens.

Le 5 juin M. Villecroze, français d'origine, fort zélé pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, a envoyé au P. Michel Archange de Putignano et au P. Pascalin de Lecce, professeurs de langue italienne, quatre décorations en argent, sur lesquelles sont imprimées les armes de Terre-Sainte, pour l'école gratuite, afin d'encourager les élèves; et en effet, ces vénérables Pères eurent soin, il faut le dire à leur louange, de décerner ces décorations à quatre jeunes gens qui s'étaient distingués. La récolte promet d'être abon-

dante; néanmoins le commerce est dans un calme plat; dans ma prochaine lettre je vous donnerai de nouveaux détails.

(*Du* 30 *juin*).

A l'occasion de la fête de saint Louis de Gonzague tous les élèves du collége ont fait leur première communion; et tous nos zélés Pères ont donné un dîner, auquel assistaient M. Chatry de la Fosse, consul de France, le chevalier Vincent Tommassini, consul d'Italie, et le consul d'Espagne, ainsi que plusieurs autres personnages. M. Antoine de Gantuz Cubbe, qui a fait ses études à l'université de Pise, prononça ensuite un discours que je vous transmets ci-après et qui à été souvent interrompu par les applaudissements des élèves, de MM. les consuls et de tous les autres convives.

Probitas laudatur et alget. JUVÉNAL.
(*On vante la vertu et on la laisse se morfondre*).

Aux Révérends Pères BERNARD *d'Orléans, de la province de France, et* PERPÉTUE DE CASTEL SAN PIETRO, *de la province de St-Thomas de Turin, dignes fondateurs du Collége.*

« Si dans beaucoup d'occasions la bonté du Dieu suprême s'est manifestée à notre ville par des signes visibles, elle me paraît aujourd'hui, Messieurs, se montrer de la manière la plus éclatante. En effet, que nous soyons enfin arrivés au moment où pourront être arrachées les profondes racines de l'ignorance grossière, malheureusement répandue dans ces terres classiques par le fanatisme impie des faux croyants et des aveugles sectateurs du grand imposteur de l'Arabie, et où désormais pourra être déployé librement l'étendard de la science, de l'érudition et de la civilisation, voilà certainement ce qu'on ne saurait attribuer qu'à une faveur divine toute particulière.

« Car, en vérité, Messieurs, il n'y a, ce me semble, rien d'aussi merveilleux que de voir deux religieux zélés, soumis aux célestes règles du Séraphique St-François, pleins de confiance dans la Providence divine, se mettre en route, l'un du centre de la France, l'autre de l'extrémité de l'Italie, seulement avec le pauvre vêtement qui les couvre, les reins ceints d'une corde, la poitrine armée de la croix, leur unique espérance, privés de toute autre ressource, pénétrer hardiment dans ces pays infidèles et barbares, après avoir vaincu les plus grands obstacles et surmonté toutes les difficultés, chaque jour nouvelles, que leur opposaient l'envie et une haine brutale, puis entreprendre et mener enfin à terme l'œuvre la plus importante dont l'on ait jamais pu concevoir l'idée en faveur de cette ville.

C'est pourquoi, Messieurs, la chose la plus vile, l'ingratitude la plus noire qu'on pût imaginer, serait de ne point signaler et de ne point louer une œuvre si éminemment utile à la société humaine. En effet, les avantages

que cet établissement salutaire a déjà commencé à produire pour l'Orient sont innombrables, tandis qu'auparavant la jeunesse de cette ville, faute d'avoir un moyen facile de s'introduire dans le temple sacré de la science, source unique de la véritable civilisation et présent de la religion catholique, était obligée d'entreprendre de longs et pénibles voyages pour aller à la recherche de la sagesse, ou bien, faute de moyens pécuniaires, était condamnée à l'ignorance, où elle devait croupir dans la honteuse léthargie des passions les plus abjectes, unique science et seule étude en honneur dans ces contrées.

Mais à vrai dire, Messieurs, vouloir considérer tous les avantages que naturellement la science a toujours produits, serait chose trop longue, malaisée, et aussi peut-être de nature à fatiguer votre bienveillante attention dans ce jour solennel. Je tâcherai donc et m'efforcerai, autant que me le permettront l'infériorité de mes forces et les limites du temps pendant lequel il me sera donné, grâce à votre particulière indulgence, de vous entretenir de ce sujet, je tâcherai, dis-je, de vous paraître le moins ennuyeux qu'il me sera possible.

Or, Messieurs, parmi tant de connaissances excellentes que pourrait-on trouver de plus utile et de plus agréable aux hommes que la science des belles lettres et surtout que l'art de l'éloquence? L'éloquence ne se déploie pas, comme les autres arts, en se renfermant dans des bornes déterminées, mais elle ne connait aucune limite; tantôt elle traite des merveilles de l'univers, tantôt elle décrit la grandeur, l'orbite et les mouvements des astres, ou bien elle discourt sur les pierres, les métaux, les plantes, et parle avec étendue des animaux, des fleuves et des lacs. Mais prétends-je donc vous énumérer dans un temps si restreint les avantages qu'on a toujours vu découler de cette noble science? Ce serait là un vain désir et presque une témérité; car pour y réussir les forces humaines ne suffiraient pas : tant sont grandes et multiples les ressources de l'éloquence!

Tournons, je vous prie, Messieurs, nos regards vers les peuples primitifs, qui ne suivaient que leurs instincts sauvages et féroces : si, sortant de leur barbarie naturelle, ils ont embrassé une manière de vivre plus paisible, s'ils se sont unis par les liens de la société civile, s'ils ont adouci leurs mœurs, à qui faut-il en attribuer la gloire, sinon à ceux qui les ont persuadés par leurs discours et les ont charmés par l'élégance de leur parole? Comment, sans l'aide de la science, les plus sages législateurs auraient-ils pu arracher au vice, à la licence, à l'insubordination les peuples accoutumés à une vie déréglée, et les initier aux principes de l'honnêteté et de la justice, en les décidant à se soumettre volontairement au Modérateur Suprême? Ainsi Evandre, qui a eu l'empire du Latium, ne l'eût pas obtenu sans la science, par laquelle il s'attacha cette nation. Et que dois-je dire de Numa, qui, en établissant les lois immortelles des Romains, a démontré combien est grande, vraie et singulière l'utilité de la science?

Si donc il en est ainsi, Messieurs, il faut forcément reconnaître que, sans le concours des sciences, on voudrait en vain arriver à la civilisation, sans laquelle on peut à bon droit comparer l'homme aux animaux des forêts, comme on aspirerait en vain à conquérir un jour l'estime publique sans l'aide des belles-lettres.

Que les plus grandes actions de grâces soient donc rendues au haut mérite de nos Révérends et zélés religieux, qui ont accompli en faveur des habitants de cette ville le plus bel acte de philanthropie qui fût possible, et su agir du manière qu'après avoir obtenu l'approbation unanime des gens de bien, ils transmettent leur nom à la postérité la plus reculée. Oui, tant que durera l'amour des sciences et des lettres, leur nom et leur éloge ne périront pas dans la mémoire des hommes sages et reconnaissants.

Et vous, chers jeunes gens, si plus d'une fois j'ai cherché par mes paroles et mes exhortations à vous exciter à acquérir de précieuses connaissances, sachez que je ne l'ai pas fait sans une raison grave et sérieuse. Car tout ce que nous admirons dans cette universalité de choses, doit certainement correspondre à la fin particulière pour laquelle tout existe. C'est en s'appuyant sur ce principe que l'illustre Cicéron disait : *de même que le cheval est né pour la course, le bœuf pour la charrue, et le chien pour la chasse, de même l'homme est né pour la fatigue, pour le travail et surtout pour l'étude des sciences.* Si d'ailleurs vous vous mettez à considérer avec attention les grands avantages qui en découlent, vous serez forcés d'avouer que c'est là l'unique voie dans laquelle vous pourrez vous anoblir.

Courage donc, dociles jeunes gens! Pourquoi tarder, pourquoi hésiter, pourquoi rester en suspens? Secouez toute mollesse d'âme, aspirez à la gloire, marchez d'un pas rapide à la sagesse. Mais dira peut-être l'un de vous, comment pourrons-nous y parvenir? Tandis qu'autour de nous tout chancelle, tout menace, tout fait trembler, comment pourrons-nous vaquer sans crainte à nos pacifiques études? Non, n'hésitez pas, je vous le dis, ô braves jeunes gens. Il est vrai qu'un nuage couvre cette partie de l'Orient; mais bientôt il sera chassé de ces régions australes vers les plages occidentales. Et alors, je vous le promets, vous pourrez, tranquilles sur le rivage, regarder impunément ceux qui sur la vaste mer lutteront contre les vents et contre les flots irrités : non pas que le spectacle des malheurs d'autrui doive jamais être pour votre esprit un honteux sujet de plaisir, mais parce que ce sera pour vous une espèce de consolation de vous sentir à l'abri d'un danger au milieu duquel vous en verrez d'autres qui gémiront pleins d'angoisse. Oh! s'il en est ainsi, que le bonheur de votre sort est assuré et qu'il est digne d'envie! Tandis que la guerre éclatera, comme un vaste incendie, presque sur tous les coins de l'Europe, et que toutes les nations se disputeront la richesse, l'empire, la liberté, et jusqu'à la vie même, en semant en tous lieux le carnage, la désolation, l'épouvante et la

mort, parmi vous tout sera calme et tranquille. Ni le fracas des armes, ni la détonation des engins de guerre, ni le tumulte des assaillants ne viendront troubler votre repos.

C'est ainsi que vous pourrez dans un calme propice nourrir plus facilement votre esprit de connaissances utiles, en recueillant avec soin les précieuses leçons que vous donneront chaque jour des maîtres habiles et infatigables. Jeunes gens, faites votre trésor de la science, enrichissez-vous en; car vous trouverez enfin l'occasion de faire valoir le trésor que vous aurez acquis. »

(*Du* 8 *août*).

C'est le 24 juillet qu'ont eu lieu les examens du Collége des Révérends Pères de Terre-Sainte à Alep : ils étaient dirigés pour l'arabe par Mr Elie Farage et pour l'italien par le P. Michel Archange de Lecce; les examinateurs étaient les Pères du Couvent de la paroisse, joints à d'autres personnes.

Quant aux élèves, dits pensionnaires, ils se présentèrent à l'examen de la deuxième année scolaire les 29, 30 et 31 du mois; on examina d'abord ceux du premier et du second cours de français, sous la présidence du P. Bernard d'Orléans et d'un autre Franciscain de Paris; le 30 on passa les examens des premier et second cours d'Italien, de l'un sous la présidence du P. Perpétue Damonte, italien, et de l'autre, sous celle dudit P. Michel Ange. Enfin le 31 eurent lieu le premier et le second examen d'Arabe, sous la présidence d'Elie Farage, et dans l'après-midi les deux examens de Turc, sous la présidence de Sciak-Taha-Calusi, professeur de langue turque.

Les examinateurs du premier cours français furent M. Vincent Marcopoli, consul d'Espagne et de Portugal; M. Désiré Villecroze, négociant français, décoré du *Medgidié;* M. Auguste Geoffroy, M. A. Zanchetta, et Antoine de Gantuz-Gubbé; ceux du second cours, M. J. Paurriere, agent des Postes françaises, M. Isidore Villecroze et un Père de la Paroisse. Les examinateurs du premier cours de langue italienne furent le chevalier V. Tommasini, consul d'Italie, le docteur Barnabei, et Antoine de Gantuz-Gubbé, qui prononça un petit, mais éloquent et beau discours pour encourager les jeunes gens. Les examinateurs du second cours d'italien étaient MM. Nicolas Marcopoli, Zanchetta et Frédéric Voker, négociant; ceux des deux cours d'arabe, M. Marnach, poëte d'Alep, et une autre personne; ceux du cours de langue turque, un interprète, un Antabin et un Turc.

Le dimanche 4 du mois courant on a procédé à la distribution des prix, après deux représentations dramatiques, l'une en italien, de la pièce de Métastase intitulée : *Joseph reconnu*, et jouée par Benjamin Villecroze (dans le rôle de Joseph), Georges Aggiuri (dans celui de Tanete), Gabriel Huri (dans celui de Juda), Alfred Gerardi (dans celui de Simon), Gozale Habib

(dans celui d'Asemeta) et Charles Sola (dans celui de Benjamin); l'autre, en français, débitée par les élèves eux-mêmes devant une nombreuse assistance, composée du fils du pacha civil, de Hafus, pacha militaire, des consuls des différentes nations et de beaucoup d'autres européens respectables avec leurs familles, qui se félicitaient des progrès faits par les élèves; on distribua ensuite les prix, et la cérémonie se termina par de cordiaux remerciements adressés aux Révérends Pères.

Le 5 août, lendemain de cette solennité, le P. Bernard, le P. Perpétue et un autre partirent pour Beyrouth par la voie d'Alexandrette, afin de visiter cette capitale, le mont Liban et d'autres lieux. On espère que leur absence sera de très-courte durée.

Qui eût pu croire que dans ces deux années les Révérends Religieux fussent parvenus à faire prospérer l'étude non-seulement des langues européennes, mais même des belles langues orientales? Qu'ils vivent donc, ces excellents Pères, afin d'éclairer et de civiliser de plus en plus nos enfants, puisqu'ils ont poussé le dévouement et la charité jusqu'à quitter leur patrie, leurs parents et l'Europe, pour venir vivre dans les déserts et parmi des Turcs fanatiques.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN SEPTEMBRE, OCTOBRE ET NOVEMBRE 1861.

Pour l'Afrique centrale, le P. Jean Reinthaler de Ducla, avec 33 compagnons; pour le mont Liban, les Pères Mathieu Lesicki, polonais de l'Observance (province de Bologne), et Michel Ange Giuntoli de Pescia, de l'Observance (province de Toscane); pour l'Egypte, le P. Joseph de San-Remo, Observantin de la province de Rome, avec deux Tierciaires Franciscaines, sœur Marie Candide de Saint Pierre d'Alcantara, et sœur Marie Céleste de Saint Antoine; pour la Terre-Sainte, le P. Emmanuel de Chiaravalle, avec les deux frères lais Nicolas de Montefortino et Jean de Sirolo, Observantins de la province des Marches; et enfin, pour l'Albanie, les Pères Bonaventure d'Offida, Observantin de la province des Marches, et Pierre de Cogorno, Observantin de la province de Gênes.

QUATRIÈME PARTIE.

Dialogues avec des nègres de la tribu des Kic, à la station de Santa-Croce[1].
(*Mission Franciscaine de l'Afrique Centrale*).

PREMIER DIALOGUE.

SUR LES MALADIES ET LA MORT.

1861. — *Demande.* Quand l'un de vous est fort malade, que faites-vous?

Réponse. Nous cherchons à l'assister du mieux que nous pouvons.

Dem. Et si vous voyez qu'il va mourir, que lui dites-vous?

Rép. Rien; mais alors nous appelons notre médecin, *Tiet,* qui l'examine attentivement, et nous dit avec certitude s'il mourra ou non. Puis il nous ordonne de tuer un bœuf, avec les excréments duquel il lui frotte le corps, afin que le démon s'éloigne de lui et ne le conduise pas dans sa demeure.

D. Et qui mange ensuite la chair de ce bœuf?

R. Nous en donnons une portion au Tiet, et nous mangeons le reste avec nos parents et nos amis.

D. Et si le malade meurt?

R. On lui coupe aussitôt les cheveux, on le replie et on le met dans la fosse, dans la position où nous sommes maintenant (*ils étaient accroupis*); puis, on le recouvre de terre.

D. Et où placez-vous la sépulture?

R. Toujours près de la cabane du défunt, afin qu'il ne soit pas trop facile aux hyènes de le dévorer.

D. Et pourquoi en creusant la terre pour l'ensevelir, voulez-vous que les autres se bouchent les oreilles avec cette terre?

R. Pour que cette terre empêche d'entendre les gémissements du trépassé.

D. Et les parents le pleurent-ils longtemps?

R. Tous ses parents le pleurent, et les plus tristes passent trois jours sans manger, si c'est un homme qui est mort, et quatre jours, si c'est une femme.

D. Et quand ces jours sont passés?

R. Quand ces jours sont passés, tous les parents, accompagnés du *Tiet*, se rendent à la tombe avec un mouton; on allume un grand feu sur la tombe même; le *Tiet*, tenant le mouton par une corde, fait avec lui beaucoup de tours à côté du feu, et ensuite il le laisse aller dans le désert pour y être dévoré par les bêtes.

D. Et pourquoi toutes ces cérémonies?

R. Pour que le mauvais génie cesse d'en vouloir à la famille à laquelle appartenait le mort.

D. Et ensuite que font les plus proches parents?

R. Ils se dépouillent de tous leurs ornements, qui consistent en anneaux de cuivre ou de fer aux jambes, aux bras et aux oreilles; ils s'enlèvent du cou leurs perles de verre, et les remplacent par de fines écorces d'arbres entrelacées.

[1]) V ci-dessus *Mémoire sur les progrès de la Géographie,* par Mgr Nardi, p. 23.

Nous leur adressâmes à ce sujet d'autres questions auxquelles nous obtînmes cette seule réponse : *nous ne savons pas.*

DEUXIÈME DIALOGUE.

SUR LE MARIAGE.

D. Quand un jeune homme veut épouser une jeune fille, que fait-il avant tout ?

R. Avant tout il s'assure si la jeune fille consent à l'épouser; puis il parle à ses parents pour arrêter le mariage, et convenir du nombre de vaches qu'il devra leur donner pour avoir la jeune fille.

D. Mais n'avez-vous pas fixé un prix qui dispense de toute convention ?

R. On fixe un prix, quand un grand seigneur (*Begndid*) prend la fille d'un grand seigneur. Alors l'époux doit donner 10 vaches et un taureau au père de l'épouse, et 10 vaches à la mère; et si elle a des frères, il en donne 5 à chacun; puis il offre aux Sœurs quelque anneau de cuivre ou des perles de verre.

D. Et si le jeune homme qui veut se marier n'avait point de vaches ?

R. Il cherche une femme dans une famille qui n'en ait point non plus.

D. Pouvez-vous prendre plusieurs femmes ?

R. Autant que nous pouvons en nourrir.

D. Et les femmes ?

R. Elles ne peuvent pas avoir plus d'un mari.

D. Si la femme était méchante et manquait à son mari ?

R. Le mari la bat, la chasse de sa cabane, et elle est mal vue et méprisée de tout le monde; mais si ses parents vivent encore, ils la prennent chez eux, et allant trouver le mari de leur fille, ils tâchent de l'apaiser par des cadeaux.

D. Et s'ils y parviennent ?

R. Alors le mari rappelle sa femme; il prend un grand vase d'eau et en arrose la femme et ses parents; puis il leur dit de s'asseoir, mange avec eux et fait la paix.

D. Et le méchant qui la séduirait ?

R. Il devrait donner 10 vaches au mari en punition de son crime.

D. Et s'il n'en avait pas ?

R. Il devrait chercher à s'en procurer, autrement il aurait toujours un grand ennemi, et sa vie ne serait pas en sûreté.

D. Si un homme marié meurt, laissant sa femme seule sans enfants, à qui restent ses biens ? A la femme peut-être ?

R. Non ils restent au parent le plus proche, lequel doit épouser la veuve. Et si elle a des enfants de ce second mari, c'est à eux qu'appartient le bétail du premier mari. Ces enfants, devenus grands, établissent leur demeure près de la tombe de celui dont ils ont eu l'héritage.

D. Si le premier mari avait laissé des enfants ?

R. S'ils sont grands, la chose est bientôt réglée; ils prennent les biens du père et pensent à soutenir la mère. Mais s'ils sont encore petits, le plus proche parent appelle près de lui la veuve et les enfants, jusqu'à ce qu'ils soient capables de se suffire.

D. Et si en mourant il avait laissé plusieurs femmes et plusieurs enfants ?

R. En ce cas il aurait distribué tous ses biens avant de mourir, pour empêcher les difficultés.

D. Et s'il avait seulement laissé des filles?

R. Alors les vaches appartiendraient au plus proche parent, qui devrait avoir soin de la veuve, jusqu'à ce que les filles fussent grandes; mais il conserverait toujours le bétail.

D. Quand vos enfants commencent à parler et à entendre, qu'est-ce que vous leur dites, quelles choses leur apprenez-vous?

R. Nous leur apprenons la manière de bien élever le bétail, et nous leur disons : quand votre père sera mort, vous ferez ainsi : vous amasserez ce fumier en tas pour y mettre le feu la nuit, et avec la fumée qui en sort garantir des cousins les pauvres bêtes; vous porterez cette paille, etc. Pour exciter les animaux à paître et à boire, vous battrez des mains et vous élèverez la voix de telle manière; pour qu'ils tournent à droite, ou à gauche, vous sifflerez de telle ou telle façon, et ainsi de suite; en un mot, vous ferez ce que vous nous voyez faire.

D. Vous ne leur donnez point d'autres leçons; vous ne leur parlez point de Dieu?

R. Personne ne pense à leur apprendre autre chose que ce que nous avons dit. Et que devrions-nous leur dire de Dieu? Même nos médecins, *Tiet*, n'en savent presque rien. Mais ils savent bien parler avec le démon, et s'entendre avec lui. C'est du démon que viennent tous les malheurs, et il faut l'apaiser par des sacrifices; mais Dieu ne fait que le bien, et voilà pourquoi nous ne le craignons pas.

D. Et quand vous avez vu dans le ciel cette étoile à longue queue, qu'avez-vous dit et qu'avez-vous fait?

R. Nous avions tous peur, parce que c'est un signe de grandes maladies et de mortalité. Mais nos grands Seigneurs (*Begn-did*), du moment où ils l'ont vue, se sont assemblés et ont sacrifié des bœufs au mauvais génie, et l'ont ainsi apaisé (*Nous n'avons vu cette merveilleuse comète que le 1er octobre 1858, une heure après le coucher du soleil; elle était à l'ouest, ou très-près de l'ouest. Elle a disparu pour nous vers le milieu de novembre, après s'être éloignée du soleil*).

TROISIÈME DIALOGUE.

DE L'IDÉE QU'ILS ONT DE DIEU, DE LA CRÉATION ET D'UNE VIE FUTURE.

D. Qui a créé le Ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, les plantes, les animaux, les hommes et toutes les choses qui existent?

R. *Den-Diol* (c'est-à-dire *grande pluie*) (sous ce nom ils désignent la Divinité).

D. Et comment Dieu a-t-il fait pour créer toutes ces choses?

R. Nous ne le savons pas : mais vous le savez, vous autres Blancs, à qui seul Dieu a parlé.

D. On nous a dit que votre langue a un mot pour désigner l'ange, or où sont les anges?

R. Les anges se trouvent dans la maison de Dieu.

D. Et quelles sont leurs fonctions?

R. Autrefois ils parlaient avec nos grands; mais maintenant ils ne parlent plus.

D. Et d'où vient le démon?

R. Nous ne savons pas; nous savons seulement qu'il habite au dedans de la terre.

D. Quand le Seigneur a créé les hommes, les a-t-il créés blancs ou noirs?

R. Dieu a créé les blancs dans un lieu propre, et les noirs au milieu du charbon; c'est pour cela que nous sommes noirs.

D. Combien d'hommes Dieu a-t-il créés d'abord?

R. Nous ne savons pas.

D. Qu'est-ce que le démon fait dans la terre?

R. Il nous fait tout le mal qu'il peut, à moins que nous ne nous hâtions de l'apaiser.

D. Et où habite Dieu?

R. Toujours dans la maison du Ciel.

D. Et qu'y fait-il?

R. Tous les biens viennent de lui.

D. Dieu a-t-il toujours existé?

R. Nous ne savons pas.

D. Dieu mourra-t-il un jour?

R. Jamais.

D. Dieu est-il en tout lieu?

R. Dieu est dans le ciel, mais du ciel il voit et remarque toutes les choses du monde.

D. Dieu a-t-il un corps?

R. Nous ne savons pas; car nous ne l'avons pas vu.

D. Dieu peut-il tout faire?

R. Oui, il peut tout faire.

D. Même le mal?

R. Non, non, le démon seul fait le mal, Dieu ne fait que le bien.

D. Quand meurt un homme qui a été méchant dans ce monde, où va-t-il?

R. Dès qu'il est mort, le démon vient du désert et porte pendant la nuit l'âme de ce méchant dans le brasier du feu.

D. Et si cet homme a été bon?

R. S'il a été bon, son âme va avec Dieu dans la maison du ciel.

D. Et combien de temps le méchant devra-t-il rester dans la maison du feu, et le bon dans la maison de Dieu?

R. Nous ne savons pas.

Nous n'aurions jamais cru que ces barbares, avec les belles notions qu'ils ont de Dieu, ne reconnussent pas la nécessité d'un culte envers lui et ne le manifestassent pas par quelque signe extérieur.

Sachant que les anciens avaient coutume d'exprimer souvent par des chants leurs idées religieuses, nous demandâmes un jour à une bande de nègres qui nous entouraient, s'ils n'avaient pas quelque hymne antique. A cette simple question, ils se mirent tous d'accord à branler la tête, à se démener les épaules, et à entonner le cantique suivant :

Quand Dieu a créé les choses,
il a créé le soleil, et il nait, et il meurt, et il retourne,
il a créé la lune, et elle nait, et elle meurt, et elle retourne,
il a créé les étoiles, et elles naissent, et elles meurent, et elles retournent,
il a créé l'homme, et il nait, et il meurt, et il ne retourne plus.

Ils nous dirent que c'était là le chant le plus ancien qu'ils eussent.



ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

TARTARIE.

Histoire de la mission que remplit en 1253 auprès des Tartares le Fr. Franciscain Guillaume Rubriquis ou Ruysbroeck, de la Province de Flandre.

1253.

Immédiatement après les Fr. Jean de Pian-Carpino et Laurent du Portugal, le plus grand missionnaire et en même temps le plus célèbre voyageur qui ait visité la Tartarie, celui qui, comme le premier, nous a laissé les plus intéressants souvenirs de sa pérégrination apostolique, c'est sans contredit le Fr. Guillaume Rubriquis ou Ruysbroeck, né dans le Brabant en 1220. Voulant donner à nos lecteurs succinctement son histoire, comme nous l'avons fait pour ceux-là, nous commencerons par signaler la véritable raison qui le décida à entreprendre cette difficile et laborieuse mission. Or, pour peu que l'on connaisse l'histoire de cette époque, on aura certainement remarqué qu'après le voyage des premiers missionnaires Franciscains en Tartarie, le bruit se répandit dans toute l'Europe, avec beaucoup de persistance, que non-seulement ces peuples étaient fort disposés à embrasser la foi catholique, mais que de nombreuses et éclatantes conversions s'étaient opérées parmi eux, telles que celles de Mangù-Khan, successeur de Cuyuk dans la dignité impériale, de sa mère, de son premier secrétaire, et du prince Sartak, fils de Batù, qui régnait entre le Tanai et le Volga[1]. Ces nouvelles remplirent de joie tous les chrétiens, et surtout les croisés de Palestine, qui comprenaient à merveille que la conversion de la nation Tartare au catholicisme leur procurait l'appui le plus

[1]) Voir Rainaldi, année 1253, et Wadding, ibid.

solide et le plus sûr qu'ils pussent désirer contre les Sarrasins, et leur permettrait bientôt de s'en débarrasser pour toujours, en recouvrant entièrement les Saints-Lieux, et en rétablissant le royaume latin de Jérusalem. Mais celui qui en conçut les plus riantes espérances, ce fut St Louis, roi de France : la première ambassade qu'il avait envoyée à ces princes barbares, en la personne d'André de Lonjumel et de ses compagnons, frères Dominicains[1], n'avait produit que des résultats contraires à ceux qu'il attendait; néanmoins, en apprenant ces consolantes nouvelles, il résolut d'en envoyer une seconde, dont il chargea le Fr. Guillaume Rubriquis et son compagnon Barthélemi de Crémone, avec des lettres d'amitié et de paix, par lesquelles il cherchait à instruire Sartak des principaux articles de notre foi, et le priait en même temps de se faire l'ami des chrétiens, en s'alliant avec eux contre les ennemis de la croix. Mais afin de ne pas exposer sa dignité de roi à l'affront qu'elle avait essuyé lors de la première ambassade, les deux Franciscains devaient cette fois agir de manière à paraître ne se présenter que par l'ordre de leurs supérieurs[2]. Quand tout fut ainsi réglé avec eux, ils se mirent sans délai en route le 7 mai 1253, voguèrent de Constantinople sur la mer Noire et abordèrent à Soldaia.

S'étant ensuite muni de cinq chariots couverts, dont deux devant servir de lits, et d'un pareil nombre de chevaux de selle, le Fr. Rubriquis, sans autre équipage, avec les deux religieux ses compagnons, un intreprète et un domestique, se dirigea le 1er juin vers la Tartarie, et commença dès le surlendemain à se trouver parmi les peuplades de cette région; et à leur vue, dit-il, il me sembla entrer dans un nouveau monde[3]. Ici nous regrettons vivement de ne pouvoir rapporter littéralement les détails bizarres qu'il nous fournit en dix chapitres sur les Tartares et leurs habitations[4], sur leurs

[1]) On sait comment, arrivés à la cour Tartare peu après la mort de l'empereur Cuyuk, ils furent reçus par la régente Ougul; elle affecta de les considérer simplement comme les envoyés d'un roi qui par cette ambassade se reconnaissait tributaire des Tartares; en conséquence, lorsqu'ils prirent congé d'elle et de son fils, proclamé empereur, celui-ci leur donna pour St-Louis des lettres où il lui enjoignait d'envoyer désormais un tribut annuel en or et en argent, sous peine, en cas de refus, de voir passer ses sujets au fil de l'épée. Voir Joinville, *Histoire de St-Louis*. pag. 102; et Huc, *Le christianisme en Chine*, etc., tom 1, chap. VI.

[2]) *Voyage de Rubriquis en Tartarie,* chap. I. Paris, par Pierre Bergeron, 1634.

[3]) Chap. 1. — [4]) Chap. 2.

lits et leurs vases à boire[1], sur la nature de leurs boissons et la manière dont ils s'excitent mutuellement à s'enivrer[2], sur leurs aliments[3] et en particulier le lait de jument, qu'ils appellent Cosmos[4], sur les animaux dont ils se nourrissent, sur leurs chasses et les ornements dont ils se parent, surtout les femmes[5], sur leurs mariages[6] et sur la manière de rendre justice et de donner la sépulture aux morts[7]. Car ces missionnaires du moyen âge nous ont laissé de ces peuples un portrait si exact, si ressemblant, qu'aujourd'hui même, quand on parcourt ces contrées, on trouve encore qu'il répond à la réalité[8]. Mais nous n'avons pas le courage de passer outre, sans communiquer aux lecteurs au moins quelques données qui prouvent avec quelle précision ils ont rédigé leurs récits. « Et d'abord, dit Rubriquis, les Tartares n'ont point de demeure permanente, de sorte qu'ils ne savent point du jour au lendemain où ils finiront leur séjour. Cependant chaque chef de horde connaît les limites dans lesquelles il doit se renfermer durant l'une ou l'autre saison de l'année; car de même que, à l'approche de l'hiver ils descendent vers le midi, de même, avant l'été, ils se retirent dans les froides régions du Nord : leurs maisons en bois, larges à la base et étroites au faîte, à l'instar d'une cheminée, sont placées sur un système de roues que peuvent tirer des bœufs, et ont devant la porte une toile de feutre sur laquelle ils peignent des fleurs, des arbres, des oiseaux et d'autres animaux de fantaisie. Mais ces maisons là appartiennent à des chefs; les autres, en forme de cône, sont beaucoup plus petites, de sorte qu'un seul bœuf suffit pour les traîner. » Quant à la manière de chasser des Tartares, la voici. « Lorsqu'ils veulent chasser, continue le Frère, ils se réunissent en grand nombre près de la partie de la plaine où ils savent que se tiennent les animaux; puis ils forment un cercle immense qu'ils rétrécissent peu à peu, jusqu'à ce qu'ils les enferment comme dans un filet, et quand ils s'en trouvent assez rapprochés, ils les tuent au javelot[9]. » Mais voyons quelle était la forme des vêtements des Tartares. « Ce sont poursuit Rubriquis, de grandes tuniques, fermées sur le côté droit, comme celles dont usent les Turcs se ferment sur le côté gauche; et en cela, il y a peu de différence entre les hommes et les femmes : seulement celles-ci portent sur la tête

[1]) Chap. 3. — [2]) Chap. 4. — [3]) Chap. 5. — [4]) Chap. 6. — [5]) Chap. 7 et 8.
[6]) Chap. 9. — [7]) Chap. 10. — [8]) D'avezac, relation des Mongols ou Tartares, p. 524. — [9]) Chap. 2 cit.

une très-haute coiffure, tellement qu'à les voir de loin, quand elles sont à cheval, on dirait qu'elles ont le képi et la lance levée; elles montent, du reste, à cheval comme les hommes[1]. Quant au réglement des différends, voici comment ils y procèdent. Lorsqu'une dispute s'élève entre deux Tartares pour une cause quelconque, il n'est permis à personne d'y intervenir, pas même au père en faveur du fils : mais celui qui a reçu l'insulte ou le dommage, en appelle au tribunal du chef; et cela fait, il devient, sous peine de la vie, inviolable pour tout le monde; mais il est en même temps obligé de mener en prison celui contre qui il demande justice. Néanmoins ils ne punissent jamais de mort que celui qui est surpris en flagrant délit ou qui fait l'aveu de son crime[2]. » Enfin, voici comment notre religieux rend compte des cérémonies que les Tartares pratiquent envers leurs morts. « Lorsque, dit-il, l'un d'eux vient à mourir, ils le pleurent avec force cris et hurlements, et sont pendant toute cette année exempts de tribut. Mais quiconque est par hasard témoin de la mort, doit bien se garder, si le défunt est un homme fait, de mettre cette année là le pied dans le palais du Khan; si le défunt est un enfant, cette interdiction est limitée à la durée d'une lune. Ils apportent ensuite près de la tombe une case ou hutte du défunt; mais si c'est un noble, ils ne font jamais connaître le lieu précis où ils l'enterrent, bien qu'ils bâtissent aux alentours un logement qu'occupent ceux qui sont chargés de garder la tombe. Usage contraire à celui des Comans, qui élèvent un monticule de terre sur la sépulture du défunt, et y posent sa statue, le visage tourné vers l'orient, et la main tenant une coupe penchée vers le nombril. Aux riches et aux grands ils dressent de hautes pyramides ou maisons à pointe, ou des tours en briques, là où l'on manque de pierres. J'ai vu un tombeau de ce genre, dans lequel se trouvaient jusqu'à seize paires de chevaux attachés à de grandes perches, quatre de chaque côté, avec du Cosmos à boire et de la viande à manger; quoiqu'on me dît que le défunt avait reçu le baptême! Je rencontrai aussi du côté de l'orient d'autres tombeaux que figuraient de grands édifices en pierre, les uns carrés, les autres circulaires, avec quatre hautes pierres sur les côtés, comme pour désigner les quatre parties du monde[3]. » C'est en observant ainsi tout ce qui lui paraît digne d'attention chez ces peuples, que le sage Franciscain commence la narration

[1]) Chap. 8 cit. — [2]) Chap. 10 cit. — [3]) Chap. 10.

de son voyage et des aventures qu'il rencontre[1], à partir de Soldaia jusqu'au camp de Sartak, c'est-à-dire dans un voyage de plus de deux mois, sans jamais se reposer dans une maison ou sous une tente, toujours en plein air ou sur les chariots tartares, ne voyant pas la moindre trace de villes, de bourgs ou d'habitations quelconques, mais seulement d'énormes *tumulus* regorgeant d'ossements humains[2]. Il arriva enfin au camp de Scakatai, officier de Sartak, qui voulait à tout prix connaître la teneur des lettres que Rubriquis portait à son maître; mais peu satisfait encore, il tâcha de savoir ce que l'envoyé européen lui dirait de vive voix; celui-ci répondit que sa mission ne se rapportait qu'à la religion catholique. Alors Scakatai se montrant curieux de savoir ce que c'était la religion catholique, continue le pieux religieux, « je me mis à lui expliquer, le mieux qu'il me fut possible, le symbole de notre foi, par l'intermédiaire de mon truchement, qui était malheureusement dépourvu d'esprit et d'éloquence; mais Scakatai, après l'avoir écouté attentivement, finit par branler la tête, sans proférer une parole[3]. » En vérité, dit à ce propos le savant abbé Huc, c'est une chose singulièrement consolante de voir ces moines, aussi prudents ambassadeurs que zélés missionnaires du christianisme, qui, tout en poursuivant leur chemin, annonçaient, suivant l'ardent désir de leur cœur, les vérités de l'Evangile aux nations barbares, au milieu desquelles ils passaient[4]. » On est saisi de pitié à la vue de l'état misérable d'un grand nombre de chrétiens qu'ils trouvèrent plongés dans une telle ignorance et dans des superstitions si grossières, qu'on ne saurait rien imaginer de plus répugnant. Ainsi, pour en citer un seul exemple, les Moscovites et les Hongrois craignaient de ne point pouvoir se sauver, s'ils buvaient du cumiz; cela équivalait, dans leur manière de voir, à une véritable apostasie! Il paraît incroyable, mais il n'est que trop vrai que Rubriquis et ses compagnons ne parvinrent point à les désabuser de leur erreur à cet égard. Ils partageaient ces superstitions avec les Sarrasins, à tel point que l'un d'eux, s'étant converti et ayant été parfaitement instruit de la foi, se refusa, à cause de cette boisson, à recevoir le baptême[5].

Cependant nos missionnaires, bravant la faim, la soif et une foule d'incommodités de toute espèce, s'avancèrent avec courage vers l'Orient, passèrent le Tanai dans de petites barques,

1) Chap. 11. — 2) Chap. 12. — 3) Ibid.

4) *Le Christianisme en Chine*, etc., vol. 1, chap. VI. — 5) Chap. 13.

et arrivèrent enfin au camp de Sartak. Une des premières questions que le lieutenant de ce prince leur adressa fut pour savoir quel était le plus grand monarque des chrétiens occidentaux ; et Rubriquis ayant répondu, l'*Empereur de France* : *ce n'est pas empereur*, répliqua-t-il, *mais roi que vous deviez dire :* ce qu'il avait appris, continue le missionnaire, de Baudouin du Hainaut[1]. A son tour Rubriquis lui demanda si Sartak, comme le bruit en avait couru en Occident, était vraiment chrétien; et il eut pour réponse qu'il était non chrétien mais mogol; d'où il paraît que les Tartares remplaçaient le nom de la religion que l'on professait par celui du pays où l'on était né. Finalement, lorsque ce prince consentit à les recevoir en sa présence, il témoigna le désir qu'ils se rendissent près de lui avec leur chapelle portative et les livres de leur foi. En conséquence, Rubriquis, ayant à la main une belle Bible que lui avait donnée saint Louis, et un psautier de grand prix, tout historié de charmantes images de différentes couleurs, dont lui avait fait cadeau la Reine, son compagnon le Fr. Barthélemi de Crémone, avec le missel et la croix, et l'acolyte avec l'encensoir, tous revêtus de leurs ornements sacrés, se dirigèrent processionnellement vers sa tente. Lorsqu'ils s'en approchèrent, la toile de feutre déroulée devant la porte fut levée, afin que tous pussent jouir de ce solennel spectacle, jusqu'à ce qu'arrivés au seuil et avertis de bien se garder de le toucher, ils furent invités à entonner quelque cantique de bénédiction pour le prince. Ils se mirent alors à chanter le *Salve Regina*, en l'honneur de la glorieuse Mère de Dieu. On ne saurait dire combien tous les Tartares restèrent ravis de cette scène religieuse, après laquelle ils se plurent à examiner minutieusement les riches ornements et les livres des religieux; puis Sartak, prenant la Bible dans ses mains, demanda à Rubriquis si c'était là l'Evangile. Je répondis, dit le Frère, que ce livre contenait toute l'Ecriture Sainte[2]. Et au même moment je lui présentai les lettres de St Louis traduites en arabe et en syriaque. Après les avoir lues, Sartak fit répondre le lendemain aux religieux que, quant à demeurer dans ces contrées, il fallait qu'ils en obtinssent la permission de son père Batù, à la résidence duquel il les ferait accompagner[3]. C'était sur les rives du Volga. Quand il y arriva, Rubriquis fut frappé d'étonnement en voyant le camp du prince couvrir, sur une longueur de quatre à cinq lieues, un espace plus étendu qu'une grande ville, avec une population innom-

[1]) Chap. 17. — [2]) Ibid. — [3]) Chap. 17 et 18.

brable[1]. Conduits à la tente qu'occupait Batù, les religieux furent invités à entrer, mais à pieds nus, en gardant toutefois notre habit, dit le Frère (privilége que n'avait point obtenu notre confrère Jean de Pian-Carpino). Cette scène émerveilla tous les Tartares, qui nous regardaient fixement et en silence; lorsque nous fûmes près de Batù, qui nous considérait de son trône avec la plus grande attention, j'eus ordre de dire à genoux ce que j'étais chargé de lui transmettre. Lors je commençai en ces termes : « Seigneur nous prions Dieu, de qui tout bien procède et qui vous a fait don de toutes les richesses terrestres que vous possédez, de daigner maintenant vous accorder les richesses célestes, sans lesquelles les premières ne peuvent servir de rien. Mais il ne vous sera donné d'acquérir celles-là qu'en vous faisant chrétien; car Dieu a dit : celui qui croira et sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas et ne sera pas baptisé, sera condamné[2]. » Mais Batù se mit à rire de ces paroles du missionnaire, et avec lui tous les mogols présents, qui, se frottant les mains, donnaient clairement à entendre qu'ils se faisaient un jouet des saints religieux[3]. Après cela, Rubriquis lui exposa les motifs de son ambassade; mais quand il parla de la faculté de demeurer dans ces contrées et d'y prêcher la foi, Batù répondit, comme l'avait déjà fait son fils Sartak, qu'il n'était pas en son pouvoir de l'accorder, et que, pour l'obtenir, il fallait qu'ils s'adressassent à Mangù-Khan, empereur suprême, élevé au trône en 1250[4].

Là-dessus ils n'hésitent pas à se diriger aussitôt le long des rives du Volga vers la cour de Mangù, dans un voyage de plus de cinq semaines, fait presque toujours à pied, et souvent sans aliments pour se sustenter. A ces souffrances se joignirent ensuite un froid intolérable, et la funeste nouvelle que leur transmit leur guide, en leur annonçant qu'ils devraient encore marcher pendant plus de quatre mois pour arriver à leur destination, dans un pays où l'hiver était si rude qu'on y voyait se fendre jusqu'aux arbres et aux pierres. En conséquence, cet homme leur demanda s'ils avaient assez de courage pour aller en avant; à quoi les intrépides Apôtres répondirent qu'avec la grâce de Dieu ils s'en sentaient bien assez pour endurer ce que supportaient les autres hommes[5]. Munis d'une grande veste et de culottes de peau de mouton, et de bottes de feutre, avec un ample manteau de la même étoffe, ils s'avancèrent donc

1) Chap. 21. — 2) Ibid. — 3) Ibid. — 4) Ibid. — 5) Chap. 24 et 25.

hardiment, n'ayant pour se nourrir durant toute cette partie d'un si long voyage que du millet, de l'eau et du cumiz[1], jusqu'à ce qu'enfin le ciel voulut qu'ils arrivassent à la cour de Mangù-Khan. Là Rubriquis, voyant près du palais impérial un édifice surmonté d'une croix, en ressentit dans son âme, dit-il, « une joie si vive qu'on ne saurait l'exprimer par des paroles. C'est pourquoi, pensant que ce devait être le signe d'une grande chrétienté, j'entrai dans le monument avec une singulière anxiété; mais après y avoir remarqué un autel magnifiquement orné, avec les images du Sauveur, de la Vierge, de saint Jean-Baptiste et de beaucoup d'anges, historiées sur des étoffes brodées en or et parsemées de pierres précieuses, et de plus une grande croix d'argent au milieu de l'édifice, je n'y trouvai personne qu'un moine arménien, hâve, stupide, et seulement couvert jusqu'à mi-jambes d'une tunique grossière. Néanmoins avant de le saluer, nous nous jetâmes à genoux et nous chantâmes l'*Ave Regina Cœlorum*, prière à laquelle il s'unit. Nous nous saluâmes réciproquement et nous commencâmes à causer, à côté d'un brasier[2]. » Le moine pria Rubriquis d'engager Mangù à se faire chrétien, en lui promettant que le roi de France et le Pape se déclaraient l'un et l'autre ses sujets. A cela notre religieux répondit : je m'efforcerai très-volontiers, ô mon Frère, d'amener le Khan à la religion chrétienne; c'est pour ce motif que je me suis rendu ici; je lui promettrai, si vous le voulez, que, s'il reçoit le baptême, les Français comme le Pape s'en réjouiront grandement, qu'ils le reconnaîtront et le traiteront en frère, mais non qu'ils pourraient devenir ses sujets et ses tributaires; car, en agissant de la sorte, j'agirais contre ma conscience et l'objet de ma mission. Après une pareille réponse, le moine n'osa plus insister[3].

Sur ces entrefaites vint le jour où les religieux devaient être présentés à Mangù; c'était le 4 février 1254. On enleva la toile de feutre qui couvrait la porte de son palais, dit Rubriquis, et nous y entrâmes, en chantant l'hymne :

A solis ortus cardine
Ad usque terræ limitem,
Christum canamus principem,
Natum Mariâ Virgine[4].

Le Khan, homme de moyenne stature, au nez un peu épaté et relevé, âgé d'environ quarante-cinq ans, était assis sur un

[1]) Ibid. — [2]) Chap. 30 et 31. — [3]) Ibid. — [4]) Ibid.

petit lit, richement vêtu, ayant à ses côtés une de ses filles, nommée Cyrine, également assise, et dans un autre lit voisin, plusieurs enfants qui se reposaient[1]. Il fit apporter aussitôt, pour faire honneur à ses hôtes, du cumiz, de l'hydromel et du vin de riz, venu de Chine; quand ils en eurent bu, Mangù adressa à Rubriquis une foule de questions sur l'objet de son voyage, et demanda quelles étaient les dispositions du Pape et de tous les autres princes occidentaux à l'égard des Tartares. Mais le cumiz avait tellement alourdi l'intelligence et embarrassé la langue des interprètes, qu'il était absolument impossible de comprendre ce qu'ils disaient « de sorte, ajoute Rubriquis, que tout ce que je compris, c'est que mon interprète était ivre, et que l'empereur ne l'était pas moins[2]. » Les saints missionnaires remarquèrent ensuite que le Khan et toute sa famille étaient indifférents pour toutes les religions, dont les ministres, Nestoriens, Sarrasins, Bonzes ou Lamas, se rendaient à la cour, afin de prier pour un prince qui leur faisait distribuer tout ce dont ils avaient besoin. Un jour cependant il appela en particulier les religieux, et quand ils furent en sa présence, il voulut qu'ils lui chantassent quelque hymne catholique. Ils entonnèrent donc le *Veni, Sancte Spiritus*, tandis que Mangù s'amusait à examiner minutieusement leur Bréviaire et la Bible, bien qu'ils n'attendissent rien de cet examen. En effet, il dit peu après nettement à Rubriquis que tous les hommes de sa cour devaient, puisqu'ils adoraient tous le même Dieu, être libres de l'honorer de la manière qui leur plaisait le mieux. Néanmoins, quand le prince tartare se transporta quelque temps après avec sa cour à Karakorum, les missionnaires tinrent à l'y suivre. Cette ville parut à Rubriquis inférieure à celle de saint Denis en France, dont l'abbaye, dit-il, est mille fois plus considérable que le palais entier de Mangù[3]. Elle se composait de deux grands quartiers, l'un dit des Sarrasins, où se tenaient les marchés et les foires, l'autre dit des Chinois, qui l'habitaient, ainsi que des artisans de tous les métiers. Les religieux remarquèrent ensuite, entre autres édifices, douze temples païens de diverses nations, deux mosquées et une église nestorienne[4].

Mais cette fois la Providence voulut ménager aux saints missionnaires l'occasion de faire une profession solennelle de leur foi en présence de l'empereur Mangù et de toute sa cour. En effet, il appela tous les chefs des nombreuses sectes reli-

[1]) Ibid. — [2]) Ibid. — [3]) Chap. 42. — [4]) Ibid.

gieuses qu'il tolérait dans son empire, et leur ordonna d'entamer devant lui, entre eux et avec les envoyés de saint Louis, une discussion publique sur la vraie foi, afin de reconnaître parmi tant de religions quelle était la vraie; et il voulut en même temps qu'on lui en remit le symbole par écrit. Il y avait des Mahométans, des Bouddhistes, des Nestoriens et Rubriquis avec ses compagnons, qui tous obéirent. En conséquence, la veille de la Pentecôte, ils se réunirent en très-grand nombre dans une grave assemblée, avec trois juges députés par Mangù, un Chrétien, un Musulman et un Bouddhiste, qui défendirent sévèrement à ses membres, au nom de leur maître, de s'injurier, ou d'entraver de quelque manière que ce fût la liberté de la discussion[1]. Et sur le champ Rubriquis, jeté à dessein au milieu de tous ces Bonzes, ces Imans et ces docteurs Nestoriens, fut invité à entrer en discussion avec un des premiers, qui était venu de la Chine. Celui-ci, se mettant debout, interpella ainsi le Franciscain : « Mon ami, par quel point de doctrine voulez-vous que nous commencions? Par la création du monde ou par les destinées des âmes après la mort? » — « Il ne me semble pas vraiment, répondit le missionnaire, que tel doive être l'objet de notre controverse. Car, étant admis que toutes choses viennent de Dieu, principe et source de toute la création, il est clair que c'est par lui qu'il convient de commencer, puisque nous n'en avons pas la même idée, et que Mangù-Khan désire savoir lequel de nos Dieux est le meilleur. » — Les juges lui ayant donné raison, il se mit à démontrer l'existence et l'unité de Dieu par des arguments philosophiques. Quand il les eut développés, le Bonze Chinois s'écria : « Mais il faudrait être fou pour n'admettre qu'un seul Dieu! Il appartient aux sages d'en reconnaître plusieurs; car dans le monde n'y a-t-il pas plusieurs princes, plus ou moins puissants, au-dessus desquels tous est Mangù-Khan? Il faut en dire autant des Dieux. Quel serait donc ce Dieu unique dont vous parlez? » Rubriquis, prenant la parole, commença à en retracer les souverains attributs, et en particulier la toute puissance. Mais le Bonze, élevant plus haut la voix, protesta ne pas comprendre ce qu'était ce Dieu tout-puissant. — « Ainsi donc, reprit Rubriquis, vous êtes forcé d'avouer qu'il n'y a pas un seul de vos Dieux qui puisse vous garantir des maux? Cela posé, à quoi sert la prière? A quelle fin honorez-vous Dieu d'un culte? » Ces considérations décisives eu-

[1]) Ibid.; chap. 43.

rent une si grande force sur les juges et sur tous les autres auditeurs, y compris le Bonze qui avait soutenu la lutte, que le Franciscain fut unanimement déclaré vainqueur. Après Rubriquis, ce furent les Nestoriens qui entrèrent en lice avec les Mahométans. Mais ceux-ci protestèrent qu'il n'y avait point de discussion possible entre eux et les premiers, puisqu'ils admettaient la vérité de la loi des chrétiens et de tout ce que contient l'Evangile, ainsi que l'existence d'un Dieu unique, auquel ils s'adressaient chaque jour par la prière. Cette conférence terminée si promptement, ajouta Rubriquis, ils se mirent à chanter ensemble à haute voix, à l'exception des païens, qui n'eurent point le courage de dire un mot, quoiqu'ils commençassent bientôt à boire largement avec les autres[1].

Cependant le lendemain Mangù fit appeler l'intrépide missionnaire Franciscain, et quand il l'eut en sa présence, il lui parla en ses termes : " Vous devez savoir que nous Mogols nous croyons en un seul Dieu, pour lequel nous vivons et nous mourons, ayant sans cesse nos cœurs tournés vers lui. " — " Qu'il vous en fasse la grâce, interrompit adroitement Rubriquis, sans cela ce que vous dites ne saurait être. " — Et l'empereur continuant : " comme le même Dieu, dit-il, a muni la main humaine de plusieurs doigts, ainsi il a ouvert aux hommes plusieurs voies pour arriver au ciel : l'Evangile aux chrétiens, qui ne l'observent pas, et la divination aux Mogols, qui accomplissent fidèlement tout ce que leurs devins leur prescrivent, et jouissent par là d'une paix parfaite. " Il conclut en disant que, comme il y avait déjà longtemps que Rubriquis et ses compagnons demeuraient dans ses Etats, ils n'avaient plus qu'à se disposer à en sortir. Dès lors, dit le saint missionnaire, je pris congé du Khan, pensant que, si Dieu m'avait accordé la grâce d'opérer des miracles semblables à ceux de Moïse, j'aurais eu le bonheur de le convertir[2]. Mais quand Rubriquis lui demanda, si après avoir porté sa réponse au roi de France qui l'avait envoyé, il pourrait revenir en Tartarie pour donner ses soins aux chrétiens qui y étaient établis, Mangù fit semblant de ne point le comprendre. Toutefois il lui offrit trois vêtements pour son usage durant sa route. Le saint religieux partit le 8 juillet 1254, laissant néanmoins dans le pays le Fr. Barthélemi de Crémone, qui ne voulut plus retourner en Occident[3]. Chemin faisant, il rencontra sur la fin du mois d'août Sartak, qui se rendait à la cour de l'empereur, et qui,

1) Ibid. — 2) Ibid. chap. 44. — 3) Ibid. chap. 47.

manifestant une joie extraordinaire de le revoir, lui fit don de deux vêtements de soie, l'un pour lui, l'autre pour le roi de France[1]. Le 16 décembre il arriva au camp de Batù, d'où il gagna le Caucase, traversa l'Arménie et la Syrie, et arriva le 15 août 1255 à son couvent de saint Jean d'Acre, où il écrivit la relation de son voyage et de sa mission[2].

Tel est en abrégé l'histoire de la mission du Fr. Guillaume Rubriquis près du grand Khan des Tartares, mission dont il ne faut point considérer les résultats comme mesquins et peu importants pour la foi catholique dans ces contrées. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à songer que c'est la fermeté avec laquelle ce missionnaire soutint à Kara-Korum l'existence et l'unité de Dieu contre la prétendue philosophie des bonzes chinois, qui lui a acquis une telle réputation parmi toutes ces tribus, et leur a donné une si haute idée de la sagesse et de la vertu des prêtres de l'Eglise Romaine, qu'elle se répandit à travers ces immenses régions jusqu'en Chine. Il s'ensuivit, comme nous le rapporterons dans un autre article de cette *Chronique*[3], que peu de temps après, Kublai-Khan, empereur suprême de tous les Mogols et du vaste empire céleste, qu'il s'assujettit par la force des armes, envoya au Pape des messagers chargés de lui demander bon nombre de missionnaires, pour enseigner à ses peuples la véritable philosophie et la religion. Nous avons vu, en outre, avec quelle adresse il travailla, durant son voyage dans ces vastes régions vers le lieu de sa destination, à instruire ceux qui l'accompagnaient des vérités de notre foi; c'étaient des étincelles qui contribuèrent aussi jusqu'à un certain point à faciliter le ministère de ceux qui remplirent plus tard parmi ces peuples le rôle de prédicateurs de l'Evangile, et y recueillirent, on peut le reconnaître, des fruits de vie éternelle assez abondants et bien admirables[4]. Il importe encore de faire mention des baptêmes, des confessions et des communions que le P. Rubriquis administra dans cette ville de Kara-Korum aux Pâques de 1254, et il convient même de citer à ce sujet ses propres paroles. « Il y avait là, dit-il, un grand nombre de chrétiens de toutes les nations, Hongrois, Alains, Russes, Géorgiens et Arméniens, qui n'avaient plus participé à la sainte communion, depuis qu'ils s'étaient établis dans ces contrées. C'est

[1]) Ibid. — [2]) Ibid. chap. 51. — [3]) Voir en attendant le chap. IV du livre II de notre Histoire des Missions Franciscaines. — [4]) Voir les vol. I, II, III et IV de notre Histoire des Missions Franciscaines, *passim*.

pourquoi dans le cours de la Semaine Sainte et à l'approche de la fête de Pâques, ils me prièrent instamment de vouloir bien célébrer la Messe, après avoir entendu leurs confessions. Je condescendis volontiers à leur désir, en me servant d'un interprète pour leur rappeler le mieux qu'il me fut possible les dix commandements de Dieu, les sept péchés capitaux, et les autres principaux articles de notre religion, qu'il est nécessaire de bien connaître pour que la confession soit valable, et pour exciter le cœur à la contrition. Seulement, quant au péché du vol, ils s'en excusaient en disant qu'il ne leur était pas possible de vivre sans le commettre, puisque leurs maîtres ne leur fournissaient ni la nourriture ni les vêtements dont ils avaient besoin, et qu'ils n'y trouvaient une compensation que dans ce qu'ils parvenaient à leur dérober, sans qu'ils s'en aperçussent. Considérant donc qu'en agissant ainsi, ces maîtres étaient les iniques usurpateurs des biens de ces pauvres gens, je dis à ceux-ci qu'ils pouvaient en conscience prendre les choses nécessaires à la vie; et cette doctrine, je n'eusse pas hésité à la soutenir, en cas de besoin, devant le grand Khan lui-même. D'autres étaient soldats, et s'excusaient, aussi par cette raison de la misère, d'avoir embrassé le métier des armes. Je les encourageai par des paroles affectueuses, en leur défendant seulement de combattre contre les chrétiens leurs frères, ou de leur causer aucun dommage; je les exhortai à être plutôt prêts à mourir, pour devenir ainsi les martyrs du ciel, et à ne pas craindre d'être accusés auprès du grand Khan, devant qui je les défendrais, même par des prédications solennelles. Et ces paroles, je les prononçai en présence des Nestoriens qui étaient là, ne doutant point qu'ils ne les rapportassent aussitôt à Mangù[1]. Cependant l'orfèvre maître Guillaume de Paris, que j'avais rencontré à Kara-Korum, nous avait procuré un fer à hosties et quelques ornements d'église. C'est encore lui qui avait sculpté, dans le goût français, une belle image de la Vierge, autour de laquelle il avait finement buriné l'histoire de l'Evangile, et un petit ciboire en argent, pour y renfermer la Sainte Eucharistie; en outre, il nous avait arrangé un petit oratoire, merveilleusement orné et historié de traits de la vie des Saints. Quand j'eus béni chaque objet, je fis faire quelques hosties à notre usage, et me servant du baptistère que les Nestoriens m'avaient cédé dans leur église pour y célébrer, j'y offris le Jeudi-Saint le sacrifice non sanglant avec un calice et une patène en argent d'une grandeur

[1]) Chap. 40.

extraordinaire. J'en fis autant le jour de Pâques, où je distribuai la communion au peuple et lui donnai la bénédiction, après avoir déjà baptisé la veille plus de soixante personnes, avec grande pompe et dans un ordre parfait, à la joie inexprimable de tous les chrétiens[1].

Nous pourrions terminer le présent article, s'il ne nous paraissait important de signaler plusieurs détails d'un intérêt général pour l'histoire, qui se trouvent dans la relation de l'intrépide voyageur et saint missionnaire Rubriquis. Et d'abord, relativement aux Missions Franciscaines, il faut attirer l'attention sur le nom et la mémoire d'un de ses confrères, nommé André, qu'il rappella plusieurs fois, et qui, s'essayant à la vie apostolique, avait parcouru et visité avant lui toutes ces régions reculées de l'Asie, sans qu'il en soit fait aucune mention ni dans les annales et chroniques de l'Ordre ni ailleurs. Rubriquis en parle pour la première fois, à propos de Tenduc et du célèbre prêtre Gianni, prince Souverain de ce pays, dans le chapitre dix-neuvième, où il dit : « On fait partout grand bruit de ce prêtre Gianni; cependant, lorsque je passai dans son pays, personne, si ce n'est quelques Nestoriens, ne sut m'en dire un mot. C'est là que résidait le Khen-Khan, à la cour duquel se présenta le Fr. André, et que je m'arrêtai moi-même à mon retour. » Plus loin il le nomme de nouveau au chapitre suivant (vingtième), en décrivant ainsi les bords de la mer Caspienne : « Cette mer est entourée de montagnes de trois côtés, mais au nord on ne voit que de rases campagnes. Le Fr. André avait fait le tour des côtes méridionale et orientale, et moi j'explorai les deux autres, celle du nord, en quittant le camp de Batù pour me rendre près de Mangù Khan, et celle du couchant, en retournant en Syrie de ce camp en Syrie. On peut faire le tour de cette même mer en quatre mois, mais il est tout à fait faux qu'elle soit un golfe de la grande mer, elle ne se réjoint d'aucun côté à l'Océan, elle est au contraire entièrement entourée de terre. » Le chapitre vingt-cinquième contient encore l'indication suivante : « Après avoir passé la mer caspienne, je m'informai de la ville Talas, qu'habitaient des allemands soumis à Bury, dont m'avait parlé le Fr. André. » Puis il écrit au chapitre vingt-neuvième : « nous entrâmes ensuite dans une campagne où se tenait la cour du Khen-Khan, qui habitait d'ordinaire le territoire des Naymans, auparavant soumis au prêtre Gianni. Mais je ne visitai cette résidence qu'à mon retour. Le Fr. André m'avait annoncé la

[1] Ibid.

mort du Khen-Khan susnommé, causée par un breuvage empoisonné que lui avait fait boire Batù, qui désirait voir sur le trône Magù-Khan. » Enfin il en parle encore au chapitre trente-quatrième, à propos d'un certain clerc d'Acre, nommé Raimond ou Théophile, qui, parti de Chypre avec le susdit Fr. André, alla jusqu'en Perse, mais ne voulut pas le suivre jusqu'à la cour du grand Khan, bien qu'il se soit ensuite décidé à y aller seul, quand le Fr. André en fut revenu. Ces particularités démontrent clairement que ces saints missionnaires s'attachaient à acquérir des notions exactes sur le pays qu'ils évangélisaient dans leurs voyages, se les communiquant l'un à l'autre dans l'intérêt de leur ministère, et les répandant à travers l'Occident. Celles que Rubriquis nous a transmises sur le Japon[1], qu'il a le premier fait connaître à l'Europe, et sur la Chine, tant septentrionale que méridionale, ne sont pas moins curieuses; c'est lui qui notamment a signalé le papier monnaie et l'écriture en chiffres dont on y usait à la différence de tous les autres peuples voisins; et à ce sujet il est bon de rapporter ici ses propres paroles : « La monnaie du Cathai, dit-il, consiste en un morçeau de papier de coton, de la grandeur de la main, sur lequel sont tracés quelques lignes, et une empreinte semblable au sceau du grand Khan. Les habitants de ce pays écrivent avec un pinceau à la manière des peintres, et de telle sorte qu'une seule figure contient plusieurs lettres et caractères, dont chacun à sa signification particulière. Les Thibétains écrivent comme nous, de gauche à droite, avec des caractères assez semblables aux nôtres. Quant aux peuplades de Tanghut, ils écrivent de droite à gauche, à la façon des Arabes, en redoublant les lignes à mesure qu'elles s'élèvent les unes au dessus des autres. Les Inguri, au contraire, descendent de haut en bas[2]. » On sait d'ailleurs que c'est le même Rubriquis qui a découvert l'usage que les Tartares faisaient de la rhubarbe[3] dans le traitement des maladies, et qui a fait connaître en Occident cette plante dont l'on a tiré et dont l'on tire encore tant d'avantages dans certaines infirmités. Mais nous aurions trop à nous étendre, si nous voulions rapporter ici les intéressantes et remarquables particularités de toute sorte dont le Fr. Rubriquis a su enrichir sa relation. Elle est du reste assez connue des érudits de l'Europe par la version française qu'en a faite le savant Bergeron; mais nous désirerions que, traduite dans notre langue, elle ne demeurât pas plus longtemps ignorée des Italiens.

[1]) Chap. 37. — [2]) Chap. 41. — [3]) Chap. 37.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

ANGLETERRE.

L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS ET SA MISSION ACTUELLE EN ANGLETERRE.

Rien ne réjouit et ne fortifie les fils de St François comme de pouvoir constater chaque jour l'accomplissement de la prédiction de leur saint Père et Fondateur, annonçant que son Ordre subsisterait jusqu'à la fin du monde, et qu'ils seraient appelés à prêcher la foi de Jésus-Christ dans tout l'univers. En effet, là où, à raison de la fragilité humaine ou des misères des temps, ils pourraient avoir déchu de leur première ferveur, on voit s'élever comme par enchantement des plantes nouvelles; et s'il arrive qu'ils soient chassés de tel ou tel pays par la malice des hommes ou par la fureur de l'enfer, on voit s'ouvrir devant eux d'une manière inattendue d'autres contrées à sanctifier par la pénitence sous la bénédiction du Seigneur.

Cette providence spéciale du ciel, qui s'est manifestée pendant plus de six siècles en faveur de l'Institut Séraphique, éclate de nos jours, pourtant si malheureux, avec des caractères nouveaux, dans la restauration solennelle de ce même Institut. Ainsi, nous avons vu naguère fonder d'importantes missions dans la Nouvelle Zélande[1] et dans l'Afrique centrale[2], et confier à des réguliers des Provinces apostoliques à Terre-Neuve et aux Etats-Unis d'Amérique[3], où des religieux d'Italie, du Tyrol allemand et de Westphalie rivalisent de zèle avec leurs confrères du couvent de sainte Barbe en Californie, pour propager dans toutes ces contrées la gloire du Seigneur et conquérir des âmes au ciel; et au milieu des rudes travaux de leur ministère, des privations et des sacrifices de tout genre qu'ils doivent s'imposer, ils s'appliquent encore à rendre parfaite dans toutes leurs maisons

[1]) Voir le 1er n° de la première année de cette *Chronique*, p. 53.

[2]) Voir le 1er n° de la deuxième année, p. 20. — [3]) Ibid. p. 44.

l'observance des règles et des constitutions qui regardent leur profession.

Maintenant, en confirmation de ce que nous venons de dire, il nous est bien doux de pouvoir annoncer à nos lecteurs le rétablissement de l'Ordre des Mineurs qu'ont opéré jusqu'en Angleterre nos excellents Pères de la Province de Belgique. Mais d'abord nous ne saurions passer sous silence la constance admirable des anciens Franciscains de cette noble nation, qui, après avoir combattu en intrépides athlètes le schisme de Henri VIII, jusqu'à verser généreusement leur sang pour la défense de la Foi Catholique[1], parvinrent, grâce à leur zèle industrieux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, à se maintenir en ce pays par une sorte de prodige jusqu'à nos jours, bien qu'en butte à des vexations et à des persécutions incessantes, qui ne leur laissaient pas un instant de repos. Ne pouvant avoir de couvents dans la grande Bretagne, ils envoyaient sur le continent voisin des jeunes gens qui y faisaient leur éducation et retournaient ensuite dans leur pays en qualité de missionnaires : ce qui dura jusqu'au temps de la grande révolution française, où on leur enleva leur couvent de Douai, dans lequel ces ministres de l'Evangile se préparaient à la carrière apostolique. Mais loin de se laisser abattre par ces difficultés, ils trouvèrent moyen d'accomplir en Angleterre ce qu'on ne leur permettait plus de faire à Douai, ils y reçurent des novices dans leurs résidences, et là ils les formèrent le mieux qu'ils purent à la Règle Franciscaine et aux fonctions du ministère apostolique.

Mais ils s'aperçurent bientôt qu'il était impossible que ces jeunes gens se pénétrassent du véritable esprit du saint Patriarche, sans en porter l'habit, vivre d'aumônes, fréquenter le chœur, et s'acquitter de tous les autres exercices que la Règle et les constitutions prescrivent aux religieux; or, tout cela n'était point permis à cette époque en Angleterre, tant à raison de l'oppression sous laquelle gémissaient encore les catholiques romains, que par suite des vieux préjugés des Protestants contre la vie monastique. C'est pourquoi en 1840 ils s'adressaient au Ministre général de l'Ordre, le Révérendissime P. Joseph Marie d'Alexandrie (de toujours chère et glorieuse mémoire!), le priant de leur accorder l'autorisation d'envoyer ces jeunes gens terminer leur noviciat et leurs études dans les couvents d'Italie. Il est aisé de comprendre que l'ordre accueil-

[1]) Voir le *Certamen Seraphicum* de la province d'Angleterre, par le P. Ange de St-François.

lit une semblable proposition avec une joie extraordinaire, et pour ce qui dépendait de lui, il promit tout le concours possible; malheureusement de si beaux projets furent traversés par de nouvelles et singulières difficultés, que ce n'est point ici le lieu de rapporter; et il arriva ainsi que les Pères anglais cessèrent entièrement de recevoir pour l'ordre des novices, qu'ils ne pouvaient point façonner aux prescriptions de la Règle et des constitutions.

Mais qui dira combien la Providence est admirable dans ses conseils? Voilà que quelques années après, c'est-à-dire en 1849, il se fit que Mgr Van Bommel, évêque de Liége en Belgique, voyageant dans la Grande-Bretagne, eut la bonté de visiter les Franciscaines Tiertiaires du célèbre monastère de Taunton. Ces pieuses filles, tout enflammées de l'esprit de leur saint fondateur, qui les faisait depuis longtemps soupirer après la restauration de leur institut dans ces contrées, saisirent cette excellente occasion de réaliser leurs désirs, et demandèrent au digne prélat, s'il ne pourrait et ne voudrait pas les aider dans une entreprise qui procurerait tant de gloire au Seigneur et tant d'avantages à l'Angleterre. Mgr Van Bommel, qui aimait ce pays avec la plus tendre affection et qui en appelait de tous ses vœux le retour au sein de l'Eglise Romaine, et cela au point de célébrer tous les jeudis le saint Sacrifice à cette intention, réfléchit un instant, puis, le visage radieux de cette confiance qui ne peut venir que du ciel, il répondit qu'il espérait qu'elles verraient bientôt leurs Frères Franciscains de Belgique, qui édifiaient tant son troupeau non moins par la ferveur avec laquelle ils observaient les règles de leur institut, que par le zèle qu'ils déployaient pour le salut des âmes.

En effet, à peine était-il rentré dans son diocèse qu'il appela le Ministre Provincial des religieux dits récollets, et tâcha de lui persuader que Dieu voulait qu'ils fondassent un couvent en Angleterre. Les pères lui objectèrent que leur province belge, qui venait seulement de renaître depuis quelques années, c'est-à-dire en 1833, après quarante ans de suppression, ne comptait encore que peu de couvents et peu de religieux, de sorte qu'une pareille entreprise leur paraissait impossible pour le moment. Néanmois le Provincial finit par se rendre aux instances du vénérable prélat, auquel l'attachaient, ainsi que tous ses religieux, de nombreux motifs de reconnaissance; il se sentait d'ailleurs encouragé par l'exemple de son saint patriarche, qui désirait moins encore de voir s'accroître les couvents de son ordre en Italie, que de convertir les âmes à Jésus-Christ, et de propager

la foi chez tous les peuples infidèles de la terre. En conséquence, après avoir consulté son chapitre, il chargea le P. Bernard Van Loo, actuellement procureur général des récollets au couvent de Sainte-Marie d'*Ara Cœli* à Rome[1], de se rendre à Bristol en Angleterre, afin de s'entendre avec l'évêque de cette ville, Mgr Hendren, de l'Ordre des Franciscains, sur la manière de mettre à exécution, si c'était possible, le projet de cette fondation. Cependant le P. Van Loo voulut avant tout se présenter à Mgr Corselis, vicaire général du diocèse de Bruges et visiteur apostolique des ordres religieux en Belgique, afin de lui demander des lettres de recommandation pour l'Angleterre; il en obtint une, en effet, que nous ne savons nous empêcher de reproduire intégralement, tant elle est belle, simple et pleine de piété; cette lettre était conçue en ces termes :

« A tous ceux qui verront et liront les présentes, salut dans le Seigneur!

« Nous certifions et attestons par les présentes que le Fr. Bernard Vanloo, prêtre de l'Ordre des Mineurs Récollets de l'Observance de St François, Définiteur de la Province de St Joseph en Belgique et professeur de théologie au couvent de Saint-Trond, est un religieux très-recommandable, tant par sa science des choses saintes que par les vertus religieuses dont il est orné; un des premiers Pères de son Institut, dont les membres se sont attiré, dans tous les diocèses de la Belgique où existent leurs couvents, l'estime et l'affection particulières de tout le monde, par leur exacte observation de la discipline régulière, par leur zèle à favoriser les études sacrées, et par l'exercice fructueux du ministère ecclésiastique. C'est pourquoi nous avons la ferme conviction dans le Seigneur que, si l'on parvient avec l'agrément du S. Siége, à introduire et à fonder en Angleterre des couvents de leur ordre, où ils puissent vivre dans la pratique de leurs règles et de leurs statuts, ils y recueilleront des fruits très-abondants à porter dans le grenier mystique de Jésus-Christ, et qu'ils y seront, comme ici, de précieux auxiliaires pour le clergé séculier dans la culture de la vigne du Père céleste. Car l'histoire ecclésiastique nous apprend que beaucoup d'hommes de diverses contrées ont été amenés au culte du vrai Dieu et ont obtenu le salut éternel par l'influence de ces religieux, qu'accompagne une bénédic-

[1]) Cet article a été publié à Rome en janvier 1862. Depuis cette époque le R. P. Bernard Van Loo a été, au terme de son service, remplacé dans les fonctions de Procureur général.

(*Note du traducteur*).

tion spéciale de l'auteur des conseils évangéliques, pour l'amour duquel ils ont quitté tout ce qu'ils aimaient sur la terre, en lui consacrant toute leur vie.

« *Bruges, le 27 septembre* 1849.

« F. T. Corselis,

« *Visiteur et Délégué Apostolique des Ordres Réguliers en Belgique, et Vicaire-Général.* »

Singulièrement encouragé par cette lettre, le P. Vanloo partit sur le champ pour l'Angeterre et alla immédiatement conférer sur l'objet de sa mission avec Mgrs Brown, Visiteur Apostolique des Franciscains dans ces contrées, et Hendren, évêque de Bristol. Ceux-ci l'accueillirent parfaitement et lu promirent leur bienveillant concours, comme on le voit par les pièces que nous transcrivons ci-après. La première, celle de Mgr Brown, portait ce qui suit :

« Nous Thomas Joseph, de l'Ordre de St Benoît, par la grâce de Dieu et du Saint Siége apostolique, Evêque d'Appollonia, Vicaire apostolique du pays de Galles, et Visiteur de la province des Franciscains de la stricte observance d'Angleterre, à tous ceux qui verront les présentes lettres, salut dans le Seigneur! Ayant appris par des témoignages dignes de foi que les Frères Mineurs de la stricte observance de la Province de St Joseph en Belgique se concilient l'estime et l'amour de tous les évêques de ce royaume, dans les diocèses desquels ils ont des couvents, tant par l'exacte observance de la discipline régulière, que par le zèle avec lequel ils s'appliquent aux études sacrées, les cultivent et en secondent les progrès, et par les avantages spirituels qu'ils procurent aux âmes dans l'exercice du ministère ecclésiastique, nous désirons vivement qu'après en avoir obtenu l'autorisation du Siége apostolique, ils s'établissent en Angleterre et y fondent des couvents de leur Ordre, pour y vivre selon leurs règles, statuts et cérémonies, sous le gouvernement de leur ministre Provincial de Belgique, en jouissant dans toute la grande Bretagne et dans le pays de Galles des priviléges de leur Institut.

« Donné au Monastère des Sœurs du Tiers-Ordre de St François, près Taunton en Angleterre, ce 22 octobre 1849.

« Thomas Joseph, *Evêque, etc.* »

Mgr Hendren écrivit de son côté, aux Pères Belges, dans les termes suivants : « Aux très-Révérends Provincial, Définiteurs et tous autres Pères de la Province de St Joseph en

Belgique, de l'Ordre des Mineurs Récollets de la stricte Observance, Joseph Guillaume, membre du même Ordre, Evêque d'Uranopoli et Vicaire apostolique du district occidental d'Angleterre, salut! Attendu que l'Illustrissime et Révérendissime Thomas Joseph, Evêque d'Appolonia, Vicaire apostolique du pays de Galles, et visiteur des Provinces des Mineurs Récollets de la stricte observance en Angleterre, a manifesté le désir de voir arriver en Angleterre, sous l'autorisation préalable du Saint Siége, quelques religieux de votre Province, qui y vivent dans l'observance de la règle et des statuts de l'Ordre, et y fondent des couvents, dépendants du Ministre Provincial de Belgique, mais jouissant dans toute l'Angleterre et dans le pays de Galles des priviléges de l'Institut; considérant de notre côté qu'il serait extrêmement glorieux à Dieu, utile à l'Eglise et profitable au salut des âmes confiées à nos soins que vous fondassiez un pareil établissement dans notre district en cette grande ville de Bristol, non-seulement nous vous le permettons de tout cœur, trés-Vénérables Pères et Frères bien aimés, mais nous vous conjurons, par la miséricorde divine, d'exécuter ce projet le plus tôt possible, dès que Rome l'aura approuvé; car nous serons fort heureux de pourvoir à tous les besoins des religieux que vous enverrez, et nous sommes certains qu'avec la bénédiction de Dieu, la bienveillance et les largesses des catholiques pieux vous aideront à mener l'entreprise à bonne fin. Et c'est ainsi que, grâce à votre concours, se relèvera cette chère Province des Frères Mineurs d'Angleterre, et se réalisera le désir ardent que nous en avions conçu, jusqu'ici en vain, dans notre cœur.

Bristol, ce 28 *octobre* 1849.

JOSEPH GUILLAUME,
de l'Ordre de St François, Evêque d'Uranopoli.

On ne saurait dire combien la réception de ces pièces réjouit l'âme du P. Van Loo; il se hâta de retourner immédiatement en Belgique et de les communiquer à son Ministre Provincial. Les membres du chapitre, entièrement convaincus que la volonté de Dieu était qu'ils ouvrissent une maison dans ce pays, résolurent d'écrire au Révérendissime Père Louis de Lorette, Ministre général, et à Son Eminence le Cardinal Lambruschini, protecteur de l'Ordre, pour qu'ils leur obtînssent du Siége apostolique les pouvoirs nécessaires[1]. Mais quoi! la Providence divine voulait

[1]) Documents des archives de la Procure générale des Récollets à Ste-Marie d'*Arc Cœli* à Rome.

montrer que la restauration des Franciscains dans ces contrées devait venir non des combinaisons de l'industrie humaine, mais seulement des admirables conseils de sa sagesse, pour vérifier de nouveau dans ce cas ce qu'a dit le Psalmiste : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam.* En effet, de nouvelles causes, auxquelles il est inutile que nous nous arrêtions ici, apportèrent de nouveaux obstacles au projet, de sorte que ce fut seulement en 1857, que la sainte œuvre put s'accomplir. A cette époque Mgr Vaughan, Evêque de Plymouth, informé du désir que les Franciscains Belges avaient de relever leur Ordre dans la Grande-Bretagne, s'empressa d'écrire au Père Provincial, pour le prier de procurer d'abord à son diocèse cette source de bénédictions, en y fondant le premier couvent de la Province renaissante; et à cette fin il lui offrit une chapelle avec maison et jardin à Sclender, à quelques milles de Plymouth, dans les possessions de la noble famille Trelawny, qui a donné son nom à ce district. A vrai dire, le lieu ne paraissait pas le plus convenable pour l'œuvre tentée, en ce qu'il était trop privé de relations extérieures, et qui pis est, presque exclusivement peuplé de Protestants. Néanmoins la Province Belge accueillit cette offre du digne Prélat avec une vive reconnaissance, et sollicita du Saint Siége d'obtenir l'autorisation d'envoyer à Sclender des religieux qui s'y fixeraient, en restant soumis à la juridiction de l'Ordre et en jouissant de tous ses priviléges. Ces demandes lui ayant été accordées par décret du 30 mai 1858, le R. P. Emmanuel Kenners, accompagné d'un autre prêtre et d'un frère laïque, fut chargé du nouvel établissement, tandis que d'autres se préparaient à les suivre.

Arrivés à leur destination, leur première pensée fut d'y bâtir un petit couvent, pour y vivre dans la parfaite observance de la Règle; et bien que le nombre des catholiques y fût petit, en moins de deux ans le bâtiment fut terminé. Preuve éclatante de cette admirable Providence de Dieu, à laquelle malheureusement on paraît croire si peu de nos jours! Jamais elle ne manque de subvenir aux besoins des fils de St-François, pourvu seulement que, se confiant pleinement en elle, ils tâchent de vivre en vrais Franciscains, en travaillant à leur propre sanctification et à celle d'autrui. « Or voilà, dit le P. Bernard Van Loo, comment se sont trouvées verifiées ces consolantes paroles que le Patriarche séraphique adressait au cardinal Ugolin, quand celui-ci l'accusait de dureté et presque de témérité, parce qu'il envoyait ses fils, rien qu'avec le secours du ciel, dans les parties les plus reculées et les plus inconnues du globe. » Monseig-

„ neur, lui disait-il, vous pensez que Dieu n'a suscité cet or-
„ dre que pour nos contrées; mais je vous dis en vérité qu'il l'a
„ établi pour le bien du monde entier, pour le salut de toutes
„ les nations, sans exclure de ce bienfait les infidèles, sur le
„ territoire desquels pénétreront les religieux de cet institut;
„ car pourvu qu'ils conforment leur vie aux règles de l'Evan-
„ gile et de leur profession, Dieu pourvoira largement à leurs
„ besoins, même au milieu des ennemis de son saint nom[1]. „
Douce prédication, continue le même pieux père, que nous voyons se réaliser depuis plus de six siècles parmi les hérétiques et les païens! Qu'on ne vienne donc plus nous dire qu'il est impossible d'observer la règle de St-François parmi les infidèles et les hérétiques! Ce n'est là qu'un de ces vains prétextes, une de ces misérables illusions que le démon emploie pour détourner les Franciscains de la vie parfaite qu'ils ont embrassée et pour empêcher le grand bien que leurs exemples produisent au profit des âmes! Car non-seulement la vie évangélique assure à ceux qui la pratiquent une certaine providence spéciale quant aux biens corporels, mais, ce qui est infiniment précieux, elle les comble avec surabondance des biens spirituels, elle féconde leurs travaux apostoliques, elle les rend de dignes instruments de la main de Dieu pour la conquête d'une foule innombrable d'âmes qu'ils mènent au ciel! „ Voilà précisement ce que nous permet de constater depuis trois ans le petit couvent de Trelawny. Ainsi, sans parler de la piété que ces religieux ont rallumée par leurs prédications et leurs exemples dans le cœur des catholiques, nous dirons seulement qu'ils se sont tellement attiré l'estime des protestants eux-mêmes, qu'ils ont désarmé leur fanatisme, et qu'ils en ont même ramené plusieurs dans le sein de notre mère la Sainte Eglise. Aussi avons-nous la ferme confiance que de pareilles conversions sont l'heureux présage d'une moisson plus abondante, par laquelle le Seigneur daignera couronner leurs travaux, pourvu qu'ils restent fidèles aux règles de leur Institut, et qu'ils suivent aveuglément les sages conseils que leur saint Patriarche donnait à ses fils, lorsqu'il les envoyait en mission dans les diverses contrées de la terre!

Après la fondation de ce premier couvent de Trelawny, nous

[1]) Domine, vos judicatis quod propter has tantùm provincias Deus Institutum hoc creavit; attamen ego vobis in veritate dico, quod ad universale totius orbis bonum et salutem omnium illud instituit. Neque ab hoc beneficio excluduntur infideles, quorum terras hujus sodalitii Fratres penetrabunt; et dùm ad evangelicam normam et suum Institutum vitas composuerint, Deus etiam inter sui nominis hostes abundè ei cuncta ministrabit.

sommes heureux d'ajouter que ces bons Pères Belges nos frères ont déjà eu le bonheur d'en fonder et d'en ouvrir deux autres : l'un à Killarney en Irlande, l'autre dans un faubourg de Manchester en Angleterre. Le ministre provincial reçut de l'illustrissime évêque de Kerry l'autorisation d'établir le premier, par la lettre suivante du 8 avril 1860.

« David, Evêque de Kerry, au très-révérend Père Archange Vendrikx, ministre de la Province des Pères Récollets de Belgique, salut! C'est dans la joie de notre cœur que, pour satisfaire à vos désirs, autant qu'il est en nous, nous vous accordons dans le Seigneur l'autorisation et la faculté de construire une église ainsi qu'un couvent de votre Ordre dans notre ville de Kellarney, avec tous les priviléges dont jouissent vos monastères, pourvu qu'on y observe tout ce qui a été prescrit par les constitutions apostoliques relativement aux nouvelles fondations de ce genre, et que ni nos paroisses ni notre cathédrale n'en puissent souffrir aucun dommage; nous défendons, en outre, d'y célébrer publiquement la messe, aux jours de dimanche et de fête, après onze heures du matin. Et en attendant nous vous recommandons instamment dans le Seigneur de maintenir en vigueur dans ce couvent la sainte observance des règles, surtout pour ce qui concerne la vie commune, et d'y faire porter l'habit de l'Institut.

A Kellarney, le jour de la fête du très-saint Sacrement en l'an 1861.

DAVID, *évêque de Kerry*.

Muni de cette autorisation, de celle du ministre général de l'ordre et de son chapitre, et du rescrit apostolique du 3 juin 1860, le provincial belge envoya à Kellarney en qualité de supérieur le P. Patrice Verherstraeten, avec quelques pères et un frère laïque, qui, comme les religieux établis à Trelawny, adoptèrent aussitôt l'observance des Franciscains dans toute sa rigueur. Déjà nous tenons de source certaine qu'ils y vivent dans une régularité religieuse aussi grande qu'en Belgique, et qu'ils répondent pleinement aux désirs de l'illustrissime évêque, en travaillant avec le zèle le plus ardent au salut des âmes dans la chaire et au tribunal de la pénitence. Quant aux choses nécessaires à la vie, la Providence les fournit en abondance d'une manière admirable.

Dernièrement l'évêque de Manchester, considérant l'immense population de sa ville, qui ne s'élève pas à moins de 400,000 âmes, dont 100,000 catholiques, et le petit nombre des prêtres séculiers, trop restreint pour faire face à leurs besoins spirituels, pria à son tour les Franciscains belges de vouloir bien fonder

un couvent de leur ordre dans un faubourg de sa résidence. En conséquence le Père Emanuel Kenners, dont nous avons déjà parlé, se rendit sur le champ à Manchester, avec deux de ses confrères, également prêtres, et s'installa dans une maison particulière près d'une chapelle qui leur sert d'église, en attendant que la Providence (et nous sommes sûrs qu'elle ne tardera point à lui venir en aide) lui fournisse les ressources nécessaires pour y bâtir un couvent en règle comme à Trelawny. Voilà, en peu de mots, comment l'Ordre Franciscain a recouvré de nos jours une nouvelle vie en Angleterre. Oh! daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, affermir l'œuvre commencée par sa grâce sous d'aussi bons auspices, en inspirant au cœur des jeunes gens du pays le saint désir de s'enrôler parmi les fils du patriache d'Assise, et en accroissant ainsi le nombre des novices, leurs compatriotes, qui font maintenant leur éducation dans les couvents de Belgique; afin que la province d'Angleterre, autrefois si florissante, reprenne bientôt son ancienne splendeur et s'enrichisse de sujets vertueux et éclairés, qui coopèrent efficacement à la conversion de leur patrie, et puissent en même temps aller évangéliser ses nombreuses colonies dans presque toutes les parties du monde, où, comme partout, *la moisson est abondante, mais les ouvriers sont trop rares : Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

II.

CONSTANTINOPLE.

Lettre du P. Léopold d'Acquasanta, *Missionnaire apostolique des Frères Mineurs de la stricte observance, au P. Jérémie de Monsanvito, gardien du collége de St Pierre* in Montorio *à Rome, sur la situation actuelle de la Mission Franciscaine dans l'île des Princes.*

Péra de Constantinople, le 20 *décembre* 1861.

Très-Révérend Père,

J'ai reçu par le vapeur des postes françaises les quatre petits livres que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Il me manque encore le *Manuel* que je désire bien qu'on n'oublie point. Je m'entendrai là-dessus avec notre très-digne Père Préfet.

Ainsi que je vous l'ai promis en vous écrivant de l'île des Princes, je vous envoie une relation succincte de l'état de cette nouvelle mission, fondée sous la Préfecture Apostolique de la Custodie des Mineurs Réformés de Constantinople.

L'île des Princes est située au sud-est de Constantinople sur la mer de Marmara, et appartient à l'Asie mineure par son voisinage des côtés de Bythinie qui l'entourent du côté du levant et du midi; elle se trouve précisément à l'embouchure du golfe d'Ismith, l'antique Nicomédie, résidence d'été et de chasse du Sultan. Au sud de l'île on voit dominer de loin les montagnes de Brousse (Pruse), ancienne capitale des Turcs, avec son fameux Olympe. Sa distance de Constantinople est d'environ quinze milles.

Elle s'appelle île des Princes (Princhipo, Πριγκιπος en grec) parce que les empereurs de Bysance y envoyaient en exil les Princes du sang et les y renfermaient comme prisonniers de guerre; on y voit en effet encore les ruines d'une tour de réclusion et de beaucoup de chapiteaux et de colonnes, à gauche de la mine de fer. Il en est pourtant qui font dériver ce nom de ce qu'elle est la plus grande et comme le chef-lieu des cinq ilots qui forment le petit archipel de Constantinople, ou de ce qu'elle aurait été anciennement la résidence d'un prince grec.

Le sol y est montueux (excepté sur la rive septentrionale), mais fertile, et produit des fruits extrêmement savoureux. L'air y est très-salubre, meilleur qu'à Constantinople, et c'est pourquoi beaucoup d'Européens de toutes les religions y vont séjourner pendant l'été et l'automne. La majorité de la population est composée de grecs, qui ont une administration particulière et trois couvents de moines, dont deux sont situés sur les monts les plus élevés; la minorité, d'arméniens les uns catholiques, les autres hérétiques; le reste, de catholiques latins. De sorte que toute la population de cette île est chrétienne, à l'exception du gouverneur et des agents de police, qui sont turcs.

Voici le tableau de la population, sans tenir compte de tous ceux qui n'ont ni maison ni famille.

Familles. — Pendant l'hiver 22. — En plus pendant l'été 56. — Total des familles 78. — *Personnes en famille.* — Pendant l'hiver 87. — En plus pendant l'été 301. — Total des personnes en famille 388. — *Domestiques mâles et femelles* — Pendant l'hiver 14. — En plus pendant l'été 86. — Total 100. *Population flottante.* — Pendant l'hiver 101. — En plus pendant l'été 387. — Total. 488. — *Baptêmes.* — En 1860, 4 — en 1861, 3 — Total 7. — *Décès* — en 1860, 5 — en 1861, 7 — Total 12.

Princhipo n'était d'abord habitée que par des grecs. Le catholicisme s'y est seulement introduit à une époque rapprochée de nous, par le moyen de quelques fidèles qui y allaient

passer l'été. Les Pères Dominicains donnèrent les premiers soins à ce petit troupeau, et restèrent dans l'île environ dix ans. Lorsqu'ils la quittèrent en 1844, un prêtre les remplaça pour y célébrer la sainte messe pendant la belle saison. Cependant la chapelle devint la proie des flammes, et la nouvelle chapelle fut établie dans une vieille maison en bois, d'où il fallut bientôt sortir pour célébrer désormais l'office dans la maison d'autrui, c'est-à-dire dans l'église des Arméniens catholiques.

Telle était la situation des catholiques latins à Princhipo, lorsque Mgr Brunoni, vicaire apostolique de Constantinople, les confia dans son zèle aux soins de nos Frères Mineurs de l'observance réformée de St-François, en déclarant par une ordonnance du 8 février 1860 qu'ils formeraient une paroisse indépendante de celles de Péra. Notre première pensée était d'arranger une chapelle, jusqu'à ce que l'église fût reconstruite; mais le manque de temps et l'insuffisance de nos moyens nous forcèrent de nous contenter de l'église arménienne, à notre grand regret et au grand déplaisir de la population. Il n'en est point de même cette année; car mettant la main à l'œuvre, nous sommes enfin parvenus à ériger une chapelle, petite il est vrai, mais très-décente et très-propre à la dévotion, où, quittant l'église arménienne, je célébrai pour la première fois la sainte Messe le jour consacré à l'archange St-Raphaël (16 avril), anniversaire de la profession de notre saint Patriarche.

Ainsi libres de suivre le rite latin, nous fîmes, à la grande satisfaction et joie des fidèles, diverses cérémonies édifiantes, dont pour abréger je vous épargne la description. J'ajouterai seulement que Dieu a daigné bénir de telle sorte nos efforts et nos sacrifices, qu'en huit mois de résidence en cette mission, on a ouvert pour les missionnaires une maison occupée par un frère laïque, une chapelle pour les garçons qui y demeurent toute l'année, et, enfin, que nonobstant le manque presque absolu d'auxiliaires en tout genre, on a commencé à se mettre en mesure de bâtir une église et un hospice stable; car notre Père Préfet a déjà à cet effet acquis le terrain nécessaire et amassé plusieurs milliers de briques.

Mais ce n'est point là la seule mission qu'aient récemment fondée les fils du pauvre d'Assise; Mgr Mussabini, de sainte mémoire, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de toute l'Asie Mineure, a confié à notre Père Préfet le soin de la mission de Magnésie en Lydie, au cœur même de l'Asie Mineure, par un décret qu'il a signé sur son lit de mort. Jusqu'alors il n'y avait jamais eu aucun missionnaire catholique, et l'on y en-

voyait seulement une fois l'an un prêtre pour communier les fidèles et baptiser les enfants. Là aussi notre Préfet a préparé le terrain convenable. Daigne Dieu attirer à la foi les habitants de Magnésie, comme l'aimant, qui y abonde, attire le fer!

Passons à une autre nouvelle qui n'est pas moins consolante. Les catholiques Bulgares, après la malheureuse fuite de leur évêque Mgr Joseph, ou plutôt l'enlèvement de ce pauvre vieillard, loin de faiblir, n'ont fait qu'augmenter en nombre. Assurément la constance montrée par cette nation, dans le malheur qui l'a frappée, méritait toute la sollicitude et toute l'assistance que lui a prodiguées notre frère Mgr le Vicaire Apostolique. Ainsi, afin de mieux assurer l'avenir de ces nouveaux fidèles, on leur a accordé, comme aux arméniens catholiques, deux chefs ecclésiastiques, l'un pour représenter les catholiques Bulgares près de la Sublime Porte, par laquelle il a été reconnu comme tel, l'autre pour s'occuper des affaires ecclésiastiques. Ces deux dignitaires ont été choisis parmi le clergé latin et munis de la dispense apostolique, ils ont déjà adopté le rite bulgare et se sont rendus à leur poste. Le plus âgé, qui s'appelle Pierre, né en Bulgarie et élevé au collége de la Propagande à Rome, a été chargé du rôle civil; l'autre, beaucoup plus jeune, polonais de nation, arrivé de Rome il y a quelques mois, a été préposé aux affaires ecclésiastiques. Ce dernier, pour satisfaire la nation, a quitté le nom de François et pris celui d'Hilaire. Nous le connaissons d'autant mieux qu'il a été notre hôte, et nous sommes sûrs qu'avec son beau caractère et son zèle pour la foi catholique, il recueillera d'excellents fruits du travail qui s'opère chez les Bulgares.

Même chez les grecs il se manifeste un mouvement prononcé vers le catholicisme. Outre Mgr Mélèse, qui, il y a un mois, abjurait ses erreurs avec cinq séculiers, entre les mains de Mgr Brunoni, on compte douze autres familles grecques qui ont embrassé la vraie foi. Mgr Mélèse a été nommé chef de la nouvelle église grecque unie, et n'ayant point encore d'église particulière, il a avant-hier ordonné un prêtre et un diacre dans la chapelle des Bulgares. Mais le mouvement le plus considérable est celui qui entraîne les arméniens schismatiques. Ils se rapprochent à grand pas du catholicisme, de sorte que les prêtres Arméniens catholiques auront une ample mission à recueillir.

Le 11 du mois courant il y a eu une émeute au faubourg de Galata, et précisément à la Bourse, à cause du prix exorbitant des monnaies. Mais l'ordre fut bientôt rétabli; seulement la Bourse est restée fermée pendant quelques jours.

Je vous souhaite, ainsi que tous nos compatriotes des Marches, une bonne et sainte fête de Noël. Je vous salue de cœur et me déclare de votre Très-Révérende Paternité,

Le très-affectionné et très-obéissant serviteur,

Fr. Léopold d'Acquasanta,
Missionnaire apostolique, des Min. Obs. réf.

III.

CHINE.

Lettre du P. Grégoire de Castellazzo, *Missionnaire apostolique de l'Observance dans le Vicariat apostolique de Chang-Tong, rendant compte de son voyage d'Alexandrie en Egypte à Tien-Tsin en Chine, au Révérendissime P. Général de l'Ordre,* Bernardin de Montefranco.

Tien-Tsin, 10 *octobre* 1861.

Révérendissime Père!

Je ne doute pas que vous ne m'excusiez d'avoir tardé si longtemps de vous rendre compte de notre voyage, quand vous aurez appris les circonstances qui l'ont accompagné.

Huit mois s'étaient déjà écoulés depuis que j'étais en Egypte, après avoir, avec une grande consolation pour mon cœur, visité la Palestine et fêté la sainte solennité de Noël dans la grotte de Bethléem, quand, vers le milieu du mois de mai, notre Commissaire de Terre-Sainte à Paris nous obtint la permission, à moi et à trois de mes confrères, de nous embarquer sur le navire français *la Dryade*, qui était à l'ancre à Suez et sur le point de partir. En attendant, nous mîmes le temps à profit pour nous procurer des habillements et les autres choses nécessaires au voyage avec le peu d'argent que nous a fourni la Sacrée Congrégation de la Propagande; puis ainsi garnis, nous nous rendîmes au Caire pour y célébrer la fête-Dieu, et en partir pour Suez le lendemain, dernier du mois de mai. Là nous dûmes quitter, après l'avoir dévotement baisé, le saint habit que je portais, moi, depuis plus de douze ans, et condamnés à un si grand sacrifice, nous suppliâmes notre séraphique Patriarche d'Assise de vouloir bien nous tisser un nouvel habit doué d'immortalité, que nous puissions revêtir dans la gloire, puisque nous quittions le nôtre pour la plus grande gloire de Dieu et dans l'intérêt des âmes. Nous nous arrêtâmes un jour à Suez près de notre confrère le P. Alphonse, qui y occupe une petite maison, afin de donner quelques secours spirituels au peu de catholiques latins qui s'y trouvent, et le

lendemain 1er juin nous nous embarquâmes sur *la Dryade*. Quand nous nous présentâmes au capitaine, il nous accueillit de la manière la plus aimable, et pendant tout le voyage il nous traita avec une extrême politesse. Le lendemain étant un dimanche, et le départ ne devant avoir lieu que le jour suivant, nous nous affligions de ne pouvoir descendre à terre pour célébrer la sainte messe; mais l'aumônier du navire s'en étant aperçu, nous fournit ce qu'il fallait pour la célébrer à bord, et dès lors il nous fut donné d'offrir à toutes les fêtes le saint Sacrifice. Sur ces entrefaites nous eûmes occasion de visiter avec quelques officiers la fontaine qu'une antique tradition dit être celle de Moïse, et qui se trouve à environ trois milles du rivage. En parcourant cette plage, j'aurais voulu recueillir quelques-unes de ces coquilles si nombreuses, de toute forme et de toute couleur, qui y sont éparses; mais les rayons brûlants du soleil me forçaient de hâter ma marche. Arrivés à la fontaine haletants de soif et de chaleur, nous nous sentîmes comme reconfortés par le zéphyr, qui, se jouant dans les arbres de cette oasis, y répandait une douce fraîcheur. On y voyait deux sources, entourées de joncs et d'arbustes, avec une eau un peu saumâtre, telle néanmoins qu'on peut la boire impunément; elle sert à arroser le terrain voisin, où croissent, outre des bananiers, des grenadiers et des palmiers, beaucoup d'herbes potagères, que cultivent deux ou trois familles turques, logées là dans de pauvres petites cabanes ou plutôt des taudis, comme il faudrait les appeler, et vivant de ces herbes et du peu de piastres qu'elles gagnent en vendant du café aux voyageurs. Après nous être restaurés nous mêmes de cette boisson, nous retournâmes sur nos pas et regagnâmes notre navire.

Enfin, le 4 juin à midi nous levâmes l'ancre et voguâmes vers Aden. Un petit vent qui ridait les flots à la poupe, gonflant à propos nos voiles, et joignant sa force à celle de notre petite machine à vapeur, poussait doucement le navire à travers la mer rouge, tandis que, du matin au soir, nous nous plaissions à observer du pont les côtes de l'Asie et de l'Afrique, si voisines l'une de l'autre, et à fixer nos regards sur l'Horeb et sur le Sinaï, célèbres par les prodiges si grands et si étonnants qu'y a opérés le doigt du Tout-Puissant. Malheureusement nous ne jouîmes pas longtemps de ce spectacle; car nous arrivâmes bientôt au tropique du Cancer, où l'on entre dans la zone torride, au moment où le soleil atteint ce cercle. Mais là tout souffle de vent cessa, nous fûmes surpris par un calme plat, et les rayons solaires, qui tombaient perpendiculairement sur nos têtes, produisaient une chaleur intolérable. Nous nous vîmes tous la peau plus ou moins couverte de pustules, notre estomac perdit toute vigueur, et nous transpirions continuellement, sans pouvoir reposer un seul instant ni de jour ni de nuit. Aussi deux de mes confrères, d'une santé assez frêle, étaient-ils réduits à une telle faiblesse, qu'ils ne pouvaient plus se lever du lit; mais ils s'estimaient heureux de souffrir ce peu pour l'amour de Dieu, prêts à accepter de plus grandes

épreuves, s'il lui plaisait de leur en envoyer. Cette chaleur toutefois ne dura que cinq jours, après lesquels nous touchâmes à Aden le 11 juin, au nombre de plus de six cents soldats et passagers (y compris quelques officiers et quatre capitaines, qui se rendaient en Cochinchine), tous sains et saufs à l'exception de l'un des seconds du navire qui, bien que robuste et jeune encore, fut saisi d'une fièvre cérébrale, et succomba en cinq heures à la violence du mal, malgré les soins des médecins, qui firent tout pour le sauver. Nous fûmes tous affligés de la perte de ce personnage, qui s'était montré parfaitement bienveillant pour nous; notre unique consolation dans notre douleur, ce fut de savoir que c'était un homme religieux, tout à fait dévoué à notre sainte Eglise. Le lendemain nous accompagnâmes sa bière au cimetière catholique, à un demi mille de distance de la rade, où il fut enterré avec toutes les cérémonies ecclésiastiques et les honneurs militaires. Là il nous fut bien doux de trouver pour curé un Père Italien, Missionnaire Capucin, à qui nous nous fîmes aussitôt connaître, en lui demandant s'il y avait moyen de passer un jour ou deux à terre afin de reprendre haleine avant de continuer notre voyage. Dès qu'il eut appris que nous étions des Missionnaires Franciscains qui nous dirigions vers la Chine, le bon Père nous offrit la plus cordiale hospitalité, nous montra ensuite la petite église, récemment érigée sur une éminence qui domine la mer, nous restaura de thé au lait et de pain, et nous mit enfin lui-même sur le chemin de la ville, distante de plus de quatre milles; car, quoique très-fatigués, nous dûmes faire la route à pied, et nous y arrivâmes exténués après une heure de la nuit. Là nous trouvâmes un autre Missionnaire, le P. Juvénal, également capucin, qui fut très-content de nous voir. Après une courte conversation fraternelle, nous allâmes nous reposer aux alentours de la maison, dont le toit prolongé jusqu'à une clôture de roseaux entrecroisés forme comme un dortoir, où nous pûmes respirer un air plus rafraîchissant. Le lendemain, fête de notre thaumaturge St Antoine de Padoue, nous commençâmes par invoquer la protection de cet admirable apôtre du Seigneur, puis nous allâmes voir, à quelques pas de la ville, les puits dits d'Aden, que le gouvernement anglais a récemment réparés. Ce sont deux hautes constructions en pierre de taille, qui, se rapprochant au sommet, s'ouvrent au dessous avec une largeur toujours croissante jusqu'à la base; au milieu de ce creux il y a un bassin creusé dans le rocher, auquel on monte par un commode escalier en pierre, et où l'on recueille toute l'eau qui descend, quand il pleut, des divers ravins des environs; ce qui, m'a-t-on dit, n'arrive que deux ou trois fois l'an. A quelques pas au-dessous du premier bassin se trouve le second, qui est un peu plus grand, puis le troisième, qui n'est pas encore fini; et tous communiquent entre-eux par des canaux tortueux et par des chutes d'eau. Cependant c'est seulement dans le premier bassin que je trouvai de l'eau, que l'on m'a dit se vendre très-cher.

On voit d'ailleurs entre ces bassins deux ou trois puits profonds, d'où les Indiens tirent de l'eau tout le jour à force de bras, et un peu plus loin, dans la plaine, un jardin et un verger bien cultivés : c'est là l'unique verdure que j'ai vue à Aden. Le jour suivant, nous passâmes encore le temps d'une manière très-agréable avec les deux Pères Missionnaires, qui nous montrèrent la jolie église, à trois nefs, construite il y a peu d'années.

Le lendemain matin, après avoir tendrement embrassé ces chers confrères, et les avoir remerciés des bontés dont ils nous avaient comblés, nous et deux capitaines français qui avaient aussi pris leur logement la nuit précédente dans la maison de la mission, nous retournâmes à bord, en franchissant deux tunnels ou galeries, dont l'un, percé au-dessous du fort bâti sur une haute montagne entre la ville et la mer, est long d'environ un tiers de mille. De sorte que levant l'ancre à cinq heures après-midi, nous cinglâmes vers Singapour, laissant à gauche l'île de Ceylan, dont nous n'aperçûmes néanmoins que le fanal du port, à une dizaine de lieues de distance; la nuit était fort avancée, quand nous la dépassâmes; mais quand nous fûmes entrés dans le golfe d'Onian, il s'éleva un vent si favorable, que le jour suivant on put éteindre le feu de la machine, et les voiles suffirent. Tout joyeux d'une navigation si heureuse dans laquelle nous pouvions à notre aise réciter l'office, célébrer la messe, lire, étudier et nous promener, comme si nous avions été à terre, nous bénissions Dieu qui daignait ainsi tempérer la chaleur de l'atmosphère par ce vent qu'il nous envoyait de l'extrémité de l'Océan. Bientôt cependant la Mousson souffla si violemment que non-seulement elle nous faisait beaucoup souffrir, mais qu'elle ne nous permettait de prendre presque ni nourriture ni boisson. Ce fut seulement quatre jours après qu'elle se calma un peu, et que, finissant par nous habituer à ces secousses, nous pûmes reprendre comme auparavant nos exercices ordinaires. Le reste du voyage jusqu'à Singapour fut excellent, et nous passions nos heures de récréation à converser avec ces bons officiers, dont plusieurs se montraient enchantés de nous entendre parler notre douce langue italienne. Mais ô merveille! voilà qu'un soir, contemplant du pont les étoiles, nous voyons apparaître parmi elles une comète, qui commençant du côté du nord, étendait sa queue vers l'est. C'était le 2 juillet, et elle continua à se montrer pendant plus de quinze jours. Après quoi nous entrâmes dans le détroit du Sumatra, et je vous assure que la vue de toutes ces petites îles situées à l'extrémité d'Ascem, et de cette côte toute plantée d'arbres verdoyants, nous intéressa bien vivement, jusqu'à ce qu'enfin nous mouillâmes au port de Singapour dans la soirée du 5 juillet. Mais je ne saurais vous dire quels sentiments d'admiration et de plaisir s'éveillèrent en nous quand, montés le matin sur le pont, nous vîmes ce beau port formé par tant d'îlots partout couverts de plantes feuillues et riches en fruits, tels que l'ananas, le papayer, le mangoustier, le cocotier, l'oranger, le bananier, le muscadier et d'autres.

Et comme le navire devait rester au mouillage pendant quelques jours, nous descendîmes à terre pour visiter le très-saint Sacrement dans la belle église paroissiale, et nous nous présentâmes ensuite à la procure des missions françaises, où sans recommandation aucune, rien qu'en apprenant que nous étions missionnaires, les bons Pères nous embrassèrent et voulurent absolument nous retenir près d'eux pendant tout le temps que nous nous arrêtâmes en cet endroit, c'est-à-dire dix jours. J'eus ainsi le loisir d'observer un peu les usages des chinois, qui forment la moitié de la population de la ville, leurs pagodes, leur cimetière, et un tableau qu'on trouve dans toutes leurs maisons et boutiques, et qui représente un grand chinois, ayant à ses côtés un petit diable prêt à recevoir ses ordres. Mais nous fûmes sur cette entrefaite avertis de retourner au navire, et en conséquence après avoir remercié ces bons Pères de leur hospitalité, nous retournâmes à bord. Pour profiter de la marée, on leva l'ancre aussitôt, et le vent continuant à nous être favorable, nous arrivâmes en quatre jours au cap St Jacques, où nous entrâmes dans le majestueux fleuve de Saigon, pour aborder en cette ville le 19 juillet après cinq heures de navigation. Mais comme le navire ne devait pas aller plus loin, nous suppliâmes l'amiral, qui a le commandement de la marine française à Saigon, de vouloir bien nous envoyer à Hong-Kong par la première occasion qu'il aurait, et il nous répondit avec la plus grande courtoisie que nous serions satisfaits quelques jours après. En attendant, nous allâmes faire visite à Mgr Gauthier, qui s'était réfugié à Saigon à cause de la persécution qui désole son vicariat, ainsi qu'à Mgr Lefebvre, vicaire apostolique de cette province, homme animé d'un zèle vraiment apostolique pour le salut des âmes confiées à ses soins : on le voit, bravant le danger, courir çà et là dans tous les villages, pour affermir les chrétiens dans la foi, leur conférer le sacrement de la Confirmation, et les exhorter à souffrir patiemment les persécutions, par l'espérance d'en être récompensés dans l'autre vie. Et ne vous étonnez pas qu'il en soit ainsi, nonobstant la présence des troupes françaises; car comme elles n'ont pas encore pu s'installer sur tous les points, il arrive qu'il se forme des bandes d'assassins et de pirates, qui pillent et mettent à mort tous ceux qui ont des rapports avec les Européens, surtout les chrétiens, qu'ils considèrent comme la cause de la guerre. Voilà pourquoi on en voyait arriver un assez bon nombre à la résidence de Mgr Lefebvre, tantôt dix, tantôt vingt, et une fois jusqu'à cinquante ensemble, qui venaient y chercher un asile, pâles et décharnés, n'ayant rien que les vêtements qu'ils portaient, et encore tremblants à l'idée du danger de mort auquel ils avaient échappé. Les entrailles émues de compassion à la vue d'une pareille misère, le saint prélat les fortifiait par des paroles de consolation, leur donnait à chacun un petit subside, et les envoyait ensuite, en leur fournissant du riz, au lieu désigné par le gouvernement français pour leur servir d'asile.

Un jour que nous nous trouvions chez Mgr Lefebvre avec quelques missionnaires du pays, il nous arriva d'assister à une scène telle que je ne sais s'il peut en être de plus touchante. Il y avait un homme qui venait d'amener quatre tout jeunes gens, lesquels gardaient un morne silence, attendant qu'on leur adressât une question. L'un des missionnaires ayant demandé au premier de ces jeunes gens d'où il venait et s'il avait des parents, celui-ci se mit à pleurer à chaudes larmes, et nous attendîmes en vain sa réponse, car les sanglots l'empêchaient de proférer une parole; alors l'homme qui les avait escortés répondit lui-même que le jeune homme pleurait d'avoir vu tout récemment massacrer ses propres parents, dont le missionnaire lui avait par sa question rappelé la chère mémoire. Cette explication nous émut tous jusqu'au fond de l'âme, non moins que les paroles par lesquelles cet homme se mit à consoler le pauvre enfant, disant qu'il lui tiendrait lieu de père et qu'il le garderait dans sa maison. Tel était à cette époque l'état des choses en Cochinchine; mais quand nous en partîmes, toute persécution avait presque cessé dans cette province, grâce aux excursions que les troupes françaises faisaient de tous les côtés. Mais ce qui nous encouragea plus que tout le reste, ce fut de savoir que le sang de tant de chrétiens ne reste pas infécond sur la terre où il a coulé. En effet, des villages entiers s'offrent à embrasser la foi, et dans l'un d'eux, un Missionnaire avait baptisé, quelques jours avant notre arrivée, plus de cent personnes, qui, en preuve de reconnaissance, lui firent don d'un veau, dont nous prîmes notre part avec les deux évêques et missionnaires susnommés, le jour consacré à notre Patriarche St Dominique. Le lendemain, ayant appris qu'il y avait à la distance de quatre milles un bourg de chinois qui venaient de construire une belle pagode, je cédai à la curiosité de m'y rendre pour en voir la forme et l'intérieur. Arrivés là, mon compagnon et moi, nous entrâmes d'abord dans un vestibule qui lui sert de porche, d'une dizaine de mètres carrés, sur six de hauteur, et orné au-dessous de la corniche d'une foule de statuettes en bas-relief, représentant des scènes, des histoires et assemblées chinoises, qui, avec leurs diverses couleurs, or, vert et bleu, présentaient l'aspect le plus singulier. Puis on pénètre, par une porte semblable à nos églises, dans un cloître un peu plus grand que le vestibule, et qui est également historié de bas-reliefs à l'extérieur et de peintures chinoises à l'intérieur. Passant de là sous une double arcade en bois, on arrive à un dernier cloître, vis-à-vis d'une balustrade, derrière laquelle se trouve l'autel avec une niche au fond, tout à fait semblable à celles de nos chapelles. Dans cette niche on voyait plusieurs statues, et d'abord celle d'un jeune homme fort replet, assis, vêtu à la chinoise, ayant à ses côtés deux diablotins debout, et la main aux tempes, dans une attitude respectueuse, et comme prêts à exécuter les ordres du jeune homme. Derrière étaient la mère dans

une pose majestueuse, tenant de ses deux mains une épée devant la poitrine, puis deux autres femmes, l'une devant l'autre, mais un peu plus grandes, et formant comme une série graduée. A droite et à gauche deux autres niches plus petites, également précédées d'autels, correspondaient à la première, avec deux ou trois personnages vêtus à l'instar des autres. Or, comme il devait y avoir ce matin là offrande, nous vîmes, près et à droite de l'étroite surface du maître autel, une table supportant un ais entièrement couvert d'un gros et gras cochon bien rôti, flanqué d'un morceau de lard crû, et de plusieurs plats pleins d'entrailles également crûes. On avait en outre placé sur le premier gradin de l'autel cinq petits plats de fruits de la localité, oranges, bananes, mangues, etc., et sur le dernier gradin cinq autres plats de confitures. L'heure de l'offrande arrivée, voici venir quatre chinois, parfaitement vêtus, qui se présentent deux à deux devant l'autel, s'inclinent, puis s'agenouillent sur deux coussins préparés d'avance; s'appuyant ensuite à terre sur trois doigts de la main, ils font une inclination plus profonde, après laquelle ils se relèvent et s'agenouillent de nouveau par trois fois, tandis que deux cloches sonnent à toute volée de chaque côté de la balustrade. Cela fait, l'un des derniers oblateurs, se tenant à genoux, prit sur l'autel une ampoule, pleine d'un baume odorant, dont il fit une libation, en en répandant à terre devant l'autel; puis il se releva, prit quelques feuilles de papier doré, les alluma au feu des petits cierges qui blûraient sur l'autel, et les porta dans un brasier placé au milieu du cloître; alors un domestique, tenant en mains une quantité de petits pétards, les alluma à ce brasier et les jeta ensuite tout à l'entour, où ils éclataient avec un grand bruit répercuté par l'écho. Ainsi se termina la cérémonie de l'offrande qui s'accomplit pour des faveurs qu'on a obtenues ou qu'on espère vainement recevoir. Quant aux mets offerts, on les porte ensuite chez soi, et ils servent à un repas auquel on invite ses parents et ses amis. Nous quittâmes ce lieu gémissant de trouver un pareil aveuglement chez un peuple qui a eu si souvent l'occasion de s'instruire de la parole de Dieu, mais espérant néanmoins de voir bientôt tomber ce faux culte devant la lumière de l'Evangile.

Vint enfin le jour où le bâteau devait partir pour Hong-Kong; nous prîmes congé de ces Vicaires apostoliques et de ces Missionnaires, et le 10 août nous mîmes à la voile, en côtoyant le Tonquin et la partie méridionale de la Chine, jusqu'à ce que nous touchâmes heureusement à Hong-Kong le 15 du même mois, à une heure avancée de la nuit. Persuadés que nous devrions y rester plusieurs mois, en attendant les ordres de nos Vicaires apostoliques, nous descendîmes définitivement du navire; mais à peine étions-nous entrés dans la maison de la Mission, que le R. P. Procureur nous annonça qu'il était déjà décidé que nous partirions le plus tôt possible pour Shang-hai, et de là pour les pro-

vinces qui nous étaient assignées, et dont celle de Chang-Tong m'était dévolue. Nous priâmes donc le commandant en chef de la marine française à Hong-Kong, de vouloir bien nous laisser poursuivre notre voyage sur le même navire jusqu'à Chang-hai, où il allait se diriger. Cet officier, interprétant les bonnes intentions de son gouvernement, y consentit volontiers, de sorte que huit jours à peine après notre arrivée à Hong-Kong, nous quittâmes cette ville. J'aurais voulu vous en envoyer quelques lignes, comme je vous l'avais promis; mais j'en fus empêché par une fièvre lente, accompagnée de maux de tête, qui me tourmenta pendant tout le temps que j'y passai. Et je ne fus pas le seul à ressentir cette indisposition : plus de la moitié de l'équipage eut à se plaindre, de sorte qu'il fallut différer le départ d'un jour, attendu que, le capitaine et les officiers ayant la fièvre, il ne restait personne pour gouverner le bâtiment. Mais bientôt un frais vent du nord, avant-courier du Tai-fom (grand vent ou typhon) vint nous molester; néanmoins en cinq jours nous arrivâmes à l'embouchure du grand fleuve de Yan-Tse-Kiang (c'est-à-dire fleuve, fils de la mer), que les grands navires (tel qu'était le nôtre) ne peuvent remonter, à cause des bancs de sable qui s'y trouvent, sinon sans cargaison et à l'heure des grandes marées; nous fûmes donc obligés de jeter l'ancre à l'embouchure même, à la distance de quatre lieues de Shang-hai. Mais là un petit vapeur était déjà prêt pour conduire à la ville le capitaine, qui, s'étant toujours montré pour nous plein de prévenance et de politesse, voulut l'être jusqu'à la fin, et nous invita à l'accompagner avec tous nos bagages. Ainsi, après une heure de navigation faite sur le fleuve à travers des jonques, des vapeurs et des navires de toute sorte, qui occupaient l'espace d'une lieue, nous nous trouvâmes en vue de la ville. Lorsque nous découvrîmes une croix arborée sur le faîte d'une tour en forme de pyramide, il nous fut facile de comprendre que là était l'église avec la procure des Révérends Pères Jésuites à côté, et dès que nous eûmes débarqué, nous nous y rendîmes. Nous y rencontrâmes le R. P. Procureur, qui nous fit l'accueil le plus affectueux, ainsi que le R. P. Séraphin, notre confrère, qui, dès qu'il aura reçu de Pékin son passe-port, repartira pour sa mission de Chen-si, d'où les Mandarins l'ont chassé, après un emprisonnement de dix-huit mois.

Maintenant, chose incroyable! à peine nous trouvâmes-nous à l'abri des dangers de la mer, qu'une bourrasque effroyable s'éleva la nuit suivante, et submergea ou brisa beaucoup de jonques, dont je vis de mes propres yeux les débris quinze jours après, et dont tous les équipages avaient péri, à l'exception de quelques personnes recueillies par des vapeurs européens. De là jugez quelles actions de grâces nous offrîmes à Dieu, de nous avoir conduits sains et saufs jusqu'à terre. Cependant mes compagnons, qui étaient destinés à la province de Hu-pè, partirent de Shang-hai deux jours

après, sur un vapeur de commerce américain, qui, naviguant toujours sur le fleuve, allait à Han-Kou, principale ville de cette Province et résidence de Mgr Spelta, Vicaire apostolique. Quant à moi, qui devais prendre la route de Tien-Tsin, comme étant la plus courte pour arriver à la résidence du Vicaire apostolique de Chang-Tong, située à l'ouest de la province, et en même temps la plus sûre à cause des rebelles qui infestaient le Kiam-nam, je priai l'amiral français de me donner une place sur l'aviso qui va tous les mois de Shang-hai à Tien-Tsin; l'amiral me l'accorda sans difficulté, de sorte que je pus me diriger vers cette ville dès le 14 septembre. Après avoir doublé le cap de Chang-Tong, nous entrâmes dans le golfe de Pe-chi-li, et nous nous arrêtâmes une nuit à Che-fu, où deux frégates anglaises et deux françaises sont à l'ancre, et où demeurent dix ou douze missionnaires protestants, grassement payés, bien qu'il ne s'y trouve pas un seul chrétien chinois! Continuant à traverser le golfe, nous arrivâmes le lendemain à l'embouchure du Pe-ho, de chaque côté duquel il y a deux forts bien construits, qui auraient coûté de grandes pertes aux alliés, s'ils avaient été vaillamment défendus; mais après avoir été débusqués d'une petite hauteur voisine, les Chinois mirent bas les armes et consentirent en outre à la reddition des forts de Tien-Tsin. C'est là que furent déposés vingt-cinq prisonniers Cochinchinois, arrêtés pour brigandages et pirateries, et envoyés à Tien-Tsin en punition. Deux d'entre-eux étant gravement malades, nous recourûmes à un de leurs compagnons, qui était déjà catholique, pour les engager à embrasser le christianisme. Connaissant déjà nos doctrines, ils cédèrent sans résistance à nos exhortations, quoiqu'ensuite ils eussent cessé par négligence de professer la foi. Mais comme leur état n'était pas absolument dangereux, nous les adressâmes à un prêtre de leur nation, qui acheva de les instruire et les baptisa; quelques jours après ils rendirent leur âme purifiée au Créateur. En partant de Tien-Tsin, il ne nous restait plus que les soixante-dix milles à faire sur le fleuve; mais nous y employâmes une journée entière, à cause du grand nombre de jonques et de bancs qu'on rencontre dans le fleuve et qui forcent de s'arrêter à chaque instant. Je n'arrivai donc ici que le 20 septembre et me rendis sur le champ près du R. P. Talmier, Procureur des Révérends Pères Lazaristes, qui m'accueillit avec une grande affection, et s'occupe maintenant avec zèle de me procurer le nécessaire pour exécuter mon voyage à l'intérieur de la Chine. Déjà auparavant le Vicaire apostolique, informé que je devais venir à Tien-Tsin, y avait envoyé un chrétien qui devait me servir de guide et me faire éviter les rebelles, maîtres de la partie méridionale du Chang-Tong et de plusieurs points du Pe-chi-li. S'ils avancent de ce pas, au printemps prochain au plus tard ils se trouveront aux portes de Pékin et menaceront d'y entrer. Les troupes alliées resteront certainement neutres, à moins que le gouvernement chinois ne les supplie de secourir l'empire; ce qu'il est

fort difficile de supposer, puisqu'il conserve encore son ancien orgueil. Je suis prêt à partir dès que j'aurai reçu de Pékin le passe-port qui doit me parvenir un de ces jours. Je prévois les périls au devant desquels je marche ; mais confiant en ce Dieu qui a daigné guider mes pas jusqu'ici, je m'estimerai heureux, quoiqu'il puisse m'arriver de fâcheux; je vous prie donc de me recommander à Dieu et à la Très-Sainte Vierge Marie, tandis que, plein de respect et d'affection, je vous demande la bénédiction Séraphique.

Je suis de votre Paternité Révérendissime

le très-humble et très-dévoué fils en J.-C.,
Fr. Grégoire Marie de Castellazzo,
Min. Obs. Miss. apost. dans le Chang-Tong.

Lettre du Vicaire apostolique du Chang-Tong, Mgr Louis de Castellazzo, *Min. Obs. au Ministre général de l'Ordre, sur la situation des chrétiens dans les provinces chinoises, et relation par le prêtre* Jean Leu *de la mort du* P. Jean Marie Molina d'Andria, *Missionnaire apostolique, Observantin de la province de Bari.*

Chang-Tong, ce 21 *septembre* 1861.

Révérendissime Père,

Dès le mois de mai dernier je vous annonçais comme probable la mort de notre excellent confrère et Missionnaire apostolique dans ce Vicariat, le P. Jean Marie Molina d'Andria. Maintenant j'ai la douleur de vous apprendre d'une manière positive qu'il est effectivement mort, en vous envoyant la relation que m'en a adressée le P. Jean Leu, prêtre chinois, compagnon de ses travaux et de ses souffrances. Une pareille perte nous a tous profondément affligés, Missionnaires et chrétiens, d'autant plus que, toutes les recherches faites jusqu'ici pour trouver son cadavre ayant été inutiles, il ne nous a pas été possible de donner une sépulture honorable à ce Père si bon et plein d'un zèle si ardent pour le salut des âmes! Et à ce propos, Révérendissime Père, permettez-moi de vous dire que dans tout le cours de cette année 1861 nous avons essuyé des calamités sans fin, dont je ne vous entretiens pas, puisque le Père Eloi Cosi de Pontassieve en Toscane doit vous en écrire longuement. Au sujet de ce cher Père j'espère que vous serez fort heureux de savoir que non content de remplir parfaitement les fonctions de recteur et de maître dans mon petit Séminaire, il s'occupe en outre beaucoup de mécanique pour le service du public; de plus, il a trouvé le moyen de rendre facile l'étude de la langue chinoise, non-seulement aux européens, mais même aux indigènes. C'est là un travail qui lui a coûté beaucoup de peines, et je

crains qu'il ne puisse pas le publier, faute de ressources que, pauvre et endetté comme je le suis, je ne saurais en aucune façon lui fournir. Je me recommande donc à Votre Paternité Révérendissime, afin de lui obtenir, s'il est possible, quelques secours de là bas.

A l'instant même j'apprends que les rebelles ont pénétré dans le faubourg de la ville de Chi-Nan-Fu, chef-lieu de cette province, en y portant leurs ravages ordinaires. Je crains bien que la mort de notre confrère, le P. Séraphin d'Urbin, qui y était en mission, ne se soit ensuivie. Fasse le Seigneur que mes tristes pressentiments ne se réalisent pas.

En attendant, Révérendissime Père, veuillez prier et faire prier pour nous, qui vous demandons dévotement la Bénédiction Séraphique.

Je suis de Votre Paternité Révérendissime

le très-humble et très-dévoué fils en J.-C.,
Fr. Louis de Castellazzo,
Evêque de Zenopoli et Vicaire apostolique de Chang-Tong.

Relation par le P. Jean Leu, *prêtre chinois, de la mort du* P. Jean Marie Molina d'Andria, *Min. Obs. Missionnaire apostolique du Vicariat du Chang-Tong.*

Après avoir quitté Son Révérendissime confrère, le P. Annibal Fantoni, Vicaire général de Mgr Louis de Castellazzo, le R. P. Jean Marie d'Andria arriva heureusement à Sai-Ngan, hors de la ville de Tun-Kuan, où il s'arrêta un jour. Le lendemain il entra en ville et visita le mandarin, qui l'accueillit avec tant de bienveillance que le Préfet de Sai-Ngan n'hésita point à le laisser s'installer sur son territoire.

Mais la nouvelle de l'approche des rebelles étant arrivée quelques instants après, le Préfet le fit avertir de prendre sur le champ la fuite, en se dirigeant vers le lieu qu'il lui plairait de choisir, et de s'y tenir caché deux ou trois jours jusqu'à ce que l'orage fût passé. Informés de cette communication, les trois compagnons du P. Ange eurent grand'peur, et lui proposèrent en conséquence d'entrer en ville ou de retourner à Xe-Cll-Ly-Choa. Mais il n'y consentit pas, aimant mieux se rendre au milieu de ses chrétiens de Van-Kia-Choa. Toutefois ceux-ci, prévenus de ses intentions, lui firent dire de bien s'en garder, attendu qu'ils étaient eux-mêmes dans la nécessité de fuir. Néanmoins ils se ravisèrent ensuite et lui envoyèrent trois des leurs pour ajouter que, dans le cas où il tiendrait vraiment à venir chez eux, ils l'accueilleraient de grand cœur. Il dit en riant aux envoyés : « Comment! vous avez le courage de m'inviter à me rendre dans votre pays! » — « En vérité, répondirent-ils, nous ne savons pas ce qui doit arriver ; mais si cela convient au Père, nous sommes ici prêts à l'y conduire. » — « Eh bien, répliqua-t-il alors, allons,

en nous confiant au Seigneur qui ne nous refusera point son secours! » Et à l'instant ils préparèrent un chariot et se mirent en route pour Van-Kia-Choa. Mais voilà qu'à mi-chemin ils rencontrent une grande multitude d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de vieillards, se hâtant de chercher dans la ville un refuge contre les rebelles qui approchaient. Tous ces fugitifs demandèrent à nos chrétiens où ils allaient, disant qu'ils couraient à une mort certaine. Mais le P. Jean, ne s'effrayant point de ces paroles, dit à ses compagnons : « N'ayez pas peur, car je n'en veux pas moins être auprès de mes chrétiens. » Ils se conformèrent à son désir, poursuivirent leur route et arrivèrent à Van-Kia-Choa à onze heures de la nuit. Mais il y régnait une telle confusion et un tel désordre qu'on ne pouvait point songer à y rester même le temps nécessaire pour prendre un peu de repos. Ayant donc creusé à la hâte une fosse pour cacher leurs effets, le P. Jean, deux chrétiens et un catéchiste reprirent la fuite et se réfugièrent sur la montagne voisine de Lum-Xam. Là ils s'assirent, et le P. Jean se mit à les encourager, leur disant de ne s'effrayer de rien, puisque, quand même ils tomberaient au milieu des rebelles, il ne leur serait certainement fait aucun mal. De leur côté, ils le prièrent de prendre un peu de repos dans un fossé, pendant qu'ils feraient le guet; puis, ils convinrent entre eux de l'engager, quand il s'éveillerait, à chercher un autre asile, plus sûr que celui où ils étaient.

Mais au même moment quelques autres chrétiens du pays arrivèrent en cet endroit et prièrent le Père de les accompagner un instant jusque chez eux, afin de réparer ses forces par un peu de nourriture. Il se rendit d'autant plus facilement à leur demande, qu'il désirait les fortifier contre les épreuves auxquelles ils devaient s'attendre. Il se préparait à les suivre, quand trois femmes catéchumènes vinrent le conjurer de vouloir bien leur donner le baptême, et bien qu'il s'aperçût qu'elles n'étaient point encore assez instruites pour mériter ce sacrement, il jugea à propos de les satisfaire, à raison des périls dont cette chrétienté était menacée. Mais à peine la cérémonie sacrée était-elle terminée, qu'un tumulte étrange retentit dans tout le pays : c'étaient les rebelles qui commençaient à y pénétrer. Averti de la nécessité de prendre aussitôt la fuite, il changea bien vite de vêtement, et ayant avalé quelques friandises (Ki-tan-Koi) pour toute nourriture, il courut de nouveau vers la montagne, entraînant à sa suite un grand nombre de chrétiens et de païens, non-seulement de Van-Kio-Choa, mais de Mel-Choa, de Tum-Hoa et de Kuan-Chuan, qui s'y étaient réfugiés, tous pleurant et tremblant à la pensée de ce qui pourrait arriver. On les voyait tous se presser autour de lui sur cette éminence comme une couronne, les enfants et les femmes d'abord, les hommes ensuite, tandis qu'il les exhortait avec zèle à soutenir courageusement l'épreuve à laquelle il plairait à Dieu de les soumettre.

En effet, on ne tarda guère à voir paraître une grande troupe de rebelles, qui envahirent Van-Kio-Choa, en poussant des rugissements comme des bêtes féroces, et à leur aspect. le P. Jean exhala un profond soupir. Les gens du pays avaient à peine gagné la montagne de Lum-Xam, que les rebelles l'entourèrent de toutes parts et l'escaladèrent, en menaçant hautement des plus mauvais traitements tous ceux qui y avaient cherché un abri. Quand ils eurent atteint le sommet qu'occupaient les fugitifs, ils commencèrent par enlever à tous les hommes, chrétiens et païens, de cette multitude, les armes qu'ils avaient apportées avec eux, et leur dirent ensuite de se préparer à la mort, parce qu'ils voulaient laver de leur sang toute la montagne ! A cette menace on n'entendit que lamentations, surtout de la part des femmes; puis tous se mirent à genoux, confessèrent leurs péchés, et, frappant la poitrine, demandèrent au P. Jean l'absolution. Celui-ci leva la main et les bénit tous. Au même moment survint une bagarre qu'on ne saurait décrire; car les brigands commencèrent à blesser ceux-ci, à frapper et enchaîner ceux-là, à tuer les uns, à disperser les autres, de sorte qu'il ne resta plus que les femmes près du P. Jean. Pour lors, pensant qu'il leur serait peut-être plus utile en les quittant qu'en continuant à se tenir au milieu d'elles, il se hâta de descendre la montagne, quoique les yeux baignés de larmes, elles le conjurassent de ne point les abandonner. Deux de ces brigands s'aperçurent de sa fuite et s'élancèrent à sa poursuite, l'épée dégainée; toutefois le reconnaissant pour un homme de paix, ils le laissèrent en liberté, loin de lui faire aucun mal, et lui enlevèrent seulement sa ceinture et sa tabatière. Mais d'autres survinrent et lui demandèrent de l'argent et de l'opium. Il leur répondit qu'il n'en avait point, qu'il n'était qu'un pauvre et simple maître de religion, et ils se contentèrent de cette réponse. Il en fut autrement de quelques-uns de leurs camarades, qui le dépouillèrent de sa soutane, en lui laissant seulement sa chemise, et d'autres, plus cruels encore, qui la lui arrachèrent du dos, ainsi que tous ses vêtements, sauf ses culottes, lui lièrent les mains aux reins, et le traînèrent en cet état derrière eux, en le menaçant de mort, s'il ne leur donnait pas une grosse somme d'argent.

Voilà comment le pauvre Père fut fait prisonnier, pour être ensuite transféré çà et là sans répit, et martyrisé par la fatigue, par la faim et par le froid. Cependant les bandits s'étaient également saisis de trois autres chrétiens qui s'étaient cachés dans quelques ravins : c'étaient Van-se-luen, Fung-huai-tei, et son fils Hun-huai-tzen. Le second qui avait un vieux manteau, ayant vu le P. Jean tout nu, s'empressa de l'en couvrir, et pour ce seul acte de charité les rebelles le menacèrent de mort. Nos chrétiens ne craignirent point ensuite de leur demander qu'ils le missent en liberté : oui, répondirent-ils, et nous le ferons avec notre

épée ! Cependant le malheureux était si exténué par les souffrances qu'il n'était plus capable de se traîner, et alors les bourreaux consentirent à ce que Fung-huai-tei et son fils l'aidassent à marcher, en le soutenant, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche. Mais après six autres lieues de chemin, ses chaussures s'en allèrent en lambeaux, de sorte qu'à tant de souffrances se joignit celle de marcher nu-pieds, sur des cailloux et des pierres aigües; aussi à peine avait-il fait une lieue de plus, qu'il n'eut plus la force de continuer. Alors se tournant vers les rebelles, il leur dit : ou laissez-moi, ou fournissez-moi un cheval; il m'est impossible d'aller plus loin. Mais au lieu d'en ressentir quelque compassion, les bourreaux le poussèrent et le secouèrent si rudement, qu'ils ne firent qu'accroître ses tourments. Ils arrivèrent ainsi à un fleuve qu'il passèrent sur un pont; mais ils forcèrent le P. Jean et ses compagnons à le traverser à pied, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Et quand, grâce à Dieu, ils parvinrent à l'autre rive, et que le P. Jean se pencha pour boire de l'eau du fleuve, quelque fangeuse qu'elle fût, un de ces barbares, descendant de cheval, l'en empêcha par de violents coups de fouet. Le Père se remit donc en route, et marcha encore pendant près de deux lieues à leur suite. Lorsqu'un peu plus loin il ralentit son pas, les rebelles se trouvèrent bientôt à une assez grande distance de leur prisonnier, sans y faire autant d'attention de sorte que Fung-huai-tei lui fit entendre par signes qu'il devait profiter de ce moment favorable pour s'échapper de leurs mains, en restant en arrière, tandis que lui et ses compagnons les suivraient. Il lui indiqua même le chemin qu'il devait prendre pour se rendre dans un village voisin, dans la partie septentrionale du mont de Jon-luo-xan. Cette tentative réussit; mais depuis lors, il n'y a pas eu moyen d'avoir des nouvelles sur son compte, quelque diligentes qu'aient été les recherches auxquelles se sont livrés, pendant plus de quinze jours, les membres de nos quatre chrétientés de Tai-ngan, non-seulement dans ce village, mais dans tous les autres et dans les campagnes voisines. On trouva bien çà et là plusieurs hommes tués, mais sans pouvoir distinguer et reconnaître parmi eux le corps de notre Missionnaire. Cependant il n'est pas douteux qu'il ne soit mort, comme me l'a encore attesté le Préfet de Tai-ngan-hien; seulement on ne sait pas s'il a succombé à ses souffrances ou s'il est tombé sous les coups des rebelles. Et voilà tout ce qu'il m'a été possible, après de minutieuses informations, de recueillir sur la capture et la fin de notre bon et cher P. Jean

Jean Leu.

Lettre du P. Eloi Cosi *de Pontassieve en Toscane, Mineur Observantin, Missionnaire Apostolique dans le Vicariat apostolique de Chang-Tong, au Révérendissime Père Ministre-Général de l'Ordre, sur ce que les Missionnaires et les Chrétiens de ces contrées ont eu à souffrir de la part des révolutionnaires Chinois.*

Sceollicoan, Vicariat Apostolique de Chang-Tong, ce 25 *août* 1861.

Révérendissime Père,

Les premiers jours de cette année ont été pour nous des jours d'allégresse et de consolation, à cause de la liberté de religion que nous ont obtenue nos braves européens; aussi en avons-nous rendu de solennelles actions de grâces à Dieu, en le priant pour eux d'une manière spéciale. Mais au mois de mars la scène a changé de face, et les larmes ont succédé à la joie, car pendant plus de trois mois nous sommes restés exposés au danger imminent de subir l'incendie, le pillage et même la mort, si l'immaculée Vierge Marie ne nous eût arrachés à tous les périls qui nous menaçaient.

La mort de notre confrère le P. Jean Marie Molina d'Andria (royaume de Naples) est aujourd'hui certaine; car un prêtre indigène, de mes élèves, qui était avec lui depuis un an en mission dans le district de Tai-ghan-Fu, m'écrivait au mois de juin que quelques gentils avaient trouvé le long de la route un étranger mort, nu et couvert de blessures. C'etait certainement notre Père Molina, puisqu'il n'y avait en ces lieux-là point d'autres étrangers que nous. Les chrétiens se mirent donc à diverses reprises à chercher son corps, afin de lui donner la sépulture, mais sans réussir à le trouver; peut-être les habitants du pays, le reconnaissant pour européen, l'ont-ils secrètement enterré, de peur de se susciter des embarras. Quand le père Molina tomba entre les mains des maraudeurs, le prêtre indigène s'occupait à donner une mission dans un village voisin, et il tomba lui-même peu de temps après, jusqu'à neuf fois, entre les mains des voleurs. Un jour qu'il ne pouvait plus les suivre, ils l'accablèrent de coups de bâton et le laissèrent pour mort, après l'avoir dépouillé de tous ses vêtements; néanmoins le Père revint de son évanouissement au bout de quelque temps, il se releva, et nu comme il l'était, il s'enfuit dans un village chrétien, nommé Leuscan. Mais en le voyant, les femmes qui se tenaient hors de leurs maisons, dans la crainte d'être attaquées à l'improviste par les voleurs, jetèrent d'abord un cri d'épouvante, qui se changea ensuite en commisération, quand elles l'eurent reconnu pour leur père. Celui-ci courut aussitôt à l'église où il s'habilla, et pansa ensuite les blessures qu'il avait reçues, et dont il est maintenant guéri. A la fin du mois d'avril nous avons craint d'être assaillis par les voleurs ici dans notre résidence. Mais les chrétiens se tenaient sur leurs gardes; quand ils crurent que le péril approchait, ils s'armèrent pour leur commune défense, et engagèrent en même temps Monseigneur à partir, pour la sécurité de sa personne et du

Vicariat. Ayant besoin d'argent et sachant que des aumônes venaient d'arriver à Tien-Tsin, port voisin de Pékin, que les Européens s'étaient récemment assuré par le droit de la guerre, il profita de l'occasion pour s'y rendre, afin d'y obtenir quelques secours, et aussi afin d'échapper à une arrestation presque certaine; car il n'y avait plus dans cette province un seul lieu de sûreté, depuis que des troupes de voleurs s'étaient répandues de toutes parts et se conduisaient en vrais barbares. Il partit donc le 24 avril, en me chargeant de garder le séminaire et la résidence. En ces tristes jours on n'entendait parler que de vols, d'homicides, d'adultères, de viols, commis avec la dernière impudence; mais ce qui me consternait le plus, c'était d'apprendre qu'on avait incendié, ou mis à feu et à sang, ou dévasté tel ou tel village chrétien; des jeunes chrétiens avaient été arrachés des bras de leurs parents et emmenés par les brigands; de jeunes femmes, des veuves et des vierges consacrées à Dieu avaient été publiquement déshonorées, et plusieurs avaient disparu; le P. Molina était mort; le P. Jean Leu était tombé entre les mains des assassins, et les autres missionnaires menacés du même sort : aussi chacun fuyait, qui avec toute sa famille sur des chariots, qui à pied, qui avec des enfants suspendus au cou et aux épaules de leurs mères, sans savoir où aller, on eût vraiment dit la fin du monde. Néanmoins j'exhortais mes chrétiens à ne point prendre la fuite, et en effet aucun habitant de ce village ne bougea, tous étaient prêts à se défendre. Cette ferme attitude fut cause que le bruit se répandit que nous avions un arsenal anglais avec des fusils et des canons européens, et cela rassura un assez bon nombre de villages circonvoisins. Mais à vrai dire, c'était sur la toute puissante protection de l'Immaculée Mère de Dieu que nous comptions plus que sur tout le reste; jour et nuit nous la priions de nous préserver du terrible fléau qui nous menaçait de si près. En effet, déjà trois bandes de brigands s'approchaient, l'une au sud-est, l'autre au sud, la troisième au sud-ouest; la première, qui était la plus nombreuse et la plus redoutable, avait déjà réduit en cendres dix-huit villages, dans les environs de Ton-Can-fu, et l'on croit que c'est celle-là qui a pris et mis à mort notre Père Molina.

Or, le troisième jour du mois de Marie, que nous avions commencé avec plus de ferveur que les autres années, voilà que trois cents soldats arrivèrent à Miao-Scan, village situé à trois quarts de lieue du nôtre. C'étaient des gardes civiques de Sia-Chin, petite ville distante d'une demi-journée de marche. Le lieutenant de ces gardes, nommé Leu-lao-tin, ayant eu une querelle avec le capitaine, qui s'appelait Uan-lao-hua, se révolta contre lui et vint se réfugier ici, en passant le fleuve avec trois cents de ses compagnons. Mais il s'empressa de rassurer le peuple, en disant que lui et les siens ne feraient aucun mal à personne; qu'ils venaient seulement chercher des volontaires disposés à s'enrôler sous leur bannière, pour repasser le fleuve, aller tirer vengeance de leurs rivaux, et exterminer ensuite les bandits. Là-dessus tous

les vagabonds du pays allèrent grossir leurs rangs, de sorte que le lendemain leur nombre s'était accru de plusieurs milliers d'hommes. De leur côté, beaucoup de braves gens accouraient leur apporter à manger avec force cérémonies et inclinations, en disant : nous sommes de tel village ; nous vous offrons cette petite bagatelle; traitez-nous en frères. Les brigands leur répondaient par de bonnes paroles et de grandes promesses, dont ils ne tenaient aucun compte.

Se voyant bientôt assez nombreux, ils envahirent tout-à-coup le quatre mai, au coucher du soleil, le village le plus voisin, d'où ils enlevèrent tout, argent et vêtements. Indignés de leur conduite, tous les autres, et surtout mes chrétiens, résolurent de les repousser par la force. En conséquence, le 5 mai, qui était un jour de dimanche, ayant entendu de bonne heure la sainte Messe et reçu la bénédiction, ils se mirent immédiatement en marche pour aller à la rencontre de ces scélérats, qui avaient déjà attaqué et pillé plusieurs autres villages et en avaient incendié deux. Les brigands étaient arrivés le même jour, à quatre heures du soir, jusqu'à Guan-Kin-Coan, à deux lieues de la résidence, et là ils se disposaient à prendre un peu de repos, quand, au moment où ils étaient à manger, à boire, à se réjouir de leurs succès, ils se trouvent inopinément entourés d'une foule immense, accourue de toutes parts pour les massacrer. Dans ce danger imprévu le chef des bandits monte sur une tour pour connaître le nombre des assaillants, et à la vue d'une si grande multitude, il en descend précipitamment, la pâleur sur le visage et tremblant de tous ses membres, et il s'écrie : « compagnons, sauve qui peut ! » Puis il saute sur son cheval et s'élance du côté qui lui paraît le plus libre. Mais le peuple avait déjà commencé à faire feu contre les brigands, qui périrent presque tous, à l'exception de quelques enfants que sauvèrent nos chrétiens et du palefrenier du chef. Celui-ci, un peu revenu de son effroi, raconta, après avoir pris quelque nourriture, que le chef des voleurs, ayant vu du haut de la tour l'étendard des chrétiens de Scellicoan, avait dit tout tremblant : nous sommes perdus; nous avons contre nous les chrétiens, contre lesquels le diable ne peut pas nous aider; que celui qui peut fuir, fuie donc ! et qu'il en avait le premier donné l'exemple. Quand on lui demanda comment il s'appelait et qui il était, il répondit qu'il s'appelait Leu et qu'il était du village voisin de Lean-cian-tuoen, d'où ce scélérat l'avait enlevé de vive force; qu'il ne trouvait pas de paroles pour les remercier de lui avoir sauvé la vie; mais qu'il n'était point étonné de voir les chrétiens agir de la sorte.

Telle fut cette victoire, dont un chef païen lui-même vint remercier Dieu dans notre église, en se prosternant trois fois devant le maître autel, et en disant : grâces soient rendues à Dieu pour une telle faveur ! Du reste, le chef de ces brigands, qui s'appelait Leu-lasti, vient d'être, il y a quelques jours, pris par les impériaux, qui l'ont mené dans sa propre ville et écorché tout vif. Quant à nous, nous avons eu, après cette victoire, dix jours de

calme, et nous espérions même jouir d'une paix parfaite, convaincus que le gouvernement prendrait quelques mesures efficaces. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que deux mille européens s'approchaient pour venir détruire les brigands; et toute cette foule qui sept ou huit mois auparavant maudissait ces mêmes européens, parce qu'ils avaient défait et mis en fuite le généralissime chinois Sun-Uan, et qui avait fait passer à nos missionnaires tant de jours d'angoisse, désirait alors ardemment les voir arriver, comme des libérateurs qui repousseraient les hordes révolutionnaires. Déjà, disait-on avec joie, notre Evêque était allé à Tien-Tsin, pour demander leur intervention, et beaucoup de fusils et de canons y étaient arrivés. Quant à nous qui attendions du secours du ciel bien plus que des hommes, nous ne cessions d'invoquer Marie notre toute puissante avocate.

Le quinze mai, nouvelle alerte qui ne m'émut guère; car je suis trop accoutumé à toutes les rumeurs de ce genre. Voici ce que c'était. Au déclin du soleil arrive ici, tout épouvanté et le visage tout effaré, un de nos chrétiens du Sud-Ouest, habitant à environ une journée de chemin; il commence par se prosterner à terre, me fait une profonde salutation, puis se relève sans ouvrir la bouche. Je lui demande quelles nouvelles il apporte? — De bien mauvaises, mon Père! répond-il en poussant un grand soupir. — Qu'est-il donc arrivé? continué-je. — Et le pauvre homme relève la tête, et, la branlant, se met à pleurer à chaudes larmes. « Mais encore une fois qu'est-il arrivé? repris-je. Peut-être les brigands de Sia-pussu ont-ils détruit le village de Siao-luli? » Alors me faisant un signe négatif, il me dit : « Hier ceux de Sia-pussu sont venus dans notre village demander à manger, et nous leur avons donner tout ce que nous avions, œufs, coqs, poules et grains, et maintenant ils menacent de nous tuer. » — « Pauvres gens! répliquai-je; pourquoi n'avez-vous pas fait comme nous, en prenant tous les armes, pour les combattre avec courage, » A ce reproche, il poussa un nouveau soupir et me dit : « Ah! mon Père, il eût mieux valu que cela ne fût pas arrivé; car tous ceux qui sont parvenus à vous échapper, sont venus avec leur chef se joindre à nos brigands, et maintenant leur nombre s'est tellement accru qu'ils reviennent tirer vengeance de ce village, qui le premier de tous a osé les combattre. Et vous, si vous ne fuyez pas, ajouta-t-il en sanglotant, vous subirez le sort de notre bon Père Molina; c'est pourquoi je suis venu vous avertir du danger, afin que vous vous mettiez en sûreté avec le séminaire. » Quoiqu'un pareil avis m'effrayât assez peu, je crus convenable d'envoyer le lendemain 16 un éclaireur voir ce qui en était. Celui-ci, ayant rencontré les brigands à moitié chemin, retourna en arrière dans la plus grande consternation, et me dit qu'ils étaient innombrables. Le jour suivant j'envoyai un autre éclaireur qui alla plus loin, et revint m'apporter la funeste nouvelle qu'on voyait fuir et se disperser dans les campagnes les

habitants de tous les villages. Un troisième, que j'envoyai le 18, m'annonça que les brigands avaient dans la matinée envahi la ville de Zin-ho, qu'ils en avaient tué le mandarin avec toute sa famille et quarante soldats, qu'ils avaient incendié le tribunal et tout saccagé. Le 19 je fis partir un quatrième émissaire, qui vint me rapporter vers six heures (après-midi) que, sortis de Zin-ho, les brigands se dirigeaient vers l'Ouest, qu'ils s'étaient arrêtés dans la ville d'Uei-sien et s'étaient déjà présentés au village de Ciao-kia-coan, où les Jésuites avaient une résidence provisoire; heureusement, les Pères étaient partis la veille avec les chrétiens, l'Evêque et les Séminaristes, pour se rendre à leur nouvelle résidence. Mais ils avaient laissé une grande quantité d'effets, qu'ils n'avaient point eu le temps de prendre avec eux, et qui tombèrent entre les mains des brigands. Ceux-ci auraient ensuite voulu mettre le feu à l'église et à la maison des missionnaires, si quelques-uns d'entre eux ne s'y étaient opposés. « Cependant, poursuivit mon messager, au moment où j'allais revenir, je vis ces scélérats retourner précipitamment en arrière, parce que, disaient-ils, les troupes impériales, auxquelles ils ne pourraient résister, étaient arrivées à Uei-Sien. » Il avait à peine terminé son récit, que nous vîmes arriver un jeune chrétien du village, qui revenait de Pékin; il nous raconta que, d'après les bruits qui y couraient, la ville d'Ucen avait dû être détruite par les Pelinchiao, et tout le Chang-Tong ravagé; en conséquence, on en avait expédié beaucoup de troupes, avec lesquelles il avait voyagé, et qui étaient déjà arrivées à Ucen, de sorte que dès ce moment toutes les craintes cessèrent.

Il en était réellement ainsi, et depuis l'arrivée des soldats impériaux nous avons commencé à jouir d'une certaine paix; car ils se sont mis sur le champ à donner la chasse à la bande de brigands du Sud-Ouest, qui était la plus proche de nous et qui venait de sortir de nouveau de son repaire. Le combat engagé, il n'y eut bientôt plus que les Pelinchiao qui restèrent dans le camp : tous les faméliques et les vagabonds du pays, qui n'appartenaient point par profession à la bande, mais qui s'y étaient ralliés par le seul amour du pillage, prirent la fuite, et dès lors les Pelinchiao eux-mêmes, se voyant incapables de résister, se réfugièrent à Sia-pussu, leur principal centre, où ils furent assiégés par les impériaux quelques jours après. Néanmoins la plupart parvinrent à s'échapper vers le midi, où ils se joignirent à leurs camarades du pays, qu'on dit être très nombreux et se disposer à envahir de nouveau toute cette province au mois d'octobre. Aussi toute la population cherche-t-elle à s'armer, afin de tenir tête aux ribauds, si jamais ils se présentent.

Mais vous savez, mon Révérendissime Père, que le peuple, une fois armé, ne craint plus le gouvernement, et dès lors les séditions et les guerres intestines deviennent faciles. Daigne Dieu nous protéger!

Voici, du reste, le curieux stratagème par lequel le gouvernement a réussi à exterminer les brigands de Sia-pussu. Deux ou trois mandarins, venus de Pékin, s'habillèrent en marchands d'opium et se rendirent près d'eux, sous le prétexte de vendre leur marchandise. Après s'en être bientôt débarrassés, ils dirent aux chefs de la bande : « nous voyons bien qu'il nous est impossible de faire fortune avec notre métier : voudriez-vous nous recevoir en votre compagnie? » Quand on leur eut demandé ce qu'ils savaient faire (c'était lire et écrire), on les accepta et on les chargea d'inscrire sur les registres tous ceux qui se rallieraient au parti. Puis les prétendus marchands d'opium demandèrent à chacun de ceux qui se présentaient, son nom propre, de quel pays il était, quelle profession il exerçait; et en peu de jours ils remplirent ainsi un grand volume des renseignements exacts sur tous ces malheureux, qui par là même allaient, sans s'en douter, au devant de la mort. En effet, dès que les troupes de Pékin furent arrivées, les prétendus marchands se joignirent à elles, dans la première rencontre, reprirent leur costume de mandarins, et proclamèrent l'inexorable loi martiale, en envoyant des soldats dans tous les villages avec ordre d'arrêter tous les misérables dont ils avaient dressé la liste, et qui furent pris, enchaînés et immédiatement conduits au lieu du supplice, de sorte qu'en moins d'un mois on en fut délivré.

Mais puisque j'ai déjà nommé plusieurs fois les Pelinchiao, votre Paternité désirera naturellement savoir qui ils sont et quelles maximes ils professent. Eh bien! les Pelinchiao forment un parti ennemi du trône, mais nullement hostile à la religion catholique, qu'ils ne connaissent pas. La peine de mort était déjà portée contre les adhérents; mais maintenant le gouvernement travaille à détruire cette société jusque dans ses racines, en n'épargnant ni femmes, ni enfants; loin de là, il suffit que le père seul en fasse partie, pour que toute sa famille soit exterminée, qu'on mette le feu à son habitation et qu'on en efface jusqu'aux derniers vestiges. Une vraie justice chinoise!

On dit que le principal chef des Pelinchiao a suspendu avec un fil dans un lieu caché une épée qui, se mouvant et brandissant d'elle-même, doit annoncer aux chefs subalternes quand le moment de leur triomphe sera arrivé. Cette épée, à les en croire, a fait le mouvement voulu dans les premiers jours de l'année courante, de sorte qu'ils commencèrent à se remuer et à bouleverser toute cette province. Partout où passent ces sectaires, ils défendent aux habitants de toucher à quoi que ce soit des produits de la campagne, qu'ils affirment leur appartenir exclusivement; puis ils les en dépouillent, en se contentant de leur dire que dorénavant ils ne sont plus tenus de payer l'impôt à leur mandarin. Mais à peine se sont-ils sauvés avec toutes les denrées, que les agents du gouvernement arrivent pour recouvrer les contributions, et il en résulte que ces mal-

heureux, poussés au désespoir, finissent par aller eux-mêmes accroître le nombre des pillards, et achèvent la désolation de leur propre pays. Cette désolation est telle que l'on a vu beaucoup de gentils, honnêtes et aisés, tomber dans la dernière misère, et s'ôter la vie, soit en se précipitant dans les fleuves ou dans les puits, soit de mille autres manières, de sorte qu'on ne saurait calculer le nombre de familles éteintes depuis dix ans. Notre situation n'est pas moins triste; car après avoir été persécutés par le gouvernement, aujourd'hui qu'il se montre favorable, nous avons affaire aux brigands qui nous tiennent dans une continuelle alarme. Mais le Seigneur sait ce qu'il fait, et nous ne devons point en demander davantage.

Les bandes insurgées çà et là, et celles qui s'insurgent dans telle ou telle province, sont appelées du nom commun de Pelinchiao, elles ne sont composées que de vrais brigands; car elles se gardent bien de s'approcher des lieux où elles savent que se trouvent des canons, et ne se jettent que sur les villages et les petites villes, où elles commettent des excès et des brigandages inouïs. Elles semblent d'ailleurs ne point reconnaître une unité de commandement qui les relie entre elles; car chaque bande a son chef particulier et indépendant. Ainsi les Pelinchiao du Sud-Ouest avaient pour chef une vieille septuagénaire, qui s'appelait Cian-ta-qu, c'est-à-dire la très-illustre tante Cian, et à laquelle tous obéissaient avec humilité et promptitude. Cette très-illustre tante était la femme du chef de la bande, et après la mort de son mari, elle fut élue, en sa place, à titre de succession. Il y avait cinq villages qui lui avaient voué la plus entière soumission. On raconte de cette vieille des choses fabuleuses : elle apparaissait et disparaissait à son gré; elle avait la puissance d'élever et de renverser les édifices; et les balles des fusils ne faisaient aucun mal à ses partisans. Mais quand arrivèrent les impériaux en bon nombre, la vieille miraculeuse s'enfuit précipitamment avec les siens vers le midi, et sa petite pentapole fut rasée. On affiche maintenant partout des placards annonçant au peuple que la vieille Cian-ta-qu a été prise avec son fils et son neveu ; mais nous ignorons encore ce qui s'est ensuivi.

Quand les troupes impériales eurent repoussé les brigands, j'envoyai à la fin du mois de mai un messager à Tien-Tsin, pour informer Mgr qu'il pouvait retourner à sa résidence, et dans les premiers jours de juillet il revint sain et sauf, avec son Vicaire général.

En terminant, je vous annonce que l'empereur Sian-fou est mort en Tartarie, et que son fils, âgé de sept ans, a été élu pour son successeur.

Treize villes de cette province se sont mises en état de révolte et ont assiégé Zin-an-fu, parce que le vice-roi a fait égorger un fonctionnaire civil qui avait diminué les largesses faites au peuple, en en retenant un tiers pour son propre compte. Mais comment finiront tous ces grands troubles? Dieu seul le sait, Révérendissime Père; c'est à lui que nous

prions tous nos confrères d'Italie, et les âmes pieuses qui n'ont point perdu notre souvenir, de nous recommander.

Votre très-humble et très-dévoué fils en J.-C.,
FR. ELOI COSI DE PONTASSIEVE.
Miss. apost. en Chine.

IV.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre du P. JOSEPH DE MOSCIANO, *Min. Obs. de la Province des Marches, Miss. apost. dans la Nouvelle Zélande, au* P. LOUIS D'ASCOLI, *Gardien des Min. Obs. du couvent de la très-sainte* ANNONCIATION, *à Osimo, sur les usages de ce pays.*

MON TRÈS-CHER PÈRE GARDIEN,

Embarqués au port du Havre en France, nous mîmes cent dix-huit jours à faire sur l'immense Océan notre longue et tortueuse traversée, sans jamais toucher terre, bien que de temps en temps nous ayons aperçu de loin les côtes d'Angleterre, de Porto-Santo, du Cap Vert, des îles Canaries et de la Nouvelle Hollande, et nous arrivâmes au terme de notre interminable voyage, que je me dispense de vous décrire, parce qu'il n'a vraiment présenté rien d'extraordinaire dont il faille faire mention. Je vous dirai seulement qu'il a été très-heureux et que nous n'avons essuyé aucune bourrasque; cependant la mer a été deux fois très-grosse, mais pas au point de nous inquiéter, comme nous l'assuraient les matelots qui nous répétèrent plusieurs fois que jamais, durant tant d'années de navigation, ils n'avaient vu la mer plus calme et plus tranquille.

Du premier au dernier jour de navigation, j'ai toujours été bien portant et je n'ai même point payé à l'Océan le tribut qu'il exige de presque tout le monde; j'ai toujours mangé avec bon appétit, et j'ai rarement goûté même sur la terre ferme un sommeil aussi doux que celui que j'ai trouvé sur les flots. C'était aussi pour moi un plaisir et une distraction, qui faisaient disparaître la monotonie causée par le spectacle de la mer, que de voir se glisser et frétiller sur la surface des eaux des poissons de toute espèce; il y en avait qui bondissaient à de grandes distances, surtout quand ils étaient poursuivis par d'autres poissons de la même espèce, et qui finissaient par se rapprocher de notre bâtiment, comme d'un lieu de refuge. Nous avons vu également voltiger autour de notre navire une grande multitude d'oiseaux marins, grands et petits, blancs, noirs, rou-

ges, cendrés, dont le nombre et la variété augmentaient tous les jours, et nous en avons pris plusieurs à l'hameçon. Mais ce qui est plus merveilleux, c'est la pêche de la baleine, pêche que je veux ici vous décrire brièvement. A peine le matelot, qui le jour se tient constamment à l'extrêmité d'un des mats, voit-il de loin nager ou respirer par bouffées un des ces géants des mers, qu'il élève la voix pour en avertir ses compagnons, et aussitôt, dès que le monstre s'approche, ils se préparent et s'arment sur les ordres du capitaine qui de cordages, qui de grappins, qui de longs bâtons, montés sur cinq ou six chaloupes, ils rament avec une incroyable ardeur vers l'endroit où se trouvent ces poissons, et se mettent vivement à les poursuivre. Quand on attaque la baleine par derrière, le coup est sûr, le harponneur lance son arme, autant que possible, dans la partie du cœur, et le monstre, se sentant blessé, s'épuise en efforts pour la secouer; mais alors le harpon, qui a un crochet du côté du rebord, pénètre et s'enfonce à travers l'animal, de telle sorte qu'il est impossible qu'il s'en dégage. Les pêcheurs tiennent ainsi la baleine par la corde attachée au harpon, et la suivent jusqu'à ce qu'elle soit presque morte; puis ils la lient par la queue et la traînent de leurs chaloupes jusqu'au bâtiment, à moins que le bâtiment même ne se rapproche de l'endroit où le poisson est mort. Ce jour là on prit trois baleines, qui n'étaient pas encore mortes lorsqu'on les tira près du navire. Je profitai de ce moment pour les observer attentivement, et je restai stupéfait de leur grandeur; elles avaient encore plus de la moitié du corps sous l'eau : je tâchai néanmoins d'en calculer la longueur, et il me parut que la plus grande n'avait pas moins de la mesure de six hommes ordinaires. Le lendemain on pratiqua une ouverture au navire, on suspendit un radeau avec des cordes presque au niveau de l'eau, où se tenaient quatre matelots, qui, à force de coups de lance, entaillaient le dos de ces poissons, pour y enfoncer un grand harpon de fer attaché à une grosse corde, que l'on tire avec une machine, à mesure qu'on multiplie sur leur corps les taillades et les incisions. Ces entailles se font, comme on les ferait dans la pelure d'une pomme, avec cette différence que la peau du poisson contient tout ce qu'il a de bon, et qu'on jette le reste à la mer, c'est-à-dire, qu'on enlève tout le gras extérieur, qui n'est pas abondant, comme on enlève celui des porcs les plus gras, tandis que tout le reste sert de nourriture aux autres poissons et aux oiseaux marins.

En vérité tous les passagers se divertirent à merveille ce jour là; mais nous payâmes cher le divertissement; car, quand le lendemain on se mit à fondre toute cette graisse dans une grande chaudière pour en extraire le résidu, ou l'huile de baleine, il s'en exhalait, pendant qu'elle bouillait, une puanteur à empoisonner l'air, et cela dura pendant trois jours, de manière à ne nous faire plus jamais désirer un pareil divertissement.

Les peines et les inquiétudes ne nous manquèrent pas non plus, comme celles que nous éprouvâmes, quand nous vîmes tomber à la mer une des jeunes filles que l'Evêque emmenait avec lui pour les mettre au couvent, et y tomber également un pauvre matelot, précipité de l'antenne d'un mat dans la mer; mais grâces à Dieu, on put les sauver tous les deux. Un autre jour fut plus douloureux pour nous, celui où nous vîmes mourir à nos côtés un jeune Copharien. Mais heureux ce jeune homme lui-même, de mourir peu de jours après avoir été baptisé par l'Evêque! Quant à son cadavre, on le mit dans un sac après les funérailles, on lui attacha une pierre aux pieds, puis on le jeta au fond de l'Océan.

La fin de la navigation devint assez désagréable, parce que deux fois notre désir d'aborder à la Nouvelle Zélande fut trompé, d'abord pour l'octave de la Conception, puis pour la fête de Noël. Nous ne le fîmes que le 29 décembre; néanmoins si le vent nous avait été favorable, nous serions arrivés en deux jours à notre destination; ô vanité des espérances de l'homme! Un fort vent contraire nous repoussa en arrière et dura jusqu'au 29 du même mois; pendant ce temps là nous ne fîmes que côtoyer l'île dans sa partie méridionale, et c'est alors, je vous l'avoue, que je m'ennuyai un peu de la navigation. Enfin le 29, vers le lever du soleil, Dieu nous envoya un vent très favorable, qui nous conduisit dans le port d'Auckland le 29, vers cinq heures du soir.

Arrivés au port, nous reçûmes aussitôt la visite de quelques personnes qui venaient complimenter l'Evêque et faire la connaissance des missionnaires. Elles nous apportaient d'assez mauvaises nouvelles, et nous dirent entre autres choses que la guerre avait éclaté dans la Nouvelle Zélande entre les Anglais et les Maoris. On nous assura néanmoins que nous ne devions rien craindre, parce que le motif de la guerre était purement politique et qu'elle ne désolait que le Sud, diocèse de l'autre évêque.

Peu de temps après, nous descendîmes dans les chaloupes du bâtiment, et nos bons matelots nous conduisirent au lieu du débarquement, où les excellents catholiques de l'île nous accueillirent avec mille acclamations et d'autres témoignages d'affection; de là ils nous menèrent à la cathédrale, où, dès que nous fûmes entrés, quelques jeunes filles entonnèrent une hymne de reconnaissance au Seigneur, aux sons d'une musique telle qu'on eût dit des anges du ciel qui remerciaient Dieu de l'arrivée des missionnaires en ce pays. Ces démonstrations nous émurent au point que nous ne pûmes retenir des larmes d'attendrissement et de joie. Ensuite l'évêque, monté sur son trône, voulut bien entendre la lecture de quelques morceaux composés en son honneur; après quoi il entonna le *Te Deum* et finit par donner la bénédiction du saint Sacrement. Sortis de l'église (vers huit heures) au milieu de Maoris, nous nous rendîmes au presbytère pour souper; puis nous allâmes, chacun de notre côté, passer

la nuit chez des catholiques, qui s'estimaient tout heureux de nous recevoir : si grand est l'amour qu'on a pour les prêtres en ces régions ! Le lendemain nous visitâmes la ville, laquelle est tout en planches, à l'exception de sept ou huit petits palais ; on y compte une vingtaine de mille âmes, dont dix-sept cents catholiques. Elle s'élève sur une colline et possède un magnifique port formé par la nature. Durant toute cette promenade nous fûmes constamment accompagnés par des Maoris, qui ne cessaient de nous présenter divers objets, dont ils nous disaient le nom, de sorte qu'il semblait qu'ils voulussent nous faire apprendre leur langue en un jour. A vrai dire, elle est facile, elle ne se compose que de quatorze lettres, cinq voyelles et neuf consonnes, et de mots peu nombreux ; aussi n'est-il pas rare qu'ils emploient les mêmes termes pour désigner des objets différents. Bref, la syntaxe de cette langue peut s'apprendre en un jour ; car les verbes et les noms sont indéclinables et ne se distinguent qu'au moyen de quelques particules ; il en est de même pour les temps, les genres, les nombres et les cas.

Rien de plus étrange et de plus curieux que de voir ces Maoris au teint bronzé, au visage plein de piqûres et d'incisions, qui représentent des dessins hiéroglyphiques, peints en vert foncé, et plus haute est leur condition, plus grande est l'inhumanité avec laquelle les parents *tatouent* ainsi leurs enfants : barbarie qui n'a commencé à s'affaiblir que par l'introduction de la religion catholique dans ce pays. Ils se plaisent surtout à se faire beaucoup de trous aux oreilles, afin de suspendre soit une belle dent de poisson, soit une belle pierrerie attachée à un ruban qui leur descend jusqu'à la poitrine. Dans leur costume ils ne suivent que leur caprice ; il y en a même beaucoup qui vont plutôt nus que vêtus, avec une couverture qui forme tout leur vêtement, et qu'ils soutiennent des mains. D'autres s'habillent suffisamment, quasi à l'européenne. Quant aux femmes, c'est merveille de les voir avec leur petit chapeau rond, orné de touffes d'étoffe et de belles plumes d'oiseaux marins, couvertes d'un grand et beau châle, qui leur descend des épaules aux pieds, qu'elles ont toujours nus ; elles ne manquent pas en même temps d'avoir une petite pipe à la bouche, suivant l'usage auquel les Maoris accoutument jusqu'à leurs enfants. Nous les voyons souvent venir dans notre maison, et jusque dans nos chambres, sans autre compliment qu'une demi-génuflexion et un serrement de mains ; là ils observent et écrivent nos noms (le mien se prononce dans leur langue *Aokepa*) ; puis ils répètent le même cérémonial et se retirent tranquillement.

En général, les Maoris sont des hommes grands et bien faits, avec une belle physionomie et des cheveux noirs, longs et si gros qu'on dirait des crins de cheval. Les hommes les coupent au niveau des oreilles, et les femmes les coupent entièrement, où les rejetent en arrière bien arrangés.

Avec une fine intelligence ils sont si gauches qu'on les croirait les plus stupides des hommes. Ils cultivent autant de terre qu'il leur en faut pour récolter le peu de patates dont ils ont besoin pour vivre, et qui sont extrêmement bonnes et douces; ils habitent tous la campagne, la plupart près des bords de la mer, dans des cabanes de paille, où ils dorment entourés de plancher, et s'assient par terre sur un peu de matière humide. Leur cuiller à manger est une coquille de mer. Le Missionnaire qui est parmi eux se conforme à leur genre de vie, et pour dormir il porte avec lui deux couvertures dont il s'enveloppe sur un peu de paille dans la chambre commune.

Les Européens vivent avec un grand luxe même dans ces campagnes, où ils sont tous propriétaires; car le gouvernement anglais donne à tous ceux qui viennent se domicilier dans ce pays un terrain suffisant, moyennant une bonne culture, à l'entretien de cent personnes; mais avec tout cela ils habitent eux-mêmes des cabanes de paille, bien qu'elles aient la forme de maisons, divisées en plusieurs chambres. Les moyens de subsistance ne manquent pas, car les marchandises ne sont pas rares; mais les objets d'art coûtent trois fois plus qu'en Italie.

Cette île présente un séjour très-agréable, et elle est assez grande pour contenir vingt-cinq ou trente millions d'habitants, bien qu'on n'y en compte actuellement qu'environ deux cents mille, dont trente mille catholiques, dépendants de notre diocèse. Il y en a beaucoup moins dans le sud, région peu peuplée et entourée de hautes montagnes; mais à l'intérieur on trouve de très-belles collines, de vastes pleines et des forêts innombrables. Le terrain est d'ailleurs très-fertile; car il suffit de le remuer tant soit peu et d'y jeter la semence, pour en obtenir des produits abondants.

Le climat est pur et très-tempéré. Aux mois de juin, juillet et août, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, on ne voit la neige que sur des hautes montagnes; et aux mois de décembre, janvier et février, le soleil est plus chaud qu'en Italie, mais sans être gênant, parce que la chaleur est tempérée par une brise fraîche et agréable. Il n'y a dans l'île ni bêtes féroces, ni animaux vénimeux, de sorte qu'on peut traverser n'importe quelle forêt et même y dormir sans aucun risque.

Notre habitation actuelle, située sur une petite colline, qui s'avance dans la mer comme une péninsule, se trouve à la distance d'une journée de chemin de la ville. A quelques pas de notre habitation s'élève une église en bois, capable de contenir les cent fidèles qui sont dans notre voisinage. Notre nourriture consiste en du pain, qui est assez bon, et des pommes de terre, qui sont meilleures; en viande de vache ou de porc, que l'on conserve en des tonneaux, en fromage et en beurre excellent. Pour boisson, nous prenons du lait coupé d'eau, ou du thé ou du café; nous n'avons de vin que pour dire la messe et d'huile à peine pour alimenter la lampe; l'un et l'autre nous viennent d'Angleterre. Il est heureux que le capitaine ait

songé dès le commencement de notre navigation à nous diminuer notre ration de vin, comme pour nous accoutumer avec le temps à ne plus en boire, jusqu'à ce que vers la fin du voyage il nous en privât entièrement. Nous avons d'ailleurs de bons fruits et des légumes en abondance.

Telles sont les nouvelles que j'ai pu recueillir jusqu'à présent ; plus tard, quand je me transporterai dans la contrée que nous sommes chargés d'évangéliser, je pourrai en avoir d'autres, et alors je vous écrirai de nouveau.

Offrez mes compliments au P. Jean Antoine, au P. Vicaire et à tous les autres religieux, et vous, croyez-moi et aimez

Votre très-affectionné,
Fr. Joseph de Mosciano,
Miss. Apost. Min. Obs.

Auckland, ce 2 *Mai* 1861.

V.

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Jean Reinthaler de ducla, *Observantin de la Province du Tyrol, au Révérendissime P. général, sur l'organisation de cette mission.*

Korosko, ce 7 *décembre* 1861.

Révérendissime Père!

J'avais l'intention de vous écrire, dès mon arrivée au Caire ; mais ce me fut impossible, et c'est seulement aujourd'hui qu'il m'est donné de vous adresser la présente lettre, de Korosko, où nous sommes arrivés le 5 décembre. Je commence donc par vous dire que j'ai pris au Caire et emmené avec moi le Fr. Charles, que je me proposais de charger de l'emploi de régisseur ; mais je m'aperçus en route qu'il n'y était point propre, et en conséquence je l'ai établi gardien de la maison de Schellal, avec un interprète et compagnon, que j'ai nommé régisseur[1].

Il me semble, à vrai dire, que le P. Basile, qui est très-versé dans la langue arabe, se serait acquitté à merveille de ces fonctions, mais les besoins de nos missions de la Haute-Egypte m'ont engagé à le laisser dans ce pays.

En même temps j'ai laissé à Schellal le P. Bernardin de Vérone, Observantin de la Province de Venise, que j'ai également emmené du Caire, ainsi que le Fr. André, Tiertiaire de la même Province, le Fr. Charles susnommé, et le Fr. Antonin, observantin, appartenant aussi à la Province de Venise. Etrangers au lieu et aux usages, tant qu'ils ne s'y seront pas habitués, ils auront

[1]) Ou *conducteur*, d'après le texte.

près d'eux, pour les guider, deux prêtres séculiers, que j'y ai trouvés et qui m'ont promis d'y rester encore quelque temps à cette fin. J'aurais désiré d'y laisser aussi l'excellent P. Samuel; mais il m'a paru nécessaire de le garder pour compagnon aux Pères Michel-Ange et Térence, que je mène avec moi à l'intérieur du continent Africain, et qui, j'en ai la ferme confiance, deviendront d'excellents missionnaires.

Voici donc comment sont répartis les trente-sept compagnons qui m'ont suivi : 1o A Schellal, ainsi que je l'ai déjà dit, le P. Bernardin de Vérone, avec les frères lais Charles, Antonin et André; 2o à Santa-Croce les Pères Fabien et Térence, avec quatre Tiertiaires du Tyrol Septentrional, un du Tyrol méridional, trois de Göritz, cinq de Naples et onze postulants; 3o à Dingola, distant de Santa-Croce de quatre journées de marche, les Pères Samuel et Michel-Ange, avec quatre frères lais de la Province de Venise. Nous avons en outre quinze jeunes nègres, attachés à la mission, dont douze prendront leur résidence à Santa-Croce, et trois à Dingola. Quant à moi, je resterai quelques mois tantôt ici, tantôt là; puis je retournerai à Schellal, pour y attendre nos confrères Missionnaires, que j'emmènerai dans les stations du Fleuve-Blanc.

Mais je dois vous prévenir qu'il serait fort utile que vous les fissiez partir de Rome, vers le milieu du mois de mars par le vapeur qui de Civita Vecchia se rend à Naples et à Trieste; car ils pourraient de cette façon arriver en Egypte au mois d'avril, à une époque où le soleil n'est pas encore nuisible, et où il règne un vent qui permet d'aborder promptement à Schellal. Ils y demeureront, pour s'y appliquer à l'étude de la langue arabe, jusqu'au mois d'octobre; alors j'irai les y chercher et les conduirai, à travers le désert, à Chartum, et jusqu'aux stations du Fleuve-Blanc.

En attendant, le P. Bernardin ira les recevoir au Caire, et disposera le navire destiné à les transporter avec toutes les choses nécessaires au voyage, avec l'aide de M. le chevalier Mardrus, l'agent zélé de la mission, qui s'occupe déjà de recueillir les provisions, qu'on doit envoyer à nos stations dans le courant de l'année prochaine (1862).

Je voudrais, Révérendissime Père, avoir au moins six autres prêtres, qui sont absolument nécessaires pour assurer l'avenir de la Mission, et pour commencer avec de bonnes chances de succès notre prédication évangélique parmi ces pauvres peuples que nous espérons amener à la connaissance de Jésus-Christ. Et que ce nombre ne vous effraie pas, car il y en a précisément autant dans ma seule Province du Tyrol qui aspirent à venir ici : ce sont les Pères Thomas, Ananie, Benno, Accurse, Benjamin et Arbogaste, tous religieux recommandables, qui, je n'en doute pas, se rendraient extrêmement utiles dans notre sainte entreprise.

Mais outre ceux-là, j'ose encore demander à votre Paternité Révérendissime, l'estimable Père Abondio, aussi de ma Province, qui se trouve

actuellement au collége de St Pierre *in Montorio* à Rome, et je suis certain que comme eux il deviendra un excellent missionnaire. Si vous vouliez bien me l'envoyer, je désirerais qu'il m'apportât six missels Franciscains, et quatre Bréviaires de chœur. Il faudrait encore que vous accordassiez au Supérieur de la Mission la faculté d'indulgencier des Crucifix, et de recevoir des Tiertiaires dans l'Ordre, en l'autorisant à déléguer ses pouvoirs, et enfin de dispenser, en cas de besoin, des abstinences usitées dans l'Ordre.

Maintenant je termine, mon Révérendissime Père, en vous annonçant que nous nous mettrons en route, peut-être demain matin, au nombre de trente-quatre européens et de onze jeunes nègres, avec une bonne centaine de chameaux. J'ai déjà écrit au P. Louis de Casoria, pour lui demander d'autres frères gris de notre Institut de *la Palma*, excellents religieux qui nous seront d'un grand secours pour l'organisation et le succès de notre Mission. Et vous demandant pour moi et tous mes compagnons la Bénédiction Séraphique, je me redis

de votre Paternité Révérendissime,
le très-humble et très-obéissant Fils,
Fr. Jean Reinthaler de Ducla.

Nous sommes heureux d'ajouter ici que le même Père Jean a été nommé par la Sacrée Congrégation de la Propagande Pro-Vicaire apostolique de cette mission, et qu'au moment où le P. Abondio se disposait à partir, le Révérendissime Père général de l'Ordre a envoyé cinq obédiences en Allemagne, pour lui procurer les Missionnaires qu'il réclame.

VI.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre du P. Alexandre de Rome, *Obs. de la Province Romaine, Missionnaire apostolique dans l'Amérique Méridionale, à ses parents, sur la féroce tribu des Tobas qu'il évangélise en ce moment.*

S. Francesco Solano (*dans le Pilcomayo*), *ce* 21 *mai* 1861.

Mes très-chers parents.

Mes occupations et le manque de personnes à qui l'on puisse confier ses lettres, m'ont fait ajourner jusqu'aujourd'hui ma réponse à la lettre de ma tante du 19 septembre dernier, que j'ai reçue dans la soirée du 1 janvier de cette année; mais j'en suis venu à éprouver un remords de conscience, et je craindrais de manquer à la piété filiale si je tardais plus longtemps à vous faire voir de mon écriture, car je comprends que vous vous affligez en suppo-

sant que ces barbares Tobas, parmi lesquels je vis, m'ont peut-être chassé de ce monde. Mais, grâces à Dieu, je vis encore, et je vis bien portant et tranquille; je ne mérite pas le bonheur de mourir sous la main de ces barbares, auxquels je m'efforce de procurer la vie véritable!

Maintenant vous êtes sans doute curieux de connaître le caractère, les usages et les manières de ces sauvages; mais je m'abstiendrai de vous satisfaire à cet égard; je préfère ne vous donner que des renseignements positifs et certains, qui mettent à même d'en porter un jugement, sans risque de me tromper; or je n'ai pas encore pu m'en procurer de semblables dans le peu de temps que j'ai passé parmi les Tobas, dont je ne connais pas encore bien la langue. Plus tard toutefois, si Dieu me conserve la vie, je satisferai votre désir. Ce que je puis vous dire sans crainte de mentir, c'est qu'ils sont beaucoup plus barbares qne les Ciriguans. Comme preuve, voici deux faits que j'ai vus de mes propres yeux, et qui vous permettent de juger facilement quelle race d'hommes font ces pauvres Tobas. L'un d'eux s'était rendu (chose trop commune chez ces sauvages) infidèle envers sa femme; celle-ci, furieuse de l'abandon de son mari, prend la petite fille qu'elle allaitait, et se met à lui meurtrir la tête, en la cognant contre un ais de bois. J'étais en ce moment à dire la Messe; mais heureusement, l'unique chrétien qui m'accompagne ici s'aperçut de ce qui se passait, et courut aussitôt arracher l'innocente créature des mains de cette tigresse, et me la présenta, sa petite tête toute baignée de sang. La pauvre enfant! guérie par moi des blessures qu'elle avait reçues, elle vécut encore quelques mois; mais trois jours après avoir été régénérée dans les eaux du Saint Baptême sous le nom de Domitille, elle s'envola au ciel, où j'espère qu'elle se souviendra de moi devant le trône de la miséricorde divine. L'autre fait, arrivé la semaine dernière, est du même genre; le voici. On m'avait assuré que c'était un usage parmi les Tobas, de porter en terre leurs malades, avant qu'ils aient expiré, et, quand vient à mourir une femme qui nourrit, d'enterrer avec elle l'enfant, après l'avoir tué, sous prétexte qu'il n'y a plus personne qui puisse lui donner du lait. Je ne pouvais me résoudre à croire à une pareille cruauté; mais elle n'était que trop réelle! En effet je reçois un beau matin l'avis que les barbares vont au même moment inhumer dans le bois une femme agonisante, avec son petit enfant. J'y cours sur le champ, et je les trouve effectivement occupés à creuser la fosse, tandis que la malheureuse Indienne gisait mourante sur le sol, et que son nourrisson, pleurant de faim, était dans les bras d'un parent. Je demande au mari de cette femme, pourquoi il voulait enterrer ainsi cette innocente créature; il me nia qu'il eût cet odieux dessein, mais tous les assistants m'apprirent le contraire, et en conséquence je cherchai à lui enlever cette innocente victime qu'il ne voulait me céder à aucun prix. Il se rendit enfin à la promesse d'une veste que je lui fis; et chargé

de ce cher petit, je m'en retournai tout heureux à la maison de la mission, où je lui fis donner du lait, résolu de le faire élever parmi les chrétiens. Mais, quand la mère eut été étouffée et enterrée, le père barbare vint me le réclamer, m'assurant qu'il ne le tuerait pas, qu'il le donnerait, au contraire, à une sœur pour le nourrir. Comme il me paraissait parler sincèrement, je jugeai à propos de ne pas lui résister davantage et de respecter les droits paternels. En effet, pendant quelques jours il tint parole, ainsi que je m'en enquis par de continuelles informations. Mais un jour que ce scélérat était venu me visiter, je lui demandai comment se portait son fils. « Bien, » me répondit-il, et un instant après, il le portait dans le bois dont j'ai parlé, le tuait de ses propres mains et l'enterrait près de sa mère ! Tels sont les sauvages au milieu desquels je mène ma vie apostolique.

Malgré tout cela, ils ne m'ont témoigné jusqu'ici que des sentiments de respect et d'affection, dont ils ne cessent de me donner des preuves, bien que je doive avouer que ce sont de rusés traîtres, en qui l'on vérifie plus qu'en tout autre que *fronti nulla fides ; il ne faut point se fier à la physionomie.* Ils sont surtout méchants aux mois de novembre et décembre, parce qu'ils récoltent en ce temps-là leur délicieux *map* (espèce de carouge ou caroubier) dont ils fabriquent une liqueur fort agréable, analogue au vin, mais extraordinairement enivrante. Aussi ne font-ils durant ces mois-là que boire, se quereller et dormir. Leurs querelles sont si épouvantables et accompagnées de hurlements si affreux, que, je le confesserai ingénûment, j'en frissonnais. Encore est-il heureux que, loin de les exciter, les femmes accourent tout inquiètes pour retenir les combattants, et pour leur enlever des mains les arcs, les lances, les massues, les pierres et les tisons ardents, avec lesquels ils s'attaquent et se tuent ! Il est néanmoins étonnant qu'ils ne se soient jamais montrés plus bienveillants envers moi que lorsqu'ils étaient ivres ; gorgés de cette maudite liqueur et ne se soutenant qu'avec peine sur leurs jambes, ils venaient me trouver, me prenaient et me baisaient les mains : *nota*, *nota*, *yitcaà* (bien, bien, mon Père), criaient-ils, quoique ça ne me parût pas bien du tout ; pourtant il me fallait répondre à leurs saluts et leur offrir du tabac, afin que de cette façon ils s'en allassent tranquillement fumer et dormir.

En voilà bien assez, ce me semble, pour vous faire comprendre que ce n'est qu'après de longues années et au prix des plus grandes fatigues qu'on pourra enter sur de pareils sauvageons la précieuse greffe de la civilisation et de la foi. Mais la main du Seigneur ne s'est pas raccourcie, elle peut renouveler en leur faveur les prodiges de sa grâce, qui sait faire tomber en éclats jusqu'aux cèdres du Liban. Je dis sa grâce : car les forces humaines ne peuvent rien ici, et la propagation de la foi est l'œuvre du Seigneur, *ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus*,

afin que la chair ne puisse jamais se glorifier en sa présence. Nous devons donc surtout prier, faisant une douce violence au cœur du Seigneur, afin qu'il prenne pitié de ces infortunées tribus. Oui, que de continuelles et ferventes prières s'élèvent du sein de l'Archiconfrérie de Notre Dame des Victoires, afin que cette mère de miséricorde triomphe de la dureté de ces cœurs, trop peu disposés à recevoir le précieux don de la foi!

Veuillez vous contenter cette fois de ce peu de détails. En attendant d'autres, saluez ma tante, mes frères, mes sœurs, et tous ceux qui se souviennent de moi. Je pense à vous tous, et dans certaines nuits où je ne puis dormir, je me mets à repasser la litanie des mes anciennes connaissances, et je les recommande au Seigneur.

Il y a deux ou trois mois qu'est parti de Salta (non loin de Tarica) pour l'Europe le P. Pierre Pellicci, ancien missionnaire de l'Amérique et de la Chine. Il vous donnera de mes nouvelles, dès qu'il sera arrivé à Rome.

En attendant, vivez bien portants et heureux, en tâchant de servir Dieu en vérité dans ce misérable songe de la vie, afin qu'il nous soit donné de nous revoir et de nous réunir tous au Paradis. Je suis toujours

Votre très-affectionné fils,
Fr. Alexandre Marie de Rome,
Miss. apost. dans l'Amérique Méridionale.

VII.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du P. Pamphile de Magliano, *Min. Obs. réf. au compilateur de la* Chronique, *sur l'histoire des Franciscains aux Etats-Unis.*

NOUVEAU MEXIQUE.

(Suite. — *Voir la livraison précédente, page* 44).

Reprenant l'histoire des Missions Franciscaines dans l'Amérique Septentrionale, je crois important de commencer par faire remarquer que c'est un excellent Franciscain italien qui a été le héraut de la civilisation chrétienne au Nouveau Mexique, au Texas et dans la haute Californie, je veux dire le P. Marc de Nice, qui est venu au Mexique en 1531. Ce religieux, enthousiasmé par les récits de ceux qui, en petit nombre, avaient survécu à l'expédition de Pamphile Narvaez, résolut de pénétrer dans les régions inconnues du Nord, comme il le fit, accompagné d'un nègre, nommé Etienne, et d'un frère laïque, avec lesquels il partit de Culiacan en 1539. Son compagnon étant tombé malade, il ne perdit point courage; il le laissa à Petatlan et s'avança hardiment dans le désert qui s'étend jusqu'au Gila; puis traversant ce fleuve large et profond, il continua sa marche fatigante jusqu'à Cibola (la Zuni des

Indiens). De là errant parmi des tribus vêtues de peaux et de manteaux de coton, le courageux enfant de l'Italie sentit s'accroître à tel point ses espérances, qu'il donna le nom de *San-Francesco* à ce vaste royaume, que, dans ses désirs, il voyait déjà converti à la foi et devenu le siége d'une nouvelle résidence pour les Missionnaires de son ordre. Le royaume de *San-Francesco*, ainsi que l'observe le chevalier Shea, n'existe que dans sa narration. Néanmoins, comme pour effectuer son désir, il y a maintenant une ville portant le nom de *San-Francisco*, et dans cette ville, qui est la Carthage de l'Océan Pacifique, les Franciscains sont parvenus à établir des missions qui occuperont toujours une place glorieuse dans les fastes de l'Eglise. Il est vrai qu'il ne fut donné au P. Marc de terminer aucune conquête comme missionnaire; mais il parvint à aplanir les obstacles pour d'autres tentatives; car si l'on considère que c'est lui qui, quoiqu'ayant survécu seul à ses compagnons, eut le bonheur de planter la croix sur les hauteurs d'une ville telle que Cibola, puis de retourner sain et sauf par la même route qu'il avait si bravement parcourue, on ne saurait douter que son entreprise ne reste, comme le dit le chevalier de Courcy, l'exploration la plus difficile qui ait été tentée jusqu'ici même dans des régions connues.

Lors de la seconde expédition, que provoquèrent les intéressantes relations du P. Marc, le P. Jean de Padilla et le Fr. Jean Della Croce, arrivés au Nouveau Mexique, y restèrent pour convertir les sauvages et refusèrent de revenir sur leurs pas avec l'aventurier Coronado et ses compagnons; mais ils ne tardèrent pas à tomber tous deux victimes de leur zèle pour le salut des âmes, et furent ainsi les premiers martyrs qui aient répandu leur sang pour la foi dans la partie de l'Amérique Septentrionale dont nous parlons.

Cependant on n'avait plus osé entreprendre une nouvelle exploration dans le Nouveau Mexique jusqu'en 1581, où, sur les instances du frère lai Augustin Rodriguez, on y envoya une nouvelle mission régulière, composée du P. François Lopez, du savant et érudit Père Jean de Santa Maria et du Fr. Augustin susnommé, avec dix soldats et six Indiens Mexicains. Mais bientôt fatigués du voyage, les soldats retournèrent en arrière, de sorte que les Missionnaires seuls, poussés par l'esprit de Dieu, songèrent et réussirent à établir leur mission parmi les Tehuos. Le succès qui couronna leurs efforts accrut tellement leurs espérances que le P. Jean fut envoyé au Mexique pour solliciter l'aide d'autres ouvriers évangéliques. Plein de courage et de confiance dans les ressources de son esprit, il partit seul, la boussole en main, pour essayer de gagner le port le plus voisin. Malheureusement, trois jours après son départ au moment où il demandait un peu de repos au sommeil, il fut surpris et égorgé par quelques sauvages errants. Le P. Lopez périt ensuite sous les coups des

sauvages ennemis. Le Fr. Rodriguez, qui était resté seul dans la mission, et se laissa transporter par un zèle trop vif dans sa résistance au vice, cueillit aussi à son tour la palme du martyre. Le même résultat suivit deux autres expéditions, Dieu voulant préparer ce sol, arrosé du sang de tant de champions, à devenir fécond en fruits de vie éternelle. Mais enfin, en 1597, on vit parfaitement réussir l'entreprise du P. Alonzo et de sept autres Franciscains, qui fondèrent définitivement les missions dont les fruits continuent jusque de nos jours, bien qu'ils aient été achetés par les sacrifices ordinaires en pareil cas. Comme d'ailleurs mon but n'est pas de donner ici une histoire complète de ces missions, je me contenterai d'en reproduire le tableau succinct, que le Père Benavides en envoyait, environ trente ans après, à la cour d'Espagne. Or il annonçait qu'une nouvelle mission, la vingt-septième du Nouveau-Mexique, venait d'être tout récemment établie à Socorro; que tous les Indiens avaient été baptisés à Queres, et que beaucoup savaient déjà lire et écrire; que quatre mille personnes avaient été baptisées à Tanos, deux mille à Taos, et beaucoup d'autres çà et là, en divers lieux de la même région; que des couvents avaient été érigés à S. Antonio, à Socorro, à Pilabo, à Sevilleta, à S. Francesco, à Isleta, chez les Topiras, les Teos, les Picuries, et à Zûni; que déjà Santa-Fè, Pecos, S. Giuseppe et Queres pouvaient se vanter d'avoir des églises magnifiques; et qu'enfin des missionnaires résidaient, non-seulement dans la difficile mission de Zûni, mais même à Acoma, ce lieu si souvent rougi du sang espagnol. C'est grâce à ces travaux apostoliques que la civilisation chrétienne fit des progrès si rapides sur les rives du Rio-Grande, que les Indiens, ou les Puebliens, comme ils furent appelés depuis, savaient lire et écrire, avant que les Puritains se fussent fixés sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre.

Mais ces missions du Nouveau-Mexique essuyèrent à leur tour diverses vicissitudes, particulièrement en 1660, quand, à la suite d'un soulèvement général opéré par les sauvages païens, les prêtres furent tués et les églises détruites; néanmoins les Franciscains parvinrent bientôt à les relever, et quoiqu'elles n'eussent pas encore recouvré en 1748 leur première splendeur, la description que nous en a laissée Villasenor est assurément satisfaisante. « Les Indiens, disait-il, étaient vêtus d'étoffes tissues par leurs femmes, et l'industrie, la paix et l'abondance régnaient dans leurs villages. Leurs édifices, construits sous la direction des Pères Franciscains, pouvaient soutenir la comparaison avec ceux d'Europe. » Il énumérait ensuite les missions suivantes, qui existaient de son temps : Santa Cruz, Pecos, Galisteo, Paso, San Lorenzo, Socorro, Zia, Candelaros, Taos, Santa Anna, San Augustin de Isleta, Tezuque, Nambe, San Idelfonso, Santa Clara, San Juan de Eos Caballeros, Pecuries, Cochiti, Jemes, Laguna, Acoma, Guadalupe, avec environ cent familles dans chacune d'elles.

Toutes ces missions ont duré jusqu'aujourd'hui, et bien qu'elles aient beaucoup souffert des continuelles révolutions du Mexique, après l'expulsion des Espagnols, surtout lorsque le Nouveau-Mexique fût devenu une partie des Etats-Unis, les Indiens sont restés, grâces à Dieu, catholiques, et civilisés au point que leurs députés à Washington ne se sont jamais montrés inférieurs à ceux des autres Etats de cette nation. Relativement à notre Ordre, le Nouveau-Mexique formait une Custodie, qui est considérée comme encore existante dans le tableau du chapitre général de 1856; mais en réalité il ne s'y trouve plus à présent un seul Franciscain.

Le Nouveau-Mexique passa dans la confédération des Etats-Unis en 1848, lorsque déjà les missions ci-dessus désignées étaient privées de missionnaires; mais quand en 1850 on eut créé un Vicariat apostolique, dont fut chargé Mgr Lamy, fait évêque in partibus le 20 novembre, ce digne prélat obtint par son zèle des résultats tels, que le Saint-Siège put, en 1853, constituer cette Eglise en diocèse de Santa-Fè.

Je suis heureux de vous dire ici que je possède, concernant ces missions, un précieux manuscrit inédit du P. Sylvestre Delez d'Escalante; il y a raconté, bien que succinctement, toute leur histoire jusqu'en 1778, et je me ferai un plaisir de vous porter ce manuscrit, en venant au chapitre général. (*Sera continué.*)

TROISIÈME PARTIE.

Nouvelles diverses concernant les Missions franciscaines.

EGYPTE.

Nous trouvons dans le *Rosier de Marie*, du 22 février 1862, la relation suivante d'une cérémonie religieuse qui s'est accomplie à l'isthme de Suez.

« Le Père Roger, de l'Ordre de St François, membre de la famille de Terre-Sainte, a accompagné M. Ferdinand Lesseps dans sa dernière excursion de Tell-el-Kebir à El-Guisr, à Porto-Saïd, et à Damiette. Dans la première de ces localités, le Révérend Père a inauguré, le 2 janvier, la chapelle de Sainte Marie, érigée au lieu où, suivant que le rapporte la tradition, s'est arrêtée la Sainte Famille, lorsque, fuyant la persécution d'Hérode, elle chercha un asile dans le Chanaan d'Egypte.

« Le cinq du même mois, il a béni à Porto-Saïd, une autre chapelle dédiée à Ste Eugénie, patronne de S. M. l'impératrice des Français; et dans chacune de ces deux cérémonies il a prononcé un discours grave et pathétique, qui a excité les plus vifs sentiments religieux chez tous les ouvriers dont il était entouré. En vérité nous regrettons que la longueur de ce morceau

ne nous permette pas de le reproduire intégralement dans notre Journal, et que nous puissions à peine en citer quelques passages, pour en donner une idée.

« Le pieux orateur Franciscain avait pris pour texte de ses paroles le verset suivant des divines Ecritures : *Dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum* (*il dominera de la mer jusqu'à la mer, et du fleuve jusqu'aux extrémités du globe terrestre*).

« Ces paroles, dit-il, sont du Prophète Royal : elles nous enseignent que l'étendue du royaume de Jésus-Christ doit être celle du monde, et c'est parce que j'en découvre l'accomplissement final dans l'œuvre immense que vous exécutez, que je les prends pour texte de l'instruction que je me félicite de vous adresser.

« Oui, maintenant plus que jamais, il se vérifiera à la lettre que le Sauveur régnera d'une mer à l'autre, et que son influence s'étendra, sans plus d'obstacles, du moindre des fleuves jusqu'aux derniers confins de l'univers. »

Pénétrant ensuite plus avant dans son sujet, le sage missionnaire se met à considérer la grandeur merveilleuse de l'entreprise qui s'occupe du percement de l'isthme de Suez.

« C'est là, dit-il, une œuvre par elle-même gigantesque, et l'on prend toutes les mesures pour en rendre la durée éternelle. En effet, il ne s'agit de rien moins que de scinder en deux un continent et de couper le globe terrestre sur un espace de plus de trente lieues, dans un désert, où l'on ne trouve pas la moindre assistance, pas d'habitants, pas de traces de villes ou de villages, mais rien que le désert !

« Mais voilà qu'aujourd'hui nous voyons s'y élever comme par enchantement plus de cinq villages arabes, bâtis par les Fellahs qui les habitent et qui sont venus vous servir; ajoutez-y autant de petites villes, ou, comme vous le dites, de cantonnements d'Européens, avec des maisons solidement construites, de jolies chaumières venues de France et des églises catholiques, pour y célébrer le culte divin, et des hôpitaux parfaitement montés, et vingt magasins pourvus de pain, de vin, de vêtements, de toutes les bonnes choses fournies par la Providence; sans parler du commerce, qui commence à s'y développer, et d'un canal qui vous rapporte de l'eau douce, où que vous soyez. » Tel est le récit du *Rosier de Marie.*

Maintenant nous avons le bonheur de pouvoir ajouter que nous avons dernièrement reçu du même Père Roger, par l'intermédiaire de notre commun confrère, le P. Pierre de Taggia, en Ligurie, Observantin de la Province de Gènes, missionnaire apostolique en Terre-Sainte, d'où il est venu il y a quelques jours à Rome, la copie manuscrite d'un discours qu'il a prononcé sur cette entreprise du percement de l'isthme de Suez, et que nous avions déjà lu dans le journal français *des villes et des campagnes;* peut-être, le traduirons-nous dans notre langue italienne, et le publierons-nous tout entier dans les livraisons suivantes de notre chronique.

VENISE.

Pour l'édification des fidèles et pour l'encouragement de ceux qui, animés des sentiments de la piété catholique, cherchent à soutenir les intérêts de notre Custodie de Terre-Sainte, et en même temps pour faire preuve devant le monde de la reconnaissance que les Mineurs vouent à leurs insignes bienfaiteurs, nous croyons devoir emprunter à la *Gazette de Venise* (no du 22 janvier 1862) l'article nécrologique suivant que notre confrère le P. Cyprien de Trévise, Professeur de Philosophie en cette ville, a consacré à Mgr Ramazzotti.

La mémoire de Mgr Ramazzotti, zélé Patriarche de Venise, qui vient de mourir, sera à jamais impérissable, mais, un fait remarquable, c'est que, au moment où ce nom cher et vénéré sort des lèvres du peuple vénitien, il est encore répété, comme par un écho lointain, par la voix d'autres âmes reconnaissantes, qui, des contrées les plus reculées de l'orient, se plaisent à le rappeler.

Cette voix reconnaissante est celle des fils de St François, gardiens des lieux sanctifiés par la présence de l'homme Dieu en Palestine, dans ce pays en faveur duquel le défunt, quoique beaucoup de personnes l'ignorent peut-être, a fait sentir les influences de son zèle et de sa charité. Nous croyons donc utile, tant pour consoler ceux qui ne cessent de déplorer la grande perte qu'a faite l'Eglise Vénitienne, en perdant un ange de charité tel qu'était le Patriarche défunt, que pour complaire à ses admirateurs, de rapporter ici un passage d'une lettre de Jérusalem[1], datée du 22 novembre dernier, et adressée au Très-Révérend Père Philippe Marie de Venise, Mineur Observantin, Commissaire de Terre-Sainte pour les Provinces Vénitiennes.

Cette lettre porte : « Les religieux Franciscains de Terre-Sainte connais- » saient l'extrême sollicitude avec laquelle l'illustrissime Ramazzoti, très- » zélé Patriarche de Venise, a toujours cherché, soit par la parole, soit » par ses écrits, à reveiller dans les cœurs des fidèles une juste vénération » pour les Lieux Saints, et à les exciter par son propre exemple à subvenir, » par l'offrande de leur obole, aux besoins si grands et toujours croissants » des Saints Lieux. Dès lors, mon cher commissaire, il vous sera aisé de » comprendre combien amère et affligeante a été pour nous la nouvelle de la » mort de celui en qui nous savions que nous perdions un vrai bienfaiteur, » un protecteur insigne. Aussi ne négligerons-nous jamais, dans notre pro- » fonde gratitude envers une mémoire si chère, de donner une preuve de nos » sentiments, en priant pour l'illustre Prélat, comme nous l'avons fait au- » jourd'hui, dans une messe solennelle qui a été célébrée pour le repos de » son âme, au Saint Sépulcre, envers lequel il professait la plus grande et

[1]) Du Révérendissime Père Custode de Terre-sainte.

« la plus pieuse vénération. » — Or, afin d'apprécier ce qu'à fait Mgr Ramazzoti en faveur de la Terre-Sainte, il faut savoir que les Pères Mineurs Observantins Franciscains, qui depuis six siècles conservent aux catholiques ces sanctuaires, et remplissent une Mission religieuse et sociale si avantageuse aux Arabes de la Palestine et de l'Egypte, ne peuvent y exercer leurs fonctions que moyennant les pieuses largesses des fidèles d'Europe. Parmi ceux-ci les Vénitiens se sont toujours distingués par leur libéralité à l'égard de ces religieux, et par la vénération qu'ils ont toujours professée pour les Saints Lieux; il y a depuis longtemps dans cette même ville de Venise un office dit commissariat de Terre-Sainte, qui a soin de recueillir les aumônes, et d'envoyer annuellement en Palestine les objets nécessaires à l'entretien des hospices pour les pèlerins, des écoles et des ouvroirs pour les pauvres. Mais les vicissitudes des temps avaient, depuis l'établissement du royaume d'Italie, contribué à faire singulièrement décroître les aumônes destinées à cette Terre, qui est cependant encore si chère à tous les fidèles, et de là résultaient de graves inconvénients.

Déjà Ramazzotti, qui étendait ses regards aussi loin que sa charité, les avait souvent tournés vers ces Saints Lieux, qu'il secourait généreusement de diverses manières; mais dès que le Très-Révérend Père Philippe Marie de Venise lui eut fait connaître l'extrême pénurie à laquelle étaient réduits les Franciscains pour entretenir avec la décence nécessaire les sanctuaires les plus célèbres de la Palestine, et spécialement le saint Sépulcre de Jérusalem, il déploya le zèle le plus efficace pour leur venir en aide. Ainsi il voulut que les demandes et les propositions du Père Philippe Marie fussent discutées dans les séances préliminaires du Synode Provincial, et dans d'autres réunions intermédiaires, où l'on remit en vigueur les décisions apostoliques relatives à la matière, et l'on convint de travailler à accroître les offrandes faites à la Terre-Sainte. Non content de cela, le pieux Patriarche fut le premier à réveiller la ferveur des fidèles par des lettres particulières et par une circulaire adressée à MM. les curés du diocèse, qu'il chargeait en termes chaleureux de recommander du haut de la chaire l'offrande pour les Lieux Saints, quatre fois l'an, à des jours fixes qu'il voulut désigner dans le calendrier. Inutile de dire que cet exemple du zèle apostolique du Patriarche, qui tendait non-seulement à conserver les sanctuaires de Palestine, mais aussi à secourir les pauvres Arabes catholiques, excita encore celui des excellents évêques et curés de la Vénétie, tous imitèrent leur métropolitain avec un si heureux succès que (nous nous félicitons de pouvoir l'annoncer, à la louange des Pasteurs et des fidèles) les aumônes doublèrent et atteignirent un chiffre presque aussi élevé que jadis. Certes un pareil résultat mérite d'être apprécié par ceux qui considèrent la haute destination de ces aumônes, et c'en est bien assez pour prouver combien il est juste de bénir la mémoire et de pleurer la perte de Mgr Ramazzotti.

DÉPART DE MISSIONNAIRES

EN DÉCEMBRE 1861 ET JANVIER 1862.

En ces deux mois sont partis pour les missions de Terre-Sainte les Pères Irénée de Pietra-Santa et Jérémie de Livourne, observantins de la Province de Toscane, ce dernier accompagné des pieuses jeunes filles, Marie-Anne Piston de Livourne, Concetta Parenti de San-Giorgio (pays de Pise) et Herminie Giovannini de Fornacette, qui sont allées prendre l'habit de Clarisse Tiertiaire au monastère de ces religieuses au Caire.

QUATRIÈME PARTIE.

MARTYROLOGE

DES PRÊTRES SÉCULIERS ET RÉGULIERS TUÉS EN HAINE DE LA FOI DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Nous tirons ce précieux document, si honorable pour l'ordre Franciscain, de l'*American-catholic-almanac*, imprimé à New-York dans la typographie Dunigan en 1859.

NOM.	ORDRE.	LIEU.	ANNÉE.
Le P. Jean de Padilla,	Franciscain.	Au Nouv.-Mexique.	1541
Fr. Jean de Cross,	id.	A Pecos (N.-Mexiq.)	id.
Le P. Diègue de Penalosa,	Dominicain.	En Floride.	1544
Le P. Louis Cancer,	id.	id.	1547
Le P. Pierre Martinez,	Jésuite.	id.	1566
Le P. Jean-Baptiste Segura,	id.	En Virginie.	1570
Le P. Louis Quiroz,	id.	id.	id.
Fr. Jean-Baptiste Mendez,	id.	id.	id.
Fr. Gabriel de Solis,	id.	id.	id.
Fr. Christophore Redondo,	id.	id.	id.
Fr. Pierre Linarez,	id.	id.	id.
Le P. François Lopez,	Franciscain.	Nouveau-Mexique.	1581
Fr. Augustin Rodriguez,	id.	id.	id.
Le P. Pierre de Corpa,	id.	id.	id.
Le P. Michel d'Aunon,	id.	A Sant'Agostino (en Floride).	1597
Le P. Blaise Rodriguez,	id.	id.	id.
Fr. Antoine de Badajoz,	id.	id.	id.
Deux autres Pères,	id.	A Puaray (N.-Mex.)	. . .
Le P. Jean Letrado,	id.	A Zuni.	16 .
Fr. Gilbert de Thet,	Jésuite.	Sur un mont désert d'une île de la Méd.	1618
Le P. Martin d'Arbide,	Franciscain.	A Zuni.	1632
Fr. René Goupil,	Jésuite.	A Caughnuawaga (New-York).	1642
Le P. Isaac Jouges,	id.	id.	1646
Le P. René Menard,	id.	Sur la rivière de Ménomène.	1661

NOM.	ORDRE.	LIEU.	ANNÉE.
Le P. Gabriel de la Ribonde,	Franciscain.	Dans l'Illinois.	1680
Le P. Zembio Membré,	id.	Au Texas.	1686-7
Le P. Maxime Leclercq,	id.	id.	id.
Le Rév. Mr Chefdeville,	Sulpicien.	id.	id.
Le P. Jacques Gravier,	Jésuite.	Dans l'Illinois.	1700
Le Rév. Nicolas Foucault,	Prêtre séculier.	En Louisiane.	1702
Trois Pères,	Franciscain.	A San-Marco (Flor.)	1704
Le P. Nicolas Costantine,	id.	A Détroit.	1706
Le Rév. Jean Buisson de St-Côme,	Prêtre séculier.	En Louisiane.	1707
Le P. Joseph Pita,	Franciscain.	A Carniceric (Tex.).	1721
Le P. Sébastien Rale,	Jésuite.	A Norridgewalk (Mexique).	1724
Le P. de Poisson,	id.	A Natchez.	1729
Le P. Souel,	id.	id.	id.
Le P. Senat,	id.	id.	1730
Le P. Prieur Silva,	Franciscain.	A Rio-Grande (Tex.)	4750
Le P. François Gruzabal,	id.	A San-Francesco Xaverio (Texas).	1752
Le P. Alonso de Ferreros,	id.	A San-Saba (Texas).	1758
Le P. Joseph Senestevan,	id.	id.	id.
Le P. Jean Dias,	id.	A Colorado, en Calif.	1774
Le P. Matthieu Morena,	id.	id.	id.
Le P. François Gercez,	id.	id.	id.
Le P. Jean Barraneche,	id.	id.	id.
Le P. Louis Jayme,	id.	A San-Diego, en Californie.	1775
Le P. Dias,	id.	A Nacogdoches.	1832

Franciscains, 31. — Jésuites, 16. — Dominicains, 2. — Sulpiciens. 1. Prêtres séculiers, 2.



ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

PALESTINE.

LES KARISMITES, OU CARISMIENS, A JÉRUSALEM, OU ILS CAUSENT LA PREMIÈRE RUINE DE L'ŒUVRE DES FRANCISCAINS.

1245.

« Quand on voit, dit un récent écrivain, au commencement du treizième siècle, les Mongols de Gengiskhan, cet horrible fléau, ne jamais songer à se précipiter sur la Palestine, on croirait que, pendant quelque temps, les possessions chrétiennes ont dû respirer un peu, après les invasions ennemies qui les avaient jusque là fait trembler et leur avaient souvent causé tant de préjudices. Mais les maux que leur épargnèrent les Mongols vainqueurs leur furent apportés par les Carismiens vaincus et chassés de leur pays natal.

« Le nom de Carismiens leur venait de celui de leur territoire primitif, nommé Carisme ou Cavaresme. Cette contrée asiatique, qui faisait partie du Turkestan, s'étendait au sud de la mer d'Aral (l'ancien lac Chorasmien), entre l'Osque et la mer Caspienne, du Khorasan au pays des Turcomans.

« Les barbares qui l'habitaient furent soumis, assez longtemps, à la loi Musulmane, et obéirent aux Seldjoucides jusqu'à 1097, année où l'esclave Turc Got-Eddin-Mohammed, échanson à la cour des sultans régnants, ayant eu le gouvernement du Carisme, se l'appropria et y fonda une dynastie, qui dura cent trente quatre ans. Eddin mourut en 1127, et eut pour successeur son fils Asiz jusqu'en 1155. Illarslan gouverna jusqu'en 1172; et son fils Mahmoud jusqu'en 1192, où il fut détrôné par son frère Ala-Eddin-Tucs, autrement Aladin. Mohammed, fils d'Aladin, commençait à régner en 1200, lorsque ses états furent envahis par Gengiskhan avec une armée si nombreuse qu'elle ferait l'effet d'une fable, si on ne réfléchissait que les hordes Mongoles et Tartares tout entières formaient les unes et les autres une double race de combattants.

19

« Mais la puissance du souverain du Carisme avait à cette époque pris un accroissement extraordinaire; il avait déjà conquis tout le Turkestan, la Bukharie, l'Aderbijan, la Perse alors nommée le Fars, et le Kerman avec tous les pays qui s'étendent de l'Indus à la mer Caspienne. De ce côté, l'intrépide Mohammed opposa aux corps septentrionaux de l'armée de Gengiskhan quatre cent mille des siens. Une terrible bataille fut livrée à Caracun. Les Carismiens combattirent en désespérés : plus de cent mille d'entre eux mordirent la poussière; mais ils durent finir par céder. Mohammed se réfugia dans une île de la mer Caspienne, et y mourut en 1220, maudissant son orgueil, qui lui avait fait mépriser les dons de Gengiskhan et manquer à ses promesses avec d'infâmes et vils assassins.

« Gelaleddin, fils de Mohammed, rallia ses troupes, et dispersa encore deux armées Mongoles, commandées par deux chefs subalternes. Enfin, le grand Khan marcha contre lui en personne, avec des forces énormément supérieures. Le Carismien parvint, toutefois, à battre l'avant-garde; mais, quand il se trouva en face des troupes innombrables de Gengiskhan, il ne put soutenir leur choc. Retiré dans sa province natale, il obtint encore quelques légers avantages sur les forces Mongoles, et continua même sa lutte inégale dans l'Arménie et dans le Kurdistan jusqu'en 1229, année où il périt assassiné. Avec lui prit fin l'empire Carismien, et sa mort assura le triomphe de Gengiskhan.

« Les vaincus, chassés de leur territoire par les vainqueurs, se réunirent sous la conduite d'un chef, nommé Barbakhan, et vinrent se ruer sur l'Asie Mineure et sur la Syrie, cherchant dans leur marche, où rien ne put les arrêter, à se venger des dommages que leur avaient fait essuyer les Tartares[1]. »

Il faut rappeler ici que, durant la trève que Frédéric II, roi de Jérusalem, avait conclue avec le sultan Malek-el-Kamel en 1229, les chrétiens étaient retournés à Jérusalem; et que, non contents d'y demeurer tranquilles, de relever les murs et de restaurer les églises, ils s'unirent bientôt aux maîtres de Damas, de Carac et d'Emèse, contre le sultan que ces princes se préparaient à combattre[2]. Ce n'était plus Malek-el-Kamel, mort en 1238, mais son fils aîné Malek-Saleh-Nodgemeddin-Ayoub, que les chroniques Latines nomment Melek-Sala, et Salahad. Ce prince

[1]) *Pèlerinage historiq. et descript. de Terre-Sainte,* par le P. Alexandre Bassi, Mineur Observantin. Vol. II, pag. 321.

[2]) Voir notre *Histoire Universelle des Miss. Francisc.,* liv. I, chap. VII, et Michaud, *Hist. des Croisades,* liv. XIII.

était monté sur le trône en 1240, après en avoir chassé son frère puîné Malek-Adel, auquel, à la mort de Malek-el-Kamel, le peuple avait décerné l'empire, au détriment du premier. Pour lors voyant les Latins, unis aux Musulmans de Syrie, se disposer à envahir l'Egypte, le nouveau sultan se tourna vers les Karismites, qui se présentaient à point pour lui offrir un puissant concours contre ses ennemis, les prit à sa solde, et s'en étant formé une légion auxiliaire d'environ vingt mille chevaux, les lança, sans frein, sur leur proie. Ils partirent des derniers confins de la Mésopotamie, mettant d'abord à feu et à sang le territoire de Tripoli et la principauté de Galilée; en sorte que bientôt les flammes dévastatrices, qui s'élevaient partout à leur arrivée, annoncèrent à Jérusalem sa ruine prochaine.

Et en effet, avec des fortifications à peine commencées et garnies d'un très-petit nombre de guerriers Chrétiens, comment aurait-elle pu repousser les attaques d'un si formidable ennemi? Aussi la population prit-elle le parti de fuir, sous la protection des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, ne laissant dans la ville que les malades et quelques habitants qui n'avaient pu se décider à abandonner leurs parents infirmes. C'est alors que survinrent les Karismites, tels qu'un effroyable météore; ils entrent l'épée à la main, et mettent à mort, avec barbarie, tous ceux qu'ils rencontrent sur leur passage[1].

Leur rage, cependant, ne se trouve pas satisfaite du carnage de ce petit nombre; et voici par quel terrible stratagème ils songèrent et réussirent à fournir des victimes à leur fureur. Ayant arboré au sommet des tours les étendards de la croix, ils font en même temps sonner à grandes volées les cloches de toutes les églises de la ville. A ces sons, à cette vue, la multitude des fuyards qui dirigeaient leur douloureuse marche vers Jaffa, en ne cessant d'espérer que le ciel se montrerait propice et opérerait quelque miracle, s'arrête tout-à-coup : transportés d'allégresse, ils s'écrient que les barbares ont tourné ailleurs leurs armes, ou qu'ils ont été repoussés, grâce à un prodige, par le petit nombre de chrétiens restés à Jérusalem, et sept mille d'entre eux rétournent vers la ville, en bénissant le Seigneur!

Mais ils n'y furent pas plus tôt entrés, que les Karismites en commencèrent le carnage le plus affreux et le plus atroce! Au premier choc, ils en passent plus de cinq mille au fil de l'épée, ne pardonnant ni à l'innocence des enfants, ni à la faiblesse des femmes, ni à l'impuissance des vieillards! Puis

[1]) Voir notre *Histoire Univers. des Miss. Francisc.*, liv. I, chap. VII.

se jetant dans le couvent du Mont-Sion, et de là sur l'église du Saint Sépulcre, où beaucoup d'infortunés s'étaient refugiés avec les Franciscains, ils éventrent les uns sans miséricorde et coupent la tête aux autres, en criant : « Répandons le sang des chrétiens, là où ils offrent à leur Dieu le Dieu qu'ils disent y avoir été pendu[1]! »

Ensuite, ils dépouillent l'église de la Résurrection, brisent le Saint Sépulcre, ouvrent les tombes des Rois Français placées sous le Calvaire, et livrent aux flammes leurs ossements : plus féroces, dit une lettre d'Acre datée de cette même année, que tous les Sarrasins qui, à vrai dire, ont toujours conservé quelque respect aux Lieux Saints du Seigneur[2].

C'est donc ainsi que, pour la première fois, la terre sacrée de Jérusalem fut baignée du sang des fils de Saint François, qui devint la semence de tant de vertus dans les rudes travaux de cette Mission que le ciel leur avait confiée ; de sorte qu'on peut bien affirmer, sans crainte s'être taxé de vanité, qu'il n'y en a pas d'autre qui lui soit comparable.

Il est à propos de remarquer ici, une fois pour toutes, que, dès le moment où ces hommes généreux s'établirent dans ces contrées, ils furent principalement, et plus que tous les autres chrétiens dont ils avaient la direction spirituelle, condamnés à la cruelle destinée de se voir souvent chassés, à la suite de nouveaux désastres, de ces lieux sacrés, et qu'ils y en retournèrent toujours avec courage. En effet, nous verrons que, quelque rudes et effroyables que fussent les épreuves qu'ils eurent plus d'une fois à subir, elles ne les détournèrent jamais de leur pénible Mission. Dès ces premiers temps ils s'attachèrent de cœur et d'âme aux sanctuaires qu'ils s'étaient chargés de garder, et au soin du petit troupeau chrétien qu'ils étaient destinés à sauver au milieu des affreuses catastrophes qui se succédèrent dans le cours des siècles, jusqu'à nos jours, comme les flots de la mer en courroux. Aujourd'hui en prison, demain de plus belle en faction près de la tombe sacrée du Rédempteur ! Aujourd'hui bannis loin de leurs pacifiques hospices, peu après y retournant pour les sanctifier de nouveau par l'exercice de leur vertu !

Aussi cette Mission devint-elle, dès sa naissance, celle de l'Ordre Franciscain tout entier ; il n'y a de Frère Mineur d'aucune Province qui, dans les dévots soliloques de son zèle pour le salut des âmes et la gloire de Dieu et de l'Eglise, ne brûle d'accourir en Palestine, afin de répandre une goutte de

[1]) *Hist. Univ. des Missions Franc., loc. cit.* — [2]) Ibid.

son sang et de le mêler à celui de ses nombreux frères qui y périrent glorieusement pour la garde du Saint Sépulcre du Christ !

Tout l'Orient et l'Occident furent saisis d'épouvante et d'une profonde tristesse, à la nouvelle du terrible désastre causé par les Karismites ; chacun redoutant, tous les jours, un traitement plus affreux de la part d'une nation si valeureuse et si cruelle. Ils coururent ça et là par la Palestine et la Syrie, mettant tout sens dessus dessous, tuant, persécutant, conquérant[1]. Et pourtant, au milieu d'une pareille désolation, de ce carnage et de cette terreur, ces bons religieux ne se maintinrent pas seulement avec constance dans tout ce pays, pour soutenir une infortunée chrétienté si durement maltraitée par les ennemis de la Croix; mais à peine ceux-ci eurent-ils passé avec l'impétuosité d'un torrent furieux, qu'ils trouvèrent moyen de retourner sur la Montagne de Sion, et de s'établir de nouveau près du Saint Sépulcre, point de ralliement cher à leur cœur. A dire vrai, ils y furent tolérés par Malek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub, qui, il faut l'avouer, n'avait pas une âme cruelle, et se montra digne fils de Melealin, ou Melek-el-Kamel. Ce dernier, comme on l'a dit, fut un grand ami de Saint François, par qui il avait entendu prêcher la foi chrétienne. Ce n'est qu'à la barbarie et à la férocité de leur nature qu'il faut attribuer les énormes excès que commirent à Jérusalem les Karismites. On voit, en effet, que ce sultan chercha à s'en justifier près du pape Innocent IV.

II.

EGYPTE.

Lettre de Salahad, *ou* Melek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub, *à* Innocent IV, *qui, à la suite du massacre ci-dessus rapporté, avait envoyé un Franciscain en mission vers lui.*

1246.

Dès que ce pontife, successeur de Grégoire IX dans la chaire Romaine, eut appris le malheur et le carnage dont les malheureux chrétiens d'Orient avaient été victimes, ainsi que leurs saints consolateurs les Franciscains, il jugea qu'il était du devoir de sa charge d'envoyer, sans délai, au sultan Melek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub, un Nonce chargé de se plaindre, en

[1]) *Hist. Univ. des Missions Francisc., loc. cit.*

son nom, des actes de barbarie auxquels s'étaient livrés les Karismites, et de l'inviter dans les entrailles du Christ à conclure avec les chrétiens une paix sincère, paix qui ne pourrait réellement produire tous ses effets que si, répondant aux inspirations de la grâce divine, il se mettait en devoir de connaître et d'embrasser la foi de ce même Sauveur.

Melek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub fit un excellent accueil au courageux Franciscain choisi par Innocent pour une si délicate mission. Il est grandement regrettable que l'histoire ne nous ait pas transmis son nom, ni celui de sa patrie qui, assurément, aurait fort à s'en honorer. Le sultan n'eut pas pour moins agréables les lettres qui lui furent présentées au nom du pontife. De vive voix et par écrit, il se plut à y répondre par des sentiments de profond respect, s'excusant, comme nous l'avons dit, près de l'envoyé, sur ce que le massacre accompli à Jérusalem et autre part, en Syrie et en Palestine, par les Karismites, avait eu lieu contre sa volonté, et déclarant au peuple qu'il était tout disposé à renouveler la paix que jadis son père, Melek-el-Kamel, avait conclue avec l'Empereur Frédéric, et que lui-même observerait fidèlement comme étant le plus grand bien que son cœur pût désirer. Mais quant à y joindre de nouvelles clauses, comme semblait le désirer le pontife, il ne pouvait, disait-il, s'y déterminer avant qu'elles eussent été proposées à l'Empereur lui-même, témoignant que, si ce souverain les agréait, il travaillerait, de son côté, de grand cœur à consolider toujours, de plus en plus, une semblable réconciliation dans l'intérêt général. Enfin, quant à se faire chrétien, tout en admettant volontiers tout ce que lui disait le nonce, au nom du pontife, sur le salut des hommes opéré par le Christ rédempteur, il répondit, un peu en barbare, que là-dessus les Musulmans pouvaient agir en maîtres envers les chrétiens, et qu'ainsi ils n'avaient pas besoin de conseils.

Mais il nous parait intéressant de rapporter ici littéralement la réponse de Malek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub, quand ce ne serait, dit de Gubernatis, que pour montrer quelle était, à cette époque, l'influence du nom du pontife Romain jusque chez les Sarrasins, ces ennemis déclarés du nom chrétien. En voici la teneur :

« En présence du Pape, noble, grand, spirituel, affectueux, saint, le treizième des apôtres, mainteneur universel de la parole des chrétiens, vénérateur de la Croix, juge du peuple du Christ, guide des fils du baptême et souverain pontife des chrétiens, que Dieu conserve longues années et rende heureux, les présentes lettres sont envoyées par le très-puissant sultan, qui retient sous

son joug les nations, et possède les deux forces de l'épée et de la plume, avec les excellentes choses qui sont, par dessus les autres, la justice et la doctrine; par le Roi des mers, seigneur du Midi et du Nord, monarque du pays d'Egypte, de la Syrie, de la Mésopotamie, de la Médie, de l'Idumée et d'Ophir, Saleh-Bel-Fort-Ayoub, fils du Sultan Treimel-Hebmevaffar-Mahamed, lequel fut fils du sultan Hael-Beobeore, fils d'Ayoub, de qui le règne est cher à Dieu!

« Au nom de Dieu, toute bonté, qui use de miséricorde, nous furent présentées les lettres du Pape, noble, grand, spirituel, affectueux, saint, treizième des apôtres, mainteneur universel de la parole des chrétiens, adorateur de la Croix, juge du peuple du Christ, Souverain Pontife des fils du baptême, que Dieu mette au nombre de ceux qui désirent et font le bien, en y persévérant, et l'aide en tout ce qui se rapporte à l'utilité de ceux qui sont de sa religion!

« Nous avons attentivement lu les lettres susdites, examinant avec soin les chapitres qu'elles contenaient; et, à vrai dire, elles nous ont beaucoup plû; aussi notre oreille s'est-elle fort réjouie à les entendre. Nous nous sommes empressés de recevoir avec honneur, affection, dévouement et révérence le Nonce que ledit saint Pape nous a envoyé, et l'ayant admis, d'une manière très-bienveillante, en notre présence, nous l'avons écouté volontiers, lui accordant pleine confiance en ce qu'il a trouvé bon de nous annoncer du Christ (qu'il soit notre salut, bien que cependant nous le connaissons et le glorifions beaucoup mieux que vous)! comme encore au sujet du désir que vous dites avoir de repos et de tranquillité, et de vos raisons de convier les peuples à la paix : c'est précisément ce que, nous aussi, nous souhaitons ardemment, sans qu'il nous vienne la fantaisie de vous y contredire, puisque nous l'avons toujours voulu et désiré.

« Mais le Pape, que Dieu veuille soutenir, sait bien comment, entre nous et l'Empereur, il y a familiarité, affection réciproque et concorde parfaite, dès le temps du sultan notre Père (que Dieu admette à sa clarté); nous n'avons donc pas jugé convenable de faire de nouveaux pactes avec les chrétiens, avant d'avoir reçu le conseil et l'adhésion de l'Empereur. C'est pourquoi nous avons trouvé bon d'en écrire à notre ambassadeur qui réside à sa cour, lui communiquant les raisons que nous a exposées le Nonce du Pape, et les clauses et propositions qu'il nous a apportées. Cet ambassadeur se rendra lui-même près de vous en notre nom, et vous expliquera de vive voix cha-

que chose. Et, lorsqu'il aura ainsi fait, nous nous emploierons, en nous conformant à sa réponse, sans nous en écarter en rien, à ce qui peut tourner au bien universel, de telle sorte que nous puissions nous en faire un mérite devant Dieu. Voilà les choses que nous avions à vous faire connaître, et par lesquelles le bien, avec l'aide de Dieu, deviendra plus grand. Ecrite le septième jour du mois de Maharran, qui fut la lune d'août. Louange à Dieu seul, dont la bénédiction descend sur notre prophète Mahomet et sa postérité. Et qu'il soit notre paix[1]. »

Telle est la réponse que Malek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub envoya, par l'intermédiaire du nonce franciscain, à Innocent IV, avec des assurances de respect et de vénération. Quelques auteurs d'histoire ecclésiastique ont voulu y puiser un argument pour établir que ce pontife prétendait obtenir que le souverain Egyptien rompît la trêve que son père, Malek-el-Kamel, avait conclue avec l'Empereur Frédéric; mais, en vérité, on ne saurait tirer cette conclusion du texte de ce document; ce serait, au contraire, sottise et en même temps témérité d'affirmer que le Vicaire du Dieu de la paix, au moment même où il tâchait d'attirer à la foi catholique ce sultan et l'engageait à se maintenir en perpétuelle amitié avec les chrétiens, se contredît assez étrangement, pour l'exciter à violer ses conventions, et cela à leur préjudice[2]. Il nous suffit d'avoir indiqué cet argument.

III.

SYRIE.

Lettre du Pape Alexandre IV *aux Franciscains de Syrie, laquelle confirme le précédent récit de la ruine que causèrent les Karismites à leurs confrères à Jérusalem, et rend hommage à la haute vertu avec laquelle ils restèrent courageusement attachés à cette Mission.*

1257.

Nonobstant les dispositions douces et bienveillantes de Melek-Saleh-Nodgeddin-Ayoub envers le Pontife et les Franciscains, et qui permirent même à ces derniers de retourner aussitôt au Mont Sion et près du saint Sépulcre, où tous leurs confrères venaient d'être égorgés par les Karismites, cette mission n'en devint pas

[1]) Voir De Gubernatis, *de Miss. antiq.*, pag. 490; et Calahorra, *Hist. chronolog. de la Syrie*, etc., liv. II, chap. XVII.

[2]) Voir De Gubernatis, *loc. cit.*, pag. 491.

moins difficile et périlleuse. En effet, l'issue malheureuse de l'entreprise guerrière tentée, à cette époque, par saint Louis, roi de France, dans les mêmes contrées, pour rétablir le royaume Latin, hâta la rapide décadence de ce même royaume, à tel point qu'il n'en resta bientôt plus de traces, et que les barbares Sarrasins purent s'enorgueillir de leur triomphe sur les chrétiens, jusqu'à inspirer une juste terreur[1]. Qu'on lise, en effet, comment une lettre, expédiée de ce pays en 1255, en dépeint l'état misérable.

„ La Terre Sainte est, parmi toutes les autres régions, la plus exposée aux incursions des infidèles, qui l'assaillent de toutes parts avec une effroyable fureur. Dernièrement elle a été dévastée par les Karismites, et elle ne cesse d'être en butte aux attaques et aux déprédations des Turcomans et des Sarrasins. Les Prélats et les Seigneurs du pays, les Maîtres des ordres militaires et le peuple fidèle, comprennent bien que la situation de la chrétienté, agitée elle-même par des discordes intestines, ne permet pas de leur envoyer de nouveaux secours. Et en attendant, les infidèles deviennent chaque jour plus nombreux et plus forts; déjà les chrétiens du pays se trouvent réduits à un très-petit nombre; et ce petit nombre est menacé, à chaque instant, de perdre cette faible partie de la Terre Sainte qui est encore en son pouvoir! Puis, surtout, les infidèles s'enhardissent, sachant par expérience qu'il est impossible qu'aucun prince chrétien reste longtemps chez eux afin d'y mener à terme une entreprise qui, assurément, demande de longs efforts. Ils espèrent donc que la Terre Sainte n'obtiendra jamais qu'un secours passager, venu de loin, tandis qu'eux-mêmes sont établis dans le voisinage, toujours prêts à l'attaquer. Aussi ne se décident-ils à conclure ni paix ni trêve avec les chrétiens, parce qu'ils sont convaincus que ce faible reste du royaume de Palestine ne peut manquer de tomber promptement en leur pouvoir[2]. „

Dans cet état de choses, il est bien facile de comprendre que les Franciscains, au milieu de ces nations barbares, où ils étaient, il est vrai, l'objet de quelque vénération à cause de leur pauvreté, de leur humilité et de leur douceur, eussent à supporter d'amères tribulations, tant faute de liberté pour opérer le bien qu'ils auraient voulu, que par suite de leur courage, qui les obligeait souvent à s'exposer aux plus graves périls, ne fût-ce que pour subvenir aux besoins des chrétiens, ici vexés par d'injustes oppresseurs, là gémissant dans les prisons, et pour porter à tous les secours de la religion. Mais malgré tout cela ils ne quittèrent

[1]) *Hist. Univers. des Miss. Francisc., loc. cit*

[2]) Voir FLEURY, *Hist. Ecclésiastique*, liv. XXXII.

pas un seul instant leur sainte Mission; et certes, n'eût-elle consisté qu'à prêcher aux Musulmans la justice et l'humanité envers les chrétiens captifs, elle nous semblerait encore digne de l'admiration et de la reconnaissance de l'Europe civilisée et catholique. Aussi le saint Pontife Alexandre IV, successeur d'Innocent dans le gouvernement de l'Eglise, en fut-il tellement touché qu'il voulut leur en rendre témoignage en face de l'univers, par la lettre suivante du 28 mars 1254, que nous aimons à reproduire. Il leur disait :

« Alexandre Evêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses chers fils, Ministre et Frères Mineurs de la Province de Syrie, salut et bénédiction apostolique. Par le rapport de personnes dignes de foi, il est venu à notre connaissance que, non sans péril de votre vie, vous prêtez fidèlement votre aide et votre secours au peuple chrétien, qui combat pour la défense de la foi contre les Sarrasins de ces contrées; et, en outre, que vous vous employez à tel point, au profit de ce peuple, par des prédications, par des avertissements salutaires, et en entendant les confessions, que quelques-uns de vos confrères, appliqués à de semblables œuvres de piété, ont reçu la mort de la main des ennemis de la foi, pour le nom de Jésus-Christ. C'est pourquoi afin d'animer de plus en plus votre zèle à de pareils travaux, nous avons résolu de vous encourager par quelque récompense agréable et salutaire. En conséquence, confiant en la miséricorde du Dieu tout-puissant, et de l'autorité de ses bienheureux Apôtres Pierre et Paul, à vous tous, ensemble et séparément, qui, pénitents de cœur et confessés, vous consacrerez aux œuvres susdites ou autres œuvres de piété, autant qu'il sera en vous, jusqu'au terme de votre vie, dans la Province de Palestine, Nous accordons le pardon des péchés que le Concile Général applique à ceux qui vont outre-mer secourir la Terre Sainte. De Rome, à Latran le 28e jour de Mars de la troisième année de notre pontificat[1]. »

Telles furent les premières chances de l'apostolat Franciscain en Syrie et en Terre Sainte; apostolat d'autant plus pénible que le courage des religieux, tout en manifestant le zèle qu'ils apportaient dans l'accomplissement de leurs fonctions, produisait de nouveaux périls et de nouveaux échecs dans la lutte soutenue par les troupes chrétiennes. Celle-ci finit bientôt, ainsi que nous le verrons, par l'expulsion complète des croisés de ces contrées, qui retombèrent au plein pouvoir des Sarrasins.

[1]) Voir Quaresmius, *Elucid. Terr. Sanct.*, *etc.*

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

RUSSIE.

LES FRANCISCAINS, OUVRIERS ÉVANGÉLIQUES DANS LES COLONIES RUSSES DE LA LAPONIE, DE LA SIBÉRIE, DE LA GÉORGIE, DE LA CHERSONÈSE ET DU DAGHESTAN.

1862.

L'histoire rapporte que les Franciscains, après avoir, au prix de leurs fatigues apostoliques converti toute la Lithuanie et la Samogitie à la foi catholique, y fondèrent une Province très-florissante[1]. Puis, de concert avec leurs confrères de Danemark, de Suède, de Prusse et de Saxe, ils s'avancèrent vers le Pôle Arctique, afin de porter la lumière de l'Evangile jusque dans l'inhospitalière Laponie[2]. Or, c'est là une entreprise, dont l'on ne saurait, croyons-nous, comprendre l'incroyable hardiesse, sans décrire d'abord le climat excessivement rigoureux, la situation inaccessible, les mœurs barbares de ce pays, et sa religion, qui était telle qu'on s'en figure difficilement l'existence dans la race humaine.

La Laponie étant située, comme on le sait, entre le soixante-quatrième et le soixante-onzième degré dix minutes de latitude septentrionale, et à douze degrés quarante minutes de longitude orientale, forme ce dernier pays de l'Europe Septentrionale, qui s'étend entre la mer Glaciale au Nord, la mer Blanche à l'Est, et le lac de Bothnie au Sud; il se divise en Laponie Méridionale ou Suédoise, Norwégienne ou Septentrionale, et Russe ou Orientale. La première comprend tout le pays de la mer Baltique aux montagnes qui séparent la Suède de la Norwège, et se divise en cinq provinces comme suit : Tornea Lappmark, Lulea Lappmark, Pitea Lappmark, Umea Lappmark, et Asele Lappmark. La seconde, entièrement au-delà du cercle polaire, entre le lac Enora et la mer, forme, dans le diocèse de Nordland, la seigneurie de

1) Voir le liv. IV de notre *Histoire des Missions Franciscaines.*

2) Ibid. liv. V, sous presse.

Finmark, divisée en Orientale et Occidentale. La troisième, enfin, entre le susdit lac d'Enora et la mer Blanche, se compose des districts de Kemi dans le gouvernement d'Ulenbourg, et de Kola dans celui d'Archangel[1].

Singulier pays entre tous, celui-ci est bas au Sud et à l'Est, vers le golfe de Bothnie et la mer Blanche, puis s'élève à un très-haut niveau au Nord sur la côte découpée de l'Océan, où le cap Nord offre à la vue une façade perpendiculaire de plus de 1440 pieds, tandis qu'au centre, les monts Dofrines, couverts de neiges entassées et de glaces éternelles, atteignent une hauteur de plus de trois mille pieds. C'est là que prennent leur source de nombreux cours d'eau, comme l'Alten et la Tana, qui coulent vers la mer Glaciale, le Panoi, qui se jette dans la mer Blanche, et le Kemi, l'Ounas, la Tornea, le Muonius, le Lainius, le Calix, le Lulea, le Pitea, le Skelleften, l'Umea, et l'Angerman, qui tous se déchargent dans le golfe de Bothnie. Il n'y a pas une moins grande quantité de lacs, qu'il serait trop long de tous énumérer : nommons seulement le Stor-Uman, le Stor-Afvan, l'Horn-Afvan, le Storn-Lulea-Watnen, le Tornea, l'Enora et l'Imandra[2].

Dans une telle situation astronomique, et au milieu de tant d'eaux, de neiges et de glaces, que le lecteur s'imagine quelle doit être la température atmosphérique : il suffit de dire que le froid y arrive à un degré assez bas pour congeler l'esprit de vin le plus concentré. Dans les parties les plus méridionales, les jours et les nuits les moins courts ne dépassent jamais vingt heures un quart, tandis que, dans les plus septentrionales, ils se prolongent au-delà de deux mois : durant ce temps, la Providence vient au secours des habitants, en diminuant ces éternelles nuits par les clartés de la lune et de fréquentes aurores boréales, ainsi que par la lueur des crépuscules, qui sont d'une très-longue durée dans le pays[3].

Quant à la végétation, dans la partie basse du Sud et tout le long du golfe de Bothnie, elle consiste en de grandes forêts de pins, sapins et autres arbres résineux; mais à mesure qu'on pénètre dans le pays, on trouve que le sapin a seul la force de résister à ce climat, où lui-même, un peu plus loin, meurt aussi; le bouleau lui succède, puis est remplacé par le *Salix glauca*, qui bientôt cède également la place au bouleau nain et au saule spongieux; et ceux-ci, à la fin, se retirent devant la mousse. Aussi, dans ces régions plus froides, n'est-il pas possible d'entretenir au dehors d'autres animaux domestiques que des trou-

[1]) *Grand Dictionn. géograph.* Venise, 1851. — [2]) Ibid. — [3]) Ibid.

peaux de rennes, auxquels cette dernière et misérable plante suffit pour nourriture. Mais l'admirable sagesse du Créateur n'a cependant pas condamné ces malheureux habitants à périr de faim; ils ont des oiseaux de bois et de lac, et aussi des oiseaux de passage, en plus grande abondance qu'on n'en trouve nulle part ailleurs : ce sont, notamment, des aigles, des poules tachetées, des canards, des cygnes sans nombre, des perdrix de plusieurs espèces, des faisans, des francolins, des huppes, et le moqueur, tant vanté pour la beauté de son plumage et l'excellence de son chant[1]. Joignez-y les excellents poissons, que la mer et les lacs fournissent en très-grande quantité, tels que des saumons, des brochets et des carpes. Relativement à l'origine de ce peuple, les historiens les plus réputés affirment que c'est un rameau des Finnois, ou émigrés ou chassés de leur territoire[2]. Cependant ils en diffèrent beaucoup, soit par la structure physique, soit par les qualités de l'esprit : ils sont si petits que la taille des plus grands ne dépasse pas quatre pieds et demi; ils ont le visage large, les pommettes saillantes, les yeux enfoncés, le menton pointu, la barbe rare, les cheveux courts, crépus et noirs, la peau brune et grasse, la voix aigre et désagréable[3]. Quant à la religion, ils professent un fétichisme général, rendant un culte à chaque élément de la nature, qu'ils considèrent, en vrais panthéistes, comme toute divine. A ce sujet, quelques écrivains Allemands[4] qui l'ont spécialement étudié, nous fournissent des détails, qu'il est bon et intéressant de reproduire, afin de montrer quelles étranges transformations la raison humaine égarée fait subir au sentiment religieux, qui ne s'éteint jamais dans le cœur de l'homme, mais dérive toujours de la primitive révélation.

Dans le ciel supérieur, disent-ils, régnaient Radien-Athsie, père universel, et Radien-Kiedde, son fils, qui gouvernait en son nom. Mais ces divinités, qui erraient dans le *Werald*, ou dans les champs éthérés, étaient peu connues, excepté des *Noaïda's*, hommes du ciel. Puis, parmi les divinités du ciel visible, Baiwe, ou la déesse du soleil avait sous ses ordres trois génies inférieurs, qui présidaient aux jours de dimanche, de vendredi et de samedi. L'air lui-même, enfin, était le séjour d'un grand nombre de divinités, placées là pour dominer

[1]) Voir le *Grand Dictionn. géograph.* Venise, 1851.

[2]) Ibid., et Malte-Brun, *Précis de la Géograph. universelle*, tom. VI.

[3]) Idem, ibid.

[4]) Jessen, *De la religion païenne des Lapons, etc.* Scheffer, *Lap;* — Georgi, *Nations Russes*, et Malte-Brun, loc. cit.

les éléments. On les divisait, à ce qu'il paraît, en deux familles distinctes, l'une descendante de *Joumala*, ou le bon principe qui résidant, selon les uns, dans le ciel, et selon d'autres dans l'eau, répandait de là ses bienfaits sur la société humaine; l'autre issue de *Perkas*, roi des enfers, qui assistait de sa puissance les sorciers et les ennemis de l'humanité, désignés sous le nom de *Seites*. On y joint le Dieu *Hora-Galles*, ou *Tiermes*, qui lance le tonnerre, amollit les pierres, et écrase les sorciers sous les coups de son double marteau; il est, en même temps, surintendant des saisons, des fruits de la terre et de la chasse. Sur son compte, il existe une très-curieuse tradition, qui le représente comme un génie, d'abord malfaisant, créé par Perkas, puis relevé et sanctifié par Joumala, avec le nom de *Ayeke*, qui signifie vieux; c'est son arc qu'on voit briller des sept couleurs. Viennent ensuite *Biag-Olmaï*, maître des vents et des tempêtes, et *Leib-Olmaï*, préposé spécialement à la chasse : ils parcourent, sans cesse, le sommet des montagnes saintes, sous la figure humaine. Parmi les dieux malfaisants, on compte notamment les esprits des cavernes, chargés de recevoir les morts que Radien-Athsie n'admet pas dans le ciel supérieur : ceux-ci, menés sur-le-champ en présence de *Jabme-Akko*, mère des morts, sont par elle condamnés à de terribles tourments, que leur inflige *Kota*, dieu de l'enfer.

Tel est en abrégé le système des croyances religieuses des Lapons, auxquelles correspondait la forme du culte par lequel ils prétendaient honorer leurs divinités. En effet, le dieu *Tiermes*, protecteur de la nature vivante, avait son image en bois, et on lui rendait un hommage d'amour près des cabanes et des tentes, par le sacrifice de rennes mâles et adultes, tandis qu'au grand *Seite*, chef des malins esprits, figuré en pierre, on immolait dans des mystères terribles, au milieu des forêts les plus solitaires, ou sur la cime de roches presque inaccessibles, des chats, des chiens et des poulets. On n'offrait à la déesse *Baiwe* que de petits rennes, en couronnant la table sacrée, sur laquelle ils étaient offerts, de petits ossements de ces animaux; tandis que celles de Tiermes et de Seite étaient garnies des cornes de ces mêmes animaux. Aussi la Laponie est-elle toute couverte de lieux consacrés par la religion, dont la plupart portent encore le nom de *Passe*, qui veut dire saint, ou de *Ayeke*, qui signifie vieux, divin. Ce sont le plus souvent des rivages de lacs, des rochers s'avançant au-dessus de cascades écumantes, des îles couronnées de pins antiques, et des vallées solitaires et désertes. On en rencontre surtout dans la Laponie

Russe, avec des idoles en pierre et en bois, et avec de petits tertres, de cinq ou six pieds de hauteur, sur lesquels s'offraient les sacrifices. Ces lieux sont tellement sacrés pour les Lapons que, lorsqu'ils passent devant, ils observent un profond silence, et que les femmes, réputées impures, en détournent le regard ou se couvrent le visage d'un voile. Pour terminer, ajoutons qu'ils offraient aussi des sacrifices aux âmes, que l'on supposait obtenir, après la mort, une grande puissance. On renversait sur la tombe le traîneau sur lequel avait été déposé le cadavre, et l'on y immolait le renne qui l'avait apporté[1]. Dans tout ce qui vient d'être rapporté sur la religion des Lapons, si l'on y regarde attentivement, on ne peut manquer d'entrevoir certains rayons d'une révélation antique, surtout en ce qu'ils disent de leurs divinités de premier ordre, et touchant le principe du bien, qui semble prévaloir sur celui du mal; il en est de même du jugement des trépassés.

Voilà dans quelle confusion d'idées et de coutumes religieuses vivait tout le peuple de Laponie jusque sur la fin du quinzième siècle, époque où les Franciscains s'avancèrent vers lui, à travers la Suède et la Norwège, afin de l'éclairer de la lumière Evangélique, qu'ils se proposaient de lui porter : et ils auraient réussi, sans doute, si, au moment même où ils s'efforçaient de mener à fin leur entreprise si bienfaisante et si sainte, la Russie, tombée dans le schisme grec, n'avait étendu son domaine sur toutes ces contrées, et si la funeste réforme à laquelle Luther mit la main en Allemagne ne fût malheureusement survenue pour arrêter l'œuvre de ces saints Missionnaires. Il en résulta que ces pauvres populations restèrent, de nouveau, totalement abandonnées à elles-mêmes, dans le grossier paganisme où elles étaient plongées, de sorte qu'elles devinrent par la suite, du côté de la Suède et de la Norwège, luthériennes, et, dans le reste du pays, grecques, mais plus de nom que de fait; car elles n'avaient renoncé à aucune de leurs superstitions idolâtriques : ainsi les baptisés ne se distinguent pour ainsi dire en rien de ceux qui sont demeurés jusqu'à présent payens[2].

De tels faits montrent quel fut le service rendu au Nord par la révolte, contre Rome, du moine Martin Luther. Elle arrêta dans son cours le rapide développement que prenait parmi les contrées germaniques la civilisation chrétienne, qui, desséchée pour ainsi dire, dans ses sources, n'eut plus assez de vigueur pour s'avancer à travers les barbares du Pôle glacial.

[1]) Idem, ibid. — [2]) Ibid.

C'était cependant peu de temps auparavant que, les regardant du sommet des hautes montagnes de Norwège, le Frère Jacques, des Marches, profondément ému, se réjouissait tant en son cœur à la pensée que bientôt, grâce à l'apostolat de ses confrères, eux aussi feraient partie de la grande famille du Christ[1].

Néanmoins les Franciscains de Pologne et de Lithuanie, conservés comme par miracle dans ces contrées jusqu'à nos jours[2], travaillèrent autant qu'il leur fut possible, à faire pénétrer en Laponie un rayon de la vraie lumière évangélique : aujourd'hui encore, ils y soignent un troupeau assez nombreux de catholiques dans le gouvernement d'Archangel, sur les bords de la mer glaciale, dont la partie la plus septentrionale est habitée par des Samoïèdes nomades; assurément, ils étendraient plus loin encore leurs travaux apostoliques, sans l'empêchement qu'y met la perfide Russie, qui use, envers cette province des Frères Mineurs, de machinations dont le but est de la faire complètement périr.

Ces Franciscains se trouvent aussi actuellement à Kasan, près des rives du Volga, et à Orel, où se réunissent les fleuves Oka et Orlyk; ainsi qu'à Tomsk, sur les bords du Tom et de l'Obi; à Krasnojarsk, dans le gouvernement de Tenisseik, et à Nerczynsk, dans celui d'Irkoustsk, en Sibérie proprement dite.

Ils travaillent également à Landau dans la Chersonèse Taurique, district d'Odessa; à Jamburg et à Taganrock, dans le gouvernement et district d'Ekaterinoslaw sur la mer d'Azof; à Alexandrowsk, district de Bachmutskaia; à Kazickaja, gouvernement

[1]) Voir le chap. XII du liv. IV de l'*Hist. des Miss. Francisc.*

[2]) Vraiment par miracle : depuis que les funestes traités de 1773, 1793 et 1795 ont fait échoir la plus grande partie de ce royaume à la Russie, et le reste à la monarchie Prussienne, il n'est ressort que la première, en particulier, n'ait fait jouer, afin d'y éteindre le catholicisme. Néanmoins, en 1842, la Province Franciscaine de Lithuanie comptait encore vingt-neuf couvents de Mineurs Observantins, et six monastères de Clarisses, maintenant réduits par la persécution, les premiers à douze, et les seconds à quatre; et, qui pis est, ceux qui restent sont contraints de se gouverner sans Supérieur Provincial, puisqu'il leur est défendu de se réunir en chapitre, afin de procéder, suivant les statuts de l'Ordre, à l'élection de ce supérieur, Nous savons qu'en ce moment, le Père Ministre Général, Bernardin de Montefranco, s'occupe d'ouvrir des négociations avec le gouvernement de S[t]-Pétersbourg, pour faire cesser une trop inique oppression, qui ne tarderait pas à consommer la ruine de cette malheureuse Province, et nous lui souhaitons, pour la consolation de ces peuples, un heureux succès.

de Samara; à Astracan, près de la mer Caspienne, où sont des établissements Tartares, Cosaques et Calmouks, ainsi que des colonies Allemandes et Russes; à Karskie-Kolodce, dans le gouvernement de Tiflis; à Piatyhorsk et Wladykankaz, gouvernement de Stauropol au Caucase; et à Kussary, gouvernement de Derbent, dans le Daghestan.

Les noms des Pères qui résident aujourd'hui dans ces colonies, en qualité de Curés et Missionnaires, sont : Innocent Wolodkiewicz, Ostian Galimski, Bénigne Lipien, Zénon Iwaszkiewicz, Vincent Bielski, André Jurewicz, Diègue Sambor, Jean Cance Gartz, Télesphore Grzegorzewski, Paulin Balcewicz, Donat Midrowscki, Conrad Legowicz, Viateur Zyzniewski, Ferdinand Sienkiewicz, Yvon Zavaddzki, et Bernardin Grodzki.

Le nombre d'âmes confiées à leurs soins dans chacun des lieux mentionnés, est le suivant : A Archangel, 1983; à Kazan, 4896; à Orel, 2395; à Tomsk, 1638; à Krasnojarsk, 1609; à Nercynsk, 1200; à Landau, 4496; à Jamburg, 2303; à Taganrock, 2500; à Alexandrowsko-Bachmutskaia, 1834; à Kazickaja, 2694; à Astracan, 757: à Carskie-Kolodce, 2389; à Piatyhorsk, 5477; à Vladykaukas, 2135; à Kussary, 1192.

Il convient d'y ajouter les paroisses suivantes qui leur sont confiées en Lithuanie : Vilna, 4512 âmes; Creting, 3721; Titow, 2628; Mohilow,...; Trascun, 3442; Dotnow, 4553; Valozyn....[1]

II.

EGYPTE.

Lettre du P. François d'Ascoli, *Mineur Observantin de la Province des Marches, Visiteur des Lieux-Saints, au Révérendissime P. Général de l'Ordre, sur les fruits des Missions récemment données en Egypte.*

Le Caire, au Grand Couvent, ce 28 *mars* 1862.

Révérendissime Père,

Il y a longtemps que j'avais le projet de vous écrire, afin de vous rendre grâces de m'avoir désigné comme Prédicateur annuel à Alexandrie d'Egypte et au Caire; mais la pensée de vos occupations si nombreuses et si importantes m'a toujours retardé dans l'accomplissement de cet acte de juste reconnaissance. Néan-

[1]) *Elenchus Cleri Regularis Ordinis Min. S. P. Francisci Observ.* Vilna, 1842 et 1859.

moins, je vous ai fait plusieurs fois parvenir mes humbles respects par l'entremise du très-Révérend Père Antoine de Melicocq. Aujourd'hui, pour adoucir quelque peu les amertumes qui, au milieu de tous les troubles qui agitent le monde, ne sauraient manquer d'abreuver votre cœur, je vous écris tout ce que vos fils d'Egypte ont opéré pour la gloire de Dieu dans ces régions que vous avez gouvernées jadis comme très-digne Custode de Terre Sainte. Elles n'ont oublié ni votre habileté, ni cette sagesse et cette bonté qui ont tant contribué à y accroître la gloire du Seigneur.

C'est le soir du 6 janvier dernier, que se termina ici, au Caire, la sainte mission prêchée en langue arabe par les Révérends Pères Bernardin de Fermo et Louis de Ravenne. Le concours des Arabes et des Cophtes catholiques fut aussi satisfaisant que le furent les fruits recueillis par les deux zélés missionnaires, quoique de grands vents, souvent accompagnés de pluies, empêchassent beaucoup de personnes de se rendre aux prédications.

Le soir du 12 dudit mois, en présence de l'Illustrissime et Révérendissime délégué apostolique de toute l'Egypte, Mgr Pascal Vuicic, la Mission en langue Italienne commença par un discours relatif à la circonstance, que prononça le R. P. Jacques Kado, Franciscain Espagnol, et qui fut suivi d'un sermon du P. Louis de Ravenne. Le lendemain, à 6 heures du matin, je commençais mes instructions, et à 9 heures je remontais en en chaire pour faire une nouvelle instruction avec la méditation. Puis, à 4 heures du soir, le P. Jacques faisait le catéchisme, et ensuite le P. Louis prêchait ce qu'on appelait le grand sermon. Le nombreux auditoire, avide d'entendre ceux qui lui rompaient quatre fois par jour le pain mystique de la parole divine, ne cessa d'y assister avec un zèle qui n'en démentit pas, et Mgr l'Evêque susnommé s'y trouvait avant tout le monde. L'affluence au tribunal de la Pénitence tint fort occupés, outre les Missionnaires, tout les confesseurs de cette famille religieuse. La communion générale, qui eut lieu le matin du 27 janvier, dernier jour de la Mission, présenta un spectacle admirable, et l'on ne pouvait retenir ses larmes quand on voyait la modestie, la componction et la ferveur avec lesquelles plus de 500 fidèles se nourrirent du pain des Anges, que leur distribuait cet homme si méritant, Mgr l'Evêque. Il faut observer qu'un nombre peut-être plus grand s'en approcha en particulier; presque tous renouvelèrent leur communion le jour suivant, où se célébra solennellement une Messe funèbre pour le repos des défunts, et je fis un discours sur l'utilité des suffrages.

Soyez sûr que la foi de ces catholiques, bien qu'ils appartiennent à diverses nations, se conserve vive, soutenue qu'elle est par les soins persévérants de nos frères.

Cette mission finie, le P. Jacques et le P. Louis se rendirent à Alexandrie, pour donner, le premier dix jours d'exercices spirituels à notre famille Religieuse, et le second, avec le P. Bernardin de Fratta Maggiore, une série d'instructions en arabe. Là aussi, grand fut le nombre de ceux qui accouraient, non-seulement Arabes, mais Cophtes, Maronites, Grecs unis; et suivant les renseignements qui nous sont parvenus au Caire, et que j'ai vérifiés depuis à Alexandrie, les fruits de cette mission furent extrêmement abondants.

Durant l'absence de mes compagnons, je fus chargé de donner 15 jours de Mission dans la ville voisine de Bulac, très-peuplée de Turcs et d'Arabes, mais pauvre en catholiques; car il ne s'y trouve qu'un petit nombre de Grecs unis, et environ 300 Maltais. Je fus toutefois très-satisfait de voir, matin et soir, ces bons fils du grand Apôtre des nations accourir au sermon, se réconcilier avec Dieu au moyen de la confession sacramentelle, et se nourrir tous de la chair du divin Agneau; ce qu'ils aimèrent à renouveler encore le lendemain, en assistant à un douloureux et solennel office pour le soulagement de leurs parents et amis trépassés. Le premier jour de la mission restera d'ailleurs à jamais dans leur souvenir, à cause de l'ouverture d'un nouvel hospice, élevé tout exprès pour eux, avec une église convenablement grande et belle. A cette cérémonie assistait Mgr l'Evêque, avec le digne gardien qui s'y est établi à demeure, lui prêtre, avec un frère lai, pour subvenir aux besoins spirituels de ces catholiques, et pouvoir ouvrir aussi, le plus tôt possible, des écoles élémentaires, à l'aide d'un autre Prêtre de l'Ordre.

Maintenant il faut que je vous parle de la mission à Alexandrie. Elle fut commencée le soir du 5 courant, dans le vaste temple consacré à la vierge et martyre Ste-Catherine. On y suivit le même ordre qu'au Caire. Seulement on y joignit de mélodieux cantiques, exécutés avec grande distinction par une troupe choisie d'alertes jeunes gens bien doués du collége voisin, dirigé par des professeurs français. Je ne vous dis rien du concours, de l'empressement, de l'assiduité de tous, pour assister aux prédications, aux catéchismes et aux instructions; rien du nombre immense de ceux qui s'approchèrent du tribunal de la pénitence, ni de l'émotion intérieure qu'on pouvait lire sur leurs traits. Je vous dirai seulement que, durant environ deux

heures, l'Evêque leur administra le pain eucharistique, tantôt au chant des doux cantiques des jeunes gens dont j'ai parlé, tantôt au milieu des actes de préparation ou d'actions de grâces, que je récitais de la chaire. Le temple était comble; de tous les yeux coulaient des larmes d'attendrissement, et la joie spirituelle se voyait empreinte sur le front de plus de 2000 personnes, tant hommes que femmes, qui s'assirent à la sainte table. Protestants, Schismatiques, Musulmans et Juifs restèrent étonnés de la magnificence d'une sainte cérémonie qu'ils n'avaient jamais vue, et l'on disait dans les rues que depuis longtemps une solennité aussi belle, aussi touchante, aussi consolante, n'avait pas réjoui Alexandrie. Le lendemain on y célébra également l'office des morts, où il y eut encore communion générale et sermon sur les âmes du Purgatoire. Nous espérons que les fruits très-abondants, qui y furent recueillis pour la gloire de Dieu, seront durables.

Maintenant, passant à un autre sujet, je vous annonce que, dans le pèlerinage que j'ai fait, il n'y a pas longtemps, en Palestine, en Judée et en Galilée, pour visiter les sanctuaires de notre très-auguste religion, je me suis senti, partout où j'ai trouvé nos confrères, extraordinairement attendri et ému, quand j'ai assisté aux longues psalmodies, aux fréquentes oraisons mentales, aux processions quotidiennes, auxquelles ils s'adonnent dans les cloîtres de Jérusalem, Bethléem, St-Jean de la Montagne et Nazareth; en sus de leurs continuelles fatigues au confessionnal, de leurs prédications et de leurs écoles en diverses langues. Puis la retraite, le silence, les mœurs exemplaires, et pardessus tout la douceur, la paix et l'amour fraternel qui régnaient dans chacun de ces lieux, me faisaient m'écrier : Oh! que ne m'a-t-il été donné de connaître ces contrées si vénérables à une autre époque! Oh! que volontiers j'y aurais passé ma jeunesse et mon âge mûr, en me conformant à la sainte règle de vie que suivent ici mes confrères Séraphiques! Mais à présent, avancé en âge, comment pourrais-je les imiter, et y résister longtemps?... Et ce que j'ai vu dans ces couvents, je l'ai rencontré également à Jaffa, à Acre, à Tibériade, à Karfa-Zaiat. Mais je ne m'étends pas davantage, Révérendissime Père, de peur de vous fatiguer; car vous connaissez, mieux que moi, la vie qu'on mène en ces Saints Lieux. Je vous serai éternellement reconnaissant de m'avoir procuré la consolation de les visiter. Et vous priant de me bénir, je suis, autant qu'il est possible de l'être, de Votre Paternité Révérendissime, le très-humble et très-dévoué fils,

Fr. François d'Ascoli,
des Mineurs Observantins.

Lettre du P. Ludovic de Fabriano, *Prédicateur annuel à Alexandrie d'Egypte, au P.* Séraphin de Bollandina, *Premier Professeur de Philosophie au couvent d'*Aracœli, *à Rome.*

Alexandrie d'Egypte, à Ste-Catherine, 19 *mars* 1862.

Mon cher P. Séraphin,

J'aurais voulu pouvoir vous écrire au départ du P. Pierre de Taggia, et pour vous faire connaître cet excellent Missionnaire, et pour vous donner de mes nouvelles; mais je ne trouvai pas moyen de soustraire un peu de temps à mes occupations. Actuellement je jouis de quelques jours de vacances, et j'en profite pour causer une demi-heure avec vous. J'arrivai dans cette ville le 17 septembre 1861, et bien qu'en mettant pied à terre, j'eusse l'imagination pleine de Mahomet et des Mahométans, je m'aperçus bien vite que je n'aurais nullement affaire à eux. Alexandrie est devenue une ville tout à fait Européenne, sous quelque rapport qu'on veuille la considérer, pour les constructions, les jardins, les places et les promenades; et je pourrais, plus proprement encore, la qualifier de ville Italienne, soit à raison du nombre d'Italiens qui l'habitent, plus grand que celui de toute autre colonie, soit à cause de la langue Italienne, qui bien ou mal y est parlée par tout le monde, soit enfin à cause de la Mission qu'y dirigent des Italiens depuis son origine jusqu'aujourd'hui. Gardez-vous d'en conclure qu'il n'y ait pas ici de Turcs; ils y sont, au contraire, très-nombreux, mais tellement dominés ou plutôt entraînés par le génie Européen, qu'on peut les dire réduits à néant : imaginez-vous qu'on doit un de ces jours établir une administration municipale qui fonctionnera entièrement à l'Européenne! Je vous ai dit que c'est la langue Italienne qui domine ici : il faut l'attribuer, sans doute, aux fils de St François; car ils furent les seuls qui suivirent les marchands Vénitiens quand, après la bataille de Lépante, on vit reprendre le commerce avec l'Orient. D'abord, ils desservirent la chapelle du consul de cette République, jusqu'à ce que l'augmentation du nombre des Catholiques, tant indigènes qu'Européens, les porta à fonder et à successivement agrandir l'hospice et l'église, à mesure du besoin, et en même temps à faire les cérémonies du culte avec la solennité que permettaient les circonstances, annonçant toujours la parole divine aux Arabes en arabe, aux Maltais en maltais, et à tous les Européens en langue Italienne. Mais

les maux que firent souffrir à nos confrères pendant plusieurs siècles le fanatisme et les persécutions des Turcs, les maux de la pauvreté (car ils devaient attendre tout le nécessaire de la charité de l'Europe), et les tributs qu'il leur fallait payer à des maladies et à des pestes les plus meurtrières qu'on puisse se figurer, furent largement compensés par le Seigneur : ayant semé dans les larmes, on devait moissonner dans la joie. Lorsqu'en Europe on criait, plus que jamais, contre les capuces et les frocs, le Vice-Roi d'Egypte, le glorieux Méhémet-Ali, les favorisait avec toute la munificence possible, et nous donnait environ 2159 pieds Français de terrain, qui fut promptement entouré de solides murs, et sur lequel s'élèvent aujourd'hui le couvent avec 22 Religieux, une église assez grande pour contenir plus de six mille personnes, l'hôpital Européen, desservi par les Sœurs de Charité, l'évêché et l'établissement scolaire fondé par les Franciscains et tenu par les Frères de la doctrine Chrétienne. Le dimanche, c'est une vraie joie de voir la foule du peuple qui accourt à l'église : les messes commencent toujours à 5 h. du matin ; à 6 h. messe et sermon pour les Maltais, à 8 h. messe et sermon pour les Arabes, à 10 h. grand' messe et sermon en Italien, dont je suis à présent chargé. Pour vous faire comprendre au juste ma position, il faudrait que je vous misse sous les yeux le degré d'instruction scientifique et morale de l'auditoire; mais pour ne pas trop vous choquer, je me borne à dire qu'ici les connaissances ne s'étendent pas au-delà des éléments qu'enseignent dans notre collège les Frères de la doctrine Chrétienne, et que la masse du peuple est entièrement adonnée aux arts mécaniques ou au commerce. Ajoutez que bon nombre de Protestants, de Juifs, de Schismatiques et de Catholiques à moitié incrédules, s'unissent, malgré leurs dissidences, dans un esprit vraiment infernal pour répandre les erreurs et les calomnies les plus odieuses contre les Missionnaires Catholiques et tout ce qui touche au catholicisme. Ainsi, quand je monte en chaire, je me trouve en face d'un auditoire peu instruit, en partie prévenu et en partie décidément corrompu, et cela vous montre que je suis forcé de me tenir entre l'instruction et l'apologie. Les supérieurs ont déjà reconnu la nécessité absolue du catéchisme proprement dit, bien plus utile que la prédication, et je suis certain qu'on en obtiendra de grands avantages. Vous vous étonnerez d'apprendre que j'ai eu vacance, en carême, quand tous les Prédicateurs redoublent d'activité? Mais ne vous scandalisez pas, car j'ai cédé la place à des ouvriers d'une bien autre valeur. Dès le

mois de novembre 1861, le P. Jacques Kado, que vous avez connu en Ombrie, et que j'avais vu quand j'étais dans le monde, s'est rendu ici ; l'objet de sa venne était une tournée vraiment apostolique : car il donna d'abord dix jours d'exercices spirituels à notre communauté du Caire ; puis, tandis que les PP. Bernardin de Fermo et Ludovic de Ravenne étaient envoyés en Mission près des Arabes du pays, il dirigeait lui-même pendant huit jours les exercices de nos Clarisses, finissant par donner, de concert avec le P. François d'Ascoli et le P. Ludovic de Ravenne, une mission en langue italienne. Cependant les bons résultats obtenus au Caire augmentaient notre vif désir de les voir se reproduire ici. C'est pourquoi le P. Jacques nous fit suivre de nouveaux exercices spirituels, tandis que le P. Ludovic de Ravenne et le P. Bernardin de Fratta Maggiore se mirent à évangéliser les Arabes ; quand le tout fut terminé, le P. Jacques revint au Caire pour diriger les exercices des Sœurs du Bon Pasteur, jusqu'à ce qu'il rejoignit enfin ses compagnons François d'Ascoli et Ludovic de Ravenne, avec lesquels le jour des Cendres on le voyait commencer dans cette église une mission en italien, qui devait se clore le 19, jour de la fête de St Joseph. Vous voyez donc bien qu'avec quatre cours d'exercices et quatre Missions le démon doit avoir éprouvé de telles pertes, qu'on peut répéter qu'il a été de nouveau relégué au bout de l'Egypte, *in partes superiores Ægypti*. Je ne vous ai parlé des missions du Caire que d'après les renseignements qui sont parvenus jusqu'ici ; quant à celles qui ont été données à Alexandrie, j'en ai été moi-même témoin ; et vous pouvez croire que, tant par le concours du peuple que par les nombreuses confessions et communions, on a remporté un vrai triomphe pour la religion Catholique, en présence des autres sectes qui ne sauraient comprendre comment une prédication de 15 jours peut changer les habitudes d'une population. Notre Evêque, Monseigneur Pascal Vuicic, venait tout exprès du Caire pour administrer la communion le dernier jour ; mais s'il eut à supporter de longues fatigues, il y trouva aussi une grande consolation, en voyant ses ouailles accourir en si grand nombre, pour recevoir de ses mains l'aliment de vie éternelle. Assurément, il n'en communia pas moins de 1500.

Je devrais maintenant vous dire quelque chose des missionnaires. Mais omettant de vous parler du P. Jacques et du P. François, assez célèbres en Italie, je vous dirai seulement que le P. Ludovic, qui a quitté sa patrie avant d'être connu, est un jeune homme d'un esprit non médiocre, d'une mémoire

prompte et d'une imagination vive : il exprime si bien ce qu'il dit, parce qu'il dit ce qu'il sent vivement, qu'il captive l'attention, et qu'on est forcé de céder à son raisonnement. Il s'attaque à l'intelligence et au cœur avec tant de succès qu'il faut se rendre. S'il parle purement l'italien, il n'est pas moins versé dans la connaissance de l'Arabe, et il en donnera bientôt la preuve par une publication. Nous n'avons à lui souhaiter que la santé : car assurément ce ne sont pas la capacité et la volonté qui lui manquent.

Maintenant je continue à prêcher, avec plus d'entrain même; car j'ai vu se doubler mon auditoire à la suite de la Mission. Quand je pourrai dérober du temps à mes occupations, je ne manquerai pas de vous écrire; quant à présent, contentez-vous de cette lettre, qui finit, ce me semble, par devenir assez longue. Je conserve toujours un affectueux souvenir des Religieux d'*Ara-Cœli*, qui se sont montrés si bienveillants envers moi en 1859; quand vous en aurez l'occasion, saluez-les de ma part. Je termine, en vous priant de vous informer, au couvent de S[t] Barthélemy, du P. Missionnaire Pierre de Taggia, et de vous faire raconter ses nombreuses et intéressantes aventures depuis environ 24 ans de mission; vous y trouverez grande édification. Dites-lui que tous ici, sans distinction, l'attendent avec impatience. Enfin, souvenez-vous de moi quand vous prierez le divin Enfant, afin qu'il bénisse ma prédication. Donnez-moi de vos nouvelles, et croyez-moi toujours

Votre très-affectionné ami,
FR. LUDOVIC DE FABRIANO,
Prédicateur annuel, Mineur Observantin.

Lettre du P. FRANÇOIS D'ORTA, *Mineur Observantin, au P.* LUDOVIC DE FABRIANO, *Prédicateur annuel à Alexandrie d'Egypte.*

Mansoura, 25 *Février* 1862.

RÉVÉREND PÈRE,

J'aurais été extrêmement heureux de recevoir votre visite, afin de passer avec vous quelques jours dans de saints entretiens; et si, quant à présent, j'accepte vos motifs d'excuses, je ne renonce pas, pour cela, à l'espoir de vous posséder, quand, l'été prochain, vous serez votre maître. Je satisfais votre pieuse curiosité, en vous donnant quelques détails sur cette mission naissante. Mansoura est une ville située sur le bras du fleuve du Nil qui va se décharger près de Damiette, chef-lieu d'une pro-

vince, de laquelle dépendent environ 750 villages; c'est dans cette ville que réside le gouverneur avec toutes les autorités subalternes, et la population y est de près de quarante mille habitants. On y conserve encore la maison où pendant quatre ans St Louis, roi de France, est resté prisonnier, et l'on ne saurait la regarder une seule fois sans éprouver une sainte émotion, et sans faire des vœux pour que la France nous aide, au moins par son appui moral, à en faire l'acquisition et à la convertir en chapelle catholique. Elle est si ancienne qu'elle menace ruine; et si l'on ne se hâte, tout sera perdu. Cette ville est très-commerçante, surtout depuis qu'on y a élevé diverses usines pour travailler le coton, et attire, par conséquent, beaucoup d'étrangers. C'est pourquoi feu Mgr Perpétue Guasco, de concert avec les Franciscains, mit tout en œuvre pour y faire acheter un local convenable, où fut envoyé le P. Maxime de Pantasina, qui commença par rencontrer une forte opposition de la part des Turcs, surtout quand ils apprirent que, dans l'habitation du missionnaire, il y avait une chapelle catholique. Mais quand enfin Monseigneur eut fait transmettre au gouverneur des ordres plus positifs du Vice-Roi, pour qu'il fît respecter le Religieux dans l'exercice de son ministère, il en résulta, heureusement, qu'il fut considéré, depuis cette époque, comme un représentant de tous les Consuls Européens; de sorte que deux lignes et le sceau de Terre-Sainte sur un morceau de papier suffisent pour que le gouverneur laisse la liberté à un individu non-seulement chrétien, mais même Turc. J'ai moi-même usé de ce privilége, au profit de quelques malheureux, pendant mes deux années de Présidence. En ce moment, on établit dans cette ville des agents consulaires : l'Italie et l'Autriche en ont donné l'exemple, et l'on espère qu'il sera suivi par toutes les nations.

Après avoir été compagnon du Père Maxime, de qui le nom sera toujours ici en bénédiction, je l'ai remplacé comme Président; et ayant déjà bien étudié sous sa direction la conduite à tenir dans ces fonctions, j'ai vu que c'était aux moines schismatiques, tombés dans la plus honteuse ignorance, qu'on peut faire le plus grand bien; aussi m'attachai-je à ouvrir des écoles de l'un et de l'autre sexe. Au commencement, je trouvai une grande opposition, des défiances et des préjugés à surmonter; mais grâce à une bonne institutrice, nommée Elizabeth Guerra, fort connue en Terre-Sainte, et à mon compagnon le P. Fabien de Kadda, tout a cédé. La principale difficulté était la crainte que, d'une part, les petites filles non catholiques ne fussent conduites à notre église, et que, d'autre part, on n'enseignât aux petits garçons le catéchisme. J'évitai ces deux inconvénients, en les

faisant séparer des catholiques en ces circonstances; mais le résultat fut que les uns et les autres se sont épris du désir de venir à l'église et d'apprendre le catéchisme. J'ai commencé par me faire prier; puis avec l'autorisation de leurs parents, j'y ai consenti. Pour ouvrir l'école des filles, j'ai dû bâtir dans le voisinage de l'hospice, sur notre terrain; de cette façon, nous avons aujourd'hui un local suffisant, et une modeste habitation pour les institutrices. Je dis institutrices, parce que, voyant augmenter le nombre des petites filles, je dus faire venir une orpheline de la maison des Sœurs de Charité de votre ville d'Alexandrie, pour aider la première institutrice. Les élèves, aujourd'hui, sont au nombre de 24, et voici la méthode d'enseignement. Le matin on enseigne la lecture et l'écriture en Italien, le soir la couture et la broderie, et enfin le catéchisme. L'école pour les garçons se fait dans une salle de l'hospice. On y enseigne, de 8 à 11 h. du matin, la lecture, la calligraphie et la grammaire Italienne; et de 2 h. à 4 h. et $^{1}/_{2}$ après midi, la lecture, la calligraphie, la grammaire Arabe et Italienne, et enfin le catéchisme. Il y a, en tout, 22 garçons. Le maître de cette école est le P. Fabien de Kadda; toutefois, cette besogne étant trop fatigante pour qu'il la supporte seul, quand je suis libre, nous travaillons fraternellement à tour de rôle. L'école actuelle est trop étroite, de sorte qu'on ne pouvait y admettre tous les Protestants; mais à présent, on vient de disposer, au fond de notre jardin, une belle et grande école qui peut contenir un bon nombre d'élèves. L'instruction des filles est gratuite pour les pauvres, à quelque religion qu'elles appartiennent. Il n'y a que celles qui ont une certaine aisance qui paient une légère rétribution, à peine suffisante pour entretenir les institutrices. A l'école des garçons, tous sont admis gratuitement. Peu de conversions de Turcs ont été obtenues jusqu'ici, bien que plusieurs soient disposés à embrasser notre foi. La raison en est que nous n'avons pas le moyen de les envoyer en d'autres lieux, et qu'ici ils courraient risque de tomber sous les coups de leurs fanatiques coreligionnaires. Actuellement, j'ai une famille bien instruite; mais où l'envoyer? Elle a tenté de fuir au Liban par Damiette; mais, n'ayant pu avoir ici un passeport, malgré les vives sollicitations du P. Président, elle a été forcée de rebrousser chemin, et je ne sais comment lever cette difficulté. Plus grande est l'espérance qu'offrent les cophtes schismatiques, qui, dès qu'ils auront ouvert un instant les yeux à la lumière au moyen des écoles, retourneront en masse, j'ose le dire, à la communion catholique. Prions Dieu de vouloir bénir nos travaux !

Fr. François d'Orta,

Missionnaire Apostolique, Mineur Observantin.

III

CHINE.

Lettre du P. Louis de Saint Just, *Mineur Observantin de la Province des Marches, Missionnaire Apostolique dans le Chen-Si en Chine, au Révérendissime P.* Bernardin de Montefranco, *Général de l'Ordre, sur son retour de Hong-Kong à sa Mission.*

Du Séminaire de Chen-Si, ce 5 *septembre* 1861.

Révérendissime Père,

Persuadé que Votre Paternité Revérendissime a reçu la longue relation que je lui ai envoyée de Hong-Kong, au sujet de ma captivité, je me mets en devoir maintenant de lui rendre compte de mon retour en notre Vicariat de Chen-Si.

A peine arrivé à Hong-Kong, je formai le projet de retourner, le plus vite possible, dans ce Vicariat. Mais le manque de navires appareillés pour le voyage m'obligea de m'y arrêter 32 jours, avec les zélés prêtres de Milan, et avec le Révérendissime Père Louis Ambroise, Procureur, qui me traitèrent avec tous les égards que suggère la charité chrétienne. En outre, un noble Magistrat, très-zélé catholique Irlandais, voulut à toute force une relation exacte de mes aventures et de la situation spirituelle de notre vaste Vicariat, pour l'envoyer à Londres, où elle sera publiée pour la gloire de Dieu : tel est le but qui m'a décidé à me rendre à sa demande. Enfin, après avoir pris pleine connaissance de toutes les œuvres et institutions pieuses fondées dans cette colonie anglaise par les catholiques, qui ont ainsi ajouté beaucoup à l'honneur de notre Mère l'Eglise, je partis de là fort édifié, de la manière que voici. Il y avait à l'ancre, en rade, un grand et magnifique bâtiment à vapeur de guerre Français ; et par suite de la demande adressée par le Révérendissime P. Procureur au commandant d'un autre grand navire à voiles, de la même nation (c'était un homme d'une piété peu ordinaire), celui-ci se chargea volontiers de demander et obtint de l'amiral, qui se trouvait à Canton, que je fusse, avec mon domestique, transporté gratis jusqu'à Chang-hai, sur le premier de ces navires. Reçu, en conséquence, aux premières places, et traité avec grand respect tant par le capitaine que par les officiers ses inférieurs, j'arrivai heureusement, quatre jours après, en cette ville, où je trouvai un aimable accueil à la Procure des Révérends Pères Jésuites, chez lesquels je rencontrai notre excellent confrère, le P. Séraphin de Campodipietra, et deux courriers envoyés par Monseigneur. Mais ce navire y faisant escale par ordre supérieur, il me fallut par une nouvelle demande obtenir notre passage sur un autre vapeur jusqu'à Tien-Tsin;

ce qui nous fut également et non moins généreusement accordé. Je me dirigeai sur Pékin, afin d'y obtenir de la Légation Française un passeport, qui me permît de retourner librement dans ce Vicariat. Je ne demeurai à Chang-hai que trois jours, y admirant les grandes œuvres qu'y ont commencées les Missionnaires catholiques : églises, colléges, séminaires, écoles ; les premières portant à leur sommet le signe salutaire de notre rédemption. Mais elles sont menacées par les rebelles, que surveillent, par bonheur, les troupes Anglo-Françaises, non-seulement en gardant la ville, sur les remparts de laquelle flottent de toutes parts leurs bannières, mais s'étendant jusqu'à une distance de trois milles dans les terres. Il y a, en outre, près du grand collége et de l'église, un poste militaire et une caserne Française pour défendre ce magnifique établissement. Je partis donc le premier Mai pour Tien-Tsin, où j'arrivai après cinq jours d'heureuse navigation. J'y trouvai le premier Secrétaire de la Légation Française, nommé Klecurski, natif de Pologne, excellent catholique et protecteur de notre Religion. J'espérai un instant qu'il pourrait me procurer le passeport que je désirais ; mais il n'était pas en son pouvoir de donner autre chose qu'une feuille de route pour Pékin. Je me mis ainsi en route pour cette ville le cinquième jour, dans une voiture à bannière tricolore, qui attirait sur moi la curiosité d'un peuple nombreux, et j'y arrivai heureusement le surlendemain. A Tien-Tsin, je trouvai Mgr de Castellazzo, Vicaire apostolique de Chang-tum, logé aux frais du gounement, avec son Vicaire Général, le P. Annibal Fantoni. Ils avaient fui hors de leur Vicariat, pour se soustraire aux rebelles qui dévastaient les environs de leur résidence. Ils me racontèrent comment un de nos confrères avait été peu auparavant pris et mis à mort (c'était le Père Jean Marie d'Andria). Et, comme Monseigneur avait été mon camarade au collége de Saint Barthélemy à Rome, grande fut la consolation que nous éprouvâmes l'un et l'autre à nous revoir. Je le laissai dans l'attente de meilleures nouvelles qui lui permissent de retourner à son poste.

A Pékin, je fus on ne peut mieux accueilli par une pieuse famille catholique, qui tient une hôtellerie en dedans de la première enceinte, près de la porte de la seconde. Le jour suivant, de bon matin, j'allai voir la célèbre église de l'Immaculée Conception, la seule d'un si grand nombre qui restât debout. Elle est d'une structure élégante, avec une très-belle façade et cinq portes ; mais elle a beaucoup souffert de l'injure du temps, car elle compte plus de deux cents ans d'existence. Oh ! combien je fus ému en voyant la croix de fer que les Français, l'an dernier, placèrent au sommet de la façade, d'où l'avait fait enlever l'empereur Jao-Kuam.

Il y avait anciennement quatre églises à Pékin, on les appelait vulgairement églises des quatre vents, et elles étaient administrées par

quatre nations différentes : la méridionale, par les Portugais; la septentrionale, par les Français; l'occidentale, par les Italiens, et l'orientale, par les Espagnols. Aujourd'hui, en vertu du traité, ces quatre vastes établissements ont été rendus, par le gouvernement, aux Révérends Pères de St Vincent de Paul, qui administrent présentement cette province. Etant allé visiter l'église septentrionale, je reçus chez eux pendant dix jours une si gracieuse hospitalité, que je ne saurais manquer de leur rendre cet affectueux témoignage, qu'ils sont les vrais imitateurs du grand saint dont ils s'honorent d'être les fils. Ils étaient sept, de diverses nations : un Hollandais, un Allemand, deux Français, et trois Chinois; ils dirigent un Séminaire de quarante élèves. Le jour de la Pentecôte, comme on devait célébrer une Messe solennelle dans la susdite église, distante d'à peu près trois milles de leur résidence, nous nous y rendîmes tous dans l'ordre suivant. D'abord un domestique, ouvrant et dirigeant la marche; après lui venaient à pied les élèves, deux à deux, tous uniformément vêtus; suivait à cheval le Père Supérieur, en habits de cérémonie; enfin, le cortége était fermé par deux beaux chars que nous occupions, deux autres prêtres et moi. Un tel spectacle, et surtout la modestie des élèves, causait le plus profond étonnement au peuple de Pékin, qui se pressait en foule autour de nous.

La Messe fut célébrée avec la plus grande solennité. Il me fut donné d'y faire diacre. Le délégué Français, son secrétaire et les soldats y assistaient en grande tenue. On y voyait aussi des Chinois, des schismatiques Russes, et des hérétiques Anglais et Américains. Mais la multitude qui remplissait le temple se composait des chrétiens de Pékin, auxquels, après l'Evangile, un prêtre indigène adressa un beau discours, approprié à la solennité. La cérémonie terminée, je fus, avec trois autres prêtres, un Allemand, un Hollandais et un Français, invité à dîner par S. E. M. de Bourboulon, plénipotentiaire et chef de la Légation Française en Chine; je fus très-heureux d'y rencontrer son secrétaire, M. Melilen, homme incomparable, tout plein de zèle pour la prospérité de notre sainte Religion dans ces contrées et pour l'observation du traité. Plus tard, il me procura avec la plus grande bonté mon passeport, et un autre écrit contenant les conventions relatives à la religion chrétienne: ces deux papiers, munis de deux grands sceaux, l'un Français, l'autre Chinois. Cependant, durant les dix jours que je m'arrêtai à Pékin, je tins à visiter les cimetières de nos anciens ouvriers évangéliques, où je fus accompagné par les Séminaristes avec un Père Lazariste et un prêtre Chinois. Il y a deux cimetières : l'un hors de la porte nord-est, non loin des murs de la ville, où dorment en paix les prêtres et évêques de divers instituts et nations; l'autre, distant de trois milles, qui renferme seulement les restes des prêtres Français, la plupart Jésuites, et un seul évêque Italien, de l'Ordre de saint Augustin.

D'abord, j'admirai le mausolée du célèbre Père Mathieu Ricci, jésuite, dont tous les Mandarins connaissent le nom. Je le savais italien, mais j'ignorais qu'il fût de Macerata, ville qui n'est pas à plus de sept milles de ma patrie. Ensuite, je rencontrai les deux tombes de deux Evêques de Pékin, Fransciscains, et d'une douzaine de Pères aussi de notre Ordre; et je ne saurais exprimer les sentiments qui s'élevèrent, en tumulte, dans mon cœur, à la vue de ces monuments si glorieux pour notre Institut, et tous en très-bon état. Je n'eus pas le temps de compter toutes les autres, mais il me sembla qu'il n'y en avait pas moins de cinquante. Chaque monument consiste en une butte de terre, pavée en briques, haute d'environ trois coudées, longue de six, et ayant au bas une dalle de marbre blanc, haute d'environ sept coudées, large de deux, et qui porte en grands caractères chinois une inscription telle que celle-ci : *Xan-Fam-Ci-Co-Hoieà-ice,* c'est-à-dire *de l'Ordre de St-François;* puis, à droite, également en chinois, le nom de baptême et de famille et la patrie du sujet, avec la traduction en langue latine; enfin au sommet de la dalle il y a une belle croix gravée. Tous ces monuments sont rangés par ordre dans un jardin entouré d'un mur en briques, au milieu duquel s'élève une grande et belle croix de marbre blanc, et devant elle une grosse pierre en forme d'autel. On dit que les Russes ont toujours veillé à conserver intacts ces beaux monuments, dans les temps de persécutions et de bouleversements. L'autre cimetière n'a plus son mur de clôture, et de beaucoup de pierres qui sont tombées on ne trouve plus que les débris épars.

Le jour de la fête de la T. S. Trinité, je célébrai la sainte messe dans un oratoire semi-public pour les femmes, à qui il n'était pas encore permis de fréquenter l'église publique; et profitant du peu de distance, je voulus aller voir l'emplacement de l'ancienne église des Italiens qui était, dit-on, dédiée à notre Saint Père Séraphique. Près de là habitaient nos excellents missionnaires, dont l'on contemple aujourd'hui les tombeaux hors de la ville. Mais, hélas! sauf quelques vilaines maisons près de la grande route publique, on ne voit qu'un grand espace, recouvert en partie de ruines amoncelées; de la célèbre église tou est disparu jusqu'aux fondements!

Après avoir passé dix jours dans cette ville capitale, ayant loué un chariot d'un chrétien de notre métropole d'ici, Si-ngan-fu, je partis, et un voyage heureux, mais fatigant, de vingt-cinq jours me ramena dans ma patrie adoptive, où je demeure depuis vingt ans. En traversant la province de Chan-si, j'eus le plaisir de revoir le Révérendissime P. Antoine de Marano, ancien Procureur, envoyé là par la S. Congrégation de la Propagande, avec je ne sais quelle mission, ainsi que nos deux confrères le P. Paul et le P. Joachim. Mais je ne m'y arrêtai qu'un jour et demi, désireux d'embrasser promptement de nouveau mes chers habitants de Chen-si. A moitié chemin de là à Pékin, je rencontrai notre Révérendissime Vicaire Général, le P. Jac-

ques de Gambatesa, qui se rendait à la grande ville impériale pour affaires du Vicariat.

Voici donc que le 19 juin (le même jour mémorable où je fus fait prisonnier) je remis le pied dans cette province, dans la ville de Tum-Kuan, sur les rives du fleuve jaune, là où, formant un coude, il se met à couler vers l'Orient. Et comme je voyageais avec une bannière Française tricolore, qui portait, sur la bande blanche, l'inscription suivante : *Docteur Français, Propagateur de Religion*, en passant devant la porte de l'octroi, je fus arrêté, et l'on me demanda si j'avais un passeport; je répondis que oui, et l'on me dispensa de le montrer, se contentant de tenir de moi deux billets de papier rouge, avec mon nom imprimé, que j'avais préparés d'avance, l'un pour le gouverneur civil, l'autre pour le gouverneur militaire. J'arrivais enfin dans cette résidence le 23. Au-devant de moi étaient venus beaucoup de chrétiens en habits de fête, tandis que les autres m'attendaient à l'entrée du bourg, et Monseigneur avec tout le séminaire sous le porche de l'église. Entrés avec lui dans l'oratoire, nous remerciâmes solennellement le Père des miséricordes, Dieu de toute consolation, qui après m'avoir, par son infinie bonté, délivré et protégé parmi tant de périls, me rendait à mon Evêque, à qui j'avais été injustement enlevé.

Maintenant parlons d'autre chose. Les fidèles ont ici très-grande dévotion à l'indulgence de la *Portiuncule;* aussi plusieurs Souverains Pontifes ont-ils accordé toutes les indulgences de notre Ordre aux chrétiens de Chine gouvernés par les Missionnaires Franciscains. En effet, partout où nous avons une Mission, on les voit le deux août de chaque année s'approcher des sacrements, visiter les oratoires et y réciter les prières prescrites, comme il arriva précisément cette année-ci dans cette église. Sur cent habitants que compte la localité, environ quatre-vingt-dix approchèrent de la sainte table, en même temps que vingt séminaristes. Et toute la journée, comme on tint exposée une relique de la Ste-Vierge, l'église fut continuellement visitée par ces fidèles, qui entraient et sortaient, afin de gagner l'indulgence pour eux et pour leurs défunts.

En outre, on a commencé, il y a quinze ans, à établir dans ce Vicariat le Tiers-Ordre de notre Père Séraphique; et déjà il compte environ deux cents membres. Hier, par délégation de Monseigneur, j'ai présidé leur congrégation, qui, d'après le règlement, doit avoir lieu seulement quatre fois l'an. En effet, habitant très-loin les uns des autres, il n'est pas possible de les réunir aussi fréquemment qu'on le fait en Europe. Mais ils sont très-édifiants, et l'on raye inexorablement de la liste quiconque ne donne pas l'exemple d'une sainte vie.

Hier encore, 4 septembre, revint de Pékin le Révérendissime Père Jacques de Gambatesa, rapportant une lettre du prince Kum-cim-vang au Préfet de cette province, qu'a obtenue le plénipotentiaire Français. Il nous fait

savoir qu'elle contient l'ordre de nous restituer sur le champ quelques lieux et objets d'église, qui nous appartenaient et qui nous furent enlevés durant les persécutions. Si l'affaire prend une bonne tournure, nous aurons le bonheur de posséder à Si-ngan-fu, métropole de la province, un très-grand et très-beau terrain qui, dans l'état actuel des choses, vaut 8000 onces d'argent.

Il est temps que je termine ma lettre, en priant Votre Paternité Révérendissime de me donner la bénédiction Séraphique.

Votre très-humble et très-dévoué Fils en Jésus-Christ,

FR. LOUIS DE SAINT-JUST,

Miss. apost. Mineur Observantin en Chine.

Lettre de Mgr LOUIS DE CASTELLAZO, *Mineur Observantin, Vicaire Apostolique de Chang-tum en Chine, au T. R. P.* FRANÇOIS DE LUCQUES, *Procureur des Causes des Saints et Bienheureux de notre Ordre à Rome, sur la situation des chrétiens dans cette province.*

Chang-tum, 20 *octobre* 1861.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

En lisant les actes du dernier chapitre général et le discours sur l'histoire universelle des Frères Mineurs du T. R. P. Marcellin de Civezza, le nom de Votre Très-Révérende Paternité me tomba sous les yeux, et réveilla aussitôt en mon esprit le souvenir de tous les bienfaits que je dois à votre direction et à votre enseignement. Car c'est en grande partie aux soins paternels de Votre Très-Rév. Paternité que je suis redevable de ce peu que je suis. Voilà maintenant la vingt-unième année que je me trouve, pour l'amour de Dieu et le salut des âmes, dans ces lieux déserts de la Chine. Ce serait une trop longue histoire que de vous faire seulement une esquisse des persécutions, des dangers et des travaux supportés durant ce temps. Vraiment, j'ai eu en partage une vigne très-épineuse et presque sauvage; car, depuis plus de quatre-vingts ans, nos confrères d'Espagne y faisaient défaut. Aussi, lorsque deux mois à peine après mon arrivée dans ces contrées, je me vis confier la direction de ce Vicariat, aidé d'un seul Père Chinois, nous ne trouvâmes, dans toute la Province, pas plus de cinq mille fidèles, qui n'avaient conservé de chrétien que le nom seul. C'est pourquoi mon premier soin fut d'ouvrir des écoles chrétiennes des deux sexes; grâce à leur influence et à celle de la prédication quotidienne, on vit bientôt ces chrétiens sortir de leurs ténèbres et recouvrer la connaissance de leurs devoirs. Après cinq ans passés au milieu de telles fatigues, je fus, tout à fait contre mon attente, élu et consacré Evêque coadjuteur; et alors j'ouvris un petit séminaire, dont j'étais directeur, professeur et supérieur. J'eus à m'acquitter pendant

plus de quatre ans de toute cette besogne, jusqu'à ce qu'on m'envoyât comme auxiliaire le P. Eloi de Pontassieve en Toscane, Religieux remarquable par ses talents et son activité, à qui je confiai le gouvernement et l'instruction de ces jeunes gens, dont il est encore chargé en ce moment. Assurément, mon Père, le séminaire m'a coûté bien des sueurs, des fatigues et des travaux, afin de pourvoir de livres, de nourriture et de vêtements les élèves, sans autre ressource que la divine Providence. Mais aujourd'hui, en vérité, j'en reçois d'amples consolations, quand je vois, pour fruit de mes peines, sept prêtres qui vont avec zèle répandre la semence évangélique, et d'autres qui bientôt les suivront. Ainsi, grâces à Dieu, la Mission est suffisamment pourvue d'ouvriers : six Européens, et un autre en route, qui arrivera un de ces jours, et sept indigènes. Le nombre des chrétiens, en outre, s'est élevé à dix mille, sans compter plus de six cents catéchumènes. C'est peu néanmoins en face de tant de milliers de gentils, obstinés dans leur superstitieux aveuglement. Ici je dois dire que le Chinois, en général, n'est pas religieux : aussi n'obtenons-nous que de minces résultats, quoique nous appuyions notre prédication de moyens humains, afin de gagner la confiance des populations. C'est dans ce but que le Père Eloi a construit deux orgues et une grande horloge pour une tour du lieu de notre résidence, où elle est d'une grande utilité et d'un grand avantage ; mais si les gentils accourent en foule pour voir, *et omnes mirantur*, ils ne se convertissent pas pour cela, *sed non convertuntur*. Au commencement, les persécutions et la crainte de perdre les biens temporels étaient un fort obstacle à leur conversion ; mais depuis la guerre des puissances alliées contre les Chinois et le traité de Tien-Tsin, les persécutions ont tout à fait cessé. Nous espérions donc faire de grands progrès, et pour le moins pouvoir prodiguer nos fatigues en liberté et avec fruit. Hélas ! un nouveau genre de persécution apparut bientôt en punition de nos péchés à la suite des rebelles, dont l'immense multitude devaste l'empire. Ils ont pénétré, au commencement de cette année, des provinces voisines dans celle de Chang-tum, où nous travaillons, pour la piller. Pires que les Vandales, partout où ils arrivent, ils saccagent tout, tuent les vieillards et les enfants, brûlent les habitations, forcent les jeunes gens à grossir leurs bandes, et déshonorent les femmes par toutes sortes d'infamies, les attachent ensuite, avec de gros clous, aux murs ou aux portes ! Notre confrère le P. Jean Marie d'Andria, Mineur Observantin de la Province de Bari, qui tomba entre leurs mains le 20 mars dernier, fut aussi leur victime. Il était allé, par mon ordre, à Tai-gan-fu, afin d'y protéger quelques chrétiens, persécutés par les gentils malgré le traité de paix. Après avoir réglé cette affaire avec le Mandarin, il était sur le point de s'en retourner, lorsque les rebelles, étant arrivés en ce lieu à l'improviste et ayant cerné la ville, le firent prisonnier avec beaucoup d'autres chrétiens, hommes et femmes, le dépouillèrent de ses vêtements, et le

traînèrent au derrière eux, comme un malfaiteur. Depuis ce temps nous n'avons plus eu de nouvelles, et l'on tient pour certain qu'il est mort; mais il ne nous a pas encore été donné de trouver son corps, quoique nous l'ayions fait rechercher de tous côtés.

Un Père Chinois fut également pris, dépouillé, mortellement blessé, puis laissé sur le grand chemin; mais il eut le hasard de pouvoir se mettre en sûreté et se guérir des blessures qui lui avaient été faites. Voilà, mon cher Père, dans quelles conditions nous existons. Je me recommande donc à vos prières, afin que Dieu ait pitié de nous et de mon petit troupeau si maltraité. Que cette lettre soit une preuve de la grande affection que je vous porte toujours, ainsi qu'au Très-Révérend Père Jacques de Civezza, qui était avec vous mon maître, et à qui je vous prie de présenter mes respects. Croyez-moi toujours

Votre très-humble serviteur et disciple,

Fr. Louis de Castellazo, Mineur Observantin,

Evéque de Zénopolis, et Vicaire apostolique de la Province de Chang-tum.

IV.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettres sur la Mission Franciscaine dans l'état d'Illinois dans l'Amérique septentrionale.

Avant de publier les lettres suivantes, il sera opportun de donner quelques renseignements sur l'origine et l'état de la Mission, qui, il y a quelques années, fut établie en Illinois, un des Etats-Unis d'Amérique. Lorsque l'illustrissime Monseigneur Damien Tuncker, Evêque d'Alton, diocèse tout récemment établi dans l'Illinois, vint en Europe en 1858, il fit des instances personnelles près du P. Grégoire Janknecht, Provincial de la Province de Sainte Croix en Prusse, le priant d'envoyer en Illinois quelques-uns de ses religieux, pour y fonder un couvent, afin de remédier au misérable état de cette Eglise, qui, dans un diocèse aussi étendu que le quart de la France, n'avait plus que 16 prêtres; outre qu'il contenait, épars çà et là environ 25,000 catholiques allemands, dont la plupart n'entendaient que leur langue natale. Ce Père, consentant, ainsi que son définitoire, à la demande de l'excellent Prélat, décida par un décret du 21 Avril 1858 la fondation d'une Custodie Franciscaine dans ces contrées. Les Pères Damien Hennewig, comme Président, Servantius Altmiks, Lecteur, et Capistran Zwinge furent destinés à y aller aussitôt résider avec cinq Frères lais et un Tertiaire. Ils arrivèrent, en septembre de la

même année, au lieu de leur distination, et ouvrirent un couvent à *Teutopolis*, prenant aussi l'administration de la paroisse de cette ville. Voyant le grand bien opéré par ces religieux en cet endroit et en beaucoup d'autres, Monseigneur l'Evêque d'Alton fit de nouvelles instances pour obtenir d'autres sujets, afin de pouvoir fonder un nouveau couvent avec un collége à Quincy (ville très-importante dans le Mississipi), où l'on enseignerait les belles lettres; car il n'y avait, dans le diocèse, aucun établissement catholique de ce genre, même pour ceux qui aspiraient à l'état ecclésiastique. On envoya six nouveaux religieux de la même Province de Prusse, qui arrivèrent à la fin de novembre 1859; et bientôt après, c'est-à-dire en janvier 1860, le couvent de *Quincy* fut établi, et l'enseignement fut commencé dans le collége, que fréquentaient environ 59 écoliers. Actuellement ces deux couvents, de Teutopolis et Quincy, comptent 9 prêtres, avec un nombre correspondant de frères lais; dans les deux endroits, la maison et l'église (de bonne grandeur) ont été bâties au moyen des aumônes spontanées des fidèles, sans que les Pères aient eu besoin de faire de quêtes. On éleva ensuite, à Teutopolis, un autre magnifique collége, où les Pères ouvriront un jour une école de langues antiques et modernes et de belles lettres. De plus, Mgr l'Evêque d'Alton, dans une assemblée de son clergé, a pris la résolution de mettre aussi à Teutopolis son séminaire (jusque là il n'en avait pas), et d'en confier la direction et l'enseignement à nos mêmes Franciscains.

Il faut remarquer, en terminant, que dans les deux couvents on observe la règle de l'Institut à la rigueur, et que les religieux ne subsistent que d'aumônes qui leur sont fournies spontanément et avec abondance par les fidèles. Aussi, quoiqu'ils aient l'administration de diverses paroisses, ils n'en touchent point les revenus; c'est un soin dont ils chargent quelques séculiers, commis à cet effet.

Lettre du P. Damien Hennewig, *Président du couvent de Teutopolis, diocèse d'Alton, dans l'Etat Illinois, en Amérique septentrionale, au Très-Révérend Père* Grégoire Janknecht, *Provincial de la Province de Sainte-Croix en Prusse.* — 1862.

Très-révérend Père,

Nous devons reconnaître que nous sommes grandement obligés au Seigneur de nous avoir assigné, dans sa vigne mystique, une portion si importante et qui offre de si belles espérances. On aurait peine à croire quelle est la confiance qu'on a ici dans les prêtres qui se montrent dignes de leur vocation et qui se comportent avec discrétion et prudence.

Les fidèles croient ce que dit le prêtre, et se soumettent à ce qu'il ordonne. C'est ici qu'on voit clairement quel est le prix de la religion pour un catholique. Quoiqu'on ait changé plusieurs fois, en peu d'années, les curés des paroisses, ces bons fidèles montrent toujours le même attachement au nouveau pasteur qui leur est envoyé, ainsi que nous en avons fait l'expérience. Il n'est moyen qu'ils n'imaginent afin de nous rendre agréable ce séjour, sans parler de la nourriture qu'ils nous fournissent surabondamment. Il faut néanmoins avouer que les fatigues du ministère ne sont ni en petit nombre ni légères.

J'ai la charge de Teutopolis, tandis que le P. Capistran et le P. Servantius sont occupés dans deux succursales. Il y a, chaque dimanche, dans les trois églises grand' messe, sermon et instruction; en outre, on visite tous les infirmes, tant voisins qu'éloignés. Aussi nous arrive-t-il quelquefois de faire à pied jusqu'à quinze milles, à travers les bruyères et les prés, en barque, à cheval, sur des traîneaux, comme il plaît à Dieu. Mais Mgr l'Evêque nous a conseillé de tenir un cheval à demeure, pour accourir promptement au secours des malades; et en vérité on ne pourrait faire autrement, sans mettre en péril le salut de beaucoup d'âmes.

Nous jouissons tous d'une très-bonne santé, et nous nous efforçons de répondre à notre sainte mission; c'est pourquoi nous nous exerçons même aux langues Anglaise et Française, afin de nous rendre également utiles aux nationaux de ces pays et de leur administrer les sacrements. Quant aux Frères lais, ils s'occupent d'exercer les métiers nécessaires à la vie : le Fr. Marien est constructeur de chemins; le Fr. Edmond, cordonnier; le Fr. Pascal, fabricant de cierges et autres objets d'église; le Fr. Irénée, ménuisier.

Mais il faut prier sans cesse le Seigneur de nous faire la grâce de persévérer et de croître dans le bien. En attendant, nous espérons que vous nous enverrez d'autres sujets à notre aide; mais, pour l'amour du ciel, qu'ils soient très-bien choisis; car, ici, on ne peut réussir à moins d'être guidé par un véritable esprit apostolique. Jusqu'à présent, deux personnes se sont présentées pour demander l'habit de notre institut : un prêtre et un laïque, qui semblent faits pour devenir d'excellents religieux. Veuillez nous écrire comment nous devons agir envers eux.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Fr. Damien Hennewig.

AUTRE LETTRE DU MÊME.

Très-révérend Père,

Votre Paternité très-Révérende éprouve sans doute un vif désir d'apprendre quelques détails sur les Missions qui nous sont confiées, ainsi

que sur le bien qui s'y opère. Et je suis vraiment joyeux de n'avoir à vous écrire que des nouvelles bien consolantes. A vrai dire, avant de commencer nos prédications, le terrain nous parut très-stérile ; car personne ne se présentait pour demander les sacrements ; nous n'étions appelés que près des malades à l'extrémité. Mais, les Missions une fois données, ce peuple parut renaître à une nouvelle vie ; il se montra *tout cœur* et très-désireux du bien. Oh ! que de larmes furent versées pendant les sermons et au tribunal de la pénitence ! Mais, afin de réussir complètement dans nos projets, nous avons eu soin de ne pas trop charger nos chrétiens de pratiques religieuses, et de les amener plutôt peu à peu à les aimer, à en user. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, j'ai prêché sur la dévotion à la Vierge et sur l'utilité de porter sur soi sa médaille. Mes paroles produisèrent tant d'effet, que tous voulurent la recevoir, se faisant expliquer les mots qui sont écrits à l'entour. Le jour de l'Annonciation, je leur expliquai l'usage et l'utilité du Scapulaire de la Mèr de Dieu, et j'en recueillis le même fruit. Les trois derniers jours du carnaval étaient ici un temps où se commettaient de grandes fautes, de sorte que nous jugeâmes à propos d'introduire l'exposition des quarante-heures. Le croiriez-vous? Presque tous approchèrent des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, visitant durant tous ces jours Jésus sous les saintes espèces, à tel point que du carnaval on oublia jusqu'au nom. Le premier vendredi du carême, j'ai ensuite béni le chemin de la croix ; et les vendredis suivants, après la grand'messe, avec sermon solennel, nous commençâmes à pratiquer ce saint exercice, au milieu d'un grand concours de peuple, et il y en a beaucoup qui le continuent par dévotion. Dès que sera terminé l'autel de la Vierge, nous établirons aussi la Confrérie du très-Saint Cœur de Marie. Le même ordre a été suivi, dans leurs stations, par les Pères Capistran et Servantius.

Oh ! qu'on pourrait faire de bien dans notre Amérique, si ces pauvres ouailles ne manquaient pas de bons pasteurs zélés pour leur salut ! Beaucoup d'entre elles perdent la vertu et la foi, faute de prêtres ! Certes, Votre très-Révérende Paternité acquerrait de grands mérites devant Dieu, si elle concourait, par son autorité, à favoriser le noble projet que les Illustrissimes Evêques de Munster et de Paderborn ont de fonder une maison de Missionnaires pour ces contrées. Mais faites surtout en sorte d'y exciter ceux de nos Pères qui en ont la vocation, et qui s'y disposeront par l'étude des langues Anglaise et Française, dont la connaissance est ici tout à fait nécessaire. Nous aussi, nous nous y exerçons, afin d'assister, tout au moins, les moribonds qui ne comprennent pas d'autre idiome. Il serait également utile que vous envoyassiez des maîtres d'école, mais attachés, comme Tertiaires, à notre Ordre, et amateurs de la pauvreté : nous pourrions en loger deux dans ce couvent. Il

faudrait d'abord, toutefois, qu'ils subissent chez vous l'épreuve du noviciat, et qu'ils sussent toucher l'orgue.

Nos Pères lais vont tous fort bien, et tendent vraiment à la perfection. Nous devons donc beaucoup remercier Dieu d'en avoir fait un excellent choix. Il faut en dire autant du Père .... un religieux qui exhale vraiment tous les parfums de la plus aimable innocence! Oui, mon bon Père, le Seigneur nous a choisis, malgré nos misères, pour instruments de son œuvre, afin que, loin de nous enorgueillir, nous confessions que tout le bien est le fruit de sa grâce, et que le monde apprenne que ce n'est pas *in curribus et in equis*, mais seulement *in nomine Domini* que peut s'accomplir la restauration de la société. Les débuts de notre Mission furent bien pauvres et bien tristes, mais nous n'avons jamais perdu confiance; et eussions-nous dû périr en mer, fussions-nous maintenant privés du pouvoir d'opérer même le moindre bien, nous ne nous repentirions pas néanmoins de ce que nous avons fait, et mille autres fois nous nous exposerions encore aux mêmes périls et aux mêmes travaux, pour le bien des âmes et la gloire de l'Eglise.

J'espère qu'au mois d'août prochain Votre Très-Révérende Paternité viendra nous faire sa sainte visite, et nous amènera deux maîtres d'école, un Frère menuisier, et, ce qui presse plus que tout le reste, un Père ayant l'esprit apostolique et parlant bien français. Je dis un au moins; car veuillez penser à la peine que je prends quand, tous les dimanches, et surtout dans le temps pascal, où les deux autres Pères sont au dehors en mission, je reste seul jusqu'à pendant trois semaines, n'ayant pas un prêtre pour m'aider à assister les malades, et pour venir, en cas de besoin, au secours de ma pauvre âme. J'espère que l'emplacement que nous avons adopté vous plaira beaucoup, il ne saurait être plus beau. Vous trouverez, d'ailleurs, chez les habitants un très-bon cœur. Je me les figurais, à vrai dire, comme sauvages, mais depuis je me suis convaincu que les tribulations les ont heureusement rendus plus sages. Ecoutez des traits de leur amour pour le Missionnaire. L'hiver passé, deux fils d'un paysan avaient tué un cerf, et dès le lendemain leur mère en apportait la moitié au couvent. Un autre vint un jour offrir 18 poules, que le Fr. Jules refusa, de peur de manquer à la pauvreté. Mais il dut finir par les accepter, car autrement le donateur eût été trop contrarié. Une seule chose nous peine, c'est de ne pas avoir ici de pauvres avec qui nous puissions partager notre pain.

Teutopolis, le 19 mai 1859.

Fr. Damien Hennewig.

Lettre du P. Lecteur SERVANTIUS ALTMICKS, *au Très-Révérend Père* GRÉGOIRE JANKNECHT, *Ministre Provincial des Mineurs Récollets en Prusse.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Votre désir d'avoir, par moi, quelques nouvelles de ces Missions me procure l'occasion, que j'attendais depuis longtemps avec impatience, de vous remercier de la grande faveur que vous m'avez accordée, en m'envoyant travailler dans cette partie presque complètement inculte de la vigne du Seigneur. Tout en reconnaissant que je dois d'abord ce don à la grâce du Père céleste, je ne me sens pas néanmoins quitte envers vous d'une dette de reconnaissance. Aujourd'hui, pour satisfaire à votre désir, je vous dirai qu'arrivés ici, il y a bientôt six mois, nous ne trouvâmes, de la maison qui nous était destinée, rien que les fondations. Force nous fut donc de nous retirer dans une masure composée de deux misérables chambres, avec une cuisine construite en bois, au dehors. Néanmoins, grâce aux pieuses industries de la pauvreté, nous parvînmes à la mettre en état de nous fournir, outre les trois cellules, un parloir, un réfertoire et un atelier pour chaque Frère lai, à condition pourtant que tous les matins chacun se chargeât de sa paillasse et l'étendît dehors au grand air.

Mgr l'Evêque d'Alton avait fixé le temps du jubilé aux trois derniers mois de l'année, et témoigné le désir que le peuple y fût préparé par des missions : en conséquence, nous nous rendîmes dans les six endroits qu'il nous avait désignés. Dans nos prédications, nous suivîmes la même méthode qu'en Allemagne. La fatigue fut grande, car nous étions seuls pour recevoir toutes les confessions. Mais qui pourrait dire la consolation qu'éprouva notre cœur, en voyant une foule innombrable venir nous entendre de 8 et 10 milles à la ronde, au travers des neiges et des boues, et assiéger nos confessionnaux depuis trois heures du matin jusque bien avant dans la nuit? Vraiment je n'aurais jamais cru avoir assez de forces pour rester tant d'heures à entendre des confessions. Mais l'expérience m'a convaincu de la vérité des paroles de St-Paul : *omnia possum in eo qui me confortat.* Ajoutez que, dans ces contrées, l'administration du Sacrement de pénitence, ainsi que des autres, présente des difficultés qu'il est difficile de se figurer dans nos pays. Il se rencontre des cas qui feraient battre et trembler le pouls même au plus savant théologien. Mais malgré tout, on se trouve amplement récompensé par le retour au bercail de la brebis égarée qui, depuis des années errante au travers des forêts et de précipices, compte à peine sur elle-même, en se retrouvant dans l'amour du Père céleste. Oh! oui, alors le cœur se dilate, tressaille d'allégresse et se répand en mille remerciements adressés au Seigneur.

Du 11 au 19 décembre, nous avons donné la mission ici à Teutopolis, et, par la grâce de Dieu, beaucoup de choses se sont améliorées. Il y avait des discordes continuelles, de farouches inimitiés, à tel point qu'aucun prêtre ne se sentait le courage d'y rester longtemps. Aussi la ville en manquait-elle le plus souvent, et devenait-elle de plus en plus inculte. Mais après la sainte Mission, les fidèles se mirent à fréquenter si assidûment les sacrements qu'il n'y a pas de jour où l'on n'en voie quelques-uns approcher de la sainte table. Vous savez qu'au bord de ces sources du salut les espérances ne sauraient manquer de refleurir rapidement. Nous avons aussi donné une mission dans la ville de Hanover, où les catholiques sont presque tous allemands.

Tandis que, du 4 au 26 novembre, nous étions occupés dans la partie méridionale du diocèse, Mgr l'Evêque écrivit au Père Président pour lui témoigner le désir que l'un de nous se rendît en un lieu où sa Grandeur devait se trouver. Mais ce nous fut complètement impossible, car nous n'avons pas le *don d'ubiquité.* Cependant, le jou même où le P. Président et le P. Capistran terminèrent leur mission à Teutopolis, je devais en commencer une autre dans la cure voisine de Greencreek (Rivière verte), dont le P. Capistran a en ce moment l'administration. Je la continuai jusqu'à la veille de Noël, jour où ce Père se transporta dans l'après-dînée à Effingham, afin d'y rendre les mêmes services. Pour moi, resté à Greencreek, j'y chantai la messe et y fis trois sermons, sans prendre aucune nourriture de toute la journée. Le missionnaire ne saurait manquer d'être souvent sujet à de pareils jeûnes. En outre, il lui faut passer la nuit dans de misérables cahutes de bois (bloc-house) où, en Allemagne, on logerait les animaux immondes. Elles se composent de troncs d'arbres bruts, amoncelés les uns sur les autres, de telle sorte que le vent y entre librement de toutes parts; et, quand il pleut, l'eau ne manque pas de couler en ruisseaux à l'intérieur. Dernièrement il m'est arrivé de passer trois nuits dans une semblable habitation, et pendant la seconde il survint un tel orage avec un tel déluge d'eau que je pensai me noyer. Quand, comme maintenant, l'été commence, il s'y joint l'ennui des insectes, qui ne cessent de vous tourmenter, sans vous laisser un instant de trêve. Tout cela nous importe peu, du reste, et nous vivons avec bon courage, en louant le Seigneur.

Tandis donc que le P. Capistran ouvrait la mission à Effingham, je célébrais la fête de Noël à Greencreek ; et, bien qu'il ne m'ait pas été donné de solenniser la fête comme on le fait en Allemagne, j'avoue que jamais, dans ma vie entière, la naissance du Seigneur ne me frappa autant qu'ici. La petite église faite de troncs d'arbres, avec un toit de vieilles planches, ressemblait tout à fait à la grotte de Bethléem, à un vrai réduit. En y voyant venir, à la clarté de la lune et au son de la petite cloche, les habitants des forêts de toute la contrée d'alentour, je me croyais réellement au milieu des

pasteurs de Bethléem, qui, avertis par l'ange, allèrent, à la même heure peut-être, adorer le divin fils de Marie. Nous ne fûmes pas privés du cantique *Heiligste nacht* (très-sainte nuit) que les fidèles ont apporté d'Allemagne en Amérique, et qui fut chanté avec des transports d'allégresse incroyable. Le lendemain de Noël, après avoir chanté la messe et prêché, je dus me rendre en hâte à Effingham, pour aider le Père Capistran dans la mission qu'il donnait dans la nouvelle église, et qui dura jusqu'au premier jour de l'année suivante. Laissant là le P. Capistran seul, je revins cependant célébrer la circoncision à Greencreck. Nous retournâmes ensuite tous deux à Teutopolis, où nous passâmes quelques jours dans la douce compagnie de nos bons frères, qui, par leur charité, nous fortifièrent beaucoup. Que si nous devons de nouveau nous séparer d'eux, il nous est consolant de savoir que, par leurs ferventes prières, ils aident au succès de nos labeurs apostoliques.

Comme nous devions continuellement faire les fonctions curiales dans les deux églises d'Effingham et de Greencreck, le P. Président décida que le P. Capistran se chargerait d'administrer la seconde, et moi la première. Mais, après Pâques, il vint un messager de Quincy avec une lettre de Mgr l'Evêque qui disposait que l'un de nous devait, sur le champ, se rendre dans cette ville, l'autre conservant le soin des deux missions susdites. Sur ce, le P. Capistran partit, et il n'est pas encore revenu.

Cependant, tandis que nous étions occupés aux missions, le P. Président avait, ainsi que les Frères lais, abandonné, en décembre, notre première cahute, pour habiter la nouvelle maison construite à côté de l'église, en forme de maison canoniale, plutôt que de couvent. Cela ne nous plut guère; mais comme, à notre arrivée, les fondements en étaient déjà posés, il ne fut plus possible de changer le plan. Toutefois, nous obtînmes que, de quatre grandes chambres, on fit huit petites cellules, en y joignant une chapelle sur le côté. Le jardin potager resta derrière l'église, bien arrangé par Fr. Marien. L'église, construite en briques, a 110 pieds de longueur et 60 de largeur.

Pour le moment, mon occupation ordinaire est le soin de l'église d'Effingham et des lieux voisins. Le district de notre Mission s'étend, au dire de M. P. Bartels, qui a été missionnaire avant nous à Teutopolis, jusqu'au bout du monde, *usque ad finem mundi*, ou, comme ajouta M. de Menge, chapelain de l'Illustrissime Evêque, *a solis ortu usque ad occasum*. Quand je suis à Effingham, je sais qu'à l'est est le P. Président, à Teutopolis, et au nord le P. Capistran; mais, du côté du midi et du couchant je ne connais pas les limites du district. La ville d'Effingham a été fondée très-récemment, ce qui ne l'empêche pas d'être très-florissante et de s'accroître de jour en jour. Il y a peu de catholiques; la plupart des habitants sont Méthodistes, Anabaptistes, Unitaires, Presbytériens, etc.; le reste presque tous

payens. Néanmoins, je circule librement avec l'habit, sans que personne m'ait jamais insulté. Quand nous arrivâmes l'automne dernier, les Américains furent très-étonnés de notre étrange tournure. Ils s'adressaient aux Allemands, pour se faire expliquer quels hommes nous étions, nous regardant comme des Indiens chassés de leurs forêts. Mais, une fois instruits, ils nous prirent tout de suite en affection, et nous apportèrent beaucoup d'aumônes.

Que vous dirai-je maintenant de l'extraordinaire enchantement que produit sur ce peuple notre pauvreté Franciscaine? Qu'il vous suffise de savoir que les Irlandais et les Français d'Effingham et des environs ne sont pas encore revenus de l'étonnement qu'ils ont éprouvé en nous voyant refuser de recevoir de l'argent pour les baptêmes ou les funérailles; et l'un des premiers qui me demanda une messe pour ses parents, morts en Irlande, m'ayant inutilement prié d'en recevoir les honoraires, ne pouvait se persuader que j'eusse vraiment célébré le Saint Sacrifice. Il ne s'apaisa que quand le maître d'école, qu'il consulta, lui eut affirmé que telle est la vie apostolique des Franciscains. Plus tard il vint à confesse à moi, et m'apporta ensuite un lièvre comme témoignage de gratitude.

Il faut avouer, toutefois, que la défense que porte notre Règle de recevoir de l'argent nous met en un certain embarras dans les voyages lointains, que nous devons effectuer sur les bateaux à vapeur; cela nous oblige de nous faire toujours accompagner d'un payeur, et je pense que, dans ces cas extraordinaires, il serait bon que nous fussions munis de dispenses spéciales du Siége apostolique. Mais une telle profession de vrais pauvres de Jésus-Christ est d'ailleurs pour nous le secret d'une puissance extraordinaire pour le succès de nos œuvres apostoliques. En effet, comme il règne ici une avarice et une soif de lucre sans exemple, il paraît surhumain qu'un prêtre se soit transporté de pays si lointains sans autre intention que celle de gagner des âmes à Dieu.

Dans la ville d'Effingham la communion catholique se compose d'Allemands et d'Irlandais, les premiers plus à leur aise que les seconds. Aussi contribuèrent-ils particulièrement à la construction de la nouvelle église élevée (c'est étrange à dire) sur un terrain qui nous fut offert à cette fin par un Méthodiste. Mais ce sont les Irlandais surtout qui me donnent des consolations par leur vie exemplaire. Parmi eux, toutefois, se répète ce qui arrive dans les colonies des autres nations; faute de prêtres qui les assistent, ils perdent peu à peu la foi et la pratique de la foi. Oh! mon cœur se brise de douleur, en pensant que parmi eux qui se nomment ici Américains (pour la religion ils ne sont pas supérieurs aux sauvages des bois) on compte des milliers de fils ou petit-fils de parents catholiques venus d'Allemagne, de France et d'Irlande! Ecoutez une aventure que j'eus avec des Français.

Nous étions depuis peu revenus de notre première tournée apostolique,

quand le P. Président me dit qu'il était arrivé un messager en toute hâte, demandant un prêtre pour assister un Français tombé du haut d'un échafaudage et grièvement blessé à la tête. A l'instant, je prends le Saint-Sacrement et l'huile Sainte, je monte sur un cheval préparé exprès à la porte de l'église, et me voilà, avec le messager, hors de la ville d'Effingham, en route vers le midi, au milieu de buissons très-touffus, d'où il ne nous fut, je crois, possible de sortir que par un prodige. De là nous entrâmes dans une plaine illimitée, ou plutôt dans un désert, et quand nous l'eûmes parcouru toute entier au grand trot, nous arrivâmes enfin au lieu où était le malade, que je trouvai encore en état de recevoir les Sacrements, à la grande consolation de son âme. Il expira peu de temps après. On profita de cette occasion pour me présenter à baptiser un enfant né depuis déjà cinq semaines.

Mais quel était cet endroit? Une colonie de Français venus de Canada depuis plusieurs générations, sans aucune assistance spirituelle, se trouvant à 140 milles de distance du prêtre de leur nation le plus voisin. Je ne saurais dire combien l'état misérable de ces âmes me déchirait le cœur. Ces pauvres gens me prièrent de passer au moins la nuit près d'eux : consolation que je leur aurais donnée très-volontiers, si des motifs urgents ne n'avaient forcé de regagner sur le champ mon poste. Mais, comme j'eus un guide qui ne connaissait point les chemins, nous fîmes de longs détours, incertains de la direction qu'il fallait suivre, et saisis du froid le plus intense. Enfin, Dieu voulut, après quelques heures de marche, que nous vîmes apparaître une lumière devant nous, et le guide me dit : *Monsieur le Curé, voyez-vous la clarté là? Voilà Effingham!* Il avait raison : de sorte que nous arrivâmes bientôt au couvent de Teutopolis. Seulement, pendant quelques jours, je ne pus me nourrir à cause de violentes douleurs dans tous mes membres. Depuis lors, mon Père, j'eus à cœur ces pauvres Français, bien que je n'aie pu rien faire pour eux pour le moment; car je partis peu de temps après pour notre seconde tournée de mission, vers le midi : mais, en février, je me suis hâté d'aller les revoir. Inutile de dire que j'emportai avec moi tous les objets nécessaires pour célébrer la Sainte messe, accompagné d'un Allemand que je pris à Effingham. Oh! qui pourrait dépeindre l'émotion de ces malheureux en me voyant parmi eux? Je m'y arrêtai deux jours, célébrant dans une hutte en bois, où je plaçai mon autel portatif avec une croix de bois au sommet. Je lus, pendant la messe, l'évangile en français, le premier jour celui du dimanche précédent, le second jour celui du dimanche suivant; y joignant un sermon, le premier sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne, en particulier sur nos fins dernières, le second sur les moyens qu'il faut prendre pour y parvenir. Les malheureux! ils restèrent tous agenouillés, même pendant le sermon, et fixaient avec tant d'attention les yeux sur moi qu'on voyait qu'ils voulaient recueillir chaque mot sur mes lèvres. Je leur

demandai ensuite s'ils m'avaient bien compris. *Ah oui*, répondirent-ils, *Monsieur curé, compris comme il faut*. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est que le même jour j'eus d'excellentes preuves qu'ils m'avaient compris; car ils eurent recours à mon ministère, et beaucoup d'entre eux vinrent ensuite, tous les samedis, dimanches et lundis, me trouver à Effingham pour le même motif.

Maintenant bien des familles d'Allemands et d'Irlandais, que je trouvai dans les mêmes conditions, viennent aussi de loin à Effingham, pour assister aux offices de l'église et recevoir les Sacrements. On eût vraiment pleuré, en voyant que des enfants âgés, non pas de quelques mois, mais de plusieurs années, n'étaient pas encore baptisés. Il n'est pas rare que la grâce de Dieu nous fasse rencontrer, tantôt isolément des brebis égarées, tantôt des familles ou même des villages entiers, qui sont catholiques de religion, sans être connus d'aucun prêtre ou Evêque. Dernièrement j'ai trouvé chez des Allemands un petit mulâtre de douze ans qui n'était pas encore baptisé. J'eus le moyen de le loger à Effingham, jusqu'à ce qu'il se fût instruit et préparé à recevoir le baptême. Plusieurs protestants aussi ont été conduits par la grâce divine à la connaissance de la vérité. C'est ainsi qu'à Effingham deux d'entre eux ont fait, le jeudi saint, profession de la foi catholique, après avoir été instruits et préparés. Ils ont été baptisés *sub conditione*. C'étaient une jeune fille et un jeune homme natifs de Bavière. Avant même qu'on eût achevé de les instruire, il se présenta dans les mêmes dispositions une autre dame protestante dont deux enfants se sont déjà faits catholiques : savoir une fille, qui avait été instruite l'été dernier par le P. Patschowski, de la Compagnie de Jésus, et un fils que j'ai, cette année, réconcilié avec l'Eglise.

Le mari de cette dame donne bon espoir de suivre bientôt son exemple. Dans tout ceci vous voyez que nous ne manquons pas de grands motifs de consolation. D'un autre côté, nous ne manquons ni de travaux ni de tribulations. En effet, quoique nous nous aidions tour à tour des lumières et de l'expérience de chacun de nous, il y a bien des cas où nous sommes à court. Alors nous nous souvenons que : *adjutorium nostrum in nomine Domini*.

Voilà ce que j'avais à vous raconter : le tout est si confusément disposé que je m'en sens rougir. Mais croiriez-vous que j'ai dû cent fois interrompre ma lettre? Maintenant permettez-moi une question : quels seront les premiers qui nous rejoindront? Les pauvres filles de Saint François[1] à Cincinati ont déjà reçu des renforts. Mais je ne conseille à personne de venir ici, sans

[1]) Nouvelle congrégation qui, sous le titre de *Pauvres Sœurs de St-François*, a été fondée à Aix-la-Chapelle, et s'est propagée, en quelques années, avec une rapidité incroyable. Elles s'occupent de toutes sortes d'œuvres de charité, tant spirituelles que temporelles.

avoir fort à cœur l'observance de la Règle ; autrement, mal lui en prendrait. A quiconque entreprend le voyage je donnerais ce conseil : que toute votre confiance soit en Dieu, n'attendez rien, n'exigez rien, ayez le cœur prêt à tout, et alors toutes choses iront bien ! Je me recommande, en terminant, aux prières et sacrifices de vous et de toutes les âmes intérieures, et je reste dans les SS. Cœurs de Jésus et Marie,

Votre très-dévoué et obéissant,

Fr. Servantius Altmicks.

Teutopolis, le 11 *mai* 1859.

V.

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Ludovic de Fabriano, *Mineur Observantin, prédicateur annuel à Alexandrie d'Egypte, au rédacteur des* Annales, *touchant le voyage de nos Missionnaires partis pour l'Afrique centrale.*

Alexandrie d'Egypte, à Ste Catherine, ce 16 *mars* 1862.

Très-cher Père Marcellin,

Le deux novembre 1861 fut pour cette communauté religieuse un jour de grande joie spirituelle : c'est celui où le P. Jean Reinthaler, venant de Trieste, abordait en ce port et recevait l'hospitalité dans ce couvent, avec 27 Missionnaires Franciscains, ses compagnons, envoyés par le St Siège à la Mission de l'Afrique centrale, et le 4 du même mois il en arrivait 5 autres de Naples; ce qui forme un total de 32. Nous avions déjà au couvent neuf autres étrangers : on peut juger de la confusion qu'auraient dû nous amener 41 hôtes, si l'activité du P. Venceslas, Gardien, et la charité des fidèles n'avaient suppléé à tout. Je dis que ce fut pour nous un jour de joie. Qui, en effet, aurait pû rester indifférent en voyant tant de généreux frères s'acheminer vers cette mission si difficile, sans s'effrayer des difficultés qu'ils devaient rencontrer, soit de la part des éléments, soit de la part de la malice des hommes qui, s'étant faits les instruments du démon, ne manquent pas d'opposer des obstacles, directs ou indirects, à l'œuvre des Missionnaires? Qui d'une façon, qui d'une autre, nous fîmes tous nos efforts pour les traiter le mieux possible. Nous partageâmes notre table et notre chambre, et là où notre pauvreté nous mettait en défaut, nous fûmes aidés par la charité de nos catholiques, enthousiasmés, eux aussi, à la vue d'une expédition si nombreuse. Je fus heureux de connaître de près et d'apprécier les excellentes dispositions, la ferveur, le zèle qui distinguent ces missionnaires. Nous n'ignorons pas, me disaient-ils, les difficultés que nous allons rencontrer; mais notre confiance est

tout en Dieu. Plus sont nombreux et grands les dangers, mieux nous espérons que le Seigneur daignera employer notre impuissance pour accomplir ses dessins de miséricorde sur ces peuples. Beaucoup d'entre nous mourront, mais il faut bien faire quelques sacrifices pour apaiser la justice de Dieu, et nous avons déjà fait l'offrande de notre vie. Cette offrande, ajoutai-je, Dieu l'a déjà acceptée, comme vous le verrez par ce que je vous dirai plus bas. Le 10, ils se rendirent au Caire par le chemin de fer, où le magnanime Vice-Roi accorde un passage gratuit à tous les missionnaires, et ils s'installèrent dans notre hospice de Bulac. Là ils se pourvurent des choses nécessaires, puis ils partirent, en bonne santé, le 14 décembre, s'embarquant sur trois bateaux frétés pour leur usage et destinés à les conduire à Assouan, dernière ville d'Egypte. De ce point, des chameaux les menèrent, en deux heures de marche, à Scellal, première station de la mission, située dans la Nubie, près de la célèbre île de Philé, dont les antiquités attirent l'attention de tant de voyageurs Européens. A Scellal, les missionnaires montèrent sur trois autres bateaux pour se rendre à Korosko, à l'entrée du désert de Nubie; et là, ils débarquèrent pour se servir encore de chameaux. En 16 jours de voyage dans le désert, ils atteignirent Berber, et se remirent de nouveau sur le Nil; et c'est ainsi qu'ils arrivèrent, le 6 janvier, à Chartum. Cette ville est située, entre les fleuves Blanc et Bleu, en un lieu très-bas, où le climat est fort meurtrier. La mission y possède une maison et de spacieux jardins. A la suite d'un voyage si long et si pénible, tous les missionnaires arrivèrent à Chartum tout épuisés; le conducteur lui-même fut atteint de la fièvre; et le Frère Pierre de Naples, ainsi que le Frère Koch de Bolzano en Tyrol, succombèrent à une fièvre maligne, le premier le 23, et le second le 26 janvier. Aussi le supérieur fixa-t-il le 29 janvier pour quitter tout à fait Chartum, et pousser plus loin, en se divisant en deux troupes : les Autrichiens devant se rendre sous le sixième degré, les Italiens sous le quatrième. Les Arabes sont fort indignés contre les missionnaires, parce que beaucoup d'esclaves ont fui de chez eux et se sont réfugiés près de nous. Ils en exigent la restitution. Diverses tribus, sur la fleuve Blanc, sont en guerre entre elles, et les deux auxquelles sont envoyés les missionnaires de langue Allemande se sont réjouies à la nouvelle de leur arrivée, parce qu'elles sont convaincues qu'elles trouveront en eux des protecteurs. Les missionnaires se plaignent beaucoup de la grande chaleur qui, le jour de Noël, s'élevait, à Berber, à 44 degrés.

Toutes les nouvelles, depuis le départ du Caire jusqu'à l'arrivée à Chartum et lieux ultérieurs, je les ai tirées d'une lettre qu'eut la bonté de me communiquer M. Apal, de cette ville. Elle lui avait été adressée par le missionnaire Joseph Bernlohner. Cher Marcellin, agréez celle-ci, et

arrangez-la, je vous prie, de manière à ce qu'elle ne soit pas indigne du public. J'écris à la hâte, ayant soin seulement que le fond de la lettre soit *entièrement vrai*. Je fais en ce moment rechercher au Caire un manuscrit qui, s'il est tel qu'on me le dit, pourra vous aider beaucoup, ainsi que le P. Bassi. Je vous salue affectueusement, et proteste être de Votre Paternité

Le très-dévoué serviteur,

P. Ludovic de Fabriano,

Prédicateur annuel, Mineur Observantin.

HU-PÈ EN CHINE.

1862.

Comme on allait terminer l'impression de cette feuille des *Annales des Missions Franciscaines*, nous recevions du Très-Révérend Père Bernardin de Montefranco, Ministre Général de l'Ordre, une lettre fort importante, récemment arrivée de Chine. Elle est du missionnaire apostolique Père Smeraldo de Livourne, Observantin de la Province de Toscane; la voici :

Révérendissime Père,

Ces lignes vous pourront paraître une nouveauté, puisque je n'ai depuis 1854 écrit à personne en Europe. Parmi bien des raisons qui me semblent fournir une excuse à ma réserve, ce ne furent pas les moindres que la difficulté de faire partir des lettres de ces contrées, mes occupations tellement multipliées dans l'exercice du ministère apostolique que je n'ai pas le temps de penser à autre chose, et enfin, par rapport particulièrement à Votre Révérendissime Paternité, le souvenir de tant et de si graves affaires qui vous remplissent sans cesse l'esprit, et dont je n'aurais point voulu vous distraire sans motifs raisonnables. Mais aujourd'hui je vois que de pareilles considérations doivent toutes céder devant l'obligation où est le missionnaire de communiquer de temps en temps avec vous, comme un fils avec son père; c'est pourquoi je vous demande pardon de ma négligence passée.

Avant tout, Révérendissime Père, je veux vous féliciter des saintes et efficaces mesures que vous avez prises afin de reveiller l'esprit de notre Institut et de le faire refleurir dans son antique gloire. Les principales, de beaucoup, sont, selon moi, la publication de l'histoire universelle de nos missions, et le rétablissement de la Sainte discipline dans les cloîtres. Mais que dirai-je, surtout, de la fondation de ces précieuses Annales de nos missions, où se publient les lettres de nos missionnaires, répandus à présent sur toute la terre? Ce seul fait, assurément, suffira pour que

votre nom passe admiré, béni et glorieux, dans tous les siècles à venir.....

Voici quelques nouvelles des missions auxquelles je suis attachés. Vraiment, je regrette de ne pouvoir ici vous faire un tableau de tous les principaux événements qui nous sont arrivés cette année. Ce serait une page très-intéressante pour les *Annales* de l'Institut. Je tiens toutefois à vous prévenir que j'en ai envoyé une relation satisfaisante à notre Vicaire Apostolique, par qui, j'espère, elle vous sera bientôt transmise à Rome. Je n'ai jamais tant souffert que cette année; mais aussi Dieu et la Vierge m'ont fait éprouver leur protection spéciale. C'est ainsi que la divine Providence tempère par les célestes consolations nos douleurs, pour que nous ne succombions pas sous leur poids. Une de ces consolations m'a été procurée par la constance vraiment admirable de deux vierges chrétiennes, qui bravèrent courageusement la mort plutôt que de subir la perte de leur pureté. L'une se nommaît Madeleine Lao, âgée de 25 ans, l'autre Marie Zem, de 17. Enlevées par une bande de rebelles, elles les virent employer toutes sortes de moyens et de menaces, afin de les faire consentir aux plus brutales exigences. Mais elles résistèrent avec magnanimité à ces monstres, jusqu'à ce qu'ils tranchèrent d'un seul coup la tête à la première, et qu'après avoir commencé par ouvrir le ventre à la plus âgée, ils lui scièrent inhumainement la gorge. Cela se passa le 25 novembre, jour consacré à la glorieuse vierge et martyre sainte Catherine d'Alexandrie, à qui sans doute elles allèrent se réunir au ciel.

Une autre consolation me fut ménagée par l'arrivée en ce Vicariat de notre confrère, mon comprovincial, le Père Candide de Rigoli, qui a déjà été missionnaire dans le Vicariat Apostolique de U-nan. Comme il y était toujours malade, Monseigneur Célestin Spelta, en qualité de Visiteur Apostolique de toutes les Missions de la Chine, lui donna la permission de venir se fixer parmi nous, et précisément sous ma direction. Ce lui fut extrêmement utile; car, sous ce doux climat, il recouvra tout de suite les forces qu'il avait perdues, et put se remettre sérieusement à l'étude de la langue Chinoise, dans laquelle il fit les plus grands progrès. En quinze jours, en effet, il perdit l'accent du dialecte de U-nan, et sut contracter celui de Hu-pè, au point de pouvoir se mettre sur le champ à entendre les confessions, et trois mois après il put prendre la direction d'une mission, comme les autres. Il promet d'être un excellent ouvrier.

Enfin, ce qui compléta la joie spirituelle de mon cœur, ce fut d'assister, à U-kian-sen, capitale de cette Province, à la consécration, comme Evêque titulaire de Teutopolis, de notre excellent confrère, le Père Eustache Zanoli de Modène, où j'eus encore le bonheur d'embrasser les Pères Ezéchias de Pronano, mon comprovincial, Pascal de Naples, et Illuminé de Salerne, tous trois récemment arrivés d'Europe. Oh! comme il nous

fut doux à tous de jouir de la vénérable présence de trois Evêques réunis : le nouveau consacré, Mgr Spelta et Mgr Navarro, au milieu de quinze prêtres Chinois !

Je voudrais vous en dire davantage ; mais je me réserve de le faire dans une autre lettre. En attendant, je vous prie de me bénir et de me tenir pour

Votre très-dévoué fils en Jésus-Christ,

Fr. Smeraldo de Livourne,

Vicaire forain dans le district de Saint-Marc.

Hu-pè, 4 janvier 1862.

ENCORE SUR HU-PÈ.

Nous extrayons de l'*Observateur Lombard*, du 9 janvier 1862, l'article suivant, relatif à la mort d'un de nos confrères, Missionnaire Apostolique dans le même Vicariat Apostolique de Hu-pè en Chine.

Il n'est personne qui n'admire profondément ces hommes généreux qui, fidèles à la voix du ciel, abandonnent patrie et parents, sacrifient les plus douces et les plus naturelles affections, et vont, avec le seul crucifix en main et le livre des Evangiles sous le bras, traverser les mers, et dépenser leur vie entière, et bien souvent verser leur sang, pour instruire de la vraie religion les nations toujours assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. Notre admiration s'accroît encore devant ces vrais héros de l'humanité, leur nom résonne à nos oreilles d'une manière plus douce et nous paraît plus beau quand ils appartiennent à nos chères et riantes contrées, quand ils ont grandi avec nous à l'ombre du toit natal. Aujourd'hui donc nous sommes heureux de consacrer une page à la mémoire d'un excellent et bien aimé jeune missionnaire Lombard, le R. P. François Antoine Giachetti de Garde, Mineur de la plus étroite Observance de notre Père saint François, qui est mort l'été dernier dans l'empire Chinois.

Les Mineurs de la stricte Observance, tels qu'ils furent établis à Rezzato, premier couvent de Franciscains ouvert en Lombardie et pourvu d'un noviciat de l'Ordre, eurent, parmi les jeunes gens qui venaient successivement faire profession de la pauvreté Séraphique, quelques sujets qui choisirent les rudes fatigues de l'apostolat, et s'adonnent aujourd'hui aux missions lointaines de la Chine, de l'Orient, de la Grèce et de l'Albanie Turque. Parmi eux un des premiers et des plus courageux fut le P. François. Elevé avec distinction par les Pères Somasques dans le collége de son lieu natal, doué d'une grande intelligence et d'un cœur encore plus grand, il était dans la fleur de ses dix-sept ans, quand, vers la fin de 1846, il frappait à la porte du couvent de Rezzato, et demandait,

comme une faveur, la bure sainte du pauvre d'Assise. Admis à prendre l'habit, et ayant fait au temps voulu ses vœux solennels, il reprit avec ardeur ses études. A peine les eut-il terminées, et fut-il ordonné prêtre, qu'il fut élevé par ses supérieurs à une chaire de philosophie, qu'il remplit avec succès, en même temps qu'il donnait de bonnes preuves d'une forte et sympathique éloquence, dans des discours d'apparat. Mais une voix secrète et puissante l'appelait à de plus nobles entreprises; et le généreux P. François, qui n'avait pas encore accompli le cinquième lustre de son existence, se jetait un jour aux pieds de son supérieur Provincial, lui demandant sa bénédiction; puis, le bourdon en main, il se dirigeait vers Rome, au printemps de 1855, pour s'y préparer aux missions étrangères. Rome, qui apprécia bientôt sa capacité, la piété et l'ardeur de son âme, le destina à la plus difficile de toutes, celle de Chine. Quand le brave et zélé jeune homme y arriva, son Vicaire Apostolique, Monseigneur Célestin Spelta, des Mineurs Observantins de Piémont[1], écrivait en Lombardie : *La venue de P. François en cette Province de l'Hu-pè a été une vraie bénédiction du ciel. Il travaille pour dix, et n'est jamais las. Que Dieu nous le conserve de longues années!* Mais il plut à Dieu qu'il en fût autrement. Après un peu plus de six ans écoulés depuis que ce courageux Franciscain répandait ses sueurs pour le bien de cette chrétienté, y recueillant des fruits abondants, et en faisant espérer de meilleurs encore, à tel point que son mérite lui avait déjà valu la place de supérieur en second dans le Vicariat, voici que du fond de la Chine partait sur les navires français une lettre cachetée de noir, qui venait nous annoncer la malheureuse nouvelle de sa mort. L'auteur de cette lettre est un autre missionnaire Lombard, le Révérend Directeur Général Scurati, Milanais, du collége des missions étrangères. Nous rapporterons quelques-unes de ses propres paroles : « Tandis que je nourrissais, dit-il, le doux espoir de pouvoir bientôt revoir le très-cher P. François, un messager inattendu nous apprit qu'il était gravement malade. Nous célébrâmes la sainte Messe à son intention, et lui envoyâmes tout ce qui pouvait le soulager dans sa maladie causée par les grandes chaleurs de cette année. Mais, rapidement consumé par un mal que je ne saurais comment nommer, et assisté d'un excellent prêtre Chinois, qui lui administra les sacrements et le fortifia, durant deux jours entiers, avec la plus grande charité, contre les épreuves du dernier passage, il alla, le 31 juillet, à deux heures du matin, recevoir du Seigneur, après cinq jours de maladie, la

[1]) Venu il y a deux ans en Italie, Mgr Spelta en repartit comme Visiteur extraordinaire délégué du Saint-Siége pour toutes les Missions catholiques du Céleste Empire, après avoir reçu du Pape et du Ministre Général l'autorisation d'y instituer un noviciat et une Province de Franciscains.

récompense de ses fatigues et de ses souffrances apostoliques. Connaissant bien la langue chinoise, il prêchait avec beaucoup de zèle, d'assiduité et de profit pour les âmes, et avait mérité, de préférence à beaucoup d'autres, plus anciens que lui dans le ministère, la place de Pro-vicaire Général de Hu-pè[1]. Je vous annonce cette perte avec douleur, mais sans détours et sans délai, afin de ne pas retarder les suffrages qui seront offerts en sa faveur, et parce que, pour le missionnaire, la mort n'est pas un malheur, mais l'accomplissement d'un désir. » Voilà les termes de la lettre.

C'est ainsi que l'excellent P. François Giachetti termina promptement sa jeune et apostolique existence, fournissant, comme dit le Sage, une longue carrière : *consummatus in brevi, explevit tempora multa.* La Province Lombarde des Mineurs Observantins, qui dans peu de temps peut-être aurait pu le saluer Evêque, conservera, en pleurant sa mort prématurée, le souvenir impérissable de ses belles vertus, et vénérera en lui les prémices de ses apôtres et de ses martyrs de la charité, tombés glorieusement dans le vaste champ du Maître évangélique.

LES ECOLES D'ORIENT EN 1862.

Tel est le titre d'un article du *Rosier de Marie* du 5 avril 1862, d'où nous extrayons les passages suivants :

« Cette terre bénie, où il plut à Dieu de faire prendre naissance à la famille humaine et où son divin Fils voulut naître, souffrir et mourir, ne saurait assurément être oubliée des cœurs Catholiques. De là vient cette grande sympathie dont s'émeut profondément la France au récit des malheurs et des misères de cette contrée, et qui, dans son zèle du bien, la porte à secourir la Palestine avec une vive compassion et par de généreuses aumônes. Dimanche dernier, 22 mars, la voix du Père Lescœur s'élevait avec autorité à ce sujet, devant un très-nombreux auditoire, dans la cathédrale de Saint-Louis de Versailles ; et l'émotion ne fut pas moindre que quand l'abbé Lavigerie nous raconta les sanglantes épreuves auxquelles l'Orient a été récemment soumis.

Il avait bien le droit de les racontrer. Car il venait de parcourir toute la Syrie, au milieu des désolantes ruines qu'y ont amoncelées les Druses et les Musulmans. Il en rapporta cependant la ferme espérance d'une prochaine résurrection de ce pays à une nouvelle vie, et il sut communiquer ce sentiment à toute l'assemblée qui l'entourait.

[1]) Il avait aussi des dispositions pour la poésie et beaucoup de goût et d'aptitude pour la peinture, sans s'y être jamais appliqué. Les religieux de Rezzato conserveront, avec intérêt, la crèche peinte par lui, ainsi qu'un S[t]-François dans l'attitude de recevoir les saints stigmates.

A qui aurait demandé quel est le fondement d'une semblable espérance, il répondait que c'est le passé ainsi que la situation actuelle du pays. En effet, un pays où l'esprit catholique conserve sa vitalité victorieuse, en dépit des épreuves de toutes sortes par lesquelles on a, pendant des siècles, cherché à l'éteindre, présente un sol qui doit nécessairement donner, tôt ou tard, une abondante récolte. Les ouvriers, ajouta l'orateur, ne manquent pas, qui travaillent à hâter ce jour. Les premiers de tous sont les Franciscains, dont le zèle et la vertu touchent à l'héroïsme, eux, les gardiens intrépides des sanctuaires dont, au milieu de mille périls, ils ont conservé au Christianisme les restes sacrés, qui nous parlent si éloquemment du passage sur la terre et des souffrances du Fils de Dieu.

« Les murs des couvents de ces fils du Père Séraphique, continuait le Père Lescœur, comptent moins de pierres que de martyrs, tant ils en eurent du XIIIe siècle jusqu'à nos jours ; et il n'y à point là d'exagération. Après les Franciscains viennent les Jésuites, les Lazaristes et les autres Ordres, plus ou moins anciens, tous animés du même zèle et du même courage pour persévérer dans la sainte entreprise.

L'ignorance, dit encore le Père Lescœur, est la grande plaie qui retient l'Orient dans la mort ; qu'on la guérisse, il ne manquera pas de revenir à la vie. »

NOUVELLE ZÉLANDE.

Nous recevons une autre lettre du P. Octave Barsanti, Préfet des Missions Franciscaines à la Nouvelle Zélande, adressée à notre commun confrère, le digne P. Bernard de Chiaravalle, Professeur général de théologie sacrée dans notre oouvent de Camerino. Elle ne contient rien autre chose que ce que nous avons publié dans les numéros précédents. Il nous suffit donc de l'avoir mentionné pour mémoire.

DÉPART DE MISSIONNAIRES
EN FÉVRIER ET MARS 1862.

Dans ces deux mois partirent pour les Missions d'Albanie les Pères Odoric de Castelcellese, de la stricte Observance, Province de l'Ombrie, et Antoine Louis de Chianciano, de la stricte Observance, Province de Toscane ; — Pour l'Amérique septentrionale et méridionale, les Pères Eusèbe Schmid, et Ubald Yabersinki, de la stricte Observance, Province du Tyrol Allemand, Bonaventure Bucziniski de la stricte Observance, Province de la Pologne Russe ; Léopold de Bologne, de la stricte Observance, Province de Bologne ; Paul Marie de Bénévent, Remi de Montefegatese ; Angélique de Norma (clerc étudiant en théologie) et le Frère lai Dominique de Montecompatri, de la stricte Observance , Province de Rome ; — Pour Jérusa-

lem, les Frères lais Junipère de Bracigliano, de la stricte Observance, Province de Naples, et Léopold de Magliano, de la stricte Observance, Province de Toscane; — Pour Tripoli de Barbarie, les Pères Bienvenu de Briatico, de la stricte Observance, Province de Calabre Ultérieure, Julien de San-Giacomo, François Antoine de Sainte-Marie des Anges de la Province d'Alcantara de Naples, et François de Faro, de la stricte Observance, Province de Messine, avec le Frère lai Ferdinand de Villamagna, de la stricte Observance, Province de Saint Bernardin. — Auxquels il faut ajouter, de l'Observance, le Père Léonard de Camigliano de la Province de Bologne, avec les Frères lais François de Castigliano, de la Province Séraphique; Dominique Fadda de la Province de Saint Saturnin, et Honorius de Capranica, de la Province de Rome, partant tous pour la Terre Sainte; — le Père Irénée Toniacci de Pietra Santa, de la Province de Toscane, ainsi que le Frère lai Ugolin de Vérone, de la Province de Vénise, pour l'Egypte; — Et le Père Benjamin de Lisciano pour Arissa sur le Liban.

QUATRIÈME PARTIE.

I.

Courte relation du glorieux Martyre de 23 *Religieux Franciscains et* 3 *Jésuites, lequel a eu lieu dans l'Empire du Japon le* 5 *février* 1597, *et dont on célébrera la canonisation solennelle à Rome, le* 7 *juin de l'année courante* 1862.

Nous trouvons dans un petit journal Italien, du 26 février, la courte notice qui suit au sujet des martyrs Franciscains du Japon, qui recevront, en juin prochain, le suprême honneur d'être placés sur les autels; et nous croyons être agréables à nos lecteurs en la transcrivant dans cette quatrième partie de nos annales.

Comme l'Angleterre est située à l'extrémité occidentale de l'Europe, de même le grand Empire du Japon se trouve à l'extrémité orientale de l'Asie, à peu près au même degré de latitude septentrionale. Le Japon se compose de quatre principales îles, nommées Niphon, Kinsùt, Silkokf et Jeso, avec quinze autres îles moins grandes, toutes habitées; outre beaucoup d'autres plus petites, dont la plupart sont désertes. Les relations chinoises portent à plus de 900 le nombre des villes de premier ordre que contient cet Empire. Les principales sont Jédo, Méaco, Osacka, Ava et Nangasaki. La ville de Jédo, capitale de tout l'empire, a 18 milles de longueur, 13 de largeur et 60 de tour, avec deux millions d'habitants. Méaco, qui était anciennement la capitale, n'est aujourd'hui que la seconde ville de l'empire : elle

a 12 milles de tour et un demi million d'habitants. Nangasaki est l'unique port du Japon ouvert aux Hollandais, et compte 60 mille habitants. Ce grand empire, auquel on donne une population de 30 millions, resta enseveli dans les ténèbres du paganisme jusqu'en l'an 1542, où les Portugais abordèrent sur ses côtes. Depuis cette époque, et surtout grâce aux travaux du grand Apôtre Saint François Xavier, les Japonais se convertirent par centaines de mille ; de sorte qu'un siècle après, on y comptait 400 mille chrétiens. Mais c'est dès lors aussi que commencèrent de terribles persécutions, inspirées par la barbarie la plus raffinée, et dont l'histoire fait frémir. Ainsi fut détruite cette chrétienté florissante, tellement qu'aujourd'hui il reste peu de sectateurs du christianisme, et que l'entrée du pays est interdite à tout étranger, sous les peines les plus sévères et les plus graves.

Au temps du martyre des 23 Franciscains, c'est-à-dire vers la fin du seizième siècle, les îles Philippines, voisines du Japon, appartenaient au Roi d'Espagne, et avaient pour Vice-Roi un Don Louis Gowez Perez des Marinas. Un fervent missionnaire, nommé le Père Pierre Baptiste, de l'Ordre des Mineurs déchaussés de Saint François, y était arrivé à la même époque. Or, il advint que l'Empereur du Japon, qui s'appelait Taiko-Zama, voulant se rendre maître des îles Philippines, envoya une ambassade à Perez, tout en réunissant une armée navale. Perez, pour traiter de la paix, députa, à son tour, vers Taiko-Zama, le dit Père Pierre Baptiste, qui, après avoir heureusement rempli sa mission, se mit en devoir, avec le concours de quelques compagnons, de propager activement au Japon la foi catholique, et fut grandement favorisé dans cette entreprise par Taiko-Zama lui-même. Il éleva sur divers points des hôpitaux, des couvents et des églises du rite catholique, et, pendant trois années de suite, il s'adonna à la prédication, aux jeûnes, à la prière, secourant les malades et les pauvres avec une ardente charité, affermissant beaucoup de fidèles dans la voie du salut, et opérant d'innombrables conversions à la foi chrétienne. Irrités de ces succès, les Bonzes (ainsi se nommaient dans le pays les prêtres des fausses divinités) se rendirent près de l'empereur Taiko-Zama et lui firent craindre la ruine de son empire, s'il n'employait tous ses soins à extirper de ses Etats cette nouvelle religion chrétienne qui s'étendait de toutes parts. Leurs réflexions décidèrent Taiko-Zama à ordonner sur le champ d'arrêter tous les chrétiens, comme coupables de lèse-majesté, et à décréter qu'ils périraient par le supplice de la croix. Cela se passait le 8 décembre de l'an 1596. Au nombre des prisonniers se trouvait d'abord le Père Pierre Baptiste, avec cinq autres Religieux ses compagnons, et quinze Tierçaires leurs commensaux, dont quelques-uns servaient de catéchistes et d'autres étaient occupés dans l'église aux offices divins et aux cérémonies du culte. Ces 21 chrétiens se virent ensuite adjoindre deux hommes qui les servaient dans la prison, et atteignirent ainsi le nombre de 23.

Bientôt on leur adjoignit encore trois Jésuites, dont la canonisation solennelle sera également célébrée. Ces courageux athlètes, après avoir quelque temps souffert les maux de la plus dure captivité dans la ville de Méaco, où ils avaient été arrêtés, finirent par être tirés de prison, les mains liées derrière le dos; et tous eurent, à titre d'ignominie, une portion de l'oreille gauche coupée. Placés ensuite sur sept charrettes à deux chevaux, ils furent mis au carcan, et ainsi promenés par divers pays et villes, parcourant jusqu'à 600 milles dans leur voyage. Devant le convoi on portait, arborée au haut d'une pique, la sentence de mort, écrite en grands caractères sur une large planche. Cette sentence était motivée par la prédication de la religion de Jésus-Christ. Durant leur marche ils souffrirent mille opprobres, injures et insultes, et toutes sortes de mauvais traitements de la part des gardes qui les escortaient. Enfin, exposés aux rigueurs d'un rude hiver, au milieu des neiges et des glaces, ils arrivèrent à la maritime de Nangasaki, le jour de Ste Agathe de l'an 1597. Là, tous furent mis en croix, et percés de deux lances enfoncées dans leurs flancs et ressortant par leurs épaules comme les baudriers des militaires. Ainsi se termina leur glorieux martyre. Le Seigneur daigna honorer la mort de ces illustres martyrs par beaucoup de signes et de miracles.

DÉTAILS SUR LES SAINTS MARTYRS.

I.

Le Bienheureux Père Pierre Baptiste, âgé de 52 ans, Commissaire apostolique, Espagnol né à San-Stefano, au diocèse d'Avila. Il étudia en théologie à Salamanque; puis il entra dans l'Ordre des Mineurs déchaussés de Saint François, dans la Province de St Joseph. Etant devenu un grand prédicateur, il se rendit, en qualité de missionnaire, aux îles Philippines, afin de travailler à la conversion des idolâtres. De là, il passa au Japon, où il convertit beaucoup de monde à la foi, et finit sa vie par le martyre de la croix, ainsi que tous ses compagnons, le 5 février 1597. En expirant, il prononça ces mots : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

II.

Le Père Martin de Aguirre ou de l'Ascension, Espagnol, né à Vergara en Guipuscoa, âgé de 30 ans, professeur de théologie. Il fut crucifié avec les autres, et expira en récitant le psaume : *Laudate dominum omnes gentes,* avec le *Gloria Patri*, etc.

III.

Le Père François Blanco, Espagnol, du diocèse d'Orense, en Galice, prédicateur, âgé de 26 ans, ou de 30 ans, suivant d'autres. Il expira en disant : *In manus tuas, Domine*, etc.

IV.

Frère Philippe de Jésus, ou de Las Casas, Religieux clerc, âgé de 23 ans, né au Mexique, de Antonia Martinez et Alphonse de Las Casas. Il expira en invoquant Jésus et Marie, et fut martyrisé le premier.

V.

Frère François de Saint Michel, Frère lai, Espagnol, natif de Parilla, dans le diocèse de Palença, âgé de 54 ans.

VI.

Frère Gonzalve Garcia, Frère lai, âgé de 25 ans, né aux Indes, de parents Portugais. Il était fort versé dans la langue Japonaise; aussi fut-il choisi par le Bienheureux Pierre Baptiste pour interprète et compagnon de son ambassade vers Taiko-Sama. Il expira en disant : *Domine, memento mei.*

VII.

Thomas *Duisco* (c'est-à-dire familier des Religieux : titre qu'avaient aussi tous ceux qui suivent), en son nom de famille Cossaqui, japonais, enfant de 14 ou 15 ans, fils de Michel Cosaqui, également martyr, mourut en invoquant Jésus et Marie.

VIII.

Antoine de Nangasaki, âgé de 13 ans, clerc du Père Commissaire. On raconte de lui quelques prodiges opérés pendant les mois où son corps demeura fixé à la croix.

On lui offrit la vie, s'il renonçait au christianisme; mais il aima mieux être crucifié avec ses Pères instituteurs. Arrivé au lieu du supplice, il se dépouilla du dessus de son vêtement et, le remettant à sa mère, il lui dit : « Prends, ma mère, et ne pleure pas; je prierai pour toi en paradis! » Mis en croix, il entonna le psaume : *Laudate pueri Dominum;* mais transpercé par les lances, il s'envola au ciel pour chanter au ciel, avec les Anges, le *Gloria Patri*, etc.

IX.

Ludovic ou Louis Ibariqui, jeune enfant de 12 ans seulement, neveu du martyr Paul Ibariqui. A force de larmes et de prières il obtint d'être mis au nombre des prisonniers, et devint ainsi martyr. Ces trois enfants étaient chargés de servir les messes et employés aux autres besoins de l'église, près des Religieux. Ils étaient tout joyeux de se trouver sur leur croix, surtout Louis. Comme un chrétien, présent au martyre, lui disait qu'il irait bientôt en paradis, son visage commença à briller sur la croix d'une joie si pure et si évangélique que tout le monde le regardait avec admiration.

X.

Léon Garazuma, natif du royaume d'Oari, au Japon. Il était prêtre des

idoles et se convertit à la foi par les soins de l'insigne serviteur de Dieu, puis martyr, Côme Toia, Japonais. Reçu par le bienheureux Pierre Baptiste parmi les familiers du couvent de Méaco, il fut destiné à instruire les néophytes. Devenu chrétien, il s'abstint de viande, de vin et de poisson, et sa vie fut un jeûne continuel, auquel il joignait, pour dompter son corps, les cilices et les disciplines.

XI.

Paul Suziqui, natif du même royaume d'Oari, était l'interprète des Religieux. Quoiqu'il fût très-inclin à la colère, il devint, après avoir reçu le saint baptême, un prodige de patience. Il écrivit beaucoup pour l'instruction des néophytes, et dirigeait avec la plus grande charité l'hôpital de de St Joseph, établi à Méaco.

XII.

François de Méaco, médecin de profession. Instruit de la religion, il fut baptisé par le P. Ribadeneira. Sa femme lui en sut d'abord mauvais gré, mais il parvint à la convaincre et à la convertir, elle se fit aussi baptiser et mena une vie tout à fait vertueuse. Quand parut l'édit de Taiko-Zama, François se trouvait hors de Méaco ; mais à peine en eut-il connaissance qu'il courut se déclarer chrétien, et c'est ainsi qu'il fut réuni aux autres martyrs, à l'âge de 46 ans.

XIII.

Côme Toja ou Takia était natif du royaume d'Oari, d'une riche famille. A peine fut-il baptisé qu'il commença à fréquenter la maison des Religieux dans la ville d'Ozaca. Comme Léon Tarazuma, il était chargé d'instruire les néophytes. Il fut pris par les soldats, en même temps que le P. Martin de Aguirre, et conduit avec lui à Méaco, il fut joint aux autres saints martyrs.

XIV.

Thomas Danki de Méaco, baptisé par les Pères Jésuites, était nommé *le vieux chrétien*. Il faisait l'office d'interprète dans le couvent des Franciscains de cette ville, était la consolation des pauvres, et avait, pour les recevoir, changé en hospice sa propre maison. Par ses exhortations et ses bons exemples, il détermina toute sa parenté à embrasser le christianisme.

XV.

Bonaventure, ou Ventura. Son père, qui était chrétien, le fit baptiser dès son enfance. Plus tard devenu orphelin, il avait été 20 ans parmi les bonzes. Un jour pourtant, réfléchissant au baptême qu'il avait reçu, il eut le bonheur de reconnaître la vérité et revint à l'Eglise. Dans la suite, afin d'effacer la tache de son apostasie, il affligeait son corps de macérations et de jeûnes incessants.

XVI.

Gabriel, du royaume d'Ixe, âgé de 19 ans, fut aussi un des martyrs. Il avait été amené à la foi par le Frère Gonzalve Garzia, et fut baptisé par le Bienheureux Pierre Baptiste. Il montrait une indicible ferveur quand il approchait de la sainte communion et quand il méditait. Il priait continuellement le Seigneur, avec des larmes et des soupirs, d'éclairer tant de millions d'infidèles, ses compatriotes. Tout le monde le regardait comme un saint.

XVII.

Jean Kisnia, ou Chimosa, de Méaco. Il souffrit le martyre avec le plus plus grand courage, l'année même où il fut baptisé. A son exemple sa jeune femme et son fils unique, qui étaient assidus à tous les offices dans l'église des Religieux, avaient aussi reçu le baptême.

XVIII.

Joachim Saquir de la ville d'Ozaca. Dès qu'il sut que sa femme avait été baptisée par le P. Marcel Ribadeneira, il courut à l'église, pour demander à son tour le baptême. Mais étant allé, avant de le recevoir, à une journée de distance du couvent de Nangasaki, pour quelques affaires des Religieux, il y fut surpris par une grave maladie, et le baptême lui fut administré par un autre chrétien. A peine l'eut-il reçu, qu'il se trouva guéri d'âme et de corps, et pour remercier Dieu, il s'appliqua à la pratique de l'humilité, de la pénitence et de l'oraison. Il servait dans l'hôpital les Religieux et à la cuisine, et avait 40 ans quand il souffrit le martyre.

XIX.

Paul Ibarqui, du royaume d'Oari, frère germain du Bienheureux martyr Léon Carazuma, par les soins duquel il avait obtenu la foi. Afin de pratiquer, à l'exemple des Religieux, les œuvres de piété, il s'était bâti une maison près de leur couvent. Là, par ses bonnes actions et ses saints exemples, il porta beaucoup de personnes à embrasser la religion chrétienne. Il servait d'interprète aux Religieux.

XX.

Michel Cosaki, père du jeune Thomas, était natif du royaume d'Ixe. C'était un homme de mœurs pures et d'une grande bonté. Lui aussi se bâtit près du couvent une maison où il accueillit toute sorte de pauvres et d'infirmes. Il fournit beaucoup de ressources pour la construction du couvent de Méaco et de celui d'Ozaca. Comme on le conduisait à la mort en même temps que son fils, il montra aux personnes de sa famille une telle ardeur de foi que tous s'offrirent au martyre.

XXI.

Quand les officiers royaux se présentèrent au couvent de Méaco pour

arrêter les accusés, un certain Mathias était absent, faisant l'office de pourvoyeur. Comme il ne comparaissait pas, les officiers crièrent : *Où est Mathias? qu'il sorte!* Près de la porte du couvent habitait un chrétien nommé, lui aussi, Mathias. Entendant son nom, il se présente en disant : *Voici Mathias! quoique je ne sois pas celui que vous cherchez, néanmoins je suis chrétien et ami de ces pères! — Il suffit*, répondirent-ils, et ils l'amenèrent avec les autres.

XXII et XXIII.

A ces illustres confesseurs de la foi s'en joignirent deux autres, dont la charité à servir les martyrs toucha les payens eux-mêmes. L'un se nommait François *le Charpentier*, et l'autre Pierre Sukesico. Ils suivirent les saints prisonniers, lors de leur tournée à travers le pays, pour partager leur ignominie. Les gardes ne purent jamais les éloigner ni à coups de bâton ni le fer à la main; car toute leur constance venait de Dieu. Enfin ils consommèrent leur martyre en même temps que les confesseurs.

XXIV, XXV et XXVI.

Ces trois derniers appartiennent à la compagnie de Jésus. Ce sont le P. Paul Miki, japonais, âgé de 30 ans, avec deux serviteurs, Jean Soam, et Jacques Kisai, dont les Pères Jésuites possèdent les reliques.

NATURE DU MARTYRE.

Les croix où furent attachés les saints martyrs étaient comme les nôtres, mais portaient vers le bas, à la hauteur des pieds, une pièce transversale en bois, pour les appuyer, et au milieu une espèce de billot pour se tenir comme assis. Ces croix furent dressées en un lieu élevé voisin de la ville de Nangasaki, sur un promontoire à peu de distance de la mer, près de l'hôpital de Saint Lazare et du couvent des Frères, sur la grande route qui conduit à Méaco. C'est là qu'on exécutait ordinairement les malfaiteurs. La manière de crucifier est la suivante :

On étend la croix sur terre, et on place dessus le martyr. Puis avec des anneaux de fer au cou, aux bras et aux jambes, on l'attache et le fixe étroitement à la croix. Quelquefois on lui rompt les os des bras et des jambes, afin de le faire mourir plus vite et plus péniblement. Quand il a été ainsi bien attaché, on l'élève, on fixe soigneusement en terre l'instrument du supplice, afin qu'il y soit solide; puis on donne au patient deux coups de lance, c'est-à-dire qu'on lui traverse le corps de deux lances aigues qui forment comme une croix ; on enfonce l'une des lances dans le flanc gauche, en la faisant sortir à l'épaule droite, et on enfonce l'autre dans le flanc droit pour la faire sortir à l'épaule gauche, en forme de buffleteries militaires. Si ces coups de lances ne suffisent pas pour achever le patient, on redouble jusqu'à ce qu'il meure.

Voici l'ordre dans lequel furent placés ces vingt-six martyrs. Dix japonais sur une ligne, l'un derrière l'autre, d'un côté, et dix sur une ligne de l'autre côté, laissant l'espace de deux ou trois pas entre une croix et la suivante; au milieu, les croix des six Religieux étrangers, aussi alignées : on eût dit une procession de crucifiés. On les laissa sur place environ trois mois, en faisant le guet; et jamais on ne sentit de mauvaise odeur. Enfin, les chrétiens ayant enlevé peu à peu des portions des reliques, les Religieux prirent ce qui en restait, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

II.

Lettre du Père Moreggione, *de la Compagnie de Jésus, aux Saints Martyrs, peu de temps avant leur glorieuse passion.*

Jésus, Marie! La paix de Jésus-Christ. — Mes bien aimés Pères, et mes très-chers Frères, que le Saint-Esprit soit avec Vos Révérences! Il sait avec quelle ardeur j'envie votre sort et celui de ces chrétiens qui ont heureusement triomphé du monde et d'eux-mêmes, et combien je désirerais vous accompagner à la victoire. Mais il n'a pas dépendu de moi de le faire, et surtout je n'ai pas mérité que Dieu m'accordât une si grande faveur. Ainsi, j'attends en pleurant l'heureux jour, où je ne dis pas que je doive devenir martyr (je n'ai pas même l'hardiesse d'y penser, et je suis trop indigne de cette grâce), mais où j'achèverai cette triste vie, où je déposerai mon misérable corps, où je mourrai pour cette sainte église du Japon. Et puisque voici de si beaux commencements, des signes si consolants, je puis bien espérer qu'un jour j'aurai moi-même ma part de ce bonheur.

En attendant, mes Pères et très-affectionnés Frères, je vous prie, au nom du Seigneur pour l'amour duquel vous souffrez, de me pardonner les peines que je vous ai causées, les mauvais exemples que j'ai dû vous donner; et quand, par la miséricorde de Dieu, vous vous trouverez en sa divine présence, je vous supplie de vous souvenir de ceux qui restent en cette vallée de larmes, et particulièrement de moi qui en ai plus besoin que tous les autres.

Oh! de quel cœur j'embrasserais toutes Vos Révérences, si cela m'était permis! Mais au moins, comme adieu, obtenez-moi, je vous prie, du Seigneur que, lorsque je mourrai, je vive en lui, puisqu'il a, par sa mort, enrichi son église! Maintenant je ne désire rien plus que cette grâce.

Adieu, mon Père Commissaire, Frère Pierre Baptiste! Adieu, mon Père, Frère Martin! Adieu, mon Père, Frère François Blanco! Adieu, mon Frère, Frère Philippe! Adieu, mon Frère, Frère Gonzalvé, Adieu! mon Frère, Frère François! O bienheureuse votre mort, qui surpasse de fai-

bles mérites tels que les miens! A Léon, à Côme, à Paul, à Thomas, à François et à tous les autres, mes salutations! *Courage! Pères bien aimés, jusqu'à ce que vous voyiez Dieu!*

MOREGGIONE,
Prêtre indigne.

III.

Lettre du Révérendissime Evêque du Japon, Monseigneur PIERRE MARTINEZ, *de la Compagnie de Jésus, au Père Provincial des Franciscains Déchaussés à Manille, au sujet du glorieux supplice des Saints Martyrs du Japon.*

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE EN JÉSUS-CHRIST!

Pax Christi! Je ne puis manquer de me réjouir, avec Votre Paternité ainsi qu'avec ses saints religieux, de la très-heureuse mort des six religieux de votre ordre, à savoir : du Père Pierre Baptiste, Commissaire, (du roi catholique), du Père Martin, du Père François Blanco, et des Frères Philippe, Gonzalve Garcia et François, qui furent ici, à Nangasaki, crucifiés par ordre de Taiko-Zama, sous l'inculpation d'avoir prêché au Japon notre sainte Foi. De telles fautes sanctifient leur mort, dont nous rendons tous d'infinies actions de grâces à Notre Seigneur, jaloux d'un si heureux sort et de l'exemple qu'ils nous ont laissé.

Sous leur sauvegarde sont également parvenus à une fin bienheureuse trois Frères de la Compagnie de Jésus et dix-sept chrétiens Japonais (*Tierçiaires Franciscains*) qui, tous réunis aux saints Frères (26 en tout), sont entrés en Paradis, nous en avons la pieuse conviction, le 6 février, jour de sainte Agathe. Ils ont triomphé du tyran qui les a fait périr, et de la mort qu'il leur a donnée; ils se sont honorés ainsi que leur Ordre, et nous ont laissé un éclatant exemple de charité et de force, afin qu'animés à la vue du sang qu'ils ont répandu, nous nous tenions disposés à combattre vaillamment, et à offrir même notre vie pour une cause si sainte, si glorieuse pour notre divine foi.

Les Portugais sont restés très-édifiés des paroles que les Pères ont prononcées en mourant sur leurs croix. Quelques-uns récitaient des hymnes et des psaumes; d'autres demandaient pardon à Dieu pour leurs bourreaux; ceux-ci disaient : *in manus tuas, Domini;* ceux-là embrassaient leur croix avec tendresse, et se proclamaient indignes d'une si grande faveur.

Le Père Pierre donna une preuve particulière qu'il était un grand serviteur de Dieu. Tandis qu'on lui liait le bras à la croix avec un anneau de fer, lui-même, montrant du doigt (gauche) la paume de sa main (droite), dit au bourreau : frère, enfonce-là un clou!

Je ne parle pas à Votre Paternité de certaines autres particularités de ce martyre, ni de la tyrannie dont l'empereur fit preuve envers le vaisseau le *Saint Philippe*, pour lui éviter de lamentables détails. Si ces faits font souffrir celui qui les rapporte, pensez combien durent souffrir davantage ceux qui en étaient victimes ! Il y a ici des témoins oculaires, et Votre Paternité doit être grandement consolée et heureuse de ces bonnes nouvelles au sujet de la glorieuse mort de ses confrères. Qu'elle me tienne pour très-dévoué à son Ordre, et se serve de moi pour tout ce qui pourra être utile à l'Ordre, ou à elle-même !

Enfin, dans ses ferventes oraisons, qu'elle me recommande vivement au Seigneur ! De Votre Paternité,

L'humble serviteur en Jésus-Christ,

PIERRE,

Evêque du Japon.

Nangasaki, 27 *février* 1597.

IV.

LES RELIQUES DES BIENHEUREUX MARTYRS.

A peine la nouvelle du glorieux martyre des vingt-trois champions Franciscains fut-elle arrivée à Manille, qu'un enthousiasme impossible à décrire éclata parmi le peuple de cette ville, où les six saints Missionnaires, Pierre Baptiste, Martin, François Blanco, Philippe, François de saint Michel et Gonzalve avaient résidé. Il n'y avait point un habitant qui hésitât à penser qu'ils fussent devenus de puissants intercesseurs près de Dieu, dans le ciel. Aussi le gouverneur, après avoir assemblé et entendu le Grand Conseil composé de tous les ordres de citoyens, résolut-il d'envoyer, comme il le fit en effet, une solennelle ambassade au Japon, pour demander à Taiko-Zama les corps des bienheureux martyrs, et les motifs qui l'avaient porté à les mettre si cruellement à mort.

Celui-ci repondit qu'il y avait été décidé par la prédication que les religieux avaient faite de la foi chrétienne dans son royaume, contrairement aux lois qui le défendaient ; que, quant aux restes de leurs dépouilles mortelles, rien ne s'opposait à ce qu'il les accordât au gouverneur de Manille. En effet, il ordonna qu'on les lui remît sur le champ.

Mais, parmi les chrétiens de Nangasaki, on fut informé de cette concession de Taiko-Zama. Ils coururent donc recueillir des portions de reliques pour eux-mêmes, avec plus d'empressement qu'ils ne l'avaient encore fait ; il n'en resta que fort peu pour l'ambassadeur. Celui-ci fit retirer les croix des fosses où elles avaient été enterrées, et les ayant fait mettre en morceaux, il les envoya en cadeau aux églises Franciscaines de Macao, de Malacca et de Goa dans les Indes orientales. Il plaça à Manille les

têtes des bienheureux martyrs, sans qu'aucune manquât, avec d'autres restes de leurs corps bénis (parmi lesquels se trouvaient le manteau et le bras droit de Pierre Baptiste, ainsi que l'écriteau où l'on avait tracé leur sentence de mort).

Maintenant, comment raconter ce qui se passa dans cette ville à l'arrivée des précieuses reliques? Une assemblée générale du clergé et des principaux citoyens se réunit, et résolut unanimement de faire une procession solennelle pour rendre grâces à Dieu de tant de bonheur. Elle eut lieu le 18 avril 1597, se rendant de l'église cathédrale à celle des Franciscains, avec l'assistance de tout le clergé tant séculier que régulier, du gouverneur et de tous les hauts fonctionnaires du gouvernement, de la noblesse, des officiers de l'armée, du conseil supérieur, des magistrats et de toutes les autres autorités, au milieu d'une multitude immense, accourue de toutes les villes et paroisses d'alentour, au son de tous les instruments et de toutes les cloches. L'artillerie mêlait son tonnerre à toutes ces manifestations, tandis que des pleurs coulaient de tous les yeux, sous une émotion vraiment ineffable.

Lorsqu'enfin la procession entra dans l'église des Frères Mineurs, on chanta une messe solennelle, pendant laquelle on lut, en chaire, la touchante histoire du martyre des bienheureux athlètes. Ensuite, le peuple en foule alla féliciter les religieux du bonheur qu'avait leur Ordre d'avoir été le premier à donner le sang de ses généreux fils pour féconder la terre du Japon.

Plus tard, quand on eut terminé les procès relatifs à la vie et à la mort des valeureux champions de Jésus-Christ, le sacré tribunal de la Rote, à Rome, par son décret du 1 avril 1626, les déclara solennellement véritables martyrs de la foi. En conséquence, le 4 septembre de l'année suivante (1627), Urbain VIII les mettait au rang des Bienheureux, autorisant tout l'Ordre Séraphique et le diocèse de Manille à célébrer annuellement leur fête le 5 février, par un office et une messe propre. Clément XII, en 1839, y attacha une indulgence plénière en faveur de tous les fidèles assistants qui feraient la sainte communion.

C'est ainsi qu'il plut à Dieu de glorifier ces apôtres de l'église japonaise peu de temps après leur mort. Dans les admirables décrets de sa Providence, pour reveiller de vrais sentiments de piété catholique, il ne leur a fait décerner les suprêmes honneurs des autels, accompagnés de solennités, qui auront certainement un caractère merveilleux, que de nos jours, où la foi s'est tellement affaiblie dans les cœurs chrétiens, et où le monde, entièrement livré aux jouissances de la chair et des richesses, témoigne une aversion vraiment effrayante pour les souffrances et la croix de Jésus-Christ.

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

LA SOCIÉTÉ DES FRÈRES VOYAGEANT PAR TOUTE LA TERRE POUR JÉSUS-CHRIST.

1252.

Entre un si grand nombre d'institutions religieuses et sociales, toutes si belles et si utiles dans lesquelles le moyen-âge se montra riche et fécond, il ne faut certainement point placer au dernier rang la célèbre association des *frères voyageant pour Jésus-Christ*, qui se proposaient de parcourir d'un bout à l'autre toute la terre. On peut la considérer en quelque sorte comme le germe de l'établissement de la *Sacrée Congrégation de la Propagande* que les Pontifes Romains ont fondée avec une si merveilleuse sagesse[1] : établissement au moyen duquel Rome a maintenu vivant l'apostolat institué par le Sauveur, et envoie chaque jour chez toutes les nations du monde des missionnaires dont elle guide les pas, dont elle surveille la conduite, dont elle inspire la parole, les pensées, les sentiments, comme revêtue de l'autorité souveraine pour régir et gouverner la Sainte Eglise de Dieu, avec l'assistance de l'Esprit Saint, qui sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Or, cette confrérie ou société des voyageurs de Jésus-Christ, qui caractérise certainement une période particulière de gloire dans les annales de la foi, a dû son origine aux vertus extraordinaires et au zèle laborieux des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs. Ces deux ordres, apparus au même temps dans le sein de l'Eglise, se sont, grâce à leurs Saints Patriarches, unis, dès les premiers jours de leur existence, par les liens d'une indissoluble charité, comme de véritables frères, pour ne cesser désormais de prier ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble, et très-souvent de mêler leur sang dans les mêmes supplices! C'est là sans doute un fait unique dans les fastes de

[1]) L'établissement définitif de cette Congrégation est l'œuvre du Pape Grégoire XV, comme on le voit par la Lettre apostolique *Inscrutabili divinæ providentiæ arcano*, etc., publiée en 1629.

l'Eglise, et il présente un charme si doux, que nous croyons intéressant d'en retracer rapidement quelques détails.

Rappelons donc que, lorsque St François, avant de commencer la mission qu'il se proposait de donner dans quelques provinces de la France, voulut se rendre à Rome, afin d'y demander des inspirations et des conseils sur le tombeau des Saints Apôtres Pierre et Paul, la divine Providence, dans ses secrets desseins, ordonnait elle-même ce voyage, pour que St François fît la rencontre du Patriarche St Dominique, et pour que ces deux grandes âmes s'embrasassent ainsi d'un même zèle pour la gloire du Seigneur. Jusqu'alors ils ne s'étaient jamais vus, ils n'avaient même jamais entendu parler l'un de l'autre; mais par la trempe de leur esprit et l'harmonie de leur volonté, ils se ressemblaient merveilleusement dans les sentiments de zèle et les doctrines de sainteté qui devaient les rendre l'un et l'autre l'édification solennelle de l'univers entier. Or, une nuit que St Dominique priait, suivant son habitude, il vit N. S. Jésus-Christ irrité contre le monde, et la glorieuse Vierge Marie, cherchant à apaiser son juste courroux et lui présentant deux hommes, qui par leurs vertus et leurs prédications devaient réformer les mœurs de la société chrétienne et réparer les dommages causés à l'Eglise. En l'un de ces hommes, Guzman, divinement inspiré, se reconnut aisément lui-même, mais il ne savait pas quel pouvait être l'autre, et c'est pourquoi il le regarda avec assez d'attention pour s'en imprimer profondément l'image dans l'esprit. Aussi, lorsque le lendemain il lui arriva de voir dans une église cet homme, sous de vils et grossiers vêtements de mendiant, il le reconnut pour celui qu'il avait admiré la nuit précédente dans une vision; il alla donc vers lui, le serra dans ses bras avec le doux élan d'un sentiment tout fraternel, et lui dit, la voix tremblante d'une tendre émotion : « Vous êtes mon compagnon; vous viendrez avec moi, et lorsque nous opérerons ainsi ensemble, il n'y aura personne qui puisse nous arrêter[1]! » Et dès ce moment les cœurs des deux saints restèrent unis, et, embrasés du même zèle, ils se partagèrent l'entreprise de la régénération et du salut du monde entier.

Chose admirable, dit un ancien auteur, de voir deux hommes pauvres, mal pourvus, sans autorité parmi leurs semblables, se partager le monde et en entreprendre la conquête[2]! Et en effet, ils le soumirent à leur grande âme, grâce à la science et à la charité dont ils firent comme un seul sentiment, au milieu des épanchements qui cimentèrent leurs liens d'union véritablement

[1]) Gérard de Trachet, *Vies des Frères Prêcheurs,* liv. Ier, chap. Ier.

[2]) Ferdinand Castillo, dans Wadding, année 1276.

fraternelle. Ainsi François et son Ordre *allumèrent le feu séraphique, en répandant de toutes parts l'amour de Jésus-Christ*, tandis que Dominique et ses fils, *resplendissant de la lumière des Chérubins, propagèrent et défendirent partout la vérité*[1]. Il reste encore deux monuments vivants, bien beaux, bien édifiants et bien remarquables de cette indissoluble union de deux ordres, sortis comme des jumeaux du sein de l'Eglise : ce sont, d'abord, les cérémonies touchantes qui se célèbrent aux jours de fête des deux Patriarches, les hymnes qui se chantent en leur honneur, et les parfums qu'on brûle autour de leurs autels, spécialement à Rome, dans les églises de *la Minerve* et d'*Ara-Cœli;* puis, la belle et magnifique lettre, adressée aux religieux de chacun de ces ordres par Humbert, ministre général des Frères Prêcheurs, et par St Bonaventure, général des Mineurs. Nous croyons utile de la reproduire ici en entier.

« A nos bien aimés Frères en Jésus-Christ, les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs, qui sont dans l'univers ! Le Sauveur du monde, qui aime tous les hommes et ne veut la mort d'aucun de ses enfants, a, suivant les temps, employé divers moyens pour réparer les suites funestes de la première chute du genre humain, et aujourd'hui il a suscité nos deux ordres pour travailler à l'œuvre du salut. Nous sommes persuadés qu'il a appelé et enrichi des dons les plus précieux cette légion innombrable d'hommes généreux, afin qu'ils apportent le salut à la terre par la parole et par l'exemple. Voilà pourquoi, à la gloire de Dieu, non à la nôtre, ils ressemblent à deux flambeaux qui illuminent de clartés célestes ceux qui sont assis à l'ombre de la mort ! Ce sont deux chérubins pleins de science, qui portent gravés dans leur âme les mêmes sentiments et les mêmes pensées, et qui, étendant leurs ailes sur le peuple, le protègent et le nourrissent de vérités salutaires ! Ce sont les deux mamelles de l'épouse, qui allaite et alimente les petits enfants ! Ce sont les deux fils du maître du monde, toujours prêts à exécuter ses désirs et à obéir à ses commandements ! Ce sont les deux témoins de Jésus-Christ, couverts de vêtements symboliques, qui prêchent la vérité et lui rendent témoignage ! Ce sont les deux étoiles resplendissantes, qui, suivant l'oracle des sybilles, présentent l'aspect des quatre animaux, et dont la voix a retenti en ces derniers temps dans le monde pour proclamer l'humilité et la pauvreté volontaire ! Qui pourrait compter tous les rapports symboliques et mystérieux des nombres[2] avec ces deux ordres ?

[1]) Le Dante, dans *le Paradis,* chant XI.

[2]) On voit ici percer le vernis de la science de cette époque, où les docteurs les plus graves cédaient eux-mêmes aux influences de l'Ecole quant à la rela-

La sagesse divine, qui a créé toutes choses avec nombre, a voulu l'établissement des deux ordres, et non pas d'un seul, afin qu'associés entre eux, ils se consacrassent plus utilement au service de l'Eglise et au bien commun. De cette manière, un seul et même sentiment devait enflammer leur cœur dans les grandes entreprises de la charité, l'un et l'autre devaient s'aider et s'encourager à l'œuvre; leur zèle devait acquérir une nouvelle activité; le plus de force de l'un allait suppléer à l'insuffisance de l'autre, et en se doublant ainsi, le témoignage rendu à la vérité aboutirait à des résultats plus importants. Vous voyez donc, Frères bien aimés, combien vraie et profonde doit être la sincérité de notre affection. Et puisque l'Eglise notre Mère nous a fait naître comme dans un même enfantement, puisque l'éternel amour s'est plu à nous envoyer deux à deux pour travailler au salut des hommes, comment pourront-ils mieux nous reconnaître pour tels, qu'au signe de notre tendre union? D'ailleurs, comment inspirer la charité à autrui, s'il arrivait qu'elle fût en nous faible et languissante? Comment supporter les persécutions avec une constance invincible, si nous étions déchirés par des divisions intestines? Oh! qu'il doit régner entre nous un amour grand et fort, puisque celui que se portaient les bienheureux François et Dominique, nos premiers Pères, était sans mesure! Ils se regardaient l'un l'autre comme des anges de Dieu, se donnaient mutuellement l'hospitalité, comme s'ils l'avaient donnée à Jésus-Christ lui-même, se rendaient mutuellement honneur, se réjouissaient de leurs communs avantages spirituels, se décernaient de pieux éloges, s'aidaient en toute chose, et se gardaient surtout avec un soin extrême de toute rivalité scandaleuse. Or, quels avantages ne résultèrent point d'une pareille union, soit pour les deux ordres, soit pour les peuples? Voilà pourquoi cette constante charité excite la fureur de l'antique ennemi, qui, tel qu'un lion frémissant de rage, fait tous ses efforts pour en briser les liens. O frères bénis de Dieu! faites attention et prenez bien garde qu'il n'arrive jamais à pouvoir dire dans son orgueil : je les ai vaincus, parce qu'ils se sont écartés des traces de leurs Pères, en ne continuant pas à marcher dans les voies de la dilection et de l'amour! Faisons donc en sorte que le démon nous trouve toujours préparés à défendre cette charité d'un prix inestimable, que nos devanciers nous ont laissée en héritage;

tion imaginaire des choses et des destinées humaines avec l'ordre des nombres. Ces idées se rattachent à la philosophie de Pythagore, qui puise dans l'arrangement et la signification des nombres la théorie des proportions, lesquelles font la beauté et l'harmonie du Cosmos, c'est-à-dire l'ordre de l'univers.

mais pour obtenir une si grande grâce, il faut que nous implorions le secours du tout-puissant, il faut que nous évitions tout ce qui pourrait troubler nos frères, la chose nous parût-elle utile et honnête; il faut que la loi d'amour dirige si bien nos actions, que la haine des défauts de nos frères ne l'emporte pas sur l'affection que nous leur devons. Ne nous laissons jamais aller au désir de passer d'un ordre dans un autre; que chacun au contraire affermisse son frère et l'encourage à persévérer dans sa vocation. Bénissons en commun les protecteurs des deux ordres, dont les membres doivent bien se garder de chercher à s'enlever l'un à l'autre soit des couvents, soit de simples objets recueillis soit par aumône soit par succession. Dans le ministère de la prédication, que jamais la jalousie ne s'élève dans les esprits : si cela arrivait, que deviendrait la charité? Que l'un des deux ordres ne vante point, au mépris de l'autre, ses membres illustres et ses priviléges, et que les Frères veillent à ne point mettre au jour les misères et les fautes d'autrui; car il n'en peut jamais résulter aucun bien; qu'ils s'attachent plutôt à avertir les coupables avec une affectueuse circonspection. Qu'un frère ne croie point facilement le mal qu'on viendra lui dire de son frère. Nous vous supplions donc au nom de cette charité, qui est Dieu même, de ne rien négliger de ce qui peut contribuer au maintien de la paix, de la mutuelle concorde dans le Seigneur, et d'une indissoluble unité. Et sachez que tous deux nous désirons et demandons de tout notre cœur que vous vous conformiez entièrement à nos instructions. Ceux qui les transgresseront seront punis, comme doivent l'être les ennemis de l'unité et de la paix. Nous aurions bien voulu vous les donner de vive voix; c'est parce que cela ne nous est pas possible, que nous vous les transmettons par une lettre[1]. »

Grace à Dieu, on peut dire avec vérité que ces deux grandes familles religieuses ne se sont jamais écartées de ces conseils de leurs Pères, mais qu'au contraire elles ont toujours présent à l'esprit, avec les sentiments d'une vraie piété filiale, l'exemple de leurs saints Fondateurs, qu'elles imitent en toutes circonstances. Aussi, deux siècles après leur établissement, Sixte IV put-il s'écrier avec admiration : « Ces deux ordres, semblables aux deux grands fleuves du Paradis terrestre, ont arrosé le jardin de l'Église universelle de leur doctrine, de leurs vertus et de leurs mérites de tout genre, et l'ont fécondé chaque jour davantage. Ce sont les deux Séraphins, qui, élevés au dessus de

[1]) Pierre Rodolphe, dans son *Histoire séraphique*, liv. II, page 307.

toutes les choses humaines sur les ailes de la plus haute contemplation et de l'amour angélique, chantent assidûment les louanges divines, et qui, publiant les bienfaits infinis que Dieu, le souverain auteur de toutes choses, répand sur le genre humain, ne cessent de rapporter dans les greniers de la sainte Eglise les gerbes abondantes de la pure moisson du Seigneur, qui sont les âmes rachetées par le précieux sang de Jésus-Christ. Ce sont les deux trompettes au son desquelles le Père céleste appelle le peuple au banquet du saint Evangile[1]. »

En effet, ces deux trompettes ont toujours retenti ensemble d'un bout de la terre à l'autre; car, soit dans les pays d'Europe, soit chez les nations infidèles, il n'arrive jamais de rencontrer un frère Mineur dans l'exercice de la prédication apostolique, sans trouver à ses côtés ou à quelques pas de lui un Frère Prêcheur, et réciproquement, comme des compagnons en quelque sorte inséparables, soit dans les entreprises, les travaux et les épreuves où se soutiennent et s'aident l'un l'autre, soit dans les triomphes dont ils se partagent les joies[2]. Quels étaient ces entreprises, ces travaux, ces triomphes, le lecteur aura pu en juger facilement par lui-même, rien que d'après ce que nous avons raconté jusqu'ici dans les annales des Missions Franciscaines. On a vu que dès leur origine ils se sont étendus à presque toutes les parties connues du globe, où les Mineurs ont pénétré, en s'exposant à la barbarie de peuples inconnus, pour fonder des églises, pour former et réunir des chrétientés, qui, arrosées non seulement de leurs sueurs, mais de leur sang, faisaient naître et fleurir de nouvelles plantes spirituelles devant le Seigneur, quand naguère elles ne présentaient que les ténèbres et la désolation de la mort.

A la vue de ces faits inouïs et vraiment extraordinaires, on pouvait bien répéter les paroles sublimes par lesquelles le Prophète Isaïe invitait en esprit l'Eglise à bannir la tristesse et à prendre des vêtements d'allégresse et de fête, pour se préparer aux prochains triomphes qui devaient encore rehausser sa beauté et son éclat. « Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas, chante des cantiques de louanges, toi qui n'avais pas d'enfants; car l'épouse désolée est devenue plus féconde que celle qui a un époux. Agrandis l'enceinte de ton pavillon, et développe les

[1]) *Bullaire romain*, page 361, tome I, in-fol.

[2]) Voir le *Manuel* publié il y a quelques années par l'illustre Père Lacordaire, qui y peint en traits vraiment dignes du grand écrivain cette intime union des deux Ordres, ce parallélisme continuel des œuvres de leur vie apostolique dans tous les lieux de la terre.

tentures de tes tabernacles! Tu t'étendras, tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera des nations et peuplera les cités désertes. Ne crains pas; car tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir, tu ne connaîtras plus la honte. Ton époux est celui qui t'a créée; son nom est le Dieu des armées. Pauvre femme! battue par la tempête et inconsolée! je t'établirai sur les fondements de saphirs, je bâtirai tes tours de jaspe, tes portes de pierres sculptées, et toute ton enceinte de pierres précieuses[1]. »

C'est ce qui frappa le grand Pontife Innocent IV, qui, témoin de l'incroyable activité des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs, ainsi que de leurs excursions apostoliques chez toutes les nations connues, et des heureux succès de leur zèle, résolut en 1252 de fonder et fonda en effet une société durable dite des Frères voyageant par toute la terre pour Jésus-Christ. Les membres de cette société étaient destinés et obligés à se répandre dans les pays Musulmans et tous autres pays idolâtres du monde entier, et à reproduire, à propager, à multiplier de plus en plus les prodiges de la prédication des Apôtres de Jésus-Christ. Le ministre général de tout l'Ordre des Frères Mineurs fut nommé Président de cette Société, et investi des plus amples pouvoirs, pour la diriger et en augmenter la force et le lustre. On vit s'y enrôler jusqu'à des Evêques et des Archevêques, et tous les autres prélats employèrent le même zèle à la favoriser et à la protéger, à l'exception de quelques prélats Russes et Hongrois. Ceux-ci, avec une déplorable prévoyance, pensaient d'une part que tout ce que feraient ces missionnaires pour la diffusion de la foi, pour le salut des âmes et pour la gloire de l'Eglise, tournerait à leur déshonneur, à eux, et d'autre part, que les priviléges qui seraient accordés à ces étrangers amoindriraient en quelque sorte leur propre autorité; aussi ces évêques reçurent-ils de fortes réprimandes dans des lettres que leur écrivirent plusieurs Papes, notamment Grégoire XI et Boniface IX[2].

On ne saurait dire combien une pareille institution servit à augmenter, parmi les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs, le nombre de ceux qui s'attachèrent, ici à cultiver et à faire prospérer les Missions déjà établies, plus loin à en fonder de nouvelles. Il faut d'abord signaler avec intérêt cette légion de religieux qu'on vit partir l'année suivante (1253) pour l'Orient, où les envoyait le même Pontife Innocent IV, sur la demande

[1]) Isaïe, chap. LIV.

[2]) Voir Wadding, dans ses *Annales,* années 1271 et 1373.

de St Louis, roi de France. Ce prince avait exposé au Souverain Pontife les grands avantages qu'on assurerait à la foi dans ces régions, si l'on choisissait parmi ces hommes apostoliques les Evêques et les Archevêques nécessaires pour y consolider la foi chrétienne, surtout en Tartarie, où elle avait commencé à grand' peine à germer, grâce à leurs fatigues et à leurs sueurs. Innocent, déjà très-dévoué aux deux Ordres (des Mineurs et des Prêcheurs), accueillit avec des dispositions tout à fait bienveillantes et favorables la proposition du saint monarque; en conséquence, il chargea immédiatement son Légat (c'était le Cardinal Odon) de donner à ces chrétientés naissantes d'Orient des Evêques et des Archevêques désignés parmi les Franciscains et les Dominicains Missionnaires, qui s'étaient distingués par la prééminence de leur piété et de leur doctrine. La lettre apostolique qu'il lui adressa à cet effet était conçue en ces termes :

« Notre cher et illustre fils en Jésus-Christ le roi de France, prince très-chrétien et premier champion du Christ dans notre siècle, brûlant du désir de propager le culte de la foi chrétienne, nous informe par une lettre que, suivant le rapport des ambassadeurs qu'il a envoyés aux Tartares, beaucoup d'entre eux ont embrassé la foi, reçu le baptême, et trouveraient, à ce qu'il paraît, un très-grand nombre d'imitateurs qui entreraient dans la voie de la vérité, qui est le Christ, par le bain de la régénération, pourvu seulement qu'on leur annoncât les paroles du salut. Comme d'autres, il croit donc convenable et salutaire qu'aux chrétiens de ces contrées, jusqu'ici pourvus de très-peu d'Evêques, on en donne de nouveaux dans la personne des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs, qui y remplissent les fonctions de Missionnaires, afin qu'ainsi les Eglises vacantes aient toujours leur propre Pasteur. Les pouvoirs dont ils seraient investis ne leur permettraient pas de conférer les Ordres sacrés, ni d'administrer les autres Sacrements étrangers à leur ministère ordinaire, mais bien d'accorder en beaucoup de cas les dispenses nécessaires aux néophytes, de telle sorte que, dans les mariages par exemple, ceux-ci pourraient s'unir par des liens légitimes, en cas d'empêchements non fixés par la loi divine, dès que la chose paraîtrait nécessaire ou utile; et que pour le jeûne, ils ne seraient pas astreints à l'observer suivant la rigueur des constitutions apostoliques, jusqu'à ce que, plus fortement affermis par la grâce dans la foi catholique, ils soient devenus capables de se soumettre à ces obligations du rite chrétien et à d'autres semblables. Or, puisque vous êtes à même de connaître parfaitement les vertus apostoliques des religieux qui résident en ces

pays, nous confions toute cette affaire à votre prudence, afin que vous preniez telles dispositions et mesures et que vous donniez tels ordres que vous jugerez pouvoir mieux contribuer à l'avantage et au salut des âmes[1]. »

Conformément à cette lettre, Odon rendit hommage au mérite des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs; et ceux-ci, il faut le dire, répondirent si pleinement aux espérances du Saint Siége apostolique que depuis lors ils ont été pendant plusieurs siècles nommés évêques de ces Eglises de l'extrême orient, où, comme il nous sera donné de le voir, ils firent un bien si grand qu'il tient du prodige. Il serait trop long d'énumérer en détail les expéditions continuelles des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs, qui, ne faisant que se multiplier après l'institution de la Société des Frères voyageant par toute la terre pour Jésus-Christ, couraient, le cœur embrasé du zèle apostolique, chez toutes les nations, même les plus lointaines et les plus barbares du globe, non-seulement avec joie, mais avec enthousiasme, avec bonheur; car ils ne demandaient qu'à essuyer des fatigues et des tribulations pour la gloire du Seigneur. Il nous suffira d'en apporter en preuve le titre d'un diplôme du pape Alexandre IV, d'après lequel on ne saurait douter un instant que déjà en 1657, année de laquelle il est daté, les Frères Mineurs, accompagnés des Frères Prêcheurs, ne se fussent répandus comme Missionnaires dans le monde entier.

La suscription de ce diplôme portait : « A nos chers fils, religieux de l'ordre des Frères Mineurs au pays des Sarrasins, des Payens, des Grecs, des Bulgares, des Comans, des Ethiopiens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des Abyssiniens, des Goths, des Scythes, des Ruthènes, des Géorgiens, des Nubiens, des Nestoriens, des Jacobites, des Arméniens, des Indiens, des Mostelites, des Tartares, des Hongrois de la grande Hongrie, et des autres nations infidèles du Levant, et de toutes les autres contrées, salut et bénédiction apostolique! » Influence merveilleuse ou plutôt puissance vraiment apostolique d'un ordre religieux qui comptait à peine cinquante années d'existence depuis son institution! Certes, un pareil fait paraîtrait incroyable, si l'histoire avec son autorité n'était là pour en rendre un témoignage irréfragable!

Mais, à vrai dire, pour peu qu'on y regarde, on voit qu'aujourd'hui encore telle est la puissance de l'Eglise catholique, qui opère tant de prodiges en faveur des peuples de la terre; de

[1]) Voir Raynaldi, année 1253, n° LXVIII.

sorte qu'il n'y a pas de blasphème plus inepte que celui de prétendre que le catholicisme n'est plus désormais qu'un corps exténué d'où la vie fuit rapidement. L'impiété de notre temps, dit un écrivain moderne, en cela comme en tout le reste, n'a pas même le mérite de l'invention. Il y a déjà plusieurs siècles que ce cri s'est échappé de la poitrine des incrédules; mais les incrédules ont disparu dans la poussière du tombeau, tandis que le catholicisme triomphant s'est assis dessus avec la croix; et non seulement il vit toujours, mais il fait passer son éternelle jeunesse dans le cœur des générations nouvelles. A cet égard les impies de nos jours ne réussiront pas mieux que leurs devanciers; car ces prophètes de malheur et de désolation, torturés par le doute, desséchés par la négation, sentent qu'ils portent la mort dans leur sein, quand ils s'imaginent qu'il en est de même de l'universalité des croyants, et c'est pour cela qu'ils prétendent pouvoir se préparer, au nom de je ne sais quelle philosophie nébuleuse, à ensevelir le catholicisme, colosse robuste dont la seule vue les épouvante. Mais le testament de Jésus-Christ a été recueilli par une postérité innombrable : elle a juré de le maintenir, de le défendre, et de le transmettre dans toute son intégrité à ses héritiers, en même temps qu'elle travaille à le faire connaître même des tribus jetées aux extrémités du globe. Admirez en effet comme le bataillon des prédestinés grossit! En vain les précurseurs de l'antechrist cherchent à en étouffer la race sous le souffle de leurs impures doctrines! Pour un enfant faible et corrompu qui déteste l'Eglise, des milliers de nouveaux soldats se rangent sous la sainte bannière; la semence de la divine parole, arrosée des sueurs et du sang des martyrs de nos jours, pousse de vigoureux rejetons, non-seulement en Europe, mais en Asie, en Afrique, et jusque dans les Amériques, et ces rejetons croissent et deviennent rapidement des arbres gigantesques, qui donnent des fruits au centuple. Le catholicisme, franchissant toutes les frontières, surmontant tous les obstacles, s'introduit dans tous les empires : de l'Orient il se mire dans le ciel de l'Occident, du midi il atteint le nord, et sur les ailes de ses missionnaires, il se tourne aux quatre vents de l'univers. Voilà comment l'Eglise répond victorieusement aux chants funèbres que lui adressent les rebelles. Et dans sa marche triomphale elle lance des éclairs qui, éclairant les repaires secrets de l'impiété, en augmentent mille fois l'horreur, en même temps qu'elle reçoit l'hommage de toutes les intelligences qui aspirent sincèrement à la vérité, de tous les cœurs que n'a pas encore gangrenés le vice, de toutes les âmes ulcérées, affligées, aban-

données, qui demandent vainement au monde et à sa vaine science un peu de paix et de consolation. Voilà comment on voit surgir une société digne des jours du christianisme primitif, et se levant à la voix de l'Eglise, où naguère régnaient les désordres du paganisme et les plus viles passions, pour accomplir sous sa puissante influence les œuvres les plus généreuses sur toute la surface du globe. Les traits de la persécution s'émoussent contre ces hommes, et ne font que prouver de plus en plus leur trempe de diamant. En ce moment les têtes de beaucoup d'apôtres et de néophytes, vieillards et enfants, tombent dans les royaumes de Cochinchine et de Tonquin; mais au milieu de la terreur et sous la hache des bourreaux le nombre des apôtres double et celui des disciples augmente. N'est-ce point là une preuve de vigueur plus que naturelle? La vieille Europe elle-même, que l'esprit malin couvre et obscurcit de ses ombres empoisonnées, ne regarderait point avec indifférence la bannière de la religion du Christ, si elle se déployait. A l'heure de l'extrême péril, on verrait se réveiller les esprits et se relever une foule de croyants aujourd'hui plongés dans le sommeil : placés dans l'alternative entre l'apostasie et la mort, ils témoigneraient courageusement de leur foi et se couronneraient de l'auréole du martyr. Les boucheries qui ont ensanglanté la fin du siècle dernier en France l'attestent assez, et plus encore le zèle des missionnaires que l'Europe ne cesse d'envoyer comme des messagers du Christ aux nations lointaines. Assurément ceux qui bravent sans pâlir les flèches des sauvages, ne reculeraient pas devant les menottes du sbire. La religion catholique exerce donc au sein de l'humanité l'empire le plus étendu, puisqu'elle possède toujours sur le sol même de cette Europe énervée la riche et inépuisable mine de ses propagateurs!

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

RELATION DE L'ÉTAT DES SECTES PROTESTANTES DANS LA NOUVELLE-ZÉLANDE, ADRESSÉE PAR LE P. OCTAVE BARSANTI, MINEUR OBSERVANTIN, PRÉFET DES MISSIONS APOSTOLIQUES, AU PÈRE MARCELLIN DE CIVEZZA, HISTORIOGRAPHE DES MISSIONS FRANCISCAINES.

Ils sont audacieux, pleins d'eux-mêmes, et blasphémant contre la sainte doctrine, ils ne craignent point d'introduire des sectes nouvelles. (2e ÉP. DE St-PIERRE, 2-10).

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je suis pleinement convaincu que le P. d'Avignano vous a transmis la relation de notre voyage de Paris à la Nouvelle Zélande, relation que j'ai envoyée au commencement de mai 1861 à notre Révérendissime Père général à Rome, par l'intermédiaire du prêtre Ludovic Segala, missionnaire depuis onze ans dans ce diocèse, qu'il quittait pour retourner en France, sa patrie.

Dans la lettre qui accompagnait cette relation, je priais votre Paternité de vouloir bien l'insérer dans le premier volume de l'histoire des Missions Franciscaines que vous publieriez, en continuant votre beau travail dont vous vous acquittez d'une manière si satisfaisante. Ce n'est pas que je mérite cet honneur, oh non; je sais trop bien qui je suis; mais je désire que ceux qui liront cette histoire sachent que nous nous trouvons aux extrémités du monde, au milieu des sauvages et des protestants, et qu'ils se souviennent de nous dans leurs prières.

Je vous disais aussi que je ne manquerais pas de vous donner de temps en temps quelques détails sur cette nouvelle Mission Séraphique, quand je les jugerais dignes d'être transmis à ceux qui sont loin de nous ou qui viendront après nous. Maintenant donc que j'ai quelques jours de liberté, ou de loisir et de repos, je vais me mettre à vous en parler un peu; je crois que ces renseignements pourront trouver une place utile dans le tableau que présente votre Histoire.

Mais que dirai-je? Quel sera le caractère de ma relation? quels points intéressants m'attacherai-je à vous signaler? Pour ne point me perdre dans les détails ou toucher à des choses que je veux passer sous silence, je me

bornerai quant à présent à vous dépeindre en quelque sorte négativement la situation de la religion catholique dans cette île, c'est-à-dire, l'état des sectes protestantes qui s'y sont introduites jusqu'ici, et parviennent à faire vérifier ce que les Hébreux répondirent un jour à St-Paul à Rome, en lui disant de la religion chrétienne : nous savons qu'elle trouve partout des contradicteurs, *notum est nobis quià ubique ei contradicitur.*

Veuillez donc m'écouter, je commence.

I.

Il y a dans l'Apocalypse un passage mystérieux où il est dit qu'une étoile tomba du ciel sur la terre et obtint la clef pour ouvrir le puits de l'abîme; et à peine ce puits fut-il ouvert qu'il s'en éleva, comme d'une grande fournaise, une fumée qui allait jusqu'à obscurcir l'air et le soleil. De la fumée du puits s'échappait une multitude de sauterelles qui se répandirent sur la terre et y obtinrent la même puissance que les scorpions. Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux rangés en ordre de bataille; elles portaient sur leurs têtes des couronnes brillantes comme de l'or; leurs visages étaient comme des visages d'hommes; leurs cheveux étaient comme ceux des femmes, et leurs dents comme des dents de lion. Elles avaient des queues semblables à celles des scorpions, et elles y portaient un aiguillon. Elles volaient par toute la terre, seulement afin d'épouvanter les hommes, de les mordre et de les tuer par leur venin; et le bruit qu'elles faisaient avec leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat[1].

L'étoile qui tombe du ciel sur la terre est Satan, d'après cette parole de Jésus-Christ : *je voyais Satan semblable à la foudre tombant du ciel*[2]. La clef, avec laquelle il ouvre le sombre et profond puits de l'abîme est l'orgueil; la fumée qui en sort est la présomption, l'orgueil, la vaine gloire, l'ambition; les sauterelles qui s'échappent de la fumée de l'abîme et qui se répandent sur la terre, sont les hérétiques, les schismatiques et toute la tourbe des hétérodoxes; les différentes formes de sauterelles, ou les ressemblances que présentent les diverses parties de leurs corps, sont les hérésies considérées en elles-mêmes, et dans les sectes qui les soutiennent par leurs ramifications multiples; elles figurent sous ces différentes formes les fauteurs de ces erreurs qui, les uns d'une manière, les autres d'une autre, infectent l'esprit des fidèles, corrompent leur cœur, mettent le désordre dans leurs pensées, et les mènent à une mort effroyable et éternelle, en leur inoculant le venin de leurs doctrines pestilentielles, qui, suivant l'expression de St-Paul, gagne de proche en proche comme la gangrène : *ut cancer serpit.*

[1]) *Apocal.*, chap. IX.

[2]) *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.*

26

Eh bien! si cette mystérieuse et terrible prophétie de l'extatique de Patmos s'est réalisée à une certaine époque de l'histoire de l'Eglise et s'est pleinement vérifiée dans quelque partie du globe, on peut dire que c'est certainement aujourd'hui dans ces régions sauvages de la Nouvelle-Zélande. Mon Dieu! quelles sectes hétérodoxes n'y pullulent pas! « On compte maintenant près de cent sectes tout à fait différentes toutes issues du seul Luther, ce qui arrive par une providence toute particulière de Dieu, car c'est ainsi que ces hérésies s'épuisent elles-mêmes, disait avec douleur le grand Bellarmin » *(Nunc autem numerantur fere* 100 *diversissimæ sectæ ab uno Luthero prodeuntes; id quod fit magnâ providentiâ Dei : nam hoc modo seipsas consumunt)*. Quelles erreurs n'y sème-t-on pas? A quels moyens ne recourt-on pas pour que le roi de l'abîme remporte une complète victoire sur l'Eglise, cette auguste reine du Tibre, qu'il ne se contente pas de haïr et de combattre dans tous les pays du monde, mais qu'il poursuit et attaque, pour employer le langage de l'auteur de l'Apocalypse, jusque dans cette douce solitude, où elle s'est réfugiée, comme dans le lieu que le Seigneur lui avait préparé, afin qu'elle y jouît du repos en toute sécurité?

II.

Les sectes qui, s'arrogeant le nom d'églises, ont pénétré dans cette île, et y ont apporté le désordre, grâce aux Bibles qu'elles répandent, aux prosélytes qu'elles gagnent et aux écoles qu'elles fondent, sont la secte des Anglicans, la secte générale des Ecossais, celle des Ecossais libres, celle des Wesleyens, celle des anciens Méthodistes, celle des Presbytériens, celle des Indépendants, celle des Baptistes, celle des Luthériens, celle des Suédois. On y trouve aussi des Anabaptistes, des Hébreux destincts des Juifs, des Quakers, des Puséistes, des Quesnellistes, des Fanatiques, des Prédicants, des Indifférents. Voilà donc autant d'hommes, qui, le long des golfes de cet Océan, parmi les écueils de cette mer, au milieu de ces épaisses forêts, laissent leur foi faire un triste naufrage et périssent dans leur propre corruption! Voilà autant de faux prophètes, de maîtres trompeurs, qui, semblables aux flots d'une mer agitée, lancent sans cesse l'écume de leurs erreurs, et qui, suivant l'expression de St-Pierre, *introduisent des sectes de perdition!*

Mais ces sectes de perdition sont-elles des arbres d'automne, stériles, déjà morts et déracinés *(arbores autumnales, infructuosæ, bis mortuæ, eradicatæ)?* Je ne réponds pas directement à la question; la réponse ressortira de tout cet écrit.

Dès maintenant toutefois je dois noter que le gouvernement n'attribue, au milieu de tant de sectes, le nom d'Eglise qu'à l'Eglise unie d'Angleterre ou d'Irlande, à l'Eglise Catholique, à l'Eglise libre et non libre des Ecossais, et à l'Eglise Luthérienne : les autres, il les appelle Sociétés,

à l'exception de celle des Hébreux, aux synagogues desquels il donne le titre de Congrégation. Il en est même qui prétendent que le gouvernement ne reconnaît dans cette colonie que trois religions, savoir l'anglicane, la romaine et l'hébraïque, de sorte que toutes les autres sectes, aux yeux du gouvernement, ne seraient que des branches ou des filles de la religion de Henri VIII et d'Elisabeth, issues d'un même principe, qui est le Protestantisme, et ayant un même but, c'est à dire la haine des Catholiques et de l'Eglise Romaine, et la chute du Pontife, successeur de St-Pierre, Vicaire de Jésus-Christ, chef de l'Eglise, centre de l'unité catholique, interprète légitime et gardien des traditions divines.

Mais nous ne croyons pas à tout ce qu'on se plaît à dire à cet égard, et voici pour quelle raison. Lorsque le gouvernement veut assigner un subside ou faire une concession dans l'intérêt de la religion et de la cause de Dieu (et en cela il se montre vraiment généreux et libéral), il s'adresse non-seulement aux trois principales églises, mais à toutes celles que j'ai énumérées. Ainsi, par exemple, il affecte envers toutes une telle impartialité que, s'il s'agit de consacrer un morceau de terrain à la religion, il le devise en autant de parcelles qu'il y a de sectes dominantes dans l'île, afin que là où se trouvent des Catholiques, des Wesleyens, des Anglicans, des Presbytériens, des Méthodistes, des Indépendants, des Juifs, etc, etc, tous puissent avoir les uns indépendamment des autres, des écoles, des églises, des cimetières.

III.

Chacune de ces sectes a son église particulière, et aux jours de dimanche on voit le peuple se diviser, au son d'une cloche, en autant de troupes qu'il y a de sectes auxquelles il appartient, et se rendre à l'église avec joie et empressement pour y remplir ses devoirs religieux, trois fois, savoir à 7 heures du matin, à 11 heures et à 6 heures du soir, de sorte qu'il n'y passe pas moins de 2 heures. Il n'y a pour le peuple dans ces églises, comme chacun sait, ni sacrifice, ni confession, ni communion, car il ne reconnait point le véritable sacerdoce; mais il y prie, il y chante, il y reçoit l'enseignement : en effet, on s'y livre à la méditation, à la prière vocale, au chant des psaumes et des hymnes avec musique, on y fait le catéchisme, on y prêche et l'on y explique les cérémonies relatives à l'administration des Sacrements.

Il y a trois églises catholiques, en comptant la chapelle de la maison de campagne de l'Evêque sous le vocable de Ste Anne. La cathédrale, bâtie par les Pères Maristes, est en pierre, et suffisamment grande pour les catholiques, dont le nombre, y compris les soldats, ne s'élève pas à 1500.

Les protestants ont dix-huit églises, toutes assez vastes et dans une meilleure situation. Quatre sont en pierre, et les autres en bois; cinq appartiennent aux Wesleyens, quatre aux Anglicans, deux aux Presbytériens,

deux aux Indépendants ; deux sont des Synagogues occupées par les Hébreux, l'une par les Israïlites, l'autre par les Juifs. Une autre église appartient aux Baptistes, une autre aux anciens Méthodistes, une autre aux Suédois, secte luthérienne, croyons-nous, dont l'existence remonte à près de dix ans, d'après tout ce que nous avons pu apprendre. Les autres sectes ont des chapelles, et pas d'églises, soit que leurs adhérents soient encore peu nombreux, soit que la modicité de leurs ressources ne leur ait pas permis d'imiter leurs rivales et de s'ériger une église particulière. Le journal de la semaine dernière annonçait que neuf nouvelles églises anglicanes seraient bientôt érigées, l'une en pierre dans la rue *Hobson*, l'autre en bois à *Free Man s'Bay*, près de la *baie de l'homme libre.*

Mais je dois vous prévenir que j'entends parler uniquement d'Auckland, et non de ses environs, non de ses provinces, non de la Zélande entière ; car hors de la ville on ne fait point un pas, soit dans les landes, soit près des anses de la mer qui entoure cette île, sans rencontrer une église et une école à l'usage des protestants, et il serait trop long de les énumérer toutes.

Néanmoins il faut savoir que jusqu'ici il n'y a eu pour les indigènes que trois missions, celle des Catholiques, celle des Anglicans et celle des Wesleyens. Ainsi, dès qu'ils cessent d'être indifférents ou payens, ils deviennent ou Catholiques, ou Anglicans, ou Wesleyens. Les autres sectes, peut-être par la crainte de se mêler à des hommes de couleur, ou pour ne point se souiller par le contact des Maori, ne sont point encore parvenues à se persuader que les peuplades noires, jetées et dispersées par les tempêtes dans les îles de l'océan, et tombées dans le plus complet abrutissement, soient destinées à connaître le vrai Dieu et à l'adorer en esprit et en vérité dans le temple de sa gloire, parce que, comme le dit St Paul, *ce que l'on connaît de Dieu, est manifesté en eux ; car Dieu s'est manifesté à eux : quod notum est Dei, manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit.*

Mais avant de terminer cet article sur les églises, je ne veux point vous cacher la pensée qui s'élève en moi, chaque fois qu'il m'arrive de passer devant les églises protestantes au moment où s'y célèbre le culte : sont-ce là, me demandé-je, des maisons de Dieu ou des cavernes de voleurs ? Oh ! comme elles sont belles à l'extérieur, comme elles sont blanches, propres, ornées avec une délicate symétrie ! que d'arcades ! que de moulures ! que de fenêtres ! que d'hiéroglyphes ! que d'ornemens ! que d'aiguilles ! à les voir au dehors, c'est une merveille, un enchantement. Mais au dedans ?....

Hélas ! on doit répondre avec l'Evangile : elles sont semblables à des sépulcres blanchis, dont l'extérieur paraît bien aux hommes, mais qui à l'intérieur sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte d'immondices

Similes sunt sepulcris dealbatis, quæ à foris parent hominibus speciosa, intùs vero plena sunt ossibus mortuorum, et omni spurcitiâ.

IV.

Passant des églises à leurs ministres, sur lesquels jusqu'ici les renseignements nous manquaient, nous trouvons dans le tableau officiel du gouvernement, arrêté le 17 janvier 1862 et publié par le *New Zelander* dans son nº du 22, que le gouvernement lui-même reconnaît dans toute cette île trente-trois ministres pour l'Eglise Catholique, savoir deux Evêques, celui de Wellington et celui d'Auckland, trois vicaires généraux, un vicaire forain et vingt-sept prêtres. Pour l'Eglise Anglicane il en reconnaît quatre-vingt-quatorze, savoir six révérendissimes Evêques, sept vénérables Archidiacres, quatre-vingt-un simples révérends ministres. Pour l'Eglise non libre d'Ecosse, un ministre; pour l'Eglise libre d'Ecosse, vingt-huit ministres; pour l'Eglise des Wesleyens méthodistes, vingt-un; pour l'Eglise des Indépendants, cinq; pour l'Eglise des Baptistes, trois; pour les anciens Méthodistes, quatre; pour l'Eglise Luthérienne, deux; pour l'Eglise des Hébreux, un.

Nous demandâmes pourquoi le gouvernement n'y avait pas porté aussi les ministres de l'Eglise Suédoise, et il nous fut répondu par une personne fort au courant des affaires de la ville et du gouvernement, que c'était parce que ces sectaires n'ont point encore ici un ministre proprement dit, mais seulement un vice-ministre. Aux jours de dimanche on voit cet ecclésiastique, *en cravate blanche*, prêcher et présider aux prières dans son église; mais aux jours ordinaires, il met une *cravate noire*, et il s'occupe des intérêts de son commerce.

Je signale ici la *cravate blanche*, parce que c'est le seul signe distinctif que portent dans cette mission les pasteurs bibliques et les ministres protestants. Au surplus, ils sont comme tous les autres citadins, tant chez eux qu'au dehors, tant quand ils fonctionnent et prêchent, que quand ils vont se promener en donnant le bras à leur femme, ou quand ils vaquent à leurs affaires temporelles.

J'ai parlé d'affaires et de commerce, afin que ceux qui liront cette relation sachent que le ministère évangélique parmi les protestants est une industrie, un métier de pure spéculation. Si leur intérêt matériel les engage à faire le ministre, c'est très-bien; alors les voilà en *cravate blanche*, tout prêts à prêcher dans leur église avec le plus grand zèle; mais si le ministère évangélique ne leur rapporte point de quoi devenir *milords*, vite ils prennent la *cravate noire*, et dès le lendemain de leur prêche on les trouve sur le chemin du port, vaquant à leur négoce, entièrement et uniquement absorbés dans les affaires du siècle. On peut donc parfaitement leur appliquer ce que dit Saint Augustin dans le quatrième livre du symbole expliqué aux Catéchumènes : « Ils entrent dans l'église pour y répandre leurs prières, et un

instant après, ils applaudissent honteusement les histrions au spectacle : *modò ingrediens Ecclesiam orationes fundere, post modicum in spectaculis cum histrionibus impudicè clamare.*

Aussi devons-nous déclarer en toute sincérité que, quand les *Pasteurs de la Bible* se rendent au milieu des Maori, pour les prendre dans les filets de leurs erreurs, ils ne travaillent absolument que pour eux-mêmes : *quærunt quæ sua sunt.* En effet, en donnant aux Maori une Bible ou un catéchisme (c'est la principale besogne de la mission des Sectaires), ils leur disent en propres termes : *Regardez le ciel! Vous êtes nés pour y aller et y régner dans le bonheur, non pour vous perpétuer dans vos huttes* (*Kainghe*). *Donnez-nous donc vos terres, et nous vous donnerons cette Bible, ce catéchisme, dont la lecture et la possession vous conduiront au ciel, où les hommes seront rois et les femmes reines.* Et les Maori, encore grossiers, sauvages et idolâtres, séduits par le désir, non d'aller au ciel dont ils n'ont point d'autre idée que celle que leur suggère leur hutte, mais par celui d'avoir la Bible et le catéchisme, livres ornés le plus souvent de belles vignettes et d'une reliure dorée, se dépouillent de leurs terres et en enrichissent les ministres de la réforme. Un fait qui atteste hautement ce genre de spoliation scandaleuse, c'est que beaucoup de tribus de Maori se sont appauvries par là, tandis que quelques ministres protestants sont devenus les maîtres de provinces entières. Dans le Hokianga il y en a un sur les possessions duquel on peut voyager un jour entier à cheval!

On peut à bon droit appliquer à ces hommes-là ce que dit le saint apôtre Jude dans sa lettre catholique : « Ces nouveaux faux prophètes suivent les sentiers de Caïn et tuent leurs frères, marchant toujours selon leurs désirs, et admirateurs des personnes selon le profit qu'elles en espèrent : « *secundum desideria sua ambulantes, mirantes personas quæstus causa.* » St Pierre avait déjà dit des mêmes hommes que, « s'érigeant en maîtres trompeurs, ils introduisent des sectes pernicieuses, et que dans leur avarice, ils trafiquent des âmes par l'artifice de leurs paroles ; mais le jugement qui les menace depuis longtemps s'avance à grands pas, et leur ruine ne sommeille pas « *magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis, in avaritia fictis verbis de vobis negotiabuntur, quibus judicium jam olim non cessat, et perditio eorum non dormitat.*

V.

Après les églises et leurs ministres viennent les écoles et leurs maîtres. Or, pour ne parler que d'Auckland, il résulte de l'almanach officiel, publié par le gouvernement au commencement de 1862, que les protestants ont dans cette ville un lycée, une académie, deux colléges pour les garçons et une pension pour les filles, outre quatorze écoles communes ouvertes à tous. Ces écoles, divisées en plusieurs classes, qui se font les unes dans la journée,

les autres le soir, sont toutes florissantes. Les enfants y apprennent à lire et à écrire ; puis, on leur enseigne le catéchisme de leur secte, la manière de réciter les prières, de chanter dans l'église, le piano, le commerce, et un peu d'histoire, de physique et d'astronomie. Il y en a, où quatre fois par jour on leur fait chanter les psaumes de David mis en vers anglais. Les Protestants montrent un zèle incroyable pour l'instruction de leurs enfants. Les parents négligents sur ce point sont publiquement flétris, et l'on regarde leurs enfants comme des bâtards abandonnés.

Les catholiques n'ont que deux écoles, l'une dite de St-Patrice, où il y a une trentaine d'enfants, l'autre dite de St-Pierre, que fréquentent une quinzaine de jeunes filles. Les sœurs de la miséricorde, partagées entre trois maisons, ont aussi pour les petits enfants trois écoles que l'on peut appeler communales, car tout le monde y a accès.

Mais puisque nous en sommes à l'article *Ecoles*, c'est ici le lieu de rapporter quel moyen perfide les protestants ont récemment imaginé pour séduire les enfants des catholiques et en faire des prosélytes.

Les protestants ont remarqué que le peu d'écoles qu'avaient les catholiques étaient très-insuffisantes, et que souvent ils n'y envoyaient pas leurs enfants, soit parce qu'ils n'avaient pas confiance dans le maître, soit par gêne ou pauvreté, ou par indolence. En conséquence, afin qu'aucun parent ne pût s'excuser d'envoyer ses enfants à l'école, ils en fondèrent une tout à fait *sui generis*, au centre de la ville, commode, gratuite, à laquelle ils donnèrent le nom de *ragged scool*, ou d'école des *déguenillés mal vêtus*. Puis, voulant procéder avec ordre, légalité, et suivant un plan arrêté d'un commun accord, ils tinrent le soir du 27 décembre 1861, dans la salle dite *Oddfellowis*, ou des *étrangers compagnons*, un *meeting* public, où, en présence d'une nombreuse assistance, M. Thomas Macfarlane, président du meeting, fit un long discours sur l'origine, la nécessité et les avantages, tant religieux que commerciaux et politiques, des écoles des *déguenillés*, et pria les auditeurs de vouloir bien contribuer, chacun suivant ses ressources et son zèle, à soutenir l'établissement pour le bien de la religion et de la patrie, etc. pourvoyant à l'habillement des écoliers et à la rémunération des maîtres. M. Macfarlane fut universellement applaudi, et ses paroles touchantes inspirèrent au peuple une résolution aussi énergique que spontanée, par suite de laquelle, dès l'ouverture des nouvelles écoles en 1862, une société d'hommes distingués se forma pour recueillir les offrandes et les souscriptions. Le nouvel établissement compta aussitôt une soixantaine d'écoliers, dont la moitié était catholique ; la société biblique leur fournissait des Bibles, et quatre gentlemen s'occupaient des garçons, en même temps que deux demoiselles s'occupaient des filles.

Je crois que les promoteurs de ce nouvel artifice pour corrompre les

enfants des catholiques ont été les sectaires les plus fanatiques, c'est-à-dire les Wesleyens et les Indépendants. La raison en est que le Révérend Thomas Ruddle, un des principaux ministres Wesleyens, se rendit à ce *meeting*, et après une hymne chantée par les assistants avant l'ouverture de la séance, il consacra la réunion par la récitation de prières, ainsi qu'on le raconte dans le *Southern Cross* du 31 décembre 1861. Enfin le Révérend Thomas Hamer, un des premiers ministres des Indépendants, donna, après le chant national, la bénédiction apostolique, qui, comme le dit le même journaliste, termina et sanctionna le tout.

Ici s'élève une question terrible!... Si la simplicité des enfants, leur innocence, leur grâce et leur candeur plurent tant à Jésus-Christ qu'il déclara que le royaume des cieux leur appartient et qu'aucun adulte ne peut y entrer qu'à la condition de devenir d'abord semblable à un enfant, à quoi doivent s'attendre ces modernes corrupteurs d'une jeunesse sans expérience, qui, sous le manteau de la vérité et de la religion, recourent au prétexte du bien de la patrie et de la société, pour s'opposer à celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants (*sinite parvulos venire ad me*), et qui leur enseignent le catéchisme de Bélial, avec la liberté de conscience, la manière de marcher dans les voies de l'esprit privé, et l'oubli de Dieu, de son Eglise et de ses ministres?... Ah! si Dieu dans sa miséricorde infinie ne les éclaire pas, s'il ne les convertit pas, ils portent sur les épaules l'horrible poids de cette sentence sortie de la bouche du Sauveur : « Pour celui qui scandalisera l'un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât une meule au cou, et qu'on le jetât ainsi au fond de la mer[1]. »

[1]) *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.* Il y a plus : les journaux d'Auckland ont publié plusieurs fois dans le courant de cette semaine, et nous avons lu dans le *Southern Cross* un plan proposé par un comité et approuvé par l'évêque Anglican pour fonder un asile destiné aux orphelins de toute origine, c'est à dire de toute religion, qui pourraient y recevoir une éducation libérale, religieuse et civile. Ce plan porte que l'asile appartiendra exclusivement aux Anglicans, et que maîtres, gardiens, surveillants et directeurs, tous seront Anglicans.

Nous avons lieu de penser que c'est là encore un nouvel artifice, imaginé par quelque ministre zélé de Londres, pour recruter de plus nombreux adeptes jusque parmi les enfants des catholiques pauvres, en leur inculquant les principes de la liberté de conscience, *libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis*, et en les amenant tous insensiblement à maudire Rome, qui condamne le principe de cette liberté.

L'asile sera établi sur l'emplacement actuel des cimetières, parce que, suivant un projet du gouvernement présenté au conseil provincial il y a deux semaines, la ville s'est déjà tellement agrandie qu'il est utile que les cimetières soient transférés plus loin. Ainsi l'asile pour les orphelins occupera le point le

VI.

De tout ce qui précède il semble résulter que les sectaires les plus puissants sont les Anglicans, comme étant ceux qui ont le plus d'évêques, le plus de ministres, le plus d'écoles, le plus de maîtres, et comme professant la religion du gouvernement. Mais en fait ce sont les Indépendants, les Baptistes, les Wesleyens, les anciens Méthodistes, les Presbytériens, etc.

Il ne s'agit pas ici des ressources matérielles (car sous ce rapport la primauté appartiendrait aux Hébreux), mais seulement de ce qui est relatif à

plus beau, le plus culminant, le plus apparent et le plus central de la ville, c'est à dire, une colline d'où l'œil domine tout Auckland, ses faubourgs, ses environs, tout *North-Hore*, grande baie par laquelle on entre dans le port, ainsi que diverses îles récemment détachées du continent de la Nouvelle Zélande par des canaux marins qui ont peu à peu rongé et enlevé certaines parties des côtes ; au delà le spectateur voit se dérouler devant lui un vaste horizon, une perspective immense, qui force ses regards à se perdre dans ces extrémités vaporeuses où le ciel et l'océan semblent se confondre. C'est pourquoi nous pensons que beaucoup d'enfants se déclareront orphelins, sans l'être, pour jouir de cette heureuse et magnifique position, et qu'il n'y aura pas moins de catholiques qui se feront un devoir d'y mettre leurs orphelins, afin qu'ils deviennent non de bons croyants, mais des citoyens instruits.

Quant nous commençâmes à connaître la ville de d'Auckland, c'est précisément en ce lieu que nous disions à nos collègues qu'il serait bon de placer le collége de nos missions et notre maison religieuse, si le Seigneur nous accordait la grâce de nous établir en cette ville; car de cette éminence, à laquelle aboutissent toutes les rues par lesquelles on descend dans la ville, il nous eût été facile de voler partout où nous auraient appelés les besoins et les intérêts spirituels des habitants.

La rue dans laquelle s'élevera le nouvel asile pour les orphelins est appelée *Symond' street*, et la Banque de la Nouvelle Zélande ouvrira un compte où les cotisations seront reçues au profit *des enfants orphelins et abandonnés.* Nous notons ces particularités, parce que notre mission étant toute récente, et la ville changeant de face d'une année à l'autre, il en résulterait que, si nous manquions de tout noter, nous ne saurions plus dans dix ans comment nous étions à nos débuts, et jusqu'où s'étendait le champ de notre mission.

En résumé, toutes ces œuvres, quoique bonnes et recommandables sous le rapport civil et matériel, sont mauvaises et funestes sous le rapport religieux et moral, au moins en ce qu'elles sont dirigées contre la véritable Eglise et tendent à persuader aux ignorants qu'elle est réduite à l'inaction et qu'elle néglige l'orphelin, la veuve et le pupille. Elles se heurtent donc contre la sentence des théologiens qui dit : *bonum ex integrâ causâ, malum ex quocumque defectu,* le bien est ce qui procède d'une cause intègre, le mal est ce qui est entaché de quelque défaut; et contre cette autre sentence de l'Evangile : Si votre œil est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres; *si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tenebrosum erit.*

la religion et à la culture morale; de ce côté, les sectes de la Nouvelle-Zélande dont nous avons parlé sont incomparables. A l'appui de cette appréciation nous ne rapporterons pas ce qu'elles ont fait dans le carême et dans l'avent de 1861, où elles se sont mises à prier dans leurs églises pour que les aveugles et les obstinés se convertissent à la lumière de la véritable foi; nous nous bornerons à rappeler un meeting destiné à une prière spéciale, tenu le 1er janvier 1862, et dont le procès-verbal a été ensuite publié dans le *New-Zelander* du 8 janvier de la même année : c'est un document du plus haut intérêt.

L'objet et le résultat de ce meeting sont consignés dans les lignes suivantes, que nous traduisons littéralement : « Il est prescrit d'observer comme consacrés à des prières spéciales les huit jours compris entre le samedi 4 et le 12 janvier inclusivement. On espère que les motifs ci-après provoqueront l'attention sérieuse et la prière de tous dans la province d'Auckland. Comme les exercices commenceront un jour de dimanche, les pasteurs profiteront de l'occasion pour recommander les avantages de la prière en commun. Le samedi 4 janvier, dans tous les lieux destinés au culte, il y aura sermon sur le *Saint Esprit*; on y traitera de sa divinité, de sa personnalité, de son ministère et de ses opérations. Puis on implorera la bénédiction du Seigneur sur les exercices de la semaine.

« Le lundi soir 6 janvier, à 7 heures et demie, il y aura, dans l'église des Presbytériens, au carrefour de Waterloo, sermon sur l'*humble confession du péché,* que doivent faire les individus, les familles et les peuples. On priera ensuite en actions de grâces et pour le succès de la dernière exhortation religieuse.

« Le mardi soir 7 janvier, à la même heure, il y aura, dans l'église des Indépendants de la rue Blanche, sermon sur les *grâces domestiques qu'il faut demander dans la prière :* ce sont la conversion des impies, l'extinction de l'intempérance et de l'immoralité, les progrès d'une foi vivace dans les familles, dans les maisons, parmi nos fonctionnaires riches et pauvres, nos soldats et nos marins, comme parmi les écrivains de notre littérature séculiers et religieux.

« Le mercredi soir 8 janvier, à la même heure, le sermon se fera dans l'église des Wesleyens de la rue Blanche; il roulera sur *les grâces étrangères qu'il faut demander par la prière :* ce sont la résurrection du christianisme pur, l'extension de la liberté religieuse en Europe et dans les terres de l'Est, l'abolition de toutes les erreurs antichrétiennes, la conversion de la maison d'Israël, le règne de la paix parmi toutes les nations, surtout en Amérique, et encore des bénédictions plus abondantes sur ceux de nos frères et sœurs qui travaillent à l'œuvre de la mission, de l'éducation chrétienne et de notre littérature dans les pays étrangers.

« Le jeudi soir 9 janvier, à la même heure, on prêchera, dans l'église des

Indépendants de la rue Albert, sur l'*Eglise de Dieu et le ministère chrétien ;* on parlera dans ce sermon des progrès de la spiritualité dans l'église, de sa séparation plus complète d'avec le monde, de l'amour fraternel, de la mutuelle sympathie, de l'union des travaux parmi le peuple du Seigneur, du développement de la piété et de l'influence des ministres chrétiens et de leurs collaborateurs, de la descente du Saint Esprit sur nos universités et nos colléges, et surtout sur notre ministère naissant, de la conversion des jeunes gens, et des bénédictions toutes spéciales à appeler sur les classes du dimanche, ainsi que sur les autres.

« Le vendredi soir 10 janvier, à la même heure, il y aura, dans l'Eglise des Baptistes rue Wesley, sermon sur *la parole de Dieu;* on priera pour qu'elle soit toujours reçue avec une foi croissante, avec respect et amour, pour que ses ennemis soient éclairés et conduits au chemin de la vérité, et pour que le Saint Esprit déploie sa puissance en faisant ses inspirations et en se répandant dans le monde entier.

« Le samedi soir 11 janvier, à 6 heures, il y aura, dans l'église des anciens Méthodistes de la rue Edouard, sermon sur la célébration du dimanche, afin de bien établir qu'il est d'institution divine, et d'en empêcher la profanation au dedans comme au dehors des maisons.

« Le dimanche 12 janvier, on traitrera dans les sermons *des signes, des périls et des devoirs des temps présents*, et l'on fera comprendre les motifs qu'on a de travailler à sa sanctification personnelle et aux progrès du christianisme.

« La prière en commun se fera, du 5 au 12 janvier, le matin, dans l'église des anciens Méthodistes de la rue Edouard, les lundi, mardi et mercredi, et dans l'église des Indépendants de la rue Albert, les jeudi, vendredi et samedi. »

Tel était l'objet, tel fut le résultat de ce *meeting*. Quand on lit un programme si beau, si large, si bien ordonné, comprenant dans son cadre les principaux sujets de la morale chrétienne, et les enseignements les plus charitables et les plus touchants de la vérité évangélique, qui ne croirait qu'il a été tracé, recommandé et exécuté par les plus savants et les plus zélés prédicateurs de notre chère patrie, lorsque, comme des anges de paix et d'amour, ils courent ouvrir dans quelque bonne et religieuse ville un cours d'exercices spirituels ou de missions apostoliques? Et cependant ce sont les Presbytériens, les Wesleyens, les Indépendants, les Baptistes, les anciens Méthodistes, qui l'ont conçu et fidèlement rempli à Auckland, unis entre eux par le lien de la prière et du dévouement au salut des âmes et aux progrès de la religion.

Pauvres aveugles! Pauvres abusés! Hypocrites vraiment coupables! On peut bien leur appliquer ce que Dieu, par la bouche d'Isaïe, reprochait à son peuple en ces termes : « Je ne puis supporter vos néoménies, vos sab-

bats et vos fêtes ; vos assemblées sont iniques. J'ai en horreur vos calendes et vos solennités, elles me sont insupportables, je suis las de les souffrir. Lorsque vous tendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux, vous redoublerez vos prières et je n'écouterai point[1]. »

VII.

Il y a néanmoins ici lieu de faire une observation, qui, si d'un côté elle peut nous causer de la confusion, ne manque pas d'un autre de nous procurer une grande consolation : c'est que les sectes protestantes de la Nouvelle Zélande, tout en étant comme ailleurs hostiles à la religion catholique, ne laissent jamais échapper une parole de mépris et de haine contre le Pape, l'église romaine et les catholiques. Elles travaillent avec une ardeur et une persévérance incroyables à recruter des adeptes, en distribuant des Bibles et des Catéchismes, en ouvrant des écoles, en érigeant des églises, et en se montrant partout puissantes en œuvres et en paroles; mais elles n'empêchent pas le moins du monde les missionnaires catholiques de rivaliser avec elles et d'en faire autant.

Il faut dire, au contraire, que quand les catholiques cherchent de l'argent pour les besoins de leur église, quand à cet effet ils recueillent des souscriptions, ils ouvrent des bazars et donnent des concerts, les protestants sont les premiers à leur offrir leur concours. On prétend que l'évêque anglican d'Auckland, qui professe le puséisme, est plutôt catholique que protestant. C'est certainement un homme très-affable, qui salue indistinctement tout le monde, et qui orne sa chapelle privée d'images, de fleurs et de chandeliers.

Il y a peu de temps que les Anglicans construisaient une grande église en bois dans le faubourg de la ville qu'on nomme Parnell. Le ministre qui devait la desservir, la mit, dans son discours pour la dédicace, sous la protection de la Vierge, et l'appela église de Sainte Marie. Ce n'est pas tout; au haut du dôme, qui a la forme d'un clocher gothique, il fit élever une belle, grande et forte croix, qu'on découvre de tous les points et de tous les alentours de la ville. Quelques vieux et zélés anglicans s'en formalisèrent sérieusement; mais le ministre déclara nettement dans son discours d'inauguration que la discipline de l'Eglise change suivant le temps, les lieux et les circonstances. Les autres églises anglicanes portent le nom de quelque apôtre : ainsi la cathédrale s'appelle St-Paul, une autre St-Matthieu, une autre St-Barnabé. On y suit jusqu'au scrupule le Missel d'Edouard IV, qui est *le livre ordinaire des prières*, etc.

[1]) *Neominiam et Sabbatum et Festivitates alias non feram; iniqui sunt cœtus vestri. Calendas vestras et solemnitates vestras odivit anima mea; facta sunt mihi molesta; laboravi sustinens! Et cum extenderitis manus vestras, avertam oculos à vobis, et cùm multiplicaveritis orationem, non exaudiam.*

Les églises et les écoles des autres sectes portent le plus souvent le nom de leur fondateur. Et cela, par un trait spécial de la divine Providence, qui veut qu'elles offrent toujours aux yeux des peuples, imprimée sur leur seuil, la tache de leur honteuse origine, semblables aux Moabites et aux Ammonites, qui ne sont connus sous leur nom dans l'histoire des générations et rappelés dans l'ancien Testament qu'à cause des circonstances ignominieuses qui marquèrent leur naissance et leur apparition sur la scène du monde.

VIII.

Mais nous croyons important de consigner dans cette relation un fait aussi fréquent et ordinaire en ce pays qu'il était nouveau pour nous, quand nous arrivâmes ici, en quittant des contrées entièrement catholiques. Dans les premiers temps de notre résidence à Auckland, comme nous allâmes un jour de dimanche, vers quatre heures du soir, nous promener du côté de Parnell, nous eûmes à passer dans la *Queen street*, ou *rue de la Reine*, qu'on pourrait appeler *Corso* d'Auckland; car c'est le lieu le plus fréquenté et le plus central de la ville, il est voisin du port et toujours plein d'une foule qui va et vient pour vaquer à ses affaires.

Or, voilà qu'au milieu de cette rue, nous voyons, sur un tas de pierres, un ministre protestant, entouré d'une multitude d'auditeurs de tout sexe et de tout âge, au teint pâle, à l'attitude majestueuse, à la physionomie édifiante, qui, en plein air et sous le rayon d'un soleil brûlant, prêchait avec tant de zèle et de faconde, que le peuple ravi le comparait à un autre Antoine ou à un autre Vincent Ferrier.

Mon Dieu! étrangers comme nous étions dans ces terres barbares, nous nous écriâmes alors : il est donc vrai que déjà est arrivé le temps où, suivant les divins oracles, il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes qui opéreront des miracles et des prodiges tels qu'ils séduiraient même les élus, si c'était possible[1].

Et ce peuple, qui a cependant le droit de ne pas être trahi, trompé et séduit par ces imposteurs sortis de l'enfer, sera-t-il le peuple dont il est dit : *plusieurs s'éloigneront de la foi, pour s'attacher aux esprits d'erreur et aux doctrines des démons*[2]*?* Ce peuple sera-t-il celui contre lequel l'Esprit de Dieu écrivait en caractères indélébiles et formidables cette terrible sentence dans un livre qui ne passera pas : « *parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité, afin d'obtenir le salut, Dieu les soumettra à l'influence de*

[1]) *Surgent pseudo Christi et pseudo prophetæ, et dabunt signa magna et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi.*

[2]) *Discedent quidam à fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum.*

l'erreur, afin que tous ceux qui ne croient pas à la vérité, mais qui consentent à l'iniquité, soient jugés en conséquence[1]. »

Nous pensions que ce ministre faisait partie des Prédicants ou des Fanatiques, mais non, c'était un Wesleyen. Et l'on nous assura, comme nous le vîmes depuis plusieurs fois de nos propres yeux, que ces prédicateurs commençaient ainsi à parler tous les samedis vers le soir, et continuaient à prêcher tantôt ici, tantôt là dans les rues de la ville, partout où ils trouvaient le peuple assemblé, jusqu'au dimanche soir. Mais on nous dit aussi qu'ils faillirent être lapidés en Australie, non, bien entendu, par les catholiques, qui ne savent attaquer personne, mais par les autres sectaires. Néanmoins plusieurs mirent tant d'opiniâtreté dans leur entreprise que, plutôt que d'interrompre leur discours, ils aimèrent mieux être victimes de leur fanatisme.

IX.

Mais nous n'avons pas encore abordé un fait qui fera certainement époque dans l'histoire des sociétés catholiques de cette île, nous voulons dire les conférences que les Presbytériens ont tenues à la fin de l'année dernière (1861) pour l'union de leurs églises.

Quiconque connaît l'histoire ecclésiastique sait que les Presbytériens devraient, suivant leur institution primitive, soumettre les Eglises particulières aux Classes, les Classes aux Synodes provinciaux, et les Synodes provinciaux à une assemblée nationale, dont chacun est obligé par la loi divine, disent-ils, à suivre les oracles comme infaillibles. Or, ceux de la Nouvelle-Zélande, épars çà et là près des baies dangereuses de cette mer, ne s'étaient jamais réunis, jamais concertés, bien qu'ils sentissent combien lourd est le poids de cette sentence solennelle : *qui non colligit mecum, dispergit; celui qui ne moissonne pas avec moi ne récolte rien.*

C'est pourquoi ils conçurent, pour donner un aspect d'unité et de force à leurs églises, le désir de développer et de réaliser l'idée, venue on ne sait d'où, de réunir en une seule toutes les églises presbytériennes, éparses dans cette colonie. En conséquence tous les ministres et principaux membres de la secte furent convoqués et se rendirent chez *Lord Worsley*, à Otago, et le 21 novembre 1861 ils y tinrent un grand meeting dans l'église Knox; puis ils y ouvrirent des conférences dont l'objet était désigné par ces mots : *union chrétienne.*

Le ministre Burns, président du meeting, débita un sermon, qui d'après le rapport d'un auditeur, était surtout admirable parce qu'il était parfaite-

[1]) *Eo quòd charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent, ideò mittet illis Deus operationem erroris, ut judicentur omnes qui non credunt veritati, sed consentiunt iniquitati.*

ment adapté à la circonstance; il avait pris pour texte les sublimes paroles adressées par Jésus-Christ à son Père céleste dans cette ineffable prière qu'il lui fit, avant d'aller consommer son sacrifice : « Père Saint, conservez pour votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme vous, mon Père en moi, et moi en vous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé, etc, etc[1]. Le ministre Burns établit ainsi l'unité comme le fondement de toute Eglise, et prouva que l'Eglise de Jésus-Christ oublie sa mission et néglige de réaliser un de ses caractères les plus essentiels, quand elle ne consacre pas toutes ses forces à accroître la gloire de son fondateur. Le ministre Jood ouvrit la seconde conférence, qui eut lieu le 21 du même mois de novembre, par la récitation, en guise de prière, du psaume 80, dont les premiers versets disent : « *Célébrez le Dieu notre appui, poussez des cris de joie devant le Dieu de Jacob. Entonnez vos cantiques, faites retentir vos tambours, joignez les sons du psaltérion à ceux de la harpe. Sonnez de la trompette au milieu de vos néoménies, au jour de vos solennités.*[2] » En effet, ce psaume était bien adapté à la circonstance; seulement, ces solennités qui ne faisaient que mieux ressortir leurs contradictions et leurs erreurs, cet engagement qu'ils allaient prendre de rester toujours unis contre le centre de la véritable unité et d'avoir un nouveau rite contraire au rite légitime de l'Eglise de Dieu, ne peuvent que tourner à leur confusion. Elles étaient également adaptées à la circonstance, ces paroles qui se trouvent presque à la fin du même psaume : « Mais mon peuple n'a point écouté ma voix, Israël ne m'a point voulu. Et je les ai livrés aux désirs de leurs cœurs, ils s'enfonceront dans leurs inventions[3]. »

X.

En terminant, les Presbytériens fixèrent d'un commun accord une base d'union qui consistait dans les trois points suivants :

1o La parole de Dieu, contenue dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament, est l'unique règle infaillible de la foi et de la morale, l'unique bannière certaine à l'ombre de laquelle doivent se prouver et se décider toutes les questions de doctrine, de culte, de gouvernement et de discipline dans l'Eglise du Christ.

2o La confession de foi de Westminster, le grand et le petit catéchisme, le directoire réglant le culte public, la forme du gouvernement de l'Eglise

[1]) *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut omnes unum sint, sicut tu, Pater in me, et ego in te, ut credat mundus quià tu me misisti,* etc.

[2]) *Exultate Deo adjutori nostro, jubilate Deo Jacob. Sumite psalmum et date tympanum, psalterium jucundum cum citharà. Buccinate in Neomenià tubà, in insigni die solemnitatis vestræ,* etc.

[3]) *Et non audivit populus meus vocem meam, et Israël non intendit mihi. Et dimisi eos secundùm desideria cordis sui, ibunt in adinventionibus suis.*

presbytérienne et le second livre de la discipline viennent ensuite comme des enseignements secondaires que cette église doit subordonner aux premiers.

3° En admettant la confession de foi dans son intégrité, cette église pense qu'il est juste de déclarer : 1° que les doctrines contenues dans la susdite confession de foi et dans le second livre de la discipline relativement aux attributions de la magistrature civile, sont sujettes à des interprétations différentes, et par conséquent les chefs officiels de l'Eglise presbytérienne dans la Nouvelle Zélande ne doivent pas, parce qu'ils ont souscrit à son symbole, être regardés comme défendant des principes persécuteurs ou intolérants, ou comme professant des idées contraires à la liberté de conscience ou au droit du jugement privé; 2° cette église, quoiqu'elle reconnaisse l'autorité de la magistrature civile s'exerçant dans les limites de sa juridiction, et le grand principe de la responsabilité des nations et des gouvernants, revendique pour elle-même un caractère propre, une position distincte et indépendante. Elle attribue à ses tribunaux supérieurs une juridiction suprême et absolue, quant aux matières spirituelles, sur les chefs officiels, les congrégations et le peuple; elle déclare que tous les priviléges des susdits chefs et de ses membres ne sauraient être soumis à l'autorité, au contrôle et à l'immixtion irrégulière d'autres corps qui lui sont étrangers.

Ces principes posés comme base d'union, les presbytériens voulurent clore leurs conférences en décrétant que toutes les églises presbytériennes de la Nouvelle Zélande n'en formeraient désormais plus qu'une seule, qui reconnaîtrait une assemblée générale et trois synodes provinciaux. Le premier, celui du Sud, comprendrait Otogo, les territoires situés au midi, et l'île de Stervant. Le second, celui du Nord, comprendrait Auckland, Taranaki et la baie de Hawke. Le troisième ou le central comprendrait Cantorbery, Wellington, Nelson et Marlborough. Ils décidèrent aussi que l'assemblée générale se tiendrait tous les deux ans, et les synodes provinciaux une fois l'année. Ils arrêtèrent beaucoup d'autres mesures concernant les progrès, la consolidation, la prospérité et la gloire de cette union chrétienne. Parmi ces mesures il en est une qui mérite d'être signalée : c'est l'obligation qu'ils s'imposèrent d'amener même les Maori à leur église unie, et en conséquence d'établir pour eux une mission spéciale, et d'ouvrir des écoles où on leur enseignerait en anglais les vérités de la religion.

Enfin, quand tout fut dit, discuté et convenu, le Président, pour attester que l'union des églises Presbytériennes de la Nouvelle Zélande serait durable, apposa pour ainsi dire son sceau aux conférences en donnant la bénédiction aux assistants.

Le *Southern Crosse*, journal Wesleyen d'Auckland fort répandu, consacra

ensuite le 2 janvier 1862 deux grandes colonnes à rapporter en détail tout ce qui s'était passé et à relever l'importance et les avantages de cette union chrétienne.

XI.

Si notre intention était de réfuter ce que nous nous sommes bornés à raconter, nous répondrions franchement au rédacteur du *Southern Crosse*, et à tous les ministres, chefs et auteurs de l'union des églises Presbytériennes : 1o que par cela seul qu'ils se constituent d'eux-mêmes, sans avoir été autosés par Celui qui a dit : « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie[1], » les guides de l'Eglise, les hérauts de la parole contenue dans la Bible, les pasteurs du troupeau du Sauveur, par cela seul ils ne le sont pas ; car tous ceux qui entrent dans le bercail autrement que par la véritable porte ne sont que des loups et des mercenaires. C'est d'eux que parle saint Cyprien, quand il dit : ils s'établissent les chefs au dehors de toutes les lois de l'ordination, et, sans recevoir la consécration d'aucun évêque, ils s'arrogent les fonctions de l'épiscopat[2]. « Comment l'office de pasteur pourrait-il leur appartenir, à eux qui ne succèdent à personne, qui commencent à eux-mêmes, qui ne sont que des profanes absolument étrangers au troupeau du Sauveur ; à eux, en un mot, dont la religion n'est pas celle des apôtres, et dont la mission n'est pas légitime? *Pastor haberi quomodo potest, qui nemini succedens et a seipso incipiens, alienus fit et profanus?* C'est ce que demande encore saint Cyprien. C'est aussi le sujet que traite Tertullien au chapitre trente quatrième des *Prescriptions*.

2o Un autre grand principe est celui que pose le même Tertullien, quand il dit : « Cela est vrai et vient du Seigneur, qui nous a été enseigné en premier lieu; cela est faux et vient du démon, qui nous a été enseigné depuis. » Donc, l'union des Eglises Presbytériennes, ainsi que de toutes les autres sectes établies dans la Nouvelle Zélande, étant de date très-récente, qui ne voit qu'elles portent en elles le caractère de leur fausseté et de leur condamnation? N'est-il pas vrai que l'unité, qu'ils s'efforcent de donner à leurs Eglises dispersées, est précisément cette unité dont parle saint Augustin, quand il dit : « L'unité peut-elle être contraire à l'unité; *est unitas contra unitatem?* Quelle unité que celle qui, ayant pour base la division, *renverse la foi et scinde l'unité?* Quelle unité peut présenter l'union chrétienne des Presbytériens, lorsque, éloignés du centre de la véritable unité, ils ne conservent pas l'unité de l'esprit dans les liens de la paix avec l'Eglise Romaine, et ne forment pas avec elle un seul corps,

[1]) *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.*

[2]) *Hi sunt, qui se præpositos sine ullâ ordinationis lege constituunt, qui, nemine Episcoporum dante, Episcopi sibi nomen assumunt.*

une seule âme, un seul édifice? Car il n'y a personne qui ne doive souscrire avec joie à la sentence de saint Irénée disant, en parlant des églises : « Il faut que toutes dépendent de l'Eglise Romaine comme de leur source et de leur tête. Car c'est avec cette Eglise, à cause de son éminente primauté, que doit se mettre d'accord toute autre Eglise, c'est à dire tous les fidèles, avec cette Eglise, dis-je, dans laquelle tous ceux qui sont dispersés partout ont toujours conservé la tradition apostolique[1]. »

3o Mais en interprétant dans son discours d'ouverture des conférences le texte sacré à sa convenance, suivant l'esprit privé, le ministre Burns a encouru cette menace que Dieu a prononcée par la bouche d'Ezéchiel contre ceux qui prophétisent suivant leurs caprices : « Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur esprit et ne voient rien[2]! » Et en vérité, le ministre Burns ne voit rien; car, en lisant l'Evangile du Seigneur, il ne s'est pas aperçu que Jésus-Christ parlait d'une unité bien plus haute que celle que les Presbytériens voulaient donner à leurs églises éparpillées. Cette unité s'appuyait sur la vérité qui sanctifie : *ut sint et ipsi sanctificati in veritate;* et sur l'uniformité de la croyance en Jésus-Christ, par l'admission d'une seule : « Je ne prie pas pour eux seulement, mais encore pour ceux qui doivent croire en moi par leur parole, afin que tous ils soient un, comme vous, mon Père, en moi, et moi en vous[3]. »

Or, on ne trouve la vérité qui sanctifie, l'uniformité de la croyance en Jésus-Christ et l'admission d'une seule et même mission que dans l'Eglise du Dieu vivant, c'est-à-dire dans l'Eglise catholique Romaine, qui est la colonne et le fondement de la vérité, et c'est parce qu'elle est fondée sur Pierre, ou plutôt sur Jésus-Christ lui-même, la grande pierre angulaire, que les puissances de l'erreur ne la vaincront jamais. Aussi est-ce à elle qu'il appartient, en vertu de la mission dont elle a été investie par son fondateur, de conférer à ses ministres le droit de pêcher la parole de l'Evangile, afin que tous les peuples se nourrissent du même pain, professent une même croyance, observent les mêmes lois, et forment un seul troupeau sous la conduite d'un seul pasteur.

Voilà pourquoi St-Bonaventure, parmi les caractères auxquels on peut reconnaître si un ministre a reçu de Dieu la mission d'annoncer sa divine parole, signale l'autorité de celui qui l'envoie, ou du Pontife romain, qui

[1]) *Omnes à Romanâ Ecclesiâ necesse est ut pendeant tanquam à fonte et à capite. Ad hanc enim Ecclesiam, propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est qui sunt undiquè fideles, in quâ semper ab his qui sunt ubique, conservata est, quæ ab apostolis est traditio.*

[2]) *Væ pastoribus insipientibus, qui sequuntur spiritum suum, et nihil vident.*

[3]) *Non pro iis autem rogo tantùm, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me, ut omnes unum sint, sicut tu pater in me, et ego in te.*

tient la place de St Pierre, ou plutôt de Jésus-Christ; « car, dit-il, celui que Pierre envoie pour prêcher l'Evangile, est envoyé par Jésus-Christ lui-même[1]. » Maintenant, ces ministres s'assemblaient-ils au nom de la véritable Eglise? Etaient-ils chargés par le vicaire de Jésus-Christ de prêcher l'Evangile du Seigneur? Remplissent-ils leur mission sous sa conduite? Leur Bible contient-elle tout ce qu'ils doivent inculquer aux peuples pour que, unis et sanctifiés par la vérité, ils aient une foi et une morale uniformes? En un mot, peuvent-ils se flatter de remplir les conditions de la mission divine que le Sauveur a donnée à ses apôtres, en les chargeant d'enseigner aux peuples l'observation de ses préceptes : *docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis?*

O pauvres sectes! O malheureux sectaires! Si la proposition de St Augustin : « l'homme ne peut se sauver hors de l'Eglise Catholique,[2] » est un enseignement de l'Eglise, que deviendront-ils? Leur mission leur sera-t-elle imputée à mérite? Tant de prières, tant de prédications, tant de réunions, tant d'œuvres de piété, comme d'ériger des églises, d'ouvrir des écoles, de distribuer des Bibles et des Catéchismes, leur seront-elles profitables? Hélas! non; car leurs œuvres, ne recevant point de leur mère l'Eglise l'aliment de la vie, n'étant point par elle bénies, sanctifiées et élevées à l'ordre surnaturel, restent, dit St Augustin, comme des sarments inutiles, retranchés de la vigne : *tanquàm sarmenta inutilia de vite præcisa;* et ils encourent malheureusement cette sentence que Jésus-Christ a prononcée en présence de ses disciples, au nom de son Eglise : « Celui qui ne demeure pas en moi sera jeté au loin comme un sarment, et il se desséchera, et on le ramassera pour le jeter au feu où il brûlera. »

XII.

Les lecteurs nous pardonneront ces quelques plaintes ou plutôt ces épanchements de notre douleur, naturellement amenés par l'esquisse que nous venons de faire de l'état des diverses sectes dans la Nouvelle Zélande. Non, notre intention n'a pas été de les confondre, mais seulement d'exposer leurs idées, de les faire connaître; et nous croyons qu'on trouvera que nous ne nous sommes pas écarté de notre but, si l'on considère le tableau que nous en avons tracé, et la manière dont nous avons parlé des églises qu'ils ont élevées, de leurs ministres, de leurs maîtres, de leurs écoles, des occu-

[1]) *Tria sunt signa evidentia, quibus probatur, utrum à Domino sit missus ad Evangelium prædicandum, Primum est auctoritas mittentis, cujusmodi est Pontificis et maximè Pontificis summi, qui est loco Petri, imò Jesu Christi, undè qui ab eo mittitur, à Christo mittitur.*

[2]) *Nunquam homo nisi in Ecclesiâ catholicâ salutem invenire potest.*

[3]) *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet.*

pations de leur ministère, des associations de prières qu'ils forment, des efforts qu'ils tentent pour se réunir, et enfin, des sentences terribles et des malédictions divines auxquelles ils s'exposent.

Cela peut en même temps servir et suffire pour se former une idée nette de l'état dans lequel se trouve la religion catholique en ce pays. Quoique fondée sur une pierre, qui porte gravée la magnifique et consolante épigraphe de l'Evangile : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*, elle ne saurait, parmi tant de sectes, s'empêcher de gémir et de soupirer; car ses ennemis furieux cherchent à l'assaillir et à la submerger dans le torrent impur de leurs erreurs, afin que se vérifie en elle la prédiction du prophète de Patmos : « Le serpent lança contre la femme de l'eau comme un fleuve pour l'entraîner dans ce torrent[1]. »

Au débordement d'un si grand mal qui menace d'envahir toutes ces régions barbares, aux progrès rapides et effrayants qu'y font les sectes hétérodoxes, au zèle avec lequel nous les voyons chaque jour ériger sous nos yeux des églises et des écoles protestantes, pour étendre le règne de Belial et accoutumer jusqu'à la langue des sauvages à blasphémer l'Eglise de Dieu, il ne nous a pas encore été donné, hélas! d'opposer, de notre côté, le moindre obstacle; car jusqu'à présent nous trouvant sans maison, sans temple, sans autel, aux extrémités de cette île, au milieu de quelques Maori stupides, indifférents et presque abrutis, nous ne pouvons qu'offrir chaque jour à Dieu le sacrifice de notre bonne volonté, en lui disant avec St Paul : *Velle adjacet nobis, perficere autem bonum opus non invenimus.*

Mais nous espérons que ce pouvoir dont le divin maître avait investi ses disciples, de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et de vaincre toute la puissance de l'ennemi, de telle sorte qu'il ne pouvait plus leur nuire, comme on le voit dans Saint Luc, il daignera nous l'accorder aussi, quand nous lui aurons offert le sacrifice plein et entier de notre patience et de notre résignation.

En attendant nous aimons à consoler quelques âmes pieuses, que nous savons déplorer au fond de leur cœur l'ascendant considérable que les sectes protestantes ont pris sur ces peuples simples et ignorants, en leur rappelant ce que dit Saint Paul : *Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies, afin qu'on connaisse mieux les vrais catholiques.* Rappelons aussi le passage de la première lettre de St Jean, où il dit : *Il y a déjà beaucoup d'antechrists, qui sont sortis de nos rangs, bien qu'il ne fussent pas des nôtres; car, s'ils avaient été des nôtres, ils se seraient fermement maintenus dans la vraie foi.* Nous citerons enfin cette pensée de St Augustin : « *Ceux qui deviennent hérétiques ne sont que des gens qui, s'ils étaient restés dans l'Eglise, se*

[1]) *Misit serpens ex ore suo post mulierem aquam tanquam flumen, ut eam faceret trahi à flumine.*

seraient néanmoins perdus par les désordres de leur vie[1]. Voilà ce qui doit les consoler et ce qui nous console nous-mêmes.

Maintenant que votre Paternité dispose de cette relation, comme elle le jugera convenable. C'est le travail de trois jours, et si je voulais y con-consacrer une heure de plus, cette heure me manquerait. Je vous l'adresse parce que, si je ne me trompe, il s'y trouve des choses qui peuvent intéresser l'histoire des Missions Franciscaines dont vous vous occupez. Toutefois, si elle vous déplait en quoi que ce soit, avertissez-m'en sans crainte en toute liberté, afin qu'à l'avenir je tâche de faire mieux. Agréez mes sincères et profonds hommages; présentez mes compliments aux amis, et et recommandez-moi à leurs prières devant le Seigneur. Adieu.

Auckland, Nouvelle-Zélande.—A trois heures de la nuit du 29 au 30 janvier 1862, veille de notre départ pour la baie des îles.

De votre Très-Révérende Paternité,

Le très-humble et très-dévoué serviteur,

Fr. Octave Barsanti,

Min. Obs. Préfet des Miss. Francisc. dans la Nouvelle-Zélande.

II.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du P. Pamphile de Magliano, *Min. de la stricte Observance, au rédacteur des* Annales, *sur l'histoire des Franciscains aux Etats-Unis.*

TEXAS.

(*Suite de l'article publié dans la* 2e *livraison, page* 128).

Une histoire complète des Missions du Texas a été écrite en 1783 par le P. Lecteur Jean Augustin Murfi. J'en ai vu de mes propres yeux le manuscrit, que j'ai en vain cherché à me procurer. Car M. San Martin, éditeur d'un journal espagnol à New-York, qui en est possesseur, m'a dit ne pouvoir en disposer, sans en avoir d'abord obtenu la permission de telle personne, qui est actuellement en Espagne. Cet ouvrage important et très-bien écrit se compose de deux énormes volumes; mais quoiqu'il soit inédit, il paraît qu'il en existe une autre copie, comme l'a dernièrement annoncé M. Shea. Il faut donc, quant à présent, que je me contente de vous donner quelques courts renseignements sur les Missions du Texas, en attendant la prochaine publication de cet ouvrage.

De même que la Floride et le Nouveau Mexique, le Texas fut visité de bonne heure par les Missionnaires Franciscains. Quelques-uns y étaient restés, victimes du zèle avec lequel ils l'avaient parcouru, lors de la première expédition de Narvaez, à laquelle on a déjà vu que quatre seulement

[1]) *Non ex aliis hominibus fiunt hæretici, quam ex iis qui, si in Ecclesiâ permansissent, propter vitæ turpitudinem nihilominus periissent.*

avaient survécu. Postérieurement les compagnons de Soto et de Muscoso y avaient également péri. Un seul missionnaire finit par réussir dans une entreprise où avaient échoué tant d'autres avant lui. Ce fut le Franciscain P. André Olmos, qui, déjà très-versé dans plusieurs autres langues indiennes, parvint heureusement à écrire et à composer dans celle des Chachimuos, et qui, dès 1544, fondait une mission très-florissante à Panuco. Néanmoins ce ne fut qu'en 1685 que des missions régulières s'établirent au Texas. A cette époque, M. Lasalle ayant tenté avec quelques récollets Français d'explorer le Mississipi du côté du Texas, les Espagnols en conçurent de l'ombrage, et comprirent qu'il était de la plus haute importance de laisser en ce pays quelques missionnaires, qui y commencèrent la mission de St François. L'année suivante, ils furent rejoints par 21 Franciscains, dont quatorze prêtres et sept frères lais : ceux-ci fondèrent huit missions : trois parmi les Texiens, quatre chez les Cudodachos, et une le long du fleuve le Guadaloupe.

Toutefois ces missions ne réussirent pas encore, en partie par suite d'une disette qui survint, en partie à cause de la mauvaise conduite des soldats espagnols envers les Indiens. Mais en 1717 le P. Augustin Padron de Guzman parvint à relever la mission de Saint-Michel chez les Adages, et un autre Père se fixa parmi les Texiens. De 1721 à 1746, on vit se fonder les Missions de San-Francisco, au centre du Texas; de San-Jose chez les Nazones; de Notre-Dame de Guadaloupe chez les Nacogdoches, et de Notre-Dame du Pilier chez les Adages, les Asinais et les Aes. Elles étaient toutes dirigées par des Franciscains, venu la plupart des colléges de Queretaro et de Zacatecas. Leur zèle les porta jusqu'aux pays des Cocos, des Osages et des Missouris, où l'un deux perdit la vie, et où un autre resta quelque temps prisonnier. Ainsi les Missions du Texas s'étendaient jusqu'au Nouveau-Mexique et comprenaient diverses tribus. Le P. Joseph Quadalupe Orado et le P. Barthélémy Garcia furent du nombre des missionnaires qui se distinguèrent le plus sur le champ apostolique du Texas.

Ces missions se maintinrent dans un état très-prospère jusqu'en 1812, où elles furent supprimées par le gouvernement espagnol, de sorte que les pauvres Indiens restèrent privés de Missionnaires jusqu'au 1832, époque à laquelle le Franciscain P. Diax fut envoyé à Nacogdoches Montrey; mais il n'était pas destiné à y fournir une longue carrière; car, il y avait à peine un an qu'il donnait ses soins à son troupeau dispersé, lorsqu'il tomba victime de son zèle sous les coups de quelques sauvages.

Quoique manquant de missionnaires, beaucoup d'Indiens restèrent longtemps de fervents catholiques; de sorte que quand Mgr Zimon leur fut envoyé en qualité de Visiteur Apostolique, il raconte que bien souvent il se lassait à administrer à des milliers de personnes le sacrement de la confirmation. En 1847, le Texas put enfin être érigé en diocèse de Galveston, grâce

au zèle de Mgr Odin, qui, déjà consacré depuis 1842, en fut alors nommé évêque. Ce prélat fut dernièrement transféré au siège de l'église métropolitaine de la Nouvelle Orléans, et le siège de Galveston resta vacant. Depuis la mort du P. Diaz, martyrisé en 1832, comme nous l'avons dit, notre ordre en avait donc disparu; mais Mgr Odin, connaissant par expérience le grand bien qu'y avaient opéré les Franciscains, ne prit de repos que lorsqu'il les y vit rétablis au moins sur un certain pied. Ce fut en 1859 qu'ayant rencontré le R. P. Emilien d'Azzano à la Nouvelle Orléans, où il s'était rendu pour quelques affaires, il ouvrit à cet effet des négociations qui aboutirent à une heureuse issue, de sorte que le R. P. Augustin de St Damien d'Asti alla bientôt prendre possession de la mission de la ville et du district de Houston, avec le Tierçaire Mexicain Fr. Trinité Torres, et fut rejoint peu de temps après par le P. Félix de Cannobbio, le P. Pacifique d'Arlem, et le Fr. Théobald de Novella, laic profès.

Depuis que la guerre a interrompu les communications avec cet Etat, il y a plus de neuf mois que nous n'avons pu recevoir aucune nouvelle de nos confrères. Nous n'en rendons pas moins de vives actions de grâces à Dieu de ce que l'ordre Franciscain ait commencé à revivre sur un sol où tant d'églises encore debout, des aqueducs et d'autres travaux publics, exécutés par des mains indiennes sous la direction de nos Pères, semblaient réclamer hautement leur retour. Et je suis heureux de le dire, il serait aussi facile de le rétablir dans beaucoup d'autres endroits de l'Amérique qu'au Texas. En effet, les Evêques sont généralement tout disposés à nous confier des missions, et même ils le désirent, tant à cause du manque d'ouvriers évangéliques, que par leur extrême bienveillance pour l'ordre Franciscain, dont le nom vénéré se trouve à chaque page de l'histoire de l'Amérique. L'unique difficulté vient du petit nombre des sujets propres à ce ministère. Car aujourd'hui les missions dans ces contrées ne sont pas restreintes, comme autrefois, aux seules tribus indigènes de sauvages; il faut, au contraire, s'adresser à des hommes venus de toutes les parties du globe, et déployer constamment la plus grande activité, comme l'exigent le caractère même et les besoins d'une semblable population. Ainsi les religieux à envoyer en ces lieux doivent être non-seulement de bons religieux, mais des jeunes gens vigoureux et instruits ; autrement ils serviraient peu, et l'on ne pourrait guère attendre un heureux résultat de leurs efforts. J'espère profiter de mon voyage à Rome, lors de la réunion du chapitre général, pour en choisir un certain nombre que pourront fournir nos différentes Provinces. Quant aux moyens de subsistance, la Providence ne nous laisse manquer de rien; le caractère des habitants s'accorde très-bien avec celui des Franciscains; nous n'avons ici qu'à suivre notre chemin, en nous faisant tout à tous, pour l'amour de Jésus-Christ, suivant l'avis de l'apôtre des nations.

(*Sera continué*).

III.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettre où le P. LOUIS-MARIE DE JÉSUS, *Observ. de la Province de St-Louis de France, rend compte au* T. R. P. JOSEPH ARESO, *son ministre Provincial, de son voyage et de celui de ses compagnons, quand ils se rendirent en mission dans la république de Bolivie.*

Valparaiso ce 25 janvier 1862.

Mon très-révérend Père,

Partis de Bordeaux le 19 octobre 1861, comme vous le savez déjà, nous sommes arrivés, après une rapide et très-heureuse traversée, en cette ville de Valparaiso le 18 janvier de cette année : grâce dont nous nous reconnaissons obligés à vos saintes prières et à celles de tous nos frères de France.

Je trouvai ici trois familles qui se montrèrent prêtes à nous munir de tout ce dont nous pourrions avoir besoin pour continuer jusqu'à Chuquisaca notre voyage, lequel sera de près de vingt jours tant par mer que par terre : M. Joachim Errero voulut prendre seul cette charge. C'est un homme extrêmement estimable que Votre Paternité sera heureuse de connaître bientôt personnellement ; car le 3 du mois prochain il doit s'embarquer pour la France, où il ne tardera point à vous visiter, après son arrivée, ayant à vous communiquer je ne sais quelles affaires de la part de nos religieux de Chuquisaca. Il est cousin d'André Errero, notre célèbre Missionnaire Apostolique, qui a travaillé avec un zèle si ardent à la diffusion de la foi catholique dans la république de Bolivie.

Je m'embarquerai pour Chuquisaca le 23 du courant avec les frères Antoine et Martin ; Thomas, Fidèle et François resteront encore ici une dizaine de jours, jusqu'à ce que soit déchargée la cargaison du navire sur lequel nous sommes venus de France, et où en vérité nous avons été parfaitement traités.

Les habitants de ce pays me plaisent beaucoup par leur douceur et les bons sentiments dont ils font particulièrement preuve dans leurs rapports avec les religieux. Le premier jour que j'ai célébré ici la Sainte Messe, j'ai éprouvé le plus grand bonheur à donner la communion à un grand nombre de personnes, et je n'ai ensuite pas été moins édifié de la dévotion et de la modestie avec lesquelles les tierçaires ont accompagné la procession du Très-Saint Sacrement, le troisième dimanche du mois, consacré à notre Père Séraphique. Mais en même temps je me sentais profondément triste en pensant à l'indifférence qui règne aujourd'hui en Europe en fait de religion, bien qu'il n'y ait pas une partie du monde aussi favorisée de l'amour de Dieu ; car c'est Dieu qui y a suscité des milliers de ministres, constamment appliqués à travailler au salut des âmes.

Ici à Valparaiso, ville d'environ 20,000 habitants, il y a un assez bon nombre de couvents cloîtrés : des Augustins, des Dominicains, des Jésuites, des frères adonnés aux œuvres de charité ou à l'enseignement ; et de notre ordre, des récollets et des observantins, outre près de 200 tierçaires.

Santiago, capitale du Chili, ville où l'on ne compte pas moins de 200,000 âmes, possède aussi un couvent de récollets avec près de soixante religieux, un couvent d'observantins, et beaucoup d'autres maisons religieuses, outre mille tierçaires.

Votre Paternité sait que notre ordre a un grand nombre de provinces en Amérique. J'ai été bien heureux d'entendre tous ceux qui m'ont parlé de Chuquisaca me dire beaucoup de bien de nos confrères qui y résident, et qui sont vénérés par le peuple comme de vrais serviteurs de Dieu ; tant leur zèle est grand pour sa gloire et pour le salut des âmes. On m'a fait les mêmes éloges du couvent de la Paz, auquel sont destinés les frères Thomas, Fidèle et François. Je déplore seulement notre petit nombre en face de la grande vigne qui réclame nos soins et notre culture. C'est pourquoi je prie votre Paternité de réunir les religieux qui se sentiraient appelés à l'œuvre des saintes Missions et de les envoyer en Bolivie, où un vaste champ sera ouvert à leur zèle apostolique, et leur permettra de recueillir une moisson abondante pour le grenier mystique du souverain Père céleste. J'ajoute que votre Paternité avec tous ses fils, nos bien aimés confrères, a ici une terre bénie dont tous les habitants vous recevraient à bras ouverts, s'il arrivait (ce qu'à Dieu ne plaise !) que les vicissitudes de l'Europe vous contraignissent à abandonner notre cher pays, pour lequel nous ne cessons d'adresser chaque jour de ferventes prières au Seigneur.

Dieu vous conserve, mon Très Révérend Père, de longues années pour le bien de la France et pour l'avantage de notre province de St Louis ; ne nous oubliez jamais dans vos prières.

Votre humble fils,

Fr. Louis Marie de Jésus,

Missionn. apost. Min. Obs.

IV.

DALMATIE.

COUVENTS ET PAROISSES GOUVERNÉS PAR LES MISSIONNAIRES FRANCISCAINS DE LA PROVINCE DU SAINT SAUVEUR EN DALMATIE.

Nos lecteurs apprendront certainement avec plaisir que sur le territoire de la Dalmatie les curés et les missionnaires de ces peuples sont aussi des Franciscains, qui, au milieu des cruelles vicissitudes que ces contrées eurent à souffrir de la part des Turcs, y restèrent avec une constance

intrépide pour défendre et cultiver cette partie choisie du troupeau de Jésus-Christ. Voici quels sont les lieux où ils ont un couvent et charge d'âmes.

I.

COUVENT DE ZAOSTROGH.

Ce couvent est situé dans une position agréable près de la mer, et est dédié à la Bienheureuse Vierge Marie dans le mystère de son Assomption. Il y a très-longtemps qu'il existe, et l'on ne sait à quelle époque il a été fondé. Il y eut d'abord un cloître de Basiliens à l'endroit appelé *Skadarich*, près du couvent actuel; mais ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de décombres[1]. Aux Basiliens succédèrent les Augustins, que le gouvernement impérial, représenté alors dans ces régions par Xarko Hunskij, ban résidant à Clissa, expulsa pour les motifs énoncés dans les lettres d'investiture délivrées aux Franciscains. Le même ban s'adressa au provincial de Bosnie et en obtint pour ce couvent six religieux, qu'il mit en possession et du local et des immeubles[2]. Il ne reste aujourd'hui plus rien de l'ancien couvent; car les Turcs y mirent le feu au moins deux fois. Le couvent actuel a été construit peu à peu par les Franciscains, après que les Turcs eurent été chassés de Macarsca et de son territoire. Ainsi l'église qui en dépend n'a été élevée qu'en 1747[3]. On y conserve une chasuble faite du manteau royal d'Etienne-Thomas, roi de Bosnie.

PAROISSES :

de *Dervenik* (sous le vocable de St-Georges). . 545 âmes.
Curé : le R. P. Ange Mattutinovich, Ex-Défin.
de *Zaostrogh* (Ste-Barbe). . . . . 511 "
Curé : le R. P. Augustin Gojak.
de *Polazza* (St-Etienne). . . . . 357 "
Administrateur : le R. P. Jean Raich.
de *Brist* (Ste-Marguerite). . . . . 401 "
Curé : le R. P. Jean Raich.
de *Gradaz* (St-Michel). . . . . 536 "
Vice-doyen-curé : le R. P. Jean Sutrich.
de *Fort'opus* (Ste-Etienne). . . . . 747 "
Doyen-curé : le R. P. Jean Grupcovich-Puglian.

1) Norinio, p. 39.

2) Nous voïvode Xarko Hunskij.... pour les justes motifs qui ont déterminé notre esprit, etc. Donné à Clissa le 10 septembre 1468 (Diplôme original sur parchemin, conservé aux archives du couvent de Zaostrogh).

3) Inscription lapidaire placée sur le frontispice de la grande porte de cette église.

de *Komin* (St-Antoine de Padoue). . . . . . 526 âmes.
Curé : le R. P. Joseph Suman.
de *Metcovich* (St-Elie). . . . . 930 "
Curé lecteur : le R. P. Vincent Janovich.
de *Bacchina* (St-Georges). . . . . 421 "
Curé : le R. P. Laurent Lozo.
de *Plina* (sous le vocable de l'Assomption). . 537 "
Curé : le R. P. Félix Vadanovich.
de *Passicina* (Tous les Saints). . . . . . . 471 "
Curé : le R. P. Augustin Grimani.
de *Vergoraz* (sous le vocable de l'Assomption). . 1068 "
Curé : le R. P. Luc Anicich.

II.

COUVENT DE XIVOGOSTE.

Ce couvent est dédié à la Sainte-Croix. Les religieux Mineurs Obs. de Brocno (près de Monstar), fuyant la persécution des Musulmans qui venaient, dans leur cruauté, de dévaster ce couvent, arrivèrent à Drasnizze. De là ils passèrent à Xagnevo, et enfin à Xivogoste, où ils posèrent les fondations du couvent actuel vers l'an 1612[1]. Au temps de la domination des Turcs, il fut plusieurs fois pillé, mais jamais incendié. Lors de l'invasion française, il fut supprimé, et ses biens furent confisqués[2]; mais la piété de l'empereur François Ier le restitua avec ses possessions à la Province religieuse dont il faisait partie[3]. On conserve dans ce couvent un ostensoir, envoyé en don par le même empereur : présent digne de cet auguste monarque, dont toute la Province franciscaine du Très-Saint Rédempteur conserve à jamais le doux souvenir. Un firman (*Hatti Shérif*) du grand Seigneur dispensait à perpétuité du prix du sang (*Karrarina*) les religieux de ce couvent[4].

PAROISSES :

de *Drasnizze* (St-Georges). . . . . 521 âmes.
Cure vacante.
d'*Igrave* (La Vierge du Rosaire). . . . . . . 499 "
Curé : le R. P. Grégoire Urlich.
de *Xivogoste* (St-Regnier). . . . . 530 "
Curé : le R. P. François Ratcovich.

[1]) Charte du couvent, du 18 nov. 1720. — Norinio, p. 46, n° 21.
[2]) Décret d'expulsion, du 26 octobre 1807.
[3]) Décision souveraine du 22 sept. 1820, n° 29696/3746.
[4]) Décret Turc; rapport présenté par le couvent, en 1720, au chef de la province.

de *Zavojane* (Nativité de la Ste Vierge). . . . 1874 âmes.
Curé : le R. P. Bartolo Sliscovich.
de *Potravje* (SS. Philippe et Jacques). . . . 1703 „
Curé : le R. P. Luc Suman.

III.

COUVENT DE MACARSCA.

C'est hors de la ville, près de la mer, que se trouve le couvent des Franciscains, anciennement dédié à St Pierre[1], et maintenant à la Bienheureuse Vierge Marie Notre-Dame de grâce. On ignore l'époque précise de sa fondation. Les PP. Augustins furent les premiers qui l'occupèrent; mais ils en furent expulsés, comme de celui de Zaostrogh et pour les mêmes motifs, par le ban de Clissa, Xarco Hunskij, en 1468, et remplacés par six Frères Mineurs Observantins que consentit à y envoyer le provincial de l'Argentine[2]. Les Franciscains restèrent en possession du petit couvent, alors composé seulement de cinq chambres qui existent encore, parce qu'elles étaient voûtées. Ils y avaient ensuite ajouté un très-bel édifice, que le Saint Siége assigna en 1518 en résidence aux évêques de Macarsca, et pendant plusieurs siècles l'église conventuelle servit de Cathédrale et de Paroisse[3]. Mais les Turcs ne tardèrent pas à mettre le feu au bâtiment. Les Vénitiens en firent autant, quand il fut relevé, parce qu'ils supposaient que les Turcs s'y étaient renfermés[4]. Enfin les mêmes Pères Franciscains parvinrent à relever la maison sur un meilleur pied que jamais en 1762. C'est dans l'église du couvent que sont déposées les dépouilles mortelles des deux évêques de Macarsca, Pierre Cacich et Marien Lisgnich. Un certain Déodat Dimitro[5], ayant tué l'exacteur Turc, nommé *Emin*, dans le petit village voisin de Macar, prit la fuite pour se mettre en sûreté à Gelsa (île de Lesina), de telle sorte que la peine du prix du sang (*Karvarina*) retomba sur les religieux de Macarsca. Ceux-ci ne pouvant payer sur le champ la somme réclamée, le P. Gardien fut conduit par les Turcs dans les prisons de Livno, d'où il ne sortit que quand la communauté fut en état de payer jusqu'au dernier ducat[5]. C'est à Macarsca que se font pour la Province le troisième et le quatrième cours de théologie.

PAROISSES :

de *Bast* (sous le vocable de l'Assomption). . . 751 âmes.
Curé : le R. P. Laurent Lucich.

1) Gonzaga, 2e partie, p. 589; Norinio, liv. 1er p. 42.
2) Voir le diplôme relatif au couvent de Zaostrogh.
3) Archives du couvent; Farlati, t. IV, p. 192, 198.
4) Archives du couvent; Farlati, t IV, p. 198
5) Firman du sultan Turc.

de *Vello-Bardo* (St-Jérôme). . . . . 193 âmes.
Curé : le R. P. Pacifique Parun.
de *Tucepi* (St-Antoine de Padoue). . . . . 833 〃
Curé : le R. P. Antoine Jellavich.
de *Cozizza* (St-Elie). . . . . 1277 〃
Curé : le R. P. Jean Simich.
d'*Uglïane* (St-Antoine de Padoue). . . . . 1955 〃
Curé : le R. P. Luc Tommassevich.
Coopérateur : le R. P. Félix Vucoevich.

IV.

COUVENT DE St-MARTIN DE LA BRAZZA.

Dans la partie orientale de l'île de Brazza s'élève le couvent des Franciscains de l'observance, dédié à St Martin évêque. Ce fut dans l'origine une maison de refuge pour les Pères de Macarsca, à l'époque où cette ville et ses environs gémissaient sous la domination tyrannique des Musulmans, de même que l'hospice de St Antoine, qui se trouve à St Georges (île de Lesina), servait d'asile aux Pères de Zaostrogh[2]. En effet, quand les Turcs se livraient aux excès de leur fanatisme, les religieux, à moins qu'ils ne se hâtassent de se jeter au plus vite dans des *gaettines* (sorte de barques) et de gagner les îles voisines, devenaient infailliblement victimes de la fureur musulmane[3]. En 1735 la maison fut érigée en couvent de retraite. Une seule Paroisse, dont les fidèles sont dirigés par les religieux, est annexée au couvent[4].

PAROISSE.

de *St-Martin évêque.* . . . . 403 âmes.
Curé : le R. P. Ange Zvittanovich.

V.

COUVENT D'IMOSCHI.

Le couvent qui existe aujourd'hui dans la bourgade d'Imoschi est dédié au Patriarche d'Assise St François. Quand les glorieuses armes vénitiennes, guidées par le brave général Mocenigo, l'eurent rendu maître de la bourgade et de la forteresse d'Imoschi, et en eurent chassé les Turcs, le général Vénitien offrit aux Pères Franciscains la maison du Cadi (juge) turc d'Imoschi, en récompense des grands services qu'ils avaient rendus pendant la guerre. Et sans perdre de temps, les religieux posèrent les fondements du couvent

[1]) Firman du sultan, juillet 1832. — Journal manuscrit du R. P. Nicolas Gojak, ex-définiteur, conservé dans ce couvent.

[2]) Documents déposés aux archives de Macarsca.

[3]) Journal du R. P. Gojak.

[4]) Norinio; p. 37. — Actes du couvent de Macarsca.

actuel, qui fut terminé en 1735, au lieu même où s'élevait la maison du Cadi[1]. La Paroisse est annexée au couvent.

PAROISSES :

d'*Imoschi* (St-François). . . . . 1265 âmes.
Curé vice-doyen : le R. P. Antoine Perrich.
de *Vignane* (St-Roch). . . . . 1483 "
Curé : le R. P. André Pervan, ex-définiteur.
de *Prolaxaz* (St Michel). . . . . 1735 "
Curé : le R. P. Charles Balich.

VI.

COUVENT D'ALMISSA.

Pour échapper à la tyrannie des Turcs, les religieux du couvent de Prolaxaz, livré aux flammes, se retirèrent sur les côtes. Arrivés dans le voisinage de la ville d'Almissa, ils eurent le bonheur d'être reçus avec la plus grande humanité par la bourgeoisie, qui à cette époque y était nombreuse, riche et florissante. Ce n'est pas tout; les habitants pleins de compassion cédèrent gratuitement aux religieux, outre quelques parcelles de terre, une petite chapelle dédiée à la Bienheureuse Vierge Marie du Carmel, et dite de Scalizze[2]. Aussitôt les Mineurs jetèrent les fondements du couvent actuel et de l'église moderne[3]. En 1718, ce couvent, aujourd'hui placé sous le vocable de la Bienheureuse Vierge du Carmel, fut canoniquement reconnu comme dédié au Saint Patriarche François[4].

PAROISSES :

de *Runovich* (Notre-Dame du Carmel). . . . 1423 âmes.
Curé : le R. P. Pascal Ujevich.
de *Podbabje* (St Luc). . . . . 1595 "
Curé : le R. P. François Cucavizza.
de *Ricizze* (St-Jean-Baptiste). . . . . 1101 "
Curé : le R. P. Ange Udiljak, décoré de la Croix du mérite.
de *Lovrech* (le-St Esprit). . . . . 1668 "
Curé : le R. P. François Pussich.
de *Studenze* (St-Elie). . . . . 1348 "
Curé : le R. P. Antoine Ravlich.

[1]) Acte daté du 26 avril 1736. — Norinio, p. 47, n° 6. — Acte de Jean Camocini, du 25 novembre 1725.

[2]) Investiture du 21 juillet 1715.

[3]) Archives de la province; documents déposés en ce couvent.

[4]) Archives de la province de Sebenico, p. 240. — Norinio (page 47) en fixe la fondation à l'année 1725.

VII.

COUVENT DE SIGN.

Les religieux mineurs du couvent de St Pierre de Rama, en Bosnie, ne pouvant souffrir plus longtemps la persécution des Musulmans, l'abandonnèrent en 1686 et allèrent se réfugier sous les murs de Sign. Là, ayant trouvé un asile tout à côté d'une mosquée turque, ils la convertirent suivant les rites sacrés en église chrétienne, qu'ils dédièrent à St François; puis ils construisirent un petit couvent et s'y établirent. Aujourd'hui ce lieu porte encore ce nom, bien qu'il ne reste plus rien de ce qui y existait alors[1]. Ils y demeurèrent peu de temps à cause de la persécution des Turcs et allèrent d'abord à Dugopoglie, puis à Klissa, et descendirent ensuite à Spalato, jusqu'à ce qu'enfin ils retournèrent un beau jour à Sign. Ils n'avaient rien avec eux; toute leur fortune consistait en une image miraculeuse de la Très-Sainte Vierge, qu'ils avaient emportée de Rama, et qu'on vénère encore dans l'Eglise de Sign[2]. Lorsque les troupes vénitiennes eurent triomphé des Turcs, qui étaient parvenus en 1715 à s'emparer de Sign et de sa forteresse et y avaient commis toute sorte d'excès, et qu'ensuite la paix eut été conclue entre les puissances belligérantes, les Franciscains jetèrent les fondements tant du couvent que de l'Eglise, qu'ils dédièrent à Notre-Dame de Grâce[3]. Les religieux souffrirent beaucoup des excursions des Musulmans. Le P. Nicolas Barcich, enlevé par les Turcs, fut écorché tout vif dans leur camp, et le P. Paul Vuscovich fut conduit comme un esclave dans les prisons de Bagdad[4]. La munificence et la piété des souverains comblèrent de bienfaits cette famille religieuse[5]. La Paroisse est annexée au couvent où la Province Franciscaine a son gymnase.

PAROISSES :

de *Sign* (l'Assomption). . . . . 5502 âmes.
Curé vice-doyen : le R. P. André Plavsa.
d'*Ervazze* (tous les Saints). . . . . 1240 "
Curé : le R. P. Bonaventure Bogich, ex-définiteur.
d'*Ottok* (St-Luc). . . . . 1240 "
Curé : le R. P. Joseph Buglian.
de *Dizmo* Sup. (St-Jean-Baptiste). . . . . 725 "
Curé adjoint : le R. P. Grégoire Cotromanovich.
d'*Ogorie* (St Grégoire martyr). . . . . . 3630 "
Curé : le R. P. Joseph Suste.
Coopérateur : le R. P. Jean Cavka.

1) Histoire ducale de Daniël Dolfin, 12 septembre 1692.
2) Archives de la Province, p. 235. — Norinio, p. 47.
3) Archives de la Province, p. 335.
4) Norinio, p. 86.
5) Chartes ducales et investitures du couvent.

de *Barstanovo* (l'Assomption). . . . . 784 âmes.
Curé : le R. P. Nicolas Marsich.
de *Tiarice* (le St-Esprit). . . . . 1450 "
Curé : le P. Antoine Pogliak.
de *Lechievizza* (St-Martin). . . . . 1071 "
Curé : le R. P. Luc Gargich.
de *Suhidol* (St-Etienne, premier martyr). . . . 1085 "
Curé : le R. P. Ambroise Ellac.
de *Czvarglievo* (SS. Philippe et Jacques). . . 1508 "
Curé : le R. P. Jean Guerich.
de *Vissoka* (la Purification). . . . . 1961 "
Curé doyen : le R. P. Douat Bullich.
de *Pargomet* (St-Etienne, premier martyr). . . . 1559 "
Curé : le R. P. François Xunich.
de *Gliubitovizza* (St-Grégoire Pape). . . . . . 1040 "
Curé : le R. P. Jean Vuicich.
de *Bristivizza* (St-Jean-Baptiste). . . . . . 500 "
Administrateur : le R. P. Jean Vuicich.

VIII.

COUVENT DE KNIN.

La flotte vénitienne victorieuse, commandée par le valeureux capitaine Alexandre Molin, s'empara en 1689 tant de la bourgade que de la forteresse de Knin. Un certain P. André Ressizza du couvent de Vissovaz obtint de ce général, en récompense de ses services, la maison et le jardin d'un turc qui se nommait *Ibrahim Portur*[1]. C'est là que les Franciscains jetèrent les fondements de leur couvent, qui fut reconnu en 1705, et de leur église, qu'ils placèrent sous l'invocation de St Antoine de Padoue. Les chrétiens, tandis qu'ils occupaient Knin, convertirent suivant les rites sacrés une mosquée en Eglise et la dédièrent à St Jérôme, parce qu'ils s'étaient rendus maîtres des lieux le jour consacré à ce Saint, et ce fut l'église paroissiale de la bourgade. Le Révérendissime Mgr Calegari, évêque de Sebenico, confia la paroisse aux Franciscains en 1695, et depuis lors elle est annexée au couvent[2].

PAROISSES :

de *Knin* (St-Jérôme). . . . . 1010 âmes.
Curé : le R. P. Joseph Marin, ex-définiteur.
de *Kievo* (St-Michel Archange). . . . . . 1330 "
Curé : le R. P. Antoine Annich.

[1]) L'investiture eut lieu le 28 décembre 1689

[2]) Documents originaux du couvent. — Archives de la Province, p. 240. — Norinio en fixe la fondation vers l'an 1686, p. 48, n° 11.

de *Verpoglie* (St-Jacques apôtre), ... 1201 âmes.
Curé : le R. P. Bonaventure Marinovich.

IX.

COUVENT DE VISSOVAZ.

C'est dans une petite île, entourée de toutes parts des eaux du fleuve Karka, que se trouve depuis l'an 1400 le couvent des Franciscains, primitivement occupé par les Pères Augustins, et alors dédié à St-Paul[1]. L'église, appelée par quelques uns *Lapis Alba*, est maintenant consacrée à Notre-Dame de Grâce. Les religieux de ce couvent souffrirent beaucoup au temps de la domination turque. Deux cadis, sous la juridiction desquels se trouvait le couvent, celui de Scardona et celui de Dernis, ne cessaient de les accabler des plus lourds tributs. Mais comme les Musulmans de Scardona étaient les plus barbares et que ceux de Dernis se montraient plus humains, les religieux abandonnèrent Vissovaz et se retirèrent à Kobigliaca, lieu soumis à la juridiction du Séraskier Hallil Hoggia de Dernis, homme compatissant qui, tout Turc qu'il fut, s'intéressait aux persécutés.

Il leur prêta donc six cents réaux, afin qu'ils se construisissent une demeure à Kobigliaca; et cet argent, il le leur donna, sur son lit de mort, en biffant leur dette sur ses registres, et en y écrivant de sa propre main : *illis pauperculis fratribus dono mutuatos nummos, ne post meam mortem propter eos molestentur à Turcis* (je donne à ces pauvres religieux les sommes que je leur ai prêtées, de peur qu'après ma mort les Turcs ne les tourmentent à ce propos). Hoggia avait bâti près de sa maison à Dernis la Mosquée, qui est actuellement l'église de St Antoine. Chaque matin les Prêtres se rendaient sur une barque de Kobigliaca à l'église de Vissovaz : ils y célébraient les divins sacrifices et portaient avec eux, en chantant dans l'aller et le retour l'hymne *Ave Maris Stella*, l'image de la Bienheureuse Marie, que l'on vénère aujourd'hui dans l'église de St Laurent à Sebenico[2]. Après la mort d'Hallil-Hoggia, les Turcs de Dernis se déchaînèrent contre les religieux, qui se voyant peu en sûreté à Kobigliaca, se retirèrent de nouveau à Vissovaz. Il arriva une nuit, en 1645, qu'un turc, leur ennemi juré, traversa secrètement le fleuve à la nage, démarra le bateau qui leur servait comme aujourd'hui pour le passage, aborda à terre, et là fit embarquer une bande de fanatiques avec laquelle il assaillit à l'improviste le couvent et le pilla. Deux Pères, ex-définiteurs, à qui leur vieillesse rendait la fuite impossible, furent pris par les Musulmans, puis étranglés et enfin pendus à deux ormes (d'où le nom de Vissovaz a été donné à la petite île). Un troisième prêtre, qui

[1]) Gonzaga, 2e partie, p. 589.

[2]) Archives de la Province, p. 230. — Relation faite par le R. P. André Ivancovich, le 14 oct. 1852, dans le même couvent de Vissovaz.

cherchait son salut dans la fuite, fut fusillé[1]. Quand la persécution musulmane se fut calmée, deux de ceux que la Providence avait voulu sauver et qui s'étaient réfugiés à Sebenico, se souvinrent de ce premier séjour, où, loin du tumulte du monde, ils s'adonnaient à la prière, à la contemplation, à l'étude, et goûtaient les faveurs célestes; en 1670, ils retournèrent donc à Vissovaz et en rebâtirent les murs détruits[2]. Ce couvent et l'église actuels sont des constructions élevées depuis que les Musulmans ont été expulsés de ces lieux[3]. Plusieurs évêques de Scardona, membres de l'Ordre des Franciscains, résidèrent en ce couvent du temps des Turcs[4]; et c'est encore là que se trouve le Noviciat de la Province.

PAROISSES :

de *Dervis* (St-Jean-Baptiste). . . . . . . 3618 âmes.
Curé-Doyen : le T. R. P. Bonaventure Mlinar, lecteur jubilaire du collége.
Curé coopérateur : le R. P. Bonaventure de Marich.
de *Gradaz* (l'Assomption). . . . . 1906 "
Curé : le R. P. Jean Collar.
de *Miglievzi* (le Très-Saint Nom de Jésus). . . 1793 "
Curé : le R. P. Antoine Mazzalin.
de *Mirilovich* (l'Assomption). . . . . 3400 "
Curé : le R. P. Jean Vulnovich.
Coopérateur : le R. P. Roch Barrich.
de *Verlicca* (Notre-Dame du Rosaire). . . . 3016 "
Curé-Vice-Doyen : le R. P. Antoine Inkich, ex-définiteur.
Coopérateur : le R. P. Daniel Mario, lecteur.
de *Promina* (St-Michel Archange). . . . . 3582 "
Curé : le R. P. Matthieu Xixich, ex-défin. décoré de la croix du mérite.
Coopérateur : le R. P. Matthieu Labor.
de *Kljake* (St-Elie prophète). . . . . 1620 "
Curé : le R. P. Matthieu Kulussa.
de *Bagnevzi* (St-Jean-Baptiste). . . . . . 599 "
Curé : le R. P. Paul Bujas, ex-définiteur.
de *Dubravizze* (Ste-Catherine). . . . . ,
Curé : le R. P. Bonaventure Bronich, ex-définiteur.

[1]) *Ramus Viridantis Olivæ,* p. 56, année 1646, section 8.
[2]) Antoine Barbazo, 3 avril : Emo 22 avril 1670; Archives de la Province, p. 230.
[3]) Le P. Balsich, 1735, inscription lapidaire.
[4]) Le P. Vignali, abrégé d'histoire manuscrit; et le R. P. Palatianò, 10e livr. p. 370.

de *Ruppe* (St-Georges martyr). . . . . . . 775 âmes.
Administrateur : le R. P. Silvestre Tarboglav.
de *Kerkovich* (Tous les Saints). . . . . . . 500 "
Curé : le R. P. Ange Brajcovich.
de *Vaciane* (St-Antoine de Padoue). . . . . 672 "
Administrateur : le R. P. Brajcovich.
de *Lissane* et *Ostrovizza* (St-Michel Archange). . 666 "
Admin. : le P. Brajcovich.
de *Stancovezi* (l'Assomption). . . . . 994 "
Curé : le R. P. Pascal Bacich.
de *Cista* (St-Georges). . . . . 333 "
Admin. : le R. P. Bacich.

X.

COUVENT DE SEBENICO.

Les religieux qui parvinrent à se soustraire par la fuite au massacre de Vissovaz, arrivèrent à Sebenico et se fixèrent près de l'église de la Très-Sainte Vierge dans la bourgade de terre ferme. Touché de leur détresse, le provéditeur Vénitien Léonard Foscolo offrit aux Frères Mineurs le propre palais qu'il avait dans la ville, pour qu'ils le convertissent en couvent et y trouvassent une demeure stable et tranquille. Les religieux l'acceptèrent avec reconnaissance et en prirent possession, en 1652, à la pleine satisfaction de tous les honorables habitants[1]. L'établissement fut agrandi, ainsi que l'Eglise, dédié à St Laurent lévite et martyr, et reconnu comme couvent en 1656[2]. C'est là maintenant que se tiennent le premier et second cours de Théologie[3].

PAROISSES :

de *Terre-ferme* (la Naissance de la Sainte Vierge). 4383 âmes.
Curé-Doyen : le R. P. Antoine Bracus, décoré de la grande médaille d'or du mérite civil.
Coopérateur : le R. P. Luc Gulin.
de *Maddalena* (Ste-Marie-Madeleine). . . . 1045 "
Curé : le R. P. Miculandra.

XI.

COUVENT DE CARIN.

Le couvent est dédié à l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge et Mère Marie. La date précise de son origine remonte à l'an 1730[4]. Il y

[1]) Investitures et documents du couvent.
[2]) Corner provéditeur le 14 octobre 1656.
[3]) Les professeurs ont été approuvés par l'ancienne Haute Commission aulique impériale et royale pour les études à Vienne, après un examen subi par chacun d'eux dans un concours ouvert devant un institut public.
[4]) Dogat de Mocenigo, 31 août 1730.

avait un autre couvent un siècle auparavant, mais pas au même endroit. Celui dont nous parlons fut reconnu par le chapitre Provincial tenu au couvent de Brod en 1732 [1]. Il est placé dans une situation agréable et fort avantageuse pour le bien de la chrétienté du pays. C'est le Révérendissime et pieux archevêque de Zara, Zmajevich, qui a donné la pale représentant la Vierge immaculée et exposée sur le maître-autel de l'Eglise[2].

PAROISSES :

de *Crussevo* (St-Georges martyr). . . . . 975 âmes.
Curé : le T. R. P. Marc Vidossevich.
de *Perrusich* (l'Assomption). . . . . 804 »
Curé : le R. P. Charles-Sarich.

V.

CONSTANTINOPLE.

Lettre du P. Léopold d'Acquasanta, *obs. de la Province des Marches, au* P. Jérémie de Montesanvito, *gardien et Vice-Procureur des Missions au collége de St Pierre* in Montorio *à Rome, sur les progrès de la foi catholique dans la Custodie de Constantinople.*

Constantinople, couvent de Ste Marie à Péra, ce 4 mai 1862.

Très-Révérend Père Vice-Procureur,

La canonisation solennelle des martyrs du Japon, qui doit avoir lieu le jour de la Pentecôte, m'aurait inspiré un bien vif désir d'y assister; mais puisque je ne le puis en corps, je me contenterai de m'y trouver en esprit. Je profite donc de l'arrivée de notre P. Préfet, pour vous demander diverses choses que vous pouvez m'expédier à son retour. Et d'abord deux exemplaires des *Annales* des Missions Franciscaines, outre ce que vous verrez dans la note ci-jointe. De cette besogne comme de toutes celles que je vous ai déjà causées je vous offre mille remercîments, et je prie Dieu de vous en récompenser.

Mais je ne veux point négliger de vous faire part d'un grand motif de consolation qui nous est venu tout récemment à la fin du mois d'avril : c'est un fait dont l'on espère les résultats les plus féconds pour la tolérance et la liberté religieuse.

Sa Majesté le Sultan Abd-ul-Azis a, par son décret du 29 avril, prescrit au ministre de la guerre d'envoyer immédiatement dans tout l'Empire, aux chefs des divisions militaires, des ordres relatifs aux honneurs à rendre aux hauts ministres et fonctionnaires spirituels des différents cultes, Patriarches, Evêques, grands rabbins, etc., etc., quand ils seraient revêtus de

[1]) Archives de la Province, p. 241.
[2]) Documents originaux du couvent.

leurs insignes religieux officiellement reconnus. Et déjà les journaux constatent l'exécution de ce décret dans la capitale.

En conséquence, quand dans les processions solennelles le Très-Saint Sacrement passera devant un corps de garde, des postes ou des sentinelles, la troupe rangée en ligne devra le saluer militairement, en lui présentant les armes. C'est ce que nous pourrons voir de nos propres yeux le jour de la Fête-Dieu.

Le nombre des grecs-unis augmente de plus en plus; il y en a déjà près de cent cinquante familles qui se sont groupées autour de Mgr l'archevêque de Dramaz. Ce Prélat, qui s'institule le porte-drapeau du concile de Florence, a déjà officié deux fois pontificalement dans notre église, au milieu d'un concours très considérable, surtout de grecs, et ces cerémonies ont produit le meilleur effet; car beaucoup d'entre eux ont abjuré le schisme ont reconnu leur erreur, en voyant que rien n'était changé à leur liturgie, excepté le nom du Patriarche auquel a été substitué celui du Pasteur universel de l'église. Ce qui a grandement contribué à ce résultat, c'est un sermon en grec, approprié à la circonstance, que le Père Théophile de Castignano, curé de notre église, prononça au milieu de la première assemblée.

Maintenant Mgr Mélèce se rend à Rome pour faire sa visite *ad limina*. Oh! de quelle ferveur il se sentera embrasé quand il contemplera la majesté du Pontife assis dans la chaire infaillible de Pierre. Comme il se sentira affermi dans la foi catholique, quand il en observera de près la magnificence, et comme son âme tressaillera d'allégresse! Il doit partir le 14 de ce mois, avec Mgr Brunoni et notre Préfet.

A ces nouvelles du jour il ne vous sera pas désagréable que j'en joigne quelques anciennes, telles que je les ai puisées daus les archives de ce couvent de Ste Marie à Péra, en compilant, pour le chapitre général, une courte notice historique sur notre custodie de la stricte observance et sur notre mission à Constantinople. Elle contient la liste chronologique des missionnaires de notre ordre, chargés du gouvernement de diverses Eglises soit dans le Levant, soit au dehors, en qualité d'Evêques ou de Vicaires Apostoliques. Je la joins à ma lettre, pensant que vous voudrez bien la communiquer au savant P. Marcellin de Civezza, afin qu'il la publie, s'il le juge convenable, dans ses Annales des Missions Franciscaines[1].

Pendant le chapitre, lorsque vous aurez occasion de vous aboucher avec le T. R. P. Provincial de notre Province de la Marche, veuillez lui présenter mes hommages de comprovincial et de subordonné; je suis sûr qu'il se fera un plaisir de les transmettre à tous les Pères de la Province mère.

[1]) Voir la quatrième partie.

Veuillez me tenir au courant de ce qui se passera au chapitre, pourvu que cela ne vous gêne pas trop. Je finis en vous saluant affectueusement et en me déclarant,

de Votre Très-Révérende Paternité

le très-dévoué et très-obéissant Serviteur,

FR. LÉOPOLD D'ACQUASANTA.

Missionn. Apost. des Min. Obs.

TROISIÈME PARTIE.

DIVERSES NOUVELLES SUR LES MISSIONS FRANCISCAINES.

GEMONA EN FRIOUL.

Nous croyons utile de prendre dans l'*Observateur Lombard* du 25 mars 1862 l'article suivant sur le prodigieux accroissement des sœurs Tierçaires Franciscaines destinées aux missions apostoliques, et établies à Gemona dans le Frioul.

Il m'a été donné aujourd'hui de faire une excursion dans le Frioul jusqu'à la délicieuse bourgade de Gemona, qui s'élève au pied des alpes carniques, là où s'ouvre la grande vallée du Tagliamento en face du fort d'Osoppo. Une matinée magnifique, une atmosphère calme et limpide, une nature souriante et projetant pour ainsi dire de tièdes rayons de printemps, tout m'invitait à sortir de la ville pour respirer un peu l'air frais de la campagne.

Toutefois un motif plus noble et plus saint me poussait à visiter ce château et ce bourg antiques, jadis honorés de la présence du grand Antoine de Padoue. On m'avait dit qu'une jeune et illustre dame Française, de très-haute naissance, le cœur enflammé de la charité de Jésus-Christ et du Patriarche d'Assise, y avait institué, depuis un peu plus d'un an, un ordre nouveau de vierges consacrées à Dieu, et érigé à ses frais un très-beau monastère de *Sœurs Tierçaires Franciscaines pour les missions apostoliques;* et qu'aujourd'hui même on devait admettre à la profession, au milieu de cérémonies solennelles, les premières novices, qui avaient généreusement donné leur nom à cet Institut Séraphique. Chemin faisant vers les montagnes du Frioul, je réfléchissais à la manière dont la main de la Providence avait conduit, des rives de la seine impériale jusqu'aux extrémités de l'Italie,

cette femme admirable, qui a ainsi planté sa tente sur les versants de la Carniole neigeuse. N'est-ce point une émule des Jeanne de Valois, des Angèle de Foligno, des Elisabeth de Hongrie, que cette chrétienne qu'on voit porter dans sa poitrine un cœur si grand, si noble, si digne de comprendre merveilleusement le cœur de François d'Assise et d'Antoine de Padoue, son fils premier-né? Voilà pourquoi elle sacrifie généreusement au bien des âmes et au triomphe de l'Eglise sa jeunesse, son esprit, ses talents, sa patrie, ses immenses richesses.

Arrivé au but de ma course, j'admirai, dans la charmante position qu'il occupe, un cloître grandiose, marqué de l'empreinte sévère du style gothique et révélant partout l'esprit de la pauvreté séraphique. Bientôt la sainte cérémonie commença : six religieuses de chœur et trois sœurs converses, toutes brillantes de jeunesse, d'innocence et de grâce virginale, devaient faire profession. Je ne chercherai point inutilement à décrire dans tous ses détails la pieuse solennité : elle me parut plus belle et plus touchante que je ne saurais l'exprimer. Je dirai seulement que, quand on vit ces neuf novices s'avancer vers l'autel, et, les pieds nus, vêtues d'une saie grossière de couleur grise, ceintes du cordon Séraphique, portant le chapelet et le scapulaire pendant à leurs côtés et le voile blanc sur leur tête, demander humblement au Père supérieur la grâce d'être admises au nombre des épouses de Jésus-Christ; quand on les vit se prosterner la face contre terre et bientôt s'ensevelir sous un drap funèbre; quand ensuite on entendit les religieux Franciscains entonner le chant des funérailles et la cloche sonner à tintements lents, comme le glas de la mort.... oh! le cœur de tous les assistants fut vivement, profondément ému, et il n'y en eut pas un seul qui ne versât des larmes du plus doux attendrissement.

Mais un spectacle plus beau et plus étonnant, qui fit sur mon âme une plus forte impression, ce fut de voir au moins quatre-vingts jeunes filles, qui en quelques mois étaient accourues à ce couvent des diverses parties de l'Europe, de France, de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, pour tout sacrifier, pour adopter le genre de vie le plus pauvre, le plus mortifié et le plus austère qu'on puisse imaginer : dormir sur des planches, marcher les pieds nus, sans autre chaussure que les sandales apostoliques, s'adonner aux jeûnes, aux veilles, aux mortifications, prononcer les quatre vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté et de persévérance dans l'institut, et professer dans toute sa rigueur la règle du Tiers-Ordre de St François, puis enfin se consacrer aux travaux et aux rudes fatigues des missions apostoliques dans les pays infidèles... Quelle tâche héroïque!

Oh! ce jour ne s'effacera jamais ni de mon cœur ni de ma mémoire! J'ai vu aujourd'hui la Sainte Fondatrice, la mère Marie Joseph de Jésus, de Paris, et il m'a semblé voir Ste Claire à Assise, entourée de ses nobles filles et compagnes, se présenter au grand Patriarche François, pour qu'il lui

coupât les cheveux et la consacrât à l'Epoux Céleste, Notre Seigneur Jésus-Christ. Certes, il y a eu aujourd'hui pour son cœur des moments bien solennels. Aussi ses yeux brillaient-ils d'une joie ineffable, son visage rayonnait d'un éclat céleste, et peu à peu des larmes d'émotion vinrent parler sous ses cils. Quand ensuite les novices eurent reçu sur leur tête le voile de la virginité et sur leur poitrine le crucifix des missionnaires, quand elles se furent couronnées le front d'un feston de roses et de lis, la mère Marie Joseph de Jésus pressa contre son sein ces filles bien aimées, et leur donna le baiser maternel de paix, et alors, oh! alors on devinait bien de quels doux sentiments son cœur était pénétré, et de quelle satisfaction inexprimable son âme surabondait. C'étaient là les premiers fruits précieux qu'elle recueillait dans le champ qu'elle avait ensemencé et cultivé de sa main; c'étaient les douces prémices qui s'immolaient au divin agneau; c'étaient les premiers germes d'espérance qui promettaient les plus riantes moissons pour un heureux avenir.

Femme magnanime, fille généreuse de la France, toi qui, animée de la vraie chasteté de l'Evangile et du désir d'imiter le Séraphin d'Assise, as quitté ton pays natal, pour venir arborer ta bannière sur le sol Italien, et y faire éclater les merveilles des œuvres du catholicisme, oh! reçois aujourd'hui de ma bouche les plus ardentes félicitations et les plus vifs remercîments du monde catholique. Mon cœur qui bat à la pensée de toute grande et sublime entreprise, et qui brûle d'amour pour ce glorieux champion du Christ, — le Bienheureux François! — ne peut que tressaillir d'une immense enthousiasme devant ton admirable et Séraphique Institution, et publier ton éloge à la face des nations.

Et vous, peuples assis à l'ombre de la mort, vous, pauvres esclaves des régions barbares, ouvrez votre cœur à la joie et à l'espérance, relevez hardiment la tête; car bientôt ces filles magnanimes de Jésus-Christ et de François traverseront les mers, et, le sourire des anges sur les lèvres, la douceur de l'Homme-Dieu dans le cœur, elles accourront près de vous, pour vous arracher à l'erreur, vous instruire de la vraie religion et vous assurer le bonheur du ciel.

Et vous, dirai-je encore, vous, infortunés du siècle, qui avez annoncé, dans un blasphème stupide, que *le catholicisme n'etait plus qu'un cadavre qu'il fallait ensevelir*, je vous supplie, après les mille arguments qui s'élèvent contre vous, de venir regarder ce nouveau monument de la fécondité de la Sainte Eglise catholique; loin d'être morte, comme vous le proclamez follement, elle vit toujours, et non-seulement elle vit, mais elle prospère, elle se fortifie, elle triomphe, elle acquiert chaque jour une nouvelle vigueur et une nouvelle jeunesse, ne cessant de produire des rejetons plus beaux et plus fleuris, et des germes plus précieux.

C. V.

ALBANIE. — 1862.

Nous recevons de Mgr Darien Bucciarelli, Mineur Observantin, évêque de Pulati en Albanie, une belle et longue relation de ses travaux apostoliques en ces contrées; dans l'impossibilité de lui donner place aujourd'hui, nous la réservons au prochain n° des *Annales*.

PALESTINE.

Du compte-rendu général de la custodie de Terre-Sainte, qu'a publié dans l'année courante (1862) le Révérendissime P. Bonaventure de Solero, Custode de cette colonie de Mineurs, nous extrayons la liste suivante des conversions, abjurations et réconciliations obtenues par ces Missionnaires Franciscains de 1856 à 1861.

1° Païens et infidèles.	9
2° Juifs.	4
3° Turcs.	101
4° Grecs.	147
5° Arméniens.	28
6° Cophtes.	75
7° Protestants.	54
8° Nestoriens, Monothélites et Jacobites.	26
Total.	444

Ajoutons que dans ce laps de temps les mêmes Pères ont célébré 108,356 messes pour leurs Bienfaiteurs tant vivants que trépassés.

—

Ouvrages imprimés par les mêmes Pères dans leurs ateliers typographiques au bénéfice de la Mission.

	Exemp.
1° Théologie morale de St-Alphonse de Liguori, traduite en arabe par le Très-Rév. P. Louis Omegna, Missionnaire apostolique de Terre-Sainte. 2 vol.	1500
2° Vanité du monde, par le P. Diego Stella, traduite en arabe. 4 vol.	2000
3° Psaumes traduits en arabe.	2500
4° Epîtres et Evangiles pour tous les dimanches et fêtes, en arabe.	1000
5° Maximes éternelles de St-Alphonse, traduites en arabe.	4000
6° Visites au St-Sacrement en arabe.	4000
7° Grammaire italienne.	1000
8° Pour l'assistance des moribonds.	1000
9° Chemin de la Croix en arabe, 2e édition.	3000
10° Abrégé de la doctrine chrétienne (italien-arabe).	1000

		Exemp.
11o	Méthode pour entendre avec fruit la Sainte Messe, 2e édit. .	1000
12o	Doctrine chrétienne (turque-latine).	500
13o	Abrégé de la doctrine chrétienne, en arabe, 2e édit. . . .	2000
14o	Abécédaire en arabe.	3000
15o	Abrégé de la grammaire italienne.	1500
16o	Calendrier à l'usage de la Mission de Terre-Sainte pour les années 1856-57-58-59-60-61.	28000
17o	Supplément au Bréviaire.	800
18o	Supplément au Missel Romain.	700
19o	La tour Antonia. — Mémoire historique du P. Alexandre Bassi.	400
20o	Les Martyrs Franciscains de Damas. — Mémoire historique du même.	500
21o	Méthode pour faire les exercices spirituels.	300
22o	Pieuse association pour la conversion des pécheurs.	500
23o	Lettres patentes pour les pèlerins.	2000
24o	Diplômes de bannière de Terre-Sainte pour Mgr le Patriarche.	500
25o	Adresse de Mgr Spaccapietra à S. S. le Pape Pie IX, en français et en latin.	1000
26o	Confrérie du S. Cœur de Marie, en arabe.	3000
27o	Diplômes pour les Bienfaiteurs de Terre-Sainte.	200
28o	Outre tous les imprimés nécessaires pour le secrétariat de Terre-Sainte et pour les chancelleries des consuls.	

Livres distribués gratuitement par l'imprimerie des Franciscains de Terre-Sainte.

	Exemp.
Aux missions et écoles de Terre-Sainte, livres divers.	9615
A Mgr le Patriarche Valerga pour son séminaire, etc.	1562
Aux sœurs de St Joseph pour toutes les écoles existantes en Terre-Sainte.	1235
A Mgr Basilios, évêque de Zachle dans le Liban.	276
Au pro-vicaire apostolique de la Mission Franciscaine de l'Afrique centrale.	847

DÉPART DE MISSIONNAIRES EN AVRIL ET MAI 1862.

Sont partis dans le cours de ces deux mois pour les missions de Bolivia dans la République Argentine, les Pères Grégoire Farant de Scarena, Obs. de la Province de Nice; Bonaventure Bueynski de Pratevinec, Obs. de la Province de la Pologne Prussienne; Léopold Ponti de Bologne, Casimir Schivi de Monticelli, Joseph Silvestre de Musiano, Bernard Bianchi de Castellazzo, Conrad Mari de Plaisance, Salvator Marra de Rimini, avec les frères lais Zéphirin Poggi de Minerbio, et Venant Bussani d'Imola, Observ.

de la Province de Bologne ; Ambroise Prati de Castel-Spina, avec le frère lai Félix Amani de Forgiano, Obs. de la Province Séraphique ; Modeste Ceccarelli de Monte-Roberto, Thomas Roscioni et Joseph Marini de Treja, avec le frère lai François Baldini de Monte Marciano, Obs. de la Province des Marches ; Paul Marie Marsulli de Bénévent, Rémy Pellegrini de Montefegatese, Ange Prosteda de Norma, avec le frère lai Dominique Narrecchi de Montecompatri, Obs. de la Province de Rome ; Antoine Buonomo de Cajazzo, Obs. de la Province de la Terre de Labour ; outre Pacifique Ziller et Simplice Sarzano de Naples, Tierçaires ; Hippolyte Porta, de Mollemont d'Aix, et Charles Farant de Scarena, jeunes étudiants, qui doivent, en arrivant là-bas, prendre l'habit de novices de chœur ; et enfin le Tierçaire Jérôme Grillo, fabricant d'ornements en stuc. A ceux-là il faut joindre les prêtres, clercs et frères lais de l'observance, dont les noms suivent, et qui sont partis en même temps pour les missions de Salta dans la même République Argentine : comme prêtres, le P. Pierre Pellicci de Lucques, Préfet Apostolique de la Province Séraphique de l'observance, Louis Di-Grazia de Castellabbate, de la Province de l'observance de Salerne, François de Cancellara, de la Province de la stricte observance de Bastilicate, Ludovic de Camajore, de la Province Séraphique de l'observance, Louis Cimarelli de Fuligno, idem, Louis Ballerini de Santa Maria Nuova, de la Province de l'observance des Marches, Bonaventure Capomagi d'Osimo, id. Emmanuel Marcucci de Chiaravalle, idem, Félicien Marchetti de Fano, idem, André Orlandi de Montignoso, de la Province de l'observance de Toscane, Melchiade Bertocchini du diocèse de Lucques, id. Nazaire Salvoni de Fivizzano, id. Claudien Lupicchini, id. Quirin Ansani de Medicina, id. Pascal Soriani de Lucigliano, id. Gabriel Boidi de Casal Cermelli, de la Province de l'observance de Bologne, Bienvenu de Vadi, id. Ferdinand de Castellazzo, id. et Florian de Cantalupo, id. — comme clercs, Ludovic de Frosinone, de la Province de l'observance de Rome, Janvier de Marigliano, id. Nazaire de Ferentino, id. et Ludovic Berni de Monsummano, de la Province de l'observance de Toscane. — comme frères lais, Vital de Rome, de la Province de l'observance de Rome, Cassien Panchetti de Samminiato, de la Province de l'observance de Toscane, Donat Carcelli de Sienne, id. Léonard de Faenza, de la Province de l'observance de Bologne, forgeron, Ambroise Bartoli de Piadena, idem, peintre et photographe, Antoine Cavallisi de Rome, idem, potier, Charles de Naples menuisier, Benoit de San-Giuliano, idem, Casimir Giannini de Lucques, agriculteur, idem, Nicodème Landucci de Lucques, id. Pascal de Casteldano, de la Province de l'observance de Gênes, id. Hyacinthe Colombati de Pergola, organiste, François de Spello, mécanicien, et Bernardin de Montefranco, forgeron.

QUATRIÈME PARTIE.

SÉRIE DES ARCHEVÊQUES, EVÊQUES ET VICAIRES APOSTOLIQUES, TANT ANCIENS QUE MODERNES, CHOISIS PARMI LES MINEURS OBSERVANTINS DE LA MISSION DE CONSTANTINOPLE.

1862.

1. Le P. Dominique Marengo de Scio (Chio) Observantin de la Custodie de Constantinople, fait évêque de Sira dans l'archipel par Urbain VIII en 1625.

2. Le P. Hyacinthe de Venise, Observantin, fait évêque de Milo par Urbain VIII en 1625.

3. Le P. Arsène de Milan, Observantin de la Province de Milan, commissaire de la Custodie de Constantinople, Pro-Vicaire apostolique de Smyrne, fut violemment embarqué pour Marseille par quelques hommes irréligieux; mais loin d'être condamné par Clément IX, il en reçut les bulles d'investiture du siège de Chypre, en 1668.

4. Le P. Léonard de Camajori, Lucquois, Observantin de la Province de Toscane, Curé de Smyrne, nommé évêque de Paphos en Chypre par Clément X en 1674.

5. Le P. Daniel Duranti d'Arezzo, Observantin de la Province de Rome, fut nommé archevêque de Scopia et administrateur apostolique de l'Eglise de Smyrne par Innocent XI en 1691; il y mourut octogénaire, après une résidence de 18 ans, en laissant de grands regrets.

6. Le P. Nicolas Portoghesi de Scio, Observantin de la Custodie de Constantinople. Ayant revêtu dès sa première jeunesse l'habit religieux à Scio, sa patrie, en décembre 1698, il fit de grands progrès dans l'étude, et devint un excellent professeur surtout des langues Orientales. Il fut Préfet apostolique à Tripoli, maître de langue grecque en Espagne, commissaire visiteur aux Canaries, et était Procureur général des missions à Rome, quand Clément XI le sacra en 1711 évêque de Sira dans l'Archipel. Il vivait encore en 1719.

7. Le P. Pierre Baptiste Mauri de Gaibagnate dans le Milanais, Observantin de la Province de Rome, Professeur de controverse, qualificateur de la Sainte Inquisition Romaine et universelle, Théologien de l'Eminentissime Cardinal d'Ada, fut nommé Vicaire Apostolique de Smyrne en Asie Mineure par Clément XI en 1718. Fait archevêque de Carthage *in partibus*, il fut le 18 mars 1720 transféré par le même Pontife du Siége de Smyrne à l'Eglise Patriarchale de Constantinople. Il était extrêmement zélé pour la propagation de la religion catholique, à laquelle il ramena un nombre très-considérable d'Arméniens, avec l'aide de Mgr Carabiet, Patriarche Arménien d'Ecmiazin. Sa science et sa sainteté le firent aimer et admirer par tous,

catholiques et non catholiques. Frappé d'apoplexie, il mourut universellement regretté le 11 avril 1730. Il fut d'abord enterré dans le cimetière commun avec une épitaphe fort honorifique[1], et de là transporté en 1859 dans l'église des Pères Mineurs à Péra.

8. Le P. Pierre François Lombardi de Turin, Observantin de la Province de St Thomas apôtre, ex-préfet de la mission de Constantinople, nommé Vicaire Apostolique de Smyrne le 13 août 1720 par Innocent XIII, puis évêque de Talia et Visiteur Apostolique de la mer Égée en 1721 par le même Pontife. Il mourut à Smyrne le 25 novembre 1721.

9. Le P. Antoine Maturi de Val-di-Sole, Observantin de la Province de Trente, Missionnaire Apostolique attaché à la Custodie de Constantinople, nommé Vicaire Apostolique de Smyrne le 5 mars 1722 par Innocent XIII, fait évêque de Sira dans l'Archipel en 1731, transféré de Sira à l'archevêché de Naxia, en qualité de primat métropolitain de l'archipel en 1733, et choisi par Clément XII comme Vicaire apostolique de Sira, pour y calmer l'exaspération des esprits dans le clergé et dans le peuple. Ce fut un prélat d'une grande vertu et d'un grand mérite. Il mourut à Sira le 15 avril 1751, regretté par tout l'Archipel.

10. Le P. Gaëtan de Porto, Observantin de la Province de Rome, était attaché, en qualité de Missionnaire apostolique, à la Custodie de Constantinople, lorsqu'il fut nommé évêque de Cotrone, d'où il fut transféré à l'archevêché de Reggio en Calabre par le pape Innocent XIII en 1722.

11. Le P. Jérôme Lenza de Perainno, Observantin, Missionnaire apostolique dans la mission de Constantinople, nommé en 1735 Vicaire apostolique de Smyrne par Clément XII, remplit ces fonctions pendant treize ans.

12. Le P. Raphaël de Val-di-Buono, Observantin de la Province de Trente, Missionnaire apostolique, nommé Pro-Vicaire apostolique Patriarcal de Constantinople par Clément XII en 1740, charge qu'il occupa d'une

[1]) D. O. M.
Ici dort dans la poussière — celui qui — ayant d'abord pris l'habit dans l'ordre Séraphique des Mineurs réformés — se montra plus grand que Mineur — et dirigea ensuite pendant deux ans l'Eglise de Smyrne avec une telle vigilance — que ne s'occupant ni de lui-même ni des siens — Pasteur fidèle du troupeau qui lui était confié — il fut fait archevêque de Carthage — par le Pape Clément XI très-bon et très-grand. — Remplissant dans cette métropole — avec le plus heureux succès les fonctions de vicaire patriarcal — il donna aux catholiques et aux non catholiques des exemples à admirer — à imiter — soigneux dans son gouvernement — prudent dans ses conseils — assidu et prompt à secourir les pauvres — zélateur parfait de la discipline ecclésiastique — brûlant du désir de propager et propageant la foi — pieux, savant, cher à tous les hommes — ici dort dans la poussière — l'Illustrissime et Révérendissime Pierre-Baptiste Mauri — qui enlevé à l'âge de LV ans par une maladie courte mais mortelle — trépassa à Péra de Constantinople le XI avril MDCCXXX.

manière digne d'éloges pendant plusieurs années. Il mourut à Constantinople le 27 avril 1764.

13. Le P. Jean Dominique de Valdagno, Observantin de la Province de Venise, ex-prélat de la Custodie de Constantinople, nommé en 1763 Vicaire apostolique de Smyrne par Clément XII. Il donna sa démission en 1781.

14. Le P. André de Brignano, Observantin de la Province de Milan, Préfet apostolique de la Custodie de Constantinople, nommé par Pie VI Pro-vicaire apostolique Patriarcal intérimaire le 26 septembre 1778.

15. Le P. Jules Marie d'Ameno, Observantin de la Province de Milan, professeur de théologie sacrée, ex-préfet de la Custodie de Constantinople, nommé par Pie VI le 18 août 1781 Vicaire apostolique de Smyrne, fait archevêque d'Arate *in partibus*, et transféré de Smyrne au Vicariat Apostolique Patriarcal de Constantinople par le même Pontife le 23 septembre 1788.

16. Le P. Pierre Graveri de Moretta, *Mineur Observantin*, nommé en 1786 évêque de Scio dans la mer Egée par Pie VI.

17. Le P. Pascal de Bergame, Observantin de la Province de Brescia, ex-préfet apostolique de la Custodie de Constantinople, Procureur général des Missions, nommé Vicaire apostolique de Smyrne par Pie VI en 1790; il remplit ce poste avec honneur pendant vingt-sept ans.

18. Le P. Augustin de Nocchi, Lucquois, Observantin, Délégué général, nommé coadjuteur du Révérendissime P. Pascal de Bergame dans le Vicariat apostolique de Smyrne par Pie VII en 1809. Il donna sa démission deux ans après, sans avoir quitté sa patrie, où on lui avait refusé son passe-port.

19. Le P. Candide de Leprignano, du couvent de St Bonaventure à Rome, Préfet Apostolique de la Custodie de Constantinople, nommé par Pie VII en 1812 coadjuteur *cum futurâ successione* du Vicaire apostolique de Smyrne. Il mourut d'apoplexie en 1814.

20. Le P. Louis Cardelli de Rome, Observantin de la Province de cette ville, Préfet Apostolique de la Custodie de Constantinople nommé coadjuteur *cum futurâ successione* du Vicariat apostolique de Smyrne par Pie VII le 16 décembre 1814. Le 26 juin 1816 il devint coadjuteur du même Vicariat pour toute l'Asie Mineure. Il fut ensuite fait archevêque de la même Eglise, dont le siège était vacant depuis 191 ans, investi en 1818 du Saint Pallium par le même Pontife, et transféré en 1832 par Grégoire XVI du siége de Smyrne à celui de l'archevêché d'Acrida *in partibus*. Il vit encore à Rome.

21. Le P. Louis Blancis de Ciriè, Observantin de la Province de St Thomas, apôtre, Préfet Apostolique de la Custodie de Constantinople, nommé évêque de Canàta *in partibus*, et administrateur apostolique de l'Eglise de Sira dans l'Archipel le 6 septembre 1825, puis évêque titulaire de Sira par Léon XII. Etabli délégué apostolique pour toute la Grèce en.... par Grégoire XVI, il fonda le séminaire, et bâtit l'Eglise cathédrale et le palais épiscopal. Il mourut à Sira le 30 octobre 1851.

22. Le P. François de Leonessa, Observantin de la Province Séraphique, Préfet de la mission de Constantinople, Professeur de théologie sacrée, fait en 1826 évêque de Santorin par Léon XII. Il renvoya les bulles, et refusa également l'évêché de Tine, île de la Grèce, et le titre de coadjuteur de Mgr Torresi dans le Vicariat apostolique Patriarcal de Constantinople.

23. Le P. Laurent Bergeratti de Giaveno, Observantin de la Province de St Thomas apôtre, Professeur de théologie sacrée, Missionnaire apostolique et Curé de la cathédrale de Smyrne, fait le 29 juillet 1856 évêque de Santorin, île de la mer Egée, par Pie IX.

Suivent les noms de prélats plus anciens, tels qu'on les lit dans un tableau existant aux archives, à l'exception de quelques-uns de ceux dont les noms précèdent.

LISTE DES EVÊQUES, PATRIARCHES, ARCHEVÊQUES ET VICAIRES APOSTOLIQUES, PRÉPOSÉS PAR LE SAINT SIÈGE APOSTOLIQUE AUX ÉGLISES DU DISTRICT DE CONSTANTINOPLE ET DE LA CUSTODIE DES RR. PP. MISSIONNAIRES APOSTOLIQUES FRANCISCAINS, ET PRIS DANS LE SEIN DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE DES MINEURS ET DE LEUR CUSTODIE POUR D'AUTRES ÉGLISES.

1. Le P. Ludovic d'Orvieto, Archevêque de Thessalonique, élu par Clément VI en 1345.

2. Le P. Nicolas de Machilona, nommé évêque de Scarpanto dans l'Archipel par Jean XXI en 1326.

3. Le P. Albert ..... nommé archevêque de Nicomédie par Clément VI en 1346.

4. Le P. Jérôme Alberti de Miteri, élu en 1353 Archevêque de Rhodes par Innocent VI.

5. Le P. Vincent Bravo, Archevêque de Metelin, élu par Innocent VI en 1356.

6. Le P. Pierre de Plaisance, Archevêque de Smyrne, élu par Innocent VI en 1358.

7. Le P. Manfred ..... Evêque de Scio (Chio), nommé par Innocent VI en 1362.

8. Le P. Guilluame François, Patriarche de Constantinople, élu par Grégoire XI en 1375.

9. Le P. Paul François de Rome, Archevêque de Thessalonique, nommé par Urbain VI en 1379.

10. Le P. Vital ..... évêque de Milo dans l'Archipel, nommé en 1396 par Boniface IX.

11. Le P. Vegliarino Manfredi, évêque de Scutari en Asie, nommé en 1402 par Boniface IX.

12. Le P. Alphonse de Santa-Croce, Archevêque de Chalcédoine, nommé en 1403 par le pape Boniface IX.

13. Le P. Frédéric Monte, Archevêque d'Ephèse, élu en 1411 par Jean XXIII.

14. Le P. Jean Strans, évêque de Pergame dans l'Asie-Mineure, nommé en 1412 par Jean XXIII.

15. Le P. François de Monte Granello, Archevêque de Smyrne, nommé par Jean XXIII en 1418.

16. Le P. Jean de Medici, évêque de Milo, nommé en 1418 par Martin V.

17. Le P. Jacques de Venise, nommé par Martin V en 1418 évêque de Tine et Micone.

18. Le P. Antoine de Tivoli, originaire de Rome; nommé évêque de Tine et Micone par Martin V en 1428.

19. Le P. Giffred Cigalla, évêque de Crimée, avait été nommé en 1426 par .....

20. Le P. Marc ..... fait esclave par les Turcs dans l'île de Candie, avait été nommé évêque de Tine et Micone, en 1430, par Martin V.

21. Le P. Marien de Péra de Constantinople, nommé en 1430 évêque de Salmastre en Arménie par Martin V.

22. Le P. Simon de Cand[n] fait en 1439 évêque de Salubro par Eugène IV.

23. Le P. Antoine Neataro, nommé évêque de Gallipoli en 1445 par Eugène IV.

24. Le P. Antoine de Gianello, nommé évêque de Gallipoli en 1451 par Nicolas V.

25. Le P. Roger d'Arela, nommé en 1461 évêque de Salubro en Grèce par Pie II.

26. Le Père Jérôme Camulio, nommé évêque de Scio par Paul II en 1470.

27. Le P. Pierre Tiaro, neveu de Sixte IV, nommé Cardinal Patriarche de Constantinople par Sixte IV en 1471.

28. Le P. Ange Barbiani, fait Archevêque de Metelin par Sixte IV en 1480.

29. Le P. François ..... fait Archevêque de Chalcédoine par Jules II en 1504.

30. Le P. Léonard Balestrini, nommé Archevêque de Rhodes par Jules II en 1505.

31. Le P. Pierre de Cordova, fait évêque de Réon dans la mer Egée par Léon X en 1521.

32. Le P. Jérôme Vigno, nommé évêque de Scio par Clément VII en 1534.

33. Le P. Jean Vigerio, fait évêque de Scio par Paul III en 1536.

34. Le P. Joseph Montanari, nommé Archevêque de Naxi et Paros par Paul III en 1538.

35. Le P. Hubert Gerato, fait évêque de Sira par Paul III en 1538.

36. Le P. Jean de San-Martino, nommé Patriarche de Constantinople par Paul III en 1540.

37. Le P. Ange Giustiniani, nommé évêque de Genève par Pie V en 1568.

38. Le P. Bonaventure de Naxia, nommé évêque d'Andros dans l'Archipel par Sixte V en 1587

39. Le P. Denis ..... nommé Archevêque de Naxia et Paros par Clément VIII en 1593.

40. Le P. Bonaventure de Calatagirone, nommé Patriarche de Constantinople par Clément VIII en 1601.

41. Le P. François Outinazio, nommé évêque de Milo par Clément VIII en 1602.

42. Le P. Gérard de Poros dans l'archipel, nommé évêque de Sira par Léon XI en 1619.

43. Le P. Chrysostome de Capranica, nommé évêque de Termia dans l'Archipel par Grégoire XV en 1822.

44. Le P. Jean Marie Galli, nommé évêque de Santonin par Urbain VIII en 1625.

45. Le P. Michel Bernard Mieneli, nommé évêque de Milo par Urbain VIII en 1629.

46. Le P. Michel Avellano, nommé évêque de Sira par Urbain VIII en 1633.

47. Le P. Jérôme de Padoue, nommé évêque de Milo par Urbain VIII en 1634.

48. Le P. Pierre Dieudonné Bulgare, nommé évêque de Gallipoli par Urbain VIII en 1637.

49. Le P. François.... nommé archevêque de Rhodes par Urbain VIII en 1639.

50. Le P. Philippe de Scio, nommé évêque de Boiano en Pouille par Urbain VIII en 1641.

51. Le P. André Ridolfi, nommé évêque de Calamina et Vicaire Patriarcal de Constantinople par Alexandre VIII en 1655.

52. Le P. Bonaventure Teolli, nommé Archevêque de Myre et vicaire Patriarcal de Constantinople par Alexandre VIII en 1656.

53. Le P. Gaspar Gasparini, nommé archevêque de Spica et vicaire patriarcal de Constantinople par Innocent XI en 1677.

54. Le P. François Antoine Treveri, nommé évêque d'Andros par Innocent XII en 1692.

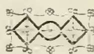
55. Le P. Pierre Bassi, nommé Archevêque Métropolitain de Naxia par Clément XII en 1731.

56. Le P. François Razzolini d'Azolo, nommé évêque de Santorin par Clément XII en 1740.

LE CULTE DE MARIE EN ÉTHIOPIE.

Le savant abbé Orsini, dans son excellent ouvrage, intitulé : *La Vierge, Histoire de la Mère de Dieu et de son culte*, raconte le fait suivant des Missions Franciscaines en Ethiopie au commencement du 18e siècle, c'est un souvenir si beau et si édifiant, que nous croyons utile de le rappeler ici.

« Les Ethiopiens, dit l'auteur, portent jusqu'au fanatisme leur ardente « dévotion envers la Mère de Dieu. En 1714, quand quelques Missionnaires « allemands de l'Ordre de St François, envoyés par Clément XI, essayèrent « de les ramener à l'unité de la foi, les moines schismatiques firent « échouer leurs desseins, en répandant le bruit que ces religieux d'Europe « étaient ennemis déclarés de la Ste Vierge. Ce mensonge produit d'effroya- « bles conséquences. Le peuple se souleva, l'Empereur qui protégeait les « Missionnaires fut empoisonné, et les Pères Franciscains Liberat, Veis, « Piè-de-Zerbe et Samuel Biennio furent lapidés par une populace en fu- « reur. Un moine Ethiopien leur jeta la première pierre, en s'écriant : « « Maudit et repoussé par la Sainte Vierge soit celui qui ne lancera point « cinq pierres contre ses ennemis ! » Et cependant ces pauvres Franciscains étaient les plus dévots serviteurs qu'eût la Sainte Vierge ! — *Voir l'ouvrage cité*, *tome* II, *p.* 132 *; voir aussi les Lettres édifiantes*, *tome* III.



ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

PALESTINE ET SYRIE.

Entreprises du Sultan Bibars. Il désole toute la Palestine. Césarée, Arsuf, Safed et Antioche tombent en son pouvoir. Il fait mettre cruellement à mort beaucoup de Franciscains, parmi lesquels JACQUES DU PUY *et* JÉRÉMIE DE LECCE.

1260.

Nous allons reprendre l'histoire des Missions Franciscaines en Palestine[1] à l'année 1250, époque à laquelle les Mameluks, déjà maîtres du pays, mirent à leur tête Bibars, Sultan d'Egypte. Ce nouveau chef était originairement esclave sur les bords de la Mer Noire. Conduit en Syrie et vendu à Ikdin, général des Archers de Melik-el-Salek, il parvint ensuite par son habileté, non-seulement à obtenir sa liberté, mais encore à occuper les plus hauts emplois de l'Etat.

Il faut rappeler qu'alors les Mameluks, irrités de ce que les Chrétiens s'étaient alliés aux Tartares pour les combattre, non contents de les avoirs vaincus, avaient juré de les exterminer tous jusqu'au dernier. Déjà les églises de Damas et de toutes les autres villes en leur pouvoir avaient été renversées par ces barbares. L'astucieux Bibars, profitant de l'exaltation des esprits, accuse le Sultan Koutouz d'une tolérance criminelle pour les ennemis de l'Islamisme, le désigne à l'exécration publique, puis le surprend à la chasse et l'égorge de ses propres mains, avec le concours de quelques affidés. Après ce crime, il se rend en toute hâte à l'armée campée à Selehiès et s'écrie audacieusement : « Koutouz n'est plus. » — Qui l'a mis à mort? demande l'Atabek, lieutenant du prince. — Moi,

[1]) Voir la 3e livraison de cette année, page 137 et suivantes.

répond Bibars. — Eh bien! réplique froidement le Mameluk, règne à sa place[1]. C'est ainsi que l'ancien esclave devint Sultan. De pareilles paroles, dit Michaud[2], font connaître quel esprit animait les Mameluks, et quel empire ils venaient de fonder.

Cet homme, ainsi monté sur un trône souillé de sang, ne pouvait s'y affermir que par la cruauté, en enflammant sans cesse et secondant la fureur de son peuple contre les chrétiens. S'emparer par la force des forteresses qui leur restaient dans ces régions, piller leurs richesses, commettre sur eux toute espèce de barbarie, donner le champ libre à une soldatesque effrénée, c'est ce qu'on devait attendre d'un tel homme et ce qu'il fit en effet, car il envahit la Palestine avec une armée formidable qui la remplit bientôt de ruines et de désolation. En vain les croisés, tout à coup épouvantés à la vue de tant de désastres, lui députèrent-ils des ambassadeurs pour demander la paix.... l'incendie de l'église de Nazareth, le couvent de Bethléem et son église livrés aux flammes, le pays saccagé depuis Naïm jusqu'au mont Thabor[3], telle fut sa réponse bien digne d'un barbare. L'histoire n'a pas enregistré le nombre des victimes qui succombèrent, soit parmi les simples fidèles, soit parmi les Franciscains; mais assurément il n'en manquait pas à Nazareth qui entretenaient le feu sacré du christianisme, au lieu même où le fils de Dieu s'était incarné dans le sein de la glorieuse Vierge Marie. On ne saurait donc douter que bien des fidèles comme bien des gardiens du sanctuaire n'aient mêlé leurs cendres aux cendres de l'église incendiée. Du reste si nous ne pouvons rien affirmer à cet égard avec une certitude absolue, nous connaissons positivement le martyre des Franciscains de Bethléem[4], où un firman, conservé dans les archives de la Terre Sainte, leur accordait, dès 1223, la garde du lieu consacré par la naissance du Dieu rédempteur[5]. Tous périrent! mais quels étaient leurs noms? quel était même leur nombre?

1) Cet épisode est raconté par l'historien arabe Abulfeda et par de Guignes (tome IV, page 183), ce qui prouve son authenticité. Du reste Koutouz était le troisième Sultan des Mameluks qui finissait si misérablement ses jours. Azceddin Ibeg, qui enleva le sceptre aux descendants de Saladin, fut assassiné par une de ses femmes en 1257, et son fils Noureddin-Ali fut détrôné et mis à mort par Koutouz en 1259. Voir la *Biographie universelle*, tome IV, art. Bibars.

2) *Histoire des croisades*, liv. XIV.

3) Raynald, an 1263. Voir Fleury, *Hist. ecclés.*, liv. 85.

4) Marino Sanuto. *Secrets des fidèles chrétiens*. Voir de Perinaldo, *Hist. de Jérusalem*, tome II, chap. 23.

5) Voir Boré, *Question des Saints Lieux*, p. 6.

que firent-ils, que dirent-ils quand éclata la tempête? par quel genre de mort rendirent-ils témoignage à Jésus-Christ? Aucun de ces détails ne nous a été transmis. Nous savons seulement que les féroces ennemis du nom chrétien firent tous leurs efforts pour le faire disparaître. N'est-ce pas assez pour que nous mêlions nos larmes au sang que les fidèles et les ministres du sanctuaire eurent la gloire de verser là où le doux fils de Marie avait fait entendre ses premiers vagissements?

Bibars cependant, avide de carnage et poursuivant le cours de ses conquêtes, marche d'abord sur Ptolémaïs; puis, s'en éloignant tout à coup, il court assiéger Césarée en Palestine. Cette ville malheureuse, consacrée par tant de souvenirs des premiers temps de l'Eglise[1], ne sera plus qu'un amas de ruines. En effet, après une vigoureuse, mais courte résistance, les chrétiens l'abandonnent pour se retirer dans un fort protégé de tous les côtés par la mer. Mais ce fort même, bien qu'il parût inexpugnable, tombe, en quelques jours, au pouvoir des musulmans. On ne voit de toutes parts que feu, ruines et cadavres! Bibars est déjà sous les murs d'Arsuf, dont les habitants se défendent avec un courage inouï. A différentes reprises ils incendient les machines de guerre de l'ennemi, ainsi que les piles de bois que les Sarrasins élèvent au niveau des remparts. Assiégeants et assiégés creusent alors le sol pour

[1]) C'est dans cette ville que mourut Hérode Agrippa qui avait fait incarcérer S[t] Pierre. Frappé par un ange, au moment où le peuple, harangué par lui, avait osé l'égaler à Dieu (Acte XII), il expira misérablement, rongé des vers. Césarée fut la première ville païenne qui reçut les lumières de la foi, dans la personne du centurion Cornélius (Acte X). L'apôtre S[t] Philippe, qui baptisa l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, y vingt plusieurs fois (Acte VIII). S[t] Paul y passa également lors de son retour d'Ephèse à Jérusalem (Acte XXI), il y fut arrêté par les juifs pour être jugé par le magistrat romain, et c'est de là qu'il partit, après son appel à César, pour se rendre par mer à Rome (Acte XXVI). C'est là aussi que débarqua Titus, fils de Vespasien, venant d'Alexandrie et allant assiéger Jérusalem. Un concile qui s'y tint en 195 fixa au dimanche la célébration de la fête de Pâques. Dans ses murs l'Evêque Téotiste conféra les ordres sacrés à Origène, tombé depuis comme une étoile du ciel dans l'abîme de l'erreur. Un grand nombre de martyrs y payèrent, de leur vie, leur attachement à la foi de Jésus-Christ. Enfin, prise d'assaut par Baudouin I[er], roi de Jérusalem, cette ville appartint aux croisés et passa par diverses vicissitudes de prospérité et de misère, jusqu'à ce que Bibars la réduisit à l'état où elle se trouve encore aujourd'hui, et la changea en un désert plein de décombres, que le pélerin ne peut voir sans verser des larmes. Voir Mislin, *Les Lieux Saints,* etc., tome 2.

se frayer un chemin au-dessous même des murs au pied desquels ils combattent encore. Jamais lutte ne fut plus acharnée ni plus héroïque de part et d'autre! Les chrétiens comptaient sur le secours du ciel; les Mameluks, excités par leurs Imans et les docteurs de leur loi, accouraient pour assister au triomphe de l'Islamisme. Mais, ô malheur! l'étendard du prophète, planté par le Sultan, flotte enfin sur les murailles si vaillamment défendues, et avant tout le vainqueur appelle les siens à la prière dans les églises qu'il transforme en mosquées! Bientôt après les habitants sont passés au fil de l'épée, le petit nombre épargné par les barbares est soumis à la servitude, et l'ordre est donné de ne pas laisser d'Arsuf pierre sur pierre! Qui avait soutenu dans le combat l'ardeur martiale des héros de la croix? Qui leur avait fait comprendre qu'il est aussi beau, aussi glorieux de mourir pour la cause qu'ils défendaient, que de remporter la victoire? Qui alla partager les douleurs de l'exil avec le petit nombre des survivants? Par bonheur, un mémoire manuscrit de Jérusalem, conservé dans les archives générales d'*Ara Cœli* à Rome, répond à ces questions par les lignes suivantes : « Bibars s'empara de Césarée en Palestine, pénétra dans Arsuf et martyrisa les chrétiens parmi lesquels se trouvaient beaucoup de Franciscains[1]. » C'étaient donc les fils de Saint-François, au zèle apostolique desquels le Souverain Pontife avait confié la double mission de prêcher la croisade en Occident et d'encourager en Orient les guerriers par leurs chaleureuses exhortations et par une assistance qui ne s'affaiblit ni ne s'interrompit jamais[2]. Ils travaillaient en même temps à fonder dans ce pays une colonie de missionnaires que ni le temps, ni les vicissitudes humaines ne pussent détruire. Entreprise difficile, téméraire, insensée même en apparence; car le nom chrétien avait perdu son prestige, les croisés commençaient à connaître la défaite et se voyaient chassés des contrées précédemment conquises; en même temps les infidèles, dans l'ivresse du triomphe, montraient une

[1]) Bendocdar (Bibars avait reçu ce nom, pour avoir été au service du général, ou *Bendoucar* des Archers de Melik-el-Salek) *capit Cœsaream Palestinæ et intrat Arsuf.... christianos martyrio afficit : plurimi intereunt Minores. Gesta Dei per fratres Minores in Terra Sanctâ,* etc., Sæc. 1.

[2]) Il suffit d'ouvrir les annales de Wadding, pour se convaincre qu'il ne se passa pas une année, en ces siècles malheureux, où les Franciscains n'eussent à remplir d'importantes fonctions et missions de tout genre pour le succès de la guerre que les chrétiens soutenaient en Orient, en sorte que, même sous ce rapport, il faut reconnaître les grands services qu'ils ont rendus à la chrétienté et à l'Eglise par leurs talents et leur concours.

rage de plus en plus grande contre tout ce qui pouvait rappeler en ces lieux la domination chrétienne. Mais l'histoire de ces guerres constate, et le maintien permanent de la Province des Frères Mineurs en Terre-Sainte atteste au monde entier, que les Franciscains, même au milieu et au travers de tant de vicissitudes et d'hostilités, atteignirent leur but et surent constamment rester dans leurs stations, non-seulement tandis que les croisés étaient attaqués et vaincus, mais encore après qu'ils eurent été entièrement dispersés et expulsés de l'Orient, dont les portes leur étaient définitivement fermées.

Mais revenons aux victoires sanglantes et à la marche dévastatrice de Bibars. Si nous avons encore à gémir sur des massacres et des ruines, nous serons aussi consolés par de nouveaux triomphes de la religion. D'abord il renforce l'armée d'Egypte, puis s'élance, furieux comme auparavant, contre la forteresse de Safed[1], dans la basse Galilée, à quinze lieues de Ptolémaïs. Il l'assiége et n'épargne rien pour forcer la garnison à se rendre. Toujours à la tête de ses troupes, il les anime par ses paroles, par son exemple, et leur distribue à pleines mains l'argent et les honneurs. Enfin il appelle auprès de lui le grand Cadi de Damas, dont il espère que la présence accroîtra encore leur enthousiasme. Malgré tous ces efforts, les chrétiens, bien peu nombreux pourtant, se défendent avec une telle valeur que l'ennemi surpris, découragé, commence à ralentir son attaque : ni la crainte des punitions, ni l'espoir des récompenses ne peut ranimer son ardeur. Bibars se voyait assuré d'une honteuse défaite s'il ne fut parvenu, par ses menaces et ses promesses perfides, à semer chez les assiégés des soupçons et des défiances qui produisirent parmi eux la division. Dès ce moment les uns veulent se rendre, les autres combattre jusqu'à la mort. On s'accuse réciproquement de lâcheté, de trahison, et cependant les machines de guerres, battant de

[1]) Nous ne savons rien de son histoire ancienne, si ce n'est qu'elle était placée à gauche de Nephtali, pays du bon Tobie (Tob. I, 1). Dans les temps modernes, les Hébreux croyaient que c'était là que le Messie devait établir sa résidence. Cette persuasion les portait à y venir habiter, des diverses parties de l'Europe, et à y célébrer leur Pentecôte avec des cérémonies particulières. Il y en avait encore cinquante ou soixante familles, lorsque le tremblement de terre de 1759 vint tout détruire. Celui de 1837 ne fut pas moins terrible. Alors il s'y trouvait sept mille habitants répartis dans six cents maisons, dont cent cinquante appartenaient à des Juifs espagnols et polonais, et cent aux Grecs schismatiques. On voit encore aujourd'hui les traces lamentables d'un si grand désastre. V. le P. Bassi, dans son *Pèlerinage*, etc., vol. I, chap. 16.

toutes parts les murs en brèche, sont sur le point de frayer aux Mamelucks l'entrée de la ville. Enfin un vendredi (raconte une chronique arabe) le Cadi de Damas priait pour les combattants de son parti, lorsqu'on entend les Francs crier du haut des tours : « Epargnez-nous, Musulmans, épargnez-nous ! » On leur accorde une capitulation, les portes de la ville s'ouvrent, et aussitôt l'étendard de Mahomet flotte sur les remparts de Safed. Que deviendront maintenant ces héroïques et infortunés chrétiens? Il était convenu qu'ils pourraient se retirer où bon leur semblerait, avec leurs seuls vêtements. Néanmoins les premiers qui sortent sont accusés par Bibars d'emporter des trésors et des armes. Ce monstre, qui voulait leur perte, ordonne de les arrêter tous : à l'instant même, ils sont chargés de chaînes, traînés pêle-mêle sur un coteau voisin, et sommés d'embrasser l'islamisme, sous peine de mort[1]. Qui pourra décrire la profonde et affreuse désolation qui dut alors s'emparer de l'âme de ces malheureux, privés de leurs armes, victimes de la plus infâme trahison que le monde ait vue? Mais la providence, qui gouverne tout avec sagesse, ne les laissera pas sans consolation au milieu de leur amère douleur. Avec eux se trouvaient deux Franciscains (et ceci confirme ce que de simples conjectures nous ont permis d'avancer dans notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*[2], qu'il n'y avait point à cette époque, en Orient, de lieu occupé par les croisés où des fils de Saint François ne partageassent leurs fatigues, leurs malheurs et leur gloire). Ces deux Franciscains étaient le Français Jacques du Puy et Jérémie de Lecce, du royaume de Naples, l'un prêtre, l'autre frère lai. Remplis de cette vertu qui sait faire des prodiges et que le Tout-Puissant daigne accorder quelquefois pour la glorification de son Eglise, ils crièrent à haute voix : « Pourriez-vous hésiter un instant? Vous avez su défendre, en héros, votre ville, vous saurez tous mourir en héros ! » A ces mots des ministres du Seigneur (force étonnante de notre religion divine!), ces infortunés, naguères divisés et discords, n'ont maintenant plus qu'un esprit et qu'une âme, tous également heureux, dans leur foi ardente, de témoigner à Dieu leur amour par le sacrifice de leur vie ! Ils emploient la nuit entière à se confesser de leurs fautes; puis ils s'embrassent fraternelle-

[1]) *Obtento castro, misit* (*Bibars*) *admiratum, suadens ut Saracenorum legem suscipiant, alioquin gladio cuncti perirent* (*Sanut. Secreta fid. cruc., lib. III, part. XII, chap.* 8). Une fois maître de la ville, il (Bibars) envoya aux chrétiens un officier chargé de les engager à se soumettre à la loi des Sarrasins; sans quoi ils périraient tous sous le glaive.

[2]) Voir les Tomes I et II.

ment, émus jusqu'aux larmes, et s'encouragent les uns les autres au dernier supplice. Lorsque le jour parut, les Mamelucks se ruèrent au milieu d'eux, brandissant leur glaive de tous côtés, et frappant sans pitié leurs victimes; le sang courut à flots sur tout le versant de la colline qu'il rougit et détrempa[1]. Il importe de remarquer que de six cents chrétiens, un seul renia lâchement Jésus-Christ, payant sa vie d'un prix infâme et acceptant la honte de servir Bibars.

Certes, ce fut là une belle et admirable Mission que remplirent ces deux religieux Franciscains, Jacques et Jérémie, en donnant six cents glorieux citoyens à la cité céleste, indépendamment du merveilleux éclat qui en rejaillit sur la religion catholique, en face, non-seulement des Sarrasins, mais de l'univers entier! Cette Mission, ils la couronnèrent bientôt par leur propre martyre, qui arriva ainsi qu'il suit. Le tyran avait ordonné de les exécuter en dernier lieu, afin de les faire assister plus longtemps à cette horrible boucherie; mais, si l'on y réfléchit, on comprend que les choses se passèrent de la sorte par une admirable disposition du ciel, qui voulait ménager aux premiers jusqu'au dernier moment, la grâce d'entendre la parole divine, si propre à soutenir le courage chrétien. C'est ainsi que ces deux héros préludèrent au martyre du corps par le lent martyre du cœur, en voyant de leurs propres yeux tous leurs fils d'adoption subir une pareille mort l'un après l'autre. Par ordre du monstre, ces intrépides athlètes furent écorchés vifs; puis, la peau enlevée, on flagella leurs chairs meurtries et ensanglantées. A cet affreux martyre, dont la seule pensée glace le sang dans les veines et ferait frémir l'homme le plus féroce, le cimeterre vint enfin mettre un terme en tranchant la tête de ces généreux chrétiens[2]. Toutes ces atroces souffrances des martyrs ne suffisant pas à assouvir la cruauté barbare des Mamelucks, ils lièrent de cordes leurs membres déchirés, les traînèrent en triomphe par toute la ville au milieu d'une infernale orgie, et les jetèrent enfin hors des murs, pour servir de

[1]) *Universi, duorum fratrum Minorum, qui aderant, monitis totâ nocte confortati, martyrium potius elegerunt, quam Christi negare fidem : fluebatque sanguis per montis declivium, quasi aquæ rivulus. Fuerunt autem ultrà sexcentum!* Sanuto, ouvrage cité plus haut, même chapitre.

[2]) *Post hos vero fratrem Jacobum de Podio et fratrem Jeremiam, quia cæteros in fide firmaverant... excoriari fecit, deinde fustigari : postremo ad locum cæterorum deducti, capite cæsi sunt.* Sanuto, même chapitre. — Saint Antonin III, part. hist., tit. XXIV, chap. 9. — Wadding, *Annales*, tom. IV, année 1266. — Pisan., liv. 1, *Conform. fruct.* 8. Artur, *Martyrol. Francisc.*, XXV juin, etc.

pâture aux animaux. C'est bien le cas de répéter ces émouvantes paroles de David, que l'Eglise a placées dans l'office ecclésiastique des martyrs : « O mon Dieu! les nations ont envahi votre héritage; elles ont profané votre saint temple; elles ont fait de Jérusalem un monceau de ruines; elles ont jeté les cadavres de vos serviteurs en pâture aux aigles, aux bêtes féroces la chair de vos saints; elles ont répandu leur sang comme de l'eau, et il ne s'est trouvé personne pour recueillir leurs restes[1] ! » Cependant leurs âmes recevaient dans le ciel la couronne de gloire, et Dieu permit, à ce que rapporte la tradition, que chaque nuit une lumière divine et mystérieuse vînt briller sur ces ossements sans sépulture[2]. Bibars en fut tellement troublé qu'il ordonna de les enterrer et fit construire à l'entour de très-hautes murailles destinées à empêcher la vue des miracles opérés par l'intercession des victimes de sa fureur. Ce fait, présenté comme certain par Marino Sanuto[3] et Saint Antonin de Florence[4], est, à ce que dit Michaud[5], consigné dans toutes les chroniques occidentales; il est donc bien étonnant que cet écrivain l'attribue ensuite lui-même à une superstitieuse douleur.

Eh quoi! l'histoire ecclésiastique n'est-elle pas pleine de légendes tout aussi merveilleuses, qui donnent tant de charme à la vie des saints? Et l'Eglise a-t-elle hésité à les reproduire dans cet abrégé de leurs actions qu'elle nous fait lire pendant la célébration de l'office divin, au jour qu'elle consacre à leur mémoire[6]? Vouloir les supprimer, c'est non-seulement témérité, c'est folie. En effet, sans rappeler qu'elles se rapportent, en définitive, à ces signes merveilleux que Saint Paul dit être parfois nécessaires dans les profonds desseins de la sagesse suprême[7], pour prouver la divinité de la foi, on voit encore, en y réfléchissant bien, qu'elles sont un besoin du cœur humain qui exprime,

[1]) *Deus, venerunt gentes in hæreditatem tuam : polluerunt templum sanctum tuum : posuerunt Jerusalem in pomorum custodiam. Posuerunt morticina servorum tuorum, escas volatilibus cœli, carnes sanctorum tuorum, bestiis terræ. Effuderunt sanguinem eorum tamquam aquam in circuitu Jerusalem : et non erat qui sepeliret* (Psalm. LXXVIII, 1, 2, 3).

[2]) Mazzara, *Légendes Franciscaines*, tom. VI. — Marc de Lisbonne, *Chronique*, liv. V.

[3]) Fecit autem Soldanus locum maceria circumdari, quia noctibus sic per corpora splendebat lux, etiam cernentibus Saracenis (id.).

[4]) Id.

[5]) *Histoire des croisades*, liv. XV.

[6]) Bréviaire romain, *passim*, aux Fêtes des Saints.

[7]) I Corinth. XIV, et aux Hébr. II, etc.

de cette manière, les sentiments de sa pieuse admiration. La poésie, l'histoire et la légende, dirons-nous avec l'illustre Tullio Dandolo, furent de tous temps *des délassements indispensables* à l'imagination de l'homme (dont ils sont plutôt, selon nous, le *doux charme* et *l'aliment*), de sorte que, quand ils lui manquent, il se hâte de les remplacer : il a besoin de se nourrir du passé, de raconter et d'entendre raconter, et de se faire un trésor de récits capables de satisfaire ces deux sentiments indestructibles, LA CURIOSITÉ ET LA SYMPATHIE!.. Voilà pourquoi on ne se contentait pas de raconter et d'écrire les légendes; on en vint à les lire publiquement, et c'est de là qu'elles tirent leur nom. Or, comme les vies et les miracles des saints en étaient le sujet le plus ordinaire, on les expliquait en chaire, aux jours de fêtes, et les fidèles y trouvaient leur édification, en même temps que leur plaisir. Elles empruntaient leur attrait et leur autorité aux tableaux gracieux de haute morale qui les animent; elles offraient des scènes touchantes de la vie contemporaine, qui tout en manifestant l'intervention directe de la Providence, ouvraient à des hommes accablés de toute sorte de maux un vaste champ de pensées consolantes. Que serait devenu le peuple, s'il n'eût été encouragé par des récits qui l'arrachaient au spectacle de ses misères, pour tourner ses regards et ses espérances vers le ciel? Etait-on à la veille d'une invasion? La peste ou la disette venaient-elles frapper les hommes? Voilà qu'on entendait dire qu'une flamme avait brillé autour de tel sanctuaire, ou sur telle tombe; et aussitôt on la regardait comme le présage d'une prochaine délivrance! Un saint avait paru tout-à-coup resplendissant de lumière aux yeux d'un chef barbare, et l'avait sommé d'être plus doux. A la voix d'un autre, des brigands avaient perdu toute leur férocité. De même que nous possédions des asiles où les proscrits cherchaient leur sécurité, ainsi les légendes présentaient un refuge aux âmes désolées ou coupables, et elles fournissaient un aliment à la foi, en même temps qu'un sujet de distraction à l'esprit. Du reste, les vies des saints (surtout celles du moyen-âge) comprennent d'ordinaire deux parties distinctes : l'une commune à tous, l'autre spéciale à chacun d'eux. Le saint a, dans sa jeunesse, une vision révélatrice, il croît en âge et en vertus, exorcise, prophétise, guérit les malades, convertit les pécheurs; puis, averti de sa fin prochaine, dans une vision, il meurt avec sérénité. Aussitôt des miracles rendent célèbre son tombeau, où l'on accourt de toutes parts. Tels sont ce que nous pouvons nommer les éléments généraux des légendes, et, sans leur attribuer une importance excessive (Saint Bernard et Saint

Thomas d'Aquin nous en détournent), il est bien permis de croire que ce fonds commun de merveilleux renfermait beaucoup de choses vraies, et que l'imagination ne faisait que traduire dans son langage des faits réellement historiques. Etait-il faux, par exemple, de dire que les saints Missionnaires, prêchant l'Evangile aux barbares, éclairant les infidèles des lumières du christianisme, ouvraient les oreilles aux sourds et les yeux aux aveugles? Etait-ce un mensonge d'affirmer que ceux qui réussissaient à calmer les cœurs les plus agités ou les plus rebelles, à dompter les passions les plus impétueuses, en avaient chassé les démons? Celui qui racontait que les fers des prisonniers s'étaient brisés au contact de la main de Saint Médard, ou que Saint Gal avait chassé d'une caverne, dont il avait fait sa demeure, une bête féroce, par un simple signe de croix, n'énoncait-il pas un fait vrai, au moins dans un sens allégorique? Le Christianisme, dont Saint Médard était apôtre, brisait en réalité les chaînes des esclaves; et les forêts de l'Helvétie, peuplées d'animaux sauvages, se transformèrent effectivement en demeures d'hommes sociables, grâce aux prédications civilisatrices de Saint Gal. Dans ces deux cas, l'histoire s'était enveloppée du voile gracieux et transparent de la poésie. Ce n'est pas que j'entende, le moins du monde, ébranler la croyance aux miracles, tels qu'ils sont rapportés dans les vies des saints dont je viens de parler. J'ai voulu seulement établir que, même en ne les admettant que comme des allégories, ces récits n'en seraient pas moins honorables pour le Christianisme, à raison des faits glorieux qu'ils recouvrent[1]. Maintenant nous pouvons demander si ces réflexions simples et réservées ne sont pas plus philosophiques et plus consolantes que celles que je viens de citer de l'historien Michaud, attribuant à une douleur superstitieuse les récits merveilleux qu'il relate? Nous nous croyons donc fondé à dire, en insistant sur ce sujet, que ce doux penchant pour le merveilleux, que fait naître l'intelligence de la religion, suffiraît à prouver combien est belle en elle-même, harmonieuse dans ses effets, sublime et poétique la foi catholique. En voulant l'en dépouiller, les philosophes voltairiens et autres sages de la même école ou de tout autre pareille montrèrent qu'ils ne la comprenaient pas, et ne la comprenant pas, ils la méconnaissaient, en la réduisant à un sentiment mesquin et aride.

Mais il est temps de reprendre le fil de notre récit à la fois si douloureux et si consolant; car il présente à notre admiration

[1]) *Des moines et des légendes,* tom. I, p. 92.

les palmes florissantes et toujours nouvelles qui forment la gloire et la couronne de l'épouse immaculée du Christ, et la récompense de ses combats. Or, Bibars, après la victoire de Safed, se dirigea vers l'Egypte. Puis il envahit l'Arménie, dont il s'empara bientôt, après l'avoir ravagée de toutes parts. Cette expédition, cependant, ne lui fit pas oublier les chrétiens de la Palestine : il avait résolu de les abattre tous sous les coups de son cimeterre. En conséquence, laissant respirer l'Arménie, il fondit de nouveau sur eux, de même qu'un effroyable météore, qui vient de désoler une contrée, s'avance en grossissant encore, et court en désoler une autre fort éloignée. La première ville sur laquelle il marcha fut Jaffa (Joppe); il y entra par trahison et en massacra tous les chrétiens. De là, il courut au château de Montfort, s'en empara de la même manière et traita ses prisonniers avec la même férocité. Il attaqua ensuite Tripoli de Syrie; mais vigoureusement repoussé, il tourna ses armes contre la fameuse Antioche[1]. Cet homme semblait être un foudre exterminateur tombé

[1]) Antique et magnifique métropole des Séleucides, où séjournèrent plusieurs Empereurs Romains, où Saint Pierre établit d'abord son siége, qui fut ensuite transféré à Rome, et où les disciples de Jésus commencèrent à prendre le nom de CHRÉTIENS; malheureuse aujourd'hui, ruine désolée qu'habitent à peine douze mille âmes dont très-peu de catholiques. La plupart des chrétiens y sont Grecs schismatiques. On en compte environ trois mille, avec un évêque qui s'arroge le titre de : PATRIARCHE DE LA CITÉ DE DIEU, nom que portait la ville au temps de l'Empereur Théodose. « Mais, demande Eyzaguirre, ce prétendu patriarche de la cité de Dieu, que fait-il pour relever les murs d'Israël et rendre à son siége la splendeur que ses prédécesseurs lui avaient donnée par leurs vertus? Quelles sont les œuvres de ses coadjuteurs pour régénérer le peuple plongé dans le vice et dans la plus profonde ignorance? Il jouit d'un somptueux palais dans la capitale de la Russie, et y va souvent déposer aux pieds du puissant Autocrate ses plaintes contre les Musulmans ennemis de ce qu'il appelle l'*orthodoxie*. Il possède à Constantinople un autre palais dont il fait souvent aussi sa délicieuse résidence. Mais avec toutes ses richesses et ses ressources, il n'a pas été capable de fonder à Antioche, ni un séminaire pour former des prêtres, ni une maison d'asile pour recevoir les pauvres de sa communion! Voila cependant la situation réelle des peuples qui, subissant le juste châtiment de leur schisme, sont condamnés à se voir livrés à des pasteurs qui se *paissent* eux-mêmes au lieu de paître le troupeau confié à leurs soins. La religion et l'humanité se réunissent, il est vrai, pour anathématiser un pareil gouvernement des âmes... Mais il n'en saurait être autrement pour ceux qui ont une fois perdu l'intégrité de la doctrine religieuse et la vivifiante communication d'esprit, d'unité et d'amour avec l'Eglise de Rome. Aussi quelle confiance peut avoir le peuple en des pasteurs devenus muets, qui se disent guides et directeurs

sur les chrétiens d'Orient; son nom seul inspirait la terreur. C'est sans doute l'effet de cette épouvante générale qui fit tomber les armes des mains des habitants d'Antioche. Plus de cent dix-sept mille hommes (ô jugements terribles de Dieu! aveuglement incompréhensible des chrétiens corrompus)! plus de cent-dix-sept mille hommes, la plupart capables de porter les armes, les déposèrent lâchement, sans profiter des exemples si récents de Césarée, d'Arsuf, de Safed, de Jaffa, de Montfort; sans opposer la moindre résistance; malgré les exhortations pressantes des Franciscains et de tous les prélats ecclésiastiques qui les conjuraient de tenter une défense, gage d'une victoire certaine et facile. Ils se livrèrent comme un vil troupeau au tyran, et le tyran, dans sa fureur implacable et toujours croissante, les traita comme un vil troupeau, et en massacra, en une seule fois, plus de dix-sept mille! Il se montra plus cruel encore envers les Franciscains qui possédaient un vaste couvent dans la ville. Les barbares les avaient eux-mêmes vus s'élancer au milieu du peuple, éperdu de frayeur et fuyant de toutes parts, crier aux armes, encourager les chrétiens à mourir en braves, et à se souvenir de leur ancienne valeur! Tous furent mis en pièces, et du couvent il ne resta pas pierre sur pierre!

Non content de ce premier massacre, il se rua, avec la même férocité, sur les religieux du Mont Noir, voisin de la ville. Là se trouvait un ancien couvent de Bénédictins que le patriarche d'Assise avait changé en couvent de Franciscains, ainsi que nous l'avons raconté[1]; séjour de paix et de pieuse contemplation, maintenant retentissant des vociférations des barbares, auxquelles se mêlent les gémissements des religieux nageant dans une mare de sang[2]! Malheureuse Antioche! Tes temples sont en partie

du cœur humain, et qui, manquant néanmoins des lumières nécessaires pour se gouverner eux-mêmes, tombent, sous les yeux du public, dans des fautes honteuses de toute espèce (*Le Catholicisme en présence des sectes dissidentes*, livre II, chap. 12)? Il n'en est pas de même du catholicisme, comme le prouve ce que nous venons de dire des vertus et des travaux des Franciscains dans le même pays.

[1]) Voir le 1er n° de la première année des *Annales*, pages 20 et 21.

[2]) *Antiochiæ in ingenti illa strage, quâ celeberrima civitas patriarchalis diutissimumque emporium, a Soldano Babiloniæ, absque ullo belli tumultu capta et in deserti solitudinem redacta fuit... etiam duo amplissima fratrum (minorum) monasteria funditus deleta sunt, et in unoquoque illorum omnes prorsus fratres in odium catholicæ fidei sub Saracenorum frameis perierunt.* Voir le P. Fortunat Hueber, dans son *Ménologe des Saints Martyrs*, etc., au 13 décembre. — Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1268. — Sanuto, livre III, part. XII, chap. 9, etc.

détruits, en partie convertis en mosquées; tes couvents sont renversés. Partout se fait entendre le cri : Mahomet ou la mort! Mahomet! Il trône sur le premier siège de Saint-Pierre! Plus de sept mille chrétiens sont égorgés, et près de quatre vingt-dix mille sont chargés de chaînes et traînés à Babilone! Mais il faut écouter ici l'inhumain conquérant lui-même se vanter de son horrible conduite dans une lettre qu'il écrivait au comte de Tripoli, afin d'augmenter l'effroi du petit nombre de croisés, qui restait encore. « La mort, disait-il, pénétra dans la ville de tous côtés! Elle en parcourut toutes les rues! Nous tuâmes les guerriers qui gardaient les portes et ceux qui défendaient les remparts! Oh! si tu avais vu les chevaliers foulés aux pieds des chevaux, les provisions livrées au pillage, les objets précieux pesés dans des balances, les femmes vendues à l'encan! Si tu avais vu les croix et les chaires abattues, les livres des Evangiles déchirés et leurs feuilles dispersées par le vent, les sépulcres des patriarches profanés! Si tu avais vu tes ennemis, les musulmans, s'avancer sur le tabernacle, et immoler dans le sanctuaire les frères, les diacres et les prêtres! Si tu avais vu, enfin, tes palais incendiés, les cadavres jetés au feu, les églises St-Pierre et St Paul entièrement rasées! Par ma foi, tu te serais écrié dans ta consternation! « Plût à Dieu que je fusse réduit en poussière[1]! »

En vérité, dit ici Michaud, quand on réfléchit aux exploits héroïques de Godefroid, de Boëmond et de Tancrède pour s'emparer de cette ville et y fonder une principauté, et quand on voit à quoi devait aboutir la gloire d'une telle conquête, on sent une profonde tristesse et une amère douleur s'emparer de son âme! Et cependant, à l'aspect d'une nombreuse population qui, bien défendue par des murs élevés et des fortifications excellentes, laisse pénétrer l'ennemi, sans lui opposer la moindre résistance, et se fait ainsi maltraiter et égorger, on peut se demander ce qu'était devenue la postérité des intrépides guerriers qui avaient su défendre Antioche, pendant deux siècles, contre toute la puissance musulmane[2]. Mais telle est, doit-on se répondre, telle est la fin de tous les peuples qui, se laissant éblouir par la prospérité, s'amollissent et s'abâtardissent par la corruption. Alors les esprits divisés et impatients du frein de toute discipline et de toute autorité légitime, remplacent la valeur par la mollesse et se relâchent de la sévérité des anciens usages. Alors chaque citoyen préfère au bien public son intérêt privé, et par cela seul toute société civile, que dis-je?

[1]) Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. XV. — Cantu, *Histoire univers.*, etc.
[2]) Ibid.

toute société humaine a perdu son principe vital? C'est là l'histoire de toutes les nations qui ont paru sur la surface de la terre, histoire dans laquelle les générations modernes ont puisé peu de leçons de sagesse et de prudence. Aussi les mêmes erreurs se reproduisent-elles et l'on a et aura toujours à déplorer leurs funestes effets.

Quant à la situation de l'Orient, il faut nous reporter à la prophétie du fils d'Amos : Voix de Dieu, voix de Dieu parlant à la Syrie! Ton pouvoir sera mis en pièces, tes cités réduites en poudre; sur tes mers ne paraîtront plus les nombreux vaisseaux dans lesquels tu plaçais toutes tes espérances. Ton territoire restera désert, parce que ton cœur s'est gonflé d'orgueil et que tu as refusé de reconnaître la puissance de ton Seigneur[1]. » Les menaces de cette voix de Dieu, voix de la vérité infaillible, nous les voyons, jusque de nos jours, s'accomplir à la lettre, et Dieu veuille que cette terrible prophétie cesse bientôt de frapper ces mêmes régions maudites pour tant de crimes et de désordres!

Quant aux Franciscains, ils ne pouvaient assurément remplir leur mission mieux qu'ils ne le firent; en effet, intrépides soldats de l'Eglise, ils restèrent à leur poste, excitant les chrétiens à se défendre contre les attaques des Sarrasins et, s'ils venaient à tomber en leur pouvoir, à mourir n'importe de quelle mort plutôt que de faiblir dans la foi catholique. Eux mêmes enfin versèrent aussi leur sang, après avoir ouvert aux autres les portes du ciel. Et cette lutte, ils la soutinrent non pas un jour, un mois, un an, de telle sorte que leur constance puisse paraître l'effet tout à fait naturel et ordinaire d'un enthousiasme momentané, comme nous en voyons souvent des exemples chez les hommes, même les plus vulgaires de toutes les conditions. Ces dévastations, ces ruines, cette désolation, ces massacres, ces torrents de sang humain se prolongèrent de 1260 à 1270. Ces dix années furent remplies d'épouvante, d'épreuves de toute espece; elles ne furent qu'une longue agonie, capable d'ébranler la constance et le courage les plus héroïques! Hélas! ces désastres ne touchaient pas encore à leur terme; s'ils furent interrompus par quelques instants de trêve, ils recommencèrent bientôt, aussi effroyables et même plus affreux encore, ainsi que tout le monde pouvait le prévoir et le prévoyait en effet. Néanmoins tant d'épreuves ne suffirent pas pour décourager ces valeureux athlètes, que nous verrons, pleins d'une constance intrépide, continuer leur œuvre, jusqu'à ce jour, au milieu de tant de souffrances et de tant de supplices, mais avec tant de gloire!

[1] Eyzaguirre, *Le Catholicisme*, etc., tome II, chap. 8.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

1862.

Relation du R. P. Pierre Pellici, *de Lucques, Préfet Apostolique des Missions Franciscaines de Chaco, dans l'Amérique Méridionale, au Rédacteur des* Annales, *touchant la condition de ces Missions, et l'Association Catholico-Civilisatrice, fondée par lui, en faveur des sauvages infidèles de la Confédération-Argentine.*

Très-Révérend Père Marcellin,

Un des objets les plus importants, celui qui doit être surtout cher au cœur des véritables Catholiques et des Gouverneurs de la Confédération-Argentine, dans l'Amérique du Sud, c'est sans contredit, de faire disparaître l'extrême ignorance, la misère et la barbarie dans lesquelles sont encore plongées les innombrables tribus sauvages éparses çà et là sur le territoire de cette confédération, et d'améliorer leur malheureux sort, en leur procurant peu à peu les jouissances de la civilisation chrétienne. Proposition qui peut se passer de preuves, car le cœur humain est naturellement porté à la compassion; il hait l'ignorance et la cruauté, et désire la félicité de ses semblables, non moins que la sûreté et les progrès dans le bien pour son propre pays.

Parmi les nombreuses et diverses tribus d'infidèles qui habitent le territoire de la Confédération-Argentine, et plus particulièrement sur les deux vastes régions du Bermejo, depuis le Pilcomajo jusqu'au Salado, et de la Nouvelle Oran au Paraguay et au Corrientes, celles qui m'ont paru le plus dignes de pitié, sont : les tribus des Chiriguanos, des Matacos, des Tobas et des Belelas. Pauvres, nus, affamés entre tous, en proie à une stupide et sauvage ignorance, ces malheureux ne pourront savoir qu'ils appartiennent à la famille humaine et sont enfants de Dieu, Créateur de l'Univers, qu'au moyen de la lumière et de la charité évangéliques. Les leur porter est une œuvre vraiment grande, qui mérite toutes les bénédictions du ciel et de la terre. C'est là ce que vient d'entreprendre, dans la partie supérieure du pays, notre confrère, le Père Joseph Puigdengolas, de Cata-

logne en Espagne; et je crois qu'il importe de retracer en quelques mots ses voyages, ses fatigues, ses souffrances et l'histoire de la Mission qu'il a fondée.

Cet excellent apôtre avait été longtemps membre de notre Collége de Tarata, et avait employé bien des années à amener à une vie civile et chrétienne les Indiens de Yuracarès dans la république de Bolivie; travaux, qui le firent nommer Préfet de ces Missions. Après l'expiration du temps qu'il devait y passer, d'après nos règles, il se hâta d'aller à Jujui, dans la Confédération-Argentine, où devait s'établir un autre Collége de Missionnaires Franciscains, destinés à travailler à la conversion et à la civilisation des Indiens du Chaco. Il voulait avec leur concours s'occuper spécialement des Tobas : c'était là le but suprême de ses saints désirs. Pour ne pas perdre de temps, il se rendit d'abord à Salta, afin d'y conquérir des âmes pour le ciel. En effet, lorsque, secondé de quelques compagnons, il eut donné au peuple des exercices spirituels, il est impossible de dire combien de pécheurs il convertit par sa patience et sa douceur, offrant à tous un merveilleux exemple d'édification par la pratique de toutes les vertus apostoliques. Aussi les habitants de Salta se rappellent-ils encore avec admiration et bonheur l'humilité, le zèle, la charité et la patience à toute épreuve de cet homme de Dieu.

Cependant ses pensées se dirigeaient toujours, comme nous l'avons dit, vers la tribu de Tobas. Quand donc il vit que la fondation d'un collége à Jujui ne se réalisait pas, il quitta aussitôt Salta et se rendit sur les rives du Salado, dans la province de Santiago de l'Estero, comptant partir de là, avec un guide, pour pénétrer hardiment chez les barbares qu'il avait résolu de conquérir pour le ciel. Soutenu par cet espoir, il resta quelques mois à Matara, à Guaipe et autres lieux du Salado, attendant l'occasion favorable, et catéchisant les ignorants, convertissant les pécheurs, consolant les affligés. Il eut bientôt gagné l'affection et l'admiration de tout le monde; aujourd'hui encore son nom y est cité avec vénération, sa vertu partout célébrée.

Mais il avait beau chercher un homme qui consentît à l'accompagner dans le périlleux voyage qu'il allait entreprendre, il n'en pouvait pas trouver : tous avaient une peur extrême des barbares Tobas. Il retourna donc à Jujui, et passa à Rionejio, où, trouvant enfin un guide, il partit de Santo-Pietro pour le Bermejo, pensant toucher en quelques jours au but de ses désirs. Mais abandonné à moitié chemin par son compagnon, il se vit forcé de retourner à Santo-Pietro. Son courage n'en diminua pas; au contraire, il sentit croître son espérance, se transporta à San-

Lorenzo, pays de cannes à sucre, à trente-cinq milles de la Nouvelle Oran, y trouva un homme qui offrit de l'accompagner à travers les monts et les forêts, commença sa dangereuse pérégrination en se dirigeant vers le Bermejo, arriva, après plusieurs jours d'une marche difficile et pénible, au lieu qu'il avait tant désiré atteindre, et y commença sa mission.

MISSION DE L'ESQUINA GRANDE.

Sur le territoire occidental du Berméjo, à quarante-cinq ou cinquante lieues d'Oran, près de l'embouchure du *Dorado* qui, bien que réuni au *Valle*, se dessèche pendant l'hiver, est un terrain aride et mêlé de nitre, presque sans végétation, où l'on ne voit que quelques arbres connus sous le nom d'*Espinillo* et de *Palosanto*, outre quelques *saules* et *palobobos* sur les bords du Fleuve. Et cependant ce sol ingrat est habité par quelques familles d'Indiens-Matacos, dispersés çà et là et gouvernés, grands et petits, par leurs Caciques. Elles forment une population totale d'environ cinq cents âmes. Ces Indiens vivent de pêche pendant certains mois, puis de chasse et de fruits sauvages pendant le reste de l'année. C'est là le lieu si désiré où après tant de voyages et de fatigues, parvint enfin tout joyeux le Père Franciscain Joseph Puigdengolas. Il établit sa demeure sous l'ombrage d'un arbre non loin du fleuve. Voyez-le seul, dans la plus profonde misère, dépourvu de tout secours humain, passant des mois entiers dans le dernier dénuement et au milieu de privations de toute espèce, sans autre société que les cousins et autres insectes qui le tourmentent nuit et jour, et les sauvages qui lui volent le peu qu'il possède encore! O vertueux solitaire! Dieu seul a pu t'inspirer ces sentiments héroïques d'humanité et d'amour pour tes semblables; lui seul soutient tes forces dans un si complet abandon!

Mais que faisait-il dans ce désert? Ce qu'il y faisait! il instruisait avec charité les sauvages, cherchant le meilleur moyen d'obtenir leur confiance; il polissait doucement et patiemment leurs mœurs, et souffrant tous les outrages, avec une patience à toute épreuve, il mettait tous ses soins à gagner leurs cœurs. Ayant ensuite reçu des bestiaux à titre d'aumône, il acheta quelques terres, en obtint d'autres du gouvernement de Salta, traça une enceinte autour du champ qu'il voulait ensemencer, y construisit une maison en bois à l'entrée de laquelle il éleva un autel, et, tous les jours, bien que tourmenté par d'innombrables insectes, il y offrait un sacrifice de mortification pour lui-même, de propitiation et de salut pour tant de malheureux qui gémissaient dans les ténèbres de l'erreur. Manquant encore de moyens de subsistance, il se rendit à *Yungas*, dans la république de Bolivie, avec l'intention d'en rapporter à Esquina des plants et des semences de cèdres, de cacao, de café, de pins, afin d'y développer l'agriculture, et de se pro-

curer par là le nécessaire, pour lui et pour les Indiens, qu'il se proposait d'amener au christianisme et à la vie civile.

Il partit d'Esquina au mois d'avril 1857, au moment où, grâce à la sollicitude du gouvernement de la Confédération et de celui de la province de Salta, ainsi qu'à celle de l'excellent prêtre et docteur Isidore Fernandez, un assez grand nombre de Missionnaires de l'Observance régulière de notre Patriarche Saint-François arrivaient d'Italie. En même temps, le collége apostolique de la Propagation de la Foi s'établissait dans la ville de Salta, pour la conversion et la civilisation des sauvages infidèles de Chaco. Cette consolante nouvelle lui étant parvenue en route, il m'écrivit aussitôt, de *Potosi*, la lettre suivante :

Potosi, le 13 *mai* 1857.

Mon très-révérend Père Pietro Pellici,

Pendant que je me rendais en Bolivie, afin d'en rapporter quelques plantes très-précieuses et très-utiles pour l'œuvre que j'ai dernièrement commencée dans l'Esquina-Grande, j'ai appris que vous arriviez d'Italie avec quelques religieux de notre Ordre. Cette nouvelle m'a rempli de consolation. Je m'empresse de vous faire savoir que j'ai eu le bonheur d'inaugurer, auprès du Berméjo, l'œuvre dont je viens de parler, ayant à cet effet obtenu du gouvernement de cette province quatre lieues de terrain du Nord au Midi, sur une largeur égale, de l'Orient au Couchant. Pendant que j'étais en ce lieu, les *Tobas* nous ont donné une alerte, de sorte que je me vis forcé d'aller trouver notre excellent gouverneur et de le prier de nous accorder des armes et des munitions pour les distribuer aux habitants chrétiens les plus voisins, afin de nous défendre contre ces barbares. Il y consentit aussitôt. A mon retour, je vous communiquerai les instructions du gouvernement. Vous y trouverez la preuve de son vif désir de voir promptement mener à bonne fin mon œuvre; j'espère y réussir, à mon retour, grâce aux plants et aux semences que j'ai recueillis, tout en restant, bien entendu, membre du nouveau Collége. — Votre confrère, Fr. Joseph Puigdengolas.

Il revint de Bolivie quatre mois après, et, dans une lettre d'Oran du 10 septembre, il me donna les détails de son heureux voyage et de son retour à Esquina, avec les plantes et semences si précieuses qu'il voulait y acclimater, de peur de perdre le fruit de ses fatigues. Il me priait de lui prêter tout le concours possible, comme Commissaire-Préfet, dans le dessein qu'il avait d'établir, en cet endroit, une colonie de chrétiens qui pussent l'aider à faire marcher rapidement son entreprise. Grands étaient les projets du Père Joseph pour le bien des Indiens, de la province, de la Nation.

Il voulait transformer cette terre aride en de fertiles et agréables jardins, peupler cette région déserte, et assurer la prospérité de ces malheureux

qu'accable une affreuse misère. Mais les espérances ne se réalisèrent pas entièrement. La colonie de chrétiens ne put se former; car ceux qui s'étaient engagés à en faire partie manquèrent de parole. Le terrain, faute de pluie et d'irrigations, ne rapporta pas en proportion des fatigues et des dépenses qu'il avait coûtées. Enfin, les Indiens se montrèrent très-indociles, et n'aidèrent nullement le bon père, dans les peines qu'il se donnait pour leur bonheur. Néanmoins ses travaux persévérants aboutirent à un certain résultat. Car quand, au mois d'août 1858, j'allai visiter l'*Esquina-Grande*, je fus ravi de trouver le jardin rempli de plantes d'espèces variées et verdoyantes ainsi qu'une jolie pépinière de Cotonniers, d'Amandiers, de Pins, de Cèdres, de Caféiers, bien que l'aridité et la nature saline du terrain ne leur promissent pas une grande vigueur.

Mais ce n'était point là l'unique, ni même la principale occupation du Père Joseph dans ce désert. Animé, avant tout, de l'esprit de charité qui le pressait, il passait souvent sur la rive occidentale du Berméjo, près de la frontière de Salta, du côté du Fleuve *Valle*, pour visiter les divers établissements chrétiens.

Là il élevait un autel, réunissait les habitants voisins, offrait le divin sacrifice, administrait les sacrements, assistait les infirmes, et prodiguait à tous des consolations. Puis il retournait dans sa demeure solitaire. Cette conduite lui avait gagné l'estime et l'amour des sauvages, même les plus éloignés. Sentinelle avancée, il contribuait bien plus par son humilité et sa charité à calmer la fureur, empêcher les meurtres et arrêter les excursions de ces barbares, que n'eussent pu le faire toutes les forces du Chaco. Il offrait une grâcieuse hospitalité aux voyageurs; sa maison était un refuge, un asile respecté par tous, chrétiens et sauvages. Il faut, à ce propos, rappeler que dans cette même année 1858, le bateau-à-vapeur Berméjo, étant échoué sur le sable, à environ trente lieues d'Esquina, avait à craindre d'être assailli par les barbares. Aussi voyait-on incessamment passer des soldats et des habitants courant pour lui porter secours. La maison du pauvre missionnaire franciscain était ouverte à tous. Il accueillit chacun avec un véritable amour, allant jusqu'à se priver des aliments nécessaires afin de nourrir ses hôtes affamés. De plus, il arriva chez lui plus de soixante Indiens *Belelas*, auxquels il donna, pour satisfaire leur faim, toute sa provision d'un an, qui consistait en deux génisses qu'il avait reçues naguères en aumône pour sa propre subsistance. Ce qui ne les empêcha pas de lui voler quelques chevaux et un captif qu'il avait racheté. Cependant le bâteau-à-vapeur resta dans le voisinage de l'*Esquina-Grande* plus d'un an, et, comme ce lieu servait continuellement de passage à ceux qui y allaient ou qui en revenaient, le père consomma le peu qu'il possédait et qu'il destinait à secourir les voyageurs qui se rencontraient dans ce désert.

Mais quelles étaient donc les ressources du Père Joseph, pour pourvoir

aussi abondamment à ses besoins et à ceux des autres? — La Divine Providence. — Seulement durant quelques mois de 1858 et 1859, dix onces d'argent qui lui furent données par un soldat du Chaco, dont cette somme était la solde. C'est cette pauvreté qui l'empêcha de pousser plus loin la partie matérielle de son œuvre de civilisation et de conversion des sauvages. En effet, sans secours suffisants, comment construire des maisons et des églises? Comment former un peuple? Comment vêtir autant de personnes nues, nourrir autant d'affamés qu'il existait d'Indiens dans l'Esquina? Mais son zèle pour le spirituel ne se ralentissait pas. S'il apprenait qu'un de ses Indiens fut malade, il courait le visiter, le consoler. Toutes les fois qu'il le pouvait, il rassemblait autour de lui petits et grands, leur enseignait les vérités de la foi, récompensait par des présents ceux qui apprenaient le mieux quelques parties de la Doctrine-Chrétienne et promettait davantage pour l'avenir. Il eût voulu en baptiser beaucoup, mais il différait de leur administrer ce sacrement, excepté en danger de mort, regardant comme nécessaire d'en faire d'abord des hommes, afin qu'ils pussent se montrer ensuite de vrais chrétiens et non pas des apostats ou des barbares baptisés, comme l'immortel Benoît XIV appelait un grand nombre d'indiens de l'Amérique. Il a conféré le baptême, m'écrivait-il, à huit personnes en danger de mort, dans l'*Esquina-Grande* : trois hommes, une femme et quatre enfants. Deux des hommes sont morts en fervents chrétiens, les six autres ont recouvré la santé.

Là ne se bornent pas les signalés services rendus par le Père Joseph à l'humanité et à la religion, dans la province de Salta. Il était en outre, dans l'Esquina, l'organe qui faisait connaître au gouvernement les besoins et les événements du Chaco. Tout cela ne lui faisait pas oublier les Tobas, premier objet de la sollicitude apostolique. En effet, à peine fut-il revenu de Bolivie, qu'il entreprit un long voyage à travers les montagnes et les déserts, dans l'espoir de les y rencontrer. Il y parvint, après avoir parcouru plus de quatre-vingts lieues au milieu des tribus sauvages. Ils étaient dans un lieu nommé Cangallé, où s'était établie autrefois une colonie d'Indiens Belelas. Il sut tellement gagner leur amitié, qu'ils lui témoignèrent d'eux-mêmes le désir d'avoir un Missionnaire; bien plus, ils lui cédèrent deux captifs de la province de Santiago, et consentirent à conclure un traité de paix avec la province de Salta, jurant de ne plus lui causer aucun préjudice, pourvu que l'on acceptât quelques conditions qu'ils proposèrent. Et c'est ce qui a eu lieu en effet jusqu'à ce jour. A partir de ce moment, le P. Joseph eut de fréquentes communications avec ces barbares, dont il désirait racheter tous les captifs des provinces de Santiago et de Cordova, tombés entre leurs mains. Mais le manque de ressources ne lui permit pas de mettre ce projet à exécution. Cependant, loin de perdre courage, il retourna à l'Esquina et employa toutes les ressources de son esprit pour

réussir dans son dessein. Il eut recours à la charité des diverses stations de la frontière de Salta, dans la partie proche du fleuve Valle et de la rive occidentale du Berméjo; il écrivit à Salta même, demandant au gouvernement de vouloir bien ouvrir, à cette fin, dans la ville, une souscription, qui eut lieu en effet. C'est ainsi qu'il parvint à réunir bon nombre de pièces de bétail, de moutons, d'instruments aratoires et autres dons de toute espèce, et revint, vers la fin de 1859, retrouver les *Tobas*. Hélas! tous ces soins, toutes ces peines ne lui donnèrent pas les moyens d'atteindre le but de ses désirs. Car ces barbares, ayant abandonné le lieu qu'ils habitaient et emmené leurs prisonniers, étaient partis pour aller combattre une autre tribu de sauvages. Il ne rencontra qu'un seul de leurs Caciques, ainsi qu'il me l'a dit dans la lettre suivante datée du 19 mai 1859 :

Mon Révérend Père Préfet,

Dans mon voyage chez les Tobas, j'ai éprouvé que la patience est nécessaire, moins encore pour supporter les fatigues et les souffrances de la route, que pour endurer avec courage et tranquillité les insolences des sauvages que l'on rencontre en chemin. Quant aux captifs, je n'ai pu maintenant en délivrer aucun, ces Barbares étant allés combattre les Bélélas et les punir de leurs rapines. Je n'ai pu m'aboucher qu'avec un seul de leurs Caciques, qui m'a promis de me rendre les prisonniers.

S'il vous plaît d'avoir des détails sur le caractère, les usages et les défauts de ces Indiens, vous pourrez vous les procurer chez son excellence le Gouverneur Güemes, à qui je les ai transmis dans un *dialogue entre un Indien du Berméjo et le Majordome*.

Je suis toujours votre affectionné confrère,

Fr. Joseph Puigdengolas.

Je demandai cet écrit, mais il me fut impossible de me le procurer. Cependant le Père Joseph, désolé du malheureux résultat de son entreprise, retourna à l'Esquina, pensant nuit et jour aux captifs dont il désirait si ardemment la délivrance. Afin de l'obtenir, il eut soin de continuer ses relations avec les Tobas, qui lui firent dire, quelques mois après, de leur envoyer les chevaux nécessaires et qu'il recevrait en échange ces infortunés prisonniers. Cette nouvelle lui remplit le cœur d'une joie incroyable. Il voulut faire le voyage en personne, et pour éviter les désagréments du chemin de terre, ainsi que ceux causés par les barbares qu'on y rencontre, il attendit à Esquina Don Emilio Palacios, qui se rendait par eau à Corrientes avec une cargaison de tonneaux et de bois, afin de se joindre à lui.

Au mois d'août 1860, je visitai la rive orientale du Berméjo et les divers Caciques qui y demeuraient; puis, je passai le fleuve et gagnai Esquina. J'y rencontrai Dom Santiago et Dom Emilio Palacios, dont je viens de

parler; mais je n'eus pas le bonheur d'y trouver le Père Joseph. Il était allé, je ne sais pour quelle affaire, à une station du fleuve Valle, appelée Trampa-del-Faro, à vingt-cinq ou trente lieues de distance. J'entrai dans sa maison et vis ce qu'il avait fait : une maison d'école et une chapelle étaient commencées. Je l'attendis quelques jours, et comme il ne revenait pas, je lui écrivis en ces termes :

Révérend Père Joseph,

Les terrains que Votre Paternité avait en partie achetés des sauvages, et en partie obtenus du gouvernement, n'appartiennent plus à la Mission, ayant été adjugés par acte public au général Miler. En conséquence, pour ne pas perdre vos peines et conserver le droit de la mission sur les terres de l'Esquina, il me paraît bon que vous passiez sur l'autre rive du fleuve où vivent les Indiens des Caciques Escalante, Joachim et Nicolas, et où le sol est plus fertile qu'ailleurs. Quant à moi, je m'offre à vous aider en tout ce qui me sera possible.

Votre très-affectionné,

Fr. Pietro Pellici.

Il est certain qu'à la lecture de cette lettre, le cœur si sensible du bon Père Joseph fut extrêmement troublé; car il voyait perdus le fruit de tant de peines et l'espoir d'acquérir pour le ciel les âmes des sauvages. Mais d'où tout cela venait-il? On le verra par le court exposé que je crois utile de faire. En 1825, quatre lieues de terrain furent concédées au général Miler, vis-à-vis du Bermejo, mais sans désignation d'un lieu déterminé. Or, ce n'est qu'en 1860, après avoir fait mesurer les campagnes environnant *Esquina-grande*, qu'il pensa à en occuper une portion à la distance de deux lieues et demie du côté supérieur du fleuve, lorsque déjà le Père Joseph y avait inauguré sa mission depuis plusieurs années. Il est vrai qu'en 1858, le général Miler et son intendant prétendirent se mettre en possession du terrain du Père Joseph, et que celui-ci s'empressa d'en écrire au Gouverneur Dom Martin Güemes, ainsi qu'à moi comme Préfet, afin d'obtenir la permission de passer de l'autre côté du fleuve. Mais le Gouverneur lui ordonna de ne pas abandonner l'Esquina, et de faire plutôt mesurer les terres de cette mission, afin qu'on pût lui en assurer la possession par un titre.

Malheureusement sur ces entrefaites, le gouvernement vint à changer de dispositions, et sans prendre conseil de personne, avec une ingratitude sans exemple, on dépouilla en 1860 le pauvre missionnaire qui avait servi la province au prix de tant de privations et de sacrifices, et on lui fit perdre ainsi, en un instant, le fruit de ses épargnes et de tous les soins qu'il avait pris pour le bonheur de ces malheureux sauvages. Cette inconstance et ces tergiversations du gouvernement du pays ôtent toute confiance dans

ses résolutions et ses promesses, trompent les espérances de la nation, compromettent l'honneur des Missionnaires, les rendent timides et incertains dans la poursuite de leurs laborieuses entreprises et enlèvent aux sauvages toute sécurité; car ils soupçonnent les Missionnaires de s'entendre avec le gouvernement pour s'emparer de leur terre natale, sous prétexte de religion! Sans stabilité des lois et des concessions tout se perdra comme la mission de l'Esquina-grande s'est déjà perdue. Mais continuons notre récit.

Lorsque j'eus quitté l'Esquina, pour aller à la mission située de l'autre côté du fleuve, et que Dom Emile Palacios fut parti pour Corrientes, le Père Joseph revint, et, sans se montrer fâché de la nouvelle qu'il recevait, il me fit la réponse suivante :

Mon Révérend et très-estimé Père,

Aussitôt après la réception de votre vénérée lettre, que je trouvai chez moi, je m'empressai d'envoyer mes barques de peaux et tout le reste à San-Giuliano, afin de passer de l'autre côté du fleuve et d'y établir la Mission auprès des Caciques Escalante et Nicolas, qui me paraissent plus humbles et plus dociles que les autres. En attendant, tandis que Votre Paternité priera le gouvernement de nous concéder quatre lieues de terrain, je ferai tous mes efforts pour délivrer enfin les captifs et sortir de ce labyrinthe qui m'a coûté tant de dépenses et de fatigues.

Sur ce, je suis votre bien affectionné,
Frère Joseph Puigdengolas.

Il partit donc de l'Esquina par la voie de terre, afin de rejoindre Dom Emile Palacios, et de continuer avec lui sa route sur le fleuve. C'est ce qu'il fit peu de jours après; mais ensuite, leur voyage devint difficile et pénible au delà de toute expression. Ce fut au point qu'étant encore fort loin du Paraguay, les vivres leur manquèrent entièrement. Pour ne pas mourir de faim dans ce désert, il leur fallut tout abandonner et employer le peu de forces qui leur restait à atteindre le terme de leur voyage. Ils n'y parvinrent que quatorze jours après, et arrivèrent exténués et à demi-morts de faim et de fatigue. Et cependant là ne devaient pas finir les souffrances de l'apôtre franciscain. A son retour il se proposait de passer par Cordova, chemin qui lui paraissait plus sûr; mais ayant appris en ce moment que Dom Joseph-Marie Arze, chargé par le gouvernement d'explorer, à la tête d'un certain nombre de compagnons, la rive occidentale de Berméjo, dans le dessein d'ouvrir une route de Corrientes à Oran, se préparait lui-même à partir, il résolut de braver tous les périls et de le suivre, tant pour chercher un moyen de délivrer les prisonniers des Tobas, que pour se rendre utile à son pays, de quelque manière que ce pût être. D'après la relation de M. Arze, ils quittèrent Corrientes le 16 novembre, accompagnés de trente

hommes armés et marchèrent pendant six jours au milieu de marais dans lesquels les chevaux entraient jusques au ventre. Ce fut seulement après avoir fait trente lieues, qu'ils trouvèrent un terrain solide et les premières cabanes des Tobas. A l'aspect de ces barbares, la plupart des hommes qui les escortaient furent tellement épouvantés, que dix-sept d'entr'eux retournèrent en arrière. Nonobstant cette défection, M. Arze et les quelques hommes restés avec lui résolurent de pousser en avant, en compagnie de trois Caciques Tobas, dont deux étaient venus avec eux de Corrientes, et qui promettaient de les escorter sains et saufs jusqu'à Cangallé. Soixante-cinq autres Indiens se joignirent à eux, sous prétexte de faire honneur à leurs chefs.

Le 30 novembre, ils étaient arrivés à plus de cinquante lieues de Corrientes, et à cinq du fleuve, quand ils furent tout-à-coup assaillis par des sauvages armés de flèches et de lances, qui se jettèrent sur eux avec tant de fureur, qu'ils les massacrèrent presque tous. Parmi les morts se trouva le bon Père Joseph Puigdengolas. Il avait été atteint à la tête par une flèche, et celui qui l'avait lancée était un cacique que le martyr venait de soigner avec une tendre charité à Corrientes, et de guérir d'une plaie qui mettait ses jours en danger ! Sauvage ingrat ! comment avais-tu le courage de tremper tes mains dans le sang d'un pieux et innocent missionnaire, bon comme la charité même, et ton généreux bienfaiteur? Mais toi, mon doux ami, désormais tu te réjouis en Dieu qui récompense ainsi ta magnanime charité ! Elle seule t'avait fait, au mépris de la mort, entreprendre ce pénible voyage, dans l'espoir de délivrer tes frères souffrants et prisonniers des Tobas ; et aussi dans l'espoir d'arracher ces derniers aux ténèbres de la barbarie, et de faire briller sur eux la lumière de l'évangélique vérité. Et ce sont eux qui t'ont donné la mort ! Au moins, il faut le dire, ces assassins n'étaient pas de la tribu dont tu avais su te faire connaître et chérir.

Le Père Joseph est donc mort ! Oui, certainement il a perdu la vie terrestre ; mais, couronné dans le ciel, il y jouit d'une éternité bienheureuse et sa mémoire sera toujours bénie par tous ceux qui l'ont connu ! En effet, à peine la funeste nouvelle fut-elle parvenue à Salta, que la cité s'en émut tout entière. Tous croyaient avoir fait la plus grande perte possible dans cet homme de Dieu, et le gouvernement, reconnaissant des services signalés qu'il avait rendus à la nation, décida qu'il serait honoré comme un des plus grands hommes qui eussent bien mérité de la patrie. Un magnifique tombeau lui fut élevé aux frais de la République, et toutes les autorités civiles et militaires assistèrent à ses obsèques en grande pompe. Il reçut les mêmes honneurs du gouvernement national de Parana, sans parler des cérémonies religieuses célébrées par ses confrères Missionnaires de Corrientes. Le Père Puigdengolas est mort ! Mais son sang n'aura pas été répandu en vain, et la terre infidèle qui en a été arrosée, désormais fécondée

par sa vertu, ne tardera pas à porter les fruits abondants de vie éternelle; car, Tertullien l'a dit : le sang des Martyrs est la semence des Chrétiens. Certainement celui du Père Joseph crie fortement et éloquemment à ses confrères du collège de Salta d'imiter son exemple. Aussi, pleins de courage, brûlants de zèle et de charité, sans crainte des souffrances, des périls, ni de la mort, ils s'élancent au milieu des tribus idolâtres, annonçant à haute voix l'Evangile du Christ, et établissant cette religion sainte qui a créé la civilisation des peuples. N'est-ce point là le plus auguste triomphe auquel puisse aspirer le soldat de la Croix?

Quant aux dépouilles mortelles du martyr, elles ont été dévorées par les oiseaux de proie et les bêtes féroces; à peine en a-t-on pu recueillir quelques restes par les soins des infidèles eux-mêmes, qui les ont apportés à Corrientes. On espère les recevoir bientôt à Salta; et l'on compte les déposer avec de plus grands honneurs dans l'église de son Collège. Voici l'inscription qui sera gravée sur la pierre tumulaire : « Ici sont conservés « les restes du P. Joseph Puigdengolas, Missionnaire-Franciscain, né en « Catalogne, Apôtre de l'*Esquina-Grande*. Il exposa sa vie pour le rachat « des prisonniers chrétiens, pour le bien de sa patrie et de toute la région, « et mourut martyr de sa charité, immolé par les barbares Tobas le « 30 novembre 1860. » Tels sont les désirs des Missionnaires ses confrères, du peuple et du gouvernement de Salta. Pour mieux prouver la vérité de ce que j'avance, je citerai le passage dans lequel le Journal officiel de Salta, du 9 janvier 1861, annonçait cette mort :

« Ce prêtre, disait-il, s'était consacré, depuis plusieurs années, au service du christianisme et de la civilisation, avec une abnégation évangélique digne de son ministère apostolique et de son sacré caractère. Il vivait au centre des déserts dans une telle pauvreté qu'on n'en pourrait imaginer une pareille dans un conte fait à plaisir, et cela pour convertir à la religion et rendre à la société les sauvages infidèles du Chaco. Bravant sans crainte les dangers de mort les plus graves et les plus certains, il restait constamment seul parmi ces barbares, afin de les adoucir et de les empêcher de piller les chrétiens. Sentinelle avancée, il surveillait avec soin tous leurs projets et toutes leurs démarches, jusqu'à ce qu'enfin il tomba victime de leur fureur, laissant vide un poste qu'il sera bien difficile à d'autres d'occuper fructueusement, s'ils ne sont pénétrés du même esprit que le Père Puigdengolas, et s'ils ne comprennent la grandeur de leur auguste mission, qui consiste à ne chercher que le véritable intérêt de la religion du Christ. » Voilà ce que disait le Journal. Mais cessons de parler du Père Joseph et de la Mission Franciscaine de l'Esquina, et passons sur l'autre rive du Bermejo.

(*La fin au prochain numéro*).

II.

EGYPTE.

Lettre du Père Erasmo de Sasso, *Missionnaire Apostolique M. O. en Egypte, au Révérendissime P.* Bonaventure de Solero, *Custode de la Terre-Sainte, sur son second voyage dans l'Isthme de Suez*[1].

Damiette, le 8 *mai* 1862.

Révérendissime Père Gardien,

Je satisfais volontiers au désir que vous m'avez manifesté à Alexandrie, d'avoir une relation exacte de mon dernier voyage le long du canal maritime de l'Isthme de Suez.

Comme vous le savez, depuis que je demeure à Damiette, je me suis transporté plusieurs fois à Porto Saïd et ailleurs, soit pour y célébrer la Sainte Messe, soit pour y administrer le baptême, et j'ai toujours rencontré, parmi les habitants, beaucoup de chrétiens qui voulaient se confesser. Comme le temps pascal approchait, je pensai que c'était le moment où je pourrais faire le plus de bien aux fidèles épars çà et là le long du célèbre canal, et je résolus d'y faire un second voyage pour leur donner la facilité de remplir les devoirs de tout bon catholique.

Avant de partir cependant, je jugeai convenable d'en parler à M. Voisin, Vice-Consul de France à Damiette, ingénieur en chef et Directeur-général de tous les travaux de l'Isthme, et de lui demander son avis à cet égard. Or, non-seulement il approuva et loua mon projet, mais il ajouta que je répondais tout à fait à ses désirs et qu'il me priait de ne négliger aucune escouade d'ouvriers. En conséquence il ordonna qu'une barque fut mise à ma disposition, et écrivit en même temps, à tous les chefs, d'avertir de mon prochain passage tous les hommes placés sous leurs ordres, afin que ceux qui désireraient remplir leurs devoirs de bons chrétiens pussent s'y préparer, leur prescrivant d'ailleurs de contribuer, autant qu'ils le pourraient, à faciliter mon transport d'un lieu dans un autre.

Je m'embarquai donc dans la matinée du Jeudi Saint, sur le Lac de Manzele, tout joyeux de l'espoir de réussir dans ma mission. Mais, comme si l'enfer se fut déchaîné contre la sainte entreprise, après cinq heures de navigation, un violent coup de vent vint frapper à l'improviste notre barque, qui faillit sombrer; le mât fut brisé et emporté loin de nous. Nous parvînmes à grand'peine, et non sans péril, à nous approcher d'une île déserte et à y jeter l'ancre. Comme le mauvais temps continuait, il nous fallut rester en ce lieu jusqu'au vendredi soir, et si nous n'eussions pris ce parti, nous aurions certainement péri comme dix autres barques qui voguaient dans la même direction.

[1] Pour le premier, voir le N° 1 de cette année, pages 38 et suivantes.

La nuit du vendredi au samedi, comme le vent baissait, je priai les mariniers de se remettre en route; ils obéirent, et grâces à Dieu, après avoir heureusement franchi deux détroits difficiles par lesquels il fallait absolument passer et qui étaient formés par des îles remplies de tarentules venimeuses, nous abordâmes le samedi matin à Porto-Saïd, presque morts de faim et de soif.

Je dis presque morts de faim et de soif, parce que, pensant effectuer le trajet en douze ou seize heures tout au plus, nous n'avions emporté de provisions d'aucune espèce. Même le jeudi soir, après avoir fait une légère collation, je donnai le surplus aux marins, de sorte que je fus obligé de passer le vendredi tout entier sans autre nourriture que deux harengs qui m'étaient restés par hasard. Ce que nous avions d'eau douce était contenu dans un vase qui fut brisé par le choc du mât que le vent avait rompu et emporté.

Ces souffrances furent abondamment compensées par la manière aimable et affectueuse avec laquelle on m'accueillit à Porto-Saïd. Je fus fêté avec les signes de la plus vive allégresse par tous les ouvriers qui s'y trouvaient, et qui me conduisirent, en grande pompe, au logement construit par la compagnie pour les prêtres qui seront destinés à diriger cette nouvelle et importante paroisse et mission. Il n'est pas besoin de dire qu'ils désirent tous que ces prêtres soient des Franciscains de la Terre-Sainte.

Ce logement se compose de cinq belles chambres et une terrasse ayant vue, au levant, sur le Golfe de Péluse, et au couchant, sur la ville nouvelle qui touche au lac de Manzèle. Une chapelle commode et une sacristie à l'avenant sont jointes à cette demeure. En vérité, je me trouvai on ne peut mieux logé. Ajoutez à cela, que M. Laroche, ingénieur en chef de cette division, eut l'attention d'attacher un homme à mon service pendant tout le temps de mon séjour en cet endroit. Mais ma plus grande consolation provint de l'abondante moisson spirituelle que j'eus le bonheur d'y faire et qui dépassa de beaucoup mon espérance. Pendant les trois jours que j'y passai, je fus occupé, matin et soir, à confesser un grand nombre de ces bons ouvriers, et tous reçurent la sainte communion pendant la Messe que je célébrai chaque jour au milieu d'un concours extraordinaire de peuple. Le jour de Pâques, la chapelle ne fut pas assez grande pour contenir tous les fidèles, dont plusieurs furent forcés de rester dehors, en s'arrangeant le moins mal possible; après le dîner je baptisai un enfant.

Porto-Saïd est une cité naissante comptant environ douze cents Européens, la plupart Français, et quelques milliers d'Arabes. On y trouve une fonderie, des machines à forger le fer, à scier et à travailler les bois de toute manière. Le port, peu sûr jusqu'à présent, a été amélioré par la construction d'une île artificielle au milieu de la mer. A cette île doit se joindre le môle qui s'élève rapidement.

Le soir du 22, je m'embarquai sur le nouveau canal, et j'arrivai, au commencement de la nuit, à Ras-El-Esce, campement placé dans une île du lac, autrefois déserte et éloignée de Porto-Saïd d'environ 12 kilomètres. Le lendemain matin, je suivis le canal, je visitai en passant les petits campements de Kaban, Atuan et Capo, et arrivai, après avoir fait vingt-cinq kilomètres, à Kantara, où je passai le jeudi tout entier. J'y baptisai un enfant et visitai l'ancien cimetière, ainsi que les ruines d'une antique cité que beaucoup de personnes prétendent s'être appelée Maddalon. Enfin, le matin du vendredi, je partis pour El-Guisr, une lieue par terre au delà de Fardan, jusqu'où M. Richon, chef de ce campement, avait absolument voulu m'accompagner avec sa barque. A mon arrivée, je fus accueilli et salué par tous avec les marques de la plus vive allégresse.

Ce campement est le plus grand et le plus peuplé après celui de Porto-Saïd. Il contient six cents Européens et vingt mille Arabes, logés sur le penchant de la montagne. Là réside un gouverneur égyptien, soit pour maintenir l'ordre, soit pour accélérer les travaux.

Comme cette ville est très-exposée au vent du désert, les maisons construites en pierres et en briques cuites au soleil n'ont qu'un rez de chaussée. L'air y est sain néanmoins, ainsi que dans le reste du désert.

Le logement destiné aux prêtres qui doivent bientôt venir l'habiter est composé de cinq chambres; l'église, dont je bénis la première pierre au mois de septembre dernier, est plus grande est plus belle que celle de Porto-Saïd. J'y restai pendant trois jours, afin que tous eussent le temps de s'approcher du sacrement de pénitence.

Le dimanche suivant 27 avril, tous les chefs de la compagnie vinrent, de toutes les divisions, se réunir à Guisr, sous la présidence du comte Sala, Vice-Président de la compagnie, et de M. Voisin, Vice-Consul français à Damiette. A dix heures du matin, je célébrai la Sainte Messe au milieu d'un immense concours de peuple de toute nation et de tout rite. A trois heures, nous montâmes dans une voiture du pays, trainée par des dromadaires, et nous allâmes au bord du lac Timsah, à cinq quarts de lieue de distance, poser et bénir la première pierre de la ville de Timsah, qui se construit avec la plus grande activité, et dans laquelle sera transporté le bureau-central de la compagnie, actuellement à Damiette. Là, comme dans les deux campements dont j'ai déjà parlé, ne manqueront ni l'église, ni le logement des religieux auxquels sera confié le soin spirituel des habitants.

Le lac Timsah est alimenté par un canal d'eau douce que la compagnie a fait creuser en trois ans, le long de l'Uadi, dans la région de Gessen, autrefois donnée par Pharaon au père et aux frères de Joseph. Ce canal traverse le désert et communique avec le Nil, près de la ville de Zagazig. Dans quelques années la ville de Timsah sera suffisamment peuplée et ap-

provisionnée de récoltes et de fruits de toute espèce, grâce aux vergers et aux jardins qu'il est facile d'y établir. Ces jardins seront arrosés par l'eau douce que le nouveau canal fournit en abondance.

Le lundi matin, je m'embarquai sur ce canal et me dirigeai vers les campements placés sur ses rives. D'abord, je m'arrêtai à Ramesse, antique cité détruite maintenant, où les travailleurs trouvèrent, en creusant le sol, une grande quantité de momies et de précieux débris de grande valeur. On y voit encore une statue antique ayant deux faces, et l'on prétend qu'elle est placée à l'endroit d'où partirent les hébreux, lorsqu'ils quittèrent l'Egypte pour la terre promise. La nuit nous surprit au campement de Marama, sur les bords du lac de ce nom, et je logeai chez M. Caso, qui surveille les travaux avec un certain nombre d'employés placés sous ses ordres. Le lendemain matin, toujours dans la même voiture trainée par des dromadaires, je me dirigeai vers Tel-Chibir, premier village arabe que l'on rencontre au delà du désert. Ce lieu appartient à la compagnie, qui l'a acheté des fils de feu Abbas-Pacha; il est vaste et fertile, mais, jusqu'à présent, mal cultivé par les habitants du village. C'est là que réside M. Guichard, agriculteur en chef, à qui la compagnie a confié la direction de la culture de ce vaste terrain.

Enfin, remonté en voiture, je retournai à Zagazig, où j'arrivai à onze heures du soir. Le lendemain matin je pris le chemin de fer, jusqu'à Bennah et jusqu'au Caire, où j'espérais trouver l'excellent Mgr Pascal Vuicic, délégué apostolique de l'Egypte, et lui rendre compte de ma mission; mais il était déjà parti pour Alexandrie, où je me transportai également, heureux d'y remplir ce devoir.

Je suis, mon Révérendissime Père, en vous baisant la main, de votre paternité Révérendissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
Fr. Erasme de Sasso,
Missionnaire apostolique, Mineur Franciscain.

III.

CHINE.

Lettre du P. Eusèbe-Marie de Dongo, *Mineur de la stricte Observance de la Province de Lombardie, Missionnaire Apostolique en Chine, au R. P.* Constantin de Valcamonica, *sur la situation des Missions Franciscaines dans le Vicariat-Apostolique d'U-nam.*

Sian-tun, novembre 1861.

Mon bien-aimé Confrère,

J'ai été bien heureux de recevoir, le 13 du courant, votre aimable lettre du 26 juin dernier, avec celle y incluse de ma sœur, qui me prouve une fois

de plus la sincérité et la constance de son affection pour moi, et l'empressement qu'elle met à m'informer de tout ce qui se passe dans notre cher pays, à l'égard duquel aucune nouvelle ne me trouve indifférent, qu'elle soit bonne ou mauvaise; car, dans le premier cas je rends grâces au Seigneur, et dans le second, j'implore sa miséricorde et sa clémence. Je ne puis cependant vous dissimuler que les trois événements que vous m'apprenez ont profondément affligé mon cœur! D'abord, la perte de notre bien cher P. Vincent, dernier représentant de l'ancienne Province de Brescia, et grand Promoteur de la nouvelle Province de Lombardie; puis, la mort prématurée du P. David; et enfin, les grands troubles qui agitent l'Italie. Heureusement j'ai reçu à ce sujet, il y a peu de temps, une lettre de notre digne Vicaire-Général, le P. César Daleggio, observantin de la province des Marches, me faisant espérer une paix prochaine, avec l'exaltation de notre Sainte Mère l'Eglise Catholique. Veuille le Seigneur que mes désirs, à cet égard, aient bientôt leur accomplissement!

Quant à notre situation, mon très-cher Père, il m'est pénible de vous avouer qu'elle ne s'est pas améliorée — depuis la paix conclue par les puissances occidentales avec l'Empereur de ce pays. Au contraire, dès que ce traité de paix fut publié, dans toutes les villes de l'Empire, les ennemis de notre religion, qui sont les nobles de la nation, fort puissants dans cette contrée, entrèrent en fureur, menaçant d'exterminer tous les chrétiens, ainsi que tous leurs adhérents futurs. Ils ont tourné en dérision dans des libelles infâmes nos saintes cérémonies et nos Prêtres Européens, en leur donnant les Epithètes de *He-lao-ie*, c'est-à-dire, l'*homme noir*, et *Si-Jam Knei-z*, ce qui signifie le *Démon Européen!*

Ils ne se sont pas bornés aux railleries et aux menaces. A Hen-Kion-Fu, lieu de notre résidence, un pauvre néophyte, qui avait essuyé quatre-vingts soufflets, quatre-cents coups de bâton et cinq mois de prison, fut, il est vrai, mis en liberté par ordre du Mandarin supérieur; mais tandis qu'il retournait dans sa famille, il fut inhumainement massacré par nos implacables ennemis. Quand ses parents portèrent leurs plaintes au tribunal supérieur, il leur fut répondu que les Mandarins ne pouvaient protéger les chrétiens et leur rendre justice, au milieu de la réprobation générale dont ils étaient frappés.

Mon vénérable Evêque, Mgr Michel Navarro, des Observantins Espagnols, a failli subir le même sort, à Hen-Kion-Fu. Avant le meurtre de notre néophyte, Monseigneur essaya de se présenter au tribunal, afin d'implorer la protection du Mandarin en faveur de ce malheureux; or, non-seulement on lui en interdit l'entrée, mais il fut accablé de mille injures et outrages par la multitude accourue pour le voir, et peu s'en fallut qu'il ne tombât victime de leur fureur. Tous criaient comme des démoniaques! *Mort à l'Européen! Mort à l'Européen!* Ce n'est que par une assistance spéciale de la divine

Providence qu'il put s'enfuir, dans une barque, jusqu'à la ville de Hen-Kon, province du Hu-pè, où résident les Consuls Européens, par l'entremise desquels nous espérons une carte de sûreté de la ville royale de Pékin.

Je fus appelé à ce sujet, ainsi qu'un Père Chinois nomme André Kum, devant le tribunal supérieur de Kiam-xa, capitale de cette province. Je m'y rendis aussitôt, accompagné par un Mandarin de Sian-tun. Mais à peine mon arrivée fut-elle connue, qu'un immense concours de peuple chercha à me voir, et je fus obligé de me présenter plusieurs fois à ses regards, sous peine de mort. Comme ces gens-là ne pouvaient se déterminer à croire que je fusse Européen, s'imaginant peut-être qu'en ce cas, je devrais avoir d'autres formes que les miennes, ils se mirent à fouiller la chambre que j'occupais, en furetant partout et d'une manière fort peu amicale. Ce fut au point que je fus obligé d'implorer le secours du Mandarin, qui, en effet, envoya quelques soldats pour notre défense. Loin de cesser alors, les clameurs n'en devinrent que de plus en plus furieuses, et le tribunal, très-heureusement pour moi, jugea nécessaire de me transporter, pendant la nuit, dans l'enceinte de ses bâtiments, où la populace ne put pénétrer; et c'est ainsi que nous eûmes un moment de repos.

J'ai su depuis que ce peuple projetait ma mort. En conséquence, le lendemain de mon départ qui n'était pas encore connu, une foule immense se rassembla et força les portes du tribunal, où j'avais asile, résolue d'exterminer également tous les chrétiens de la ville. Mais la Divine Providence a déjoué ces mauvais desseins, en me faisant partir la veille. O cher Père Constantin, comment pourrais-je vous promettre de vous écrire une autre fois, vivant au milieu de pareils ennemis du nom chrétien? Le passe-port royal ne nous sera d'aucune utilité contre des brigands, qui ne craignent aucune puissance. Aussi tout notre espoir est-il dans la Divine Providence : *qui confidit in Deo, non confunditur*. Ces hommes, mon Père, ne craignent nullement les Européens, tant qu'ils n'en ont vu aucun vaisseau. Ils ne nous respectent que là où les Européens ont débarqué et peuvent user de leurs armes. Voilà pourquoi on ne pense même pas à eux dans cette Province de Hu-pè, et l'hostilité contre la religion chrétienne ne fait qu'y croître en toute liberté. De toutes parts on n'entend que cris, blasphêmes, imprécations et calomnies contre nous; ce qui non-seulement fournit aux autorités publiques l'occasion de nous mépriser, mais encore détourne de leur projet tous ceux qui avaient manifesté l'intention de se convertir à la vraie Foi.

On va jusqu'à nous accuser de favoriser les rebelles qui parcourent cet empire dans tous les sens en se livrant au pillage, se sont rendus maitres des meilleures provinces, et ne sont plus qu'à environ cent milles de nous. Plus d'une fois cette calomnie a porté les Mandarins à envoyer leurs soldats visiter notre résidence, craignant que nous ne cachions des munitions de guerre; mais toujours, grâces à Dieu, on a reconnu notre

innocence. Ce qui fait croire au peuple que nous avons des rapports avec les rebelles, c'est qu'il ne sait pas distinguer notre très-sainte religion de celle de ces sectaires qui se donnent le nom de *Tien-Chu-Kiao*, c'est-à-dire chrétiens; ou pourrait peut-être en conclure que ce sont des prosélytes des sociétés protestantes d'Angleterre. Ce qui est certain, c'est que, partout où ils passent, ils détruisent les *Miao*, c'est-à-dire les temples des faux Dieux, massacrent tous ceux qui leur résistent, pillent les les maisons et enlèvent les jeunes gens des deux sexes, qu'ils traînent à leur suite en triomphe. Il est également certain que les sociétés dont je viens de parler, travaillent à faire pénétrer leurs doctrines perverses même dans ces contrées, surtout au moyen de livres, que leurs ministres répandent avec profusion partout où ils peuvent se fixer. Mais je suis sûr qu'ils gagnent peu de prosélytes, encore n'est-ce qu'à prix d'argent, parce que ni leur doctrine, ni leurs exemples, ne sont propres à convaincre les Chinois de la vérité de la religion anglicane.

A toutes les difficultés que rencontre la rapide propagation de notre sainte religion en Chine, vient se joindre le vice de fumer l'opium; vice presque universellement répandu, parmi les femmes comme parmi les hommes, et justement condamné par la Sainte Eglise Catholique. En effet, les personnes qui ont contracté cette habitude ne veulent pas y renoncer, et par conséquent nous ne pouvons pas les initier à la foi, fussent-elles disposées à abandonner l'idolâtrie et à embrasser le christianisme.

Dans votre excellente lettre, mon bon Père, vous me recommandiez d'écrire à notre cher confrère, le Père François de Gorla, Missionnaire au Hu-pè et pro-vicaire de Mgr Célestin Spelta, pour l'engager à témoigner plus de commisération à ses parents et amis, en leur donnant de ses nouvelles. Hélas! je dois vous apprendre, le cœur brisé et les yeux pleins de larmes, qu'il est passé à une meilleure vie, récompense de ses fatigues apostoliques. Tous ceux qui l'ont connu ont déploré sa fin prématurée, arrivée vers la fin du mois de juillet dernier. Notre province de la stricte Observance de Lombardie a bien le droit de se glorifier et de se réjouir dans le Seigneur, au souvenir de ce glorieux fils et missionnaire qui l'a tant honorée, et nous n'oublions pas de demander dans nos prières que son âme bénie repose en Jésus-Christ.

Mon bon compagnon de voyage et de mission, le Père Candide de Rigoli, des Mineurs Observantins réformés de Toscane, m'a quitté pour aller à la Mission de Hu-pè. J'en ignore la raison, et en éprouve une grande tristesse. Ce qui me console un peu, c'est de savoir qu'un autre Missionnaire vient d'arriver d'Europe, et qu'un second est en route pour cette province d'U-Nam, et que tous les deux sont Napolitains. En ce moment, sans compter notre Evêque, nous sommes douze prêtres, tant européens qu'indigènes, qui ne manquons pas d'ouvage dans cette vaste

province chinoise. Ici, très-cher Père Constantin, je finis ma lettre, déjà trop longue, en me recommandant à vos prières et à celles de tous nos bons confrères, amis et bienfaiteurs, pour lesquels je prierai à mon tour au Saint Sacrifice de la Messe. Et croyez-moi toujours, tel que je me plais à me redire,

Votre bien affectionné ami et confrère,

FR. EUSÈBE MARIE DE DANGO,

Min. Obs. réf. Miss. apost. en Chine.

Quelques-uns de nos lecteurs trouveront peut-être exagérées les difficultés dont parle notre Missionnaire, pour la propagation de la Foi en Chine, après le traité de paix conclu entre cet empire et la France; mais le rescrit impérial suivant, obtenu récemment par M. Bourboulon, ambassadeur de France à Pékin, et signé du prince Kong, premier ministre, rend un irréfutable témoignage de la vérité de ce qui précède.

Edit impérial du sixième jour du troisième mois du règne de Tong-Tche (4 avril 1862).

Dans une de ses précédentes communications, le ministre des affaires étrangères m'avait fait connaître que, les missionnaires français n'ayant d'autre but que de prêcher le bien, l'Empereur Kang-hi avait autorisé le libre exercice de la religion catholique. C'est pourquoi je publiai alors un édit ordonnant à tous les magistrats de mon empire de juger dorénavant avec justice les affaires des chrétiens, quelles qu'elles fussent. Mais, contre mon attente, j'apprends par une communication du même ministère que beaucoup de ces magistrats n'ont tenu aucun compte de mes ordres, ni des instructions qui les accompagnaient.

En conséquence, j'ordonne de nouveau, aux vice-rois et gouverneurs de chaque province, de veiller plus efficacement à ce que tous les magistrats soumis à leur juridiction obéissent à l'instant même à cet Edit, en montrant l'équité la plus parfaite dans toutes les affaires regardant les chrétiens, affaires qu'ils devront terminer dans le plus bref délai possible, sans s'occuper de leur opinion personnelle, afin de prouver que notre bienveillance est égale pour tous.

Et j'ordonne en outre qu'à partir d'aujourd'hui l'on fasse droit à tout ce que contient la requête qui m'a été adressée à ce sujet. Respectez cet édit.

Pour traduction conforme :

Le Secrétaire interprète de la légation française en Chine,

Signé : H. FONTANIER[1].

[1]) *Rosier de Marie*, 26 juillet 1862.

IV.

SYRIE.

Lettre du Père François d'Ascoli *Min. Obs. de la Province des Marches, au Rédacteur des* Annales, *sur une Ecole de Sœurs de Nazareth, ouverte dernièrement à Saint-Jean d'Acre pour l'éducation des jeunes filles dans cette ville.*

Très-estimé Père Marcellin,

Encore cette année, après avoir fini mes prédications annuelles au Caire, je me suis plu à parcourir la Syrie, la Judée et la Galilée, afin d'y visiter nos confrères occupés à travailler à la vigne de Jésus-Christ. A Saint-Jean d'Acre, autrefois Ptolemaïs, ancienne cité de la Syro-Phénicie, au nord du Mont-Carmel, à l'extrémité d'une presqu'île sur la Méditerranée, j'ai trouvé l'école des jeunes filles si utile et si bien ordonnée, que je n'ai pu m'empêcher de vous en dire quelques mots, afin de la faire connaître, par vos *Annales*, aux bons catholiques d'Italie.

Cette école a été ouverte, le 21 novembre de l'année 1861, par les excellentes sœurs de Nazareth, d'institution française, qui en avaient déjà d'autres à Nazareth, Sciufamar, Caifa et autres lieux. Dès le lendemain, plus de cent jeunes filles catholiques remplissaient la maison, heureuses de recevoir l'instruction qui doit les rendre le soutien et l'honneur de leurs familles. A celles-ci se joignirent bientôt beaucoup de jeunes filles juives et musulmanes, tant les maîtresses ont su par leur bonté acquérir l'estime et l'affection universelle. Ces maîtresses sont au nombre de cinq, qui enseignent, non-seulement la couture et la broderie, mais encore la doctrine Chrétienne, la Géographie, l'Arithmétique et la langue Arabe.

Mais je ne dois pas vous laisser ignorer qu'un tel bienfait a été procuré à cette ville par les soins du Père Bonaventure de Cardito, missionnaire apostolique et directeur de la maison qu'a notre Ordre en cet endroit. Ayant rencontré d'abord les plus grandes difficultés, il est parvenu à les vaincre, et à force de persévérance, il a conduit à bonne fin sa louable entreprise, dont il est recompensé aujourd'hui par des bénédictions unanimes. Curé des Latins, il a encore été nommé directeur de cette pieuse institution, et c'était justice, car la fondation lui en est dûe, et cette nomination contribuera certainement à la faire prospérer de plus en plus.

Je vous serai bien obligé, très-révérend Père, si, pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Mission Franciscaine en Terre-sainte, vous voulez bien publier cette lettre dans vos *Annales*, si utiles à notre Institut et à la propagation de la foi, et me recommander chaque jour au Seigneur, comme

de mon côté, je ne cesserai de le prier d'accorder à votre paternité salut et consolations spirituelles. Veuillez me croire

Votre très-humble et très-dévoué confrère,
Fr. François d'Ascoli, Min. obs.

Jaffa, *le* 15 *juillet* 1862.

V.

AFRIQUE CENTRALE.

Lettre du P. Bernardin de Vérone, *observantin de la province de Venise, au* P. Raphael de Pontecchio, *révérendissime général de l'ordre, rapportant la mort du* P. Jean Reinthaler de Ducla, *Pro-vicaire apostolique de l'Afrique Centrale, et de sept autres missionnaires, sur les trente-trois partis avec lui pour cette contrée.*

Schellal, le 29 *mai* 1862.

Révérendissime Père,

C'est avec la plus grande douleur que je me vois obligé de vous adresser cette lettre, qui contristera bien profondément votre cœur.

Aujourd'hui 28 mai sont arrivés ici les trois missionnaires Antoine Fische, Joseph Pernloche et François Herzoch, partis pour Chartum en décembre 1861, et nous rapportant les nouvelles les plus désolantes. — Ce sont : d'abord, l'état de maladie où se trouvent tous nos confrères résidant à Santa-Croce et à Heli-Kaba; trois d'entre eux sont en grand danger de mort, et peut-être, en ce moment, déjà passés dans l'éternité ! Ils sentaient, du reste, eux-mêmes le germe du mal jusque dans la moëlle de leurs os, lorsqu'ils ont pénétré sous ce climat meurtrier. Puis surtout, la mort de sept autres de ces chers confrères, parmi lesquels le très-révérend P. Jean Reinthaler de Ducla, pro-vicaire apostolique et chef de la Mission. Voici comment arriva ce malheur : la jambe gauche commença par s'enfler ainsi que le pouce de la main droite, soit à la suite de la morsure d'un animal venimeux, soit pour toute autre cause que nous ignorons. Peu de temps après, ce pouce fut tellement malade, que le bon père ne pouvait plus tenir la plume, tandis que les muscles de la jambe, sortant des chairs, de la longueur d'une demi-paume pour le moins, présentaient à la vue quelque chose de vraiment effrayant. Il fit appeler un médecin arabe qui arriva trop tard, quand déjà le mal avait atteint l'épine dorsale, en sorte qu'il n'y avait plus de remède! Les autres missionnaires que nous avons perdus, sont Pierre, de Naples; Roch, du Tyrol; Otma, de Salsbourg; Franz Substancie, de Goritz; Ferdinand Magoski, de Bohême; François Pichler, de Styrie; et Erhard Kisnar, d'Allemagne.

Les trois Missionnaires dont je vous ai parlé plus haut, arrivés ce matin à Schellal, ont quitté Chartum le 27 avril, et ceux que nous avons perdus, à l'exception du Père Reinthaler, reposaient dans la tombe dès le courant du mois de mars dernier. Nous espérons qu'aucune autre victime ne sera tombée dans ces trois mois, et cependant nous avons des motifs bien sérieux de craindre le contraire; car cette saison, plus que toute autre, moissonne en ce pays les pauvres missionnaires.

Joignez à ces pertes celle du Père Jean, notre chef, et votre paternité révérendissime comprendra facilement quelle doit être notre consternation et la douleur de nos confrères de Santa-Croce et de Heli-Kaba, tous restés orphelins d'un tel père!

Ce dont nous nous croyons certains, c'est qu'il jouit maintenant dans le ciel de la récompense de tant de fatigues et de souffrances endurées pour l'amour de Jésus-Christ. Néanmoins, sachant combien il est terrible de paraître au tribunal du juge suprême des vivants et des morts, et le Père Jean ayant eu le malheur de mourir sans le secours charitable et fortifiant d'un ministre de la religion, j'ai ordonné aussitôt la célébration solennelle de l'office des morts avec une messe chantée de *Requiem* pour le salut de son âme bénie. J'y ai ajouté trois cents *Pater, Ave* et *Requiem,* dits par chaque frère lai et tertiaire, et une messe par chaque Pretre Missionnaire.

Je termine ici cette lettre, vous priant seulement de vouloir bien nous bénir, moi et toute votre famille séraphique.

Votre très-humble et très-dévoué fils en Jésus-Christ,
FR. BERNARDIN DE VÉRONE,
Miss. Apost. de l'Afrique Centrale.

Une autre lettre du 2 juin, écrite par le même Père, suivit celle qui précède et nous fit connaître le lieu où mourut le Père Jean Reinthaler. Ce fut à Berber, situé à trois journées de marche environ du désert, sur le chemin de Korosko. Il y était arrivé de Chartum, après onze jours de marche, et retournait en Europe pour y recruter des prêtres de son ordre et les ramener dans cette importante mission. Le Père ajouta que la fatale nouvelle ne pourra parvenir aux Missionnaires des stations du fleuve Blanc que dans deux ou trois mois et qu'il prévoit toute leur désolation.

Quant à moi, conclut-il, bien que profondément contristé, je n'ai pas perdu courage, et suis prêt à partir, soit pour Chartum, soit pour le fleuve Blanc, afin de consoler ceux de nos confrères qui attendent vainement leur père bien-aimé, et d'assister le peu de fidèles qui s'y trouvent et qui partageront la consternation de ces prêtres à l'annonce de cette triste nouvelle. Ah! que cette entreprise deviendrait plus facile, si d'autres

confrères d'Europe, animés du véritable esprit évangélique et mûs par un zèle sincère pour le salut des âmes, venaient se joindre à nous, dans ce champ du Seigneur, dont la culture est si laborieuse!

Ainsi termine le Père Bernardin de Vérone.

Nous verrons quelles mesures la sacrée congrégation de la Propagation de la foi et l'ordre Franciscain jugeront convenable de prendre pour réparer un si grand malheur, et nous les ferons connaître à nos lecteurs dans les numéros suivants.

VI.

NOUVELLE ZÉLANDE.

Lettre[1] *où le Fr. Sante-Renzoni de Poggio d'Orciano, Frère-Lai Profès des M. O. de la province des Marches, attaché aux Missions Franciscaines de la Nouvelle Zélande, raconte à son père le genre de vie des Franciscains dans cette contrée.*

Mon très-cher Père,

Votre très-chère lettre m'est parvenue à la fin d'août 1861 et m'a comblé de consolation. Si je ne vous ai pas répondu aussitôt, ainsi que j'en avais l'ardent désir, c'est parce que j'étais alors malade. Mais ayant promptement recouvré la santé, j'ai pu faire plusieurs courses dans la Nouvelle-Zélande, et dès le mois d'avril de l'an dernier, je me suis rendu avec mes confrères Franciscains à une Mission située au Nord du pays. Cette province se nomme *Kokianga* et le lieu où s'élève notre cabane, Purokam. Ce lieu qui, à l'exception de quelques colons Européens, n'est habité que par les Maori, ou naturels du pays, touche d'une part à la mer et, de l'autre, à une immense forêt. Notre nourriture y consiste en pain, que nous faisons nous-mêmes, en patates, café, thé et en eau fraiche. Mais il nous est arrivé plus d'une fois d'être réduits à l'eau pure pendant une journée entière, en sorte que nous dûmes souffrir de la faim, au point de devenir maigres et pâles, comme les Pénitents du désert. Néanmoins cela nous paraissait doux; car nous savons que telle doit être la vie du missionnaire, vie de privations et de sacrifices, offerts pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les Maori dont je viens de parler viennent tous les dimanches à la Messe et font jusqu'à vingt ou quarante milles pour s'y rendre. Ordinairement ils viennent par mer, sur de petites barques qui leur appartiennent, et qui ne sont autre chose que de gros et longs troncs d'arbres creusés.

[1]) Cette lettre nous a été grâcieusement communiquée par l'excellent Père Provincial de l'Observance des Marches, le Père Ernest de Recanati.

Aussi est-il dangereux d'y voyager, surtout lorsque la mer est orageuse. Il est bien rare cependant qu'ils périssent ainsi, car ils nagent comme des poissons. Les premières fois que je les vis monter ces barques, je tremblais pour eux, maintenant je suis tranquille. Quant à leur nourriture, elle consiste en poissons, patates, maïs ou blé de Turquie, qu'ils laissent se putréfier et qu'ils mangent lorsque déjà il exhale une odeur fétide. Leurs maisons sont en paille ou en jonc, sans cheminée, sans chambres séparées, ni lits. Elles sont tellement sales, que je doute qu'en Italie on voulut y loger même les vaches. Sans cesse occupés à fumer, hommes et femmes, ils sont revêtus, les hommes, d'une misérable couverture qui leur tombe, tantôt à droite, tantôt à gauche; les femmes, d'une robe, le plus souvent déchirée, pire que celles des plus pauvres en Italie. Tous vont nu-pieds. Quant à la religion, ils font vraiment pitié; car la plupart vivent dans les ténèbres du paganisme, d'autres sont protestants, et les quelques catholiques qu'on trouve sont presque sauvages, et manquent entièrement, ou peu s'en faut, d'instruction religieuse, faute de prêtres. Après avoir demeuré dix mois à Ko-Kianga, je retournai à Auckland, capitale de la Nouvelle-Zélande, à plus de trois-cents milles de distance, et environ deux mois après je vins à la Baie des Iles, où je suis actuellement à cent-cinquante milles d'Auckland, par mer, c'est une des stations assignées à nos Missionnaires Franciscains. Je n'ai avec moi, dans ce moment, que le Père Nivard Jourdan, et les catholiques ne sont que quinze ou seize; mais avec l'aide de Dieu nous espérons voir ce nombre s'accroitre bientôt. Lorsque je connaîtrai mieux les mœurs de ce peuple, je vous en donnerai de longs détails. Aujourd'hui il ne me reste qu'à vous embrasser ainsi que mes frères, sœurs et autres parents, vous priant de présenter mes respects au Père Gardien Ricci, et à tous les autres religieux de Poggio, et de les supplier de nous recommander à Dieu, moi et mes compagnons. Je termine en vous demandant votre bénédiction, et suis pour toujours,

Votre fils très-affectionné,

Fr. Sante-Renzoni de Poggio d'Orciano,

Lai, M. O., attaché aux Missions de la Nouvelle-Zélande.

Kararareka ou Baie des îles, le 3 *mars* 1862.

VII.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Lettre du Père Pamphile de Magliano, *M. O. de la stricte Observance, au rédacteur des* Annales, *sur l'Histoire des Franciscains, dans les Etats-Unis.*

CALIFORNIE.

(Voir le n° 4 des *Annales*, page 233).

La Californie, si renommée aujourd'hui par ses riches mines d'or, ne fut pas moins célèbre autrefois par ses missions Franciscaines; car le nom du grand Patriarche des pauvres, Saint-François, est inséparablement uni à celui de la principale cité de l'Océan Pacifique. On distingue la Californie en inférieure ou vieille et en supérieure : la première, faisant encore partie du Mexique ; la dernière, dont nous allons nous occuper, appartenant aux Etats-Unis. Comme l'observe M. Shea, jamais les Pères Jésuites de la vieille Californie ne pénétrèrent dans la portion qui forme actuellement un Etat de l'Union-Américaine, d'où l'on doit conclure que l'établissement des missions dans cet Etat doit exclusivement être attribué aux Franciscains. C'est vers l'année 1769 qu'ils les inaugurèrent dans trois lieux principaux, c'est-à-dire à San-Carlo de Monterey au nord, à San-Diégo au sud, et à San-Bonaventura au centre. Le chef de cette entreprise était l'illustre Père Giunipero Serra. Lorsque la nouvelle en parvint à Mexico, elle y excita une joie si vive et si générale que les cloches sonnèrent à toute volée, comme pour la conquête d'un royaume. Cependant le Père Serra demanda de nouveaux auxiliaires, et le Supérieur de la maison de Mexico lui envoya trente autres missionnaires du même ordre. Les Fils du Patriarche Saint-Dominique demandèrent alors à prendre part à la culture de ce champ spirituel, et leur demande fut aussitôt accueillie par nos confrères, qui leur cédèrent les missions de la vieille Californie, confiées à notre ordre après l'expulsion des Jésuites.

Lorsque le Père Serra eut reçu ce puissant secours, il partit en 1771, après avoir célébré la Fête-Dieu avec une pompe inusitée, accompagné des Pères Michel Pieras et Bonaventure Sitjar, pour aller fonder la mission de San-Antonio, sur les rives du fleuve de ce nom. Il y suspendit, dans un lieu élevé, des cloches qu'il avait eu soin d'apporter, et dans son enthousiasme il se mit à les sonner lui-même comme pour une fête, invitant ainsi les indigènes à venir s'asseoir à l'ombre pacifique de la croix. Il contribua en outre à fonder les missions de Saint-Gabriël, de Saint-Louis, évêque, et de St Jean de Capistran, et transféra celle de Monterey dans un lieu plus convenable. Toutes les missions se trouvèrent ainsi, en un clin d'œil, parfaitement organisées, malgré les graves obstacles qu'il y avait à surmonter.

Cependant en 1775, deux Indiens, de la mission de San-Diégo, malheu-

reusement égarés, vinrent la nuit, avec d'autres sauvages qu'ils avaient entraînés à leur suite, mettre la mission à feu et à sang, et torturèrent le bon P. Louis Jayme, avec d'indicibles raffinements de cruauté, dans toutes les parties de son corps, sauf les mains. Le P. Vincent était parvenu à se cacher et à échapper, comme par miracle, au supplice. Cette nouvelle jeta l'épouvante chez tous les habitants, excepté chez les missionnaires, qui s'en réjouirent au contraire, comme d'une bénédiction céleste. — *Grâces à Dieu*, s'écria l'intrépide P. Serra, *le champ est maintenant arrosé;* et plus ardent que jamais, il s'occupait à rétablir la mission, lorsque le commandant Rivera lui ordonna d'y renoncer. Il obéit sans résistance; mais à peine le commandant fut-il changé, qu'il releva aussitôt la mission du milieu de ses ruines, puis s'occupa de la fondation de celles de San-Francisco et de Santa-Chiara, inaugurées, l'une, le 27 juin 1776, dans l'admirable Baie de San-Francisco, et l'autre, le 6 juillet 1777, dans les plaines enchanteresses de San-Bernardino. Ainsi le courageux Père Serra avait fondé, dans un laps de temps extrêmement restreint, neuf missions, qu'il voyait toutes prospérer à merveille, et qui comptaient près de dix mille Indiens convertis, jouissant de la paix la plus profonde et faisant par l'éducation les plus grands progrès dans la civilisation chrétienne. Et afin qu'ils ne fussent pas privés du sacrement de confirmation, il obtint le privilége de le leur conférer en sa qualité de Préfet-Apostolique.

Mais l'heure approchait à laquelle le Père Serra devait recevoir la couronne de justice dûe à son glorieux apostolat. Atteint d'une phthysie pulmonaire, causée par toutes ses fatigues, il sentait ses forces décliner rapidement. Il continua néanmoins à travailler jusqu'au 27 août 1784. Ce jour-là, ayant prié le Père Palou de consacrer une hostie, il reçut le Saint-Viatique, fit faire son cercueil et demanda l'extrême-onction. Le lendemain cependant il se leva à l'ordinaire; mais il dut se recoucher aussitôt, et rendit doucement à Dieu son âme bénie, à soixante-onze ans, alors que jusqu'à ses derniers moments il formait de nouveaux projets de missions. Il en est peu, parmi ceux qui ont consacré leur vie à la conversion et à la civilisation des sauvages, qui aient aussi bien mérité de l'humanité et de la religion !

Le Père Palou lui succéda dans la dignité de Préfet Apostolique, et fonda, avec un non moindre zèle, les missions de Santa Barbara, de l'Immaculée-Conception, de Santa-Croce et de Notre-Dame-de-Soledad. Mais, ayant été nommé supérieur du collége de San-Ferdinando, dans la ville de Mexico, il fut remplacé par le P. Lazven, sous le gouvernement duquel s'établirent en 1797 trois autres missions. En 1798 s'éleva la mission de St Louis, Roi de France, mission qui, par la beauté de son église et de ses colonnades, construites sous la direction et sur les dessins du P. Peyry, excita alors et excite encore aujourd'hui l'admiration universelle. Malheu-

reusement la révolution française survint alors et ébranla toute l'Europe. Les missions Franciscaines d'Amérique en ressentirent les funestes effets, d'autant plus que le gouvernement Espagnol ne put pas continuer à envoyer au Nouveau-Monde les secours ordinaires. Toutefois les missionnaires s'efforçant de se suffire à eux-mêmes continuèrent à fonder, jusqu'en 1823, de nouvelles missions, dont la dernière fut celle de San-Francesco-Solano, établie par le P. Amoros chez les Guiluces, dans la partie la plus septentrionale de la Californie. Pour faire juger de leur état de prospérité, nous dirons seulement qu'elles contenaient soixante-quinze mille Indiens convertis, divisés en vingt-une Réductions!

Mais ici commence la douloureuse histoire de leur décadence. Lorsque le Mexique se fut soustrait à la domination Espagnole et constitué en république indépendante, le premier qui fut envoyé en Californie, comme gouverneur, en 1824, fut Echandia. Cet homme, au rapport de Robinson, fut le fléau du pays : il y répandit et encouragea le vice, de manière à détruire toute morale et toutes les missions. Le P. Préfet Sanchez en mourut de chagrin en 1831, bien qu'une lueur de joie vînt adoucir ses derniers instants, lorsqu'il apprit la venue et la conduite du nouveau gouverneur, D. Manuel Vittoria, qui employa tous les moyens pour rendre de la vigueur à cette vigne du Seigneur si ravagée. Ce dernier perdit trop tôt son commandement, et l'œuvre de destruction recommença : le célèbre P. Antonio Peyry, qui, pendant trente-quatre ans, avait admirablement conduit la mission si renommée de San-Luis Rey, qu'il avait fondée, fut contraint à l'abandonner, au milieu des plaintes et des gémissements de ses néophytes indiens. Il en fut de même des autres, en sorte que le nombre des missionnaires diminua tellement, qu'en 1833 le gouvernement Mexicain eut recours au collége de Notre-Dame de Guadaloupe en Zacatega, qui lui en envoya dix; ils dirigèrent les missions les plus riches des régions du Nord.

Malheureusement le gouvernement s'obstinait en même temps à les séculariser, et par là même à les détruire, puisque, en enlever la direction aux missionnaires pour la donner à ses agents de police, c'était confier aux loups la garde du troupeau. En 1834 la dévastation était complète; aussi le gouvernement décréta-t-il officiellement l'extinction des missions, déjà accomplie en fait. Elles se composaient encore cependant de 30,650 Indiens, possédant 424,000 bœufs, 62,500 chevaux, 321,500 bêtes à laine, et récoltant 122,500 mesures de grain. Le décret ordonna de mettre ces propriétés à la disposition du gouvernement, qui en assigna une part à chaque famille; mais en peu de temps les pauvres néophytes indiens ne furent qu'une troupe immense de mendiants vagabonds, et les missionnaires n'obtinrent même pas les secours qu'on leur avait promis. Aussi le Père Serra, dont un américain disait : « l'avoir connu est un véritable bonheur, » le Père Serra mourut-il, en 1838, de faim et de

misère dans sa mission de Soledad, qu'il ne voulut à aucun prix abandonner. Un beau jour du mois d'août, bien qu'épuisé par la souffrance, il réunit ses néophytes dans l'Eglise, et célébra la Sainte Messe. A peine eut-il commencé, qu'il s'évanouit au pied de l'autel, et expira entre les bras de quelques-uns de ces infortunés avec lesquels il avait passé trente années de sa vie, employées tout entières à les protéger. Peu après, le P. Fortuné, fondateur de la mission de San-Raffaele, y mourut aussi d'épuisement !

Le Congrès du Mexique s'aperçut alors de la barbarie qu'on avait commise, et en 1840 il publia un Décret pour le rétablissement des missions. Mais comment arracher les propriétés des mains rapaces et voleuses auxquelles on les avait remises? En vain cette année-là le Père Franciscain Garcia Diégo, l'un des missionnaires de la contrée, obtint-il l'évêché de Californie, lui-même ne put réussir à arrêter la spoliation sacrilège. Voici l'état dans lequel M. Duflot-de-Mofras, qui a visité ces Missions en 1842, les a trouvées :

La mission et l'église de San-Diégo entièrement en ruines. Le P. Vincent Oliva, missionnaire, n'avait plus qu'un petit champ, pour lui et les cinq cents Indiens qui lui restaient. La situation de la mission de Saint Gabriel était la même; on y voyait l'infatigable Père Thomas Estenga, assis dans une aire, devant une grande table, pétrissant de la terre glaise et enseignant à ses Indiens à faire des briques. C'est seulement à San-Fernando, à Santa-Clara, à Santa-Inez que les missionnaires avaient réussi à sauver assez d'objets. Mais San-Bonaventura, Santa-Croce, San-Giovanni-Battista, San-Michele, le Carmel, la Conception et San-Raffaele étaient pleins de ruines et de désolation. A Santa-Barbara résidait l'aimable, généreux, charitable et pieux Préfet, le Père Narcisse Duran. A St Louis évêque, M. Duflot trouva dans la misère le plus ancien missionnaire du pays, le Père Raymond Abella, que le célèbre La Pérouse y avait vu en 1787, et qui n'avait jamais voulu quitter ses pauvres Indiens dépouillés ! A la Soledad, rien que de tristes ruines et une solitude désolante, pas un missionnaire, pas un Indien, pas même un animal ! Les vignes étaient abandonnées, les vergers incultes, les jardins remplis d'épines ! A San-José, le Préfet des missions du nord, le Père Gonzalez, recevait de l'administration civile une ration de nourriture inférieure à celle qu'obtiendrait un condamné. Enfin, la mission de San-Francesco-Solano était détruite, et les matériaux avaient été enlevés par Don Mariano Vallejo, qui s'en était servi pour se construire une belle et agréable demeure !

Voilà quel était l'état de ces missions, qui comptaient encore treize missionnaires Franciscains en 1842; mais la désolation n'était pas arrivée à son comble. Vinrent bientôt les guerres civiles, puis celle des Etats-Unis,

qui se rendirent maîtres de la Californie supérieure, en sorte que les maux de cette malheureuse contrée ne firent que s'accroître !

Le premier Evêque de ce pays fut le P. Franciscain Diégo Garcia, mort en 1845, à qui le Saint-Siége donna pour successeur son confrère le P. Joseph Gonzalez. Ce dernier ayant donné sa démission, le Père Dominicain Joseph S. Alemany fut consacré évêque de Monterey en 1850, puis archevêque à San-Francisco. On dit que le Père Gonzalez fut de nouveau nommé et renonça de nouveau à l'épiscopat, dont fut investi le Lazariste Taddée Amat. Un nouveau diocèse vient d'être créé en Californie, et un prêtre séculier en a été nommé pasteur.

Ce qui reste actuellement aux Franciscains dans ces régions se borne au collége de Santa-Barbara, où sont deux des anciens et quatre jeunes missionnaires récemment ordonnés prêtres. Heureusement les tribunaux des Etats-Unis viennent de décider que, non-seulement la loi garantissait aux prêtres catholiques toutes les propriétés appartenant aux missionnaires lors de l'annexion de la Californie aux Etats-Unis, mais encore que tous les détenteurs illégitimes de ces propriétés en seraient expulsés. En conséquence, les Evêques, reconnus comme ayant droit à ces propriétés ecclésiastiques, en ont pris possession.

L'affluence des aventuriers, accourus de toutes les parties du monde aux mines d'or de Californie, a presque changé la nature du pays. Les moins nombreux sont les Indiens, pour lesquels le gouvernement désirerait voir se continuer les missions selon la méthode Franciscaine. Les instituts réguliers actuellement fixés dans le diocèse de San-Francisco sont les Jésuites, qui occupent l'ancienne mission de Santa Clara, où ils ont fondé le collége du même nom, et qui ont en outre un établissement à San-Francisco et un autre à San-José-Pueblo. Les Dominicains ont ouvert de leur côté un couvent dans la mission de San-Francisco Solano, et ont acheté du terrain pour en fonder un autre dans la capitale. Qui pourrait croire que dans ce diocèse, qui porte le nom de Saint-François et où ses fils ont les premiers prêché notre sainte religion, il n'y ait pas, en ce moment, une seule station séraphique; nous avons adressé à l'archevêque une demande à cet égard et nous avons essuyé un refus. Nous avons donc envoyé, à notre station du Texas, les missionnaires déjà destinés pour la Californie, espérant que la Providence, ne tardant pas à nous ouvrir de nouveau la voie, nous permettra de nous fixer encore dans cette région consacrée par tant de précieux souvenirs de notre institut.

Notre amour pour ces rivages de l'Océan pacifique nous a fait accepter dernièrement l'invitation de l'Evêque de l'île de Vancouvert (Amérique-Britannique), et nous y avons envoyé le P. Celse de Castel-Nuovo et le clerc tertiaire Fr. Jean-Joseph Thornton, qui arrivèrent à Vittoria, capitale de l'île, la veille de l'Immaculée Conception, après une heureuse traversée. *(La suite à un prochain numéro).*

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

OU-TCHANG, EN CHINE.

1862.

Nous extrayons le résumé suivant d'une lettre de l'Illustrissime et Révérendissime Mgr Louis-Célestin Spelta, vicaire apostolique du Hu-pè et visiteur délégué par le St-Siége de toutes les missions catholiques de Chine, au Révérendissime Père Raphaël de Ponticulo, Général de tout l'Ordre des Frères-Mineurs. Cette lettre est datée du 7 mai 1862.

« Les persécutions contre les chrétiens continuent çà et là dans cet immense Empire, comme avant le traité de paix conclu avec les puissances occidentales. Ainsi Mgr Navarro, vicaire-apostolique d'U-nam, a été obligé de fuir récemment de son vicariat, où une petite église jointe à sa demeure et cette demeure elle même, récemment construite, ont été livrées aux flammes. Il craint le même sort pour le séminaire.

Dans une autre mission, les mêmes Mandarins ont martyrisé quelques chrétiens et un missionnaire français. Dans la province de Kiang-si, tous les orphelinats ont été détruits, ainsi que leurs églises. On cherchait le vicaire apostolique pour le faire mourir, et l'on avait promis une récompense de cinq cents écus à qui apporterait sa tête.

Ici, par la grâce de Dieu, nous sommes tranquilles; mais, si les Anglais venaient à s'éloigner, je ne sais vraiment pas ce qui pourrait arriver.

En attendant, nous profitons de ces instants de trêve pour faire tout le bien possible ; et je suis heureux de vous dire que le mois de Marie, que j'ai institué dans ce vicariat, m'a donné les plus grandes consolations par la multitude des fidèles, tant Européens que Chinois catholiques, accourus pour honorer la sainte-mère de Dieu.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez et du salut que vous me transmettez de la part de tous vos religieux. Je le leur rends de grand cœur, surtout au T. R. P. Marcellin de Civezza, qui a bien voulu, sans que je l'eusse mérité en rien, me dédier le second volume des *Annales* des missions Franciscaines.

Ma santé est toujours chancelante; je passe continuellement du lit dans un fauteuil et de mon fauteuil au lit. C'est un état bien pénible, mais il faut se résigner à la volonté de Dieu.

Je joins à cette lettre le tableau des sacrements administrés dans ce vicariat en 1861, et la biographie de mes trois vicaires généraux décédés dernièrement, biographie écrite par un religieux de leur province, pour être publiée dans les *Annales* du P. Marcellin.

OCOPA (PÉROU).

Le P. Cuesta, gardien au collége Franciscain de la propagande à Ocopa, dans le Pérou, vient d'écrire au T. R. P. Pierre Gual, à Rome, pour lui donner des détails sur les missions établies parmi les sauvages de cette montagne. Il lui apprend que la tribu des Remos a envoyé, à Callarin, demander des prêtres qui lui enseignent la religion chrétienne. Le Père Vergas s'y est immédiatement rendu, ne laissant à Callarin que le Père Reus.

GEMONA EN FRIOUL.

Nous extrayons de l'*Observateur Lombard*, du 15 mai 1862, le second article suivant sur le monastère des *Sœurs Tertiaires Franciscaines destinées aux Missions chez les infidèles*, monastère fondé tout récemment dans cette ville.

« Louanges à Dieu et à notre séraphique Patriarche Saint-François! Tel est le cri de joie parti du fond de mon cœur à la seconde visite que j'ai faite au nouveau et grandiose monastère des religieuses *Tertiaires*, à Gemona. Oh! oui, louanges à Dieu Tout-Puissant qui, dans ce siècle où tant de choses attristent l'âme, suscite des cœurs si grands et si généreux et fait éclater en eux la puissance de son bras! Louanges au pauvre d'Assise, qui, au milieu du refroidissement général de la foi et de la charité, sait enflammer ses fils et ses filles de l'esprit séraphique et d'une sainte ardeur, pour les porter aux plus nobles et aux plus magnanimes entreprises. Je voulus donc retourner voir cet admirable couvent des Sœurs Franciscaines, et quelle ne fut pas ma surprise, quand j'appris que du 15 mars au 26 avril il y avait eu trois nombreuses professions, dont la dernière était de *quatorze* novices, et que, par suite de nouvelles prises d'habit, le nombre des religieuses s'élevait aujourd'hui à *quatre-vingt-douze*, sans compter un bon nombre d'aspirantes. Oh! qui n'admirerait en cela l'œuvre étonnante du Seigneur et la bénédiction efficace du ciel! Qu'on ne croie pas, cependant, que le vent soit toujours propice et que la barque navigue toujours, pour ainsi dire, à voiles déployées. Car le malin esprit ne manque pas de combattre sa marche par son souffle perfide et dangereux, et la noire calomnie est venue troubler la paix ineffable de ce saint asile, en abreuvant d'amertume l'âme de *celle* qui en a conçu l'idée sublime et vraiment catholique. Mais dorénavant les méchants devront se taire et s'incliner respectueusement devant la majesté d'une si grande institution.

O Gemona, noble et délicieuse bourgade du Frioul, j'admire volontiers les beautés pittoresques de ta situation, j'admire les ruines majestueuses de ton antique château, la masse imposante de ta superbe basilique de style byzantin et les précieuses peintures de Pomponio Amalteo. J'admire plus encore l'amabilité et la courtoisie de tes habitants, et la foi ardente qui

les anime ; j'admire, avec une pieuse affection, mêlée de respect, le célèbre sanctuaire d'Antoine de Padoue, la chapelle qu'il a fait élever lui-même, et le concours du peuple venant implorer la protection du *Saint.* Mais ce que mon âme ravie admire par dessus tout, avec amour et réconnaissance, c'est le grand prodige opéré naguères dans ton sein, par la droite du Tout-Puissant : la Fondation de cet illustre et merveilleux institut ! Réjouis-toi, réjouis-toi, te dis-je, belle et fidèle Gemona ; réjouis-toi grandement et rends de solennelles actions de grâces au Seigneur !

Muni des permissions nécessaires, j'ai pu, cette fois encore, entrer dans l'intérieur du cloître, et là, outre une centaine de cellules, j'ai vu avec un plaisir incroyable le grand réfectoire, la salle des récréations, les écoles et les parloirs : le tout d'un goût exquis joint à une sévérité et à une simplicité qui charment le spectateur. Cela prouve combien l'architecture gothique est merveillleusement appropriée à l'idée d'un monastère. Mais ce qui m'a ému davantage, c'est la sainte simplicité, la séraphique pauvreté de tout ce qui concerne la personne et les besoins des sœurs, comparées à la richesse et à la magnificence de tout ce qui se rapporte au culte du Seigneur et de ses saints. L'église n'est pas encore terminée, mais la chapelle du noviciat a quelque chose de si suave, si délicieux, qu'on ne saurait se l'imaginer. Quand j'allai dans la petite chapelle de la Mère supérieure, chapelle construite en forme de petit temple dans la partie la plus élevée du monastère, comme pour se rapprocher encore du ciel et du trône de Dieu, et d'où le regard embrasse la perspective la plus vaste et la plus enchanteresse, oh ! alors, transporté à la vue de tant de merveilles de l'art, de la piété et de la religion, réunies en ce lieu, choisies avec un goût exquis et d'un prix inestimable, presque ravi en extase par la beauté surprenante du saint lieu qui me donnait un avant-goût du Paradis, je m'écriai : « Oh ! oui, les anges du Seigneur doivent descendre ici. Oui, s'ils quittent quelquefois le céleste séjour, je suis persuadé qu'ils viennent visiter avec délices cette sainte chapelle ! »

Au contraire, les cellules des religieuses ne respirent que la plus extrême pauvreté, une pauvreté vraiment franciscaine. Une petite chambre nue et étroite, dont on toucherait à la fois les deux murs opposés, pour peu qu'on étendît les bras, un petit lit à peine élevé de deux empans au dessus de la terre, une couverture grossière, une croix de bois noir au chevet, un escabeau pour tout siége et, dans un angle, une cruche d'eau pour tout mobilier. La nourriture est celle que comporte la pauvreté dont elles ont fait profession ; le vin qu'elles boivent est tellement allongé, qu'on pourrait le nommer plus exactement de l'*eau rougie.* Pas de nappe sur la table ; elle est remplacée par un morceau de la toile la plus commune, les plats et les vases sont en terre grossière, propre à l'usage des Frères. Austérités et privations adoptées pour maintenir vivant l'esprit de pauvreté absolue que le séraphi-

que Père Saint-François a tant recommandée à ses fils, ainsi que pour habituer les jeunes religieuses aux fatigues et aux sacrifices qu'elles auront à supporter dans les *missions apostoliques* auxquelles elles se consacrent en se soumettant à la règle de l'institut.

Comme des jeunes filles accourent de toutes les parties de l'Europe pour se réunir ici, j'ai demandé quelle langue on y parle, et j'ai appris avec plaisir qu'on y enseigne toutes celles de l'Europe : les langues française, anglaise, espagnole, allemande, slave, et celle propre au monastère, c'est-à-dire l'italienne. Aussi, bien que la fondatrice soit une généreuse fille de la Gaule, comme la maison-mère est établie sur les confins de notre belle péninsule et qu'on y parle plus spécialement la gracieuse langue Toscane, nous avons bien lieu de dire que cette noble institution est une des plus grandes gloires de l'Italie. Oh! courage, sœurs magnanimes, invincibles disciples de Saint-François, courage toujours! Que l'esprit séraphique remplisse votre cœur; armez-vous d'une sublime et apostolique intrépidité; puis, émulatrices fidèles des filles de Saint-Vincent, traversez l'immensité de l'Océan, allez sur les rivages étrangers, unies à vos frères généreux, les Missionnaires, vous dévouer au bonheur et au salut de ces chrétientés abandonnées, et à la conversion des malheureux peuples encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Et toi, Sainte Eglise du Dieu vivant, épouse immaculée de Jésus-Christ, aujourd'hui combattue par tes propres enfants, hélas! en trop grand nombre; toi dont le cœur est profondément blessé et contristé, regarde autour de toi : *Leva in circuitu oculos tuos et vide;* vois les merveilles et les prodiges que Dieu daigne opérer dans ton sein, et comment, au milieu des ordres nombreux qui te font une parure si merveilleuse et si variée, l'Eternel a voulu, dans ces temps calamiteux, t'orner d'un ordre aussi nouveau et admirable que celui de ces délicates jeunes filles, des plus illustres maisons de l'Europe, qui se consacrent aux fatigues de l'apostolat dans *les missions chez les infidèles.* C. V.

DÉTAILS SUR LA BOTANIQUE ET LA ZOOLOGIE EN PALESTINE.

Nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs, tant pour le sujet en lui-même, que par rapport à l'excellent peintre des mœurs orientales auquel nous l'empruntons, le P. Alexandre Bassi, M. O., Théologien de la délégation apostolique de l'Arabie et de l'Egypte, en publiant les détails suivants sur la Botanique et la Zoologie en Palestine. Nous verrons là que les missionnaires Franciscains s'occupent aussi des intérêts d'une utilité générale pour la science et la société.

La Flore de la Palestine, dit l'écrivain, est assez riche; mais, en la pas-

sant en revue et en se rappelant la paresse des successeurs des Hébreux, le naturaliste est forcé de dire que la nature y a pris plaisir à jeter *Margaritas ante porcos*. Et comment ne pas gémir sur la misérable situation de ce pauvre pays? Le terrain est d'excellente qualité; il y a régulièrement trois saisons de pluies par an; la rosée est abondante; le climat varié se prête à des cultures également variées; les collines sont découvertes; les plaines légèrement ondulées et faciles à arroser; tout, en somme, se réunit pour faire fleurir l'agriculture. Cependant les collines ne sont que des rochers nus; les plateaux, un sol rocailleux et cendré qui fatigue les yeux; les plaines sont des landes incultes et brûlées : partout l'on ne voit qu'une horrible solitude. O mon Dieu! ne permettrez-vous jamais plus que cette terre bénie se relève un jour de la longue malédiction qui la frappe, et retrouve sa beauté première? Les fils d'un nouveau Judas, assis comme ceux de l'ancien, *chacun sous sa vigne et sous son figuier*, en pensant aux promesses d'une moisson blanchissante et d'une riche vendange, béniraient le sage Dispensateur du chaud et du froid, de la rosée et de la pluie. Les enfants et les vierges de Sion, dépouillant de leurs fleurs les côteaux de Saron et les vallées de Jéricho, ne laisseraient plus sans guirlandes les autels du Carmel, de Nazareth et de Bethléem. *Oh! Fiat! Fiat!*

Parmi les plantes et les fruits que produisent les campagnes, je citerai les suivants : De très-beau froment, mais souvent malsain, parce que les arabes n'arrachent pas l'ivraie qui y est mêlée en grande quantité; le riz, qui vient assez bien sur les rivages fangeux du lac Merom, le doura (*Ssolcus-arundinaceus*), céréale qui ressemble un peu au maïs et un peu au millet, et dont les Indigènes pauvres font un pain grossier, et les Nomades, des galettes à l'huile et au lait de chameau, avec de la graisse et du beurre. Les légumes sont, comme chez nous, des pois chiches, des fèves, des haricots et des lentilles, mets qui nous rappelle l'échange étourdi d'Esaü. Même avant les Croisades on cultivait avec succès la canne à sucre, dans la plaine de Jaffa. On sème, comme du temps des hébreux, de l'orge ordinaire en abondance pour la nourriture des chevaux. Les matières à tisser sont fournies un peu par le chanvre, mais surtout par le lin et le coton. Du sésame on tire de l'huile, comme en Egypte. Quant au tabac, chez des fumeurs comme les orientaux, on ne peut manquer d'en trouver beaucoup.

Parmi les produits potagers, la mauve tient le premier rang, et se mange comme chez nous les épinards et la poirée. Puis viennent le pourpier, le bamier visqueux, la tomate ovale, la fève de l'Egypte, les citronniers, les concombres, les melons d'eau, les citrouilles d'espèces diverses et les pâsteques de Jaffa, les plus savoureuses du monde entier. Les habitants n'ont pas perdu l'usage de ces *herbes amères* des hébreux, lesquelles, assaisonnées de vinaigre, se mangeaient avec l'agneau pascal : je veux dire la laitue, la chicorée et la rue. Les jardins produisent aussi le poi-

reau, l'ail et les oignons, que regrettaient sottement les Hébreux dans le désert; et enfin les échalottes, qui poussent toujours dans la campagne aride et parmi les ruines de l'ancienne cité dont elles tirent leur nom (Ascalon).

Parmi les herbes et les arbustes qui viennent sans culture, on compte le ciste, le lède, la conise, le liseron, le tragorigan et l'origan (l'*hyssope* de la Bible), le thym, la rue sauvage, l'absinthe, le senevé, le cotylédon ou nombril de Vénus, le topinambour, le carthame ou safran bâtard, le trèfle aigu et bitumineux, la sauge de montagne, la scamonée, la lavande, une espèce de sauge et de romarin très-odorants, la coloquinte, l'ail rose, la scille marine, la mandragore, objet de croyances superstitieuses et dont la racine passe pour être mortelle, l'historique papyrus, le solanum, la mélongène, que bien des personnes ont confondu avec l'arbre de Sodome; le Nard, si cher à l'épouse des Cantiques; la canne d'inde, qui croît spontanément sur les rives du Jourdain; la saponaire, qui, suivant St-Jérôme, est le *Borith* de l'Ecriture et qui recherche les lieux humides; le ricin, que l'on croit être la plante qui se dessécha miraculeusement sur la tête du Prophète Jonas[1]; enfin, des cardons de différentes espèces, parmi lesquels on compte celui de la Cochenille, qui s'emploie pour former des haies; et le *cactus triangularis*, dont l'on mange les fruits peu savoureux, avec divers autres plus petits qui passent pour avoir la vertu d'éloigner les génies funestes et que les habitants, dans cette pensée, suspendent à la porte de leurs maisons et plantent sur les sépultures.

Les arbustes et fleurs de jardins, qu'ils soient cultivés ou qu'ils croissent spontanément sous cet heureux climat, comprennent : les hyacinthes de couleurs variées, la jonquille aux fleurs d'or, la rose blanche et la rose rouge, les anémones, les narcisses, les tulipes, les œillets et les lys. Quant à la fleur que les voyageurs nomment rose de Jéricho, et que Linnée désigne sous le nom de *anastatica-hierochuntica*, ce n'est pas une rose, et elle n'existe pas à Jéricho. C'est un arbuste à peine haut d'une palme, formant un buisson de petits rameaux et de petites fleurs, qui se contractent en séchant, au point de former presque une boule. Les Bédouins l'apportent du rivage aride de la Mer Morte d'où ils l'ont arrachée avec toutes ses racines. En cet état, elle peut se conserver pendant des siècles, sans tomber en poussière, et pour peu qu'après tant de temps on la trempe dans l'eau, ses branches se détendent insensiblement et s'épanouissent de nouveau. Les arabes racontent à propos de cet arbuste une gracieuse légende.

1) « L'arbre merveilleux du prophète Jonas à Ninive est, selon le commentaire de St Jérôme, très-commun en Palestine; il croît dans des endroits sablonneux. Le mot hébreu est *kikayou;* les Rabbins arabes expliquent ce mot par *El-kheruia,* qui est le *ricin.* Les détails que donne Sr Jérôme s'appliquent parfaitement à cet arbuste. » — Munk, *Palestine.*

« Quand *El-Adra*, c'est-à-dire la Vierge (c'est ainsi que les Musulmans désignent par antonomase la Mère du Sauveur, qu'ils nomment aussi : *Siti Mariam*, Madame Marie), quand la Vierge s'enfuit de Bethléem en Egypte, en emportant l'enfant *Issa* (Jésus), elle arriva dans un lieu couvert de ces roses, au point que sa marche en était retardée. « Donnez-moi libre passage, dit la Vierge Mère, et je vous rendrai bénies aux yeux des hommes. » Les petites plantes se pelotonnèrent, et la fugitive passa rapidement; puis, en remercîment de leur courtoisie, elle leur donna le pouvoir d'aider les femmes dans les couches laborieuses. » Aussi les Bédouins trempent-ils dans l'eau la petite plante desséchée, lorsque leurs femmes sont au moment d'accoucher, et en voyant les rameaux s'étendre, ils en tirent un augure favorable pour la malade. Il existe encore une autre tradition sur la fuite de la Sainte-Famille, lorsqu'elle traversa le désert. Je ne sais si Frédéric Strauss et Aurélien Bianchi-Giovini, qui ont fait tant d'études sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pourraient dire à quelle source les fils errants du désert ont puisé cette curieuse histoire. Est-ce dans une tardive compilation des Saints Evangiles, ou ailleurs?

Mais revenons à mon énumération botanique. Les arbres les plus remarquables sont : l'Erable (*acer pseudo —platanus*), le Pin, le Lentisque, l'Arbousier, le Térébinthe, l'Yeuse, l'Agnus-Castus, le Mûrier blanc, le Storax, le Cyprès, le Platane, le Saule, le Peuplier, le chêne de diverses espèces, mais non pas de haute futaie, le Myrte, l'Olivier, le Palmier, la Vigne, le Pistachier, le Figuier, l'Azerolier, le Pêcher, l'Abricotier, l'arbre à poivre, le Cassier, le Tamarin, le Caroubier (*Ceratonia-siliqua*), dont l'enfant prodigue enviait les fruits aux pourceaux ;

Le Jujubier qu'ici l'arabe à tort néglige,
Car sains et savoureux les produits de sa tige;

(Alamanni, *La culture.*)

Le laurier rose, qui forme des bocages dans les gorges humides des montagnes, et fleurit dès les premiers jours du printemps; le *Zacum* des arabes (*Elæagnus angustifolius* des botanistes); ses baies donnent une huile regardée comme salutaire pour les blessures, raison pour laquelle beaucoup de personnes l'ont nommée Baume; le *Nabaca*, espèce d'épine fort grande, dont l'on prétend que fut faite la couronne du Christ, lors de sa passion (c'est le *Paliurus aculeatus*). Un arbrisseau remarquable est celui que les arabes nomment *El-henna*, nos anciens livres de recettes *Alcanna* et Linnée *Lausonia inermis*. Il a environ deux mètres de hauteur. Ses rameaux partent du tronc comme ceux du prunier; ses feuilles, semblables à celles du Myrte, ne tombent jamais; ses fleurs odorantes forment des grappes de couleurs variées. Les femmes en font bouillir les feuilles, les mettent sécher

et les pulvérisent; puis elles se servent de cette poussière pour se teindre les cheveux et les ongles en couleur orangée. Elles aiment aussi à orner de ses fleurs leur chevelure et leur sein. La Sainte Bible parle du *Copher*, nom que les traducteurs grecs et latins ont rendu par celui de *Cupros* et *Cyprus*. L'épouse des Cantiques s'écriait : « Le bien-aimé de mon âme est comme une grappe de *Cyprus*, de celui qui croît dans la vigne d'Engaddi. »

J'en aurais vite fini avec la zoologie en Palestine, s'il ne me fallait un peu décrire le petit nombre d'espèces qui s'y trouvent. Dans un pays où l'eau est rare, les champs arides et incultes, les sommets et les gorges des montagnes sans végétation, où l'on pourrait compter les arbres sur le bout des doigts, et où les forêts ne sont que des broussailles et des buissons, on ne doit pas s'attendre à rencontrer une grande variété d'animaux. Quant aux Mollusques, voici les coquilles qui ont été remarquées jusqu'ici sur les rivages de la Méditerranée : le Cône Franciscain, la Colombelle rustique, le Buccin moucheté, la Ciprée blanche, la *Natica moxolifera* et le *Pectunculus violacaeus*. Des Mollusques dont les Phéniciens tiraient la couleur pourpre, Seetzen a trouvé le *Murex trunculus* et l'*Helix ianthina* de Linnée; Schubert a découvert l'*Ianthina fragilis* qui donnait la pourpre commune. Me promenant un jour sur le rivage, un peu au dessus de Jaffa, une vague jeta à mes pieds un coquillage, duquel sortait une écume violacée. Mes doigts en restèrent tachés pendant quatre ou cinq jours, sans que le savon même pût enlever cette couleur. C'était un *Murex-purpureus*. Sur les brisants de Jaffa, on prend des poissons qui sont excellents comme tous ceux qui se pêchent dans la Méditerranée. Dans la mer de Tibériade, on trouve le Silure, le Mulet, le Non-pair et le Corbeau de mer. Les chrétiens nomment ce dernier : *Poisson de St-Pierre*. Il est très-savoureux.

On trouve beaucoup de serpents en Palestine. Seetzen dit qu'aucun n'est venimeux, mais il n'avait pas rencontré, sans doute, le céraste, que j'ai vu près du désert, au milieu du jour. J'ai pris, dans la plaine de Saint-Jean-d'Acre, un caméléon, que j'ai conservé vivant pendant plusieurs mois. Il existe une variété plus grande encore de lézards. Une de ces espèces, qui ressemble un peu au Caméléon, court sur tous les murs, comme chez nous le lézard gris, et fait entendre, jour et nuit, un petit croassement. On dit qu'il y a des tortues, mais ce n'est que dans le désert que j'ai commencé à en voir.

Quant aux insectes, on rencontre quelquefois des nuées de moucherons extrêmement incommodes et inconnus dans notre pays. Les sauterelles, dont je parlerai plus tard, sont funestes aux récoltes. Je conseille à celui qui veut aller voir la Mer Morte, d'emporter de l'ammoniaque, afin de guérir la morsure des scorpions qui y sont très-nombreux, très-gros et très-venimeux. Cette contrée, nommée autrefois le pays du miel, n'a pas perdu les abeilles. On trouve quelquefois de grands rayons de miel, dans le creux

des arbres et dans les fentes des rochers; c'est là le miel sauvage dont se nourrissait Saint-Jean-Baptiste, dans le désert. Les papillons sont rares, mais il y a beaucoup et de très-curieux coléoptères. La personne qui aurait le temps et le goût d'en faire une collection devrait les chercher surtout dans la vallée de Térébinthe et dans la plaine de Saron. Dans cette plaine, j'ai vu des huppes bien différentes des nôtres.

L'Ornithologie y est, du reste, fort pauvre. Les raisons que j'ai données pour expliquer la rareté des animaux en général, s'appliquent surtout aux oiseaux. Après les animaux domestiques, je ne saurais plus quels autres vous nommer, si ce n'est : la *columba Palestinæ*, décrite par Hasselquist, et dont le plumage est d'une blancheur éblouissante; les perdrix rouges, qui pullulent dans les broussailles; les pinsons, qui chantent dans les jardins de Jaffa; les rossignols, qui réjouissent les rives solitaires du Jourdain; et enfin, de gros faucons et des aigles, qui s'y nourrissent des cadavres d'animaux. Je les ai vus souvent, aux environs de Jérusalem, occupés à prendre cette pâture dégoutante, et ils me rappelaient la sentence du Christ : « Où se trouveront des cadavres, là se rassembleront les aigles. »

Je parcourais un jour la solitaire vallée de Saron, lorsque je vis de loin une colonne, qui paraissait être composée d'une poussière tourbillonnante, et qui s'approchait rapidement, avec un bruit sinistre, pareil à celui du vent, messager de la tempête. C'était une nuée de sauterelles, fléau ordinaire de ces pauvres campagnes. Je me retirai sur une colline jusqu'à ce que la horde affamée eut passé, et je m'affligeais de l'infection qu'elle laissait, après elle, dans tous les lieux marqués par son funeste passage, lorsque je vis un oiseau, de la grosseur d'une grive, s'élancer furieux sur cette multitude, et en faire à coups de bec incessants un effroyable carnage, comme s'il avait voulu venger la plaine dévastée. Ce bienfaisant oiseau était le *Samarmàr* des Arabes, le *Turdus Seleucis* de Linnée, le *Pastor-Roseus* de Temminck et l'Etourneau marin d'Italie. Malheur au voyageur Européen que les Orientaux surprendraient tuant un *Samarmar?* Dans ses rares passages à travers nos contrées, épargnez de grâce, o chasseurs, ce philanthrope pèlerin. S'il ne revenait plus au pays natal, pensez-y, de pauvres familles arabes verraient avec désespoir leurs récoltes détruites, en herbe, par ces terribles sauterelles. Le Samarmàr a la tête et la queue noires, ainsi que les ailes et les cuisses[1], le ventre rose, le cou azuré, et derrière sa tête on voit pendre une houppe pareille au capuchon qui tombe sur les épaules des cavaliers arabes.

Il me reste à parler des quadrupèdes. Voici ceux qui sont domestiques : le Bœuf, le Buffle, le Chameau à une seule bosse, l'Ane, qui est supérieur au nôtre, la Chèvre et la Brebis[2]. La Palestine possède une espèce de Mou-

[1]) C'est de là que vient son nom, qui signifie *noirâtre*.

[2]) Ce chien, le véritable ami de l'homme, qui ne l'abandonne pas, même

ton, remarquable par la grosseur et la longueur de la queue, qui pèse quelquefois à elle seule jusqu'à quarante livres. Elle est remplie d'une graisse très-utile pour la cuisine. Pour préserver cette queue, on la place sur un petit charriot que traîne l'animal, de manière à ce qu'elle ne s'écorche pas en frottant sur les pierres. Le Cheval arabe est assez renommé ; tout le monde connait son adresse, son agilité, sa sobriété et sa vigueur. Il semble que ce soit lui que Job ait voulu décrire, lorsqu'il dit du cheval pris dans sa généralité :

Son fier hennissement inspire la terreur,
Son pied impatient frappe et frappe la terre,
Partout autour de lui fait voler la poussière,
Car un élan de joie a fait bondir son cœur.
La crainte, il la méprise et, rapide, il s'élance
Contre les bataillons nombreux, bardés de fer.
Rien ne l'arrêtera, les flèches, ni la lance,
Ni ces engins mortels inventés par l'enfer.
Sur ses flancs généreux les armes retentissent,
Frappant le bouclier qui lance des éclairs.
De courage et d'ardeur tous ses membres frémissent ;
Il dévore l'espace et sait fendre les airs.
Aux sons de la trompette, il a frappé la terre
Et changé son repos pour de joyeux ébats ;
De ses nazeaux fumants il évente la guerre,
Il aime les guerriers, il aime les combats.
(*Traduction de Niccolini*).

Les quadrupèdes sauvages sont le Lièvre, le Sanglier, la Panthère et le Chacal. Ces derniers animaux vivent en troupe ; le jour, ils se cachent dans la campagne, et la nuit ils rodent autour des habitations, pour y trouver de la nourriture. Ils se repaissent volontiers de cadavres. Ils tiennent à peu près le milieu entre le renard et le loup et sont communs en Palestine. Aussi l'on croit, avec assez de vraisemblance, que la Bible, en parlant de trois cents renards pris par Samson et employés à incendier les récoltes des Philistins, a voulu désigner des Chacals, et que c'est ainsi que doit s'entendre ce passage ; d'autant plus que les Renards sont extrêmement rares en Palestine, si même il y en existe. Les arabes, par imitation du cri

dans le malheur, l'emblême de la fidélité, le gardien naturel de la demeure et du troupeau, est éloigné des habitations, dans tout l'Orient. Il ne rend pas d'autre service que de dévorer les animaux crevés, qui restent là sans être mis en terre. Les musulmans, suivant l'usage des peuples anciens, le regardent comme immonde. S'il les touche de son museau, ils se croient souillés, et courent se purifier à la Mosquée.

que fait entendre, pendant la nuit, ce vilain animal, nomment le Chacal : *Uauvi*. Il y a encore la Gazelle, ruminant du genre du Cerf, et remarquable par sa gentillesse, sa grâce et sa légèreté. Timide, ombrageuse et prête à fuir comme un lièvre, elle est en toutes choses l'opposé du chien. Ses yeux brillants servent inévitablement de point de comparaison aux poëtes érotiques : « des yeux de Gazelle. » Ces mots se retrouvent dans toutes les compositions des Anacréons arabes. Et déjà le plus doux des poëtes hébreux avait comparé la femme fidèle à une biche aimante et à une Gazelle pleine de grâce (*Proverbes*, *V*, 19). En parcourant la campagne de Ramle, j'ai surpris une taupe, à l'instant où elle sortait de son terrier. Elle n'avait pas de queue, et ses pattes étaient plus longues que celles des taupes Européennes. J'espérais pouvoir l'emporter à Jérusalem et la faire empailler, mais la chaleur était si grande, qu'elle se putréfia et qu'il me fallut la jeter.

DÉPART DES MISSIONNAIRES

EN JUIN ET JUILLET 1862.

Sont partis dans ces deux mois : Pour les missions d'Albanie, les Pères Thomas de Rapino, Observantin de la province des Abruzzes, et Rosario-de-Castelluccio, Observantin de la province de Sicile ; — Pour celles de la Terre Sainte, les Pères Paul de Malte, Observantin de la custodie de Malte ; Emmanuel-de-Nazareth, Observantin de la custodie de Palestine ; Joconde de Pologne, missionnaire pénitencier, pour la langue Slave à Jérusalem ; Raphaël du Mont-Cassin, Observantin de la province des Marches, et le Frère lai Vincent-de-Scandrigria, du couvent de Saint-Bonaventure à Rome.

Pour Constantinople et la Bulgarie, le T. R. Père Conrad Piramowicz, Définiteur-général de l'Ordre des Frères mineurs de la stricte Observance de la province de Pologne, afin d'y fonder une maison de missionnaires Franciscains en faveur d'une colonie Polonaise. Enfin pour Vich, dans la Nouvelle-Espagne, les Pères : Pierre Gual, ex-définiteur et Commissaire-général de l'Ordre pour l'Amérique-Méridionale, Sébastien Marimon, François Pujol, Joseph Abasolo, Marien Arruge, Laurent Badia et le Frère tierçaire Salvator Furio, qui sont allés ouvrir un collége dans cette ville de Vich, afin d'y former de nouveaux apôtres destinés aux missions Franciscaines d'Amérique.

QUATRIÈME PARTIE.

Lettre du Révérend Père FRANÇOIS DE BOLOGNE, *écrite de Mexico, dans l'Inde ou Nouvelle-Espagne, sous le règne du Pape Paul III, au Révérend Père* CLÉMENT DE MONELIA, *en Ligurie (depuis Cardinal de la Sainte Eglise), Provincial de Bologne, et à tous les Révérends Pères de cette province; traduite en langue vulgaire par un frère de la même Observance.*

1534-1549.

Nous croyons utile de publier cette lettre comme un document peu connu, propre à faire apprécier à nos confrères les avantages de l'établissement des missions chez les sauvages d'Amérique, et la sagesse de la conduite de nos Pères, qui doit nous servir d'exemple dans la pratique de toutes les vertus religieuses et apostoliques, pour correspondre aux fins que Dieu s'est proposées en nous appelant à la vie monastique.

MES BIEN-AIMÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST!

Je ne doute pas, je suis bien certain même, mes bien-aimés, bien-chers et très-révérends Pères en Jésus-Christ, du plaisir que vous ont causé les détails contenus dans mes lettres précédentes, lettres qui vous sont certainement parvenues, car je suis persuadé que mes messagers sont très-fidèles. Je continuerai donc en vous faisant connaître l'heureuse position dans laquelle je me trouve, ainsi que notre frère Michel, qui me charge de vous présenter ses respects. Nous éprouvons la plus grande consolation en voyant un si grand nombre de créatures humaines échappées à l'esclavage du démon, grâce aux prédications de quelques serviteurs de Dieu, c'est-à-dire, de nos frères-mineurs, envoyés par le Seigneur dans ce pays. Ah! soyez-en surs, Mes Révérendissimes Pères, je ne vous écris qu'en versant d'abondantes larmes de joie, quand je pense que notre très-doux Seigneur Jésus a daigné se manifester au monde par l'intermédiaire de ses apôtres, et qu'il daigne encore aujourd'hui ranimer la sainte foi, qui paraissait près de s'éteindre, en suscitant les fils de son serviteur et champion, saint François, notre père. Mais, avant de continuer, j'entretiendrai Vos Révérences de quelques autres sujets, afin d'engager vos fils, nos confrères, à venir contribuer à l'œuvre de la délivrance de tant de milliers d'âmes opprimées par l'enfer, pour les rendre à leur créateur et rédempteur Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et d'abord je parlerai du climat.

DU CLIMAT ET DES PRODUCTIONS DE LA TERRE.

Ici le climat est tempéré, ni trop froid, ni excessivement chaud. Il y pleut très-rarement en hiver, mais très-souvent en été, et presque toujours dans l'après-midi. Jamais on n'y voit de neige, si ce n'est sur le sommet de quatre montagnes très-élevées, qui en conservent pendant toute l'année.

Nous sommes bien convaincus que notre continent est beaucoup plus grand que le vôtre, car il comprend un grand nombre de provinces dont une seule, celle que nous avons convertie à la religion chrétienne, est plus grande que toute l'Italie réunie à la France et à l'Espagne. Il existe ici beaucoup de mines d'or, d'argent, d'autres métaux et de pierres précieuses. L'eau y est excellente et elle forme presque le seul breuvage du pays. On fait du vin avec les feuilles de certains arbres. Un verre de vin comme le vôtre coûte un écu d'or, car il vient d'Espagne ; mais on plante des vignes semblables à celles d'Italie, qui ont déjà produit d'excellent vin, et avec le temps elles en produiront bien plus encore. Presque tout le pays est habité, plaines et montagnes, à l'exception des quatre Monts dont je vous ai parlé plus haut. Les bois y sont composés de Lauriers, Cèdres, Cyprès, Pins et Chênes. Les Cèdres et les Cyprès sont tellement élevés, qu'on peut à peine en distinguer la cime.

DES ANIMAUX.

Les seuls animaux que possédassent les Indiens sont : le Paon, le Lion, le Tigre, l'Ours, le Loup, le Renard, le Cerf, le Lièvre, le Lapin et d'autres fort jolis quadrupèdes, presque tous sauvages. Dans les lacs, on trouve beaucoup de reptiles qui ressemblent aux crocodiles. Depuis notre arrivée, nous avons introduit ici des Bœufs, des Chevaux, des Anes, des Porcs, des Brebis, des Chiens, des Poules, des Oies, et bien d'autres animaux, qui se sont tellement multipliés que la terre en est presque couverte. Leur chair est plus savoureuse qu'en Europe, à tel point que la chair de Porc, dont vous déconseillez l'usage même presque aux personnes bien portantes, est permise ici, même aux malades près de mourir. Un Porc se vend un denier, monnaie qui vaut à peine trois *Bolognini*[1]. Pour le même prix on peut avoir un très-gros mouton, ou vingt poules. Je n'ai vu nulle part de plus beaux chevaux. Ils se nourrissent de blé indigène, qui n'est pas moins bon que le vôtre, mais qui ne lui ressemble en rien. Il est plus brun et sa forme est tout autre. Néanmoins le blé d'Europe ne nous manque pas ; il a été apporté d'Espagne, ainsi que les légumes. Tous ces produits se multiplient tellement, qu'une mesure équivalente à une de vos *corbas* (panier ou corbeille) en produit communément cent-trente et quelquefois même cent-cinquante ! Avec la farine de ce grain, mêlée à celle du vôtre, on fait un pain extrêmement blanc. Nous n'avons pas besoin d'aller mendier ni pain ni autre chose, car on nous apporte le tout au couvent. Les vivres même sont tellement abondants, que nous sommes obligés de les refuser, au grand déplaisir des fidèles qui se plaignent en les remportant.

DE LA CONSTITUTION DES NATURELS.

Les habitants de cette terre sont aussi grands et aussi bien faits que les

[1]) Le Bolognino vaut six quatrini. Cette monnaie est à peu près de la grandeur de nos anciennes pièces de deux sous.

Européens, mais plus robustes. Les femmes, surtout celles de race noble, surpassent en pudeur et en bonté toutes les femmes du monde.

DES COSTUMES.

Autrefois les hommes se paraient comme les Egyptiens, les femmes ne se couvraient que de la ceinture aux genoux; mais aujourd'hui elles sont très-décemment vêtues. Les hommes du peuple n'avaient qu'une seule femme légitime; mais les grands seigneurs lui adjoignaient beaucoup de concubines. Quelques-uns s'en donnaient jusqu'à huit cents! Aujourd'hui tous vivent en bons chrétiens et se contentent d'une seule épouse. Ils n'étaient pas cruels dans les supplices infligés aux coupables, si ce n'est pour le crime d'adultère. En ce cas, la femme était empalée, son complice était étendu sur un rocher, pieds et poings liés, et le mari outragé lui écrasait la tête avec une grosse pierre.

Ils ne savaient ni écrire ni peindre, mais ils avaient une mémoire extraordinaire, et formaient de jolis dessins avec des plumes et des pierres de diverses couleurs. Maintenant ils peignent mieux que nous, et font, en plumes, des figures de Saints. J'en ai vu deux que des Religieux qui passaient ici ont emportées à Rome, pour les offrir à Notre Saint-Père le Pape Paul III. Elles sont vraiment plus belles que si elles étaient en or ou en argent. Les Indiens ont aussi envoyé trois boites de pierres précieuses, plusieurs figures faites avec des pierres semblables et deux beaux coussins *(spalere)*, le tout destiné à Sa Sainteté.

DES EDIFICES.

Les maisons des Indiens sont basses, mais bien construites; ils ont des villes aussi grandes et d'autres même plus grandes que celles de l'Europe. Il y en a qui contiennent quatre-vingt-mille feux. Ordinairement ces villes n'étaient pas closes, les Espagnols leur ont appris à les entourer de murs. Ils ne combattaient de loin qu'avec des arcs et des flèches et, de près, avec des glaives de pierre.

DES IDOLES.

Ils adoraient un grand nombre d'idoles, dont quatre principales. Nos frères emportent l'image de la plus vénérée, afin de la remettre à votre Révérendissime Paternité, et ils vous expliqueront, de vive voix, de quel culte cette idole était l'objet, afin que vous puissiez connaître à fond cette religion.

DES RITES FUNÉRAIRES.

Comme je vous l'ai dit plus haut, les chefs de ce pays avaient une épouse légitime et beaucoup de concubines. Quand l'un d'eux était près de mourir, il instituait sa femme héritière de sa fortune, et laissait de quoi vivre à chacune des autres, après en avoir choisi deux, de celles qu'il avait le plus aimées, afin de l'accompagner dans l'autre monde, pour y jouir avec lui d'une vie préférable à celle de la terre. En effet, ces peuples croyaient

qu'après la mort l'homme passait dans un monde semblable au Paradis. C'est pourquoi il choisissait aussi un fils d'une de ses concubines, et lui assignait le même rôle. Tous les trois s'estimaient extrêmement heureux d'avoir été préférés à tout autre par leur Roi, amant et père, et promettaient de le suivre. A peine était-il mort, qu'on l'embaumait; on lui construisait une chapelle souterraine, on le plaçait sur un siège, après l'avoir revêtu de ses habits les plus magnifiques, enrichis de pierres précieuses, et l'on plaçait ses armes auprès de lui. Puis l'une des femmes se plaçait à sa droite, l'autre à sa gauche, l'enfant à ses pieds. On lui dressait une table couverte de mets succulents, puis on fermait la sépulture. Les trois victimes ne tardaient pas à mourir.

DES SACRIFICES HUMAINS.

Les mêmes cérémonies ont été pratiquées à l'égard du faux Dieu, dont j'envoie l'idole en Espagne, et qui avait été un grand prince. Plus de quarante ans après sa mort, on voulut voir ses restes, on ouvrit sa tombe et l'on ne trouva plus que des ossements. Alors on fit faire une statue à son image, on se mit à l'adorer et à ériger beaucoup de temples en son honneur. Celui dans lequel était cette statue est plus grand que celui de votre église de Saint-Pétrone. Le peuple avait pour lui autant de respect que vous en pouvez avoir pour le Saint-Sacrement, et on lui sacrifiait des victimes humaines de la manière suivante. Les Prêtres se servaient, pour ces sacrifices, d'un couteau de pierre, de même que les prêtres de l'ancienne loi pour la circoncision. Ils conduisaient les hommes dans un lieu élevé, et les étendaient sur une large pierre; puis, avec ce couteau, ils leur fendaient la poitrine et en arrachaient le cœur. Ils arrosaient de sang l'autel de l'idole, coupaient les pieds et les bras des victimes et les envoyaient aux principaux chefs qui les dévoraient avec dévotion et allégresse, les nommant les reliques des Saints. C'est ainsi qu'ont été sacrifiées des millions de créatures raisonnables!

MÉTHODE EMPLOYÉE POUR CONVERTIR LES INDIENS A LA FOI CATHOLIQUE.

Quand nous arrivâmes ici, les prêtres des idoles, sachant que nous étions venus pour prêcher l'Evangile de notre très-doux Seigneur et maître Jésus-Christ, tinrent conseil et se dirent entr'eux : si ces religieux, venus pour introduire une loi nouvelle, se proposent de nous faire changer de religion, ils exciteront le peuple par leurs prédications à détruire nos idoles, ainsi qu'ils l'ont fait ailleurs et dans les villes voisines. Construisons donc à notre Dieu une chapelle, un oratoire souterrain et bien caché. Nous planterons, au dessus, une croix et feindrons de l'adorer; mais, en réalité, notre culte ne s'adressera qu'à notre Dieu. C'est ce qu'ils firent. Jusqu'à ce moment ils en avaient conservé le plus grand secret; mais comme nos religieux passaient en ce lieu, ces prêtres, éclairés par la lumière de la vraie foi et se

repentant de leur conduite, ont avoué leur supercherie et leur ignorance, et nous ont remis cette idole qui, dans leur langue, se nomme Tescalipocli, c'est-à-dire, *miroir de vapeur*. C'est ainsi que nos frères pourront la remettre à vos paternités révérendissimes.

Voici de quelle manière nous nous y prenons pour instruire les Indiens dans la foi catholique. Nous avons des écoles de jeunes garçons, qui presque tous sont fils de grands seigneurs et que ces derniers nous confient pour les instruire. Ces enfants servent à leur tour de maîtres à leurs parents et aux autres Indiens. Dans beaucoup d'endroits nous en avons mille, dans quelques-uns jusqu'à deux mille; nous leur apprenons à lire, à écrire, à chanter et à jouer de divers instruments. Nous les faisons également étudier, car ils ont beaucoup de mémoire et de facilité. Toutes les nuits ils se lèvent avec les religieux pour chanter Matines, et le jour ils célèbrent avec eux tous les saints offices, aux heures canoniales. Bien que nous soyons ici en petit nombre, puisque nous ne sommes pas plus de deux cents en tout, et qu'à peine sommes-nous trois ou quatre réunis dans le même lieu, nous chantons néanmoins tous les jours la grand'-messe, et voici comment : le célébrant l'entonne, puis ces jeunes gens chantent le reste en musique, en s'accompagnant des orgues, de harpes, de flûtes et autres instruments, si parfaitement, que je ne crois pas, Mon Révérend-Père, qu'aucun chrétien ait jamais entendu si belle harmonie. En écoutant ces chants et ces instruments réunis, il nous semblait être au ciel et entendre la musique des anges. Chaque jour, lorsque nous célébrons l'office divin, plus de quatre-vingts-mille personnes, tant hommes que femmes, se réunissent autour de l'autel, afin d'y assister, les hommes restant séparés des femmes. En entendant le doux nom de Jésus, ils se mettent à genoux, et, lorsqu'on chante le *Gloria Patri*, ils se prosternent jusqu'à terre et se donnent la discipline comme les religieux. Quand nous les voyons s'humilier ainsi, nous ne pouvons retenir des larmes de joie, et nous rendons des grâces infinies au Seigneur plein de miséricorde et à notre rédempteur Jésus-Christ, qui daigne faire briller sa foi dans un si grand nombre d'âmes qui paraissaient perdues. Nous désirons bien souvent que vos Paternités Révérendissimes puissent un jour être témoins d'une aussi grande et aussi pure dévotion.

Quant à l'éducation des jeunes filles, nous avons fait venir d'Espagne un grand nombre de religieuses, presque toutes de notre *tiers-ordre,* qui les instruisent comme on fait en Espagne. Ces enfants récitent l'office de la Sainte-Vierge, avec les religieuses, et apprennent à filer, à coudre, à faire de la tapisserie et bien d'autres ouvrages de femmes. Elles sont, presque toutes, filles de grands seigneurs. On distingue, parmi elles, les deux filles du personnage le plus puissant de cette province. Elles disent, presque toutes, vouloir conserver une chasteté perpétuelle et sans tache, et, dans le fait, leur conduite est on ne peut plus exemplaire. Celles qui veulent se

marier épousent des jeunes gens instruits par nous dans la vraie foi, et ainsi se forment des familles de véritables chrétiens.

DU BAPTÊME.

Ces tribus ont tant de confiance en nous, qu'il ne faut pas de miracles pour les convertir. Quelquefois les chefs se présentent à la tête de trente ou quarante mille hommes pour se faire baptiser. Ils nous apportent leurs idoles, et pleurent leurs péchés avec tant d'amertume, que les pierres en seraient émues. Très-souvent ils nous emmènent dans leurs villes et villages, et leur dévotion est si grande que nous nous voyons forcés de quitter les plus voisins pour courir aux plus éloignés, afin de pouvoir tous les satisfaire. Avant de venir nous chercher, ils construisent des couvents dans leurs villes, afin que nous puissions y habiter avec toute commodité. Lorsqu'il nous est impossible de nous rendre à leurs prières, ils nous demandent au moins un de nos habillements, comme gage de notre promesse d'aller leur prêcher l'Evangile, lorsque nous serons plus nombreux. Rendus chez eux, ils remplissent cet habillement de paille et d'étoupes, et le placent dans leur temple sur l'autel, comme preuve que nous irons un jour les convertir. Ils viennent de cent lieues de distance (ce qui équivaut à trois-cent-milles), pour nous voir et nous entendre prêcher. Souvent quatre-vingts et même cent mille personnes assistent à nos sermons, bien que beaucoup d'entr'eux ne puissent nous comprendre. Tous, hommes et femmes, riches et pauvres, portent une croix suspendue à leur cou, et nous confessent leurs péchés avec des larmes abondantes. Ils ont confiance en nous comme en des saints, et ne veulent pas de frères d'un autre ordre que le nôtre. Les chefs du pays ont même écrit au Saint-Père, par nos religieux, pour le prier de ne pas leur envoyer des prêtres séculiers, ni de frères qui ne soient pas des nôtres. Ils voudraient spécialement qu'ils fussent Italiens, car ils nous préfèrent aux autres nations. Voilà pourquoi je vous prie, mes très-chers Pères et très-chères Mères, de venir en aide à ces pauvres âmes, dont un grand nombre sera damné, et pourrait être sauvé par votre secours.

Nous prions Vos Révérences de nous excuser, auprès de nos parents, de ne pas leur avoir écrit; ce qui en est la cause, c'est que nous avons presque oublié notre langue maternelle. Nous vous prions aussi de montrer cette lettre à tous nos frères de notre province, afin de les encourager à venir nous rejoindre. Je me recommande toujours à leurs ferventes prières.

Votre fils en Jésus-Christ,

FRÈRE FRANÇOIS DE BOLOGNE.

De Mexico (Nouvelle Espagne).

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

I.

EMPIRE GREC.

Suite de la Mission tendant à ramener les Grecs à l'unité de l'église Romaine, et remplie par les Frères Mineurs Pierre de Moras, Pierre de Crest, Simon d'Auvergne, Boniface d'Ivrée, Eustache d'Arras, Lambert de la Couture, Jean Parastron, Jérôme d'Ascoli, Bonnegrâce de St-Jean, Raimond, Bérenger et Bonaventure de Mugello.

1263.

Quoique les négociations nouées avec les Grecs par cinq Franciscains dont l'on ignore les noms, et continuées ensuite par leurs confrères Rodolphe, Aymon, Laurent et Jean de Parme, afin de ramener ce peuple à l'unité de l'Église Romaine, dont il avait fait la folie de se séparer, n'aboutissent à aucun résultat[1], on ne cessa d'employer les moyens propres à conduire à un but si important. Ainsi, après la mort de Jean Vatace et de son fils Théodore Lascaris, on voit le S. Siége faire de nouvelles tentatives à la suite des démarches, peu sincères du reste, de Michel Paléologue. C'est ce Michel Paléologue qui, nommé gouverneur et régent du fils de Théodore, à peine âgé de huit ans, se rendit bientôt le maître absolu de l'empire, après avoir fait crever les yeux avec un fer brûlant au malheureux pupille confié à ses soins, et l'avoir enfermé dans une forteresse.

Mais avant de raconter comment cela se passa, il est bon de rappeler quelle était à cette époque la situation de cette pauvre Eglise grecque. Il suffira de dire qu'elle était gouvernée en même temps par trois Patriarches. L'un d'eux était Arsène, qui occu-

[1]) Voir la 4e livraison de la première année des *Annales*, p. 237 et suivantes.

pait le siége de Constantinople au moment où Paléologue fut nommé gouverneur du fils de Lascaris. Quand il vit le tuteur du jeune empereur disposé à prendre définitivement sa place, il quitta son siége, sans vouloir néanmoins renoncer à la dignité Patriarchale, et se retira dans le petit monastère de Pascasio près de Nicée. Nicéphore, métropolitain d'Ephèse, se fit alors élire par Michel, en prétextant les refus réitérés qu'avait faits Arsène de retourner à son poste. Mais, à la mort de Nicéphore, Paléologue rappela Arsène, qu'il ne tarda point toutefois à chasser de nouveau, parce qu'il ne put en obtenir l'absolution du crime qu'il avait commis sur le fils de Lascaris. Puis, il chargea les évêques de lui donner un successeur, qui fut Germain, métropolitain d'Adrianople. Quelque temps après, il manifesta aussi à ce dernier le désir ardent d'obtenir l'absolution que lui avait toujours refusée Arsène. Mais se laissant tout-à-coup aller aux soupçons que fit habilement naître dans son esprit Joseph, abbé du monastère de Galesion, contre Germain, dont il ambitionnait le titre, Paléologue lui demanda brusquement sa démission. Germain essaya d'abord d'opposer quelque résistance, jusqu'à ce que, n'osant plus combattre la volonté impériale, il consentit à abdiquer et se retira dans sa maison particulière, rue de l'arsenal, le jour de la fête de la Sainte Croix. En même temps l'empereur fit procéder les évêques à une nouvelle élection, qui tomba, comme c'était naturel, sur l'abbé de Galesion, et celui-ci lui donna aussitôt l'absolution désirée[1]!

On ne saurait dire jusqu'à quel point des intrigues et des crimes de ce genre augmentaient encore les désordres du schisme. En effet, on voyait des moines en grand nombre courir le pays et prendre le parti du Patriarche exilé; d'autres qui jouissaient d'une grande réputation de vertu, et appartenaient soit au monastère de Galesion soit à d'autres, abandonnaient leurs couvents pour vivre en leur particulier, et dédaignaient de communiquer de quelque manière que ce fût avec le Patriarche Joseph, qu'ils accusaient d'avoir trompé Germain et d'avoir encouru l'excommunication lancée par Arsène contre quiconque accueillerait et absoudrait l'empereur.

Malheur à toi, Eglise grecque, si toutefois tu mérites encore ce nom au milieu de tant de désordres qui ne te laissent ni unité ni honneur! Certes tu ne parais ni appartenir ni te rattacher à la divine institution du fils de Dieu! Ce qui en fait le signe, ce qui en constitue le caractère, c'est non la division, mais l'union des esprits, non la brigue et le triomphe des artifices

[1]) Voir notre *Histoire universelle des Missions Franciscaines*, livre II, ch. 11.

humains dans l'élection des ministres sacrés du sanctuaire, mais la probité, la maturité et la légitimité incontestable des actes qui concourent à cette élection!

Cependant Joseph s'appliqua à chercher le moyen de calmer par la douceur l'irritation de ses moines; mais désespérant bientôt d'obtenir le résultat désiré, il songea à invoquer l'autorité de l'empereur, se persuadant à tort que la force pouvait suppléer là où le droit seul devait prévaloir. En conséquence, l'empereur chargea l'Acropolite Georges, grand logothète, de punir les récalcitrants; c'était un homme d'une grande valeur, mais d'une conscience peu délicate, qui, les ayant fait arracher de leur tranquille retraite, ordonna qu'ils fussent suspendus en l'air, fouettés et cruellement déchirés. Il poussa ses excès si loin que l'empereur lui-même finit par regretter Germain, le précédent patriarche. Cependant le nombre des partisans d'Arsène augmentait de jour en jour, même parmi ceux qui ne l'avaient jamais vu. En effet, la persuasion qui s'était généralement répandue que Joseph avait encouru l'excommunication troublait les consciences de beaucoup de personnes, qu'il cherchait en vain à rassurer, en prodiguant, grâce à la généreuse protection de l'empereur, le plus de faveurs qu'il pouvait. C'est pourquoi il prit enfin le parti de ne plus se soucier de tous les bruits qui pouvaient courir sur son compte à Constantinople, et résolut de parcourir l'Anatolie, où il se flattait de gagner des hommes d'une grande vertu, qu'il savait avoir scandalisés, eux aussi, par sa conduite. Muni de l'autorisation de l'empereur, il s'y rendit en grande pompe et se mit à visiter ces illustres personnages, entre lesquels le plus recommandable par sa doctrine et sa vertu était Nicéphore Blemmida. « *Plus que tout autre,* leur dit-il, *j'éprouve une grande affection pour Arsène, que je considère comme le vrai Patriarche, et je regarde comme nul et non avenu tout ce qu'à force de manèges, on m'a fait faire jusqu'ici. Seulement,* ajoutait-il, *il faut bien que quelqu'un veille au gouvernement de son Eglise.* Or, personne dans la situation actuelle n'est plus propre à ce rôle que moi, qui puis m'appuyer sur la faveur spéciale de l'empereur, même pour détourner de la tête des partisans d'Arsène les maux dont ils sont menacés, et pour apporter le meilleur remède possible aux autres besoins non moins graves de notre Eglise! »

Aux paroles il ajoutait la séduction des présents, qui produisaient, il est vrai, un certain effet favorable dans l'esprit de ces vertueux solitaires, mais non dans celui de Blemmida, si l'on en croit Pachymère; c'est que c'était là un vrai sage, entièrement

détaché des choses terrestres, chez lequel aucun événement, quel qu'il fût, ne pouvait exciter la moindre passion, comme si déjà son âme avait vécu séparée du corps et de l'atmosphère terrestre. Jugeant donc les choses telles qu'elles étaient, sans faire acception de personne, Blemmida, voyait clairement qu'on avait commis une injustice à l'égard d'Arsène, et que par conséquent la promotion de Joseph n'était qu'une inique usurpation; cependant il n'y trouvait pas de quoi s'étonner beaucoup, tant il était accoutumé au spectacle de ces vicissitudes des destinées humaines! Ainsi, quoiqu'il n'appuyât point le patriarche intrus, il recevait ses visites et ne lui témoignait aucun mépris; il le pria même de signer son testament et de le soumettre à l'approbation de l'empereur[1].

Telle était la situation de l'Eglise, ou plutôt des églises grecques, considérées dans le temps qui s'écoula entre la mission qu'y accomplit le B. Jean de Parme et le Concile de Lyon en 1274. Serait-ce donc là par hasard l'Eglise fondée par Jésus-Christ sur le roc, et contre laquelle il est écrit que ne prévaudront jamais les portes de l'enfer[2]? Nous avons déjà vu, au contraire, et nous verrons de mieux en mieux, en avançant, que cette église n'est qu'un édifice bâti sur le sable mouvant de la politique mondaine, que déplace à chaque instant le souffle des passions humaines; navire dépourvu de mats et de gouvernail, sans pilote ni ancre d'espérance solide, jouet des tempêtes et des pirates, où tout est livré aux caprices d'un homme qui s'appelle empereur! Car c'est l'empereur qui change à son gré les patriarches de Constantinople, comme les derniers rois des juifs changeaient les derniers Pontifes de Jérusalem; de telle sorte que, dès les premiers jours du schisme, l'usurpation de la dignité patriarchale, même de l'aveu des schismatiques les plus discrets et les plus zélés, était devenue un mal habituel sans aucun remède. Il n'y aurait qu'un remède efficace : ce serait de revenir à l'unité catholique par la soumission à l'Église de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises. Malheureusement, les Grecs ont tellement vicié leur nature, ils ont l'intelligence si aveugle et le cœur si malade, qu'ils ont toujours plus de peur du remède que du mal[3]. Il en faut d'autant plus admirer les tendres et maternelles sollicitudes de l'Eglise catholique, qui n'a jamais cessé de faire toutes les tentatives possibles pour ramener dans son sein

[1]) Pachymère, livre V, chap. 28.

[2]) Math. XVI, cap. 18.

[3]) Rohrbacher, dans son *Histoire universelle de l'Eglise,* livre LXXIV.

ces enfants égarés. C'est elle qui a provoqué notamment tant d'efforts laborieux qu'ont déployés les Franciscains, et qui a excité le zèle infatigable avec lequel ils ont travaillé au salut des âmes; car elle est une mère indulgente qui ne désespère jamais.

Tout ce qui précède suffira pour bien faire connaître à nos lecteurs la trempe d'esprit de Paléologue, qui, une fois arrivé au trône, se promit bien de n'en descendre, quel que dût être l'avenir; ainsi, en même temps qu'il cherchait à s'y maintenir, en employant à l'égard de ses sujets toute sorte de manèges et d'artifices, il intrigua près des Latins pour les détourner des projets de vengeance immédiate que leur avait inspirés la perte de Constantinople. Il s'empressa donc d'écrire au Pontife Urbain IV, assis sur la chaire de St-Pierre depuis 1261, et dans la lettre qu'il lui envoya avec quelques présents par Maxime Alufardo, Andronic Muzalone et Michel Abalante, il l'appelait PAPE DE L'ANTIQUE ROME, SUCCESSEUR DU TRÔNE APOSTOLIQUE ET PÈRE SPIRITUEL DE L'EMPEREUR[1]. Et témoignant d'abord un grand désir de l'unité et de la paix, il le suppliait de lui députer, pour en assurer le rétablissement, des Nonces qui en auraient l'esprit et la science, afin de mettre un terme à la funeste scission de laquelle résultaient tant de maux pour l'Orient non moins que pour l'Occident[2].

Or, il est facile de penser combien une pareille ambassade réjouit le cœur du Pontife. Aussi conféra-t-il aussitôt de l'affaire avec son conseil naturel, c'est-à-dire les cardinaux, et s'empressa-t-il de répondre à l'empereur qu'il lui enverrait le plus tôt possible les Nonces demandés, rien ne lui étant autant à cœur que de voir rentrer dans le bercail les brebis qui en étaient sorties[3]. Il fit connaître sur le champ ses intentions au Ministre-Général de l'ordre de St-François (c'était alors St-Bonaventure de Bagnorea), soit à cause de la réputation de grande vertu qui faisait regarder les Franciscains comme aptes à toutes les missions utiles, soit par suite du souvenir tout récent du zèle et du courage avec lesquels les Frères Aymon et Rodolphe, en premier lieu, avec leurs deux compagnons de l'ordre des Prêcheurs, et le

1) Raynaldi, année 1263. — Wadding, année 1262.

2) Ibid.

3) Le désir ardent de travailler à la réconciliation des Eglises (grecque et latine) qu'exprimait l'empereur fit tressaillir de joie le Pontife Urbain. C'est pourquoi ayant consulté à cet égard les cardinaux, il renvoya avec le plus grand honneur les ambassadeurs impériaux, en les chargeant d'une courte lettre par laquelle il promettait d'envoyer bientôt lui-même des apocrisiaires. Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1262.

B. Jean de Parme, en second lieu, avaient su inspirer aux Grecs une haute estime et un véritable respect pour le Saint-Siége.

En conséquence St-Bonaventure proposa quatre de ses religieux, savoir : Pierre de Moras, Pierre de Crest, Simon d'Auvergne et Boniface d'Ivrée. Le pape Urbain ne les connaissait pas, et ils résidaient dans des provinces de l'Ordre fort éloignées, néanmoins la confiance qu'il avait dans leur supérieur général suffit pour qu'ils lui convinssent parfaitement. Il leur écrivit donc de se rendre sans retard à Rome où ils recevraient du Siége Apostolique un mandat authentique et les instructions nécessaires pour la mission dont il s'agissait[1]. Ils s'empressèrent d'obéir et n'arrivèrent pourtant à Rome que l'année suivante (1263), à cause du temps énorme qu'ils durent mettre pour se rendre de leurs résidences lointaines à la capitale du monde. Encore le Pontife ne les fit-il pas partir immédiatement après leur arrivée, parce que le bruit se répandit que Paléologue avait intenté une guerre injuste au prince d'Achaïe, qui était très-dévoué à l'Eglise[2]. Mais quand leur départ fut enfin résolu, Urbain leur remit pour l'empereur la lettre suivante que nous devons reproduire intégralement.

« A Paléologue, illustre empereur des Grecs. Puisse-t-il obtenir la grâce de connaître la voie de la vérité! Nous avons reçu avec de justes honneurs et avec grande joie les ambassadeurs de votre excellence impériale, Alufardo Monaco, Andronic Muzalone et Michel Abalante, ainsi que les lettres qu'ils nous ont présentées de votre part, et nous avons parfaitement compris tant ce qu'ils nous ont dit, en présence de nos frères (les cardinaux), que le contenu de ces lettres. Ainsi vous commencez par saluer et reconnaître en nous le PAPE DE L'ANTIQUE ROME, LE SUCCESSEUR DU TRÔNE APOSTOLIQUE, et le Père spirituel de votre empire. Puis, parlant des avantages de la charité, vous

1) Raynaldi, année 1263, n° XXVI. — Wadd., loc. citat. — Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. LXXXV.

2) Il fut impossible à Urbain d'envoyer ses apocrisiaires à Paléologue l'année précédente, tant parce qu'il fallait faire venir de lieux éloignés les hommes choisis parmi les Frères mineurs (dont il voulait se servir) et proposés par St-Bonaventure, leur ministre général, que parce que, dès qu'ils furent réunis, le bruit courut que ce même Paléologue, qui déclarait vouloir s'unir à l'Eglise, n'avait cessé de persécuter, de molester et d'outrager de mille manières Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, très-dévoué à l'Eglise romaine, ainsi que les Latins habitant le même pays. Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1263.

dites que Votre Majesté la possède dans son cœur, en même temps que le zèle dont l'anime l'honneur de la loi de Dieu, et qu'en conséquence il n'y a que l'amour de la paix et de la concorde qui vous ait porté à nous envoyer des lettres et des ambassadeurs, comme il a été dit plus haut. Protestant en outre que vous êtes notre fils, vous vous plaignez que nous, votre père, nous ne vous ayons ouvert en aucune façon les entrailles de notre affection paternelle, bien que vous nous aimiez, comme un tendre fils aime son père; vous dites que malgré cela, quoique depuis la prise de Constantinople vous nous ayez déjà écrit pour nous faire connaître vos vœux et les dispositions de votre âme, la vive sollicitude qui vous presse ne vous a point permis de différer de nous envoyer directement d'autres lettres et des ambassadeurs, en demandant que le père veuille bien se réconcilier avec son fils, afin de rétablir l'antique unité dans l'Eglise de Dieu; que, grâce à Dieu, la pensée de se révolter contre l'Eglise ne viendrait à personne, et qu'aucun prince ou roi ne pourrait résister au commandement apostolique. Vous ajoutez que vos sujets ont été profondément troublés, en apprenant que nous avions jugé bon de bannir les Génois de la communion des fidèles, parce qu'ils avaient contracté avec vous une alliance dont nous nous efforcions de les détacher, et qu'ils s'étonnaient qu'occupant le poste de grand et premier Pontife, nous préférions la guerre à la paix, au préjudice de l'union entre des peuples chrétiens, tels que les Grecs et les Génois. Vous n'avez pas oublié de décrire tous les maux causés à la chrétienté par les conquêtes des Latins sur les Grecs, tels que la profanation des églises, la cessation des offices divins et toutes sortes de sacriléges. Ne pouvant empêcher que tout cela ne soit arrivé, vous semblez demander par vos lettres qu'on fasse au moins cesser à l'avenir les inimitiés et les scandales, d'autant plus que, d'après ce que vous dites, vous le désirez de tout votre cœur, et que personne ne sera capable d'empêcher ce grand bien, pourvu que je veuille sérieusement le procurer. Vous n'hésitez pas, continuez-vous, à nous dire, comme à un père, qu'il nous appartenait de vous devancer, ce que nous n'avons pas fait. Néanmoins, n'écoutant que votre générosité, vous nous offrez le premier la paix, protestant devant Dieu et devant ses anges que, si nous repoussions le fils qui accourt dans notre sein avec amour, vous n'auriez plus rien à vous reprocher. Enfin vous déclarez ne point vouloir traiter quant à présent des dogmes ni des cérémonies ou usages religieux, attendu que, si les deux Eglises présentent quelques différences sur ces points, il sera facile de s'entendre, dès

que la paix sera établie entre les Latins et les Grecs; et qu'en conséquence vous n'aspirez qu'à recevoir près de vous avec notre réponse les Nonces de ce Siége apostolique.

« Mais laissons ces préliminaires — après que nous eûmes examiné vos dites lettres en présence de nos frères les cardinaux, nous en avons rendu des actions de grâces infinies au Dieu tout-puissant, de qui tout bien procède, qui a dans sa main les cœurs des rois et qui les tourne dans le sens qu'il lui plaît. Et toute l'Eglise Romaine, votre mère, s'est levée pour bénir le ciel, en voyant que la grâce de l'Esprit Saint a éclairé les yeux de l'intelligence d'un si grand prince et lui a montré la voie de la vérité catholique, de sorte que la fille puisse être ramenée dans les bras de sa mère, que la partie puisse se réunir au tout et le membre au corps! car, en somme, l'Eglise de Rome a toujours désiré et a constamment cherché à obtenir que l'Eglise grecque soit reconfortée par le lait de sa tendresse maternelle et nourrie de l'abondance de sa divine charité, afin que le troupeau du Seigneur reçût la nourriture de la doctrine du salut sous la direction d'un seul pasteur, et invoquât plus utilement et plus efficacement le nom du Seigneur dans la profession d'un seul et même dogme de la vraie foi. En conséquence, voulant et hâtant de tous les désirs de notre cœur l'établissement de la concorde, nous avons promis à vos ambassadeurs de seconder vos vœux, sans perdre de temps, en vous envoyant, en qualité d'apocrisiaires, des hommes aptes à une si haute mission, et de la bouche desquels vous entendrez les réponses du Siége Apostolique. Malheureusement l'éloignement des lieux que se trouvaient habiter nos chers fils Simon d'Auvergne, Pierre de Moras, Pierre de Crest et Boniface d'Ivrée, religieux de l'ordre des mineurs, porteurs des présentes et revêtus par nous de la dignité et de l'autorité de nonces, a été cause, à notre grand regret, du long ajournement de leur départ. Ce qui a encore contribué à ce retard, c'est qu'on nous a parlé, précisément en ce temps-là, de vexations, de persécutions et de guerres dont des sujets de votre empire se sont mis à assaillir le noble Guillaume de Villehardouin, prince d'Achaïe, fils très-dévoué de la Sainte Eglise Romaine, ainsi que les chrétiens demeurant dans les terres soumises à sa domination; car nous pensions que ce ne pouvait être sans votre conseil et votre consentement. Quoi qu'il en soit, une affaire aussi importante que celle dont nous nous occupons ne peut ni doit en aucune manière, autant qu'il dépend de nous, être empêchée par n'importe quelle circonstance, parût-elle contraire; car nous désirons par dessus tout que le peuple chrétien, formant

un seul corps gouverné et gardé par un seul pasteur, avance de plus en plus dans le bien par la même profession de la foi orthodoxe. C'est pourquoi, de l'avis de nos frères les cardinaux, nous avons résolu de vous envoyer sans plus de délai, et comme des anges de paix, les Franciscains sus-nommés, hommes d'une foi et d'une religion intègres et très-versés dans la loi du Seigneur. Non seulement ce sont des hommes pacifiques, mais ils portent à la bouche le rameau d'olivier, ils professent la vérité évangélique, ils pratiquent avec amour l'humilité; car, ayant embrassé par état la pauvreté de Jésus-Christ pauvre, ayant tourné le dos au siècle et à ses délices et à ses richesses, ils n'aspirent du fond du cœur qu'à la conquête de la patrie céleste!

« Or, bien que, tenant sur la terre, sans aucun mérite de notre part, la place de Celui qui a enseigné, aimé, montré et prescrit la charité dans le monde, nous ayons accueilli avec bienveillance, ou plutôt dans toute la joie de notre âme, les paroles de charité par lesquelles vous avez commencé vos lettres, nous voudrions encore que vous fussiez pleinement persuadé que nous sommes vraiment inspiré par le zèle sincère de cette vertu, quand nous vous exhortons, vous et les peuples soumis à votre empire, à revenir à la vérité catholique, en rentrant dans le sein de votre mère l'Eglise. Alors notre joie sera pleine et complète, car alors il nous sera donné de voir tant de nations différentes de la terre réunies sous la bannière d'une même foi, ne formant qu'un seul peuple, suivant le vœu le plus cher de Jésus-Christ! C'est ce qui exciterait dans l'univers entier la plus vive allégresse : c'est si beau et si doux de voir les frères habiter ensemble dans la maison du Seigneur! Cette maison est l'Eglise de Jésus-Christ, solidement bâtie et affermie sur la pierre immobile de la foi orthodoxe par le sang précieux du Sauveur. Ici la multitude des fidèles n'a qu'un même cœur et une seule âme, dans l'unité d'un seul Dieu, d'une seule foi, d'un seul baptême, et l'universalité des croyants peut être comparée à un seul corps, suivant ces paroles de l'Apôtre : malgré notre grand nombre, nous ne formons qu'un corps en Jésus-Christ[1]. Cette unité du corps dérive de celle de l'esprit, qui, bien qu'unique, transmet à son gré des grâces variées aux membres de l'Eglise. Voilà pourquoi le même apôtre dit, en énumérant les dons du Saint Esprit qui distribue à chacun ce qu'il lui plaît[2]. Et un peu plus loin : nous avons tous été baptisés en un seul et même

[1]) Epitre aux Rom., XII, 2.

[2]) Ep. aux Corinth., 1, 12, v. 11.

esprit, afin que nous formions un seul et même corps[1]. Cette merveilleuse unité du corps de l'Eglise se trouve excellemment figurée par la robe sans couture du Seigneur restée l'héritage d'un seul, tandis que ses autres vêtements furent partagés[2]. On en trouve encore une figure dans la piscine probatique, où le bienfait de la guérison était réservé à un seul, tandis que tous les autres malades en restaient exclus[3]; car les impies, qui errent à l'entour[4], refusent d'y entrer pour obtenir le salut. C'est encore à cette unité que faisait allusion l'époux des cantiques quand il disait : ma colombe est unique[5]. Pour conserver à l'Eglise sa beauté entière et inaltérable, le Seigneur lui a donné pour chef et unique maître le bienheureux Pierre, prince des apôtres, qui devait en former le dernier couronnement comme la voûte supérieure de l'arche de Noë, hors de laquelle tous les animaux périrent dans les eaux du déluge[6]. C'est pourquoi l'y investissant de la primauté et de la maîtrise, après lui avoir demandé à trois différentes reprises s'il l'aimait, il le chargea de paître ses brebis et ses agneaux, et lui donna les clefs du royaume des cieux avec le pouvoir de délier et relier[7], en obtenant par une prière efficace que sa foi ne défaillit jamais[8]. Aussi arriva-t-il que beaucoup d'autres églises (particulières) se souillèrent des erreurs des hérétiques, tandis que celle de Rome seule, ayant eu pour maître le bienheureux Pierre, se tînt perpétuellement à l'abri de la plus légère tache. Voilà pourquoi les autres apôtres, témoignant un respect inviolable pour cette institution du Seigneur, même après qu'il fut monté au ciel, reconnurent le bienheureux Pierre pour son vicaire, ayant en toutes choses la dignité et les droits de la primauté. Ainsi, c'est quand s'étant levé, il prit la parole au milieu de ses frères, qu'ils procédèrent unanimement à l'élection de Mathias[9]. C'est que, parlant tout enflammé du Saint Esprit, il tenait la place du maître qui lui avait confié son troupeau; car tous se tournaient vers lui, qui était assis au premier rang parmi eux. Et sa parole convainquit même ceux qui auparavant blasphémaient les apôtres et l'esprit saint lui-même; car des milliers d'hommes se convertirent[10]; tant il surpassait les autres par le zèle avec lequel il prêchait, comme il convenait au vicaire de Jésus-Christ. Aussi ne voyons-nous pas qu'aucun des pères ait opposé aucune objection à cette institution du Seigneur; tous, au contraire, vénérant le prince

1) Id. 13. — 2) Matth., XXVII, 35. — 3) Jean, V, 4. — 4) Ps. XI, 9. — 5) Cantiques, VI, 8. — 6) Genèse, VI, 19. — 7) Jean, XXI. — 8) Matth. XVI, 19. — 9) Actes des Apotres, I, 15. — 10) Ibid. II, 41.

des apôtres comme le véritable lieutenant de Jésus-Christ, recoururent toujours à lui dans leurs doutes touchant la foi, et condamnèrent les hérésies en vertu de son autorité, à laquelle ils adhéraient comme des membres unis au chef, c'est-à-dire au trône apostolique des Pontifes. C'est à lui qu'il appartient de chercher ce qu'il faut tenir et croire, car c'est à lui seul, qui tient la place du fondateur de l'Eglise, et qui en a reçu dans toute sa plénitude une autorité dont nul autre n'a été investi, c'est à lui qu'il incombe de statuer, d'ordonner, de prescrire, de disposer, de délier et lier. Devant ce trône dont ils reconnaissent le droit divin, on voit s'incliner avec respect, tous tant qu'ils sont, les simples fidèles et les potentats qui professent la vraie foi, et ils obéissent à celui qui y est assis, comme ils obéiraient au Seigneur Jésus lui-même; ils se tournent vers lui, comme vers le soleil d'où leur vient la lumière de la vérité et de la foi pour le salut : c'est ce que manifestent beaucoup d'écrits des pères tant grecs que latins. Mais puisque cette autorité, cette puissance souveraine de l'Eglise est prouvée jusqu'à la dernière évidence soit par les textes évangéliques, soit par les témoignages d'une foule de saints docteurs, nous croyons inutile de produire d'autres arguments; car il nous paraîtrait étrange de vouloir augmenter l'éclat du soleil au moyen de petites bougies, c'est-à-dire démontrer avec abondance de preuves ce qui est déjà notoire pour le ciel et pour la terre! Plaise à Dieu que vous n'oubliiez point en pratique la juste opinion suivant laquelle vous nous reconnaissez expressément dans votre lettre pour LE SUCCESSEUR AU TRÔNE APOSTOLIQUE, POUR LE PÈRE SPIRITUEL DE VOTRE EMPIRE! Plaise à Dieu que vous nous rendiez en effet l'hommage de votre respect filial!

« Quant à nous, nous vous dirons comment la puissance du Saint Siége tourne à l'avantage des princes qui sont dans sa communion et sa bonne grâce. Car s'il arrive que des difficultés et des dissentiments s'élèvent dans leurs Etats avec des menaces de guerre, le Saint Siége s'interpose aussitôt, comme un père à la fois plein de tendresse et d'autorité entre ces enfants qui ne respirent que la colère et le carnage, il leur arrache des mains des armes déjà prêtes à verser le sang, il rétablit et affermit entre eux la paix fraternelle. De même, c'est avec une sollicitude toute paternelle qu'il travaille à pacifier les rois catholiques, quand ils sont brouillés entre eux pour un motif quelconque, ou quand leurs sujets se révoltent, s'ils s'adressent à lui pour réclamer ses conseils ou son appui. Bien plus, il joue le rôle d'un véritable père et d'un tuteur en faveur des princes parvenus au trône en minorité : il les dirige, les protége et les défend,

même à ses risques et périls, contre l'audace des usurpateurs. Si donc vous rentrez dans le sein de l'Eglise, elle réunira autour de votre trône, pour le soutenir, non-seulement les Génois et les autres Etats Latins, mais encore en cas de besoin, tous les rois et princes catholiques du monde. Mais tant que vous resterez séparé de sa communion, nous ne saurions, à vrai dire, jamais admettre ni souffrir que les Génois ou autres peuples de notre croyance vous prêtent leur aide. Aussi votre puissance et votre sagesse impériales vous feront bien comprendre qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si nous avons procédé contre les premiers avec la rigueur d'un père de famille prévoyant; car, en agissant de la sorte, nous n'avons pas préféré la guerre à la paix, nous avons seulement, comme c'était notre devoir, satisfait aux obligations de notre rôle, tandis que vous profitiez de votre alliance avec ces mêmes Génois pour combattre l'Eglise Romaine et en opprimer les enfants fidèles sous ses propres yeux. Or, tenant la place de la vérité infaillible qui a dit : Je suis la voie, la vérité et la vie[1], non-seulement nous ne pouvons nous dispenser de l'aimer, mais nous sommes encore obligés par notre ministère à la montrer du doigt, à la suivre, et même à l'énoncer à tout le monde jusque sur les toits. C'est pourquoi nous ne pouvons, ni ne devons ni ne voulons vous taire que tous ceux qui, en s'appelant chrétiens, n'obéissent pas au trône apostolique, s'élèvent contre les institutions du Seigneur, se rendent coupables d'une erreur mortelle à l'égard de Dieu, et blessent grièvement les yeux de la Majesté divine. Quant à la malice abominable que renferme la désobéissance, elle résulte clairement des paroles du prophète Samuel, déclarant que *le péché de la résistance est aussi coupable que le péché de la magie, et que l'insubordination est comme le péché d'idolâtrie*[2]. Elle résulte encore de l'exemple de Dathan et Abiron, engloutis pour une pareille faute par la terre avec tous leurs sectateurs[3]. En vous disant ces choses, nous imitons le hardi médecin, qui ne se contente pas de palper la tumeur, mais qui la perce afin de la guérir. Ecoutez donc patiemment nos paroles, nous vous en conjurons, en leur donnant l'attention nécessaire pour que, avec la grâce de Dieu, elles tournent à votre salut : car, suivant le proverbe de Salomon les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers perfides d'un ennemi[4]. Quant à nous, lorsque la réprimande est néces-

[1]) S[t]-Jean, XIV, 6. — [2]) *Quasi peccatum est ariolandi repugnare, et quasi scelus idolatriæ acquiescere nolle;* les Rois, I, XVI, v. 23. — [3]) Les Nombres, XXVI, 9. — [4]) Proverb. XXVII, 6.

saire, il ne nous est pas permis de nous taire comme des chiens muets qui ne savent pas aboyer; c'est au contraire pour nous un grave devoir, suivant l'Apôtre, d'arguer, de conjurer, de gronder même dans toute patience et doctrine[1]. Quant aux maux déplorables qu'a essuyés le peuple chrétien depuis que s'est produite cette funeste division, en vérité, nous ne les ignorons pas; nous en gémissons avec larmes sur ceux qui, se soustrayant les premiers à l'obéissance de l'Eglise Romaine, ont élevé un sujet de scandale si grave entre les Grecs et les Latins. En définitive, et à bien voir les choses, si ceux-ci ont en divers temps attaqué les autres, ce n'a pas été à la seule fin de s'emparer de leur territoire et de leurs richesses temporelles, mais plutôt pour leur donner cette intelligence du bien qu'ils ne voulaient pas recevoir[2]. Si donc quelques églises ont été livrées en proie aux voleurs et saccagées, comme il arrive presque toujours dans les guerres, il ne viendra dans l'esprit d'aucun homme sensé d'imputer ce malheur à tous les Latins; il est juste de l'attribuer aux seuls pillards en particulier, ou plutôt à ceux qui ont semé la zizanie de la discorde entre les deux nations[3]. »

Indépendamment de cette lettre si sévère adressée à l'empereur Michel, le pape Urbain investit des plus amples pouvoirs ses quatre nonces Franciscains, pour qu'ils fussent à même de faire tout le bien possible, de tranquilliser les consciences et de remplir tout l'empire grec d'une sainte joie, pourvu seulement que Paléologue et ses évêques les accueillissent avec l'intention sincère de se réconcilier, en acceptant leurs propositions avec leur Mère l'Eglise. Or, voici quelles étaient ces propositions[4]. On absoudrait de l'excomunication tous ceux qui l'avaient encourue, pour s'être séparés de l'unité du Siége apostolique, quand même ils auraient en cet état reçu les ordres sacrés et célébré l'office divin; ce bienfait s'étendrait même à ceux qui auraient été promus aux ordres mineurs avant l'âge voulu ou postérieurement, aux ordres majeurs. Tous ceux qui prouveraient la sincérité de leur retour pourraient habiter et communiquer avec les leurs, et, s'ils étaient clercs, jouir du privilége du for ecclésiastique. Ils pourraient entendre les confessions de qui que ce fût, et affranchir de toutes censures, même des censures canoniques, pourvu que ceux qui auraient souffert des dommages ou des injustices en fussent in-

[1]) Timothée, IV, 2. — [2]) Isaïe, LVI, 20. — [3]) Voir Raynaldi, année 1263; Wadding, ibid. — [4]) Voir Wadding, dans ses *Annales,* tome IV, année 1263. La lettre porte l'adresse suivante : aux Frères Simon d'Auvergne, Pierre de Moras, Pierre de Crest et Boniface d'Ivrée, de l'Ordre des Frères Mineurs, partis pour la Grèce : *comme l'heure est venue,* etc. Raynaldi, ibid.

demnisés. Ces propositions consistaient, en outre, à accorder toutes les dispenses nécessaires aux réguliers ou aux clercs, à qui quelque empêchement ne permettrait pas de s'immiscer au ministère ecclésiastique, pourvu que cet empêchement ne provînt pas du crime d'adultère, d'inceste, ou simplement de fornication, de la part d'un sujet lié par des vœux religieux; — à affranchir de la coulpe et de la peine ceux qui auraient tué des personnes sacrées; à fonder de nouvelles églises et à restituer au culte celles qui auraient été profanées d'une manière quelconque; — à dispenser des indulgences, à commuer les vœux et à bénir toute espèce d'ornements sacerdotaux, etc. De plus, Urbain recommanda vivement les nonces à tous les patriarches, évêques, abbés, prieurs de couvents privilégiés, de St Benoît, de Cluny, de Prémontré, de St Augustin, de Citeaux et autres; ainsi qu'aux doyens, prévots, archiprêtres, chapitres, grands maîtres et prieurs des chevaliers du Temple et de l'hôpital de Jérusalem, afin que tous, ne se contentant pas de les recevoir dans leurs maisons comme ses chers fils, leur fournissent tous les secours dont ils pourraient avoir besoin, en leur qualité de représentants de l'Eglise Romaine[1]. Il écrivit également des lettres au même effet à Guillaume Villehardouin, prince d'Achaïe, et à tous les nobles barons de ses Etats, en recommandant les dits Franciscains Simon d'Avergne, Pierre de Moras, Pierre de Crest et Boniface d'Ivrée, comme des hommes d'une science et d'une habileté peu ordinaires à traiter les affaires même les plus difficiles, comme des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui, jouissant de toute sa confiance, se rendaient, anges de salut, dans les provinces de l'empire grec[2]. Toutes ces recommandations nous prouvent à la fois quelle importance le Souverain Pontife attachait dans son esprit à cette mission, qui était en effet tout à fait extraordinaire, et quelle vive et sincère sollicitude animait le Siége apostolique afin de procurer, à l'empire grec en même temps qu'à l'Eglise entière, une paix si ardemment désirée.

Ainsi préparés et munis de tout ce qu'il leurs fallait, les Nonces se mirent en route, sans toutefois s'écarter en rien de cette simplicité et de cette sévérité de vie franciscaine qui se concilie si bien avec les plus hautes dignités, quelles qu'elles

1) Patriarchis, archiepiscopis, etc., ad quos litteræ istæ pervenerint! *Ut ea quæ ad officium nostrum pertinent,* etc. Voir Wadding, *Annales,* tome IV, année 1263.

2) Nobili viro Guillelmo de Villhardouin, principi Achaiæ, ac universis Baronibus illarum partium! *Inter alias sollicitudinis nostræ curas,* etc.

soient, et attire à celui qui en est revêtu à la fois l'affection et une vénération profonde. Ils parvinrent, grâce à Dieu, à la cité de Constantin. Mais dès leurs premiers entretiens avec Paléologue, ils durent se convaincre que de tout autres motifs que des projets de réconciliation avec l'Eglise Romaine avaient déterminé l'empereur à demander cette ambassade au Souverain Pontife. C'était surtout le désir de gagner du temps, en éludant sans cesse le point essentiel des questions, en lassant les Nonces par cette éternelle et si ennuyeuse sophistique à laquelle la langue grecque fournit tant de ressources, en les égarant, s'il était possible, dans un labyrinthe inextricable de disputes minutieuses, ridicules, incohérentes, puis en finissant par rejeter sur eux la responsabilité de l'inutilité des négociations pour conclure la paix. Néanmoins ces bons et prudents religieux persévérèrent pendant près de trois ans à supporter avec une patience admirable les ennuis et les supercheries de ces rebutantes discussions, espérant que malgré tout les Grecs finiraient peut-être par accéder aux conditions raisonnables moyennant lesquelles l'Eglise Romaine était prête à les recevoir au sein de l'unité.

Malheureusement, chose douloureuse à dire! ils jugeaient mal, d'après la bonté et la loyauté de leur cœur, des dispositions des Grecs, dont ils n'eurent que trop à expérimenter l'obstination et l'endurcissement dans leurs prétentions schismatiques, de sorte que, de toutes leurs sollicitudes, de tous leurs témoignages de patience et de prudence, ils ne recueillirent qu'un amer désenchantement. Pauvres fils de saint François! Comme ils ont dû se sentir le cœur pénétré d'une cruelle douleur quand ils sont revêtus d'une mission si solennelle et commencée au milieu de si grandes espérances pour l'Église, n'en emportant, lors de leur retour à Rome, que le témoignage de leur conscience; car, cette mission, ils l'avaient remplie avec la plus grande fidélité, et avec un zèle égal à l'amour ardent qu'ils avaient voué à la religion; c'est pour une tâche si ingrate qu'ils s'étaient arrachés à leurs chères études, aux délices de la solitude, aux douceurs de leurs ferventes prières du jour et de la nuit, parmi leurs frères chantant incessamment les hymnes de l'amour divin, et ils n'avaient fait que jeter au vent tout ce temps qu'ils auraient pu consacrer à la sanctification des peuples de l'occident, à l'honneur toujours croissant de leur institut! Oh! il n'est pas possible que mille pensées de ce genre ne s'élevassent dans leur esprit pour affliger leur cœur! D'autant plus que Paléologue, avec une fourberie insigne, que les Nonces

dans leur simplicité ne soupçonnèrent même pas, avait compromis leur réputation aux yeux de l'Eglise Romaine, dont ils défendaient les droits et la dignité, espérant ainsi soit d'obtenir tout ce qu'il prétendait, soit de faire accroire à tout le monde que le Saint-Siége ne traitait pas avec lui de bonne foi. Or, voici comment les choses se passèrent.

Après que l'empereur eut tenu les religieux susnommés en suspens pendant près de trois ans, il eut à la fin l'idée de leur proposer quelques articles qu'il avait rédigés sur l'objet de la réunion, en y joignant un semblant de profession de foi, aussi conçue au gré de son caprice, et de les prier de porter ces pièces à Rome, en demandant qu'ils tâchassent de les faire accepter et confirmer par le chef de l'Église. D'abord, les Nonces refusèrent de se charger de ce message; cédant néanmoins ensuite aux importunités du monarque, et ne voulant point paraître se faire juges en matière de foi, et outrepasser ainsi les limites de leur mission, ils se décidèrent à prendre ces pièces et les remirent au pape[1], qu'ils prièrent de les examiner et de voir quelle réponse il lui plairait de donner à l'empereur grec. On voit par là que, loin d'excéder leurs pouvoirs, ils firent preuve d'une charité incomparable, en montrant qu'il ne tiendrait jamais ni à eux, ni à l'Eglise qu'ils représentaient, que l'unité et la paix ne fussent pas rendues au monde chrétien, faute de patience, d'efforts et de soins de toute sorte. Mais tout aussitôt on chargea quelques Grecs, envoyés comme ambassadeurs au Souverain Pontife, de suivre de près les quatre Franciscains. Eux aussi se présentèrent au pape avec des lettres au nom de leur maître, demandant qu'il voulût bien ratifier ce que déjà ses Nonces avaient cru pouvoir accepter à Constantinople : c'étaient les articles sus-énoncés et la profession de foi y jointe qu'ils avaient, disaient-ils, promis par obligeance et d'une manière officieuse de déposer aux pieds du trône pontifical. On ne pouvait ourdir une trame plus artificieuse contre l'honneur du Fr. Simon et de ses compagnons; mais, grâces au ciel, Clément qui ne connaissait pas moins que son prédécesseur la piété et la profonde doctrine de ces religieux, et d'un autre côté, la mauvaise foi des Grecs, ne tarda point à venger le Saint Siége et ses ambassadeurs de cette infâme calomnie, en attestant par un témoignage solennel qu'ils avaient fidèlement rempli leur mandat et mérité sa pleine satisfaction. Ce témoignage est contenu dans une lettre qu'il importe de rapporter

[1]) Clément IV, qui avait succédé à Urbain, mort depuis deux ans.

textuellement : tant elle est honorable pour ces excellents Frères et pour tout l'Institut auquel ils appartenaient :

« A Paléologue, illustre empereur des Grecs, à qui soit donnée la grâce d'obtenir la gloire dans le siècle futur! Nous avons fait bon accueil et avons même témoigné notre joie à vos prudents et honnêtes apocrisiaires, qui nous ont remis les lettres dont vous les aviez chargés, et que nous avons reçus en audience solennelle, en présence de nos frères les cardinaux, où l'intervention d'habiles interprètes nous a permis, suivant nos désirs, de nous entendre parfaitement. Nous avons lu avec plaisir le commencement de ces lettres, que vous avez emprunté aux psaumes de David pour manifester la joie qu'a justement inspirée à votre cœur l'espoir d'entrer bientôt dans la maison du Seigneur et d'y voir réunies les nombreuses tribus[1] des grecs et des latins. C'est précisément ce que nous désirons avec toute la tendresse de nos entrailles paternelles, et ce que nous ne cessons de demander avec ferveur au Seigneur dans l'auguste sacrifice, afin qu'il lui plaise de les attirer de tous les coins de la terre, pour les réunir dans son Église. Oui, certes, nous sommes impatients de voir ses ruines réparées, ses blessures guéries, ses murs relevés et gardés par ses saints anges. Car nous n'ignorons pas les graves dommages qu'a déjà causés au peuple chrétien la trop longue et trop funeste division des grecs et des latins, exposés par là même à la fureur des ennemis (les Sarrasins), dont ils n'ont pu vaincre les terribles phalanges, parce que jusqu'ici ils se sont affaiblis par leurs discordes intestines, tandis qu'ils auraient remporté sur eux un certain et magnifique triomphe, si la concorde et la charité fraternelle les avaient animés d'un seul esprit.

« Déjà exprimant votre pieux désir de l'unité par d'autres lettres semblables et par l'organe d'autres ambassadeurs, vous avez, pour y arriver, prié notre prédécesseur Urbain IV, d'heureuse mémoire, de vouloir bien vous envoyer ses Nonces, hommes vraiment amis de la paix et doux disciples de Jésus-Christ, qui ne mettraient point leur gloire dans de vains discours et ne préféreraient point le faste de la sagesse mondaine aux avantages de la réconciliation désirée, mais qui emploieraient plutôt tous leurs soins et tous leurs efforts à la procurer. C'est pour satisfaire vos vœux et répondre à vos désirs, qu'il vous a envoyé, munis de ses lettres, les frères Simon d'Auvergne, Pierre de Moras, Pierre Crest et Boniface d'Ivrée, de l'ordre des Mineurs, religieux d'une

[1]) Psaume CXXI, 2.

vertu éprouvée, pauvres des choses de ce monde, mais riches de foi et profondément versés, comme il le fallait, dans la loi du Seigneur. Toutefois, bien que notre susdit prédécesseur eût reçu avec une vive satisfaction ces lettres, comme paraissant pleines d'une grande piété, il ne jugea point utile de suivre dans la négociation de l'affaire l'ordre que vous proposiez : il vous semblait avant tout convenable de conclure une paix politique entre les Grecs et les Latins, pour en venir ensuite aux dogmes de la foi et à la diversité des rites ecclésiastiques; et vous essayiez de prouver qu'une telle méthode était conforme à la raison, par beaucoup d'arguments tirés des Écritures, et en faisant surtout valoir que la charité est le fondement de toutes choses. Il ne s'attacha point à combattre un à un tous vos raisonnements; mais protestant qu'il n'était pas moins tendre que la charité même, pratiquée si pleinement, si généreusement par l'Eglise, jusqu'envers ses enfants ingrats, il observa seulement que la charité doit avoir son premier et plus ferme fondement dans la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu[1], et répondit avec justice que c'était de la foi qu'il fallait traiter avant tout. Dieu nous garde de dire que l'Eglise romaine, qui a toujours été sans ride et sans tache[2], et, aujourd'hui comme autrefois, toujours inébranlable dans la même vérité de foi, haïsse les fils qui s'éloignent d'elle; car, également affectueuse en tous les temps comme une mère, soit envers les justes, soit envers les pécheurs, désobéissants et rebelles, on ne peut certainement pas dire qu'elle ait changé, parce que, suivant la loi de la justice, elle a quelquefois brisé la force des pécheurs[3] qui refusent de se rendre à ses avertissements salutaires. De même, une saine appréciation ne permet pas de dire que ce soit la haine qui inspire le médecin qu'on voit employer le fer et le feu pour guérir une plaie à laquelle ont été inutiles toutes les autres ressources de l'art. Nous voulons donc l'alliance de la foi et de la charité. Mais ceux qui portent atteinte à la première s'aliénent par là même la seconde, à laquelle il ne leur sera point donné de revenir, si d'abord ils ne reçoivent dans toute sa pureté et dans toute son intégrité la foi qu'ils n'ont pas connue, ou qu'ils ont répudiée, après l'avoir connue; car c'est la foi qui est la source de la charité, à laquelle il est impossible de participer par une autre voie. Or, c'est pour aplanir le chemin qui conduit à la paix, que ces religieux Franciscains ont été

1) Hébr. XI, 16.
2) Ephes. V. 27.
3) Psaume LXXIV, 12.

envoyés à votre grandeur, et chargés par leurs instructions d'arrêter avant tout les dogmes et les rites ecclésiastiques, puis de discuter les conditions propres à amener la bonne harmonie entre vous, votre peuple et notre prédécesseur. Mais les lettres qu'ils vous ont remises portaient expressément que, dans le cas où les négociations aboutiraient à un heureux terme, vous auriez à envoyer des ambassadeurs extraordinaires, munis de pleins pouvoirs pour en poser les conclusions et les accepter, ou chercher, avec l'aide de Dieu, d'autres moyens de mettre fin à une affaire si grave. Néanmoins, ces quatre Frères Mineurs, ayant passé quelque temps dans votre cour et s'apercevant qu'ils ne pouvaient obtenir ce qu'ils demandaient, prirent ce qu'ils purent et adhérèrent, d'après ce que vous dites, à un écrit de quelques articles, qu'ils vous ont promis de recommander à ce Siége apostolique. Or, quand vos ambassadeurs furent arrivés ici, nous leur donnâmes audience, d'abord en secret, comme ils paraissaient le désirer, puis en présence de nos frères les cardinaux, et nous essayâmes de leur parler un peu des dogmes de la vraie foi, non dans des disputes sophistiques, mais dans des entretiens faciles et pleins d'une franchise et d'une simplicité tout évangéliques. Voyant que ce moyen ne leur agréait pas, nous songeâmes à leur proposer de discuter familièrement avec quelques membres de notre conseil, pris entre les mêmes cardinaux qui pourraient discuter avec eux, dans les formes et les conditions qui leur paraîtraient propres à terminer l'affaire de l'union et de la paix. Ils ne se prêtèrent point davantage à ce parti; ils ne voulurent, au contraire, insister que pour faire accepter et ratifier les conventions que, disaient-ils, Fr. Simon et ses compagnons avaient reconnues bonnes et raisonnables, déclarant qu'ils étaient venus pour cela, et non pour disputer, quoique, en définitive, ils avouassent devant nous et devant nos frères qu'ils n'avaient pas le pouvoir d'y apposer leur sceau, quand même ils auraient trouvé de notre part une entière condescendance. En vérité, une pareille conduite nous a grandement surpris, surtout quand nous les vîmes demander avec une telle obstination la ratification d'un écrit qu'ils n'avaient eux-mêmes ni mission ni pouvoir de ratifier, et les lettres de votre grandeur qu'ils nous présentèrent en votre nom ne contenaient à ce sujet aucune indication, d'où pût résulter au moins quelque preuve ou quelque indice qu'il fallait ajouter foi à leurs assertions. Mais afin de ne leur donner aucun motif de se croire personnellement mal accueillis par nous, nous tâchâmes de leur faire comprendre qu'il n'était pas possible que l'écrit proposé eût été le moins du monde approuvé au nom du Saint-Siége par

les quatre Franciscains, attendu qu'ils n'avaient aucun pouvoir de le faire. Ils avaient été envoyés pour préparer, et nullement pour terminer l'affaire, sur laquelle ils étaient chargés d'adresser un rapport au Siége apostolique lui-même, qui s'en réservait le jugement. C'EST, DU RESTE, CE QU'ILS ONT EUX-MÊMES DÉCLARÉ EXPRESSÉMENT A LA FIN DE CET ÉCRIT. IL EST DONC ÉVIDENT QU'ILS N'ONT PAS USURPÉ UN RÔLE QUI NE LEUR APPARTENAIT PAS, ET QU'ILS ONT SIMPLEMENT FAIT ACTE DE POLITESSE, EN PROMETTANT, AUTANT QU'IL ÉTAIT EN EUX, DE RECOMMANDER A QUI DE DROIT L'EXAMEN ET L'APPROBATION DE LA PIÈCE. CELA MONTRE A VOTRE GRANDEUR AVEC QUELLE FRANCHISE ET QUELLE LOYAUTÉ ONT AGI CES RELIGIEUX, EN SE TENANT DANS LES LIMITES DE LA MISSION ET DES POUVOIRS QU'ILS AVAIENT REÇUS, ET EN INSÉRANT DANS L'ÉCRIT UNE DÉCLARATION CONFORME[1]. Par conséquent ils n'ont ni approuvé, ni eu l'intention d'approuver, dépourvus à cet égard d'un mandat suffisant, les articles que vos apocrisiaires nous ont présentés. »

Assurément l'ordre des mineurs et notamment ses quatres membres Simon d'Auvergne, Pierre de Moras, Pierre de Crest et Boniface d'Ivrée, chargés par le Saint Siége de travailler à la réconciliation des grecs d'Orient, ne pouvaient attendre un éloge plus solennel et plus plein d'autorité que celui sorti de la bouche du lieutenant de Jésus-Christ sur la terre, dans des conjonctures telles que l'empereur grec s'en serait sans doute volontiers passé; car il ne pouvait lui être agréable de se voir ainsi publiquement démasqué comme l'auteur de toutes ces fraudes et de tous ces mensonges. Mais cela devait le convaincre que si, en tout temps

[1]) Si le pieux abbé Rohrbacher avait fait attention à ce passage si précis de la lettre de Clément, il n'aurait certainement pas écrit dans son histoire que dans cette mission à Constantinople les nonces franciscains outrepassèrent leurs pouvoirs (*Histoire universelle de l'Eglise*, édition de Milan, livre LXXIV). Il importe toujours, quand il s'agit de points historiques si graves, de consulter minutieusement mot à mot les documents qui s'y rapportent. Autrement on s'expose, même avec des intentions droites et de la bonne foi, à prendre le change d'une manière extrêmement fâcheuse sur des points qui peuvent intéresser l'honneur, non-seulement de personnages respectables, mais encore de l'Eglise elle-même. Nous sommes persuadé qu'ici Rohrbacher s'est fié à ce qu'avaient dit avant lui Fleury et Henrion; mais devant le document que nous avons reproduit *in extenso*, nous sommes porté à croire que ceux-ci n'ont pas remonté aux sources. Le document cité se trouve tout entier et sans aucune apparence d'interpolation dans tous les annalistes et les historiens les plus fidèles soit de l'Ordre Séraphique, soit de l'Eglise, tels que Wadding, Raynaldi, etc.

et en toute circonstance, il eût trouvé dans l'Eglise de Rome une mère indulgente, prête à se réconcilier avec des fils égarés, pourvu qu'ils reviennent sincèrement à elle, il ne lui en serait pas plus facile de la surprendre par les artifices de la mauvaise foi, ni de l'intimider par la puissance; car il n'y a rien au monde qu'elle puisse craindre, dût tout l'enfer se conjurer contre elle; c'est toujours en vain qu'il réunit ses forces pour la combattre et qu'il y déploie sa plus habile stratégie. La lettre porte la date du 4 mars 1267; en la terminant, Clément y joint, par opposition à celle de l'empereur, une profession de foi claire et précise sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils, l'unité de la divinité de l'Eglise et du baptême, le purgatoire, l'enfer, les sacrements, et particulièrement celui de l'Eucharistie, où le pain se change véritablement au corps et le vin au sang de Jésus-Christ. Quant à l'Eglise romaine, il déclare qu'on doit lui reconnaître la pleine et suprême primauté et principauté sur toute la société catholique, qu'elle sait avoir reçues en même temps que la plénitude de la puissance du Seigneur, dans la personne du bienheureux Pierre, prince des apôtres, dont le pontife romain est successeur, que c'est à elle qu'on peut en appeler dans toutes les causes ecclésiastiques, et qu'elle reconnaît les priviléges de toutes les Eglises particulières, mais comme émanant de la source de son autorité souveraine. Foi aussi pure que solide, dit ensuite le pontife, foi conforme à l'Évangile, enseignée par les pères et confirmée par les pontifes romains dans les conciles, que nous nous garderons bien de soumettre à un nouvel examen, puisqu'il suffit amplement d'en avoir fait un simple exposé, et pour la défense de laquelle nous sommes prêts à sacrifier jusqu'à notre vie. Néanmoins nous avons décidé de vous envoyer cette fois encore nos nonces, qui nous ramèneront eux-mêmes quelques-uns des vôtres, afin que nous leur donnions, en cas de besoin, les explications convenables[1]. Ces nouveaux nonces du pape, chargés de cette même tâche, furent, il nous est vraiment doux de le dire, pris dans l'ordre de nos chers et excellents Frères Prêcheurs, qui partageaient avec leurs confrères les Mineurs les sollicitudes de l'apostolat catholique pour le salut des peuples et le soutien de l'Eglise. Ils n'obtinrent toutefois pas plus de résultats; les grecs se jouèrent de leur mission, comme de toutes les précédentes, et le bon Clément IV descendit sur ces entrefaites dans la tombe, avec la douleur de laisser l'Eglise de Dieu déchirée par cet absurde schisme d'Orient.

[1]) Wadding, *Annales*, tome IV, à l'année 1267, et Raynaldi, ibid.

Malgré tout cela, Paléologue, par une incroyable malice, feignait de temps en temps d'insister pour la conclusion de la paix entre les deux Eglises, comme si le pontife romain s'y était opposé. Mais on devine ses dispositions : il ne se tournait vers Rome que quand l'y poussaient les préparatifs de guerre des potentats de l'Occident. Car pour lui-même, dans les secrètes pensées de son cœur, il avait de Rome la même horreur que les évêques de son rite, chez lesquels, à bien observer l'histoire du schisme oriental, on trouve toujours le même esprit qui animait Photius, comme s'il revivait en chacun d'eux. C'est cet esprit qu'a dernièrement si bien dépeint sous ses couleurs particulières un de ces écrivains distingués dont s'honore aujourd'hui le clergé de France, nous voulons dire l'illustre abbé Jager[1]. Cependant l'empereur Michel, voyant que Charles d'Anjou s'était, après la défaite de Conradin, affermi sur le trône de Sicile, et y avait acquis une telle puissance que non-seulement il n'avait plus d'ennemis à craindre en Italie, mais qu'il aspirait à la conquête de Constantinople, ou du moins à faire valoir d'une manière quelconque les droits lui provenant de Baudouin, se sentit en 1267[2] comme saisi d'épouvante; car il n'avait ni sur mer ni sur terre des forces suffisantes pour lui résister avec quelque espoir de succès. Il était donc tout à fait incapable de lutter, et en outre rien n'était plus facile à Charles que de se transporter rapidement de Brindes à Durazzo. Il se mit alors à envoyer de nouveau des messagers au Pape, le suppliant pour l'amour du ciel de ne pas permettre à Charles de porter la guerre aux grecs, chrétiens eux aussi, et tout disposés à vénérer le pontife, comme leur père spirituel, premier et suprême évêque de l'Eglise. Il promettait de travailler à l'extinction définitive du schisme, auquel il ne restait plus aucun prétexte depuis la restitution de Constantinople. Il ne manqua point de chercher à séduire les cardinaux par des présents, pour qu'ils pliassent le pape à ses désirs[3]. Il envoya également à saint Louis, roi de France, des ambassadeurs chargés de demander qu'il s'interposât comme arbitre entre lui et le Siége apostolique, en l'en conjurant avec les plus vives instances par le sang de Jésus-Christ et par le jugement dernier, et en l'assurant que de son côté il ferait tout ce qui lui serait prescrit[4].

Que si ces bas artifices d'une hypocrisie, aussi vile au moment

[1]) Histoire de Photius, patr. de Constant. auteur du Schisme des Grecs, d'après les documents originaux, la plupart encore inconnus, etc. Paris 1854. — [2]) Ducange, liv. V, in-4. — [3]) Fleury, *Histoire ecclés.*, liv. LXXXVI. — [4]) Raynaldi, année 1270, n° 3; Wadding, id.

du péril que vaniteuse et hautaine quand il a disparu, inspirent un véritable dégoût, l'esprit se repose et s'édifie au spectacle de la charité non-seulement patiente et longanime, mais encore héroïque de l'Eglise romaine, toujours mère tendre envers un fils égaré, même quand elle s'en voit perfidement trahie, non moins qu'au spectacle de l'apostolat actif et laborieux des Franciscains, continuellement employés par les deux parties dans des négociations de ce genre. En effet, ce sont des Franciscains qu'envoie l'empereur grec, eux qui peuvent librement passer d'Orient en Occident, grâce à la réputation d'hommes d'une vertu parfaite et entièrement incapables de tromper, dont ils jouissaient dans tout l'univers. Ils échappaient d'ailleurs aux lois sévères que s'appliquent, dans leur défiance soupçonneuse, les nations belligérantes, avec une rigueur telle qu'il n'est permis à personne de passer sur leur territoire respectif, si ce n'est pour de graves raisons reconnues et acceptées par l'autorité militaire[1].

Ce sont encore des Franciscains, c'est-à-dire Eustache d'Arras et Lambert de la Couture, que Louis de France envoie aux cardinaux qui gouvernaient l'Eglise Romaine après la mort de Clément IV, pour leur exposer les propositions faites par Paléologue; le roi très-chrétien avait du reste répondu à celui-ci, en attendant, qu'il ne lui appartenait pas de se poser en juge en semblables matières, ni de prendre le rôle d'arbitre; que néanmoins il ne manquerait pas de recommander vivement la solution de l'affaire à Rome, où il avait confiance que toute proposition raisonnable de paix serait accueillie avec bonté[2].

Mais, dira-t-on peut-être, quel mérite pouvait donc être attaché à ces ambassades, ou plutôt à ces voyages des Franciscains, puisqu'eux-mêmes, et le Saint-Siége, et les potentats catholiques n'ignoraient pas qu'il ne devait en résulter aucun avantage pour l'Eglise dans le sens de l'union, et qu'ils seraient, au contraire, comme ils l'ont été, tout à fait inutiles, les Grecs ne songeant qu'à gagner du temps, afin d'assurer par l'indépendance de leur empire celle de leur Eglise? A cela nous répondons que ce mérite est celui qu'eurent les premiers Prophètes, quand ils se présentèrent pour prêcher les divins commandements en Israël, bien que les Israëlites à la tête dure et au cœur incirconcis[3] se refusassent à les recevoir et allassent jusqu'à les lapider et à les

[1]) Fleury, *Hist. ecclés. loco citato.*

[2]) Wadding, *Annales,* tome IV, année 1270; Fleury, loc. cit.; Rohrbacher, *Hist. univers. de l'Eglise,* liv. LXXIV.

[3]) Actes des Ap. VII, 51.

mettre à mort de mille autres manières. On peut par conséquent très-bien appliquer à cette nation schismatique les paroles suivantes de Jésus-Christ, par lesquelles, justifiant le ministère de ses envoyés, il reproche à Jérusalem leur insuccès :

« Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, COMBIEN DE FOIS J'AI VOULU RASSEMBLER TES ENFANTS, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, ET TU NE L'AS PAS VOULU! Voilà que votre maison restera déserte! Car je vous le dis : Vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur[1]! » En fait, les Grecs figurent bien ce peuple abandonné et condamné à s'avilir, à se pervertir de plus en plus en lui-même, depuis qu'ayant brisé les liens qui l'unissaient à l'Eglise universelle, il a voulu puiser dans sa propre vertu le principe de la vie; et déjà il n'est personne qui n'avoue que sa résurrection spirituelle et civile est absolument impossible, tant que se tournant vers le Vatican, et demandant à rentrer dans le sein de sa mère l'Eglise, il ne dira pas cette parole de salut, que pour son grand malheur il n'a jamais voulu dire : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*

Reprenons maintenant notre récit, en disant d'abord qu'après une vacance de trois années, le Saint-Siége eut enfin un chef visible de l'Eglise en Théobald Piacentino, archevêque de Liége, alors en pèlerinage aux Lieux-Saints. Cette élection, comme on le sait, fut principalement l'œuvre d'un Frère Mineur, c'est-à-dire de Saint Bonaventure[2], qui, avec l'autorité de son nom, détermina les cardinaux divisés à y concourir, afin que la chrétienté ne restât point plus longtemps dans une pénible attente, au grand préjudice de la religion. Le nouveau pontife se nomma Grégoire X. On raconte que, faisant ses adieux aux chrétiens d'Orient, au moment de retourner en Occident, il s'écria comme David : Si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même! que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, si Jérusalem n'est pas toujours ma première joie[3]. Or, un des premiers soins de ce pape fut de renouer les négociations tendant à réaliser cette réconciliation si désirée des Grecs avec l'Eglise Romaine, et il chargea de préférence les

[1]) Matth. XXIII, 37, 38, 39.

[2]) Panuin, dans ses additions à l'ouvrage de Platina-Ciaconius, Pontificat de Grégoire X; Mariana, livre III, chap. 31; Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1271.

[3]) Psaume CXXXVI.

Franciscains de s'en occuper de nouveau, et en conséquence d'annoncer son élection à l'empereur, en l'invitant à envoyer des nonces au prochain concile qu'il convoquerait le plus tôt possible à Lyon pour le rétablissement de la foi[1]. Paléologue, plus que jamais alarmé des armements de Charles, roi de Sicile, résolut immédiatement de députer à Grégoire un Frère mineur, né en Grèce et nommé Jean Parastron[2], très-versé dans sa langue maternelle et très-zélé pour l'œuvre de la réunion. Celui-ci discutait souvent ce sujet avec le patriarche de Constantinople et les autres évêques, qui paraissaient l'écouter volontiers, peut-être à cause de la grande estime qu'il montrait pour les cérémonies et les usages de leur église. Aussi, dans les lettres que Michel avait remises à ce religieux pour le pape, manifestait-il l'espoir qu'à son retour en Syrie, il passerait par Constantinople où il serait reçu avec honneur, et où il était même à penser que sa présence ne serait pas peu utile à la cause de l'union.

On ne saurait dire de quelle joie ces témoignages de soumission affectueuse remplirent l'âme de Grégoire, qui aimait à les attribuer à un cœur droit et sincère, et partant à espérer que l'Eglise ne tarderait pas à remporter heureusement un véritable triomphe. Ayant donc appelé devant lui Bonaventure de Bagnorea, Ministre-Général de tout l'ordre des Franciscains, il com-

[1]) Fleury. *Histoire ecclésiast.*, livre LXXXVI.

[2]) Pachymère, liv. V, chap. 51. Voir aussi Wadding (*Annales*, tome IV, année 1270), et le père de Gubernatis (dans *Le monde Séraphique*, tome Ier des anciennes missions, liv. Ie, chap. V), qui parlent également de ce frère Jean et de sa mission ; seulement ils le confondent avec celui du mont Corvin, de la Pouille, célèbre missionnaire en Tartarie et en Chine, comme on peut le voir aux livres II et III de notre Histoire universelle des Missions Franciscaines. Ici ces auteurs nous paraissent s'être évidemment trompés, puisque Pachymère, historien contemporain, affirme expressément que ce frère Jean était natif de Grèce, à moins qu'on ne le prenne comme appartenant à la nation grecque, malgré son origine italienne, parce qu'il y avait à cette époque beaucoup de Grecs dans la Pouille, portion du pays qu'on appelait la Grande-Grèce ; car en ce cas, la différence viendrait seulement de la dénomination diverse que l'un donnerait d'après l'habitation, et l'autre, d'après le lieu de naissance du religieux ou d'après la résidence de sa famille. Quoi qu'il en soit, une autre difficulté reste : c'est que Jean du mont Corvin écrit de Pékin en 1305 qu'il a cinquante-huit ans, tandis que né, comme l'on en est sûr, en 1247, il aurait à cette époque, à peine atteint sa vingt-unième ou vingt-deuxième année ; or, est-il croyable qu'étant si jeune, et même pas encore prêtre, il eut été chargé d'une mission si grave et si importante? Pour nous assurément, nous ne le croyons pas, et nous nous confirmons dans l'opinion que Parastron n'est pas le même Jean que celui du mont Corvin.

mença par vanter la sainteté, la prudence, la science des grandes affaires, l'adresse à les traiter, le zèle à les pousser et à les terminer qu'avaient montrés les Franciscains, et dont il avait lui-même eu des preuves en Orient; il dit qu'il les avait vus infatigables dans les travaux de l'apostolat, entièrement dévoués au culte des Saints-Lieux, très-agréables aux infidèles, amis des Grecs, promoteurs très-habiles et très-puissants du véritable honneur de Dieu, et que, puisqu'ils étaient ainsi les missionnaires désignés pour les affaires difficiles, il lui proposait d'en choisir quelques-uns pour Constantinople, afin de concourir à cette œuvre de la réconciliation de l'église grecque si ardemment désirée par le monde entier. En conséquence Saint Bonaventure s'empressa de lui présenter quatre de ses religieux, savoir : Jérôme d'Ascoli, Raimond Bérenger, Bonne-Grâce de Persiceto, et Bonaventure de Mugello[1].

Le premier, né à Lisano près d'Ascoli, dans les Marches (d'où il prit son nom), entra dès sa première jeunesse dans l'Ordre Séraphique. Comme ses parents, qui étaient très-pauvres, mais pleins de la crainte du Seigneur, ne pouvaient pas lui faire continuer les études pour lesquelles il avait une grande inclination, il se réfugia dans le couvent des Franciscains, qui lui donnèrent spontanément et généreusement cette culture de l'esprit et du cœur qu'il lui était impossible d'obtenir dans l'intérieur de sa pauvre famille, et qui lui procurèrent, outre d'excellents maîtres, le logement, le pain, les vêtements et tout ce qui est nécessaire à la vie. Aussi s'attacha-t-il si fortement à eux, qu'il voulut revêtir leur habit sacré, ne retenant que le nom qu'il avait porté dans le siècle. De leur côté, les religieux furent enchantés de ces dispositions du jeune homme, parce qu'ils admiraient en lui non-seulement les rares talents dont le ciel l'avait orné, et l'amour le plus passionné de la science, mais encore une telle délicatesse de conscience et un goût si fervent pour les choses de Dieu, qu'ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'il jetterait un nouvel éclat sur leur institut. Ils ne se trompèrent pas; car, à peine eut-il prononcé ses vœux solennels et se fut-il consacré aux études philosophiques et théologiques, qu'il acquit bientôt une si grande réputation, qu'appelé aux épreuves du doctorat, il en sortit d'une manière assez brillante pour qu'on le chargeât d'enseigner dans les principales chaires que des religieux de l'ordre occupaient au dedans et au dehors de la province.

[1]) Wadding, *Annales*, tome IV, année 1273; de Gubernatis, dans *Le monde Séraphique*, tome I[er] des anciennes missions, livre I[er], chap. V; Fleury, *Hist. ecclés.* livre LXXXVI; Rohrbacher, id. liv. LXXV.

Dans la suite saint Bonaventure le nomma ministre provincial en Dalmatie; et ce sont ces fonctions qu'il exerçait, en montrant une rare droiture et une rare habileté, quand il fut appelé à remplir à Constantinople la haute mission dont nous parlons[1]; il fut enfin élu ministre général de tout l'ordre, puis cardinal, et pontife suprême de l'Eglise universelle sous le nom de Nicolas IV.

Quant au deuxième et au quatrième nonces, c'est-à-dire aux frères Raimond, Bérenger et Bonaventure de Mugello (en Toscane), nous n'avons pu nous procurer des renseignements particuliers qui nous missent à même de les dépeindre au moins sommairement à nos lecteurs; mais nous pouvons dire qu'en général leur vertu et leur sagesse en firent de dignes compagnons du premier et du troisième; c'est-à-dire du Père Bonnegrâce de Persiceto, sur lequel des écrivains de l'ordre nous ont laissé les détails suivants : Enfant de la Province Franciscaine de Bologne, il était un religieux d'une grande perfection et même d'un extérieur fort agréable, comme son nom l'indique; pieux, intérieur, exemplaire, savant et parlant avec une telle douceur que la manière de prêcher de nul autre de son temps ne fut aussi agréable aux auditeurs que la sienne[2]. Elu ministre général de tout l'ordre des Frères Mineurs dans le chapitre général qui eut lieu à Assise en 1279, il le gouverna à la satisfaction de tous pendant environ six ans, augmentant l'éclat qui le rendait si brillant, comme il sera prouvé par ce que nous dirons plus tard des Missions franciscaines dans la Tartarie et autres contrées de l'extrême Orient. Il termina ses jours à Avignon, ville de France où il se trouvait en passant pour retourner en Italie, au retour d'un chapitre général célébré en Germanie. La réputation de sainteté de sa vie a laissé à la postérité ce fait historique, savoir qu'au moment de sa mort toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes[3].

1) Marc Antoine, dans *Les douze fondements*, etc. — Mazzara, dans ses *Légendes Franciscaines*, tome X; — Hubert, dans son *Ménologe*, etc. au 25 août, n° 2.

2) « Vir equidem religiosus, et juxta nomen suum mira gratia prædictus; pius, devotus, vitæ exemplaris, eximiæ mentis, et sermonis dulcedine cunctis populis gratissimus. » *Arthur Du Moutiers*, Martyrolog. Francis. die 11 martis.

3) Capitulum generale apud Argentinensem provinciam celebravit in Germania, quo peracto, Galliam petiit, illicque apud Avenionem anno 1284 sancto fine quievit, cum ordinem gubernasset seraphicum annis sex : ad cujus obitum campanæ ex se mirabiliter desonarunt, nemine ad opem conferente, in testimonium singularis perfectionis et felicis transitus illius. — Artur, *Martyrolog. Francisc.* die II Mart. Sanct. Antonin. III part. histor. tit. XXIV, capit. 9. Gonzag. De Origi. Seraph. religion. in general. ord. Min. Marc. ab Ulysip. chron. part. II, lib. IV, cap. 15. Wadding, ad ann. 1277.

Tels étaient les hommes que l'ordre des Frères-Mineurs fournissait à l'Eglise dans toutes les circonstances; hommes d'une profonde piété et d'une sagesse rare, qualités qui sont les deux moyens par lesquels les ordres religieux acquièrent de la grandeur et qui seules, aujourd'hui comme toujours, pourront les mettre en état de se maintenir à la hauteur de la mission que le monde attend d'eux.

Les quatre nouveaux nonces ayant donc été présentés par leur général, saint Bonaventure, au pape Grégoire, qui les connaissait comme très-propres à remplir la délicate mission dont il les chargeait, il leur donna sur le champ congé pour Constantinople, avec sa bénédiction et une lettre dont la teneur est plus bas, à l'adresse de l'empereur Michel Paléologue. Il y ajouta des instructions, sur lesquelles ils pussent se régler en traitant les questions difficiles qu'ils auraient sans doute à soutenir avant d'en venir à la conclusion de la paix, si toutefois les Grecs, agissant avec perfidie, ne s'entêtaient point à refuser tout accommodement.

Voici le texte de la lettre. « Au magnifique et illustre empereur des Grecs, Michel Paléologue, la grâce du Seigneur dans le présent, de laquelle les fruits lui procurent la gloire dans l'éternité! Celui qui, lorsque les temps furent accomplis[1], a appelé, par son ineffable miséricorde, de l'Orient un oiseau et des terres éloignées un homme pour faire sa volonté[2], a bien voulu également, dans le temps où nous faisions un voyage de dévotion en Orient, nous confier la fonction de son vicaire, figurée comme prophétiquement dans l'image citée ci-dessus, dans le but de soutenir les droits de l'Eglise entière, non par aucun mérite existant en nous, mais par sa seule bonté. Ensuite, après avoir mis dans notre cœur ce penchant à la paix, qu'il y a développé lors même que nous étions encore dans une position moins élevée (et nous ne pouvons ne pas l'avouer dans la persuasion que nous en avons) et a aimé encore à augmenter de plus en plus ces dispositions dès l'instant de notre élévation, afin que nous travaillions avec ardeur à en faire sentir l'avantage à tous les hommes qui, sur la terre, sont rachetés par le sang de Jésus-Christ, à ceux surtout qui ont l'honneur de pouvoir se glorifier du nom de chrétiens. Véritablement nous pensons que ces désirs ou plutôt ces vœux de notre cœur contribueront beaucoup au salut des âmes, qui nous préoccupe vivement, tant par zèle pour elles, que par le devoir du ministère pastoral dont nous sommes investis. C'est pourquoi, dès qu'il nous fut possible, au milieu des périls de la saison d'hiver, de traverser la mer et d'aviser aux moyens de

[1]) Ad Galat. IV, 4. — [2]) Isaï. XLVI, II.

communiquer avec nos frères les cardinaux de la Ste-Eglise romaine, pour nous aider de leurs conseils.

« Nous considérâmes avec douleur la scission de l'Église universelle, figurée dans le filet du pêcheur Pierre, lequel, par l'abondance excessive de la pêche, allait se déchirer[1]. Mais cette scission ne pouvait préjudicier à la foi pour la défense de laquelle celui qui toujours est infailliblement exaucé de Dieu a assuré qu'il avait fait une prière dont l'effet ne pouvait jamais manquer[2]; elle intéressait plutôt les fidèles eux-mêmes qui en subissent les fâcheuses conséquences. C'est pourquoi nous nous sommes mis incontinent à réclamer de toutes nos forces le secours de Celui qui est la pierre angulaire, sur laquelle les deux murailles se joignent pour former un seul édifice, un temple saint élevé au Seigneur[3], afin que, lorsqu'il dit lui-même à l'Aquilon : donne-les moi, et au Midi : ne les retiens pas, Notre Mère la Ste-Eglise ramène ses fils des pays éloignés, et ses filles des extrêmités de la terre[4], qu'elle prenne plus d'espace pour y placer ses tentes, qu'elle déploie davantage les couvertures de ses pavillons, qu'elle en allonge les câbles et en rive les cloux, de sorte que, s'étendant à droite et à gauche, elle parvienne à gouverner toutes les nations et à peupler les villes désertes[5]. Ainsi, ce qui était déchiré sera rejoint, ceux qui étaient tombés seront relevés, ceux qui étaient ennemis seront réconciliés. Les ruines seront réparées, les causes de division supprimées, et la multitude des fidèles se rassembleront de nouveau dans l'unité de la foi et dans le lien de la charité et de la paix. Nous demandons donc par nos profonds soupirs et nos larmes au dispensateur de tout bien, sur l'unité duquel repose l'unité de la foi, fondement de l'unité de la hiérarchie ecclésiastique (puisqu'il est écrit : Un seul Seigneur, une seul foi[6]), nous lui demandons de réintégrer dans son unité la sainte Eglise catholique, en rassemblant en un seul corps dans son sein, dans une même foi entière, une espérance ferme et une charité sincère, outre les Grecs et les Latins, tous les peuples de l'univers. Or, comme, s'il plait à Dieu de seconder nos vœux, la réunion tournera au profit de tous, nous voulons, d'accord avec tous nos frères les cardinaux, travailler à la procurer avec toute la sollicitude possible et toutes nos forces. Suivant leur conseil et celui d'autres personnes fort prudentes, à qui les intérêts de la vérité sont chers, nous avons résolu de convoquer et comme de fait nous convoquons un Con-

[1]) Luc. V, 6. — [2]) Idem. XXII, 32. — [3]) Ephes. II, 20.
[4]) Isaï. XLIII, 6. — [5]) Idem. LIV, 2. — [6]) Ephes. IV, 5.

cile général pour les calendes de mars de l'année de l'incarnation de Notre Seigneur 1274. A ce Concile seront invités par lettres particulières tous les princes catholiques de l'univers et les prélats de l'Eglise. On y traitera du moyen de pourvoir d'une manière efficace au secours de la Terre-Sainte, ainsi que de la réforme des mœurs actuellement si dégénérées, soit dans le clergé, soit dans le peuple, indépendamment d'autres points que nous espérons devoir, par le secours du Seigneur, profiter à tout le troupeau chrétien. Dans cette résolution nous nous étions proposé, il est vrai, de vous écrire sans retard et de vous envoyer des nonces, dès le moment de notre détermination. Seulement, après réflexion, nous crûmes qu'il était expédient d'attendre (ce qui ne se fit pas sans une certaine inquiétude) la réponse que vous nous enverriez à la suite de ce que vous a écrit et fait savoir, par le canal d'Apocrisiaires spéciaux, notre prédécesseur d'heureuse mémoire Clément IV. Et voilà que nous arrive porteur des meilleures nouvelles notre cher fils, le père Jean Parastron, de l'ordre des Frères-Mineurs, envoyé par vous, pour nous remettre votre lettre si pleine de respect pour notre personne, et qui ne nous a pas causé peu de satisfaction! Vous vous y montrez touché du grand plaisir que nous vous aurions fait en passant sur vos terres, lors de notre retour du pays d'Orient, et des témoignages d'honneur que nous aurions reçus de vous et des vôtres; puis, disant combien vous avez regretté que la chose ne soit pas arrivée, vous nous y invitez à prendre en considération l'amour et le zèle que vous nourrissez dans votre empire pour l'union et la paix du peuple chrétien. Vous nous y prévenez en outre que le même religieux, très-agréable à votre nation, nous exprimera de vive voix le respect que vous portez au saint Siége Apostolique, la douleur que vous font ressentir les schismes perfides qui s'enracinent dans l'Eglise de Jésus-Christ, ainsi que les vœux ardents que forme votre cœur pour la paix et l'union du peuple chrétien, et votre zèle contre tous les ennemis de la croix. Nous devons donc accorder à ce Franciscain toute la foi que nous accorderions à l'empereur parlant en personne! — En vérité, elles nous sont bien agréables et bien chères ces preuves de votre dévouement à notre personne, surtout, lorsque nous pensons combien notre louable dessein de mettre un terme aux divisions qui règnent dans le troupeau de Jésus-Christ, en rétablissant l'unité de la foi et de la charité catholique, dans les sentiments d'une obéissance sincère au Siége apostolique et à l'Eglise romaine votre mère, contribuera à la gloire de Dieu, profitera à votre peuple même et à votre salut et satisfera plei-

nement notre cœur. Ah! nous vous en conjurons donc, en attendant, que ce noble désir ne se ralentisse point; qu'elles ne demeurent pas sans effet, ces nombreuses et belles promesses que, par l'intermédiaire de plusieurs nonces, vous êtes connu pour avoir faites à l'Eglise, votre mère. Considérez plutôt avec attention comment Celui qui est le vrai chef du corps mystique ou de l'unité ecclésiastique, selon cette parole de l'apôtre : Nous sommes tous un seul corps en Jésus-Christ[1], étant à la veille de sa passion, pria d'une manière particulière pour obtenir cette unité : Je veux, dit-il, ô mon père, que tous ne soient qu'un, comme nous ne sommes qu'un[2]. Or, si suivant l'autorité de l'Ecriture-Sainte ses desseins ne sauraient être frustrés de leur effet, et si sa volonté doit s'accomplir, il est certain qu'une telle union doit se réaliser dans son temps.

« Ne différez donc plus, et hâtez-vous d'exécuter vous-même une chose qui ne peut manquer de s'accomplir un jour. Hâtez-vous de penser à l'incertitude et à la brièveté de la vie humaine, et n'ajournez pas davantage une affaire si avantageuse, de peur que par malheur il ne vous arrive, tout en gardant la même volonté de bien faire, de n'avoir plus la force de l'exécuter. Travaillant d'un cœur prompt et généreux à cette union des Grecs et des Latins dans la profession d'une même foi et d'une charité inébranlable, ouvrez à vos sujets et aplanissez à votre postérité la voie de la paix et du salut, et par une œuvre si utile et si sainte vous acquerrez un mérite incomparable pour le ciel. Ah! pensez comment, pour ce seul mérite, vous vous présenterez avec une sorte d'intrépidité et d'assurance, au dernier jugement, devant le juge suprême et redoutable, lorsque vous vous verrez entouré d'une innombrable multitude, ramenée par vos soins au sein de l'Eglise, multitude resplendissante de vos mérites et de ceux de cette Eglise. Pensez au siége que vous occuperez dans cette majestueuse réunion de peuples, comme vous serez affectueusement accueilli au milieu de cette compagnie joyeuse que, sur la terre, vous aurez ramenée au bercail de Jésus-Christ. Lui qui est le bon Pasteur, bon au point de donner sa vie pour le salut de ses brebis, vous introduira dans son délicieux tabernacle, où vous entrerez transporté d'une joie immortelle. Que vous êtes heureux, puisque, le Seigneur vous ayant appelé pour un événement si merveilleux, vous pouvez d'une part en usant efficacement du pouvoir qui vous a été accordé à cet effet et, d'autre part, en employant avec une pieuse industrie tous les

[1]) I Cor. XII, 13. — [2]) Joann. VII, 21.

moyens propres à vous conduire à ce but, vous arriverez au suprême degré de cette récompense que tant d'autres ont taché d'obtenir par tant de voies diverses; et finalement vous vous assurerez la jouissance de la gloire éternelle qui doit être pendant votre vie le terme auquel tendent toutes vos pensées."

On voit ensuite comment, en conséquence d'une sage détermination mise par les papes Urbain et Clément, prédécesseurs du Pontife régnant, il fallait dans les traités commencer par les matières de foi, conformément à la formule qu'eux-mêmes avaient arrêtée[1]. Puis il continue ainsi son raisonnement : "Or, voulant tourner toute notre attention à cette affaire préparée avec tant de maturité et de prudence par nos dits prédécesseurs, et ne voyant aucun motif de rien changer à une règle de conduite que nous devons au contraire regarder comme la notre, nous vous avons envoyé à cette fin en qualité d'Apocrisiaires nos chers fils le père Jérôme d'Ascoli, le père Raymond Béranger, le père Bonnegrâce, de S. Jean de Persiceto, le père Bonaventure Mugella, de l'ordre des Frères-Mineurs, hommes pauvres, selon l'esprit, il est vrai, mais riches dans la foi, lesquels, ayant méprisé les biens et les vains plaisirs du monde, se sont engagés à suivre Jésus-Christ riche et pauvre en même temps, en marchant dans la voie de ses commandements, et imitant autant qu'ils le peuvent, dans leurs œuvres, la suprême sagesse. C'est pourquoi nous vous prions, nous vous conjurons et nous vous exhortons en Jésus-Christ, notre Seigneur, fils unique de Dieu, par le mystère de sa croix, par l'immense bienfait de la rédemption et par la charité de notre cœur, d'accueillir avec bienveillance ces religieux, ayant en vue, comme un vrai croyant, Celui qui, auteur du salut et de la paix, les a procurés aux nations[2]; Celui qui, parlant du haut des Cieux[3], les a fait annoncer par le ministère des anges aux hommes de bonne volonté, et qui depuis, conversant avec eux, les leur a enseignés par ses paroles et par ses exemples. Secouru par de telles inspirations, travaillez à rentrer dans le bercail du Seigneur et à y conduire avec vous les fidèles et le clergé. Ah! faites que par ce moyen vous parveniez à obtenir votre repos et le leur; détournez de vous les graves périls spirituels et corporels qui nous environnent, et évitez les maux et les pertes qu'amènerait certainement une guerre que nous prions Dieu d'éloigner. Créez-vous au contraire des mérites pour l'éternité, en menant

[1]) Ceux qui désireront la connaître n'ont qu'à consulter les *Annales* de Wadding, à l'année 1267. — Raynald. ibid.

[2]) Psalm. LXVIII, 12. — [3]) Luc II, 14.

à bonne fin cette union des Grecs aux Latins, que vous assurez être déjà la principale de vos sollicitudes, et en acceptant avec un cœur humble et sincère, en confessant en présence des mêmes religieux, nos Apocrisiaires, la loi prescrite dans toute son intégrité et dans toute sa pureté immaculée, en même temps reconnaissez la suprématie de l'Eglise romaine, en rentrant spontanément sous son obéissance, et en y ramenant avec un égal respect le peuple et le clergé. Après toutes ces choses, il conviendra que, comme tous les princes catholiques, vous veniez au Concile annoncé. Car nous désirons et demandons, dans les graves questions qu'il y aura à débattre, profiter de vos avis, soit que nous les recevions de votre propre bouche, si vous pouvez y assister en personne, soit que vous nous les transmettiez par l'organe de mandataires distingués par leur autorité et leur prudence, que vous chargeriez de déclarer en votre nom vos sages sentiments. Quoi qu'il en soit, rien qu'en cette union si désirée dans la susdite profession de foi et en reconnaissant la suprématie de Rome, vous aurez donné un cachet de vérité incontestable au zèle dont, par parole et par écrit, vous vous montrez si animé pour cette union. De plus, par ce moyen vous concilierez notre bienveillance et celle de nos frères les cardinaux comme de tous les Latins, et vous pourrez, par suite, compter sur d'autres faveurs dans les négociations pendantes, afin de conclure un traité d'alliance entre les deux nations. Une fois les racines de zizanies arrachées, la discorde apaisée, nous userons d'autant plus volontiers de notre autorité, pour consolider cette alliance, que nous pourrons davantage condescendre à vos vœux sans remords de conscience. Car tous les dissentiments qui nous séparent aujourd'hui de vous auront disparu, vous aurez revêtu la robe de l'innocence avec l'anneau que vous mettra au doigt la même profession de foi; soyez même certain que nous avons cette affaire tellement à cœur, et que nous en désirons si ardemment le succès, que nous comptons pour rien, quelque rudes qu'ils soient, les travaux nécessaires pour y réussir; au contraire nous sommes tout disposé à n'y rien épargner, ni peines ni fatigues[1]. »

Que pouvait jamais dire de plus le Vénérable Pontife de Rome? Et qui ne verra dans cette lettre combien il était intérieurement prêt à tous les sacrifices, pourvu seulement qu'il pût maintenir l'unité et la sainteté de la Foi que le Seigneur lui avait donnée en dépôt? Mais ce n'est pas tout, il faut encore ajouter à cela que si, à cause des péchés du peuple, le moment d'un

[1]) Voir Wadding et Raynaldi, loc. cit.

événement si heureux n'était pas arrivé, le Pape néanmoins ne voulait pas abandonner ses tentatives en désespérant du succès; au contraire il ne cesserait de les redoubler avec une nouvelle ardeur, supportant tous les ennuis jusqu'à la fin, toujours disposé à accueillir les députés, avant et après le Concile, selon qu'il serait plus agréable à l'empereur, espérant toujours trouver enfin le moyen de conclure des traités de conciliation et de paix[1]. Sainte Eglise de Jésus-Christ, combien tu nous parais sublime dans ces diffusions de l'ineffable charité dont ton cœur est nourri! Véritablement il n'est point d'exemple d'un amour semblable à celui-là, forçant par toute sorte de doux moyens des fils rebelles à courir et à se jeter en versant des larmes dans le sein maternel! Enfin, le pape Grégoire termine ainsi son admirable lettre : « Mais puisque nous avons souverainement à cœur de régler autant qu'il sera possible une affaire de cette importance dans ce même Concile, nous prions instamment Votre Altesse de vouloir bien congédier sans délai les mêmes religieux nos Apocrisiaires, afin qu'ils puissent nous rapporter vos réponses positives avant que commencent les opérations du dit Concile, et que nous puissions nous-mêmes fixer comme il convient les matières des questions qu'on devra y traiter[2]. »

Nous ne savons pas au juste l'effet que produisit sur l'esprit de Michel Paléologue cette lettre capable assurément de toucher tout cœur en lequel ne serait pas éteint tout amour de la religion; mais l'histoire nous apprend qu'ayant un jour rassemblé le patriarche Joseph, tous les évêques et autres membres distingués du clergé, il en parla avec eux très-sérieusement, comme un homme fortement préoccupé d'une affaire de la plus haute importance, usant comme il le fesait toujours, de quelques paroles menaçantes. Il prouva qu'il n'y aurait pour les Grecs aucun danger à traiter avec les Latins, leur rappelant comment l'empereur Vatace lui-même et les évêques avec le patriarche Emmanuel promirent de célébrer la messe avec eux en faisant mention du pape, à condition seulement que celui-ci s'engagerait à ne pas envoyer de secours aux Latins, qui déjà étaient maîtres de Constantinople. Il fit voir ensuite que la situation présente des choses différait de ce qu'elle était jadis. Il rappela les lettres des évêques de ce temps, qui, loin d'accuser les Latins d'hérésie sur quelque point, ne demandaient qu'une chose, savoir de retrancher du symbole l'addition Filioque, tout en la laissant dans leurs autres écrits; et qu'au reste ils n'avaient fait aucune difficulté de com-

[1]) Ibidem, ibid. — [2]) Wadding et Raynaldi, loc. cit.

muniquer avec les Latins dans les principaux sacrements, ni même de les admettre parmi eux, dans le cas où ils consentiraient à embrasser leur rit, en en changeant la langue. Qu'y a-t-il contre les canons, disait-il, à nommer le pape dans les prières publiques, puisqu'il est d'usage d'en nommer d'autres que les papes, pourvu qu'ils soient présents? Et c'est aussi une chose de peu d'importance que de l'appeler *frère* et *primat*, puisque le mauvais riche appelle Abraham du nom de père[1], quoiqu'il en fût éloigné de toute manière. Or, si nous consentons à lui donner ces titres, nous ne nous sentirons guère pressés de passer la mer pour aller plaider à une si grande distance[2]. Après avoir entendu l'empereur exposer ainsi son opinion sur ce sujet, il viendra sans doute à l'esprit de chacun de penser que le patriarche aura voulu se prononcer en faveur de l'union. Loin de là, il avait été indigné de ce qu'il entendait, attendant avec une douloureuse impatience que Jean Vecco, archiviste de son église, prît la parole pour le réfuter. Chose pitoyable à dire! Ce prélat demeura indifférent, si non peut-être hostile, à la lettre touchante que le père Jérôme et ses compagnons avaient apportée de la part du pape, autant pour lui que pour l'empereur.

Son cœur ne fut nullement ému des chaleureuses exhortations que les Franciscains y ajoutèrent en lui remettant en main la dépêche pontificale, préférant ainsi, comme chacun le voit, que son Synode fût présidé par l'empereur, qui bientôt deviendra son pape, s'y présentera, non plus pour y exposer les motifs de la paix de l'Eglise avec l'autorité de l'Evangile, de l'histoire et de la raison, mais pour intimer ses ordres, sous l'habit d'un colonel d'armée, avec le bâton à la main, l'épée au côté, les bottes aux pieds, menaçant celui-ci, celui-là, de l'exil ou de la mort, s'il osait lui désobéir, et s'y fera ensuite représenter dans la chaire de président par un général de cavalerie[3]. Juste et digne punition pour celui qui a honteusement rejeté la paternelle autorité de Jésus-Christ! Mais, contre l'attente du patriarche, l'archiviste garda le silence, de sorte qu'il lui intima, sous peine d'excommunication, l'ordre d'exprimer son sentiment sur les Latins. Alors Vecco, aimant mieux s'assujetir à la peine temporelle qu'à la punition spirituelle, se mit à parler ainsi : « On a eu raison de dire que ceux qui portent le nom d'hérétiques ne le sont pas toujours en réalité, et qu'au contraire d'autres le sont, quoiqu'ils

1) Luc, XVI, 24. — 2) Pachym., Liv. V, chap. 12.

3) Aujourd'hui dans l'Europe civilisée, cela se vérifie ponctuellement en Russie avec un singulier surcroît d'honneur et de respect pour la prétendue foi orthodoxe!

n'en portent pas le nom, comme il en est des Latins. » Ces paroles satisfirent le patriarche, mais d'autre part elles irritèrent vivement l'empereur, qui sur le champ déclara l'assemblée dissoute et ordonna à l'archiviste de se rendre en prison. Recourant ensuite au ministère d'hommes savants qu'il avait près de lui, entre autres de l'archidiacre de Mélitène, Georges de Chypre, et des quatre frères mineurs, nonces du pape, il composa un Mémoire, dans lequel, avec le secours de l'histoire et l'autorité des Livres-Saints, il prouvait que la doctrine des Latins ne contenait aucune erreur; puis il l'envoya au patriarche, pour qu'il y répondit, en s'appuyant également sur les témoignages de l'histoire et de l'Ecriture sainte. Le patriarche réunit donc sans retard autour de lui tous ses adhérents, auxquels s'adjoignirent d'autres, qui peu auparavant s'étaient séparés de lui, mais qui pour le moment se réunissaient par le seul motif qu'il s'agissait de résister à l'Eglise romaine.

Cette assemblée, rehaussée par un grand apparat extérieur, se composait de nombreux prélats. La princesse Eudoxie, sœur de l'empereur, beaucoup de moines et jusqu'à seize cents savants hostiles aux Latins, y assistèrent également. Le moine Job Josita, aidé de quelques autres, entre lesquels on compte l'historien Georges Pachymère, se chargea de répondre au Mémoire mentionné ci-dessus. Il est impossible de dire combien en fut contrarié l'empereur, qui ne s'attendait à rien de semblable! Ayant en main cette pièce, pour montrer le peu de cas qu'il en faisait, il différa à dessein de la faire lire en assemblée publique, et s'apercevant en suite qu'il était tout à fait utile de chercher de ce côté des moyens d'accommodement et de paix, il se retourna de nouveau vers Vecco, qu'il essaya de gagner à la cause de la vérité et de l'union; et assurément il ne se faisait pas illusion, car Vecco était un homme droit et aimant avant tout la vérité. Celui-ci eut en conséquence plusieurs conférences avec les Franciscains, et lut tous les passages de l'Ecriture, des Pères, qui parurent favorables aux Latins. Dès lors, il commença à soupçonner qu'il s'était peut-être trompé en ce point, étant plus versé dans les études profanes que dans les études religieuses. Il eut donc de plus fréquents entretiens avec les religieux, et les pria de lui communiquer les ouvrages où ils puisaient leurs preuves, afin de les lire avec attention et de s'en pénétrer suffisamment. Dieu daigna bientôt éclairer tellement son intelligence et toucher son cœur qu'il ne s'arrêta plus à d'autres difficultés qui mettraient obstacle à l'union, d'autant plus qu'il voyait clairement que du côté des Latins il n'y avait plus rien qui pût retarder davantage la conclusion d'une affaire si grave.

Relativement à l'addition dans le symbole du mot FILIOQUE, il s'en rapporta au texte de S. Cyrille, qui dit que le Saint-Esprit vient substantiellement du Père et du Fils, autorité si claire et si irrécusable, que par son moyen les deux frères mineurs, Aimon et Rodolphe, avec leurs collègues les religieux dominicains, avaient déjà confondu les subtilités des Grecs sur le Concile de Nicée[1]. Il usa aussi de ce texte de saint Maxime, disant dans une lettre à Ruffin : Par où ils montrent qu'ils enseignent, non que le Fils est la cause efficiente du S. Esprit, mais que celui-ci procède de celui-là, expression où se trouve prouvée l'union et l'inséparabilité de substance. Enfin il fixa son attention sur les paroles de saint Athanase qui dit : On reconnait la personne du S. Esprit au rang des personnes divines, en ce qu'il procède de Dieu par le fils et n'est pas son ouvrage, comme l'enseignent les hérétiques. Ainsi convaincu et sûr de la vérité, Vecco se déclara pour la paix à la grande satisfaction de l'empereur, qui s'efforça dès lors de faire plier aussi les évêques, pour que les nonces du pape ne fussent pas retenus plus longtemps. Il nous est pénible de dire que ces malheureux, obstinément rebelles à toutes les prières de leur souverain et toujours aveuglément tenaces dans leur opinion, fermèrent l'oreille aux douces et sages exhortations des religieux; ils allèrent même tous, sauf quelques-uns mieux avisés, jusqu'à souscrire une déclaration dictée par le patriarche Joseph, où ils juraient de repousser toute espèce d'union avec les Latins[2]. Néanmoins la conversion de Vecco parut si importante à l'empereur, qu'il n'hésita plus à renvoyer au pape deux de ses Apocrisiaires pour lui annoncer et lui certifier que désormais rien ne pouvait empêcher que cette paix de l'Eglise si désirée ne fût conclue et solennellement proclamée dans le concile qui allait se réunir à Lyon.

Les deux Frères Mineurs qui retournèrent porter cette nouvelle à l'occident furent les pères Raymond Bérenger et Bonaventure de Mugello. Les pères Jérôme et Bonnegrâce demeurèrent pour compléter les dispositions commencées et accompagner bientôt les ambassadeurs de l'empereur, qui seraient députés au Concile. Nous laissons à l'imagination de nos lecteurs à se figurer quelle joie éprouvèrent ceux qui furent destinés à porter une si agréable nouvelle au pape Grégoire, et chargés de lui présenter la lettre de l'empereur Michel, qui la certifiait solennellement. Ce voyage et les autres qu'ils prévoyaient devoir peut-être encore

[1]) Voyez l'Histoire des Missions Franciscaines, tome I, chap. 6.
[2]) Pachymère, liv. V, chap. 16.

entreprendre par la suite, les peines, les fatigues qu'ils auraient à essuyer, tout cela leur paraissait insignifiant, en comparaison du triomphe qu'allait remporter l'Eglise de Jésus-Christ, à laquelle ils portaient un amour si sincère et si ardent. Ne s'étaient-ils pas consacrés à son service et à sa gloire, dans un apostolat continuel, comme doit l'être en effet la vie du prêtre, et le fut toujours celle des institutions religieuses, dans leur exacte observance? Le vicaire de Jésus-Christ ne sentit pas moins de joie, en voyant à ses pieds ces bons religieux, et en apprenant de si excellentes nouvelles; il les embrassa avec une tendresse paternelle, et les félicita des heureux succès que leur ordre venait de procurer à l'Eglise. C'est animé de tels sentiments qu'il venait d'élever au cardinalat deux de leurs confrères, saint Bonaventure et *Vicedomino de Vicedominis*[1]. Peu de jours après il répondit à l'empereur, auquel, tout en exprimant la joie dans le Seigneur dont l'avaient pénétré les heureuses nouvelles qu'il venait de recevoir, il ne put s'empêcher de manifester quelques méfiances sur la droiture d'intention des grecs, seulement, disait-il, pour que l'empereur s'empressât de les dissiper entièrement par sa conduite. Beaucoup de personnages considérables, ajoutait-il, soutiennent que les grecs prolongent les négociations par des raisonnements artificieux et peu sincères. « Nous ne vous écrivons donc qu'afin de les engager plus vivement à agir de concert avec vigueur et sincérité, pour fermer la bouche à ces accusateurs, qui disent encore, à propos de la longue absence de nos nonces, que ce n'est pas la première fois qu'arrivent de pareilles lenteurs, parce que les grecs nourrissent le secret espoir que quelque incident imprévu viendra rompre les négociations[2]. » Le pape adressa également des lettres à Philippe, empereur titulaire de Constantinople, et à Charles, roi de Sicile, les priant de donner entière sûreté aux ambassadeurs de Paléologue[3]. Mais il importe surtout de mentionner la lettre que le même pontife jugea bon d'écrire

[1] Voir Wadding, *Annales*, tom. IV, an. 1273, n° XI.

[2] Quam plures magnæ conditionis et status asserunt, unionis prædictæ tractatum ex græcorum parte diutius in figmentis verborum et simulate deductum!.. Licet autem illis credulitatis aures non duxerimus inclinandas, hæc tamen Excellentiæ tuæ ad stimulum quasi sollicitudinis exponimus, ut.... ad consummationem prædicti negotii... sic solerter intendas, et efficaciter in veritate procedas, quod, tuæ permissionis effectu per evidentiam operis apparente, obstruantur ora iniquè loquentium, qui celsitudinem tuam libenter forte notarent quasi non in sinceritate debitâ hoc tam salubre negotium prosequaris.

Voir Wadding, dans ses *Annales*, tome IV, année 1273.

[3] Idem, et Raynaldi, ibid. — Labbe, tome XI, p. 350.

aux deux frères mineurs restés à Constantinople, c'est-à-dire aux pères Jérôme d'Ascoli et Bonnegrâce de Persiceto, et dans laquelle, après leur avoir vivement recommandé l'œuvre menée au point où elle en était, il les exhorte à terminer la grande affaire qui leur avait été confiée, et qui devait produire un si grand bien au monde chrétien, un si beau triomphe à l'Eglise de Jésus-Christ, et un tel accroissement d'honneur pour leur institut lui-même. Cette lettre porte : « Aux Pères Jérôme d'Ascoli et Bonnegrâce de San-Giovani à Persiceto, de l'ordre des Mineurs! En considérant les choses au point de vue de l'affection naturelle, il est vrai que vos fatigues nous inspirent une grande compassion pour vos personnes; mais quand nous levons plus haut le regard de l'intelligence, quand nous songeons que vous travaillez pour Celui qui ne laisse personne sans récompense, pourvu qu'on se dévoue à sa cause sainte, nous sommes porté à dire que nous éprouvons plutôt le doux besoin de vous en féliciter. Mais il ne siérait pas d'enseigner cette science du dévouement à des hommes qui ont assez prouvé qu'ils la connaissent; nous aimons mieux vous exhorter à persévérer avec constance dans ces lourds travaux et dans l'ardeur du zèle que vous avez montré en les entreprenant, certains de l'ineffable rétribution qu'ils vous vaudront. S'il était même possible que, pour hâter la fin de la mission dont vous êtes chargés, ce zèle redoublât en vous, et que vous vous en occupiez avec une plus vive sollicitude, nous vous y exhorterions par notre présente lettre, sûrs comme vous devez l'être que vous en recevrez une ample récompense du Seigneur, et un accroissement de la bienveillance du Siége Apostolique, dont vous jouissez déjà. Ce que, du reste, nous voulons surtout, c'est que vous insistiez fortement près du magnifique et illustre empereur des grecs, Michel Paléologue, pour que, les négociations terminées par vos soins, il vous renvoie le plus tôt possible, en compagnie de ses nonces, afin que vous puissiez, comme nous le désirons, assister en personne au Concile. Lyon, ce 25 novembre, deuxième année de notre Pontificat[1]. » —Maintenant il sera intéressant de les voir se conformer exactement aux désirs du pontife Grégoire; car ils terminèrent heureusement les négociations, et arrivèrent à temps au Concile, où la réunion des grecs à l'Eglise latine s'accomplit solennellement, au milieu des cantiques d'allégresse et de bénédiction de tout le monde chrétien.

[1]) Aux Pères Jérôme d'Ascoli et Bonnegrâce de San-Giovanni à Persiceto de l'Ordre des Frères Mineurs : *Labores vestros*, etc. Voir Wadding, loc. cit.; De Gubernatis, etc.; Raynaldi, ibid.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

I.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

MISSIONS SUR LA RIVE ORIENTALE DU BERMEJO.

Relation du T. R. Père Pierre Pellici de Lucca, Préfet apostolique des Missions Franciscaines du Chaco, en l'Amérique méridionale, au Rédacteur des *Annales*, sur l'état de ces Missions et sur l'Association catholico-civilisatrice, fondée par lui dans l'intérêt des sauvages de la Confédération Argentine[1].

La rive orientale du Bermejo, qui porte le nom de *Grand-Cacho* ou *Plaines de Manso*, est une plaine vaste et fertile, qui, du Nord au Sud, s'étend depuis les collines d'Oran jusqu'au Paraguay, et, du Levant au Couchant, depuis le Pilcomajo jusqu'au Bermejo. Plus aérée et plus ouverte que la rive occidentale, elle présente, avec ses champs immenses et ses bois touffus, de plus grandes ressources, et son climat est si doux et si salubre, qu'on n'y découvre jamais sur la terre le triste aspect de l'hiver; car elle est continuellement revêtue d'une verte et luxuriante végétation. Le Bermejo, sortant de temps en temps de son lit, l'inonde de toutes parts, de manière à former comme une grande mer, et çà et là de petites îles, qui sont les points plus élevés que les eaux n'ont pu couvrir. En se retirant, le fleuve laisse sur le terrain des espèces de bassins, de lagunes et d'étangs, dont l'eau en certains endroits court la plus grande partie de l'année, ne se desséchant que dans les derniers mois de l'été. C'est dans ces plaines sans fin qu'on trouve réunis beaucoup d'Indiens *Chiriguanos, Matacos* et *Tobas*, qu'on pourrait amener facilement à se soumettre aux règles d'une société chrétienne et civilisée, pourvu que des missionnaires en nombre suffisant voulussent s'en charger, et que disparussent les obstacles suscités par les chrétiens eux-mêmes.

[1]) Suite et fin. — Voir la livraison précédente, page 277.

En l'année 1856, à quarante lieues d'Oran et à huit de l'Esquina Grande, commença à se former une colonie de Boliviens, à laquelle on donna le nom de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. L'année suivante (1857), sur la demande de l'Excellentissime Gouverneur de la Province, deux de nos Missionnaires du collége de Salta s'y transportèrent, savoir, le Père Masea et le P. Daniël Michelini, envoyés pour en prendre soin par le Vice-Gouverneur avec des appointements de dix piastres par mois, afin de pourvoir à leurs besoins. Parvenus à leur destination le 27 décembre de la même année, ils furent reçus avec de grandes manifestations de respect et d'affection par les Colons et les Indiens, et songèrent immédiatement à s'arranger une demeure provisoire et une petite chapelle. Or, il arriva que, peu de temps après, le Bermejo, sorti de son lit, inonda comme une grande mer tout le Chaco, à tel point que quelques endroits seulement un peu plus élevés que le reste du pays ne furent pas couverts par les eaux; c'est là que les Pères durent se réfugier, bloqués de tous côtés et sans espérance de secours, privés de ce qu'il fallait pour offrir le divin sacrifice, comme de tout ce qui est nécessaire à la vie. De sorte que, pour ne pas mourir de faim, ils furent réduits à rechercher de l'*Algarobba* et d'autres fruits sauvages, et à se nourrir d'aliments qui ne conviennent qu'aux indiens et aux animaux. Cette situation pénible dura jusqu'à pâques; alors le Père Daniel résolut de se rendre à Oran afin de s'y procurer, avec les dix piastres que le gouvernement allouait aux Missionnaires, tout ce qu'il fallait pour assurer leur subsistance, ainsi que des étoffes suffisantes pour vêtir les Indiens, petits et grands, hommes et femmes, qui tous étaient nuds. Mais il avait à franchir une route bien difficile, des lacs et des marais, des montagnes et des canaux à traverser, et il était accompagné de bons nageurs, sans lesquels, loin de jamais attendre son but, il aurait certainement trouvé la mort; le seul soutien de ces hommes généreux au milieu de tant de privations et de souffrances était l'affection des indiens et le désir qu'ils montraient de recevoir le baptême. Cependant quand on dit ensuite à ces pauvres sauvages qu'avant d'obtenir cette grâce, il fallait qu'ils apprissent la doctrine chrétienne et les prières de l'Eglise, ils s'y prêtaient de mauvaise grâce, à cause de la honte que leur causait leur nudité, excepté les enfants qui accouraient en foule au catéchisme.

Le territoire du premier Cacique, nommé Ignace, contient environ huit cents indiens, sur lesquels le Père Daniël nous a fourni la courte relation suivante, qu'il est utile de rapporter

ici : Ces indiens sont pauvres, grossiers, tellement ignorants dans les arts et les sciences, qu'ils savent à peine compter jusqu'au nombre de vingt. Ils n'ont d'idées que celles des choses matérielles, perçues au moyen des sens. De là vient que leur langue se borne à un très-petit nombre de mots. Ils n'ont aucune religion, si ce n'est que dans leurs assemblées et leurs danses ils invoquent avec de grands cris le démon, auquel ils s'adressent pour le consulter sur leurs maladies et sur les événements futurs, par le ministère d'un sorcier qui est leur médecin. Ils ne connaissent ni l'indissolubilité du mariage, ni la polygamie; s'ils sont ennuyés de vivre avec une femme, ils l'abandonnent pour s'unir à une autre; cela arrive assez rarement après qu' ils en ont eu un enfant, mais quand cela arrive, la femme abandonnée s'en venge en tuant la pauvre créature. Quant à la pauvreté et à la misère dans lesquelles ils sont plongés, il est impossible d'en donner une idée; pourtant ils ne s'en affligent nullement, au contraire ils sont joyeux et tranquilles, contents de ce que leur fournit la Providence. Leur vêtement consiste en un morceau de toile rouge ou autre étoffe grossière dont ils s'enveloppent, leur maison est une cabane ronde, faite de branches d'arbre, couverte d'herbes ou de paille. Leur nourriture varie suivant les saisons; ils mangent du *Chanar* au mois de novembre, ensuite de l'*Algarobba* jusqu'à la fin de février, le reste du temps du *Mistol* et les légumes que produit la montagne, jusqu'à ce que les inondations du fleuve surviennent et leur fournissent une pêche abondante. Les hommes seuls s'y livrent, laissant aux femmes toutes les autres besognes. Sans sortir du territoire, ils ont l'habitude de changer souvent de résidence, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils brûlent leur hutte toutes les deux ou trois semaines, et le lendemain se mettent en devoir de la rebâtir quelques lieues plus loin; puis, après avoir ainsi voyagé pendant quelques mois, ils retournent à leur premier endroit.

S'ils tombent malade, leur médecin les traite avec des insufflations et des cris semblables au mugissement d'un taureau, et ils restent dans un tel état jour et nuit, sans autre nourriture qu'un peu d'*Algarobba* ou de poisson. Lorsque le malade est sur le point de mourir, les parents et jusqu'aux enfants commencent à faire, en criant autour de lui, un tintamarre infernal; dès qu'il est mort, ils le portent sur la montagne, où l'ayant déposé par terre, ils le couvrent de branches d'arbres. Après cela, les femmes du défunt entonnent une complainte très-lugubre, qu'elles répètent pendant huit jours, battant en mesure le *Pinpin*,

sorte de mortier en bois rempli d'eau, avec un cuir bien adapté à l'ouverture. Ils croient que l'âme meurt exactement avec le corps, disant néanmoins qu'ils ignorent entièrement quelle est sa destinée. S'il arrive que le Missionnaire aille visiter les malades, ils se taisent et tout bruit cesse autour d'eux. Un jour étant allé avec le Père Maseo visiter une femme malade, je lui demandai s'il lui plairait de recevoir le baptême; elle me répondit que oui. Je me mis donc à lui enseigner ce qu'il est nécessaire de savoir pour le recevoir; mais elle me faisait instance par instance pour que je ne tardasse pas à lui administrer ce céleste remède, parce qu'elle tenait à mourir chrétienne. En effet, tandis que mon compagnon lui donnait le mieux possible une instruction hâtée, je retournai à la chapelle chercher l'eau bénite, avec laquelle je lui administrai le sacrement du salut. Cela fait, chose admirable! à peine avais-je achevé les derniers mots de la formule sacramentelle, qu'elle expirait, de sorte que si j'avais tardé un seul instant, le temps m'aurait manqué pour agir. Là dessus il me parut opportun d'adresser une vive allocution aux indiens présents sur le malheur irréparable de ceux qui meurent sans recevoir le baptême; et pour ce qui regardait la vieille femme qui venait de mourir, ils ne devaient pas pleurer sa perte, mais plutôt s'en réjouir, vu qu'ils avaient lieu d'espérer qu'ils avaient acquis en elle une parente et une amie dans le ciel, laquelle prierait pour leur conversion et leur bonheur. Tel est le récit du Père Michelini. Maintenant parlons des obstacles que nos pauvres Missionnaires rencontrent tant dans l'établissement que dans le gouvernement de ces Missions.

Au mois de juillet 1859, j'allai au Chaco, pour visiter la colonie de S. Philippe et S. Jacques, où je vis les indiens mêlés avec les chrétiens, qui malheureusement, outre leurs propres vices, avaient encore contracté ceux des pauvres gens à qui ils auraient dû être plutôt un sujet d'édification. Ainsi ils traitaient ces malheureux, non pas même comme des esclaves, mais comme des animaux sauvages, et ils se montraient si ingrats que, quoique nos Missionnaires instruisissent gratuitement leurs enfants, ils ne pouvaient en obtenir, par un sentiment de reconnaissance, ni un cheval, ni un conducteur pour se transporter dans une autre localité, afin de ne pas s'égarer dans ces déserts; ce qui fit que le Père Maseo, ayant dû pour cause urgente se rendre du côté d'Oran, erra toute une journée, en s'en revenant, perdu dans les landes du Chaco. Les terres de ce territoire avaient toutes été occupées par les mêmes individus, qui, à l'occasion du débordement extraordinaire du Bermejo, non contents des quatre

lieues d'étendue que leur avait concédées le gouvernement, en prirent une de plus dans la partie supérieure et l'occupèrent pareillement eux-mêmes. Ainsi, comme il n'y avait plus là de lieu assez élevé pour s'y réfugier pendant le débordement des eaux et y mettre en sûreté la mission et les pauvres indiens, le Père dont nous parlons se mit à parcourir les montagnes; mais n'y ayant point trouvé non plus de site convenable, il passa de l'autre côté du fleuve, et après avoir visité la Esquina grande, il retourna à Oran. Là, il informa le vice-gouverneur du véritable état des choses, et lui proposa de séparer les Indiens des Colons, en chargeant les Missionnaires de trouver en attendant un lieu propre à y recueillir les premiers et à former ce qu'on appelle *une Réduction*. Les Missionnaires s'enfoncèrent en conséquence courageusement dans les forêts et les déserts, arrivèrent enfin à un endroit à trois lieues au nord de la colonie, où dans les années précédentes avait vécu un nommé Martiarena, massacré depuis par les Indiens, et convinrent avec le gouvernement d'y établir la Mission. Mais les Indiens, qui tous d'abord avaient promis de s'y transporter, firent valoir ensuite tant d'excuses et de difficultés, qu'on vit clairement qu'ils auraient beaucoup de peine à sortir des terrains habités par leurs ancêtres, où ils avaient vécu jusqu'alors. A cette occasion, ils se plaignirent des procédés barbares, des tromperies, des insultes, des injustices des chrétiens, qui ne tendaient à autre chose qu'à les dépouiller de leurs droits, même de leurs droits naturels. Ces plaintes, entendues par les Colons avec une brutale indifférence, ne pouvaient qu'exciter la compassion des Missionnaires, qui, profondément désolés de ne savoir où fonder la Mission, prirent après en avoir délibéré entre eux la résolution de s'en rapporter au Gouverneur de la Province, pour qu'il leur fournit un terrain convenable. Cependant ne voyant plus le moyen d'aller en avant, ils demandaient de retourner à Salta, parce qu'il leur paraissait inutile de demeurer au milieu de mille souffrances dans le Chaco, sans pouvoir y faire aucun bien. Lorsque j'eus connaissance de tout ce qui se passait, j'en fis aussitôt à Son Excellence le Gouverneur le rapport suivant :

« Excellentissime Gouverneur,

« Dans les plaines de Manso, près de la *Tête du Tigre*, au-delà des limites du domaine de Don Marc Apparizio, et à quelques lieues plus bas, vivent environ huit cents Indiens *Chaguares* soumis au Cacique Ignace, que nos Pères Missionnaires ont

commencé d'initier à la vie et à la civilisation chrétienne; ces Indiens ont, de temps immémorial, été les possesseurs paisibles et légitimes de ce territoire, jusqu'à ce que D. André Mirandès, agent du gouvernement, l'ait demandé et obtenu à bail. Mais veuillez remarquer comment les choses se sont passées. Mirandès s'introduisit sous des apparences d'amitié près de ces pauvres Indiens, y fixa sa demeure et leur fit cadeau de quelques vaches; puis, s'étant associé avec plusieurs autres personnes au nombre de dix-sept, il demanda et obtint du gouvernement quatre lieues de terrain, le long du Bermejo, et autant en largeur, pour fonder une colonie jusqu'aux limites des possessions de Joseph Guerreros, lesquelles se trouvent à une lieue au-dessous du lieu qu'on appelle *Nado del Gallo*. Il en est résulté que ces malheureux, en récompense de l'amitié qu'ils ont contractée avec les chrétiens et des services qu'ils leur ont rendus, ont perdu ces terrains que leurs pères et aïeux possèdent de droit naturel depuis des siècles, sans qu'il leur soit possible d'élever aucune réclamation.

« En outre, dans le courant de l'année, à la suite des débordements extraordinaires du Bermejo, qui n'alla point toutefois jusqu'à couvrir l'emplacement de la colonie, les chefs de ladite colonie demandèrent et obtinrent, par l'entremise de Joseph Guerreros et de Maria Cruz Guerreros, un autre terrain de quatre lieues, en commun, en même temps qu'on donnait un terrain d'une demi-lieue à D. André Mirandès et à D. Marc Apparizio individuellement; et cela, tandis que huit cent quatre-vingts Indiens, anciens possesseurs du pays, n'ont plus un pouce de terre, où ils puissent se bâtir leurs cabanes et se réfugier! Lorsque je visitai les deux rives du fleuve du Chaco, j'assistai avec l'arpenteur D. Louis Lopez à la délimitation des terrains assignés aux nouveaux habitants de la colonie; je les encourageai et les secondai de mes conseils; mais voyant qu'on ne laissait pas le moindre coin de terre aux Indiens, qui, de leur côté, ne voulaient pas se décider à suivre les Pères missionnaires, sur la rive opposée du fleuve, je protestai contre une pareille iniquité, et je résolus de me faire leur protecteur auprès de l'Excellentissime Gouverneur de la Province. Néanmoins, comme le Gouverneur et la municipalité de la ville d'Oran s'étaient engagés à obtenir eux-mêmes du gouvernement un terrain d'une demi-lieue à prendre dans les domaines dits *Mercede d'Ordognes*, et un autre terrain d'égale contenance près de ceux de feu Martiarena, terrains abandonnés depuis longtemps; comme d'ailleurs je conservais quelque espoir de déterminer les Indiens à les occuper, j'ordonnai aussitôt aux Missionnaires de se transporter avec tous les

sauvages à ce siége de la nouvelle Mission, afin de ne point perdre la semaille et la récolte de l'année.

« En conséquence on se mit à l'œuvre dès le 4 octobre 1858, on ouvrit un chemin à travers les monts qui rendaient ce canton inabordable. Malheureusement, lorsque les Missionnaires invitèrent le Cacique à s'installer avec tous les siens en ce lieu, ceux-ci firent mille objections, en prouvant bien qu'ils ne voulaient pas entendre parler du projet. Les principaux et plus anciens membres de la tribu se réunirent et tinrent conseil, puis, trois jours après, ils se présentèrent aux Missionnaires, et le plus instruit d'entre eux, qui connaissit l'espagnol, comme ayant servi dans la milice en Tucuman, s'exprima ainsi en leur nom : « Nous sommes bien pauvres, mais non des fainéants ni des paresseux; nous constituons au contraire la force des chrétiens, et nous sommes les bras de leur industrie. En réalité, y a-t-il un chrétien qui augmente son patrimoine sans le travail des Indiens? C'est nous, c'est nous qui travaillons, et pour un si misérable salaire, que celui de deux mois suffit à grand'peine à nous procurer une paire de pantalons ou une vieille chemise, ou bien deux ou trois aunes de toile grossière, et parfois rien du tout, tandis que les chrétiens, au contraire, s'enrichissent de jour en jour davantage, en fermant les yeux sur notre pauvreté et notre misère et en s'abreuvant de notre sang! Mais cela serait peu de chose encore. On a amené ici quelques têtes de bétail qu'on nous a donné à garder; et comment nous en a-t-on récompensés? En s'emparant de nos terres à l'aide de mille prétextes, afin de nous en éloigner. N'importe, disions-nous! perdre la vie et jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous n'en sortirons ni vifs ni morts. C'est ici et non ailleurs, nos Pères, que nous voulons la mission. Oh! ne nous abandonnez point à la fureur des soldats! Il est vrai que nous nous enivrons souvent, et qu'alors nous nous livrons à des querelles où nous nous donnons la mort; mais dorénavant nous serons dociles à vos ordres, nous travaillerons, et nous construirons des maisons pour vous et pour nous, avec une belle église, comme celle de *Tucuman*, mais sur notre territoire! » Tel fut le discours de l'Indien. Les Missionnaires ajoutent : Certainement, si Dieu délie la langue des enfants à la mamelle, pour qu'ils annoncent la vérité, ce sauvage reçut de Dieu ce jour là un don pareil pour défendre le droit naturel des siens; car on aurait cru entendre parler un Cicéron. Eh bien! j'userai de ma qualité de Préfet de ces missions pour me constituer le défenseur de ces malheureux en m'adressant à l'Excellentissime Gouverneur; je demanderai qu'on répare l'inique usurpation

qu'on a faite de leurs terrains, contrairement au droit naturel et au bien public de la Confédération Argentine. En effet, selon le droit naturel, le premier occupant est maître des terrains abandonnés et déserts; cette propriété, il ne peut la perdre qu'à la suite d'une guerre juste, ou bien par une vente ou cession volontaire. Aussi le gouvernement lui-même met-il à ses donations la clause suivante : *Sans préjudice des droits des tiers ou des plus anciens possesseurs*. Or il n'est pas douteux que les Indiens n'aient été les premiers possesseurs de ces terrains, où leurs ancêtres ont vécu de temps immémorial, et après eux leurs descendants, et ces terrains n'ont jamais été ni cédés, ni vendus, ni conquis. Du reste, loin d'être hostiles aux chrétiens, ces pauvres Indiens désirent embrasser leur religion et leur genre de vie en société, tandis que les chrétiens, les trompant sous des apparences d'amitié, leur enlèvent leurs biens. Qu'on ne parle pas de la concession qui en a été faite ensuite par le gouvernement à ces cruels spoliateurs; cette concession est absolument nulle, puisqu'on n'y tient pas compte du préjudice des tiers, ni du trouble apporté à la jouissance des plus anciens possesseurs. Qu'on ne me dise pas non plus que les Indiens sont ineptes à posséder; car leur qualité d'infidèles ne les empêche pas d'être des hommes, des indigènes de la Confédération Argentine qui, comme tous les autres, doivent jouir des droits que la constitution de la République assure aux Juifs, aux Turcs, aux Protestants, aux hérétiques, aux incrédules. Il est évident, d'ailleurs, qu'une pareille spoliation est contraire au bien public de la même Confédération. En effet, supposons que le gouvernement refuse de leur faire restituer les terrains dont ils ont été dépouillés, qu'en résulterait-il? L'impossibilité de rendre la paix au Chaco, de civiliser et de convertir ces infidèles, qui se ligueront et s'armeront pour la défense de leur pays natal contre les chrétiens, et de là l'effusion du sang, la destruction des patrimoines déjà florissants, de sorte que personne ne sera en sécurité.

« Par tous ces motifs, pressé du désir ardent de voir les progrès de la société civile et la propagation de la foi catholique en ce pays, au nom de ces Indiens les *Chaguares*, je supplie l'Excellentissime gouverneur de vouloir bien leur faire restituer leurs terres, et en outre accorder dans l'intérêt des Missions un nouvel espace de quatre lieues, en aval et le long du Bermejo, dans le canton de D. Marc Apparizio, sans compter ce qui dépend de la juridiction du Cacique Ignace. En outre, je le prie instamment d'assigner, au-delà de la Mission des Indiens *Chaguares*, un autre terrain de quatre lieues le long du même fleuve,

pour l'établissement d'une autre Mission dans l'intérêt des cinq cents Indiens du canton du Cacique Patio, qui se montrent tout disposés à embrasser la foi et la civilisation chrétienne.

« Fr. Pierre M. Pellici,
Préfet des Missions.

« *Salta, ce* 22 *février* 1858. »

Maintenant, il m'est bien agréable de vous dire que le gouvernement a fait droit à toutes mes demandes, comme vous le verrez par les pièces dont je vous envoie copie[1]; il ne me restait donc plus qu'à m'adresser aux catholiques de la Province de Salta, pour les exciter à compatir au malheureux état de tant d'infidèles errants dans le Chaco, et dont un si grand nombre mouraient dans leur extrême misère, à les secourir et à coopérer à la noble entreprise dont je m'occupais. Je leur fis connaître la nécessité où j'étais de donner des vêtements à tant de personnes réduites à la nudité, des vivres à tant d'affamés, de construire des maisons pour les mettre à l'abri de la pluie et de l'ardeur du soleil, d'élever des églises, où ils pussent se réunir et recevoir des enseignements et des consolations; et je dois dire que tous ont répondu à mon appel par des dons si généreux en argent et en denrées utiles, qu'on ne pouvait rien voir de plus édifiant. En conséquence, au commencement de janvier 1859, je quittai Salta, je me rendis à Oran et à l'Esquina grande, et je m'y embarquai sur le Vapeur *il Bermejo* pour Corrientes, avec l'intention de visiter les deux rives du fleuve, de connaître les tribus sauvages qui les habitent, et de parvenir ainsi à mon but. Mais mon projet échoua, parce que le bas niveau des eaux du fleuve ne permit pas au Vapeur de s'avancer aussi loin qu'il l'eût fallu, de sorte qu'après quinze jours de navigation, je fus obligé de retourner par terre à l'Esquina. Ayant donc abandonné le Bermejo, je franchis, au milieu de lacs et de marais, la frontière de Salta, du côté du fleuve Valle, je descendis au *Parage*, et sur la rive du Salado je fis plus de dix lieues de chemin dans des détours continuels, et j'arrivai, après quatre mois de voyage extrêmement pénible, à la ville provisoirement capitale de la Confédération Argentine. Là j'obtins quelques secours du gouvernement national, qui donna même à celui de Salta l'ordre de me faire occuper les terrains de la Mission, j'établis la Société catholico-civilisatrice au profit des Indiens du Chaco; puis, sans

[1]) Ce sont les décrets du gouvernement datés de Salta, les 17 et 23 décembre 1858 et janvier 1859, sous les signatures de Guemes, Goytia et Uriburu.

plus de retard, je repris le même chemin avec deux maîtres-ouvriers, l'un maçon, l'autre mécanicien, et j'arrivai le 15 octobre à la Mission de l'autre côté du fleuve. Mais là ayant vu nos Pères Missionnaires, je trouvai que rien n'était fini, puisque le gouvernement ne les avait pas encore mis en possession des terrains qui leur avaient été concédés. Néanmoins, pour gagner du temps, je chargeai le mécanicien de visiter tous les environs et les divers cours d'eau et de voir s'il était possible d'y construire un moulin; mais comme il ne trouva aucun endroit propice à cet effet, je me dirigeai avec lui vers Oran, afin d'obtenir immédiatement la prise de possession des terrains, et de me procurer un bâteau qui me permit de communiquer avec la Mission au temps des crues du fleuve. Effectivement le lieutenant du gouverneur décida qu'un arpenteur viendrait sur-le-champ avec nous pour mesurer et nous assigner les huit lieues de terrain qu'on nous avait concédées. En conséquence, ne voulant pas m'exposer à rencontrer de nouveaux obstacles, je me rendis au mois de novembre à Salta, et je présentai à l'Excellentissime gouverneur de cette Province l'exposé suivant, que, de son agrément, je porte à la connaissance du public.

« *A l'Excellentissime Gouverneur de la Province de Salta.*

« Le P. Pierre Marie Pellici, Préfet Apostolique de la Mission du Chaco, qui se propose de propager la religion catholique sur les deux rives du Bermejo, et d'y encourager l'agriculture, ainsi que les autres arts de la civilisation, en en mettant les populations en communication entre elles, au moyen d'un canal navigable, en creusant des canaux d'irrigation, en construisant des moulins et en exécutant d'autres travaux, propres à amener les Indiens à la vie civile, s'adresse, avant de mettre la main à une si grande entreprise, à l'Excellentissime Gouverneur de cette Province, et le supplie, pour la sécurité et la célérité de l'affaire, de vouloir bien décréter ce qui suit :

« 1° Que les Indiens, qu'il se propose d'amener à la vie sociale, et les populations qui se grouperont n'étant point encore unis par les liens de la société et du christianisme, vivent, sous des lois en rapport avec leur situation, et sous la direction suprême, tant au temporel qu'au spirituel, du chef des Missions et de ses représentants; et qu'en même temps ces mêmes Indiens se choisissent et se nomment parmi eux un gouverneur, un sous-gouverneur, et d'autres fonctionnaires capables de former un tribunal et de rendre la justice; les Missionnaires leur apprendront à gou-

verner avec autorité et à se faire respecter de la multitude, ils les dresseront à l'administration de la justice et au maintien de l'ordre et de la tranquillité publique.

« 2º Que cet état de choses dure jusqu'à ce que les Indiens soient suffisamment instruits et civilisés, et qu'alors le chef de la Mission les remette au gouverneur de leur province respective, et à l'Evêque Diocésain, pour qu'il les pourvoie d'un curé.

« 3º Qu'en attendant, les Pères Missionnaires, comme les villages qui se formeront, soient placés sous la protection immédiate et spéciale du gouverneur de la capitale, sans dépendre aucunement des municipalités et des autorités subalternes, de telle sorte que le chef des Missions communique directement avec le gouverneur.

« 4º Conformément à la requête présentée l'année dernière et à l'article précédent, le même gouverneur voudra bien ordonner qu'aucune autorité civile, militaire ou judiciaire ne se mêle du gouvernement des Missions et des néophytes, et ne puisse en aucune façon molester ni ceux-ci, ni les pères; sauf toutefois à leur porter, en cas de besoin, le secours qu'ils réclameraient.

« 5º Que les fautes et les délits soient jugés et punis d'un châtiment convenable par le corps de magistrats qui sera établi en chaque village; de telle sorte pourtant que, si quelque indien commettait un homicide, et que l'on eût à craindre que les parents ou amis de la victime n'attentassent à la vie du meurtrier, les missionnaires le renverraient au juge immédiat, en protestant qu'ils ne décident rien quant au châtiment que le prévenu pourrait mériter, mais qu'ils ne le renvoient qu'afin de le soustraire aux périles qu'il courrait dans la Mission, et de le faire soumettre à une punition modérée. Lorsqu'ensuite ils auront à appliquer eux-mêmes la punition, ils y montreront toujours la commisération qui convient à leur condition de pères.

« 6º Qu'aucun Indien ne puisse sortir de la Mission sans l'agrément du Missionnaire. Ceux qui auront besoin de sortir pour leurs affaires s'adresseront à lui, et il leur accordera avec bonté un congé par écrit, pourvu qu'ils ne soient pas occupés à des travaux et à des emplois de la Mission; en ce dernier cas, du reste, ils recevront chaque mois une paie convenable soit en argent, soit en marchandises.

« 7º Que les terres destinées à chaque *Réduction* lui soient garanties d'une manière absolue sans charges ou danger de contre-prétentions, et que la possession des huit lieues de territoire déjà concédées aux Indiens des Caciques Ignace et Patio soit positivement confirmée.

« 8° Mais comme au dessous de ce territoire de la rive orientale se trouvent plusieurs tribus indiennes des Caciques Escalante, Anselme et Antonin, que le père Préfet se propose également de réunir dans des villages, en ouvrant un canal navigable, qui y rende les communications faciles, et fournisse assez d'eau pour les irrigations, il demande que ces terrains, à partir des domaines du Cacique Patio jusqu'à l'embouchure du canal en question, soient assignés à la *Réduction* des Indiens des Caciques sus-nommés, plutôt que donnés à des particuliers.

« 9° Comme d'ailleurs ce canal doit s'ouvrir et passer à travers le territoire de la colonie des saints Philippe et Jacques, et qu'il faudra faire des dépenses énormes pour le mettre en communication avec les autres canaux, dits *Madrogones*, l'exposant supplie l'Excellentissime gouverneur de vouloir bien décréter : d'abord, que dès aujourd'hui et à l'avenir il est défendu à qui que ce soit de s'opposer à la construction et à l'entretien dudit canal, et en même temps, que ceux qui y coopéreront auront le droit d'arroser les terrains leur appartenant qu'il traversera, à la seule condition de ne point priver la mission des eaux qui lui seront nécessaires; et en second lieu, que les Missions situées le long du canal jouiront exclusivement du droit de navigation, tant qu'elles resteront sous le gouvernement et la direction des Pères Missionnaires.

« 10° Que, conformément à l'article premier de la loi additionnelle du 4 janvier 1859, les terres assignées à chaque *Réduction* indienne, dans l'intérêt commun, soient administrées par le préfet des Missions et ses subordonnés, tant que les Indiens resteront soumis à leur direction en qualité de néophytes; et que, lorsqu'ensuite elles auront été remises à l'autorité civile, ou à l'autorité ecclésiastique, elles soient réparties entre les individus de chaque *Réduction*.

« 11° Que, tant que les Indiens seront néophytes, aucun étranger ne puisse amener ou créer de troupeaux dans leurs terres, ni y fixer sa demeure, ni conclure avec eux de contrats sans l'agrément du chef des Missions ou de ses représentants; ceux-ci, du reste, n'y laisseront entrer et résider que des personnes utiles et honnêtes, à l'exclusion absolue des gens oisifs ou déréglés dans leurs mœurs.

« 12° Conformément aussi à l'article treize de la dite loi, le Père Préfet demande que l'on ne fasse ni donation ni vente des terres occupées par les sauvages, sans prendre son avis et celui des autres Missionnaires les plus voisins, afin qu'ils puissent dire si les Indiens qui y demeurent sont capables de se plier au genre de vie d'une société chrétienne.

« 13° Enfin, pour prévenir tout différend avec les divers curés voisins des Missions, et pour pouvoir en exécuter la fondation et en conserver le gouvernement suivant les prescriptions des Bulles apostoliques, le Père préfet prie le gouverneur de déterminer, de concert avec l'autorité Diocésaine, les limites du territoire qui sera soumis, sur les deux rives du Bermejo, à la juridiction ordinaire du même Préfet, et restera entièrement séparé et distinct de celui des Paroisses dépendantes de l'Archevêché, en remarquant que beaucoup d'Indiens sont épars en ces divers lieux, et que, si on les réunit sur certains points, il sera facile de les initier à la foi chrétienne et aux conditions de la société civile.

« Voilà ce que le Père Préfet expose à l'autorité qui régit la Province.

« Fr. Pierre Pellici.

« *Salta, ce 22 décembre* 1859. »

On fit droit à mes propositions et à mes demandes par les décrets des 12 et 17 janvier et 2 février 1861[1], ci inclus; toutes les difficultés qui s'opposaient à mes projets paraissaient donc levées, quand tout-à-coup éclata dans Chaco une tempête qui faillit tout perdre; voici comment. Au mois de décembre 1859, l'arpenteur avait commencé, par l'ordre du gouvernement, à mesurer les huit lieues de terrain concédées à cette *Réduction*. Il n'avait point encore achevé l'arpentage des quatre premières lieues, lorsque les habitants de la colonie des Saints Philippe et Jacques, auxquels le même gouvernement en avait accordé trois dans la partie haute, se soulevèrent contre les Missionnaires, qu'ils accusaient d'usurper leurs terrains, tandis qu'en réalité les Pères n'avaient fait que revendiquer les droits des Indiens. Un jour donc le Cacique Patio se rendit parmi ces malheureux et se mit à les séduire par ses paroles, en les engageant à ne pas consentir à l'arpentage et à ne plus souffrir les Missionnaires, puisqu'ils venaient pour les dépouiller de leurs terres, et pour en arracher leurs enfants, les vendre aux chrétiens, et les réduire à n'être que des bêtes de somme. A ces acusations spécieuses, qui se propagèrent comme l'étincelle électrique sur les deux rives du Bermejo, tous se levèrent, s'armant d'arcs, de javelots et de lances, et coururent vers l'arpenteur, criant qu'ils ne voulaient plus entendre parler ni de Missions ni de Missionnaires. Et

[1]) Rendus tous à Salta, et signés Joseph Manuel Arias, Solà, Goytia, et Garcia Zaza.

c'étaient ces mêmes Indiens qui avaient récemment fait demander au gouverneur des terres où ils pussent se réunir en société civile et chrétienne! Quand ensuite ils revinrent de leur erreur, ils me l'avouèrent en présence de témoins, me nommèrent même les personnes qui les avaient séduits, et finirent par me prier de laisser parmi eux un de nos Missionnaires. Je m'adressai alors ouvertement au gouverneur, demandant qu'on infligeât un châtiment à celui qui, dans son intérêt privé, avait soulevé les Indiens, au si grand préjudice de leurs âmes et de la civilisation du pays; mais jusqu'ici ce crime est demeuré impuni! Hélas! telle est la cupidité de ces hommes, qu'ils lui sacrifieraient bien public, patrie, religion, âme, et Dieu même! Ce que voyant, les colons, non contents d'avoir empêché le mesurage des terrains destinés à la *Réduction*, se mirent à menacer de détruire les nouvelles cases des Indiens, à piller les Missions, et à tourmenter les Missionnaires sans défense de mille manières et par des vexations telles qu'on les forcerait à partir. D'après ces faits, il est facile de reconnaître que la coexistence de la Mission et des colonies est devenue impossible. Car, quel est le but des Missionnaires? D'amener les Indiens à la raison par la douceur et l'affection, d'adoucir leurs mœurs sauvages et de défendre leurs droits; de leur faire ensuite connaître par l'instruction leurs devoirs envers Dieu, envers la société, envers eux-mêmes; de les préparer, au moyen des arts et de l'agriculture, à la civilisation et au développement de la prospérité du pays; de soustraire, par les maisons d'éducation des deux sexes, les enfants à la mauvaise influence de leurs parents infidèles et barbares; de former une nouvelle génération d'hommes sociables et chrétiens, laborieux et soigneux des intérêts de la patrie autant que des leurs. Car on ne saurait fonder une civilisation véritable que sur la religion et sur la bonne morale, qui, protégeant les droits de chacun, tendent à faire des hommes heureux et non des esclaves. Qu'est-ce donc, si, en établissant des colonies, on ne songe qu'à dépouiller les indigènes de leur sol natal, à les tyranniser par la force, à se servir d'eux pour grossir ses bénéfices, et, en cas de résistance, à les chasser comme des animaux sauvages, et même à les tuer, ainsi qu'il est arrivé dans la colonie des saints Philippe et Jacques!

En effet, comme, en l'absence des Pères Missionnaires, une femme avait volé une nappe d'autel, un des colons, non content de la châtier à coups de fouet, l'étendit par terre en déchargeant sur elle un pistolet. L'année dernière (1860), un Indien infidèle fut mis à mort sans aucun jugement légal, seulement parce qu'on

le soupçonnait d'avoir battu une femme chrétienne, et sans qu'on fût certain de sa culpabilité; aussi tous les Indiens de ce lieu l'abandonnèrent-ils saisis de frayeur, et se réfugièrent-ils à la Mission, sous la protection des Pères! C'en est assez pour prouver combien le gouvernement des colonies est brutalement absolu et despotique. Elles ne se composent d'ailleurs le plus souvent que d'aventuriers dépourvus de religion et de morale, grossiers, corrompus et corrupteurs, adonnés à l'ivrognerie et à toute sorte de vices honteux; et ces gens-là prétendent encore que, sous prétexte de l'intérêt de la religion, les Missionnaires souffrent, approuvent et même favorisent leurs brigandages! On les voit s'adjoindre pour compagnons tous les genres de délinquants, à la seule exception des voleurs et des assassins. L'intérêt est leur seul mobile; aussi ne reconnaissent-ils ni devoirs ni droits; aussi ne se soucient-ils ni de la propagation de la foi et du salut des âmes, ni de la civilisation et des progrès du pays! Avec de pareilles gens près d'eux, il est aisé de comprendre quelle tristesse et quelle douleur doivent éprouver les Missionnaires, condamnés à se résigner non-seulement à toutes les plus dures privations de la vie et aux chagrins continuels que leur causent les Indiens, mais aux persécutions des catholiques eux-mêmes, qui, au lieu de coopérer à leur noble et sainte entreprise, travaillent à augmenter l'abrutissement des indigènes du Chaco, à les pousser à la révolte, et à empêcher la propagation du catholicisme et le bien commun de la Confédération Argentine.

Telles sont les réclamations que j'ai présentées, avant mon départ, au gouvernement de la province de Salta, en même temps qu'à celui de la République, en implorant le concours de l'un et de l'autre, comme de tous ceux qui aiment leur pays. J'espère qu'ils travailleront efficacement à écarter tous les obstacles, et à fournir à ces missions tous les moyens dont elles ont besoin pour mener à bonne fin une œuvre qui doit attirer toutes les sympathies.

Maintenant constatons les résultats que nous avons obtenus jusqu'ici; car certainement, après toutes les contradictions et les difficultés que nous avons rencontrées, on ne manquera pas de dire : mais que font donc les Missionnaires au Chaco? A cette question nous sommes heureux de répondre que, malgré tout ce que nous avons raconté, les Missionnaires sont parvenus à gagner tellement l'estime et l'affection des sauvages, que, comme me l'écrivait dernièrement le P. Michelini, il suffit, pour les jeter dans la consternation, de leur dire que les pères vont s'en retourner à Salta; et il ne faut qu'une de leurs paroles pour que

ces pauvres Indiens cessent leurs querelles, leurs cris nocturnes, leurs danses et leurs autres usages barbares. Ainsi, dès que, vers la fin de 1859, les Missionnaires eurent obtenu quelques lieues du terrain qu'on leur assignait, ils s'y transportèrent avec les indigènes, à trois milles de distance environ de l'ancienne colonie, en un endroit des plus élevés de ce canton, dit *Tête du Tigre*. C'est là que fleurit aujourd'hui un beau village, sous le nom glorieux de l'*Immaculée conception de Marie*. Ils voulurent avant tout détruire des broussailles impénétrables, repaire habituel des serpents, des lions et des tigres, ouvrir des chemins, creuser des puits, puis se construire des maisons provisoires, grandes de vingt-quatre brasses, distribuées en plusieurs compartiments, destinés l'un à servir de chapelle où serait célébré le divin sacrifice, les autres, à l'habitation des pères, des maîtres et des ouvriers. Mais à peine en avaient-ils élevé les murs, qu'un orage, accompagné de tonnerre, de grêle et d'un vent impétueux, éclata subitement, jeta tout par terre, et combla de décombres un puits profond de cent brasses, de telle sorte que rien ne resta debout. Néanmoins les Missionnaires ne perdirent pas courage; ils firent couper d'autres arbres, cuire d'autres briques, et se mirent aussitôt à élever de nouvelles constructions, qu'ils développèrent sur une largeur de trente-cinq brassées de plus, de front sur la place du nouveau village. Les Indiens imitèrent leur exemple, oublièrent leurs cabanes, et travaillèrent également à se faire des habitations avec des murs et de la charpente, jaloux de créer un village en tout semblable à ceux des chrétiens.

Indépendamment de cela, les Missionnaires ont introduit dans le Chaco tous les arts nécessaires à la vie, notamment des ateliers dirigés par d'habiles maîtres charpentiers et forgerons, qu'ils ont fournis de tous les instruments nécessaires pour travailler le bois et la terre, tels que des haches, des pioches, des piques, etc. et ils ont ouvert une école où l'on instruit les jeunes infidèles. Le montant du salaire payé dans le courant de l'année dernière à ces maîtres et artisans chrétiens a dépassé la somme de cent quarante piastres par mois, sans compter ce qui a été donné aux Indiens et les frais de l'entretien des premiers. C'est pourquoi il a fallu en congédier quelques-uns, tant à cause des grandes pluies de l'année qu'à cause du manque de vivres suffisants pour tout le monde; car on est obligé d'aller les acheter très-cher à Oran. Ajoutez à cela que la grande sécheresse d'une part, et les débordements du fleuve d'autre part font qu'il est bien difficile d'obtenir au Chaco une moisson abondante, et souvent l'on y perd les peines qu'on se donne, comme il est arrivé au

mois de novembre dernier, où l'inondation a tout détruit. Nous désirions donc vivement ouvrir un canal navigable et creuser un lac destiné à l'irrigation. Mais nous n'osâmes point nous lancer dans les dépenses énormes qu'exigeraient de pareils travaux, sans avoir d'abord bien exploré et nivelé le terrain.

Vous apprendrez aussi avec plaisir que les Missionnaires se sont construit un bâteau, dont l'exécution, il est vrai, n'a point, par suite de l'inhabileté de l'ouvrier, répondu au désir général, mais qui, fendant les eaux du Bermejo, n'en a pas moins parfaitement servi à transporter les vivres, à nous mettre en communication avec les autres lieux, et en cas d'inondation à passer sur l'autre rive du fleuve. En outre, nous avons conclu avec la société qui veille à l'accroissement des troupeaux, un marché d'après lequel elle doit pourvoir à tous les besoins de la mission. Nous avons aussi fondu des cloches pour réveiller les Indiens et pour les accoutumer à obéir à la voix de Dieu, quand il les appelle à la prière, au travail et à l'enseignement de la sainte religion du Christ. Nous avons également pourvu les églises des ornements convenables pour célébrer avec pompe et dignité le divin sacrifice et les autres cérémonies sacrées, qui édifient si profondement les sauvages autant que les chrétiens.

Voilà, Très Révérend Père Marcellin, ce que les Missionnaires Franciscains ont fait au Chaco dans le courant de l'année; en ce moment, ils vont çà et là, à de grandes distances, porter des consolations aux affligés et administrer des secours spirituels aux chrétiens malades, naguère leurs ennemis. Il n'est aucun Indien qui, s'adressant à eux, ne trouve l'accueil de la charité la plus indulgente. De plus, nous préparons et disposons ces pauvres gens par des instructions journalières au saint baptême, qu'ils montrent le plus grand désir de recevoir; toutefois, avant de les satisfaire à cet égard, nous éprouvons leur constance dans leurs propos de vie chrétienne, à moins qu'ils ne se trouvent à l'article de la mort. Enfin nous nous occupons à amasser les matériaux nécessaires pour bâtir des maisons d'éducation où la jeunesse des deux sexes apprendra, avec la piété et la religion, les arts et les métiers les plus utiles à la vie sociale. Nos pères avaient déjà accompli tout cela au mois de mars 1861, dans l'intérêt des sauvages du désert du Chaco, et ils en auraient fait bien davantage, s'ils n'avaient point été arrêtés par les contradictions ci-dessus mentionnées; néanmoins ils espèrent arriver, avec l'aide du Seigneur, à de meilleurs résultats dans l'avenir.

En attendant, mon Révérend Père, veuillez porter ce qui précède à la connaissance des pieux lecteurs de vos *Annales* en

Italie; certes, ils acquerront de grands mérites devant le Seigneur, si leur piété les pousse à contribuer à une œuvre si sainte, telle que d'amener à la foi et à la vie civile ces malheureux sauvages. La Société catholico-civilisatrice, que j'ai fondée à cette fin et dont je vous adresse ci-joints les statuts[1], a reçu l'approbation solennelle des officialités ecclésiastiques de Parana[2], de Cordova[3], de Salta[4], ainsi que du gouvernement[5]; en outre, elle a obtenu la bénédiction spéciale du Souverain Pontife régnant, le Pape Pie IX, qui a bien voulu charger la Sacrée Congrégation de la Propagande d'accorder à perpétuité, à tous les membres de la société, une indulgence plénière pour le 24 juillet, fête du glorieux saint François Solano; le même bienfait, une fois par mois, à ceux d'entre eux qui, vraiment repentants, se confesseraient, communieraient et visiteraient dévotement quelque église, en priant Dieu selon les intentions du vicaire de Jésus-Christ et pour la propagation de la foi; et enfin un privilége pour l'autel sur lequel se célebrerait la messe de *Requiem* pour chacun des associés défunts[6].

Plaise à Dieu que cette institution bienfaisante excite les sympathies de tous les catholiques! Vous, mon bon Père, priez pour moi; car bientôt je m'éloignerai du port de votre belle ville de

1) Voir la quatrième partie de la livraison.

2) Par un décret du 16 juillet 1859, signé Michel Vidal, vicaire apostolique.

3) Id. du 27 août 1859, signé Joseph Vincent, évêque de Cordova.

4) Id. du 10 décembre 1859, signé Laurent Asnares, vicaire capitulaire.

5) Par un décret daté à Salta le 18 décembre 1859, et signé Solà et Goytia.

6) « *Audience du St Siége le* 29 *décembre* 1861.—Notre très-saint Père le Pape Pie IX, par la providence divine, sur le rapport du soussigné, secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a bien voulu accorder une indulgence plénière une fois par mois, ainsi que le jour de la fête de St François Solano, aux fidèles des deux sexes inscrits dans la pieuse confrérie établie dans la République Argentine pour la conversion des infidèles, sous l'invocation de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie et de St François Solano, pourvu que, s'étant confessés avec une véritable contrition et ayant reçu la sainte communion, ils visitent dévotement quelque église, et qu'ils y offrent pendant quelque temps de ferventes prières à Dieu, suivant les intentions du Souverain Pontife et pour la propagation de la foi.

» En outre, il a bien voulu accorder qu'en cas de mort d'un confrère, l'autel sur lequel la confrérie fera célébrer une messe de *requiem* pour le repos de son âme soit à cet effet privilégié; — toutes dispositions contraires étant nulles et non avenues.

» Donné à Rome, au siége de la dite Sacrée Congrégation, jour et an susdits, gratis et sans aucun frais quelconque.

« H. Capalti, *Secrétaire.* »

Gênes, pour retourner à ma Mission, que j'ai quittée il y a quelques mois, appelé en Italie, comme vous le savez, par des affaires qui l'intéressaient. Sur ce, je suis

Votre très-affectionné confrère,
Fr. Pierre M. Pellici,
Min. Obs., Préfet apostolique des Missions du Chaco.

Gênes, ce 30 *avril* 1862.

II.

MISSIONS DE TSIAMAS ET DE TUMUPASA EN BOLIVIE.

Lettre du très-révérend Père Antoine Gili, d'Espagne, Missionnaire apostolique du collége Franciscain de *la Paix*, sur les deux Missions de Tsiamas et de Tumupasa, confiées à ses soins dans ces contrées.

Très-Révérend Père Marcellin,

Si j'avais connu plus tôt les belles *Annales* que vous publiez sur nos Missions de toutes les parties de la terre, et dont m'a rendu compte pour la première fois notre excellent commissaire d'Espagne, le P. Vincent Albignana, j'aurais certainement eu à vous donner communication par écrit d'une foule de choses, relativement aux travaux apostoliques auxquels se livrent actuellement les pères de notre collége *de la Paix* parmi les sauvages de la Bolivie. Mais comme je ne me suis arrêté que quelques jours dans la Ville Sainte (à Rome), afin de pourvoir à quelques affaires, et comme je suis retourné ensuite au milieu de mes chers sauvages, que je fus forcé, vous le savez, à mon grand déplaisir et par les plus graves infirmités, d'abandonner quelque temps, il ne m'a été donné que très-difficilement de vous dire quelques mots de ma Mission de Tsiamas et Tumupasa. Néanmoins j'espère que vous pourrez en obtenir bientôt une relation complète de votre excellent P. Préfet Raphaël Sans (*maintenant Définiteur général de l'Ordre*), qui visite en ce moment toutes celles de nos Missions qui dépendent du susdit collége.

Et d'abord le peu de bien que la grâce divine m'a aidé à faire, malgré l'insuffisance de mes forces, aux sauvages de Tsiamas et de Tumupasa, et la maladie violente que j'ai contractée parmi eux, et à laquelle je n'ai échappé que par un miracle du ciel, c'est ce que vous saurez, mieux que par mon propre témoignage,

par le certificat du P. Préfet, dont je me suis muni, avant de venir me guérir en Europe. Il est conçu en ce terme :

« Je Fr. Raphaël Sans, Missionnaire apostolique, Gardien et Préfet des Missions du collége de St-Joseph de la Paix, ex-commissaire, Examinateur Synodal de la Paix, etc. fais savoir à tous ceux qui liront les présentes lettres que le Père Antoine Gili est un prêtre Missionnaire du collége de la Propagande établi dans la ville de *la Paix*, lequel exerce depuis plus de vingt-trois ans les fonctions de l'apostolat, en qualité de curé, dans la *Réduction* de Tsiamas et Tumupasa, et qu'en outre, il a beaucoup travaillé à ramener les apostats de la tribu sauvage des Muchans, en se comportant toujours et partout en parfait religieux, sans donner occasion à la moindre plainte contre lui.

« Je certifie encore que dans l'exercice de son ministère apostolique le même P. Gili a contracté au nez un mal appelé *Espuadia*, et d'une nature si maligne, qu'il en est devenu tout défiguré. C'est pourquoi aujourd'hui, avec la permission du vénérable Discrétoire de ce lieu, confirmée par moi, ce religieux se rend en Europe, à la condition toutefois de rentrer au collége de la Paix, après la cure qu'il est obligé d'entreprendre, pour reprendre le gouvernement des âmes de ces deux Missions, où tout le monde l'aime et le vénère, ainsi que je l'ai vu de mes yeux et que je l'ai entendu de mes oreilles, quand je les ai visitées, en rapportant au Seigneur, non sans une vive émotion, la gloire de tout ce qui s'était fait.

« En l'envoyant ainsi en Europe avec le mérite de la sainte obéissance, je prie tous les prélats de l'ordre et tous les autres, quels qu'ils soient, de l'accueillir avec bienveillance et charité, et de lui fournir tous les secours dont il pourrait avoir besoin dans son voyage.

« Fr. Raphaël Sans,
« *Commissaire Préfet.* »

Ces deux Missions de Tsiamas et de Tumupasa, entreprises par nos religieux en 1756, sont restées florissantes jusque vers 1810, où elles ont commencé à dépérir pour des raisons qu'il est inutile d'indiquer ici. J'y ai donné la sépulture ecclésiastique à bon nombre de personnes, que j'ai eu le bonheur de ramener à l'unité catholique; elles avaient été baptisées adultes, mais elles étaient retombées dans l'idolâtrie après la chute des Missions.

La Mission de Tsiamas se composait de trois tribus sauvages, appelées Marcans, Padions et Guaquayans. Elle reconnaissaient un Dieu créateur et conservateur de l'univers et adoraient

une idole, leur protectrice, qu'elles nommaient Yvarimona. En 1833 d'autres tribus commencèrent à visiter la résidence. Quand elles y arrivaient, elles remettaient leurs armes au Missionnaire mon prédécesseur, y passaient librement cinq ou six jours, non sans recevoir d'utiles instructions, puis regagnaient leurs forêts. Mais un événement fâcheux vint rompre ces relations, qui cependant pouvaient tant contribuer à la propagation de la foi catholique parmi ces infidèles. Pour je ne sais quelle raison, ils tuèrent et mirent en pièces sept chrétiens. Vivement irrités de cette perfidie, tous ceux de la Mission assaillirent leurs ennemis, en prirent le chef, qu'ils égorgèrent sans pitié, et retournèrent ensuite chez eux. Dès ce moment la paix fut rompue pour toujours; car les agresseurs cherchaient et saisissaient toutes les occasions favorables d'envahir notre *Réduction* et d'y semer le carnage et la ruine.

La Mission de Tumupasa comprenait également plusieurs peuplades sauvages, savoir les Tacanas, les Marcanis, les Saparons, les Pamaynous, les Araons et les Chilliuvas, comme on le voit par la tradition et par d'anciens livres. Elles adoraient aussi un Dieu créateur et conservateur de l'univers, affirmant qu'il avait divinisé une montagne, dite Caquiauvaca, sur laquelle il apparaîtra au jour du jugement universel, afin de juger les bons et les méchants, et donner à chacun la récompense ou le châtiment qu'il aura mérité. Telle était leur foi à cet égard, et telle leur vénération pour cette montagne, que les pauvres sauvages s'y laissaient dévorer par le tigre et la panthère, sans leur opposer la moindre défense, et cela pour rendre hommage à leur Dieu, parce qu'ils croyaient que ces bêtes féroces étaient comme des chiens qu'il envoyait contre eux; et en conséquence, il n'était permis ni de les tuer ni même de les blesser. Maintenant encore ils sont si entichés de ce culte, que, n'étaient le respect qu'ils me portent et la soumission que leur inspirent mes paroles, ils retomberaient facilement dans l'idolâtrie. On est même venu plusieurs fois les accuser près de moi de continuer à se rendre secrètement au Caquiauvaca, pour y accomplir leurs superstitions; mais, quelque diligentes que soient les recherches que j'aie faites, il ne m'est point arrivé de les surprendre en flagrant délit, ni d'en avoir aucune preuve; je pense donc que cette accusation n'est qu'une calomnie.

Quant aux croyances de ces sauvages, après celle à un Dieu créateur et conservateur de l'univers, au jugement universel et à cette montagne sainte, ils admettaient l'immortalité de l'âme, la félicité éternelle, l'enfer et l'existence des mauvais anges, sous

des noms propres à leur langue, lesquels en expriment la signification. Ainsi ils appellent l'âme *Enidu;* le jugement universel, *Bepeazinehaettasu;* la félicité éternelle, *Ebacuepachasu;* l'enfer *Ychauvasacuatisu;* le démon, *Ychauva.*

Vous comprendrez sans peine qu'attaché à ces Missions depuis vingt-trois ans, je connais passablement cette langue. Je me suis donc essayé à composer une grammaire et un dictionnaire; mais ne les ayant point emportés avec moi, je ne puis vous les communiquer, comme je le voudrais. Néanmoins vous pourrez en prendre une idée dans le *Petit abrégé de la doctrine chrétienne,* que j'ai fait pour l'instruction de mes sauvages. Je l'ai publié d'abord dans la ville de *la Paix* (*la Paz*) en 1859[1], et depuis peu à Paris, avec des additions et des corrections[2]. J'en joins une copie à ma présente lettre, laissant à votre discrétion à juger s'il convient et s'il peut être plus ou moins utile d'en fournir un *spécimen* à vos lecteurs[3].

1) *Court résumé de Doctrine chrétienne, traduit de l'Espagnol en Tacana, par le R. P. Antoine Gili, Missionnaire apostolique et curé fondateur de la Mission de Tumupasa. La Paz* (Ayacucho), année 1859; presse à la vapeur, rue Adauna, n° 36.

2) Paris, imprimerie de Simon Raion et C°, rue d'Erfurth, 1862.

3) Nous en citons ici le *Pater Noster* et l'*Ave Maria,* avec la traduction en regard, pensant que, loin de nous en savoir mauvais gré, nos lecteurs seront bien aises d'avoir un *specimen* de la langue des sauvages d'Amérique.

Le Pater Noster.	Mi equanasa Tata.
Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre règne nous arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.	Mi equanasa Tata, Ebacuepachasu heani mi, padrujiji papu mique ebani; mi que Ebacuepacha equanasa papu; mique enime, eni papu hihe eauvasu Ebacuepachasu biame. Amen. Pamapa zinesu equanasa ettemiji jeave equana tiaque; equanasa juchacuana perdona haque, equana equanasa manu equinattanicuana perdona heania tupu; ba equana dajajameji Ychauva sa jabaciatticuanasu, pamapa madadacuanasu eyde haque equana. Amen.
l'Ave Maria.	Diosua mi quinattaque.
Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.	Diosua mi quinattaque, Maria, gracia sejeajijive, señor Dios mi neje heanive; pamapa epunacuana biasu, mi padrujijive; padrujijive vecha mique santo edesu bacuynajiji Jesus.
Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.	Santa Maria, Dioso sa cuara biamimiaque equana juchajicuana biasu, jeave equanasa manu horasu biame. Amen.

Voilà, mon Père, tout ce que j'avais à vous communiquer, quant à présent, en me recommandant à vos prières et à celles de tous les abonnés à vos *Annales*, moi et mes sauvages, qui, grâce au ciel, entrent pleinement dans les voies de la vie chrétienne. J'ai même lieu d'espérer qu'avant peu de temps leur nombre se grossira d'autres tribus, actuellement errantes dans leur vie sauvage à travers les forêts et les montagnes de la province, et entièrement privées des lumières et des bienfaits du christianisme. Quand j'aurai regagné mon poste, je m'empresserai de vous communiquer de plus amples nouvelles et de nouveaux détails sur ces tribus; vous verrez combien ils sont importants pour la gloire de Dieu et de son Eglise. Sur ce, vous embrassant dans les doux cœurs de Jésus et de Marie, je m'estime heureux de me redire

Votre très-dévoué et affectionné confrère,

FR. ANTOINE GILI,

Miss. apost., Min. Observ.

Rome, ce 14 *septembre* 1862.

III.

SYRIE.

Lettre du P. GAUDENCE DE MATELICA, Observantin de la province des Marches, au Rédacteur des *Annales*, sur la marche du collége où les Franciscains donnent un enseignement public à Alep.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE MARCELLIN,

Placé à la tête de ce collége de Terre-Sainte, je me fais un devoir de vous envoyer un court résumé de tout ce qui concerne la troisième année scolaire qui vient de s'écouler, pour l'enseignement de la juenesse de ces contrées.

Et d'abord je ne saurais manquer de vous exprimer les sentiments de gratitude et de reconnaissance dont nous sommes pénétrés envers les pieuses Sociétés d'Europe, dont la générosité nous a permis de conserver un bon nombre d'élèves dans cet utile établissement; c'est-à-dire envers *l'Œuvre des Ecoles d'Orient* de Paris, qui en entretient 15, et le *Pius-Verein* de Cologne, qui jusqu'à présent pourvoit aux besoins de 8 autres, en nous donnant l'espoir d'augmenter bientôt ce nombre. C'est là vraiment un grand acte de charité; car la plupart des enfants, confiés à nos soins, ont perdu leurs parents, que les Druses ont massa-

crés dans les dernières persécutions de Damas et du Liban, et nous les avons recueillis dans notre collége, afin de les soustraire à l'indigence, à l'oisiveté et au vice; nous avons arraché les autres aux mains des Protestants, qui se disposaient à distiller dans ces cœurs innocents avec leurs doctrines diaboliques l'incrédulité et l'indifférentisme.

Mais ce ne sont point là les seuls élèves de notre collége; nous y avons aussi un certain nombre d'Alepains, qui, joints aux autres, dépassent le chiffre de 60, sans en compter autant qui fréquentent nos classes, en demeurant dans leur famille, et auxquels nous enseignons gratuitement les langues arabe et italienne, comme on le fait déjà dans tous les hospices et couvents de Terre-Sainte; les derniers élèves font aussi en quelque sorte partie du collége, où ils donnent des preuves de leurs études, et obtiennent, comme les autres, les prix qu'ils méritent.

Mais pour en revenir aux élèves proprement dits, je suis heureux de vous dire que les 15, entretenus par *l'Œuvre des Ecoles d'Orient*, bien qu'ils ne soient entrés qu'au commencement de la troisième année, ont fait dans leurs études des progrès tels qu'on peut presque les mettre au niveau de ceux qui ont déjà passé deux ans dans l'établissement, et ils en ont donné une preuve non douteuse lors de l'examen semestriel qui a eu lieu les 12, 14 et 15 avril dernier. Oh! qu'il était beau de voir ces braves jeunes gens, reçus au collége depuis si peu de temps, s'attirer par la sagesse et la promptitude de leurs réponses l'admiration et l'estime de tous ceux qui ont bien voulu assister à la réunion. A vrai dire, nous ne nous attendions point à un si heureux résultat! Mais grâce à Dieu, ce résultat a dépassé notre attente. Ce qui a achevé de nous émerveiller, c'est l'examen final qui a eu lieu les 29, 30 et 31 juillet dernier. Il a tellement réussi à la satisfaction générale, que MM. les consuls de France, d'Italie et d'Espagne et plusieurs autres personnes des premières familles, soit indigènes, soit européennes, ne se lassaient pas de nous adresser toute sorte de félicitations; tant ils étaient enchantés surtout des connaissances que les élèves montraient dans les langues italienne, française et arabe. Nous fûmes même honorés de la présence d'un commissaire extraordinaire de la Sublime-Porte, nommé Cabuli-Effendi, et récemment arrivé dans ce pays. Ce dignitaire nous promit de recommander chaleureusement au gouvernement une institution si bienfaisante. Aussi quelques grandes familles musulmanes se proposent-elles de mettre leurs fils au collége, pour y faire leur éducation. On peut donc espérer qu'à sa réouverture, le nombre des élèves sera notablement accru.

Enfin, l'on a procédé le 5 du courant à la distribution solennelle des prix (il y en avait 220) : elle a été précédée de quelques discours, accompagnés d'intermèdes de poësie et de chants, tant en français qu'en italien et en arabe, et terminée par l'exécution d'un morceau de musique profane, qui a fait le plus grand plaisir à l'assemblée, aussi nombreuse que choisie.

Mais je ne veux point clore ma lettre sans vous signaler les graves inconvénients auxquels sont exposés ceux des élèves du collége qui, n'y demeurant point, n'y viennent que le matin et rentrent le soir chez eux; car, outre qu'ils ne reçoivent point l'éducation complète qui leur conviendrait, ils trouvent l'occasion et le moyen de se laisser aller à la dissipation, et de perdre ainsi une grande partie du fruit qu'ils devraient emporter des classes. Or, presque tous les élèves de la ville sont dans ce cas. Assurément les Alepains seraient beaucoup plus satisfaits de leurs fils, s'ils se décidaient à les mettre définitivement au collége, comme élèves de pleine pension.

Si vous désirez savoir de quel pays et de quelle religion sont tous nos élèves, je vous dirai qu'il y en a d'Alep, d'Antioche, d'Alexandrette, de Latakië, de Tripoli, de Beyrouth, de Jaffa, de Damas, du Mont Liban et de Chypre, Catholiques, Schismatiques, Grecs, Syriens, Arméniens, Maronites, Protestants, Turcs et Juifs. Par là vous pouvez vous imaginer quels doivent être nos soins, afin d'assurer un plein succès à nos efforts, qui tendent uniquement à faire pénétrer la religion catholique dans le cœur et pour le salut de tous! Jusqu'ici, grâce au ciel, tout marche sous la bénédiction du Seigneur. Il faudrait pourtant que nous puissions agrandir le collége, et nous prions la Providence de nous en fournir les moyens.

Voilà, Mon Très-Révérend Père, tout ce que j'ai jugé bon de vous communiquer sur l'enseignement que nous donnons dans cette ville d'Alep, puisque dans la première livraison des *Annales* de l'année courante vous vous êtes plu à publier sur l'établissement divers détails que vous aviez puisés dans un journal de Malte. Dorénavant nous nous ferons un plaisir et un honneur de vous transmettre encore d'autres nouvelles, même sur les Missions, persuadés que vous aurez la bonté de les communiquer à vos lecteurs.

En terminant, je vous offre mes profonds hommages, ainsi que ceux de tous les Religieux nos confrères, et j'ai l'honneur de me dire, votre très-humble et très-affectionné confrère,

Fr. Gaudence de Matelica,
Miss. Apost. et Directeur du Collége de Terre-Sainte.

Alep, au Collége de Terre-Sainte, ce 8 *août* 1862.

TROISIÈME PARTIE.

NOUVELLES DIVERSES SUR LES MISSIONS FRANCISCAINES.

AFRIQUE CENTRALE.

Un nouveau désastre a frappé les missions de l'Afrique centrale, où, suivant ce que le P. Bernardin de Vérone, supérieur de cette résidence, écrivait de Schellal, à Mgr Pascal Vuicic, délégué apostolique en Egypte, sept autres missionnaires sont tombés victimes de ces climats homicides; en voilà donc quinze, si on les ajoute aux huit que nous avons mentionnés dans la précédente livraison. En outre, on n'a, depuis plus de sept mois, aucune nouvelle des missionnaires qui se sont rendus à la station de Santa-Croce; et ceux de Heli-Kama, tous malades, ont dû, pour échapper à la mort, se transporter à Schellal, en faisant dans le désert un voyage de plus de cinquante jours. Au nombre de ceux que nous avons perdus en dernier lieu se trouve le P. Samuel de Bologne, Observantin de la Province de Gênes, prêtre d'une vie extrêmement exemplaire et de mœurs irrépréhensibles, auxquelles il joignait une intelligence remarquable, disait le P. Bernardin dans sa lettre du 16 juillet déjà citée. Pauvre missionnaire, ajoutait-il, enlevé à la fleur de l'âge, avant d'atteindre à la station de Santa-Croce, qui lui avait été assignée!

Ces douloureuses nouvelles nous ont été confirmées de vive voix par le même P. Bernardin, arrivé depuis peu à Rome, afin d'aviser aux moyens de réparer tant de pertes qu'a faites cette périlleuse Mission. On en jugera par la lettre suivante que M. Ferdinand Lafarque, négociant au Soudan, écrivait à cet excellent Père le 20 mai de l'année courante (1862) :

Mon Révérend Père,

J'ai le chagrin d'annoncer à Votre Paternité la mort du P. Jean Reinthaler, Pro-Vicaire, mort à Berber le 1er mai 1862.

Le gouverneur de Berber, qui étend sa sollicitude à toutes les principales affaires de ce pays, a fait un inventaire de tous les objets laissés par le défunt.

Ce pauvre missionnaire est mort dans les conditions les plus déplorables. Après de violentes fièvres qu'il prit sur le fleuve Blanc et pendant son retour, il vit se former à sa hanche un énorme abcès, que reconnut un médecin Arabe; mais comme le mal avait déjà fait des progrès, il ne pouvait manquer de causer au pauvre Père de longues et vives souffrances.

La nécessité de se tenir constamment couché sur le dos produisit le long de l'épine dorsale une plaie, dans laquelle on trouva bientôt une multitude de vers qui avaient dévoré tous les muscles et jusqu'à la peau, de sorte que les vertèbres étaient entièrement dénudées; et telle était l'insensibilité du malheureux patient, que dans les visites que je lui fis avant mon départ, il ne lui arriva point une seule fois de se plaindre d'autres douleurs que celle qu'il éprouvait à la hanche.

De nouvelles lettres qui m'ont été depuis envoyées de Kartum m'ont appris que les autres membres de la Mission avaient tous été gravement malades, que sept ou huit avaient passé du temps à l'éternité, et que probablement tous ces courageux ouvriers auraient, avant la fin de l'année au plus tard, le même sort que le Père Jean.

Il y a vingt ans que j'habite le Soudan, et dans ce laps de temps j'ai fait sur le Fleuve Blanc dix voyages où j'ai été témoin oculaire des efforts infructueux auxquels se sont livrés les Missionnaires, afin d'établir en ces contrées la religion du Christ. Tous, à l'exception de quelques-uns, je les ai vu tomber et descendre dans la tombe à la fleur de l'âge; mais ce qui m'étonne le plus, c'est la constance avec laquelle ils s'obstinent à multiplier le nombre des victimes.

Il en sera toujours ainsi, tant que, se laissant guider par l'enthousiasme plus que par la prudence, ils n'aviseront pas aux moyens efficaces et opportuns de réaliser sûrement leur généreuse pensée, c'est-à-dire l'introduction du christianisme dans ces tristes régions du Fleuve Blanc. Les difficultés sont nombreuses, je me contenterai ici d'en signaler quelques-unes.

1o Le climat du Fleuve Blanc est le plus malsain du monde. Ni celui du Mississipi, ni le climat de Cayenne ne sauraient être comparés à l'air pestilentiel de ces contrées. Je ne puis même pas en excepter Kondokors, où cependant j'ai vu mourir en peu de temps quatre Missionnaires, beaucoup de négociants, ainsi qu'une foule de domestiques Nubiens. Dans la partie basse de ce fleuve règnent les fièvres bilieuses, les dyssenteries, le typhus et mille autres maladies; dans la partie haute ce sont les fièvres cérébrales, les gastrites, les gastro-entérites et autres maladies du même genre.

2o Ces vastes contrées n'étant occupées par aucune puissance, les guerres et les combats y sont permanents; car des tribus nombreuses et féroces s'y livrent à des hostilités continuelles, tantôt à raison des récoltes, des troupeaux et des vivres qu'elles enlèvent, tantôt à cause du commerce des esclaves, qui depuis peu d'années a pris un si grand développement dans tout ce pays. Il n'y a pas ombre d'une autorité quelconque parmi ces tribus; chacun s'y rend justice personnellement comme il l'entend.

Les Nègres eux-mêmes, hommes de haute stature, sont inconstants,

capricieux et paresseux. Que de fois ne fus-je pas obligé de prendre les armes, pour obtenir la restitution de quelque objet volé! Et combien de pareils désordres n'a pas soufferts la Mission de Kondokors! Que de fois, sous mes yeux, n'a-t-elle pas vu son jardin foulé par des troupeaux de buffles, qui en dévoraient en un instant tous les légumes! Que de fois ne suis-je pas allé moi-même au secours des pauvres missionnaires, que des centaines de Nègres révoltés sans aucun motif menaçaient d'une ruine complète! Ah! je ne finirais jamais si je voulais vous raconter dans ma présente lettre tout ce que les pauvres Missionnaires ont eu à souffrir, faute d'une autorité civile ou militaire, qui seule pourrait les garantir contre de si grands désordres!

Lorsque dans un entretien intime, que j'avais avec le Révérend Dom Ignace Knoblecher, je lui faisais toucher du doigt cette situation, avec beaucoup d'autres détails que je passe sous silence, et que je lui signalais comme des obstacles insurmontables pour la Mission, ce digne homme me répondit : *Dieu fera un miracle en faveur de nos bonnes intentions*. Mais, sauf un miracle, il me semble qu'avant de mettre la main à un projet, il faudrait faire des calculs, des études et un sérieux examen de chaque chose, pour ne se décider qu'après de profondes réflexions, appuyées sur des données au moins probables.

Je pense donc et je soutiens que jusqu'ici les Missionnaires, qui voulaient introduire le christianisme sur les bords du Fleuve Blanc, n'ont point assez cherché à se rendre compte des moyens et des mesures de prudence nécessaires pour assurer à leur zèle de bons résultats.

Je vous dirai franchement, mon Révérend Père, mon opinion sur la possibilité et l'opportunité de continuer la Mission commencée sur le Fleuve Blanc.

1o Il serait nécessaire que l'Egypte appartint à une puissance européenne catholique.

2o Que le Soudan fut en quelque sorte rapproché de l'Egypte, au moyen d'un chemin de fer ou d'un canal navigable.

3o Que le Fleuve Blanc fut occupé militairement par cette puissance catholique, afin que chacun eût la liberté d'agir et une garantie dans ses possessions.

4o Que l'administration du Soudan fit exécuter de grands travaux sur le Fleuve Blanc, et creuser des canaux dans tous les sens, afin d'assainir les marais immenses qui rendent ces contrées inhabitables pour les Européens, et surtout pour les allemands.

Alors et seulement alors, les Missionnaires de l'Afrique Centrale, comme vous les appelez, ne présenteraient plus un paradoxe à la pensée humaine, et le sang généreux des apôtres n'arroserait plus une terre stérile, mais produirait à la longue des fruits certains.

Telle est, mon Révérend Père, mon opinion. J'ai cru de mon devoir de vous la manifester, parce que vous êtes nouvellement arrivé dans ces parties de l'Afrique. Si ces réflexions pouvaient être utiles pour une si grande entreprise, j'en serais bien heureux; car je suis profondément convaincu que, si vous persistez dans votre projet sans les préparations convenables, tous les Missionnaires mourront à la tâche, sans avoir fait un pas dans la carrière qu'ils espèrent parcourir.

Sur ce j'ai l'honneur d'être avec respect,

Votre très-affectionné serviteur,

FERDINAND LAFARQUE.

Berber (en Soudan), ce 20 mai 1862.

DÉPART DES MISSIONNAIRES

EN AOUT ET SEPTEMBRE 1862.

Sont partis : pour les Missions de Terre-Sainte, les Pères Michel de Lungro, Observantin de la Province de Calabre, et Patrice Poggio, Observ. de la Province Séraphique, avec les frères lais Alphonse de Tortone de la même Province, François Antoine de Piglio, Observ. de la Province de Rome, Félix de Castellamare, Observ. de la Province de la Terre de Labour, Jean de Forio, de la stricte Observance de la Province de Naples, Joachim des Grottes, de la stricte Observance de la Province Séraphique, Jean de Novi, de la stricte Observance de la Province Lombarde, ainsi que François Cortes, François Argote et Joachim Minana, Espagnols; — Pour l'isthme de Suez, les Pères Grégoire Clercks, Gomer Peters et Philibert Stuer, Récollets de la Province Belge.

QUATRIÈME PARTIE.

Statuts de la Société de civilisation catholique, fondée en faveur des sauvages de la Confédération Argentine par le T. R. Père PIERRE PELLICI DE LUCQUES, *Mineur Observantin, Préfet apostolique des Missions Franciscaines du Chaco.*

CHAPITRE I.

BUT DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 1. Le but unique de cette Société est de pourvoir d'un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques les missions déjà existantes dans le Chaco et d'en fonder de nouvelles, afin d'aplanir les voies à la civilisation chrétienne des Indiens.

CHAPITRE II.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 2. Comme il est nécessaire que toute association ait une autorité qui la gouverne et des membres qui la composent, il s'ensuit que :

1o Dans le chef-lieu de chaque diocèse il sera établi un conseil nommé et présidé par l'évêque diocésain, avec un trésorier général et un secrétaire.

2o Dans les villes et villages où réside le curé, c'est lui qui sera chargé, au nom du dit conseil, de faire connaître l'existence de cette pieuse société et restera investi des attributions du conseil.

3o Pourront y être admis tous les catholiques qui, animés d'un saint zèle pour la propagation de la gloire de Dieu, seront disposés à y contribuer par leurs prières et leurs aumônes.

CHAPITRE III.

ATTRIBUTIONS DES CONSEILS.

Art. 3. Il appartient au conseil de chaque diocèse de favoriser l'établissement et le développement de cette société catholique par tous les moyens que pourra lui suggérer son zèle, en faisant connaître l'excellence et la grandeur de l'œuvre de miséricorde dont elle procure la pratique.

Art. 4. Il lui appartient aussi de surveiller l'administration des fonds de la société, de telle sorte qu'ils soient tous employés au pieux objet auquel ils sont destinés,

Art. 5. Et de prendre les mesures ordinaires et extraordinaires que réclameraient les circonstances pour la pleine réussite d'une pareille entreprise ou pour d'autres avantages éventuels.

CHAPITRE IV.

OBLIGATIONS DES ASSOCIÉS.

Art. 6. Ils doivent : prier avec toute la ferveur d'un cœur sincèrement catholique pour la conversion des sauvages infidèles, qui gémissent encore à l'ombre de la mort, afin que, grâce à la lumière de la sainte foi catholique, ils parviennent à la connaissance de l'excellence et des bienfaits inestimables de la civilisation chrétienne;

Art. 7. Payer à la même intention *trois ou quatre centimes* par semaine au trésorier du chef-lieu, ou dans les autres endroits au curé, et à défaut de celui-ci, à la personne qu'il désignera à cet effet;

Art. 8. Profiter des graces et des indulgences que, dans sa sainte et affectueuse bienveillance, l'excellentissime Evêque de Palmire, délégat apostolique de la Confédération Argentine[1], a accordées à cette œuvre.

[1]) Il faut y joindre maintenant celles accordées par le Chef suprême de l'Eglise.

CHAPITRE V.

DEVOIRS DU TRÉSORIER GÉNÉRAL.

Art. 9. Le trésorier général devra tenir un registre spécial, où il annotera séparément toutes les aumônes qui lui seront versées, et indiquera le jour auquel il en disposera, sur l'ordre du conseil, en faveur du P. Préfet des missions.

Art. 10. D'accord avec le même conseil, il nommera un ou plusieurs *collecteurs*, chargés, en cas de besoin, de l'aider à recueillir les dites aumônes et dans les autres affaires qui peuvent intéresser l'association.

CHAPITRE VI.

DEVOIRS DU SECRÉTAIRE.

Art. 11. Le secrétaire devra également tenir un registre où il portera avec une scrupuleuse exactitude les délibérations du conseil, les communications qui lui seront faites et les décisions qu'il rendra. Cette charge, comme celle du trésorier, sera entièrement gratuite et purement honorifique.

CHAPITRE VII.

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ.

Art. 12. Tous les 6 mois le trésorier général, autorisé par le conseil, mettra à la disposition du Père Préfet toutes les sommes qu'il aura reçues, déduction faite des dépenses dont il aura prouvé la nécessité par les justifications convenables.

Art. 13. De son côté, le P. Préfet aura aussi un registre destiné à recevoir l'indication exacte de toutes les sommes envoyées et des divers diocèses d'où elles proviendront.

Art. 14. Chaque année il donnera aux conseils respectifs un compte détaillé de la manière dont il aura employé ces sommes pour l'avantage des missions.

Art. 15. Les conseils approuveront ce compte, après en avoir fait un examen sérieux, avec toutes les observations qu'ils jugeront nécessaires ou utiles.

Art. 16. Dans toutes les villes et dans tous les villages (autres que la capitale) les curés annonceront, avec la permission de l'Evêque, l'établissement de la société, en la recommandant chaleureusement aux fidèles, et en recevront les aumônes qu'ils annoteront dans un livre à part, et enverront ensuite au trésorier général par un intermédiaire sûr.

Art. 17. Ils auront soin de faire participer tous les associés aux indulgences et aux grâces ci-dessus énoncées.

CHAPITRE VIII.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Art. 18. Cette société ne pourra être établie dans aucun diocèse sans

le consentement et l'approbation des Excellentissimes Ordinaires Diocésains.

Art. 19. Le R. P. Préfet publiera chaque année l'état général de la société, ainsi que toutes les nouvelles intéressant la marche des missions, leurs progrès, les résultats obtenus et les aumônes parvenues entre ses mains, dans de petites brochures qui seront distribuées gratuitement à tous les membres de l'association.

Oh! puissent la foi et la charité des fidèles s'éveiller, surtout dans la Confédération Argentine, en faveur de cette sainte entreprise! Car, si chaque année on recueille en Europe des millions en faveur de la Propagation de la foi en Asie, en Afrique et dans les autres parties du monde, comment pourrions-nous rester indifférents aux intérêts du salut d'un si grand nombre de nos frères d'Amérique, à la diffusion du catholicisme dans ces contrées et à leur civilisation! Oh! faisons en sorte d'assurer, par un si léger sacrifice, notre salut et celui de notre prochain, en gagnant le trésor d'indulgences spirituelles qui a été accordé à cette fin; souvenons-nous qu'il est écrit que celui-là doit fermement espérer d'obtenir miséricorde, qui aura fait miséricorde à autrui; et que quiconque assistera les apôtres dans les œuvres de leur ministère aura infailliblement part à la récompense réservée à leurs travaux.

Fr. Pierre M. Pellici,

Préfet apostolique des Missions Franciscaines du Chaco.

Parana, le 12 *juillet* 1859

FIN DE LA DEUXIÈME ANNÉE.

TABLE DE LA DEUXIÈME ANNÉE

DES

ANNALES DES MISSIONS FRANCISCAINES

DU P. MARCELLIN DE CIVEZZA,

MINEUR OBSERVANTIN,

D'OCTOBRE 1861 A SEPTEMBRE 1862.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

TARTARIE.

PALESTINE.

PALESTINE ET SYRIE.

EMPIRE GREC.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

AFRIQUE CENTRALE.

EGYPTE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

BERMÉO EN BISCAYE.

CHINE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

ANGLETERRE.

CONSTANTINOPLE.

CHINE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

RUSSIE.

EGYPTE.

CHINE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

AFRIQUE CENTRALE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

DALMATIE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

EGYPTE.

CHINE.

SYRIE.

AFRIQUE CENTRALE.

NOUVELLE ZÉLANDE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME ANNÉE.

